

LE TORCHON BRULE

Je suis la grande intouchable vénérée

la louve

Je suis chienne

une femme ne peut pas vraiment créer

et puis merde! s'aime les femmes

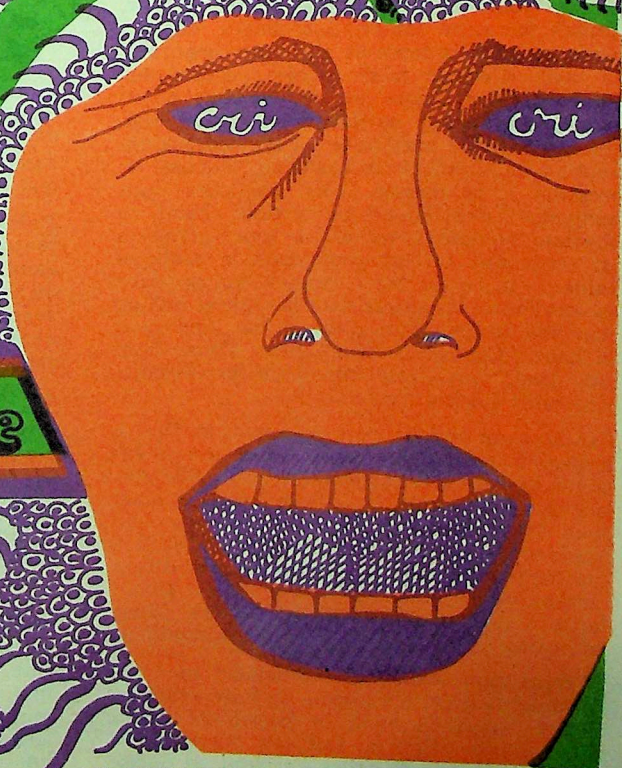
salope

mehe

salope

La mère

La putain



MENSTRUEL 1F

MAMAN !

« Maman ! Maman ! Au secours Maman ! Où est maman ? Je veux sortir ! Maman ! Maman ! » De toute la force de mes petits poings le p'tite môme de 5 ans et demi qui ne comprend rien à ce qui lui arrive, je frappe, je cogne, j'égratigne les murs de ma prison. Je pleure, je crie, je hurle, je sanglote, je trépigne.

Je recogne et j'appelle de plus belle. En vain.

Le fond du désespoir. Immense c'est un désespoir d'enfant. D'autres cris plus loin — mes frères et sœurs —. Les bourreaux sont de pierre qui ne se sentent pas l'âme chavirée par cette détresse d'enfants. Acharnement gratuit.

Rien, strictement rien ne les oblige à nous séquestrer ainsi, chacun dans un box fermé, séparément. Des sadiques. Nous sommes à l'hôpital de Roubaix, avenue Julien-Lagache, quelque chose est arrivé à la maison, le début d'un long cauchemar pour nous tous, on vient d'arrêter maman...

« Ça, bien sûr, je ne le saurai que longtemps après (et il faut voir comment !). Sur l'instant, aucune explication. On est là, désespérés, à se demander quelle tuile nous tombe sur la tête. Si c'est la fin du monde ou quoi. Mais on ne peut bien crever de trouille entre ces 4 murs nus, pas vrai, qu'est-ce qu'on en a à foutre de ces mioches qui viennent du Pile, ce quartier populeux, sales, mal attifés, des poux sans doute. Et la mère qui vient d'accoucher toute seule et de supprimer le gosse. A-t-on idée ! Tout ça c'est de la mauvaise graine. Et puis c'est envoyé demain à l'Assistance Publique, alors !... »

Bien avant, un soir, une petite place mouillée, à droite l'Eglise (du Saint-Rédempteur !...) des gens qui passent devant mon nez collé à la vitre, et moi qui guette longuement, interminablement, mon père qui doit rentrer de l'usine comme chaque soir, et me prendre sur ses genoux fatigués, moi la benjamine, en m'appuyant de son pittoresque accent belge « ma laudine que ». Mais il ne rentrera plus jamais.

L'usine l'a usé, vidé de ses forces. Il est en train de crever, d'une blessure qui ne veut pas guérir à cause d'un foutu diabète, de crever sur un lit d'hôpital, l'hôpital de Roubaix, avenue Julien-Lagache... Je ne sais rien de tout ça encore, et je guette. Mais de moins en moins, onguement, de moins en moins attentivement.

À 3 ans, un enfant ça se laisse distraire et ça croit aux pieux mensonges...

Et maman qui soudain se retrouve seule, 5 tômes sur les bras, 13 à 3 ans... Comme papa vivant, elle prend le chemin de l'usine. Le moyen de faire autrement ? Les petits restent à la garde des aînés. Elle trime à longueur de ongles journées. Quand elle rentre le soir, épuisée par cette exploitation dingue, elle n'a sûrement plus la force de s'occuper beaucoup de nous. C'est la misère noire encore plus qu'avant. Mes sœurs se souviennent qu'on nangeait beaucoup de flocons d'avoine... Malgré cette misère matérielle on est heureux ensemble, on s'aime tous beaucoup, aucune répression à la maison, c'est gai chez nous finalement, c'est chaud, on se tient chaud, au physique comme au moral : le jour, quand on est ensemble, on est tous dans la seule et unique « pièce du bas », la nuit, on se terre les uns contre les autres dans la seule et unique chambre du haut. Une pièce en bas, une pièce en haut... Comme il fallait qu'on s'aime bien tous pour que cette constante promiscuité s'entraîne jamais d'éclats.

Maman a un ami. Il vient à la maison. Défi à une stupide morale bourgeoise. Elle tombe effrayée. Le gars, c'est évident, se taille. Elle doit se débrouiller seule. Que faire ? Pas 36 solutions. Avoir cet enfant, il n'en est pas question. Comment en nourrir un 6^e alors qu'on est déjà tous sous-alimentés. Les bonnes âmes diront « quand y'en a pour 5, y'en a pour 6 ». Tiens ! Facile à dire, moins facile à le vivre. (Sans parler des « elle n'avait qu'à rester tranquille ».

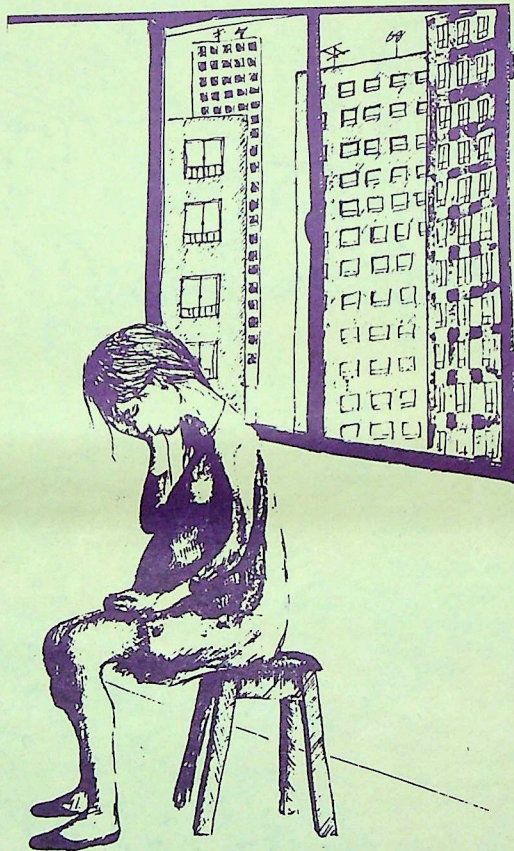
La répression sexuelle est tellement monnaie courante dans cette société. Se faire avorter ? Encore faut-il en avoir la possibilité ! Fric, connaissance... Elle ne fait pas partie de la Classe Privilegiée de celles qui vont en Suisse ou ailleurs. S'avorter elle-même ? Je ne sais si elle a vainement essayé ou si elle n'a pas osé courir ce risque mortel (mes prochaines re-

cherches m'éclaireront sur ce point comme sur beaucoup d'autres).

Toujours est-il qu'elle subit sa grossesse jusqu'au bout. Démence d'obliger une femme à porter un enfant qu'elle ne veut pas, qu'elle ne PEUT pas avoir. Elle cache son état au maximum et continue sa vie exténuante d'ouvrière d'usine et de mère de famille nombreuse. Sa courageuse décision est prise de ne pas avoir cet enfant, de ne pas faire un malheureux de plus. Il ne lui reste qu'une seule solution, finalement adoptée, la mort dans l'âme c'est certain, s'accoucher toute seule et supprimer aussitôt l'enfant.

Je le crie bien fort ici et je continuerai de le crier : j'accuse la société pourrie dans laquelle nous vivons, cette foutue société bourgeoise cruelle, hypocrite et sournoise, d'avoir acculé ma mère à cette tragique solution. Et, non contente de l'avoir acculée à ça, il a encore fallu qu'elle parachève son œuvre en traînant ma mère (sur dénonciation d'une voisine...) dans la boue des tribunaux où l'on sait quelle « justice » y règne, quatre années de taule. Suppression des droits maternels. Rien de plus facile décidément que de faire passer les victimes pour des bourreaux. Effarant, même plus la possibilité de nous voir à sa sortie de prison.

Elle qui nous aimait tant, ça l'a tuée c'est sûr, car elle est morte, oui, un an après sa libération. A sa sortie, elle réussit une seule fois à



venir me voir en cachette chez une de mes nourrices. C'est moi qui ouvre la porte, je ne la reconnais pas, je lui dis « Bonjour Madame »... Elle éclate en sanglots. C'est alors que je comprends et je me jette à son cou.

Malgré les protestations de la nourrice elle rentre et, pendant une heure, je reste blottie dans les bras de ma mère. Il faut de force qu'on m'en détache. Atroce. C'est fini, elle doit partir. Elle part. Je pressens que c'est la dernière fois. Effectivement, je ne la reverrai jamais plus.

Après notre nuit « d'incarcération » à l'hôpital de Roubaix, nous sommes dirigés tous les cinq sur l'Assistance Publique de Lille. Puis disséminés dans la nature, à droite à gauche, chez des « nourrices ». Tous élevés séparément sans jamais se voir, à quelques exceptions près, et en cachette. Pour ajouter encore à notre malheur, la guerre éclate. Les locaux de l'Assistance Publique sont transférés à Phalempin. Je me souviens d'une immense cave où l'on dormait, où l'on essayait de dormir, à 2 et même 3 enfants par lit. Cris et pleurs partout. Une infirmière se prend de pitié, d'amitié pour moi. Elle me sort de ce lit et me promet pour me calmer et arrêter mes larmes, de demander à sa mère-nourricière (car elle est elle-même de l'Assistance Publique), de me prendre chez eux. Elle tient parole. C'est le seul endroit où je serai bien traitée. Malheureusement leur maison est détruite par les bombardements.

Relogés dans des baraquements, il n'y a plus de place pour moi. Je retourne à l'Assistance Publique.

Ma sœur aînée est particulièrement traumatisée par ces événements (d'autant plus qu'elle arrive à la puberté). Elle adore maman. La séparation est un premier choc terrible. Puis savoir que maman à sa sortie de prison ne pourra plus jamais nous reprendre est atroce pour elle. Plus âgée elle comprend mieux. Elle supporte très mal d'être envoyée du jour au lendemain de l'Assistance Publique chez des particuliers comme bonne à tout faire. Ça ne va pas du tout pour elle. Quand maman meurt, elle ne veut pas le croire. A partir du jour où elle a en mains les papiers officiels le lui confirmant, elle perd le goût de tout et se laisse littéralement dépérir. Elle survit encore quelques années et meurt de misère physiologique.

Mon frère de 2 ans et demi mon aîné est placé lui aussi chez plusieurs nourrices. A 14 ans dans des fermes, garçon de ferme. Il ne réussit pas à courber l'échine. Classé comme « forte tête », se repliant de plus en plus sur lui-même, il est trimbalé de ferme en ferme. L'Assistance Publique ne pouvant « plus rien en faire », l'envoi en maison de redressement. Et la boucle se referme, cercle infernal, quant à 21 ans il est mis en placement d'office avec l'étiquette schizophrène à l'hôpital psychiatrique d'Armentières, où il moisit encore actuellement...

Mes sœurs sont placées, à 14 ans, comme bonnes à tout faire. Elles s'en tirent tant bien que mal, avec tous les traumatismes inhérents à une telle enfance et une telle adolescence.

Voilà.

Et on voudrait qu'on encaisse tout ça calmement, tranquillement ? Qu'on trouve normal l'exploitation de maman, sa double oppression, le procès dégueulasse, son issue et toutes ses conséquences ? Non, non, non, mille fois NON ! On m'a élevée durant toute mon enfance et mon adolescence dans le mépris de ma mère. Presque ils s'y seraient arrivés ces salauds à me convaincre. Maintenant je le crie bien haut : mon mépris c'est à la gueule de la société bourgeoise capitaliste que je dois le cracher, que je le crache. Ah ! toujours faire prendre le noir pour le blanc. Y'en a marre. Que la vérité éclate, et sur tous les points. Partout.

Que le voile de l'hypocrisie soit déchiré. Pour ma part je commence. Je fais des recherches dans les journaux de l'époque à la Bibliothèque Nationale. Je recherche les anciens voisins de maman, je les interroge, j'interroge mes sœurs aussi, plus âgées que moi elles ont plus de souvenirs. Je cherche et je cherche encore. Je prends des notes. J'enregistre des témoignages au magnétophone. Je prends des photocopies de documents etc. Je veux constituer un dossier sur ce cas flagrant de JUSTICE DE CLASSE et d'OPPRESSION DE FEMME. J'effectue ces recherches d'une part avec des camarades et des profs de la Faculté de Vincennes, d'autre part avec des filles du M.L.F.

Je veux publiquement accuser la bourgeoisie de m'avoir pris et mon père, mort de surexploitation à l'usine, et ma mère, et ma sœur aînée et mon frère, tous victimes de cette lamentable société en décomposition.

Ce travail, hormis le fait, d'une part, que c'est quelque chose que j'estime devoir à la mémoire de ma mère, et que, d'autre part, c'est quelque chose de vital pour moi-même, je considérerais ne pas l'avoir fait pour rien s'il peut aider ne serait-ce qu'une seule personne à « prendre conscience », et certains à comprendre que « c'est de ce lieu même, là où est le dénuement le plus extrême, qui s'expérimente comme le lot quotidien paré aux couleurs de normalité, que peut venir le seul discours vrai, transmissible et efficace, et que peut retentir vraiment le vœu, lancé à jamais : NOUS NE SOMMES RIEN, SOYONS TOUT ! »





LUXE-EN-BOURG PLUS DE JARDINS DE LUXE POUR LES BOURGEOIS

On avait décidé, pour fêter la Commune à notre manière, de libérer le Luxembourg. Ou'est-ce que ça voulait dire? Fêter la Commune, c'était vouloir démontrer que le peuple est puissant. Libérer le Luxembourg, tout simplement parce qu'on s'était aperçu que dans les parcs faits en principe pour les enfants, nos enfants s'ennuyaient, ne pouvaient pas jouer dans l'herbe — « Pelouses interdites! » — ne pouvaient pas trop courir — il y a trop de monde — pas trop crier — il y a des gardes qui vous rappellent à l'ordre, et puis surtout qu'ils devaient se contenter, misérablement, de regarder, de leurs yeux et de loin, les balançoires, manèges, toboggans, petites voitures, ânes, etc., tout ce qui était prévu pour eux — s'ils n'avaient pas une bonne série de pièces en poche.

Bref, il y avait tout un commerce des jeux et une restriction permanente de la vie, de la liberté, assez scandaleux pour qu'on se décide à agir sauvagement, comme si même on pouvait arriver comme ça, d'un seul coup, à se conduire en sauvages sur les belles pelouses bien tracées et bien chiantes du Luxembourg.

Et puis on avait choisi le Luxembourg plutôt qu'un autre parc ou jardin, parce que ça pouvait être plus spectaculaire, parce que le Luxembourg représente toute une esthétique et une conception du rapport de l'homme à ce qu'il fait, habite, ou contemple et ça valait la peine de mettre ça en plein jour et puis c'était près de chez nous. Ça a été très simple: on est allées au jardin avec quelques enfants, on s'était donné rendez-vous à 2 heures devant les grilles. Et là, les flics nous avaient bien facilité le travail: les grilles du jardin étaient fermées depuis 1 heure, sur ordre du Sénat. Il y avait un car de C.R.S. un peu plus loin, des flics en civil parmi les enfants et les mères consternées.

Il ne nous restait plus qu'à dire ce qui se passait, en faisant des grandes affiches qu'on a attachées aux grilles et en parlant aux femmes qui étaient là, et à celles qui s'arrêtaient de plus en plus nombreuses.

Et beaucoup étaient bien d'accord pour dire que c'était dégueulasse de fermer un jardin, d'apprendre l'autorité et l'interdit aux enfants et de les transformer petit à petit en débiles moteurs et moutons bêlants sur leurs deux pattes, à 40 ans. Nous avions décidé de rester là, et au moment où une ou deux filles passaient par-dessus les grilles, un gardien ou flic est arrivé de l'intérieur et a ouvert. Alors là, ça a été la galopade sur les pelouses, les rondes, et puis la course vers

les balançoires, le manège, les toboggans, qui pour une fois marchaient sans l'aide du fric sacrosaint. Les gardiens avaient été renvoyés dans leurs foyers, le Sénat et les capitalistes divers qui exploitent les usagers du Luxembourg avaient du trembler ce jour-là. Le manège était libéré, il s'agissait de tourner la manivelle tout simplement, les plus grands, de 12-13 ans, s'y relayaient, c'était la joie. Ils disaient qu'ils ne s'étaient jamais autant amusés. Tout le monde se parlait, une femme nous disait qu'on avait fait en un jour ce qu'elle avait essayé d'obtenir en rédigeant des pétitions pendant un an.

PRENONS CE QUE NOUS VOULONS!

Et puis tout le monde s'est quitté, en se donnant rendez-vous pour le jeudi suivant.

Le jeudi suivant, il faisait beau, on avait une dizaine d'enfants, mais on était bien embarassés. Tout allait son petit train-train, les mères payaient le tour de manège, ou d'âne, ou de voiture, de leurs enfants. Les capitalistes-patrons n'étaient pas là, il n'y avait que leurs employés. On ne savait pas si c'était très juste de tout prendre d'assaut.

Utiliser les chaises sans payer, ce n'était pas un problème: elles appartiennent à un super-capitaliste, M. Lallemand, qui possède plusieurs cinémas dans Paris et toutes les chaises de tous les jardins publics parisiens.

Les manèges et les jeux, c'était un autre problème: s'agissait-il de petits « artisans » qui en vivent, ou au contraire d'une entreprise capitaliste qui sous-paie des employés vieux, malades et infirmes? Nous n'avions pas assez enquêté là-dessus, nous ne voulions pas non plus utiliser les gosses pour ces actions.

Alors, comment faire?

On avait faim; on a pique-niqué sur la grande pelouse en face du bassin, suivies dans les dix minutes par un tas de monde de tout âge qui ont rigolé tout l'après-midi. L'enthousiasme était très grand, les fonds de pantalons étaient tout vert, la joie et le jeu étaient totaux.

SOYONS CURIEUX DE NOUS!

N'ALLONS PLUS AU BISTROT ALLONS PRENDRE
DES BAINS DE SOLEIL DANS LES JARDINS
REINVENTONS ET OCCUPONS NOS JARDINS, NOS RUES,
NOS MAISONS, NOTRE MONDE

Tout le plaisir au peuple

J'AIME LE MOUVEMENT DE LIBERATION DES FEMMES

On nous fait croire que le rôle donné aux femmes est destiné à leur bonheur et leur épanouissement sexuel. Que les décisions qu'elles sont appelées à prendre sont basées sur l'Amour. Dans ma vie je me suis trouvé devant des décisions à prendre. Deux propositions de mariage, deux fois enceinte. Je savais toujours que ce que je ressentais en envisageant ces démarches n'était pas ce qu'ils



Tout autour il y avait des groupes de discussions très passionnées. Les réactions étaient toujours les mêmes: c'était d'abord ressenti comme un scandale (« Restez à votre place, c'est interdit ») puis come un acte juste (« vous avez raison l'herbe c'est fait pour se rouler dedans ») comme une faute de goût (« Et l'esthétique du jardin, alors? »).

Enfin, on a parlé un bon moment de jardinage. A ceux qui craignaient pour leur gazon fragile, on a simplement dit qu'il suffisait d'y planter une herbe ordinaire ou un gazon anglais. De plus, ajouter quelques couches de terre, c'est beaucoup moins cher que de creuser un parking sous un jardin et faire mourir des pelouses entières sans rien en dire. Les frais d'entretien du Luxembourg sont assurés par le Sénat, qui, s'il lésine sur le bien-être de la population, s'offre des salons d'apparat et des salles de projection internes, pour la seule jouissance de quelques-uns très privilégiés.

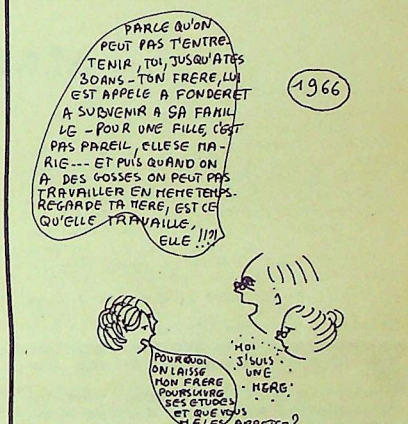
NOUS RECLAMONS LA SOCIALISATION DE TOUS LES JARDINS PUBLICS ET PRIVÉS!

Finalement, libérer le Luxembourg c'est pas seulement pour les enfants, c'est pour tous, c'est pas seulement libérer les jeux et les pelouses, c'est vivre le théâtre, la musique, fumer, rire, s'embrasser, y faire tout ce qu'on a envie de faire et qu'on sait pas où le faire, c'est montrer que la liberté, elle demande qu'à sortir de nous, de nos corps, de nos cris.

Le Luxembourg n'est qu'un prétexte et un symbole. Montrons-nous-y comme nous sommes au lieu de nous contenter de l'écrire sur les murs des facs, des villes ou sur les tracts.

Faisons comme chez nous, dansons, jouons de la musique, faisons l'amour, parlons de ce qui nous chante et tous nous y serons, les enfants qui pourront hurler sans se faire engueuler, les jeunes qui pourront se reconnaître, les femmes qui en ont tant à dire depuis tant d'années de silence; tous ceux qui en ont marre d'attendre leur

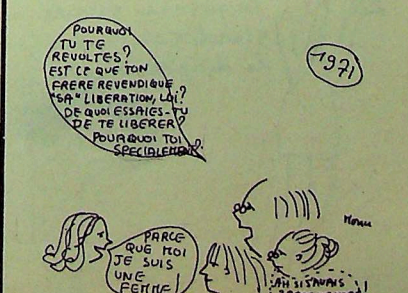
appelent « l'Amour ». (Quelque chose comme hypnose extatique des chatouillements partout, etc.). On me proposait de refuser la responsabilité de réaliser ma vie et tant qu'individu, et de la subordonner à un homme et un enfant ou deux ou trois. J'en avais envie. Tout en me rendant compte que ce désir était l'expression de mon envie. Tout en me rendant compte que ce désir était l'expression de ma PASSIVITE. Pas l'« Amour ». Je ne pouvais pas prendre librement ces décisions car ces décisions ne pouvaient pas être libres. Que choisis-je? Alors si je dis: Je ne me sens pas libre et qu'on me répond: « Mais fais ce que tu veux, qui t'en empêche? », c'est répondre carrément à côté. J'ai un passé de passivité. Lorsque nous ne sommes pas libres, nous ne sommes pas indépendants. Et si ce soir on recevait un coup de téléphone nous annonçant que la Révolution vient d'avoir lieu, et que par conséquent nous sommes libérées, DO-IT-YOUR SELF, BABY nous nous sentirions aussi désespérés que des petits singes à la porte de leur cage. Si on nous accordait l'Opportunité, l'Indépendance, la Libération sans que nous nous soyons battues pour elle, le résultat serait inhibiteur, anxiété, peur, solitude et surtout une complète



inégalité de fait. C'est en luttant pour notre libération que nous nous préparons pour elle. La liberté n'est pas accordée. Elle est réalisée. Elle veut dire Autonomie. Et l'autonomie veut dire « à partir de soi ».

Et comme l'autonomie veut dire Liberté, c'est donc à partir de soi et de sa propre oppression qu'on travaille dans le but de cette libération. Nous ne pouvons pas accepter des analyses faites. Nous prenons le droit de tout remettre en question avec une optique nouvelle: la nôtre. Nous ne pouvons plus suivre et moutonner comme nous le faisons depuis toujours. Les groupes gauchistes ou n'importe quel groupe existant perpétuent notre rôle passif. Nous devons faire une nouvelle analyse et libérer ce qui jusqu'ici a été refoulé: notre initiative.

J'aime le mouvement de libération des femmes parce qu'il est complètement à créer.



j'en ai pris pour 25 ans...

Tous les matins.
Tous les matins où j'ai envie de faire des choses.
Mais vous, hein ! Sans pétard...
Je prends mon petit baluchon, avec ce qu'il contiens de petites intimités minable, à soutenir le moral...

Cachet d'aspirines.
Cigarettes pilées.
Poudre à replâtrer.
Lettres : celles que j'aime, celles que je déteste.
Après je prends de métro, idiot, c'est lui qui me prends, parce que là ça commence.

Et puis je vais en prison, sale porte, sale rue, sale escalier. L'estomac, le cœur, tout y part.

Après je reste assise.
J'engraisse.
J'ai mal au dos.
Je baille.
faut que je travaille.

De l'autre côté des vitres dépolies y a une autre prison. Quand j'ouvre la fenêtre ; je peux quand même les jours où j'ai pas froid, je vois un noir habillé en vert (c'est vrai). Il pique des trucs à la machine. A toutes les autres fenêtres il y a des gens qui piquent aussi, mais c'est des femmes, elles ne me font pas signe.

Si j'étais dans une vraie prison il y aurait des drapeaux pour taper dessus, et je pourrais crier à travers la cour, là j'ose pas. Le noir il m'a dit bonjour mais quand il est dans la rue sans sa blouse verte et sorti de sa prison il ne me dit plus rien, et moi j'ose plus...

On a 5 minutes de récréation pour changer le disque. Il y a un chantier. Des prisonniers dehors. Tout ce qu'ils font c'est de gueuler qu'ils sont en tôle, mais de me faire des signes, ou des mots pour me dire qu'ils voudraient m'avoir.

Petit pote si je suis en taule c'est que ta révolte est pas assez forte pour en casser les chaînes parce que ma taule c'est aussi la tienne, alors ta façon de penser au cul me déprime, et je crois pas que tu ai même envie de nous faire reluire, t'as simplement envie de me prouver que t'es un homme malgré ton bleu, et ça je le crois pas. T'es pas un homme, t'es un prisonnier, t'es un lèche le cul du patron, comme moi et notre fête ça ne peut pas être le baisoir, mais le cassage de gueule. Tant pis quand tu pen- seras comme ça aussi je crois que j'aurais envie pas maintenant. Merci...

MALIKA

Je suis mariée depuis dix ans, je n'aime pas mon mari. Je ne l'ai jamais aimé, d'ailleurs je ne l'ai pas choisi : c'est mon père, qui est Algérien, qui m'a mariée. J'avais 15 ans. J'ai vu mon mari pour la première fois le jour du mariage... J'aurais pu fuir, comme ma sœur aînée, que mes parents ont voulu marier à 16 ans... Mais ils l'ont fait enfermer chez les bonnes sœurs jusqu'à 21 ans. Cela me fit peur, et je n'ai pas eu le courage.

A présent, je pense qu'elle a eu raison. Car même si elle fut enfermée jusqu'à 21 ans, aujourd'hui elle est libre et fait ce qu'elle veut, alors que moi, depuis dix ans, je suis prisonnière dans mon mariage.

Avec mon mari, je n'ai jamais rien ressenti physiquement, si ce n'est de la répulsion ! Il me viole à chaque fois. Tout le monde parle de l'amour, je ne sais pas ce que c'est. Moi mon mari me dégoûte. Malheureusement, j'ai une fille de 6 ans. Si je pars je ne l'aurai pas avec moi. C'est la seule chose qui me retient. Que diront les gens d'une mère qui abandonne son enfant ?

Pourtant je suis partie quelque temps après mon mariage ; je suis retournée dans ma famille. Mais cela ne changeait rien, j'étais en prison, comme avec mon mari : aucune liberté, interdiction de sortir, d'avoir des amis, je n'avais pas le choix, et suis retournée avec lui !

J'ai essayé plusieurs fois de me suicider. J'aimerais m'en aller, prendre une chambre avec une amie, ou seule, mais je n'arrive pas à me décider.

Elle hésite longtemps avant de dire : « En fait, j'ai connu un autre homme, il y a un mois, et ce fut merveilleux. J'ai ressenti quelque chose d'extraordinaire, un plaisir fou, inconnu pour moi. A présent que je sais ce qu'est l'amour, je ne puis plus supporter ma vie. Je ne veux

plus que mon mari me touche. Je veux la liberté, le bonheur, et pouvoir aimer ce garçon que j'ai connu. »

C'est Malika qui parle, elle a 26 ans, est ouvrière... On a mis longtemps à se parler. Je ne sais pourquoi, un jour, elle m'a parlé d'elle. Peut-être est-ce moi qui suis la première allée vers elle ?

Elle a quitté son mari, est partie de chez elle, mais le gars qu'elle aimait avait trouvé un travail très loin... à 250 km. Elle se retrouva toute seule pendant la semaine... Elle allait le voir tous les quinze jours, le dimanche.

Elle mit toute sa vie, tous ses espoirs entre ses mains, ce qui l'a rendue entièrement dépendante de lui... Lui, s'amusa.

La solitude était affreuse, l'angoisse, la peur...

Elle n'a pas pu supporter. Et nous, au MOUVEMENT, on n'a rien su lui proposer. On n'est pas prêts pour régler ces problèmes, pour aider, être solidaires des filles qui se retrouvent seules ! Nous n'avons pas su lui faire comprendre que notre bonheur, nous ne devons pas le mettre entre les mains de tel ou tel mec et n'être rien toute seule ; qu'on doit cesser de compter sur les mecs pour nous faire exister. Qu'on est des êtres humains à part entière, et qu'on doit lutter pour le devenir.

Alors, quand elle a compris qu'elle était une fille bonne à baiser, et c'est tout, elle est retournée avec son mari...

Pourtant, pendant ces deux mois de « liberté », je l'ai emmenée voir des camarades du Mouvement, on a discuté, et, malgré la tristesse qu'elle a ressentie à être seule, elle a tout de même goûté la liberté. Elle était libre de faire ce qu'elle voulait, sans rendre de comptes à personne : se promener, sortir le soir, ne pas rentrer à la maison.

il ne fait pas jour encor et déjà tu cours ton bas file

— rire tu sais rire —
et pleurer dans les mornes étés des villes
c'est écrit sur tes lèvres dans tes yeux

— ta fuite —
en moi qui n'ai rien fait pour ça
parce que tu traverses mes rues bordées de marronniers
et que la nuit te pose

— à mon côté —
voilà pourquoi je t'aime.

14 avril 71.



LETTRE D'AILLEURS

Et l'on a dit : « Quelle est cette [femme damnée] Que ronge sourdement la flamme de l'enfer ? »
(Renée Vivien)

Ici, les rires secouent les plus compréhensives. Car l'enfer, hein, les femmes damnées, ça va, c'est fini, poésie du siècle dernier, et puis même, poésie tout court. En un mot tout est dit. Reviens sur terre, camarade, regarde-toi : est-ce que tu as l'air d'une femme damnée ?

Justement pas du tout. A 15 ans, j'ai l'air juste assez maldroite pour qu'on ne sache pas où me caser, et si l'on m'interdit de faire l'amour, c'est encore qu'à cet âge, vous ne voudriez pas que cette enfant... De toute façon, je ne dis pas avec qui j'ai envie, je ferme ma gueule, prudence. On verra plus tard.

Alors j'ai 17 ans et je vais t'attendre dans les jardins publics pour te parler, et rentrer chez toi où nous ne faisons pas l'amour, dans ta chambre aux portes ouvertes. Et un jour tu ne viens plus, simplement. Parce que tu en as assez. Et moi aussi. Une de perdue, dix de retrouvées, disent ces messieurs. Mais ce n'est pas vrai : je ne te retrouverai pas.

Quand plus tard me tombe sur le nez, ça commence à se compliquer drôlement. Parce que maintenant je sais ce qu'on attend de moi. Et parfois je suis pleine de bonne volonté : je veux bien, moi, si vous y tenez. Mais voilà, je ne peux pas. Je-dis encore moins qu'avant ce que je cherche, mais je me mets à le chercher vraiment : un coin pour vivre un peu, respirer, te regarder, un coin pour deux femmes ensemble. Et nous ne ces-

serons plus de vivre cachées ou déguisées, travesties, voilà ce que nous sommes : des femmes travesties.

Et quand je me mets à t'aimer, je ne sais jamais si tu ne vas pas me rire au nez ou t'enfuir. Et quand tu te mets à m'aimer, je ne sais jamais si tu ne vas pas fermer ta porte à tout ce monde d'ombre et d'interdits. Parfois tu attends de moi tout ce qu'ils ne te donnent pas, ou bien tu veux que nous soyons ce « couple étrange qui prend pitié des autres couples », mais étranges nous ne le sommes pas, qu'est-ce que cela veut dire ? Plus souvent encore, je suis comme une parenthèse dans une vie normale, une folie passagère, le gâteau que l'on prend en période de régime. D'ailleurs, est-ce que je n'ai pas tout du chou à la crème ?

Enfin, je te parle sans jamais te dire ce que je veux vraiment, car moi-même je ne le sais pas. Je veux te dire la honte de mentir, la honte d'être soi, la honte de t'aimer et la honte de ne pas oser le faire.

Alors je suis ailleurs, où tu ne me rejoins pas, et entre nous il y a ce monde d'hommes fait pour les hommes : ils ont ce qu'ils voulaient, ils nous séparent, ils nous empêchent de comprendre leurs manœuvres, ils te font croire que je ne suis pas une femme ou que tu n'en es pas une. Nous sommes ailleurs chacune dans notre coin. Nous le croyons. Et lorsqu'enfin nous nous réunissons, ils sont encore entre nous : ils sont ma honte, et ta curiosité, de cet « ailleurs ».

Tu ne crois pas qu'il est temps que ça change ?

FETE DES MERES RELANCE COMMERCIALE DE JUIN



la pilule oubliée, stériler s'est barié, le diaphragme mal placé...



jules s'est pas retiré, la capote a crevé, le bidet ça a raté...



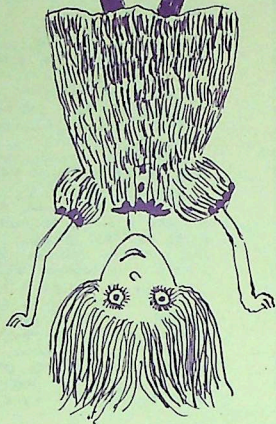
Ah! vraiment qu'il est embêtant d'être toujours enceinte!
Ah! vraiment qu'il est embêtant tous ces avortements !!



fêter la sortie du torchon on revient un grand mechin mien f...
fêter la sortie du torchon on revient un grand mechin mien f...
fêter la sortie du torchon on revient un grand mechin mien f...

était impossible de répondre autrement puisque tout ce qui à rapport à la sexualité est sale, et péché (...la pomme...). Si bien que quand j'allais au Louvre, je n'osais même pas regarder les statues et les peintures de nus.

Je suis obscène



Chers parents, vous m'avez tuée dès mon plus jeune âge ; merci mon Dieu.
Papa, maman,

Vous êtes désespérés, pour vous je suis une fille perdue. Je ne crois plus en Dieu, je ne vis plus avec le père de mes enfants, mon mari ; je ne pense pas que la baise c'est fait pour avoir des gosses, mais surtout du plaisir. Je n'écoute plus de musique classique, je vole, je fume, je bois, je drague, je fréquente des gens qui n'ont pas les mêmes idées que vous. C'est pour cela que tous les soirs et chaque dimanche vous priez le bon Dieu pour le salut de mon âme. Mais sachez que c'est justement à cause de cette âme que je suis comme ça : j'ai pris conscience tout d'un coup, que contrairement à ce que vous vouliez me faire croire, j'avais un corps, que la vie ça existait et que ça pouvait être chouette si on se donnait la peine de vivre chaque instant le plus intensément possible et non plus pour gagner un ciel hypothétique où so-disant tout serait Merveille et Amour avec un grand A.

C'est pour cette âme, pour gagner ce ciel, que vous m'avez tuée dès mon plus jeune âge : vous m'avez toujours confinée dans la famille, seul endroit où je pouvais être sûre de ne pas vivre. Toujours, vous m'avez raconté des histoires horribles de petites filles qui se faisaient enlever, violer, vendre à Marseille. C'est pour cela que je n'ai jamais pu me promener seule avant l'âge de 18 ans (après mai 68), que partout, il fallait que je sois accompagnée par vous ou par mes frères, qui, évidemment, n'avaient pas toujours envie d'aller où je voulais. Vous m'avez toujours dit que, à part mon père et mes frères, tous les hommes étaient des salauds, que la seule chose qu'ils étaient capables de faire, c'était de s'exciter à la vue d'une fille et la violer. Toujours vous m'avez parlé de la saloperie de ces filles des rues, les putains qui se vendaient, mais vous avez malgré tout essayé de me dire que ce n'était pas de leur faute, qu'elles n'avaient pas reçu la bonne éducation que j'avais la chance de recevoir... car il fallait bien, comme l'enseigne Dieu, me donner « le sens des autres ».

Dans ce milieu, je m'ennuyais, je m'efforçais d'aimer la musique classique, puisque je n'avais pas le droit d'écouter autre chose. A chaque essai, mes frères venant arrêter l'appareil en m'engueulant, essayant de me démontrer que c'était vulgaire, que ça excitait, que c'était fait pour les gens sans éducation.

Et de fait, cette musique classique était là pour compléter votre éducation : elle nous ramollissait, tout juste ce qu'il fallait pour détruire tout besoin sexuel, ce qui évitait de vous voir poser des questions embarrassantes auxquelles, à part à l'âge de 4 ans, vous n'aviez à répondre que très « scientifiquement », c'est-à-dire complètement à côté de ce que c'était dans la vie : de toute façon, il vous

Voilà, maman, la raison pour laquelle je ne suis pas allée te voir quand j'ai eu mes premières règles, j'ai préféré discuter avec une de mes sœurs qui souffrait comme moi de se sentir sale, de se voir exclue une semaine par mois de la famille par peur de montrer une petite bosse, ou un peu de sang au bas de sa jupe, qui, matins et soirs, s'enfermait dans la salle de bains pour changer et laver ces horribles chiffons, ces couches, plus économiques et plus hygiéniques que les serviettes à jeter (je dis serviettes et non Tampax, car ça nous était vraiment inconnu, vous pensez, s'enfoncer ça dans le vagin ; on aurait peut-être compris trop de choses !). Et ensuite, il fallait les étendre, mais en essayant de les cacher, parce que « ça excitait les garçons » (texto) !...



Alors que c'est si agréable d'être toute nue de temps en temps, nous, non ; de toute façon, on n'aurait pas osé ! même devant nos sœurs, on se promenait toujours habillées, au maximum avec les cuisses à l'air... Vous vous en souvenez de mon premier Levis ? C'était « obscène » (sic). Vous ne vouliez pas que je le mette, sauf la nuit avec un gros pull retombant sur les cuisses et un manteau ou une gabardine par-dessus... Vous vous en rendez compte, pour un homme, voir la forme des fesses d'une fille, quel plaisir, pour ces yeux pleins de plaisir...

Le seul moment où j'étais vraiment contente, c'était au moment des vacances de Noël : on s'en allait à la montagne, sans vous, et on invitait des amis : je m'explique : une de mes sœurs invitait une copine de classe, qui comme elle était de milieu très catholique, comme nous, pouvait faire venir son frère... et voilà, c'est comme ça que j'ai appris ce qu'était l'amour. Mais attention, ne vous effrayez pas tout de suite : je n'ai jamais fait l'amour avec lui, mais j'ai seulement appris dans un bouquin ce qu'était un rapport sexuel et j'y ai tout de suite associé le plaisir car j'étais amoureuse du copain et que je le désirais. Mais il était effectivement trop de votre milieu, il n'a rien compris, il était encore plus névrosé que moi...

Et puis il y a eu le fameux mois de mai. Quel printemps ! C'est ma réelle date de naissance : des copains partout, plus d'horaires fixes, de surges, de flics, des vieux cons qu'on engueule...

Et la rentrée à Nanterre ; enfin face à la vie toute la journée je me faisais draguer, des mecs m'invitaient à aller dans leur piaule... C'était marquant, mais j'avais toujours un peu peur, toutes vos histoires hantaient mon ciboulot. Et puis j'ai connu mon premier mec, le soir je rentrais à la maison toujours par le dernier train, un gros sentiment de culpabilité sur l'estomac ; à chaque fois je vous voyais m'attendre derrière la porte, l'air désespéré, au bord des larmes, à faire pitié.

Nerveusement, c'était insupportable, je voulais me barrer, aller vivre avec mon mec. Une fois, je suis restée trois jours avec lui ; et quand je suis revenue chez vous, je m'en souviendrai toujours quel gag !

— Ou as-tu couché ?

— Dans sa piaule !

— Et lui ?

— Eh bien, avec moi !

Et vous vous êtes mis à pleurer, ça y est, j'étais une fille perdue : « Tu as le démon en toi, tu as succombé à la tentation, tel est l'instrument que le diable a choisi pour te détourner du droit chemin... » (tout ça texto).

Et puis : « Surtout, ne le dis pas à tes petites sœurs... »

Après une lutte de six mois, après les engueulades, le chantage, les sentiments, les essais de réputation quotidiennes, je me suis enfin barrée. Quelques mois plus tard, j'étais enceinte ; quand vous l'avez annoncé, la seule réaction, ça a été : « Dans quinze jours, il faut que vous soyez mariés. » Tu me conseillais de cacher mon ventre quand j'allais chez vous, et tu ne me parlais jamais de l'enfant qui était en moi, sauf une ou deux fois pour me demander ce que j'allais en faire. J'étais vraiment la honte de toute la famille.

Et voilà, je me suis mariée, j'ai eu un deuxième gosse. Je suis assez dans la merde, je n'ai pas eu le temps de vivre, 3 ans c'est pas vieux, mais ça ne va pas durer...

P.S. : Permettez-moi de vous poser une question : comment avez-vous fait pour avoir des gosses ? Est-ce que c'était chouette ? Si oui, essayez rien que pour le plaisir.

La prise de parole

Vous ne m'avez jamais donné la parole.

Vous ne m'avez jamais écoutée.

Vous me disiez à chaque fois : « Tu as l'air très seule, tu as besoin de parler avec quelqu'un, de communiquer ». Alors j'étais pleine d'espoir je me disais ce coup-ci ça va marcher le dialogue, la vie à deux et tout... Mais la parole vous ne me la donniez pas. Ça ne vous intéressait pas de m'écouter. Vous me preniez et je me laissais prendre. Je me donnais même, maintenant j'ai compris, la parole je la prends, et je vois bien que vous ne m'écoutez pas. Vous essayez par tous les moyens de réduire ce que je dis, de l'envoyer ailleurs, je suis une enfant ou alors vous me regardez comme un objet, et vous en profitez pour ne pas m'écouter. Parce que ce que je dis n'est pas ce que vous aviez envie d'entendre. C'est pour cela que vous ne me donniez pas la parole, parce que mon discours, vous aviez décidé, vous, de ce qu'il serait, vous l'aviez fait dans votre tête, vous n'aviez pas besoin de m'écouter.

Mais j'ai compris, la parole est une chose qui se prend.

Ça ne m'intéresse plus d'exister par rapport aux hommes, d'exister en face d'eux, d'être reconnue par eux en tant qu'être humain car j'ai compris qu'ils ne me reconnaîtront jamais comme un être humain, qu'ils me réduiront toujours à n'être que l'objet de leur désir ou la compagne de leurs projets et de leur vie : femme-objet ou femme-enfant c'est le seul choix.

Désormais c'est face aux Femmes, c'est par rapport à elles que je veux exister. C'est là-bas seulement, c'est par elles seulement que je peux être reconnue comme être humain et c'est face à elles seulement que ça m'intéresse d'exister.

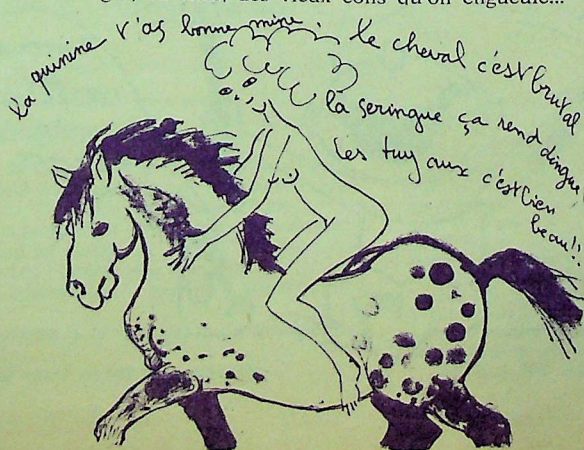
Le mouvement, moi je ne fais plus que ça toute la journée. Je vais de réunion en réunion et quand je ne suis pas en réunion, je vis ma condition de femme 24 heures sur 24.

Le mouvement, moi je ne fais plus que ça toute la journée.

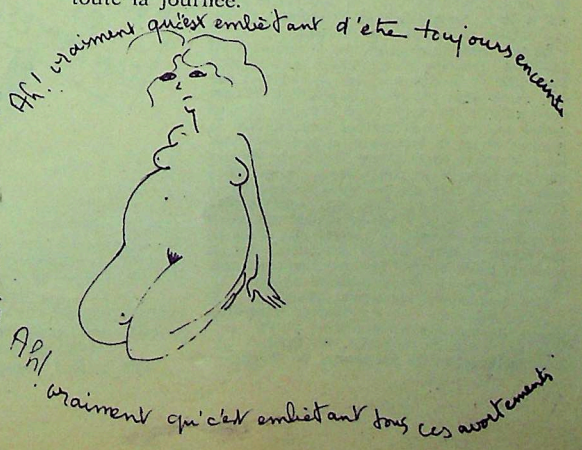


l'Angleterre c'est trop cher !
la P. humaine c'est fini

le persil inutile, et la sonde vaginale.



la quinine l'as bonne mine
le cheval c'est brutal
la seringue ça rend dingue
les tuyaux c'est bien beau !



Ah ! vraiment qu'est embêtant d'être toujours enceinte
Ah ! vraiment qui c'est embêtant sous ces avortements

contraception

— Les nausées : n'existent plus avec les nouvelles pilules, sinon prendre la pilule avec un repas du soir ou avec un verre de lait.
 Si pour une raison quelconque, intoxication mentale, grippe, etc., la femme vomit, dans les 3 heures après la prise de la pilule, il faut en prendre une seconde car la première a été rejetée. Si les vomissements se produisent plusieurs jours, il faut voir à utiliser un autre moyen de contraception pendant ce cycle-là.

LES EFFETS METABOLIQUES :

Ils sont dus au fait que la pilule contient les oestrogènes, c'est-à-dire une hormone qui agit sur tout l'appareil génital : vulve, vagin, utérus, ovaires, et qu'elle est détruite par le foie. Si bien que des complications néphrétiques peuvent apparaître chez certaines femmes qui ont ces organes sensibles, complication qui apparaîtrait aussi au cours de la grossesse si elles en avaient une :

— Les sécrétions vaginales et vulvaires deviennent plus acides si bien que la flore bactérienne vaginale habituelle est modifiée au profit de certains germes qui alors deviennent pathologiques, ex. : développement de champignons (mycose) dans le vagin, infection qui se transmet au partenaire, mais qui est facilement traitée par la mycostatine et disparaît pour ne plus réapparaître, ou alors une allergie avec phénomène d'irritation, aussi facilement guérissable.

— Diminution de la tolérance aux glucoses (capacité de digérer le sucre) donc les diabétiques et les pré-diabétiques doivent être suivis par le médecin lorsqu'elles prennent la pilule.

— La pilule n'affecte pas la possibilité d'avoir des enfants normaux, une fois qu'elle est arrêtée ; les enfants nés de femmes ayant pris de la pilule ne peuvent en aucun cas en subir des conséquences. Quelquefois les naissances sont lentes à se remettre à fonctionner normalement, mais au bout de 3 mois après l'arrêt de la pilule les cycles reviennent réguliers, et la grossesse est possible. Les petits troubles de la reprise du fonctionnement ovarien expliquent la possibilité de jumeaux chez quelques femmes qui ont été fécondées tout de suite après l'arrêt de la pilule.

— La ménopause est normale sous pilule, avec en moins tous les symptômes désagréables qui accompagnent sa venue habituellement.

LES NOTIONS FAUSSES QUI CIRCULENT SUR LA PILULE :

— Elle fait venir des varices : Faux, avec les nouvelles pilules qui sont moins dosées (Millianovar, Stédiril). Par contre la grossesse chez certaines femmes prédisposées, en particulier les obèses d'avoir des varices.
 — « Elle fait tourner le sang » : Faux, c'est une notion propagée de bouche à oreille par les femmes maintenues en troupeau ignorantes qui sont conditionnées à refuser même l'idée qu'elles puissent être responsables de leur propre corps et de son utilisation.

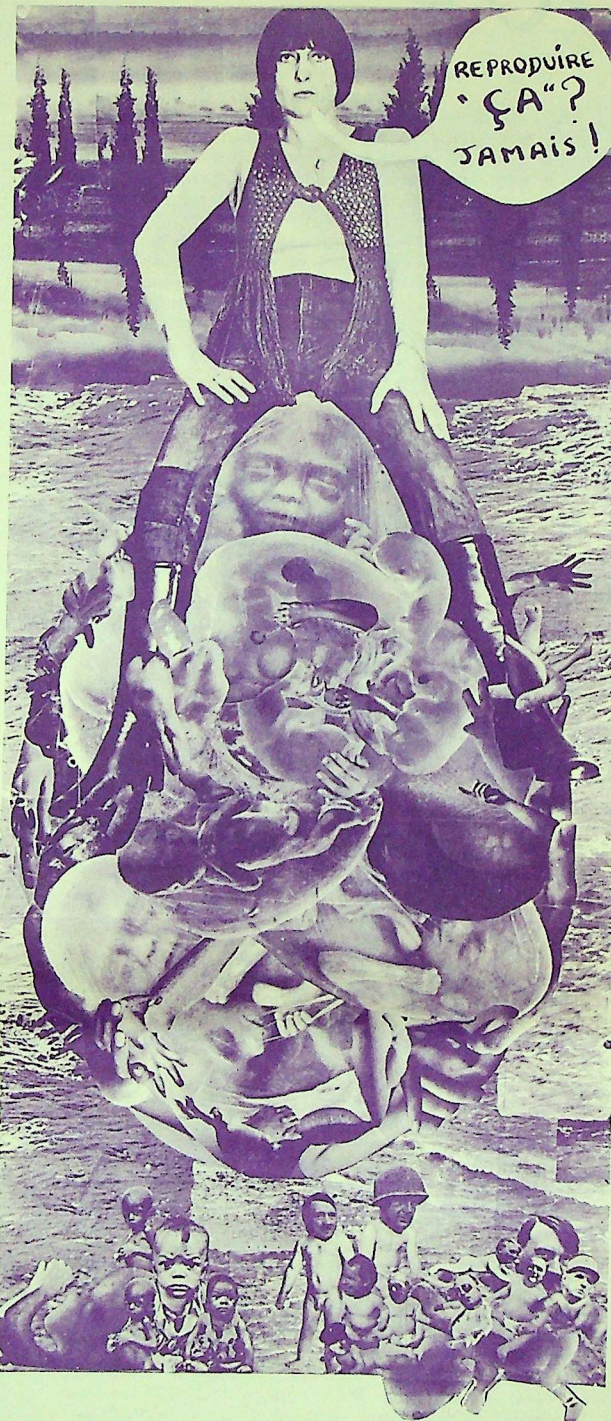
— Elle rend frigide : Faux, au contraire, libérée de la peur d'être enceinte, la femme s'appréhende plus l'acte sexuel, puis découvre le plaisir et peut enfin vivre sa sexualité dans le plaisir. Mais il est vrai que les femmes culpabilisées peuvent refuser cette liberté de jouir sans angoisse et devenir frigides. C'est évidemment un comportement psychologique.

— Elle abîme le corps de la femme et donne des monstres comme enfants : Faux, ce qui abîme le corps de la femme ce sont les nombreuses grossesses dans des conditions pires, les avortements mal faits qui rendent stériles et non la prise de la pilule, soit de 2 hormones physiologiques, c'est-à-dire qui se trouvent normalement dans l'organisme et à des doses égales à celles sécrétées chaque jour par l'organisme. Faux aussi pour les monstres, car depuis 10 ans on voit des enfants tout à fait normaux naitre chez les femmes qui ont pris la pilule. Par contre ce qui produit des monstres ce sont les gaz chimiques, les défoliants utilisés au Viet-Nam par l'armée américaine.

On a parlé ici que de la pilule car c'est le moyen contraceptif pour la majorité des femmes tandis que le stérilet n'est valable que pour celles qui ont déjà été enceintes ou pour celles qui pour une cause médicale ne peuvent pas prendre la pilule. Quand aux autres moyens dits contraceptifs, le diaphragme, les gélées spermicides, l'abstinence périodique, l'acte interrompu, soit parce qu'ils nécessitent un matériel non physiologique qui oblige à certaines conditions matérielles et psychologiques pour avoir une sexualité normale (comme le diaphragme) soit parce qu'ils perturbent le cours normal de l'acte sexuel, et n'ont en fait qu'une efficacité à 60 % comme le coït interrompu, il faut les oublier et ne pas les utiliser.

On est parti du principe que la femme n'est pas une machine à reproduire qu'elle doit donc utiliser la contraception dès et tant que son corps peut procréer, qu'elle doit utiliser pour cela le moyen le plus efficace, le plus inoffensif, vu les moyens actuels de la science et de la technique, qu'elle doit donc faire le choix de la pilule contre les risques des avortements et des grossesses non désirées qu'elle doit par ce choix commencer à éprouver sa liberté mais que actuellement, les femmes sont inégales devant ce choix et que bien souvent, la société, les pères ou les maris ensuite ne leur permettent pas de faire ce choix et qu'il faut donc qu'elles arrachent le pouvoir de le faire ce choix.

Lire absolument les livres suivants :
 — La brochure : « Avortement et Contraception » Recherches universitaires (4 F).
 — La révolution sexuelle, W. Reich.
 — La fonction de l'orgasme, W. Reich.



CONTRACEPTION

— Les femmes qui se sont donné la possibilité de choisir la contraception sont celles qui ont échappé au rôle que veut leur assigner la société et ont échappé à la morale de cette société, propagée par les curés, les médecins, les pères et les maris.

La contraception est une des bases de la libération de la femme, en effet elle libère de l'angoisse de la procréation à chaque acte sexuel et oblige à séparer procréation et sexualité.

Il faudrait à l'heure actuelle que presque pour la majorité des femmes, contraception = pilule.

— Pourquoi ? parce que c'est le seul moyen efficace à 100 % en lui-même. En lui-même, parce qu'il est quelques rares échecs dus à une mauvaise utilisation de la méthode, dont sont le plus souvent responsables les médecins, qui ne livrent que parcimonieusement les informations et le savoir sur la pilule. Exemple : la femme qui a de la fièvre pour une infection quelconque, croit que la pilule est alors contre-indiquée, arrête de la prendre et se trouve enceinte quelque temps après. Cette efficacité à 100 % a été déterminée scientifiquement, il n'y a pas à y revenir.

Méthode : Echecs dus à la méthode

| | |
|----------------------------------|----|
| Coït interrompu | 15 |
| Condom (capote anglaise) | 5 |
| Diaphragme | 3 |
| Stérilet (appareil intra-utérin) | 1 |
| Pilule | 0 |
| Spermicides | 4 |

Grossesses pour 100 femmes par année

Mais de par sa nature chimique, son mode d'action sur la physiologie sexuelle et autre, la pilule n'est pas un acte gratuit, les risques encourus sont à replacer au milieu des autres, de la vie sociale et à mesurer avec eux. Le tabac et surtout l'alcool sont associés à une mortalité et une morbidité beaucoup plus lourdes et leurs conséquences constituent une part beaucoup plus importante de la pratique médicale.

Examinons les sol-disant risques de la pilule :

A) LES RISQUES MAJEURS :

— La grossesse n'existe pas sous pilule, nous l'avons vu.

— Le cancer : la pilule n'est pas cancérogène, elle ne peut faire naître aucun cancer, mais de même que chez les femmes encéintes les cancers hormono-sensibles (ex : le cancer du sein), les femmes qui auraient un cancer du sein et qui prendraient la pilule pourraient le voir s'aggraver. C'est une des raisons qui font qu'une visite médicale est nécessaire avant de prendre la pilule.

Le risque thrombo-embolique (c'est-à-dire le risque de faire des phlébites des membres inférieurs, voire même des embolies pulmonaires par hypercoagulabilité sanguine) :

| | |
|--|----------------|
| chez les femmes non enceintes ne prenant pas la pilule : | 1 pour 20 000, |
| chez les femmes prenant la pilule : | 1 pour 2 000, |
| chez les femmes enceintes : | 1 pour 500, |

donc une femme utilisant la pilule a plus de chances d'être vivante un an après qu'une femme qui aura choisi d'avoir un enfant. En fait tout dépend ici du passé médical de la femme.

B) LES EFFETS SECONDAIRES MINEURS :

Ils sont chez une femme sur deux psychosomatiques, c'est-à-dire que si on donnait à cette femme un morceau de sucre à la place de la pilule, mais en lui faisant croire que c'est une pilule, elle aurait les mêmes symptômes.

Ces symptômes sont semblables à un début de grossesse. Ils disparaissent généralement à partir du 3^e mois d'utilisation de la pilule qui marquent le début de la tolérance psychique et psychologique. Ils apparaissent sûrement si la femme s'attend à les éprouver et est anxieuse.

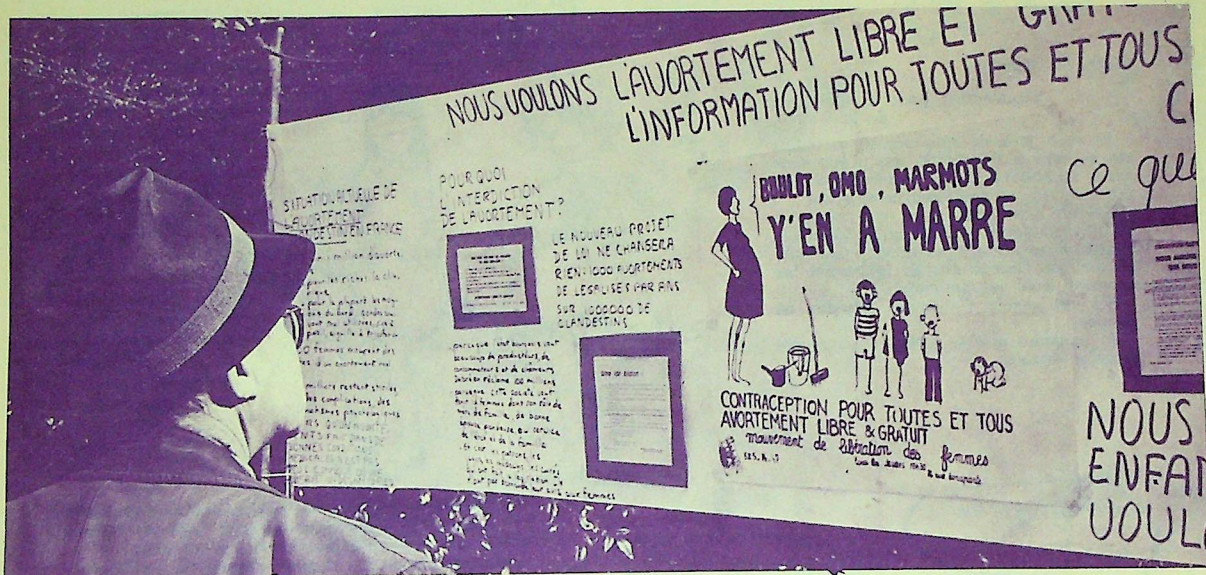
Examinons les un par un car parmi eux il en est de vrais, mais il en est de faux, propagés par les ennemis de la libération de la femme et qui sont gonflés par l'ignorance populaire savamment entretenue par les médecins.

— Le mal de tête, uniquement psychologique, c'est-à-dire sans rapport avec la pilule, mais en rapport direct avec l'anxiété de la femme.

— L'accroissement de poids : ne doit pas exister avec les pilules actuelles (Stédiril, Millianovar), dû en fait à un appétit accru et à un manque d'exercice physique.

— Les saignements : ils ressemblent à des règles, mais qui surviendraient au milieu du cycle. Ils peuvent être très abondants et alarmer, il suffit alors de prendre 2 pilules par jour jusqu'à ce qu'ils cessent et continuer jusqu'à la fin du cycle avec une seule pilule. Ils ne sont pas du tout une contre-indication à continuer la pilule et ne se renouvellent pas au cours des cycles suivants. Ils peuvent aussi indiquer que l'on vient d'oublier une pilule. Il faut alors vérifier sur la boîte, et si c'est celle de la veille en prendre 2 au lieu d'une. Si l'oubli date de plusieurs jours il ne faut plus se croire protégé et il faut utiliser un autre moyen de contraception, par ex. un diaphragme jusqu'à la fin de ce cycle.

L'Avortement



NON ! NOUS NE SOMMES PAS DES FANATIQUES DE L'AVORTEMENT !

Dans la campagne en faveur de la contraception et de l'avortement libres et gratuits, on nous reproche de mettre davantage l'accent sur l'avortement que sur la contraception.

Nous rappelons que nous n'avons jamais dissocié l'avortement de la contraception dans la déclaration qui manifeste et dans tous les tracts que nous avons rédigés depuis. Il est vrai que le fait d'avoir déclaré « J'ai avorté » a largement fourni à la presse l'occasion d'exploiter un tel « scandale », un tel « défi » à la loi, au point de reléguer au second plan la contraception qui — elle — n'est pas interdite en France.

Nous rappelons aussi que nous n'avons jamais proposé l'avortement comme méthode contraceptive. Nous considérons l'avortement comme un pis aller, un ultime recours auquel les femmes ne se résignent jamais de gaieté de cœur. Il serait évidemment mille fois préférable de prévenir un avortement par l'emploi des moyens contraceptifs. Mais parler en terme de préférence, c'est parler en terme de choix. Or les centaines de milliers de femmes qui avortent chaque année en France n'ont pas choisi d'être enceintes comme celles qui se résignent contre leur gré à porter leurs grossesses à terme. Il est intolérable que les femmes soient contraintes de mettre au monde des enfants qu'elles n'ont pas désirés car personne n'ignore les conséquences désastreuses des maternités involontaires. On ne le dira jamais assez. Et puis enfin, que fait-on en France pour lutter contre les interdits moraux et religieux, que fait-on pour vaincre les résistances psychologiques et les préjugés à l'égard de la contraception ? Nous n'insisterons jamais assez non plus sur le rôle particulièrement efficace que jouent l'Eglise et une très grande partie du corps médical : en s'opposant fermement à la libre diffusion des contraceptifs et à l'avortement, ils maintiennent des milliers de femmes dans une situation déplorable. Non, les femmes n'ont pas le choix. Ce choix nous l'exigeons pour nous et pour les enfants que nous déciderons d'avoir ou non en réclamant la contraception et l'avortement libres et gratuits. Lutter pour la libre disposition de notre corps, c'est aussi lutter pour une maternité responsable.

Voilà pourquoi nous avons appelé tous les médecins partisans de notre campagne :

— à promouvoir systématiquement une libre information (débat, presse, brochures, etc.) des méthodes anti-conceptionnelles, et la gratuité des contraceptifs ;

— à assister dans les meilleures conditions de sécurité médicale les femmes qui désireront *quelles que soient leurs raisons*, interrompre leur grossesse.

Mais l'avortement libre, disent certains, c'est la porte ouverte à tous les abus... Il est vraiment comique que l'on puisse condamner l'exigence d'une des libertés les plus élémentaires sur la seule considération des abus que l'on peut en faire. Nous avons bien là la preuve que l'on nous considère comme des êtres totalement irresponsables, ce qui revient à dire que pour l'instant nous sommes justes assez « mûres » (sic) pour adopter les thèses des partisans de l'avortement thérapeutique !

Non ! nous ne tomberons pas dans le piège que tendent aujourd'hui les réformistes.

Nous lutterons jusqu'au bout pour la CONTRACEPTION ET L'AVORTEMENT LIBRES ET GRATUITS.

Appel du M.L.A. pour l'avortement libre et gratuit

Le mouvement pour la liberté de l'avortement (M.L.A.) est un mouvement pour la liberté : sans la liberté de disposer de leur corps il n'y a pas de liberté pour les femmes. L'interdiction de l'avortement doit être levée pour que les femmes aient la liberté la plus élémentaire, celle dont les hommes disposent de plein droit.

Lorsque les femmes demandent la liberté, on les accuse d'être des criminelles. Les millions de femmes qui ont avorté ne sont pas des criminelles.

Nous dénonçons l'amalgame entre avortement, et euthanasie ou eugénisme, comme nous dénonçons les procès d'intention : il ne s'agit ni de supprimer autoritairement tous les fœtus — bien ou mal formés — ni de refuser les enfants et la maternité. Ce que nous exigeons c'est le droit et la possibilité matérielle pour chacune d'entre nous, d'avoir et d'élever tous les enfants qu'elle désire, mais seulement si elle en désire. Ce que nous combattons, c'est la maternité obligatoire.

Nous dénonçons l'opposition que l'on voudrait faire entre contraception et avortement, comme si les femmes avaient le choix. Les femmes n'ont pas le choix ; elles ne recourent pas à l'avortement pour le plaisir (!) c'est-à-dire par masochisme, mais parce que la contraception non plus, n'est pas « libre » : la contre-propagande frénétique, le barrage à l'information sont soigneusement entretenus et orchestrés : 6 % des femmes adultes y ont accès aujourd'hui et 2 sur 1 000 seulement viennent des milieux populaires. Refuser l'avortement sous prétexte qu'il freine la contraception revient à pénaliser encore une fois les victimes d'une politique au lieu d'en attaquer les responsables.

Nous refusons aussi le piège que constitue un projet plus « libéral » même s'il permettait l'avortement dit « thérapeutique » (le projet le plus large — celui de l'A.N.E.A. — rendrait légaux entre 1 500 et 15 000 avortements par an, contre des centaines de milliers d'avortement clandestins). L'avortement thérapeutique n'est pas l'avortement libre : permettre aux femmes d'avorter seulement dans des cas « exceptionnels » ou « dramatiques », c'est refuser à l'ensemble des femmes le droit de décider leurs grossesses, c'est donner à d'autres le droit souverain de trancher sur notre vie. Nous n'accepterons plus que l'on puisse forcer les femmes à avoir des enfants contre leur gré. Il ne s'agit nullement de légaliser un état de fait, mais d'obtenir la reconnaissance de notre droit.

Aucune modification de la loi ne peut être bonne, puisqu'elle réglerait encore la libre disposition que les gens font de leur corps. La loi doit être purement et simplement abrogée.

Nous récusons enfin le recours à l'argument démographique, à l'intérêt national (ou collectif). Quelle est donc cette nation, cette collectivité dont l'intérêt suppose l'asservissement de la moitié (au moins) de ses membres ? Quels sont ceux qui ont décidé de cet intérêt ? Qui parle en son nom ? Et qui nous a consultés sur notre intérêt ?

Ceci intéresse toutes les femmes, et toutes les femmes ont à parler. Pour la première fois, le mur du silence a été brisé : 343 femmes ont déclaré : « J'ai avorté ». Il faut faire tomber ce mur. De nombreuses femmes ont déjà ajouté leur signature. Envoyez les vôtres : nous les publierons à 10 000 signatures ; rejoignez les groupes de quartier qui se sont déjà formés ; formez-en d'autres, à votre travail, à votre domicile...

(Mouvement pour la Liberté de l'Avortement)

Ce texte a été envoyé à la presse, le 10 avril. Aucun journal ne l'a repris, ni mentionné. La presse a publié, utilisé, vendu nos signatures. Elle ne nous a pas laissé parler. Ce que nous disons, c'est l'opinion de la moitié de la population française : cette opinion n'a jamais, nulle part, eu la permission de s'exprimer. Cette opinion était exprimée par les journaux : on n'admet pas que des femmes parlent pour elles-mêmes.

Désormais, c'est nous qui n'admettrons plus qu'on parle pour nous. PRENONS LA PAROLE.

Les signatures accompagnées des noms et adresses doivent être envoyées à B.P. F.M.A. 370-13 PARIS

Écroué pour un avortement à 20 F

Sur dénonciation, un médecin de Metz, M. Jean-Charles MAIRE, 61 ans, a été écroué pour manœuvres abortives. Ce médecin soignait souvent ses clients gratuitement et faisait payer un avortement le prix d'une consultation médicale.

Dans la ville de Metz de nombreuses personnes ont déjà manifesté leur solidarité à l'égard du médecin. Le M.L.A. dénonce la justice de classe qui jette en prison ceux qui pratiquent des avortements dans l'intérêt des femmes.

Nous ne laisserons pas le juge Nauroy appliquer sa « justice ». Nous ferons la nôtre !

Le M.L.A. appelle tous et toutes à se joindre à la campagne de soutien au docteur Maire.

● Sans les exploiter par le fric, le chantage moral et les abus sexuels.

*nous les
bébés Ogino
des températures
du persil
de l'eau
savonneuse
des capotes
des coïts
interrompus
et autres
trucs foireux*

*On en a
marre
d'être
des
mal
aimés*



Il y a des affiches au local, 13, rue des Cannettes, 1^{er} étage et aussi des exemples de tracts que vous pouvez ronéoter vous-mêmes s'ils vous conviennent. Les réunions de la commission Avortement M.L.F. ont lieu tous les jeudis aux Beaux-Arts de 18 à 20 heures et les réunions mixtes du M.L.A. le jeudi à 19 h 30 toutes les 2 semaines. D'autre part, nous avons besoin d'argent pour poursuivre la campagne. Vous pouvez en envoyer au compte bancaire : F.M.A. - BNP Agence Tolbiac 6397

Libres et Gratuits



Maria T. - Rennes

Mouvement pour la libération de la femme,

Je vous prie de bien vouloir accepter ma signature. Depuis 20 ans, j'attendais cette révolte contre la maternité obligatoire. Je suis de tout cœur avec vous.

J'ai eu 4 enfants, mon mari en avait un, et nous avons recueilli un enfant abandonné par sa mère à l'assistance publique. (Elle-même victime de lois faites par les hommes, pour les hommes).

S'il est besoin d'exemple, je peux en donner.

Je souhaite que la lutte se poursuive jusqu'au succès.

M. T.



ux M.L.F. et M.L.A.

Vous, Huguette et Pierre Leforestier, clarones solidairement deux avortements, (l'un avant, l'autre après les naissances de nos quatre enfants).

En pratique, l'avortement étant d'ores déjà libre (avec toute sécurité médicale, clinique étrangère, pour les Françaises il dispose de l'argent nécessaire) et a été (pour celles qui ne disposent pas d'argent, à l'aide d'un brin de persil, leine de parapluie ou autre bricole... ce le risque d'en crever!) — son illégalité traduit en fin de compte une monstrueuse inégalité sociale, une injustice inacceptable en « démocratie ».

Cependant une question se pose : l'avortement causant toujours un traumatisme physiologique et psychique plus ou moins ave — sa gratuité de plein droit n'équivalrait-elle pas à le privilégier par rapport aux moyens anticonceptionnels ? Pour être part, nous craignons que cette facilité n'entraîne un trop grand nombre de femmes à négliger la légère astreinte de recours à ces moyens. En conséquence nous proposerions plus précisément :

- 1) Gratuité du stérilet (fourniture, pose contrôle qualifiés) : — de toute urgence.
- 2) Gratuité des contraceptifs chimiques (pilules actuelles et progestandine dérivée) — pour celles qui seraient « allergiques » au stérilet. (Mais, attention ! Le plus souvent, il s'agit alors simplement de stérilet mal mis en place ou mal contrôlé...).

Dans le cas de défaillance du contraceptif : — avortement libre à l'hôpital et prise en charge par la Sécurité sociale.

De telles dispositions tendraient vers l'objectif qui nous paraît le plus souhaitable : faire de l'interruption volontaire de la grossesse un cas de moins en moins éminent.

Cela suppose, en premier lieu, qu'une formation suffisante révèle à toutes les mmes (quels qu'en soient le degré d'instruction, la catégorie d'habitat, etc.) l'elles peuvent enfin cesser de se transmettre de génération en génération les mauvaises astuces immémoriales qui mènent à un lit d'hôpital avec une hémorragie fatale. Et que, sachant la gravité de l'acte abortif, même accompli dans de bonnes conditions, elles peuvent désormais éviter facilement de s'y exposer. Pour racheter ainsi l'hypocrisie criminelle qui aura interdit si longtemps de promouvoir les contraceptifs, d'immenses moyens d'information seraient nécessaires. Pourquoi ne pas revendiquer en faveur de cette Grande Cause Humaine les moyens dont disposent les « Grandes causes Nationales » : — conception gratuite de la campagne, production gratuite de messages, diffusion gratuite par les mass-media ?

Huguette LEFORESTIER
Pierre LEFORESTIER.



Madame René G...,
Yerres,
Femme au foyer.

Yerres, le 7 avril 1971.

J'ai 35 ans ; je suis mariée ; j'ai deux enfants. Je déclare avoir avorté sous contrôle médical, en Suisse, voici dix ans passés ! Auparavant, je n'ai jamais lancé la pierre à celles qui se faisaient avorter. J'ai toujours aimé les enfants et jamais l'idée ne m'était venue qu'un jour, moi aussi j'avorterai. Pourtant je me suis fait avorter du premier enfant que j'ai attendu.

Pour quelles raisons ? les voici : — avant de concevoir cet enfant, j'étais gravement déprimée, doutant de tout, au bord du suicide.

— J'aurais pu épouser le père de l'enfant à venir, mais j'avais l'intuition qu'un tel mariage serait un fiasco.

— J'aurais pu garder cet enfant naturel, mais je ne sentais en moi aucun désir pour cet enfant, aucun amour pour lui ; j'étais « vidée » et mon seul souhait était de me libérer de cette sangsue.

Je n'ai jamais regretté d'avoir choisi l'avortement car au moment où j'ai fait ce choix, il était le seul qui m'ait semblé compatible avec mon état physique et psychique. Je ne dis pas que j'ai bien agi ou mal agi. Je dis que j'ai agi au mieux des circonstances. Je suis heureuse d'avoir vécu cet épisode de ma vie car sans lui je serais incapable de comprendre les femmes qui se font avorter. Je les jugerais et serait peut-être contre l'avortement libre et gratuit.

Je suis pour l'avortement libre et gratuit, mais il faut enseigner très tôt aux jeunes filles à utiliser les contraceptifs (attention à la pilule, c'est loin d'être un miracle) car l'avortement, même fait proprement, amoindrit, diminue une femme. Je suis pour l'avortement libre et gratuit mais je déplore tout le côté superficiel et irrésolu de la soi-disant révolution sexuelle, de l'érotisme libérateur, etc. Je pense que l'amour charnel doit garder son caractère sacré et que l'avortement doit demeurer une mesure d'exception. Tout ceci et bien d'autres notions devraient être enseignées dès l'âge de 14 ans aussi bien aux adolescents qu'aux adolescentes. Sans cet enseignement, la jeunesse fait des blagues et en fera de plus en plus.

Je signe : R. Gerlier-Agnard.

J'ai 73 ans. Je me suis fait avorter une douzaine de fois. La première a été dramatique, a failli me coûter la vie ; m'a coûté mon amour, dans l'ignorance, l'obscurantisme, les risques physiques, juridiques et moraux.

Les onze autres opérations effectuées médicalement, proprement, consciemment en connaissance de cause, ont été moins pénibles qu'une purgation et n'ont laissé aucune trace.

Après quoi j'ai donné volontairement naissance à une fille belle et bien constituée.

De toutes les femmes, de tous les milieux, que j'ai connues, je ne crois pas qu'il y en ait une seule qui n'ait subi au moins un avortement, — avant de découvrir un moyen anticonceptionnel accessible et efficace. Ma génération a été ravagée par ce problème.

Il est tellement évident que les femmes ne peuvent qu'avoir recours à l'un ou l'autre de ces moyens si elles ne consentent pas à mettre au monde un enfant chaque année de leur vie d'adulte, quelles que soient les conditions matérielles et morales où elles les feraient vivre, qu'il y a une hypocrisie sans même de vraisemblance dans les interdictions en cours. Sauf précaution masculine ou chasteté intégrale, la femme est obligée d'enfreindre la loi.

Je suis stupéfaite de ne pas voir invoquer les considérations sur l'éducation (qui sont pourtant largement répandues) dans la nécessité de limiter les naissances. Etre une bonne mère me semble davantage le fait de mettre au monde un enfant dans des conditions qui assurent son meilleur épanouissement, plutôt qu'un ou dix de plus.

Aussi la liberté de conception m'est apparue de tout temps comme le critère même du degré de civilisation d'un individu ou d'un peuple.

Je m'inscris au « Mouvement de la libération des Femmes » et au « Mouvement pour la libération de l'avortement et de la conception ». Je tiens à signer publiquement cette profession de foi.

Si l'avortement a des conséquences aussi néfastes, cela tient aux conditions auxquelles la clandestinité le réduit. J'atteste qu'il est inoffensif quand il est effectué scientifiquement. Il cause beaucoup moins de ravages physiques et moraux que certaines naissances. Les médecins, les juristes, les prêtres mentent.

Mettre un enfant au monde est la chose la plus importante qui soit. C'est pourquoi il est nécessaire d'y donner tous les soins possibles, de rassembler les conditions les plus favorables au développement de l'être qui doit assurer la pérennité et l'ascension de l'humanité. Il est préférable d'y renoncer que de le faire mal, ou de le considérer comme un fléau contre lequel on est impuissant.

Où est le crime ? Dans l'élimination d'un fœtus de quelques semaines et qui n'a encore rien d'humain, — ou dans la liberté donnée à cet allié de faire 12 enfants en 14 ans à sa femme, pour aboutir à la tuer avant de faire enfermer le père de douze orphelins ?

La liberté au service du choix, de l'intelligence, de la discrimination perspicace, de l'amour lucide, du plaisir, de la passion, la liberté de la femme (corps et âme) qui lui donnera sa dignité, voilà ce que nous réclamons.

Simone COLLINET
5, Square de Port-Royal, Paris XIII



sa **VOIX**

un peu âcre
sa voix un peu de Marie
après
j'aime sa voix, la voix

Attention, ça
putain
profession

intellect
mon **COE**

vide
déchire

Afrique

Afric déchirure
blessa vide

nous sommes attirées par
cette rose placée sur le
rebord de la fenêtre
de mon 15^{ème}, sans
ascenseur

poto poto Sylvie
pourquoi?

j'aime Marie

Amida, belle, belle

éclaire

hystérovide

le parfum de

Pour la jouissance
Marie, les hanche
le regard de Marie

déchire
déchire déchirure douce douce
découvrir ce qui nous plaît

ordre
ordure
roule
moulin

continent interdit
continent noir

les hétérosexuelles
et autres, sont
complètement

Motre dame
des chiffons

inhibées

j'aime
petite
blessure
douce
patience,
moi, nous, toi
ma sœur, patience,
pour l'identité

retournée, monde
squelettique, beaucoup d'envie,
c'est notre nous de jaloux, de mal-baisés
qui remplume d'exclus

tsai tsai glauque
Alliii

mal
baissé

j'aime la fête
flip

Koloukhéya

COMMENT NOUS LES AIMONS

Dans le cadre fleuri de notre enquête estivale sur les goûts et préférences de nos contemporaines en matière d'hommes, Lamiel a interrogé quelques-unes de nos grandes femmes les plus célèbres. Voici leurs aimables réponses :

Ulyssette O'Mer, la fameuse exploratrice, nous a reçues dans son jardin où nous l'avons trouvée en train de creuser une tombe tout en chantant une chanson triste dans une langue étrangère (In questa tomba oscura). Elle laissa tomber sa pioche, se frotta les mains sur son pantalon et répondit allègrement : Les hommes ? J'ai une vraie passion pour. Je les trouve amusants. Ces êtres attendrissants ont un tel besoin d'affection que chaque fois que j'en vois un, je ne puis m'empêcher de lui caresser la joue et cajoler le derrière. (J'adore le derrière des hommes. Pas vous ?). L'homme est le plus merveilleux des jouets. Quand je suis avec un homme, je me sens une âme d'enfant et je retrouve la nature. Créature animale, instinctive et sans défense, cet être que d'aucuns disent inférieur mais que moi je sais profondément bon et doux, cet être donc que d'aucuns disent méprisables mais que moi je mets sur un piédestal (mes plus beaux poèmes lui sont dédiés et il a inspiré mes fugues les plus

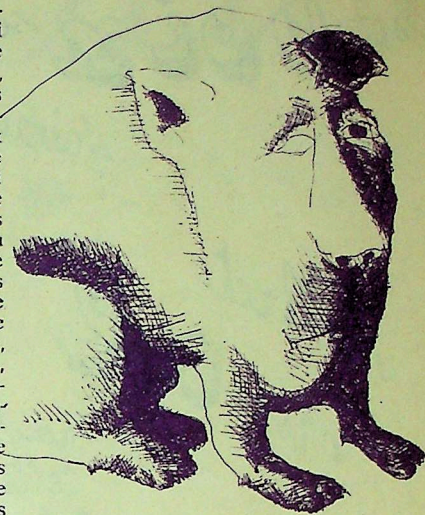
voir sa jeune poitrine palpitante convertie d'un blond duvet (j'adore les blonds), les lèvres rouges, l'haleine fraîche, les aisselles rasées et désodorisées, tout prêt à se coucher dans les draps odorants de lavande et à se donner à moi comme au premier jour. Mes infidélités lunaires dont il a la discrétion, l'intelligence et le bon goût de ne pas parler, ajoutent comme du piment à nos ébats. Prends-moi encore, gémit-il, et mon cœur fond de tendresse. Il me redonne du courage pour me lancer à l'assaut des planètes. Même si je vais sur Mars, je reviendrai, car je sais qu'il attendra toujours mon retour.

J'ai trouvé Bulle Hauser, la célèbre et explosive entrepreneuse de démolition juchée sur son bulldozer jaune agressif, en train d'enfoncer une porte ouverte du Sacré-Cœur. Elle consentit de s'arrêter pour répondre à ma question, sans toutefois quitter sa monture.

Moi j'aime qu'un homme soit beau et se taise. Un homme vraiment hominin se garde bien d'ouvrir la bouche car il sait qu'elle est faite pour les baisers. Je ne peux supporter les hommes qui parlent trop, ceux qui passent leur journée au téléphone, il y en a même qui la passent à deux téléphones, tellement ils sont bavards, et quand personne

Nous rentrerons dans la carrière, il n'y a pas de débouchés, les gueules cassées mieux qu'une chance un espoir, je venais de la droite, lève-toi et marche, l'ordre sera rétabli, vise bien, les malfaiteurs seront punis, je l'ai eu dans le mille, droit dans l'œil, l'opération est réussie, la région est pacifiée, paix sur terre aux hommes de bonne volonté, feu, une poule dans chaque pot, Paris vaut bien une messe, une morpé plaine en vaut deux, messieurs les Anglais tirez les premiers, rien de nouveau sur le front de l'ouest, je m'en lave les mains, attends ton tour, sales boches, fière Albion, épargnez, le travail c'est la santé, la maison ne fait pas de crédit, enrichissez-vous, votre capital doublé en cas de décès, un homme, une femme, un déodorant, assurez-vous sur la vie et oubliez le reste, visitez la Grèce, défense de cracher, ouvrez un compte en banque, fermez-la, Parly II vous attend, ses sites, ses monuments, je suis arrivé le premier, trois pièces tout confort, il est interdit de déposer des ordures, l'auto de monsieur est avancée, feu, garçon l'addition, circulez, ce petit vin a un petit goût de terroir tout à fait remarquable, quand j'entends le mot culture je sors mon revolver, à nos morts, garde à vous, en avant marche, de père inconnu, la ligne bleue des Vosges, marche ou crève, c'est la vie, à Berlin à Berlin, des sous Charlot, n'oubliez pas le service, j'ai une femme et des enfants, la publicité travaille pour vous, feu, quand je serais grand je veux être pédégé comme papa, vive le roi, allez France, je vous emmène au poste, traversez piétons, l'amour toujours, espèce d'enculé, alors je lui ai tiré un coup dans le ventre, la tripe tricolore, vous avez grillé un feu rouge, l'oreille ennemie vous écoute, alors on baise ? saluez le drapeau, achetez de la laine pure, la patrie a besoin de jeunes, pas d'embauche aujourd'hui, sale voyou, au voleur, vous avez chanté dansez maintenant, un petit digestif ? c'est la vie, feu, demandez des esquimaux, Pex lave plus blanc, achetez des nouilles, buvez du rouge, fumez des blondes, coupable, vingt mois de réclusion, mettez un tigre dans votre moteur, le ministre a serré les mains des survivants, cet homme va mourir

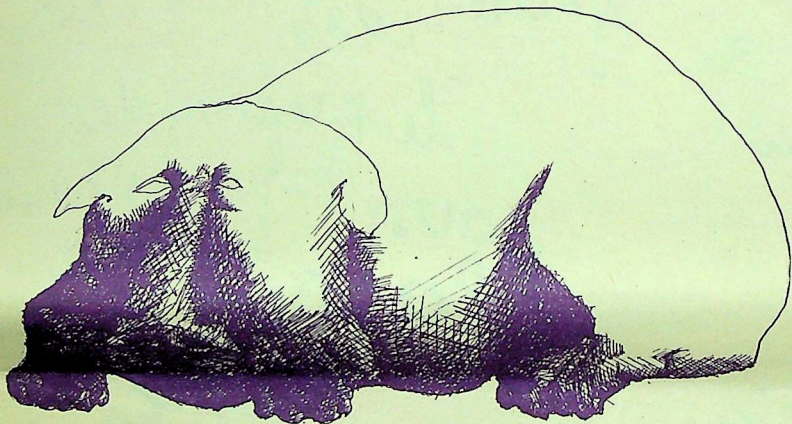
dans deux secondes, prenez l'avion, la soupe était trop salée il tue sa femme d'un coup de hache, le crime ne paie pas, j'ai fait mon devoir, je n'ai fait qu'obéir aux ordres, un



ordre c'est un ordre, l'homme est un roseau pensant, je pense donc je suis un roseau, qui dort dîne, travaillez, la paresse est la mère de tous les vices, découvrez les Caraïbes, la patrie a besoin de voitures, cent treize morts ce week-end, ici s'élèvera un immeuble à onze étages, ta gueule, j'appelle les flics, à bas, à mort, tout est perdu hors l'honneur, feu.

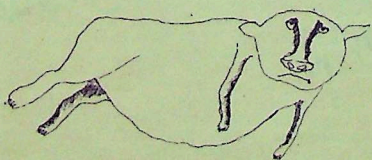
Les hommes qui parlent trop je les fuis comme la peste. C'est pour ça que j'ai quitté le type qui était avec moi avant. Une fois je l'ai entendu proférer une ineptie du genre où sont mes pantouffles, fais-moi du café, je l'ai foutu à la porte aussi sec. Ce n'est pas les hommes qui manquent, il y en a même trop. Maintenant je suis heureuse, j'ai la paix chez moi, j'ai trouvé un sourd-muet. Il ne me dit rien et moi non plus. On ne s'entend pas. Les autres n'ont rien à se dire mais se le disent sans arrêt. Ils ne s'entendent pas mais quel bruit ils font ! Quand j'ai envie de parler, je vais au bistrot voir les amies. L'amitié ça dure, l'amour ça passe.

(à suivre)



inspirées) n'a pas demandé à naître démunie de tout don pour survivre, jusqu'au simple talent de se nourrir et vêtir tout seul, il a été ainsi créé par Dieu et pour la plus grande joie des femmes. Il a besoin de protection, les femmes ont besoin de protégés. Ils se complètent. C'est pourquoi il reste attaché de toutes ses fibres à la femme qui, volage et inconstante, le trompe et retrompe. Il faut la comprendre, ses activités extérieures la poussent à avoir de multiples amours. Elle a un homme dans chaque port et, soumise toute la journée aux appâts irrésistibles des jambes de son secrétaire, elle ne peut se retenir, le soir venu, de lui sauter dessus. Mais, cela ne l'empêche pas d'aimer l'homme de sa vie d'un amour profond et tenace, contre vents et marées, contre secrétaires et marins, ses sauterelles passagères au dehors n'étant qu'un passe-temps vite oublié dont elle ne peut, hélas, se passer. Car, si la fidélité est l'apanage de l'homme qui passe sa vie à rêver de la femme idéale et à la chercher partout et jusqu'au tombeau, la femme, elle, est mobile. (La donnée mobile). Moi-même, quelle joie j'éprouve à chaque fois que je reviens de la lune, saturée d'aventures et de passions éphémères, de retrouver mon homme au foyer, sagement penché sur sa tapisserie, dans la paix des pénates, les casseroles astiquées, la vaisselle étincelante, les mains douces et blanches, une coiffure floue et romantique ornant son crâne viril (je suis une idéaliste, j'aime les coiffures floues et romantiques), l'œil doux et rêveur, le rimmel qui ne coule pas malgré une larme au bout des faux-cils (je ne peux supporter un homme au rimmel qui coule, ça me coupe l'élan), vêtu d'un négligé vaporeux qui laisse entre-

ne les appelle, ils appellent tout le monde. Dès qu'un homme se trouve sur un balcon il fait un discours. Or, parler n'est pas hominin. Un vrai homme doit savoir se tenir à sa place et ne pas sauter plus haut que son cul. Il devrait se contenter de son poste-clé à l'intérieur de la cellule familiale et du tissu des amours. Il règne sur un cœur de femme, que lui faut-il de plus ? Hélas, la puérité des hommes dépasse toutes les bornes. Quand je vois deux de ces adorables créatures en train de jouer avec des morceaux de papier multicolores peints à l'effigie de personnages morts et enterrés depuis longtemps, je me fends la pipe. Quand un homme parle, je ne l'écoute pas car je sais d'avance ce qu'il va dire, il va parler billets, voitures, actions et autres chiffons et ferrailles. Le nombre de pineries qu'un homme peut prononcer dans une journée ! Bonjour, pardon, merci, il fait beau, oui monsieur, oui patron, à vos ordres mon colonel, français françaises, la vie a encore augmenté, ça va, défense de marcher sur l'herbe, halte ou je tire, à bas, vive, sale bougnole, combien ? retire ça ou je te casse la gueule, un petit blanc bien sec, du haut de ces pyramides, victoire victoire, jusqu'à la dernière goutte de sang, pour elle un Français doit mourir, combien je vous dois monsieur le percepteur ? qui a gagné le match ?



ON N'APPELLE PAS ÇA DU TRAVAIL

1. — Se lever les premières.
Biberon, couche.
 2. — Leur faire le petit déjeuner.
 3. — Faire la vaisselle du petit déjeuner.
 4. — Habiller et emmener les enfants à l'école.
 5. — Faire les courses pour le repas.
Biberon, couche.
 6. — Faire le ménage.
 7. — Préparer le déjeuner.
 8. — Les faire manger, faire leur vaisselle.
 9. — Faire la lessive.
 10. — Repasser, racommoder, faire les vitres, récurer, brosser, épousseter, cirer...
Biberon, couche.
 11. — Les attendre.
 12. — Se faire une beauté pour eux.
 13. — Préparer le repas du soir.
 14. — Les servir.
Biberon, couche.
 15. — Laver leur vaisselle.
 16. — Préparer tout pour le lendemain.
 17. — Se coucher et être à SA disposition.
- 70 HEURES = ON N'APPELLE PAS ÇA DU TRAVAIL.
Ils nous disent que nous ne gagnons pas notre vie, nous sommes juste nourries et logées et encore, il faut dire merci.
Si nous travaillons dehors c'est TOUT ÇA PLUS 8 HEURES DE TRAVAIL PAR JOUR, PLUS CAVALER DANS LE METRO pour faire les courses avant la fermeture.
NOUS : 110 HEURES
EUX : 48 HEURES de travail par semaine
Ils nous disent que nous gagnons un salaire d'appoint !!!
SI C'EST ÇA L'AMOUR
SI C'EST ÇA LA FAMILLE

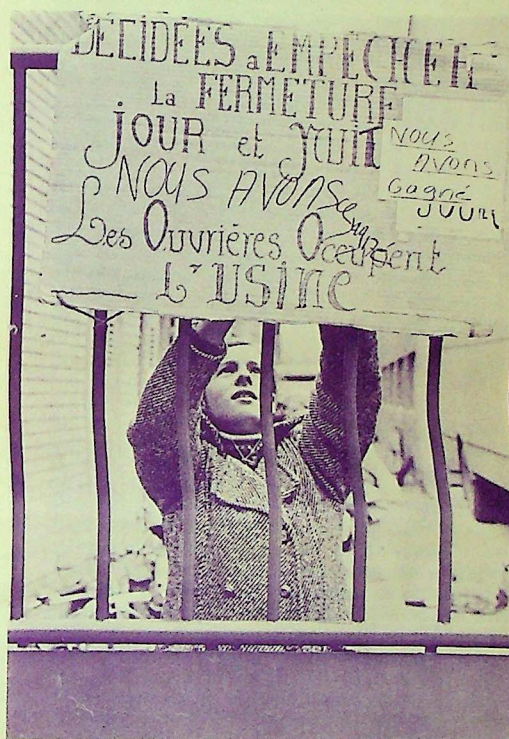
L'AMOUR NE DOIT PAS ETRE L'ESCLAVAGE. CHANGEONS-LES !

TROYES

Il y eut en mars une grève avec occupation d'usine de bonneterie par des femmes. Cette grève à Troyes nous l'avons relatée dans Tout n°: 70 12 Mars. Après cette expérience je voudrais dire, et ce sera le titre de cet article que :

LES OUVRIÈRES SONT DES FEMMES : LEUR CONSCIENCE DE CLASSE SERA FÉMINISTE OU NE SERA PAS

- Des militantes traditionnelles, accusatrices nous ont dit qu'à Troyes nous avions "dévoilé" la "conscience de classe" en "conscience féministe" ce que bien entendu elles trouvaient, a priori, "réactionnaire" outre qu'un féminisme conséquent est révolutionnaire en soi je prétends également que la "conscience féministe" n'est pas autre chose qu'une "conscience de classe". Et je crie aux "étalés" que si elles veulent cesser d'enregistrer des effets dans les usines de femmes ou elles boivent qu'il ne faudra plus qu'elles réprimant comme elles le font la spontanéité des ouvrières à parler de leurs problèmes de femmes avant tout. ~~ouais~~ je leur crie que ce qu'elles appellent avec mépris "les histoires de cul" c'est tout aussi "politique" que le reste qu'elles croient plus noble.
- La critique des hommes de la classe ouvrière, nous ne l'avons pas faite contre leur soutien que nous avons apprécié comme tout le monde lors de cette grève (faisons tout de même remarquer le fort contingent mâle de la C.G.T aux portes de l'usine, au lieu de femmes, et aussi que le délégué départemental était un homme, le juridique idem etc) Nous avons également apprécié le changement que les initiatives de ces femmes provoquaient en eux : certains n'en revenaient pas de voir "leur" femme autant transformée, autant s'affirmer.
- MAIS CELA ÉTAIT TROP PEU : malgré tout les oppressions persistaient à la maison. Elles continuaient des femmes admises à se taper la plus grosse part des corvées domestiques. Et puis il y avait cette mère de neuf gosses, divorcée dont le fils aîné s'indignait sa participation à cette grève et réclamait qu'elle fasse des Beignets pour 70 personnes, alors qu'elle venait épuisée d'une nuit d'occupation s'il lui faisait chercher un appartement pour lui et sa future épouse toujours pendant qu'elle participait à la grève !
Tant que les ouvriers persistèrent à accabler, mères, sœurs, femme, etc de tâches domestiques non partagées et de les culpabiliser d'abandonner la tenue de "La Maison" celles-ci seront moins libres voir incapables de mener les luttes ~~sur~~ des lieux de production.
Une ouvrière nous a dit aussi que certains maris (la plupart) auraient refusé que "leur" femme fasse les nuits d'occupation s'il y avait eu des hommes grévistes avec elles. Par contre, elles, les auraient volontiers acceptés comme compagnons de lutte au risque ~~de~~ d'en perdre la conduite, de se voir repiler les seconds rôles, voir d'être les "objets sexuels" que redoutaient les maris. Comme nous le voyons par cet exemple l'entrée en lutte sur les lieux de production des femmes renverse les rôles traditionnels et pose autrement les problèmes de qui et quoi sont un frein et jouent un rôle démobilisateur. AINSI MEME OUVRIÈRE ON EST TOUJOURS ET AVANT TOUT DES FEMMES subissant un traitement différent, un traitement d'inférieures, tant du patron que des "compagnons". C'est pourquoi les ouvrières parlent spontanément et avant tout : "d'histoires de femmes". C'est leur oppression principale qu'elles racontent ainsi d'où découle le reste. C'est pourquoi à nous qui sommes aussi sur ce terrain les ouvrières nous causent plus qu'aux gaudrioles et se lient d'amitiés merveilleuses avec nous.
AH PAUVRES HOMMES OPPRESSEURS A QUELQUE CLASSE QUE VOUS APPARTENIEZ VOUS ALLEZ EN TENDRE PLEIN LA GUEULE.



Saint-Parres-aux-Tertres

Je n'est pas eu l'honneur de recevoir votre journal. C'est parce que vous-mêmes l'aviez trouvé horrible. Sur tous les faits humains, photos, langages, etc., votre journal n'est qu'un affreux mensonge. En lisant les premières lignes le dégoût et l'horreur s'installaient en moi, je n'osais plus tourner les pages de votre journal car je pensais que dans le milieu de celui se trouvait une bête monstrueuse, mais cette bête me regardait avec de grands yeux qui vous accusaient vous, journal l'accuse, menteur et maléfisant tout à la fois.
J'ai tout de même essayé de trouver une vérité ; mais votre audace m'a dépassé si un jour vous subissez notre sort, vous changerez d'avis, le mal que vous portez sur toutes ces femmes qui ne vous ont rien demandé, et que vous vous permettez de ridiculiser, sur un journal de voleur et menteur.
Voilà le nom que je porte au journal j'accuse.

lettre d'une ouvrière de Troyes au journal j'accuse qui l'a négligé et mis dans son dossier "lettres d'injurés"

J'avais 13 ans...

J'avais 13 ans, j'aimais me promener la nuit, j'aimais me maquiller en noir, et je n'aimais pas qu'on me dise qu'une fille n'a pas le droit de faire ces choses là. Je disais sans y prendre garde tout ce que je pensais, et quand j'ai vu qu'on trouvait ça anormal, j'ai commencé à le dire par provocation. Je disais que j'aurai 7 maris comme E. Taylor parce que les hommes c'est juste bon comme bouillottes pour l'hiver. J'écrivais des poèmes d'amour et mes idées sur le divorce et comme en plus je trouvais ça normal, j'oubliais souvent ces petits bouts de papier dans mon casier à l'école religieuse où je m'instruisais à grand-peine. En fait, la cause de tout, je crois, c'est que je ne pensais pas à me cacher. Je trouvais, oh innocence! que tout ce qui est pensable est dicible, que tout ce qui est pensable est faisable. Je ne comprenais pas pourquoi je ne pouvais pas prendre le métro et le train toute seule, pourquoi je ne pouvais pas dire j'adore le beurre, j'adore la nuit, les moutons, le bœuf en daube, chanter à tue tête en marchant dans la rue, ne pas porter de culotte et jouer à papa maman avec mon petit frère, et je déteste l'école, les bonnes sœurs, et qu'on m'empêche de faire ce qui me plaît.

Ils ont commencé par me priver de dessert, puis ils m'ont insultée (c'est pas croyable ce que le vocabulaire de parents bien pensants peut se révéler riche en mots orduriers quand ils sont en colère : roulure, putain, traînée, chienne en chaleur (celle-là surtout m'a faite rougir), catin, ordure, et j'en passe). Ils m'ont flanqué des tartes, puis des fessées, et enfin, faute de me convaincre par la douceur, ils m'ont traitée à la cravache et ceinture. Là, ça a commencé à être intéressant : mon père arrivait son pyjama rayé et la robe de chambre assortie bien croisée sur son ventre confortable, son teint un peu plus jaune encore que d'habitude (il est hépatique le pauvre!) la main gauche posée sur le ventre et la main droite tenant la cravache. Moi, je me maquillais encore plus que d'habitude et je mettais des chemises de nuit bien fines, histoire de lui faire savoir (croire?) que je n'avais pas peur.

Lui, il frappait pour que je crie, et c'était tacitement entendu qu'au premier cri il arrêterait, et moi je souriais pour ne pas crier, et pour le provoquer et pour le rendre impuissant, lui, son rôle et sa cravache, et ça durait comme ça jusqu'à ce que quelqu'un vienne arrêter le massacre ou que, vieilli, éccœuré, il foute le camp. Après quoi j'allais prendre un bon bain bien chaud, et ces petites séances se passaient généralement le soir vers l'heure du diner. J'attendais calmement minuit pour filer en douce. (J'escaladais la rampe et je me laissais tomber doucement du deuxième étage au rez-de-chaussée, j'aurais aussi bien pu prendre l'escalier et le couloir comme tout le monde, mais où aurait été le plaisir?) Et puis je me glissais par la fenêtre de la cuisine dans le jardin, je passais par-dessus le mur, j'atterrissais chez les voisins, et de là je courais dehors et je me mettais à chanter dès le coin de la rue passé. Après je discutais avec les gens que je rencontrais, les mecs, les arabes, tous les gens à qui je n'avais pas le droit de parler pendant la journée. Il ne m'est jamais venu à l'idée qu'on aurait pu me violer, et personne ne l'a jamais fait, je circulais seule, libre, complètement inconsciente du « danger » qu'il y avait paraît-il à courir de nuit les rues d'un quartier réputé mal famé. Et je le répète : il ne m'est jamais rien arrivé. Peut-être que l'inconscience protège, et puis je n'avais vraiment pas envie de me faire violer. Je n'y pensais pas, j'avais envie de parler, de rire, de faire des cabrioles, pas de me faire violer. (Je faisais des concours comme ça, pour moi toute seule : parcourir une ruelle viennoise qu'en faisant la roue ou en sautant à cloche pied.) Comme on voit, j'étais perverse comme tout.



Après l'époque des raclées, quand il est devenu évident que c'était plus pénible et humiliant pour eux que pour moi, on en est venu aux psychologues. Ils ont déclaré (je crois) que j'étais « sadomasochiste » et que c'était pas normal de pas choisir. Mes parents, ils trouvaient que les psychologues n'étaient pas des gens sérieux, la preuve c'est qu'ils ne trouvaient pas que j'étais particulièrement folle. Mais, comme ça se passait généralement le jeudi après-midi, ça me faisait un peu le même effet que les séances de dentiste... Et puis il y en a eu un qui était plus malin que les autres, il leur a dit que je n'étais pas normale parce que je disais n'importe quoi, que je n'avais aucune censure, et ça devait être de l'exhibitionnisme ou du narcissisme ou quelques chose comme ça et que en tous cas le mien relevait sûrement du psychiatre. Bon. Après ça, mes parents ont été rassurés parce qu'ils pouvaient mettre un nom sur moi, et que si j'étais un peu folle ça simplifiait tout n'est-ce pas? ça n'était



pas l'inconnu, le rien du tout, l'absurde jailli du pas dicible, la DIFFERENCE!... Comme ils n'étaient pas méchants; ils ne m'ont pas envoyé voir le psychiatre tout de suite (ça vous déshonore une famille ces trucs là, quand ça s'apprend!) Mais j'ai passé l'hiver sous cette menace. Moi, ça m'aurait plutôt amusée de voir comment c'était fait un psychiatre, c'est comme la prison... à 13 ans 1/2 je ne sais pas comment vous étiez, mais moi j'étais d'une incroyable curiosité, je me disais (et par conséquent je disais à qui voulait l'entendre) que j'aimerais bien aller en prison pour voir si c'était vraiment comme dans les films. Ah et puis aussi je voulais faire la guerre. Je ne



comprenais pas pourquoi dans les prisons et dans les guerres, il y avait toujours plein d'hommes et pas de femmes. Je voulais devenir académicienne, aller en prison et faire la guerre... Quand on vous dit que j'étais dingue!

Bref, je n'ai pas cessé pour de si pauvres menaces mes promenades nocturnes, et même je les faisais avec un petit voisin. On se récitait des poèmes de Baudelaire qu'on apprenait pendant les cours de math et je lui racontais les livres pas convenables que me prêtait mon cousin, qui, ayant décidé que j'étais Lolita me passait « l'amant de Lady Chatterley » et les nouvelles de Beley, des dictionnaires de sexologie et tutti quanti. Ça ne m'intéressait pas tellement mais ça me donnait l'occasion de laisser trainer tout ça dans ma chambre, histoire d'arranger mes affaires avec mes parents. Bon. L'été suivant, ils n'ont pas voulu que j'aille en vacances avec eux, parce que je n'étais « pas assez surveillée » l'été. (Avec ça que ça servait beaucoup!) et, bref, ils m'ont envoyée en pension en suisse. Comme ils se doutaient bien que ça ne devait pas me plaire beaucoup, ils ne m'ont avertie que la veille du départ. Je crois que je n'ai jamais haï personne autant que je les ai haï ce jour-là. Je suis allée droit au placard de la salle à manger, j'ai attrapé tous les verres en cristal et j'ai tout foutu par terre... Ça n'a rien empêché mais au moins ça m'a soulagée. Ça m'a même mise en joie, et je me suis mise à rire. C'est à ce moment là je crois qu'ils ont été VRAIMENT sûrs que j'étais folle : quand on transgresse les limites de ce qui est permis (possible) au point de foutre en l'air l'acquisition pénible d'un capital en cristal, on a dépassé les bornes du normal, du faisable, on n'a pas de censure, on n'a pas le sens du réel et quand en plus on rit, alors là, on est forcément dingue...

Et puis j'ai téléphoné à « l'ami de la famille » un jeune homme très convenable, et je lui ai dit de m'attendre à 1 heure du matin en haut de la rue avec une voiture, s'il avait toujours envie de coucher avec moi. A 1 heure nous étions tous deux exacts au rendez-vous. J'espère pour lui qu'il a gardé un bon souvenir de cette nuit-là, moi je n'en ai gardé aucun, mais par contre, je me souviens très bien de la tête de mes parents à 10 heures du matin quand je suis rentrée ouvertement, et assez satisfaite, je dois dire.

Tout ça n'a pas empêché que je parte en suisse le soir même. Un mois et demi dans ma vie dont je ne garde vraiment AUCUN souvenir. Le rien, le vide, l'abêtissement, même pas l'ennui.

En revenant dans le train, je me suis faite draguer (ou j'ai dragué, je ne sais plus?) par un chouette mec qui était tout bronzé et avait, dommage, de vilaines dents. Il était tout paumé parce que au bout d'un quart d'heure je lui ai filé un rendez-vous pour deux jours plus tard vers deux heures du matin aux Champs-Élysées... Vous pen-

sez, j'avais des trous à combler : un mois et demi de prison dorée, et surtout, surtout, il fallait qu'ils sachent qu'ils ne m'auraient pas.

Mon père m'attendait à l'arrivée du train. Tout a recommencé pareil... C'est ensuite qu'ils m'ont vraiment cloîtrée, quand ils se sont aperçus que je sècheis l'école tout le temps, et que j'allais me ballader (en auto-stop, vous vous rendez compte!) à Saint-Germain. J'ai passé 15 jours dans ma chambre, n'en sortant que pour faire pipi, y dormant, y mangeant, sans avoir le droit de lire. A la place j'écrivais, je recevais tout le temps des visites de lui ou d'elle, bourrage de crane : tu es folle, tu n'es pas normale etc...

C'est là que pour la première fois de ma vie, j'ai ressenti de l'angoisse. Pas une angoisse morale précise, une espèce de nœud dans le ventre, l'angoisse de l'internelement par excellence. J'avais envie de me jeter par les fenêtres, pas pour me suicider mais pour m'échapper. Finalement ils m'ont relâchée, mais on ne pouvait plus se parler, chaque mot, chaque phrase que je disais, je sentais bien qu'ils l'examinaient pour voir par où elle était perverse, sale, folle. C'était intenable. Le jour où j'ai avalé un flacon de librium (ou de je ne sais plus quoi au juste) il n'y avait apparemment pas de raison particulière : je m'étais seulement engueulée avec mon père parce qu'il ne voulait pas que j'aille à la patinoire. Au fond la patinoire, ça n'était pas la question, de toutes façons je patinais comme un pied et puis j'avais froid sur la glace. Mais je n'en pouvais plus, en fait, de ces interdictions perpétuellement dressées autour de moi, de cette surveillance du moindre de mes mots du moindre de mes gestes. Je ne pouvais même plus m'échapper la nuit : on m'enfermait dans ma chambre passé dix heures.

Le surlendemain je me suis réveillée à l'hôpital Beaujon et 8 jours après j'étais à « Maison Blanche » la clinique psychiatrique où j'ai passé un an. Là, on m'a demandé de m'allonger, et j'ai refusé. J'ai passé un an à refuser de m'allonger, je crois que ça n'était pas pour rien : s'allonger, c'était devenir une « femme », c'était accepter, plier. J'ai refusé de m'allonger comme de tomber amoureuse du psychiatre ou de pleurer ou de n'importe quoi, j'ai passé un an à refuser tout, et surtout d'admettre que les gens « sensés » avaient raison. Je ne refusais pas d'admettre que j'étais folle, je n'aurais pas pu : ils avaient 50 ans, la science, ils étaient des hommes, moi j'avais 14 ans, je ne savais rien, et j'étais une femme. S'ils disaient que j'étais folle (ils ne le disaient pas mais enfin j'étais là!) je devais sûrement l'être. Mais si je l'étais, c'était que les gens normaux étaient des cons, dégueulasses, et tristes, des salauds, des gardes chiourmes, et surtout, surtout! des gens qui parlaient.

Cette année, est restée pour moi une toile d'araignée faite avec des mots, des mots partout, que je ne comprenais pas, mais qu'on opposait à tout ce que je faisais, tout le temps. C'était à cause des mots que j'étais une putain, une folle, c'étaient les mots qui me condamnaient et qui me menaçaient tout le temps, ils parlaient, quand ils étaient là ils me faisaient parler et après, quand ils étaient partis, je passais mon temps à essayer de retourner les mots pour voir à quoi ils servaient, et si j'étais dedans ou si on me les collait dessus et ce qu'ils voulaient dire, et si c'était moi qui étais dans les mots ou si c'étaient eux (les psychiatres, les parents, tout le monde) qui m'y mettaient de force.

Au bout d'un an, comme je ne m'étais pas allongée et comme mes parents pensaient que je devais « être calmée » (!) on m'en a sortie.



Je vais tuer Monsieur mon Maître

Bonnet rose dans la nuit bleue
je marche vers monsieur mon maître
le cartable au bout du bras
lourd
du savoir à connaître
à réciter du bout des doigts
à monsieur mon maître

chemise rose dans la nuit bleue
je marche vers monsieur mon maître
de soie douce vers ses bras
lourde
du savoir à connaître
à réciter du bout des doigts
à monsieur mon maître

le cœur rouge dans la nuit noire
je marche vers monsieur mon maître
les mains nues contre ses armes
légère
nombreuse inévitable et protégée mes sœurs
je vais tuer monsieur mon maître.

Handwritten text in the right margin: "D'après mes notes de la nuit bleue" and "1001 et 1002" written vertically.

pour faire comme all le Chien on ferait un grand mechor musical au jeudi 3 juin. Venez nombreuses et nombreux avec des cotelettes et des tambourins!! Luxembourg



SISTERHOOD is POWERFUL!

Cette année le mouvement des Femmes aux U.S.A. a été assez fort et uni pour prendre des initiatives lors des manifestations qui ont suivi l'invasion du Laos en février. Par une critique du sexisme, de l'élitisme et de la manipulation, caractéristiques principales des dirigeants et des organisateurs jusqu'à maintenant, elles remettent en question la forme même des manifestations de masse. Initier une action signifie pour elles prendre en considération les gens et leurs besoins ce qui s'est traduit par : familiariser les gens aux tactiques de bataille de rues, organiser des secours médicaux et légaux, ne pas délaissier les enfants, organiser des crèches sauvages, tenir compte des peurs et des sentiments des gens, ne pas appeler les gens dans la rue seulement en tant qu' « objets » d'une action. Un mouvement de masse ne se limite pas à la rue ; c'est faire en sorte que les gens puissent se rencontrer à un niveau humain, par exemple c'est un rassemblement dans les communes et les quartiers, des commandos de femmes d'auto-défense, du théâtre de guérilla.

Les femmes aux U.S.A. font l'expérience quotidienne des attitudes inhumaines, sexistes et oppressives qui dominent toutes les manifestations. C'est pourquoi pour l'offensive de Printemps, les femmes ont tenu à marcher seules sur le Pentagone en appelant toutes les femmes à se joindre à elles le 10 avril dernier :

Nous sommes des femmes qui vivent dans l'Amérique de 1971. Les villes où nous vivons sont en pleine déliquescence, l'air que nous respirons et la nourriture que nous absorbons sont empoisonnés. Nous voulons vivre ! Nous voulons que nos enfants, leurs enfants, les enfants de tout le monde puissent vivre, rire, être forts. Nous aimons la vie !

Mais nous avons vu notre gouvernement installer la guerre partout sur la planète, et escalader cette guerre en notre nom. Et nous n'en pouvons plus ! Nous en avons marre de Nixon et marre du pentagone. Nous en avons marre des mensonges qu'ils égrennent pour essayer de justifier l'assassinat en masse des peuples d'Indochine. Aux informations du soir, le président vient nous expliquer qu'il faut poursuivre la guerre, qu'il faut encore tuer des vietnamiens, si nous voulons vivre ! Ils forgent des mots nouveaux, ils déforment le sens des mots, ils nous vendent des tactiques meurtrières avec tout l'art des experts de publicité écoulant leurs marchandises. Ils nous bombardent de mots qui servent à semer le doute dans nos esprits au moment même où la colère commençait à nous gagner. A chaque fois que nous parvenons à comprendre, à nous retrouver dans tout cela, ils nous concoctent un nouveau discours — encore plus dérangeant, encore plus loin de la réalité encore plus répugnant que les précédents. Des hommes, des femmes et des enfants brûlés vifs : ils appellent cela REACTION PROTECTIVE. Des milliers de personnes déportées, leurs villages rasés, le Laos envahi : INCURSION LIMITE. Le retrait de quelques contingents d'infanterie conjugué avec des bombardements massifs 24 heures sur 24, les peuples d'Indochine obligés de se battre et de se faire tuer sous le commandement des américains : ils appellent cela la VIETNAMISATION. Après tout, ces gens-là ne sentent pas les choses comme nous ; ils ne pleurent pas comme nous ; et surtout, ça leur est égal de mourir. Ils nous disent : « Nos boys vont rentrer. Laissons donc ces Asiatiques se battre entre eux. »

Et pendant qu'on nous abreuvait de ces mensonges racistes, les Noirs et les Portoricains continuaient d'être expropriés en masse par le « Renouveau Urbain », réduits à la famine par les bureaux d' « aide sociale », et privés systématiquement d'emplois. Et, quand ils se sont mis à lutter pour que ça change, à lutter pour le droit de VIVRE, loin de nous joindre à eux, nous nous sommes senties menacées. Nous refusions de voir que leurs ennemis étaient nos ennemis, et nous sommes restées longtemps sans rien dire tandis que le Pentagone s'engraissait sur nos impôts, et que nos conditions de vie allaient de mal en plus. Cela, nous ne l'accepterons plus. Nous nous battons comme les Noirs et les Portoricains se sont battus et se battent encore, pour leur liberté.

Nous commençons à prendre en mains nos propres vies et à dire : ASSEZ ! Assez d'écoles d'où nous aurions déjà fui en masse si nous avions ailleurs où aller ! Assez des emplois que nous n'avons presque jamais choisis, et qui nous forcent à vendre aux enfants des jouets prévus pour être cassés vite, à vendre aux femmes des vêtements qui seront démodés tout de suite. Dans le métro, on a du mal à s'adresser la parole, à se montrer de l'amitié — et pourtant, nous savons que nous ne sommes pas nées inamicales. Nous et nos sœurs, nous souffrons. Nous ne sommes pas une foule anonyme. Nous ne tolérerons plus d'être réduites au silence, foulées aux pieds par ceux qui nous dirigent, nous ne tolérons plus leurs mensonges. Nous sommes des êtres humains — chacune d'entre nous. On nous a exploitées, humiliées, offensées, on nous a montées les unes contre les autres, nous avons servi d'outils, de marchandise et de main-d'œuvre à bas prix. Séparées, nous étions impuissantes. Maintenant que nous sommes ensemble face à la douleur passée de nos vies, nous découvrons ce qu'il y a de force dans notre colère. Nous apprenons à nous défaire des habitudes anciennes : jamais un mot plus haut que l'autre, les sourires avenants, les manières soumises ; et nous apprenons à donner libre cours à la rage que nous éprouvons envers ceux qui exigent notre silence. En reconsidérant tout cela entre nous, nous comprenons que nous avons été flouées. Les peuples d'Asie, d'Afrique et d'Amérique Latine, en même temps que les Noirs, les Bruns, les Rouges et les Jaunes d'Amérique, combattent les forces de la mort ; ils sont armés de toute la puissance de la vie. Ils luttent pour le DROIT DE VIVRE. Leur combat est aussi le nôtre. Ils nous enseignent que la puissance militaire la plus gigantesque que le monde ait connu n'est pas de taille en face d'un peuple uni par l'amour et la confiance, et qui se bat pour défendre ce qui lui appartient de droit.



PAKISTAN

Sur les rivages déchaînés
des maulées de lèvres
effleurent la torpeur
des terres chaudes...
Les cigognes à éclair de sang
s'effritent en cascade de cris
évanouies d'ombre
à la fissure du jour...
Et les cadavres à odeur d'orange
paralyse les regards
innocence de folle
du masque à charnière humaine...
Vibrante d'extase égoïse
boursoufflée de cendres ivres
la lueur
ô souffle lucide sur les crimes des eaux
suffoque
dans le tourbillon
de l'isolement

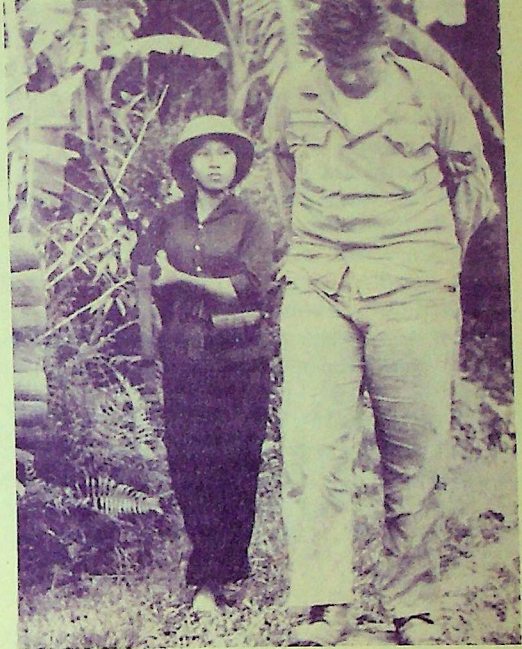
25-11-70

Nos sœurs du Vietnam nous tendent la main. Elles nous montrent l'exemple. Nous répondrons à leur appel en unissant toutes nos forces. Les femmes marcheront sur le Pentagone, le 10 avril. Nous marcherons avec colère et dignité contre l'Association Médicale Américaine et son système de Santé Publique qui se préoccupe comme d'une guigne de la santé du peuple. Nous marcherons contre la collusion de la police et de la mafia qui font d'énormes profits sur les ventes de l'héroïne avec l'accord tacite de nos « gouvernants ». Nous marcherons contre les politiciens véreux couverts de pots-de-vin dont le peuple doit payer la corruption et les crimes. Nous marcherons contre la justice pourrie, et pour la libération de TOUS les prisonniers politiques.

Nous appelons à cette manifestation de solidarité envers nos sœurs et envers nous-mêmes. Nous y participerons en tant qu'êtres humains complets, voyant bien que le droit d'être libres et de vivre comme nous l'entendons ne dépend pas de nous seules. Nous voyons bien que tout est lié. Nous ne serons libre que le jour où tout le monde sera libre.

Femmes de partout, ménagères et mères de familles, étudiantes et employées de bureau, hippies et chômeuses, imbuës de la joie et de la dignité qui sied aux êtres humains, jeunes et vieilles, homosexuelles et hétérosexuelles, nous serons toutes unies dans un seul cri, une unique clameur :

ASSEZ !



Le rassemblement s'est fait devant le ministère de la justice. Des feuillets de chansons ont été distribués, les enfants confiés à des crèches sauvages, un groupe d'avocates et de secrétaires ont joué une scène de théâtre de guérilla. D'importantes délégations sont venues de Boston et de New York, de Kent et de l'Ouest. Toute la marche s'est déroulée dans un esprit de détermination, d'ensemble et de militantisme encore jamais vu dans aucune autre manifestation. « Quand nous sommes arrivées au Pentagone, la vue de 500 femmes au visage décoré de fleurs et d'étoiles, couramment sur les pelouses et dressant leurs banderoles, était belle au-delà de toute description face à l'horreur nue de cette machine de guerre qu'est le Pentagone. » Ce fut un exemple impressionnant de l'unité et de la puissance des femmes.

Bien que le programme n'ait pu se réaliser complètement, en partie à cause de l'importance des forces de l'ordre, les jours de mai à Washington ont été dans l'ensemble une réussite. Mais du fait qu'il y a eu peu de femmes dans le collectif de May Day, les structures sexistes et chauvinistes-mâles se sont reproduites comme par exemple au concert de rock du samedi 2 mai où les femmes ont envahi la scène et se sont emparées du micro pour crier qu'elles ne voulaient plus de chansons sexistes ; mais le concert a repris ensuite comme si rien ne s'était passé...



La violence partout

- Un garçon de 17 ans tué pour un verre à la Courneuve.
- Un jeune nord africain tué à Ivry pour un pot de yaourt.
- Une jeune fille gravement blessée à Paris lors d'un rassemblement joyeux dans les rues après une réunion du F.A.H.R.
- Un garçon de 18 ans tué à bout portant, dans le dos dans un café de Saint-Etienne, après une discussion ano dine avec une patronne de bistrot.

QU'EST-CE QUE ÇA VEUT DIRE ?

Que c'est dangereux d'avoir 20 ans, d'être un travailleur immigré, d'être une femme dans la rue.

Les flics commencent à nous tirer dessus, ou les patrons de bistrot, et bientôt tous les petits bourgeois tranquilles manipulés par une idéologie de la peur, de la répression 24 heures sur 24, à la TV, radio, journaux.

On les persuade qu'ils sont en situation de légitime défense devant ceux qui, au coup d'œil, au jugé de l'apparence la plus anodine, sont DIFFERENTS, et qui aujourd'hui, revendiquent de l'être, pour supprimer toute norme, qu'elle soit de sexe, de race, d'âge, ou simplement d'allure.

Le capitalisme, l'impérialisme, le phal locentrisme, font naître la violence pour nous en rendre responsables, diviser le peuple, organiser la guerre civile, barrer la route à la révolution et instaurer le fascisme.



FLJ communique :

REFERA... ON LE REFERA... ON LE REFERA... ON

Occuper un immeuble, c'est créer un pont entre nous, et entre nous et les autres on a désespérément besoin de communication, radicale, autre etc.

On a désespérément besoin que le sourire d'une copine ou d'un copain justifie notre propre vie et notre lutte. On utilisera tous les moyens pour créer des ponts.

On traitera à fond de la sexualité. On transformera le fond du désespoir en sommet de l'espoir.

CONTACT

Un immeuble en ruine, un quartier en voie de rénovation, des Loulous aussi désespérés que nous, des immigrés atteints dans leur dignité, flétris par le racisme, expulsés... Bref tout ce que le VIEUX MONDE PEUT engendrer le malheur...

Puis soudain des jeunes voulant désespérément vivre qui occupent. Banderoles, confettis, musique, ESPOIR !

Trois heures où les jeunes ont fait ce qu'ils avaient envie de faire, dit ce qu'ils avaient à dire. Trois heures où nous avons gueulé notre haine du racisme, notre haine des flics, notre haine du profit, du monde de l'argent qui écrase l'amour, la tendresse. Il n'y avait qu'à lire les banderoles accrochées aux fenêtres pour comprendre qui nous étions, ce que nous voulions !

— Les OCCUPANTS DU 15^e saluent les occupants de Renault.

— Sortons de nos ghettos et de nos trous pour vaincre vivons ensemble.

Avant le quartier, les rues, les gens étaient grisâtres et TOUT D'UN COUP ?

L'ECLAIR

Les gens se parlent, crient leur haine des flics : L'ordre gris quotidien est transgressé.

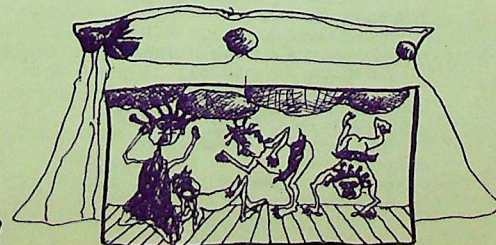
MAIS EUX ils sont arrivés, toujours aussi bleus et toujours aussi cons, toujours là pour foutre la merde :

EUX les soldats bleus de l'ordre gris,
EUX AVEC LEURS CASQUES, leurs armes,
NOUS AVEC NOS VIES, NOTRE CŒUR, NOS IDEES,

NOUS qui avons offert l'espoir aux gens,
ET EUX QUI ONT TIRE UN RIDEAU DE MORT
ET D'ENNUI SUR CES ESPOIRS, CES IDEES, CES CŒURS !

Ils nous faut saigner les salauds !
Mais nous on continuera jusqu'à ce que le jeune branleur qui viole des filles maintenant devienne notre frère dans le respect des filles et des immigrés, jusqu'à ce que le peuple se lève, jusqu'à ce que le vieux monde des bourgeois ne tiennent plus que par la faiblesse de ses tanks, jusqu'à ce que le peuple ait occupé la vie.

ON N'A PAS FINI
D'OCCUPER !



CRÈCHES SAUVAGES

Femmes,
Sachez ce que Gandhi a écrit au sujet des femmes
« Par la simple force d'une coutume déplorable, même les hommes les plus ignares et les plus indignés ont été à même de jouir d'une supériorité qu'ils ne méritaient nullement et qu'ils n'auraient jamais dû avoir ».

Pour cet homme de génie « si la force est synonyme de courage moral, la femme est infiniment supérieure à l'homme... » « le futur appartient à la femme ».

Et c'est l'heure de le prouver.
J'en appelle aux mères, aux grand-mères qui ignorent que la création des crèches sauvages sont l'œuvre de leurs filles et petites-filles pour protéger des enfants que l'état abandonne.

Où qu'il abandonne, car, en condamnant les femmes à travailler, en condamnant à « produire » des enfants, il refuse de plus en plus d'envisager la survie de ces enfants. Il nous reste maintenant à prouver l'incapacité d'un gouvernement saine à assumer les charges qui le concernent, et l'amener à se démettre.

Telles que sont régies les crèches municipales, pour la plupart, salées d'attente, d'où ne sort jamais le nourrisson, où les heures d'arrivée et de départ préfigurent déjà l'usine où sévit la ségrégation elles sont un défi à la simple humanité.

Il nous appartient donc de donner à un Etat tricheur l'exemple de ses devoirs envers les enfants qu'il veut.

Nous aiderons les « crèches sauvages » à représenter l'idée que nous nous faisons, nous, mères et grand-mères qui devons travailler, du foyer de remplacement recevant pendant 8 ou 9 heures le citoyen-innocent qui ne sait pas encore crier justice et fraternité.

Nous ne laisserons pas périr la crèche des Beaux-Arts, en veillant attentivement à son parfait entretien.

Nous constituerons des équipes qui bénévolement à tour de rôle, passeront chaque soir faire le ménage, mères, grands-mères, sœurs et sympathisants. Des lits corrects seront aménagés, et nous constituerons un fonds pour l'achat d'une machine à laver. Les enfants de tous quartiers pourront y être accueillis s'ils ne bénéficient pas dans le leur de conditions favorables.

Cette crèche sera gérée par les étudiantes et étudiants qui l'ont créée, toute équipe bénévoles de nettoyage demeurant en dehors de sa gestion peut reconnaître la générosité d'un mouvement d'une maturité exemplaire et en accepter la leçon humblement. Nous, femmes, sœurs, mères et grand-mères ne restons plus indifférentes, cotisons nous pour que ces crèches vivent.

Ecrivons, proposons ce qu'il faut, aidons à maintenir notre jeunesse, l'avènement de nos jeunes crèches.

Une mère, grand-mère et travailleuse



HOMOSEXUALITÉ CAPITALE

Dans mon pays, plein d'interdits,
Ne touche pas autrui, disait ma tendre amie.
Mon corps, vers toi tendu, plein d'énergie,
Repoussait tous ceux trop attirants pour lui,
Décidé à ne pas céder aux penchants délictueux
Que lui dictaient des instincts dévoyés, incestueux.
Mon amour ainsi qualifié devenait haine farouche
Qui n'avait qu'insultes, rage et mépris à la bouche.
Tu devenais, sœur de lait, la rivale absolue, indomptée,
Que fomentait, de l'homosexualité, ma fuite éhontée.
Dans la danse de mort de la concurrence effrénée
Me conduisait sans peine le reflux de
notre hyménée.
Le capital, sur l'homosexualité sublimée, s'est amassé,
Grâce à la répression sordide qui
nous a toutes lassées.
Nous voulons nous aimer, ne plus rivaliser sans fin,
De cosmétiques, de robes, de bijoux,
ne plus avoir faim.
Le capital-phallus a dit son dernier mot.
Nous refusons que croissent encore nos maux,
Vers le noir infini de la belle productivité,
Vers l'unique absolu de la produite beauté.
Nous nous aimons ici, à l'instant, sans passion.
Nous ne recherchons plus la mâle progression.
Nous sommes heureuses et nous jouissons.

nous sommes
des trous,
mais
le vide est
politique

tout
c'qu'on fait
c'est
bien !

de arrêtons
que tuer la femme
nous sommes !
en chacune il y a une femme noire,
de nous, cessons la!
de tuer

CES PUTAINS DE FEMMES VEULENT LUTTER

A Renault-Billancourt, au Bas-Meudon, le comité de grève occupe trois ateliers depuis vendredi 7 mai.

A la radio nous entendons Séguy déclarer qu'aucune femme n'occupera l'usine la nuit, que les femmes ça doit rester à la maison.

Une ouvrière du Bas-Meudon : « Vendredi dernier, je passais dans le bureau d'un ponton de la CGT et je l'entends dire au téléphone : « Pas de femmes dans l'usine après 8 heures ». Je lui réponds : « Nous occuperons et il faudra nous sortir par la force », lui : « D'accord, vous faites votre expérience mais si vous avez des ennuis, s'il y a des viols, vous serez responsable ».

Quand des pontes me croisent dans l'usine maintenant, ils disent : « Tiens, voilà la putain ! »

Samedi on était cinq femmes à occuper. On forme une équipe formidable. Mais il faut toujours lutter contre les préjugés envers les femmes qui prennent leurs affaires en main.

Et dimanche la CGT a osé envoyer dans les ateliers des filles provocantes, les utilisant pour essayer de créer des incidents et montrer que j'avais tort. Mais nous, les cinq « occupantes » nous les avons suivies pour les surveiller. La CGT a utilisé ces femmes comme des putains. C'est vraiment réactionnaire.

L'autre jour ils ont embêté une copine. Elle se trouvait dans les forges. Un délégué de la CGT lui demande sa carte, parce qu'on accorde aux femmes la permission de faire des rondes de garde mais pas le droit de se promener librement dans l'usine. La copine a une carte provisoire et c'est un prétexte pour l'emmener au PC de la CGT où ils voulaient la garder. Quand je suis arrivée avec des copains

Projet collectif d'un livre noir de l'oppression des femmes. Pour que le plus grand nombre d'entre nous y participent avec leurs textes et leurs idées. Celles qui sont à Paris peuvent appeler : a FON 5091

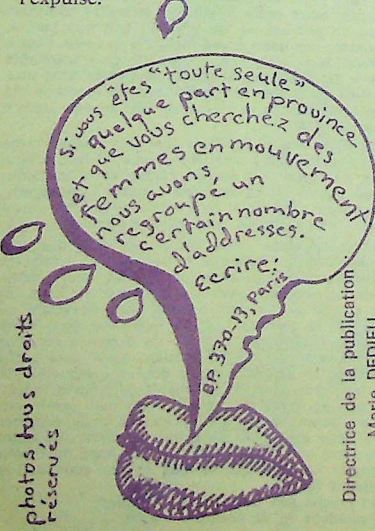
C'est l'expulsion d'une femme

D'après les informations du Monde (13 mai), Mme Khéira Bouchellil a été expulsée de France le 15 mai avec ses huit enfants. Les gendarmes sont arrivés chez elle à 6 heures du matin sans aucun préavis et l'ont embarquée avec ses enfants sur un avion pour Alger où elle est arrivée dans le plus grand dénuement.

Elle avait été condamnée plusieurs fois pour vol et racolage. De nombreuses plaintes avaient été déposées contre elle par ses voisins. Mais ils regrettent la brutalité de cette expulsion.

C'est une vie de femme

Elle était femme de harki et n'avait sûrement choisi, ni son mari, ni ses idées politiques. Elle a été abandonnée par son mari. Elle a huit enfants et est encore enceinte. Elle n'a sûrement pas pu avoir accès aux contraceptifs. Elle élève seule ses enfants et doit se prostituer ainsi que voler pour les nourrir. Elle ne rapporte pas à la France puisqu'elle ne travaille pas. Elle « pond » des enfants mais ils ne sont même pas Français. Alors elle n'est rien et la France l'expulse.



du comité de grève, ils la faisaient passer devant un véritable tribunal. Nous avons dit qu'elle était de l'usine mais ils n'ont pas voulu la lâcher avant qu'un autre copain arrive et menace de sortir un tract sur l'attitude de la CGT. Alors elle a pu sortir avec nous.

Pour la CGT, le Bas-Meudon c'est « le bordel parce qu'il y a des femmes » c'est le « campus » parce qu'on discute, parce qu'il y a des affiches sur Flins, sur le racisme, sur autre chose que les revendications de la grève. Quand les femmes sont combattives ce sont des putains ; quand les hommes sont combattifs, ce sont des étudiants gauchistes.

A Troyes, les femmes qui ont occupé toutes seules l'usine, ont été soutenues par leur mari, mais plusieurs se sont entendues dire : « S'il y avait eu des hommes dans l'usine, je ne t'aurais pas laissée y rester la nuit ». Alors quoi ? Nous devons obéir à ceux qui veulent nous enfermer à la maison, les écouter quand ils nous traitent de putains si on lutte avec les hommes ? Nous nous battons contre la division, contre la discrimination.

Quant aux femmes qui cuisinent et servent à la cantine, elles sont épuisées et reçoivent comme toute récompense des tapes « amicales » sur les fesses. Aucun délégué, aucun gréviste n'a pensé venir aider les femmes au service et à la cuisine. N'est-ce pas l'habitude d'exploiter les femmes à la maison que l'on retrouve dans l'exploitation des femmes à la cantine pendant la grève ?

Nous appelons à ce que tous et toutes nous nous occupions de la cantine pendant la grève !

Une ouvrière gauchiste du Bas-Meudon

La lutte de libération des femmes est un phénomène récent en tant que mouvement autonome. Depuis longtemps les révolutionnaires ont posé le problème de la prise du pouvoir face à la bourgeoisie sur le terrain de la lutte économique. Dans le même temps les femmes en étaient à poser le problème d'un statut égalitaire avec l'homme (à travail égal salaire égal, droit de vote).

C'est le développement des luttes anti-impérialistes, celles des peuples de couleur contre la main-mise de l'homme blanc occidental qui nous permet de poser le problème de notre oppression au niveau idéologique (remise en question de la fonction de la femme dans la famille, revendication de son propre corps pour qu'il ne soit plus objet d'exploitation et de consommation). L'exploitation de la femme par l'homme est la règle dans toutes les formes de société. A la différence des autres luttes, de libération qui ont existé jusqu'à maintenant, notre lutte est à dominante idéologique. Nous devons la penser comme telle, car personne ne l'a jamais fait et ne peut le faire pour nous.

COMMENT ON A FAIT LE JOURNAL COMMENT IL SE VEND

Le journal n'est pas écrit par une équipe de rédaction, il a été écrit par toutes celles qui avaient envie d'écrire et qui le pouvaient. Pour le prochain journal, on espère bien recevoir des lettres, des articles. On aimerait bien qu'il ne reste pas « parisien » et que de province, arrivent des pages entières, en attendant que les groupes qui y sont écrivent leurs propres canards.

Ce numéro du journal nous coûte environ 1 million 2, l'argent, nous le trouvons par des collectes entre nous, en allant faire plus ou moins la manche auprès des « personnalités » en accordant sans enthousiasme, des interviews à des journaux pourris (une interview prévue pour « Ambre », pour 500 000 F), nous trouverons sans doute le fric pour ce numéro. Pour le prochain numéro, nous avons ouvert un compte en banque : ceux et celles qui ont un peu ou beaucoup de blé peuvent déjà nous envoyer ce qu'ils veulent. B.N.P. numéro 026-259.

Nous tirons le journal à 35 000 exemplaires, nous en diffusons dans les kiosques, gares, par le trust N.M.P.P., contrôlé par Hachette, ils nous payent 56 c. l'ex-vendu, mais nous revendent les autres 61 c à Paris, 86 c pour la banlieue et la province et là-dessus il faut encore



Retrouvons nous pour la "Fête des mères" dimanche 6 juin le lieu sera indiqué dans un spécial "Fête de mère" un supplément au Torchon brûlé

DEPUIS QUAND LA FETE DES MERES ?

La fête des mères créée sous le gouvernement de Vichy — époque où la revalorisation de la mère était vitale (hommes morts, prisonniers, enrôlés) — est l'une des dernières inventions de Pétain : TRAVAIL - FAMILLE - PATRIE !

POURQUOI LA FETE DES MERES ?

La fête des mères est une opération commerciale faite sur notre dos, en utilisant l'amour de nos enfants. C'est la vente forcée par le chantage sentimental. Le 6 juin nous sommes seulement des machines à faire vendre. La fête des mères est une escroquerie. La fête des mères n'est pas notre fête.

COMMENT ?

La fête des mères est une manœuvre destinée à maintenir la fa-

Nous pensons que c'est aux femmes qu'il appartient de détruire l'idéologie individualiste de cette société. Il faut repenser le communisme, en transformant l'image glacée que nous ont transmises les révolutions précédentes. En nous soulevant, nous, femmes, nous voulons que notre révolution soit celle ou toutes les censures disparaissent ou tous les tabous sexuels soient levés, ou l'amour et la tendresse existent et s'expriment et ne soient plus écrasés au nom d'un intérêt supérieur élaboré ailleurs.

Nous avons derrière nous des millénaires d'oppression et de silence. Nous ne sommes pas une force neuve qui tout d'un coup se réveille. Nous voulons comprendre, examiner, juger ce qu'ils nous ont inscrit dans la tête et dont nous ne voulons plus.

Notre lutte est partie intégrante de tous les mouvements de libération. Nous qui faisons ce journal avons pour la plupart un statut privilégié dans cette société. C'est cette liberté qui

mille au sein de laquelle les enfants apprennent à obéir (père, professeur, adjudant, patron) pour le plus grand bien du capital.

Cette fête destinée à entretenir le mythe de la « Mère » (bonne, douce et belle...) est une duperie :

— On glorifie la maternité alors qu'elle est dans la plupart des cas accidentelle.

— On valorise la maternité en persuadant les femmes que si elles ne sont pas mères, elles ne sont rien du tout.

POUR QUI LA FETE DES MERES ?

Sûrement pas pour nous ! FETEES UN JOUR, EXPLOITEES TOUTE L'ANNEE

Des mères, dont nous.

nous permet de poser le problème de la libération sexuelle, du statut de la femme dans la famille, etc...

Mais il est nécessaire que ce pouvoir que nous nous sommes données de faire un journal soit un pouvoir auquel toute femme puisse accéder. Depuis longtemps la parole, la créativité, l'initiative sont monopolisées par les hommes. Si nous prenons la parole maintenant, nous utilisons leur langage parce que nous devons en passer par là si nous voulons rompre notre silence en revendiquant notre vide.

Chaque article de ce journal est une victoire parce qu'il est un cri de révolte, jailli des gorges des femmes temps le révolutionnaire ont posé serrées depuis des millénaires.

Le P.C. prend position (L'Humanité, 21-5-71) :

P. 2 : « Pour une nouvelle législation concernant l'avortement. »

P. 6 : Loisirs-Informations. Fête des mères : « un gentil cadeau (...) exécuté avec patience et attention, fera la plus grande joie de maman ».

Merci M. Marchais

Seulement voilà : nous ne voulons plus de vos « gentils cadeaux ». Nous ne voulons pas de votre « nouvelle législation de l'avortement » : nous refusons toute législation. Nous ne voulons plus de votre fête des mères : nous voulons vivre, nous femmes (mères ou non), toute l'année, et non être « fêtées » en échange de notre aliénation un jour par an.

venez brûler le 1er Torchon et Torchon le 2^e Le Lundi 7 Juin à 19h. 30 aux Beaux Arts.

Si vous n'êtes pas à Paris pour venir aux réunions du prochain n° envoyez nous ce que vous voulez y écrire à : Marie Dedieu, 109 Bd. Beaumarchais, Paris 3^e

Assemblées Générales tous les 15 jours (2 juin etc.) Ecole des Beaux Arts 17 rue Bonaparte, Paris 6^e Local : 13r. des Canettes, 5^e

NOUS AVONS QUELQUE CHOSE EN MOINS

Lorsque nous marchons dans la rue, que nous soyons seule ou seules ; les hommes peuvent nous siffler, critiquer notre physique tout haut, nous soupeser (poitrine, fesses) et même tenter de nous violer.

Ceci ne choque personne, c'est admis, c'est dans la « coutume », et seuls les garçons peuvent le faire.

Dans le cas de l'auto-stop, une fille se trouve continuellement l'objet de propositions. Elle risque d'avoir à lutter contre un monsieur trop entreprenant, de recevoir des coups, et même d'être violée dans le bois où l'on passe, et c'est arrivé que l'on retrouve des filles tuées après qu'elles aient été violées...

Le moins qu'on nous dise, étant la remarque : « Une jeune fille toute seule... vous n'avez pas peur ! »

Les hommes savent qu'ils représentent l'ennemi pour nous. Et nous, en fait, nous sommes traquées, car susceptibles à tout moment d'être draguées, attaquées... Et si nous ne répondons pas gentiment, nous devenons une proie, et toutes les armes sont bonnes : du baratin à la violence (viol). C'est à nous d'assouvir les désirs que nous provoquons, nous excitons leurs glandes sexuelles, parce que nous sommes des femmes, même si ça ne nous plaît pas : « On n'avait qu'à pas les exciter »... (je marchais tranquillement dans la rue).

Imaginons que nous fassions la même chose avec eux, nous les apostrophons, nous les sifflons, nous critiquons leurs fesses, leur ventre, leurs pectoraux, leurs têtes : « Celui-là je me le ferais bien, mais la tête sous l'oreiller » (nous sommes un groupe de filles à l'avoir expérimenté).

Ils sont vexés, ils se sentent maltraités, diminués, humiliés, ils sont très en colère, enfin ! on ne s'adresse pas à un être humain (homme) comme ça, ça ne leur plaît pas du tout, ils n'ont alors plus d'humour, et ils ont raison, car pour nous c'est la même chose.

Tiens ! mais alors, pourquoi ils ne pensent pas que ce qu'ils font nous humilie et peut provoquer chez nous des colères noires, quand cela se reproduit très souvent ? Ils semblent étonnés quand nous réagissons, et si nous repoussons le monsieur qui nous a accostées dans la rue ! prenons des gants, pas de violence : c'est lui qui est vexé ; il croyait nous faire plaisir !!! il a même le culot de nous dire que c'est sa façon à lui de « nous rendre hommage » ; à quelle partie de nous-même ? notre cul, notre cul, notre cul.

Si eux ne prévoient pas ce que nous pouvons ressentir, c'est qu'ils ne nous accordent pas à nous cette chose qui souffre chez eux et qui leur donne un sentiment d'humiliation.

Nous sommes définies, dans leur tête, comme ayant quelque chose en moins par rapport à eux, et quelque chose en moins, c'est notre infériorité qui commence.

Ainsi, dans tous les cas où nous nous laissons faire, ils prouvent par le même coup qu'ils nous sont « supérieurs ».

Pour ne plus être agressées dans la rue ou en auto-stop, nous avons une solution, choisir un homme qu'on va mettre à côté de nous, qui va être notre rempart. Nous devenons tout à coup, intouchables, indraguables, inattaquables vis-à-vis de ceux qui nous ont agressés quelques minutes avant.

Ils ne se piquent pas leurs femmes, sinon c'est le tenant de cette femme qui est offensé : on a attenté à sa propriété privée.

Ainsi pour eux nous sommes déjà prises ou à prendre, mais impossible que nous puissions être seules, exister par nous-mêmes.

Lorsque nous vivons dans la même maison qu'eux, nous n'y avons pas les mêmes droits. C'est bien simple, ils nous laissent tous les travaux ménagers, et ont le droit de nous engueuler lorsque ces travaux sont pas ou mal faits. Et si ça ne va pas du tout, on nous met dehors, et on nous remplace.

Eux (père, mari, petit ami) ont le droit en rentrant le soir, d'exiger un bon repas ; ils ont le droit d'exiger une maison propre quand ils veulent recevoir leurs amis (que nous servons), eux ont le droit d'exiger des chaussettes et des chemises propres.

Nous ne pouvons rien exiger de semblable,

même pas une réelle division du travail, ils nous aident à faire notre vaisselle, nos courses, notre ménage. Ils n'aiment pas ces travaux là ; et ils ont bien raison.

Parce que ça n'est pas drôle de laver, de faire à manger, de repasser, de faire la vaisselle, le ménage, tous les jours la même chose.

Mais là encore il y a une faille, ils ne pensent pas eux que nous aussi puissions ressentir ces travaux comme pénibles.

Les arguments qui les rendent pénibles pour eux ne sont pas valables pour nous.

— « J'ai autre chose à penser que la vaisselle.

— « Ces détails-là ne me concernent pas, j'ai autre chose à faire.

— « Moi si je vivais seul... je me passerais d'une maison propre, je peux manger dans une seule assiette.

— « Mes préoccupations sont d'un autre niveau.

— « Or, ces choses qui les préoccupent, et qui rendent dérisoires les travaux ménagers, ces préoccupations n'existent pas pour nous, c'est pour ça que nous accordons tant d'importance à « la maison ».

Nous sommes encore définies comme ayant quelque chose en moins par rapport à eux, ces choses étant les préoccupations intellectuelles. Nous n'avons pas d'intelligence, pas de pouvoir de réflexion, pas de créativité, nous sommes des boudins connes et idiots, bonnes pour le ménage et s'occuper d'eux en général.

Encore une fois, ils se situent comme supérieurs à nous, et chaque fois que nous agissons comme ils le veulent, nous prouvons notre infériorité.

Et si nous parlons, si nous l'ouvrons, alors le jeu se continue, logiquement. Quand ils parlent, « sérieusement, entre hommes » nous devons insister lourdement, nous battre même pour avoir la parole à notre tour, et quand on a fini de parler, on s'aperçoit que c'est comme si on avait rien dit, ils n'ont pas écouté ; ils ne nous écoutent pas.

Mais si un autre (un homme) dit ou reprend ce que moi femme, je viens de dire.

Alors les autres écoutent, les idées ont pris une densité nouvelle parce qu'elles viennent d'un homme, et les autres écoutent et se mettent maintenant à discuter ce que je défendais...

Et si je fais remarquer cette injustice, je m'entends reprocher : « mais qu'est-ce que tu as ? tu es bien capricieuse aujourd'hui...

Tu attends tes règles ? tu as mal au ventre ! » ou bien on nous dit « pourquoi tu te mets en colère... tu te crois persécutée, tu deviens hystérique ma parole... »

Tout cela est la conséquence logique de ce que nous avons vu tout à l'heure. Qu'ils nous mettent au niveau de servante et de proie sexuelle nous entraîne à être incapables de pensées cohérentes, (celles qu'ils jugent intéressantes et sérieuses), nous ne sommes pas pour eux des « interlocuteurs » valables ; et si quelquefois ils nous le font croire, c'est paternalisme.

Cette supériorité qu'ils ont sur nous, ils l'ont localisée dans un organe qu'ils ont, (et pas nous !!), leur pénis, et ils vont nous montrer, et bien ! que cet appendice confère la supériorité dans l'amour ? ? ?

Alors ils passent à l'action, nous sommes une femme à qui l'on « fait » quelque chose, ils prennent notre plaisir en main, ils vont nous faire jouir, ils ont le pouvoir de nous arracher des cris... (combien de fois ces cris sont ceux de la douleur ? ? ?) (combien de fois des femmes sont forcées, brutalisées, jusqu'à ce qu'elles cèdent, ça fait même partie des rités, voir en particulier la littérature et les films policiers).

Ils disent, quand ils parlent entre eux : « celle-là, je vais me la faire, celle-là, je vais me la taper, la baiser, me l'envoyer, j'ai tiré un coup avec Une telle, ce qu'il lui faut c'est une grosse bite » et très souvent quand ils parlent de ces choses-là entre eux, ils entrent en compétition, c'est celui qui l'aura fait le plus grand nombre de fois qui sera le plus fort.

Ou sommes-nous dans cela, est-ce cela qu'on appelle l'amour ? Eux se définissent comme ayant des besoins sexuels plus intenses, plus nombreux, ils sont persuadés qu'ils ont des orgasmes plus rapidement et ils nous attendent les pauvres ; or tout cela est faux, et a été

prouvé scientifiquement *, mais on ne divulgue pas ces recherches, parce que ils ne peuvent pas nous considérer leurs égales, cette fois ils nous définissent comme passives par rapport à eux les actifs, donc nous dépendantes d'eux.

Et si une femme manifeste autant de désirs sexuels qu'un homme (pour lui c'est normal mais pas pour elle) : elle devient une obsédée sexuelle, et même on la baptise nymphomane et on la met dans un asile pour la soigner. Encore une fois on ne divulgue pas des recherches qui prouvent que les femmes ont autant de besoins que les hommes.

Le jeu continue, et à chaque fois que nous rentrons dans le rôle désiré, l'homme continue à « prouver » sa supériorité sur nous.

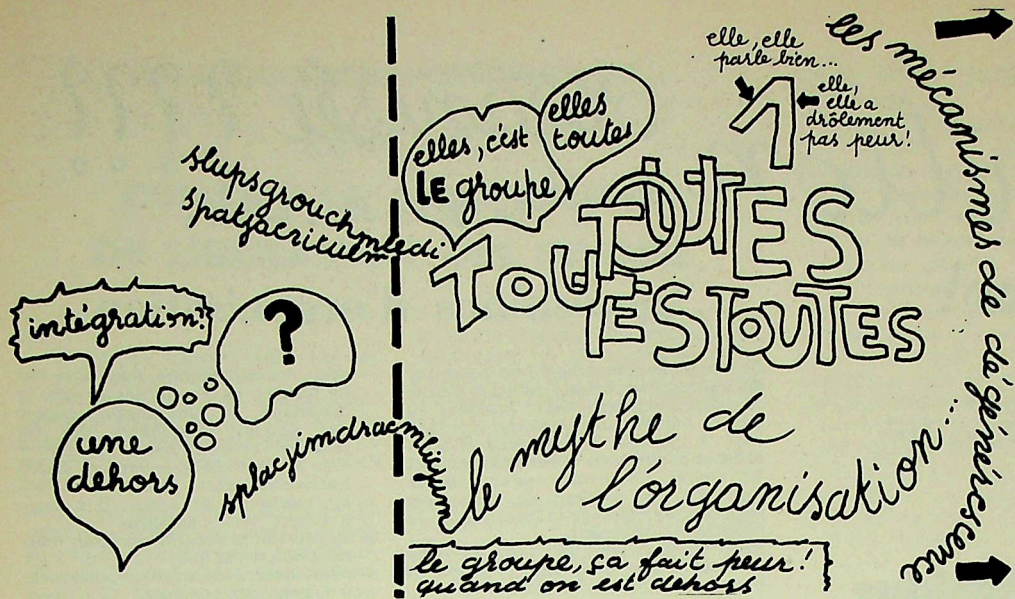
En fait ils nous voient comme des êtres psychologiquement différents, moins intéressantes que des hommes sur le plan intellectuel, plus intéressantes sur le plan sexuel ; on nous donne une place à notre hauteur, celle de servante à vie d'un ou plusieurs hommes.

Servante soumise, dévouée et passive, aussi bien à la cuisine qu'au lit. C'est pas de notre faute individuellement, non, au départ nous sommes tarées, parce que nous avons tiré le mauvais lot, le mauvais sexe... Ils savent bien que nous sommes toutes pareilles, que pour nous, tout tourne autour de nos ovaires, ce sont nos cycles qui font que nous sommes émotives et instables, c'est notre fragilité organique qui nous donne notre inconstance psychique, qui fait que nous sommes contradictoires, capricieuses, changeantes, ce qui fait que nous n'avons pas de faculté de jugement ferme, notre capacité biologique de reproduction fait que nous ne pouvons pas être achevées en tant que femmes si nous n'avons pas d'enfants, et c'est là que nous sommes créatrices et uniquement là, dans le sacrifice maternel. Ils disent que nous nous épanouissons dans la joie du don généreux, ils disent que notre bonheur est de nous donner toute entière ; car par nous mêmes nous ne sommes rien, ils assurent que biologiquement les femmes recherchent avec anxiété l'assistance des hommes, que nous sommes faites pour être dominées par eux, c'est en ça que consiste notre vie, et soyons contentes qu'ils veuillent bien s'occuper de nous, que deviendrons-nous sans eux ? ? ? ...

Ainsi, aujourd'hui, ou l'on rentre de force dans le rôle qu'ils nous assignent (en fonction de notre nature !) et nous sommes : la femme, la mère, l'épouse, la muse, le foyer... Ou si nous voulons à tout prix refuser le rôle assigné, et vivre par nous-mêmes, nous sommes des malades, des anormales, des hystériques, des paranoïaques... Mais nous commençons à comprendre que ce sont eux qui font de nous des instables, des hystériques et des paranoïaques ; en fait, ils parlent de notre colère, mais ils choisissent des mots qui lui en retirent tout le bien fondé, et enlèvent tout caractère dangereux pour eux.

Cette façon d'envisager les femmes permet de les exploiter sans remords, sans problèmes, ça leur permet de se décharger sur nous de tous les travaux qu'ils ne veulent pas faire, et en plus, le travail que les femmes font n'est même pas reconnu comme un travail, le travail ménager n'est pas rétribué, mais payé en dons variant selon le bon vouloir du mari, et si nous voulons faire un travail en plus à l'extérieur, comme salariées, nous avons moins de qualifications, nous sommes sous payées, les premières au chômage, presque toujours dans des métiers où l'emploi des femmes est celui de subalterne... Tout ça c'est fait pour que nous restions à la maison. Ils ont déterminé que c'est notre place, ils mettent toutes les difficultés possibles sur notre chemin pour que nous ne sortions pas de là. Il nous faut nous marier, entretenir et soigner notre mari, élever des enfants (toute l'idéologie nous y conduit).

Et ceux qui maintiennent les moyens de production ont intérêt à nous laisser dans cette situation : « la quantité de travail non payée, accomplie par les femmes, est énorme, et très profitable à ceux qui détiennent les moyens de production. Payer les femmes, même au taux de salaire minimal, exigerait une entière redistribution des richesses. Actuellement, la charge d'une famille constitue une taxe cachée sur le salaire de celui qui gagne l'argent, son salaire



Arriver au M.L.F.... ça dure un soir et on n'y revient pas, un mois et on s'en va sans rien dire à personne, six mois et plus, ou moins, et on y est. Qu'est-ce qu'il se passe quand on arrive ? On attend un signe de quelqu'un, qu'elle montre qu'on vous a reconnue comme n'en étant pas encore : jamais, rien. Quelquefois, on entend parler des « nouvelles » dans un discours brailard et gueulard qui veut se faire entendre, mais bien vite on comprend que ce n'est rien d'autre qu'un argument de plus pour se faire écouter ; le chantage affectif aux « nouvelles » ne marche pas plus que le chantage politique du « c'est important ». Alors c'est un espoir qui tombe. Pourtant elles sont toutes là à rire, être heureuses ; c'est la fête ; c'est vrai alors... je regarde, je consomme cette assemblée de femmes ; j'ai mal au ventre ; elles sont belles ; c'est ça le M.L.F. ? On ne peut pas dire que c'est dégueulasse, mais quand même, y'a un autre coin du ventre qui a faim, et qui attend. Alors... on demande, comment c'est organisé, comment savoir, qui peut nous dire, comment savoir tout ce qui se fait ???

Quand je suis arrivée, on m'a dit : au début les filles demandent (par exemple) pourquoi il n'y a pas de mecs, les autres disent « bof » et au bout de quelque temps, les premières à leur tour disent bof ; ça ne suffit pas. En 6 mois de M.L.F., j'ai souffert de ce manque d'information, de cette absence d'organisation ; j'ai soupçonné le pouvoir, les divisions, les groupes affectifs clos, l'utilisation des bonnes volontés, plaint, aimé, haï.

C'est vrai que quand on arrive, on est là, espérant que quelqu'un vous repêche ; c'est une lourde perte sûrement pour le mouvement, mais de toutes façons, les filles venues une fois, si elles disent je ne retournerai pas au M.L.F. ne peuvent pas dire je ne suis plus une femme. Il n'est pas question de répondre à cette situation de demande ; elle est celle de toujours pour les femmes dans la société occidentale, capitaliste... les femmes qui attendent qu'un mari veuille bien d'elles, veuille bien les présenter à ses amis, veuille bien rentrer à la maison. Le mouvement ne va quand même pas nous « prendre en charge » ce serait demander au mouvement de jouer le rôle de l'homme que nous avons laissé à la porte puisque les femmes veulent se réunir entre elles et que c'est à elles de prendre en main leur propre libération. Il n'est pas question d'organiser le mouvement, on organiserait quoi ? Au maximum pourrait-on organiser des différences, ou des ressemblances ; parce que des femmes (je dis des femmes, et non des filles qui sortent des groupuscules) qui ont envie de se constituer comme force politique ne peuvent le faire qu'à partir d'elles, et c'est parce que « faire de la politique » pour les femmes, ne peut être séparé de leur vie, donc pas pensé par des têtes que d'autres ont bien faites, et qui sont bien disponibles ; il n'est pas non plus question d'organiser le mouvement des femmes, parce qu'on n'organise pas le mouvement des femmes les unes vers les autres, celles qui viennent et partent ; tout au plus, organiserait-on l'exclusion de toutes celles qui n'« y » sont pas, le dedans le dehors ; (les A.G., on est dedans et dehors ; celles qui regardent sont dedans, celles qui parlent de leur mec sont dehors ; celles qui essaient de préciser « ce qui doit être discuté en A.G. » sont dedans, et complètement dehors des 90 % qui s'en foutent ; celles qui font la fête sont dedans, et mais dehors d'une A.G.). Allez vous y retrouver là-dedans...

Mais alors comment savoir ? Comment savoir ce qui se passe, ce qui se fait dans le mouvement ? Où aller ? On voit bien que les A.G. ce n'est pas la peine puisqu'on y fait rien (ah ! l'efficacité) et que rien ne se passe ; là encore il s'agit de se sortir de notre situation de femmes, à qui on parle de tout (si on parle bien sûr) sans la faire participer à rien, à qui on raconte ce que font les autres, puisqu'elle ne fait rien. Pouvoir tout faire est un privilège, un luxe, certainement ; mais ce n'est encore pas assez de toute façon. Le problème est de choisir ; choisir avec qui on a envie de vivre ; et non pas vivre avec quelqu'un qui nous apporte la subsistance économique quand il s'agit du mari, ou la subsistance intellectuelle, politique ou même affective, quand il s'agit des amies. Choisir, c'est

refuser que d'autres, parce qu'elles savent parler ou écrire puissent dire en deux pages, ou dix phrases, ou une conférence comment ça se passe au M.L.F. ; de toute façon c'est impossible ; alors... chacune vanterait sa marchandise, avec objectivité sûrement ; mais c'est le traquenard se dirait-on ! Tout le monde a l'air d'être heureux, d'avancer, de travailler, de ne pas se poser les problèmes que justement on a envie de se poser (le temps, les relations entre les du mouvement, et les autres...) ce serait tout sauf ça, un compte-rendu froid et neutre. Qu'en serait-il de cette impression de fête, que les filles se connaissent, qu'on est fortes, cela personne ne penserait à en parler dans les bilans d'activité. Choisir, c'est aussi se dire qu'on a six mois pour découvrir et ce n'est pas beaucoup. Pourquoi tout de suite se jeter sur la vaisselle quand on se réveille ? Avoir le temps ne serait-ce que dix minutes, pour penser comment on va vivre autrement. Ces pourris de capitalistes n'ont jamais le temps ; le temps c'est de l'argent... ces messieurs sont toujours pressés de partir, manger, militer ; il faut aller tout de suite au but ; le but c'est la révolution, et tout de suite ; alors prenons le temps de ne pas en perdre des kilomètres ; autant se retourner un peu dans son réveil, au lieu d'aller la faire, les yeux gonflés de sommeil avec des rêves déjà oubliés.

Personne ne peut participer à tout ce qui se fait ; il y en a qui organisent soigneusement leur circuit, leurs réseaux mais quand elles ont fini, le mouvement, lui, ne s'est pas arrêté pour les attendre ; il y en a aussi qui crévent de ce que l'on croit qu'elles savent tout ; il ne faut plus demander à des filles de tout savoir. Choisir de rencontrer le mouvement de libération des femmes dans tel ou tel endroit c'est aussi nécessaire parce que les endroits où on rencontre le mouvement sont peu nombreux ; il y a ceux où on est le mouvement des femmes, on les vit, les rencontre, les fait « avancer », où on vit comme une femme, avec des femmes ou non. Il est absolument inadmissible que le mouvement de libération des femmes ce soit une réunion tous les soirs, toute la journée ; et le mouvement et les femmes vont crever, si on commence à vivre le M.L.F. comme les filles qui passent leur vie ; y passer sa vie, ça permet d'éviter les contradictions et déchirements qui naissent de ce dedans-dehors ; le travail qui se fait dans les groupes n'a de sens que s'il vit en dehors ; la vie politique (des femmes) n'a de raison de vivre que si elle s'appuie, non pas sur elle-même, mais justement sur ce qui auparavant était la vie non-politique, chez soi, sa vie privée, son mari, ses amants, ses amantes, sa démerde individuelle, son boulot ; non seulement c'en est fini de la vie privée que l'on découvre être la même que celle de la voisine, mais encore il faut se battre, et c'est là que c'est le plus dur pour que les réunions-actions-besoins-désirs des femmes entre elles ensemble, prennent le pas sur les ennuis-solitudes-écrasements des femmes isolées, enfermées dans leur famille, opposées dans leur travail. Choisir ce n'est pas autre chose que faire d'un soir, ou d'un jour, le moteur ; que ce soir suffise à faire de tout le reste une vie désormais politique ; et s'il n'y a pas de soir du tout, ce n'est pas ce qui permet de dire le ne vais plus au mouvement de libération des femmes, ou je ne suis plus dans le mouvement ; je pense que une fois fois qu'on a pris le train on ne peut plus le quitter.

Avant de venir au mouvement de libération des femmes, j'étais une fille, une adolescente qui refusait sa féminité (garçon manqué), je ne voulais pas être cet être complètement déconsidéré, traîné dans la soumission ; la femme ; maintenant je ne suis plus au M.L.F. mais dans le mouvement de libération des femmes. De ma révolte individuelle de fille-de, de nana-de, de destinée à devenir femme-de, j'ai compris que j'allais devenir une femme ; la demande incessante qui m'était faite de devenir mère-de, je l'avais toujours refusée ; maintenant, j'ai envie d'avoir un même, j'ai envie de sentir mon ventre bouger et vivre ; ce n'est plus seulement remplir ce rôle dévalorisant de la maternité, etc.

Le terme « organisation » est un piège. Le sens réel du terme « organisation » est : prise en mains de vos affaires par moi (nous). Organiser n'a pas d'autre sens. « Organisation » est le déguisement hypocrite du mot « pouvoir ». Organisation = Pouvoir. C'est aussi cru que ça. Si une personne utilise ce terme sans avoir conscience de son sens latent, c'est qu'elle est : manipulée ; ou aveuglée intellectuellement ; plongée dans la terminologie de classes.

Le terme « organisation » appartient strictement à la panoplie bourgeoise, société de classes, société de domination, société de concurrence. Par tout où il est introduit, il traîne avec lui les structures de cette société, et les implantera finalement s'il est toléré.

Comme toutes les notions de cette appartenance, celle d'organisation se masque de bienfaisance : — on pose un état de désordre, d'inefficacité ; — on propose un but d'efficacité ; — Or ces deux assertions sont des mensonges ; — et la notion d'efficacité est un bluff.

Un groupe de gens ayant une aspiration commune n'est pas un désordre. C'est au contraire un ordre réel, « organique » (n'ayant pas besoin d'« être » organisé). Il est « désordre » en fonction des structures de classe, uniquement.

Il n'est pas non plus inefficace. Les initiatives y fleurissent, dans les groupes à pensée communautaire, et arrivent très souvent à la réalisation par liaisons de facto, du fait même que le groupe dans son entier a une aspiration commune. Il y a déperditions, c'est un fait.

Mais les déperditions sont infiniment moindres que dans un groupe à organisation. C'est un autre fait.

L'efficacité d'un groupe organisé est tout à fait mythique. Elle consiste principalement à freiner les initiatives, et à la fin du compte à n'en plus avoir du tout, à en tuer les germes dans les individus. Les consignes sont abstraites et très souvent couronnées d'échec. C'est l'abstraction pure. L'organisation n'organise jamais qu'elle-même. C'est une machine qui tourne à vide, pour la seule masturbation de ceux qui la constituent, tandis que les autres sont de plus en plus plongés dans la passivité.

Pour ce qui est de l'efficacité, comparer par exemple, en mars, avril, mai 68, celle du « 22 mars », et celle de FER, l'Organisation en soi.

Quant à l'efficacité remarquable des bolcheviks, elle constitue un exemple intéressant : la remarquable efficacité des bolcheviks a malheureusement produit une révolution-fantôme.

Quand elle produit, l'organisation produit des fantômes. Les fantômes sont fatalement (historiquement analysables par chacun) les résultats de l'organisation, quand elle en a.

L'organisation c'est la mort. Soit tout de suite soit plus tard. Mais elle ne permet d'atteindre les buts que l'on s'est fixés.

Or, il ne faut pas se le cacher, la tentation de l'organisation est extrêmement forte.

Elle prend appui sur tout le système : à l'extérieur, la pression et la routine des structures mentales ; à l'intérieur, le sur-moi. Les gens avec un fort sur-moi sont très vulnérables aux arguments des candidats à l'organisation, symbolisant les papas et la morale honnête, l'ordre, la sécurité, avec leur air gentil (en fait, paternaliste), et si dévoués pour les tâches rebutantes dont personne ne veut.

Il faut savoir, cruellement, que si quelqu'un peut se dévouer, de façon continue (et non sporadique pour des actions qui lui plaisent ou l'enthousiasment) à des tâches aussi rebutantes que celles de l'organisation, il faut qu'il ait une motivation bien puissante. La proportion des cas où cette motivation est la volonté de puissance peut être mesurée par chaque personne à l'aide d'une interrogation sincère. Statistiquement, les plus dévoués à l'organisation sont les plus suspects. C'est comme ça.

La tentation de l'organisation a une source anexe dans le découragement qui naît des déperditions de temps, d'énergie ; dans le regret des actions qui auraient pu être tellement plus fortes si mieux préparées, etc.

Il faut savoir que, en cas d'organisation, des actions « qui auraient tellement pu être plus... » n'auraient pas été du tout, car elles n'auraient pu être décidées, en admettant qu'elles fussent pensées ;

que les déperditions sont un phénomène lié de toutes façons aux actions collectives ; ce n'est jamais le 100 % ;

que, s'il peut sembler, peut-être, avec l'organisation, qu'il y ait, des fois, moins de déperdition sur les détails — à coup sûr il y en a sur l'essentiel. Car l'essentiel, l'organisation le bouffe ; elle ne peut exister qu'en s'en éloignant.

Parler d'organisation, c'est préparer la mort du mouvement. Conscient, pas conscient, télécommandé (grande fréquence statistique) ou pas, sincère, ou même naïf, n'y change rien.

L'organisation c'est la mort.

Que les amateurs d'organisation aillent s'organiser tout seuls entre eux. Les écouter c'est se faire avoir.

NOUS AVONS QUELQUE CHOSE EN MOINS (fin)

achète la force de travail de deux personnes » M. Benston.

Il n'est pas question pour eux de penser qu'avoir un enfant, le porter neuf mois, c'est aussi un travail. Que les premières années de la vie d'un enfant demandent des soins constants, la mère seule en est complètement prisonnière... Non ! c'est notre rôle, notre bonheur, notre vocation ! Chaque homme en particulier a des privilèges vis-à-vis de la femme avec laquelle il vit, ces

privilèges, il n'est pas prêt à les perdre, donc il n'est surtout pas question de remettre en question toute l'idéologie qui soutient et permet tout ces privilèges.

Ainsi, ils doivent nous rabaisser continuellement, comme ça ils n'ont pas de problèmes pour nous exploiter ; ils ne pourraient pas le faire, si ils reconnaissaient que nous sommes des êtres comme eux, donc que nous pouvons avoir les mêmes droits.

Libération organisée ? ? ? ?

J'ai **Aflic** dans la tête

voir les pièges

C'est difficile **oui** non!

A déconstruire **Comment Faire!!!!**
yes my loulou!!

Sommes-nous des brebis édentées ?

Il faut que je me dépêche de poser cette question avant que les camarades compétentes aient fini d'élaborer la ligne théorique du Mouvement. J'ai comme l'impression qu'avant peu, nous serons dotées de structures, de Ligne Politique, de bureau central, de sigles, et d'hymnes de retrouvailles, en bref, la panoplie du véritable Mouvement Historique, les certificats d'existence, quoi. Ce jour-là, ce jour proche, forcément, ma question stupide n'entrera dans aucune rubrique, et je resterai avec ma question stupide dans la gorge. Ce qui est malsain. Pour moi. Donc, je reviens au galop à mes histoires de dents et de brebis.

J'ai cru remarquer qu'à chaque A.G., dès que l'ombre d'un désaccord commence à poindre, quelqu'un se dresse, l'œil angoissé et la voix pastorale, pour rappeler que nous sommes toutes sœurs dans l'oppression, et qu'en conséquence, il ne faut surtout pas s'engueuler. Moi qui suis un être de hargne, j'avoue, je n'arrive pas à me persuader que certaines ne m'énervent pas sérieusement (surtout les zélatrices de la ligne politique, là, ça fait nettement augmenter mon voltage), mais enfin, paix sur nous toutes, je réfrène mes sales instincts agressifs, et je m'étirole sur ma chaise en sentant mes mandibules tomber en décrépitude. J'ai fait toutes sortes d'efforts pour participer à la fusion d'amour fraternel, je ne peux pas dire que ça me fasse jouir terrible, en fait, ça m'emmerde. Et puis, je remarque que celles qui ont la voix douce et la tête structurée profitent de la séance de bain d'amour pour perfectionner leur technique de nage en ligne juste, elles créent même des courants au passage, qui drainent les extatiques ballottant ici et là, tout occupées à leurs ablutions affectives. Comme je n'ai pas de vocation de brebis aquatique, je sens que : primo, je vais remonter sur le bord, deuxio : je vais reprendre une hygiène dentaire très stricte. En effet, j'ai le pressentiment que l'heure n'est pas tellement à l'innocence désarmée...

LA VIE ET LA SURVIE

Tombée des nues directement dans la réunion journal-quartier, l'une chevau-chant l'autre et les deux s'en plaignant, je n'ai pas rencontré de femmes heureuses ni en voie de l'être.

Tout se passe comme si arrivées à un certain point de saturation-maturation quelques bonnes-volontés-vierges-et-martyrs se chargeaient de nous faire croire que tout cela doit fonctionner. Finalement, on ne rencontre dans les divers groupes « généraux », que les mêmes têtes politiques, le même clivage entre les « clans », les mêmes querelles — des noms ! des noms ! Même pas : les noms sont interchangeable, les situations restent. Maintenant quand j'ouvre la porte je sais que je vais rencontrer une situation autour de laquelle quelques parasites grognons et femelles — toujours les mêmes aussi — tournent comme des phalènes affolés autour de la flamme d'une bougie. Ça brûle et on ne bouge pas : par contre, on note avec intérêt l'intensité de la flamme et la durée du supplice.

Pendant ce temps-là, nos ennemis que nous ne voyons plus, fourbissent leurs armes, se penchent sur leurs livres et étrennent à la santé de ceux qui resteront.

Car, mes sœurs, NOUS SOMMES MORTELLS ET NOUS L'OUBLIONS.

Comme si nous avions le temps : après 2 000 ans d'oppression, c'est pas un an de plus ou de moins qui va changer quelque chose !

En attendant, nous menons notre entreprise comme une bonne petite affaire capitaliste : organisation, gestion, ambition, tout ça commence à fonctionner à merveille. On parvient à mobiliser les journalistes quand on a besoin d'eux, les pourparlers se trament dans l'ombre des couloirs, et les nouvelles-venues sont comme des fantômes égarés au Ministère de Libération des Femmes.

Nous récitons nos leçons : femmes, oppression, ménage, bien ensemble, la parole aux femmes. Mais ce n'est pas la parole que nous réclamons, pas la vé-

rité, pas la vie : ce sont la Parole, la Vérité et la Vie (majuscule partout = égalité).

Ou alors si la parole ça consiste à trouver les mots et le ton justes pour faire entendre ce que nous tenons pour vrai, moi j'en veux pas : gardez-la. Si la parole c'est pas fait de silence, mais fait pour remplir les silences, gardez-la. En ce moment, nous devenons le décor en carton-pâte de la libération des femmes. Je pense à celles qui râlent dans leur coin en disant 24 fois par seconde « ça va pas ». Aux prostrées des AG, silencieusement enfouies sur leurs chaises en attendant que ça passe. A celles qui viendront au théâtre en y croyant comme nous y avons cru, celles qui entament aujourd'hui le processus de libération qui s'est bloqué chez nous, et qui arrivent toutes feu toute flamme pour trouver des sœurs, une force.

Etre opprimé, cela implique qu'on parle le langage des opprimés, et qu'on le comprend ; ça veut dire que la parole nous engage à l'autre, nous découvre à elle (à lui), ça veut dire qu'on ne pourra plus jamais être, comme avant, l'indifférence incarnée.

Pourtant, on laisse crever dans leur coin celles qui ne possèdent pas le Verbe, c'est-à-dire Dieu. Celles qui seraient bien en peine de dire « ce qui va pas », sinon que ça va pas. Et si l'on n'est pas ensemble pour combattre l'ennemi sur quelque terrain que ce soit — dans la rue ou dans notre tête —, on se demande à quoi ça sert, sinon à prouver que l'ennemi il est encore plus fort qu'on l'imaginait. Et procéder par élimination pour chercher où il se trouve. Et finalement regarder chacune comme l'incarnation douce et trompeuse du capital-phallus. Merde alors, mes sœurs, c'est pas le moment de déconner, on n'est pas là pour crier « vive la mort » en chœur en montant aux premières lignes, et mourir côte à côte au chemin des Dames en admirant son propre courage : on est là pour leur reprendre la vie, où qu'elle soit, et surtout en nous.

Impositions d'organisation

Le pitoyable dimanche 6 juin a marqué un tournant historique dans l'organisation dite Emelephé (veuve Trotsky). La longue marche des femmes inorganisées à travers les mornes déserts urbains et silvestres a montré à quelles extrémités pourrait nous mener l'absence de guides, de structures organisationnelles conséquentes, et de chaînes bien formées.

Nous n'analyserons pas cette lamentable expérience, mais nous saurons en tirer les leçons qui s'imposent :

- 1 — il nous faut des structures, (en chaîne) ;
- 2 — il nous faut une ligne théorique cohérente, et bien sonorisée ;
- 3 — il nous faut des structures et une ligne théorique cohérentes ;
- 4 — il nous faut une ligne pratique dérivée directement et sans ambiguïté de ces perspectives.

En conséquence nous informons les camarades des points suivants :

— la nouvelle ligne théorique-pratique du Mouvement est désormais exprimée dans la formule : 227 83-56 (Ordre de la Libération)

— sont immédiatement créées des commissions d'étude des problèmes urgents que posent :

- 1° la sensibilisation
- 2° la mobilisation
- 3° la politisation
- 4° la radicalisation, des masses féminines, ainsi que
- 5° l'accueil
- 6° la sélection
- 7° la formation
- 8° la promotion interne et/ou
- 9° la retrogradation voire
- 10° l'élimination des militantes engagées dans le labeur de libération des masses susdites.

Considérant les lourdes responsabilités que nous confèrent notre ancienneté dans le Mouvement et surtout notre grande familiarité avec le monde, la ligne pratique et les chaînes des hommes, nous décrétons la constitution immédiate d'un comité central de salut théorique composé de NOPOM et affirmons les principes suivants : — avec aucun homme ne coucheras

- avec aucune femme non plus car ça fatigue, ça donne des cernes, et discrédite le Mouvement auprès des masses masculines qui lui feraient l'honneur sinon d'y adhérer
- tous les matins te laveras et distributions de tracts feras
- un minimum de temps (six mois à quinze ans) t'établiras
- de révolution sexuelle parleras, mais ne pratiqueras pas
- obéissance et discipline observeras à l'égard des anciennes
- dans le respect et la confiance tes rapports (écrits) avec les chefs établiras
- bilan de toute activité feras (en trois exemplaires et double interligne)
- jamais n'oublieras que la libération des femmes se trouve dans la libération des usines (et vigoureusement dénonceras les déviations vers la libération des pelouses, des jardins, des pavés ou des plages)
- ce qui constituera la solution finale du douloureux et apolitique problème des femmes domestiques.

Toute femme contrevenant à quelque article que ce soit de ce code sera immédiatement exclue du noyau pur et dur du Parti de libération de LAFAM, montrée du doigt comme liquidatrice et petite bourgeoise réactionnaire, et expédiée dans les poubelles de l'Histoire par l'avant-garde des Grandes Ebouees de la Révolution. Pour le Gouvernement provisoire de libération de LAFAM,

— ministre de la Guerre : Louise Michel, épouse Lénine
— ministre de la Défense et de l'Offense réunies : Elisabeth Dimitriev, épouse Tré-Toung
— ministre de la Phynance : Rosa Luxembourg, fille-mère
— dernier ministre : Olympe de Gouge, épouse Sapho
— militante de base déléguée auprès du Gouvernement provisoire.

Fait à Trifouilly, le jour J moins 32 867 de la libération de LAFAM, jour J plus 53 857 de la fondation du gouvernement de LAFAM libérée au service du Peuple.

Aux sœurs des organisations principalement trokystes et maoïstes

Nous sommes au mouvement pour militer sur notre propre oppression, nous libérer nous-mêmes, ne pas séparer notre vie de la politique.

Vous êtes venues depuis peu et sur ordre d'organisations dirigées par des mecs. Sur ordre des mecs dont vous propagez, ici, la pensée dominante.

Vous militiez traditionnellement, c'est-à-dire : sur l'oppression des autres, pour libérer les autres et vous séparez votre vie privée de la politique. Vous êtes celles qui ne sont jamais passées par des groupes d'expériences personnelles. Vous ne dites jamais « je » et parlez toujours au nom d'autre chose que vous-mêmes : au nom des MASSES, que vous voulez, comme vous dites, « CONQUERRIR » (sic) (comme d'autres conquièrent les femmes ?) et les masses deviennent pour vous, une masse de manœuvre, des objets-masse, qu'on manipule (ce faisant vous-avez la même approche des masses que les capitalistes).

D'où votre tendance aux slogans réformistes, aux attitudes réformistes. D'où votre tendance à porter des masques de respectabilité : je suis mariée, j'ai des enfants, je m'habille gris, j'ai une sexualité hétéro, etc.

Vous voudriez bien que les lesbiennes restent à leur place, se fassent petites, invisibles. Mais votre peur du « qu'en dira-t-on » des masses ce n'est qu'un infect prétexte, un masque sur votre propre trouille, vos propres mentalités d'hétéro-flics, vos propres préjugés, etc. La répression est en vous, n'allez pas l'oublier ailleurs, dans vos masses mythiques qui servent à votre bonne conscience. Les lesbiennes, le 6 juin, dans le cortège du matin, c'était le seul élément révolutionnaire véritable et non pas votre internationale et votre drapeau rouge symbolique d'une révolution mâle foireuse qui a toujours oublié une moitié de l'humanité : LES FEMMES, et opprime à tour de bras tout ce qui n'est pas dans la ligne du père-parti éclairé.

Le 6 juin fut le jour du débarquement... des idioties dans le mouvement, le réformisme, le mégaphone, les chaînes humaines, la paralysie de l'imagination et de l'invention spontanées, les banderoles classiques, les petits potes d'organisations venus opérer leur petite surveillance et donner leurs petites appréciations et leurs petits conseils, un tract appelant les hommes à nous soutenir (nous n'avons pas besoin de « souteneurs »).

Désintoxiquez-vous du militantisme orthodoxe sacerdotal et militariste qui ne « conquiert » les masses que superficiellement.

Et pour quoi faire ? Une révolution toujours et éternellement Stalinienne. Vos organisations ne savent que se substituer aux masses et perpétuer chefs et hiérarchies en tous genres : le grand Krivine et sa cravate, le grand Geismar papa Trotsky, papa Castro, etc. : la Fête des Pères quoi vos organisations ! Les masses se libéreront elles-mêmes en faisant des mouvements sur la base de leurs oppressions spécifiques.

La nature d'un mouvement est contradictoire de celle d'une organisation et vous devrez choisir, trancher.

QUE LES MOUVEMENTS FLEURISSENT ET LA REVOLUTION SERA
Que les organisations vivent et la révolution crèvera.

LE M.L.F. CONTRE LE MOUVEMENT DE LIBERATION DES FEMMES

Le processus se déroule comme suit :

— Toutes les femmes subissent une oppression spécifique.

— Certaines (par suite du type d'expérience vécue : formation, circonstances, autrement dit hasard) ressentent cette oppression, à des niveaux variés de conscience.

— Un certain seuil quantitatif atteint, ces femmes se mettent à bouger, convergent les unes vers les autres : elles se « mettent en mouvement ». De leurs rencontres naît une conscience collective : un groupe d'opprimés ; une idéologie ; qui débouche sur une volonté d'agir ; sur des actions, par lesquelles ce mouvement devient de plus en plus manifeste, ce qui le renforce, etc., il a sa dynamique interne.

A ce moment il est porté par les conditions objectives. Tout va bien. Les femmes se ressentent comme « des femmes ». Les tentatives (produits d'automatismes mentaux) de se « nommer » sont repoussées avec une force tranquille. La force de la nature.

— Au cours de la lutte commune, les femmes acquièrent des moyens de résister mieux à leur oppression personnelle, elles sont moins personnellement opprimées, ressentent moins l'oppression, pourraient pour un peu se croire, elles, libérées, et c'est « les autres » qui ne le sont pas encore. Ensemble, elles commencent à se sentir une force. C'est très bien — mais aussi c'est sécurisant.

On est à un premier palier. Les paliers sont des endroits dangereux. On peut s'y endormir. L'attention peut se relâcher.

— Là il se fait un glissement insidieux, de : être des femmes en mouvement (marche) pour se libérer, à : être « dans » le mouvement de libération « des » femmes. Glissement sémantique sur le « dans », où le « mouvement » devient un contenant, un en-dehors — une entité. Lui, le mouvement.

On peut voir « le mouvement » signifie maintenant un être fixe. Il est au bord de la majuscule. Attention il va la prendre. Il suffit d'un moment d'oubli.

— MLF, ça y est, il l'a prise. Comment ? On ne sait pas. L'affaire n'a pas été discutée (ça n'aurait pas passé). Maintenant chaque fille à part dit qu'elle était contre et qu'elle n'aime pas ça. Ça s'est fait. Sans qu'on s'aperçoive. On ne sait pas qui a commencé.

Il est clair qu'il s'agit d'un automatisme. Un phénomène de pesanteur : chute dans les structures mentales dominantes. Passivité. Après, c'est commode. Paresse. Et puis, est-ce que c'est si grave ? Excuse. C'est grave.

— On est arrivé à « nous », nous le MLF.

Nous apparaissons avec cette étiquette sur le front. Et le comportement qui en découle (qui découle d'une image du MLF, qui est ceci, qui doit, qui ne doit pas) et qui nous fait paraître distinctes (des autres femmes ; des femmes). Nous, on est quasiment la crème. On est devenues des drapeaux. On n'est plus soi.

C'est comme ça qu'on se divise soi-même ; qu'on divise la lutte ; et qu'on s'approprie sans y penser, en tant qu'élite, un mouvement de lutte.

C'est une mécanique classique. C'est pourquoi il est intéressant de la prendre en flagrant délit et à l'état naissant.

Et on arrive au monstre : MLF vaincra ! Le cri magique, situé au niveau politique de bébé qui a peur dans le noir. Abracadabra vaincra ! Et ta sœur, elle vaincra ? Est-ce qu'on n'a pas encore appris que ce futur péremptoire signifie impuissance ?

Réponse au monstre : MLF partout. Louable, mais désolant — car c'est ce qui était à l'origine, le mouvement partout, et qu'on a coupé. Coupé de la masse. Comme d'habitude. Comme par une obéissance (inconsciente ???) à des schémas impératifs venus d'ailleurs. Conduites d'échecs. Conduites fœtales. (On se sent plus rassurée, quand on est « du » MLF. Le cocon).

Dire : c'est pas important, c'est de l'aveuglement. C'est avec des trucs comme ça que les mouvements authentiques se laissent posséder.

Solution ? Vite, car il est très rapidement trop tard.

Supprimer radicalement tout de suite l'emploi du sigle MLF.

Ne pas être du MLF. En sortir. Redevenir des femmes. Pas ce monstre abstrait. (La façon dont les sœurs se sont présentées à Troyes était le fruit d'une intuition juste, spécifique).

Et en général, faire extrêmement attention à la méthode du Cheval de Troie mental, actuellement appliquée par les « élites » en place partout où il y a un risque de réelle libération. C'est une méthode qui a fait ses preuves.

Ça grouille, ça pullule
J'aime
Ça sent, ça crie, ça mord
J'adore
Ça tord les entrailles
Et je revis
C'est or, c'est terre
Et ça m'embête
Ça me démêle
Mon caveau se fend
Mon tombeau se déterre
Ces mots qui te croisent
Ces regards qui se cherchent
Ces lèvres qui frémissent
Ça déglutit, ça rugit
C'est bigarré, ça rugit
C'est bigarré, c'est beau
C'est chaud à la peau
Ça tremble, ça frémit
C'est un tremplin de miel
C'est ma saison de survie

Vous êtes seules ce soir????
Jouons ensemble...
Pour chacun des mots suivants nous vous proposons trois définitions
Quelle est la bonne?

Poule:

- Animal de basse cour se laissant monter par n'importe quel coq...
- Chandail de laine que l'on passe par la tête cf: "t'es toute nue sous ton poul..."
- Femme cf:
 - oie blanche
 - poulette
 - cocotte
 - couveuse etc

Histoire "drôle" sur RTL le 13/4/1971.
Chéri, chéri!... J'ai vu une magnifique petite robe à rayures rouges!..."

Le Mari: ... passe moi le fouet
Je vais t'en faire une!

Animateur d'un jeu radiophonique

"Vous travaillez, Madame?"

Mme X: "Non, Je m'occupe à la maison."

EUROPE N°1:

Q- Madame votre nom?

R-

Q- Quelle est votre profession?

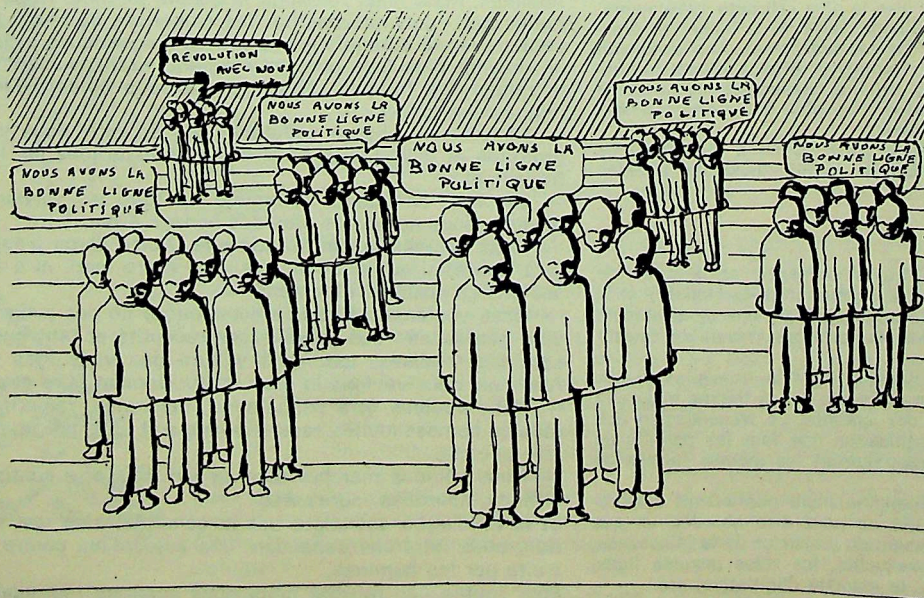
R- Je ne suis rien!

Poupée:

- Jouet pour apprendre aux petites filles qu'elles sont des petites filles
- Morceau de toile que l'on enfile autour du doigt quand on s'est coupée en pelant les patates
- Femmes cf:
 - bas bleu
 - muse
 - gourde etc

Hystérique:

- Malade mentale qui s'obstine à parler quand on ne veut pas l'écouter, et qui feint d'être malade quand on la fait taire
- Petit signe d'imprimerie mis devant les mots importants
- Femme cf:
 - nymphomane
 - lesbienne, gouine
 - paranoïaque
 - folle
 - pute etc



2 analyses

sur l'oppression féminine

faites par des groupes de quartier

Dans le dernier numéro du « TORCHON » un article sur la grève des femmes à TROYES a suscité, de nombreuses réactions et nous voudrions exposer ici les principales critiques que nous avons à formuler ainsi qu'aborder le problème du rapport lutte des classes - lutte des femmes que l'article suppose résolu.

Tout d'abord, aucune information n'est donnée sur la grève elle-même et les lectrices sont renvoyées pour cela à un numéro de « TOUT » journal que ne lisent sans doute pas toutes les femmes auxquelles le « TORCHON BRULE » désire s'adresser.

Qu'est-ce que la grève de TROYES, pourquoi et comment s'est-elle déclenchée, quel a été le rôle des filles du M.L.F. qui sont intervenues ?

Il serait bon de rappeler que les militantes du M.L.F. ont choisi d'aller rencontrer des femmes là où elles se manifestaient, en l'occurrence dans une usine en grève. C'est avant tout sur leur lieu de travail, donc en tant qu'ouvrières en lutte contre le pouvoir patronal qui n'hésitait pas à fermer les entreprises de bonneterie de la région, que des femmes se sont exprimées.

Le rôle des militantes a été de proposer de faire un film, c'est-à-dire de fournir aux femmes une tribune pour qu'elles puissent elles-mêmes rendre compte de leur grève. De plus, le film leur a permis de se connaître un peu mieux et de poser au cours de réunions plus intimes leurs « problèmes personnels de femmes », mais cela n'a eu lieu qu'après qu'elles aient posé leurs problèmes d'exploitation comme ouvrières.

Or il y a une contradiction entre les faits tels que nous les présente le film et l'article du « TORCHON BRULE » qui dit : « les ouvrières parlent spontanément et avant tout « d'histoires de femmes » (« histoire de cul » sic) c'est leur oppression principale qu'elles racontent ainsi, d'où découle tout le reste ».

Il nous semble qu'une telle falsification des faits est due à l'existence d'un présupposé théorique à propos de l'articulation lutte des classes - lutte des femmes :

— entre l'exploitation capitaliste et l'oppression patriarcale, c'est cette dernière qui est principale et déterminante pour une prise de conscience de classe. A la limite on retrouve ici la politique gauchiste qui consiste à faire passer sa ligne politique au détriment de la qualité —

Pour nous il s'agit d'un présupposé dans la mesure où cette priorité n'est pas démontrée. Le problème loin d'être résolu, est à poser car il est directement lié à la pratique militante que l'on peut avoir dans un comité de quartier où nous sommes censées toucher d'autres femmes que les militantes du M.L.F. C'est donc à partir de cette pratique que nous nous sommes posées le problème et non à partir d'une analyse théorique (qui reste entièrement à faire).

En effet, il s'agit pour nous de savoir si la mobilisation des femmes peut se faire à partir de l'oppression sexuelle et idéologique qui a été l'élément déterminant dans notre prise de conscience de notre oppression de femmes.

Or on a pu voir avec l'expérience de Troyes que des femmes appartenant à d'autres classes effectuent leur prise de conscience à partir d'un autre type d'oppression : l'exploitation en tant que travailleur est surdéterminée par l'oppression patriarcale. La remise en cause de l'exploitation capitaliste (déclenchement d'une grève) prend la forme (déroulement de la grève) d'une remise en cause des rapports patriarcaux, quand la lutte est menée uniquement par des femmes. Il y a une oppression spécifique des femmes au niveau de la production, mais elle se retrouve aussi au niveau de la famille où la femme est asservie en tant que ménagère et reproductrice, et opprimée idéologiquement. Mais le patriarcat se présente différemment selon la classe à laquelle appartiennent les femmes.

L'ENTREPRISE

En l'absence d'une analyse du secteur tertiaire et bien que statistiquement ce soit le secteur qui rassemble le plus de femmes, nous avons choisi de décrire (succinctement) le travail féminin plutôt en usine, parce qu'on sait en quoi consiste l'exploitation dans la production. Qualitativement, l'exploitation de la force de travail féminine est la même que celle de la force de travail masculine puisqu'il y a extorsion de plus-value, mais quantitativement la plus-value extorquée est plus grande car pour un même temps de travail, la femme est moins rémunérée.

La maximisation du profit capitaliste est liée aussi à l'organisation du travail, c'est-à-dire à la répartition du pouvoir dans l'usine qui est une politique de division des travailleurs. Elle prend une forme spécifique chez les femmes dans le sens où elle reproduit des rapports patriarcaux : d'une part, les postes de responsabilité et de commandement sont détenus par des hommes, à qualification égale ; d'autre part, à l'intérieur d'un même atelier, l'isolement est entretenu par la référence perpétuelle à l'Homme : il faut être la plus attirante (vêtements, maquillage, etc.), avoir des responsabilités familiales, faire de la lèche, se prostituer, ce qui entraîne des médisances, des jalousies, des haines. Les syndicats eux aussi reproduisent l'idéologie patriarcale : moindres efforts d'implantation chez les femmes qui ne sont pas considérées comme un secteur de lutte, ce qui laisse les mains libres au patron dans l'usine ; de plus à l'intérieur même du syndicat la parole reste le privilège des hommes.

Ainsi, alors que pour les hommes il y a rupture entre la vie à l'usine où ils sont dominés et la vie privée où ils sont chefs de famille, pour les femmes il y a continuité dans la soumission.

LA FAMILLE

Economiquement, la femme entretient par le travail ménager, et la force de travail de l'homme (ce qui lie le travail ménager à l'exploitation capitaliste) et la science propre, ceci sans rémunération, mais compensé par tout un ensemble de dons. Tout aussi gratuitement elle reproduit la force de travail en faisant des enfants et en les élevant.

Par sa position matérielle, elle a un rôle idéologique dans la transmission aux enfants, des valeurs dominantes. Cette fonction est subie par la femme mais elle est quand même par là oppresseur vis-à-vis des enfants. La transmission des valeurs s'accomplirait en grande partie par l'utilisation que font les parents de l'affection des enfants qui intérioriseront et reproduiront les mêmes formes de rapports sociaux.

Seule une analyse poussée de la sexualité féminine nous permettrait d'approfondir le problème de l'oppression sexuelle qui ne peut être abordée ici que dans ses manifestations extérieures : la répression du plaisir et de la jouissance, la domination de l'hétérosexualité sur l'homosexualité, les rôles sexuels figés, l'impossibilité de refuser les rapports sexuels, le manque d'initiative, etc.

Après le scandale de l'appel des 343 avortement seul le M.L.F. apparaît à l'heure actuelle comme l'organisation capable de reprendre à son compte les aspirations légitimes des femmes et d'organiser une réelle mobilisation. Les autres organisations féminines, ne défendent pas la femme mais la famille. De son côté l'union des femmes françaises, défend la mère de famille.

Le M.L.F., lui, renoue avec l'analyse de la double oppression féminine : **EXPLOITATION SALARIALE**, que les femmes partagent avec le prolétariat et subissent plus encore que lui. Sous qualifiées et sous rétribuées, elles sont considérées par le patronat comme une main d'œuvre d'appoint.

Or le P.C.F. et la plus grande partie des groupes révolutionnaires, déformant l'idée de Marx selon laquelle l'oppression des femmes ne peut être dissociée de l'ensemble des problèmes sociaux et ne peut trouver sa solution que dans la révolution socialiste (or, la transformation des rapports de production ne règle pas pour autant les problèmes spécifiques de l'exploitation des femmes, famille etc...) ont jusqu'ici escamoté le problème, le réduisant à un simple appendice de l'exploitation du prolétariat. Ils tentent de démontrer aux femmes que l'exploitation des prolétaires étant la seule fondamentale, elles doivent se contenter d'appuyer la lutte révolutionnaire de ceux-ci en tant que leurs compagnes et en tant que salariées, tout en négligeant l'autre aspect de leur oppression spécifique.

EXPLOITATION PATRIARCALE DANS LE CADRE DE LA FAMILLE

Engels disait : « A la maison l'homme est le bourgeois, la femme le prolétaire ». Charges domestiques réservées à la femme seule en plus, souvent de son travail salarié, (double travail dont l'un n'est pas rémunéré, et considéré comme un service rendu en échange de la sécurité matérielle offerte par le mariage).

● Exploitation salariale spécifique : Parce que la femme n'est pas considérée comme un être autonome, l'acquisition d'un salaire à une toute autre signification que pour l'homme (la femme célibataire est considérée comme un salaire d'appoint. Il ne peut et ne doit pas être équivalent à celui d'un homme (qui lui est chef de famille). Les capitalistes en profite ainsi pour exploitée une main d'œuvre à moindre prix.

● Domination totale du mari. Toutes les lois sont en sa faveur.

● Morale répressive qui lui interdit de disposer d'elle-même et de son corps (la fonction essentielle qui lui est assignée étant la procréation. L'adultère d'ailleurs n'est puni qu'en ce qui concerne les femmes). Femme traitée comme un objet sexuel. Cette deuxième oppression, bien différente de celle du prolétariat est spécifique aux femmes, car le prolétaire qui non seulement ne la partage pas mais de plus y participe en tant que dominant, n'a pour sa part aucun intérêt immédiat à la faire cesser. C'est pourquoi un mouvement autonome de femmes se justifie pleinement.

UN MOUVEMENT DE FEMMES SEULEMENT

En effet les hommes y compris les travailleurs, baignent dans l'idéologie qui fait d'eux le « sexe fort ». Ils ont donc tendance à profiter d'une situation de force, de domination que la société bourgeoise leur assigne alors même qu'ils sont exploitée par elle. C'est pourquoi les femmes doivent s'organiser seules ; en effet, elles sont les plus à même de comprendre leur propre oppression et il ne faut pas, d'autre part, que se reproduire au sein du mouvement qui s'assigne pour but la libération des femmes le même schéma de domination, des hommes sur les femmes inhérent à toute société patriarcale.

La compréhension claire de la nature de l'oppression des femmes montre donc la nécessité pour celles-ci de s'organiser d'une manière autonome afin de lutter ensemble sur leurs propres objectifs.

QUE VEULENT-ELLES ?

Nous voulons que toutes les femmes disent : Nous. Nous ne voulons plus être séparées les unes des autres, chacune dans notre famille ; notre division est entretenue pour nous maintenir dans une situation d'infériorité économique sociale et morale.

Nous voulons l'indépendance économique.

Nous voulons une formation professionnelle, la non discrimination dans le travail (discrimination par le sexe, par l'âge, par l'aspect physique, par le statut matrimonial). Nous voulons des salaires égaux à ceux des hommes. Mais nous refusons la double journée. Nous ne devons plus être celles qui « doivent concilier les exigences de la vie professionnelle avec celles de la vie familiale ». Les tâches domestiques et les soins des enfants ne doivent plus être pris entièrement, exclusivement et gratuitement sur le temps des femmes. Nous ne pourrions obtenir d'indépendance économique sans exiger :

— La prise en charge collective des enfants, nous voulons des crèches gratuites et ouvertes 24 heures sur 24 dans tous les lieux où les femmes travaillent ;

— La prise en charge commune de tous les travaux domestiques non payés. Nous ne serons plus des bonnes à tout faire ;

— Nous voulons la liberté sexuelle. Notre corps n'appartient ni au Pape, ni à Debré, ni aux publicitaires, ni à notre mari, ni à aucun homme. Nous voulons en disposer librement.

— Nous voulons la liberté d'avoir ou de ne pas avoir d'enfants : la diffusion généralisée des moyens contraceptifs et tant que cette diffusion ne sera pas réalisée, tant qu'il y aura des viols, des imprévus et autres rubéoles, nous voulons le droit à l'avortement libre et gratuit.

— Nous voulons être célibataires, divorcées, remariées, enceintes, avortées ou homosexuelles sans que cela soit un handicap professionnel ou une tare sociale.

— Nous voulons marcher dans la rue sans être continuellement évaluées sifflées, abordées, agressées.

Si la révolution socialiste est la condition sine qua non de notre libération, nous lutterons cependant dès aujourd'hui contre cette société construite par les hommes.

Pour toutes ces raisons nous nous sommes regroupées dans un mouvement de libération des femmes. Nous sommes 27 millions. Nous représentons, unies, une force capable de changer radicalement notre situation.

FEMMES EN LUTTE

Etait-ce moi,
Etait-ce une autre ?
Quand on est deux en soi,
Quelle soletude on a....



Sur la couverture du « Torchon Brûle » vous avez mis en évidence deux concepts à savoir ; la **Mère et la Putain**. A partir de votre journal je me suis laissée aller à quelques réflexions. Je vous envoie le résultat écrit de ce cheminement. Adviennent que pourra...

Dans ce qu'ils ont de global et de concentré je trouve les concepts : Mère et Putain, absolument fondamentaux dans l'explication de l'idéologie patriarcale. Ces deux représentations sont en fait l'articulation de l'image dominante puisqu'elles sous-tendent la dichotomie Bien-Mal. La Mère est l'image du Bien. La Putain est l'image du Mal.

A l'intérieur de ce système de valeurs, le choix de la femme consiste à s'**identifier**, soit à l'image de la Mère (la Sainte, la Vierge, la Procréatrice, la Ménagère, la Responsable, la Ménagère, etc.) SANS trou vaginal, soit à l'image de la Putain (la Salope qui se vend, la Poupée qui séduit, la Vampe, la Belle-Nana, etc.) AVEC trou vaginal. Son choix crée un conflit. De ce conflit naissent des attitudes variables. Son rôle de femme sera d'osciller entre ces deux **modèles statiques**.

Le choix de l'homme consiste à s'**approprier** l'une ou l'autre représentation. Soit l'image de la Mère, soit l'image de la Putain.

L'homme n'est Bon ou Mauvais dans son action d'appropriation. Il devient Bon ou Mauvais selon que les forces du Bien l'entraînent vers la Maman-Vierge (Il aime... Il protège contre les mâles rivaux... Il fait des enfants... Il fait son devoir conjugal... Il part en croisade contre le Vice dans la ville de Tours, etc) ou selon que la tentation l'entraîne vers la Belle-Nana Putain (Il baise... Il drague... Il se tape une gonzesse... Il fait jouir la Salope, etc.) De ce conflit naissent une infinité de rôles. Il est plus ou moins conquérant humanitaire, plus ou moins conquérant-voleur. Son rôle est le résultat de son conflit entre ces deux actions, entre ces deux **modèles dynamique**. Puisque l'homme s'approprie les objets qu'il définit, il apparaît communément comme étant le « sujet » dans la relation à la femme « objet ». Il convient de préciser qu'il est « sujet » à l'intérieur de son rôle. Cela n'implique pas qu'il place sa subjectivité au centre de lui-même. Au contraire endosser un tel rôle idéologique c'est refuser sa vie subjective. L'homme « actif » est tout aussi **CHOSE** que la femme « passive ». L'homme « actif » avec son désir (dit sexuel) est tout aussi asexué et atrophié sensiblement que la femme « passive » avec son non-désir. On dit souvent en interprétant les comportements masculins : « Le type est très vite excité sexuellement ». Le mot sexuel, à mon avis, perpétue énormément la confusion. Il s'agit en fait d'inversion de la sexualité. Je dirais plutôt : « Le type est très excité... idéologiquement ». Une éjaculation ne fait pas l'orgasme.

Revenons aux représentations-clefs : Mère et Putain. Toute femme ayant plus ou moins intériorisé les valeurs morales et esthétiques dominantes se situe **forcément** par rapport à ces deux pôles. Voyons de plus près mon intimité de femme coquette, devant le miroir, coiffant ma chevelure souple et brillante. Toute femme se sentant Belle-par-rapport-au-regard-de-l'homme, porte en elle la valeur : Putain à un certain niveau de la conscience ou de l'inconscient. Elle peut évidemment se dire qu'elle se fait « belle pour elle-même », sans reconnaître consciemment la pression du regard social. Putain signifie en fait : **COUPABLE** d'être la Séductrice, d'être celle qui provoque le fameux désir chez l'homme, d'être celle que la Nature pousse à incarner la Beauté, pâture légendaire de l'homme...

Que se passe-t-il quand le rôle d'objet de désir est trop dur à supporter, c'est-à-dire quand la culpabilité est à fleur de peau ? On vire de bord dans la zone **NON-COUPABLE** : la Mère. Je mets mes cheveux en chignon. Je m'habille d'une façon plutôt fonctionnelle. Je me préoccupe d'un certain nombre de tâches à responsabilités... Je seconde l'homme qui de ce fait m'octroie certains pouvoirs... Ouf ! Je ne suis plus désirée...

Plus le rôle est institué socialement, et plus la culpabilité qui l'alimente, se dilue et s'estompe au niveau conscient. Plus la Belle-Nana Putain est véhiculée à travers les affiches publicitaires, et plus je suis délivrée de ma gêne. Sécurisées d'une part, mais perpétuellement frustrée d'autre part. Développons cette remarque au passage. Dans la course compétitive vers le modèle, je trouverai toujours une femme plus « parfaite » que moi. En admettant que je sois au sommet de la hiérarchie, une sorte de Marilyn Monroe, le cercle vicieux ne serait pas brisé pour autant. Je me sentirais menacée jour et nuit et mon existence serait précaire...

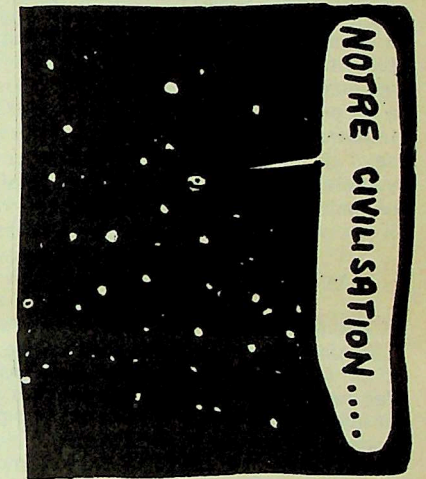
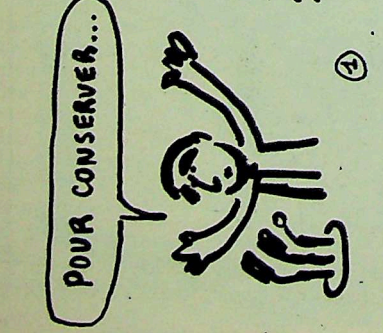
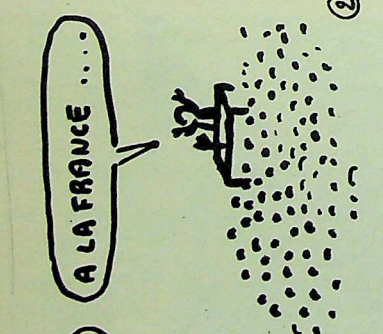
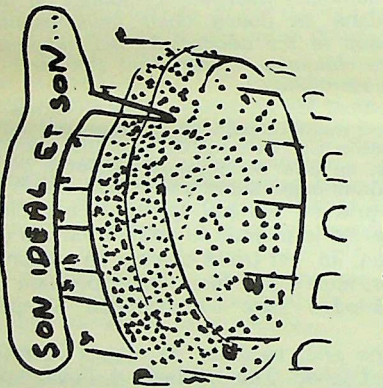
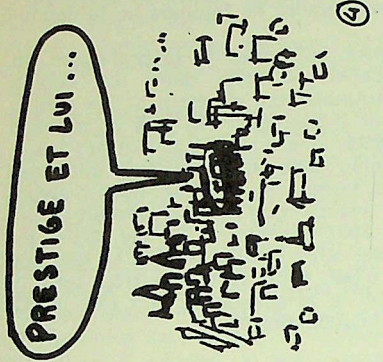
La Femme-Moderne qui hante les journaux spécialisés pour « Elle », est un mélange savamment dosé de Blanc et de Noir, de Mère et de Putain.

La Femme-Moderne est une Maman qui sait **aussi** rester Belle. Le problème de fond que posent ces journaux est le suivant. Est-elle Mère avant d'être Amante ou est-elle Amante avant d'être Mère ?

Lorsque j'emploie le mot : Belle, il est évident que j'entends la Beauté en tant que critère idéologique imposé de l'extérieur et non pas en tant que critère subjectif partant de moi-même et mouvant au rythme de mon histoire.

J'ai remarqué qu'un bon nombre de femmes croient couper le cordon ombilical qui les lie à leur créateur en changeant d'emballage. Pour ne pas être des « femmes-objets » (selon leurs dires), elles passent de l'état de « Belles », à l'état de « Laides ». En fait leur dépendance par rapport au regard de l'homme reste la même. Par « Laides » j'entends un rôle anti « femme-objet » qui va chercher ses composantes dans l'inesthétisme des rôles masculins. Je vois là une double aliénation qui en fait est du même ressort. Premièrement une fascination inavouée en face de ce qu'elles appellent « femme-objet » et dont elles s'acharneront d'autant plus à faire la critique. Deuxièmement une fascination tout aussi sinieuse et persistante en face de l'autonomie illusoire de l'homme (force, efficacité, mobilité) dont elles mimétisent certaines acrobaties. Cette ambiguïté de comportement m'avait surtout frappée dans les milieux militants du Woman's lib de San Francisco. Encore une maladie de femme à traiter par le gynécologue ?

J'aime le mouvement qui part d'une forme d'oppression : l'oppression de la femme et qui libère **hommes et femmes**.



Le pouvoir du con

Découvrez votre corps, sœurs ! Les dimensions infinies de notre propre sexualité ont été ignorées, déniées, déviées, bafouées par l'égo-gland de l'homme.

Le pire est que nous avons été conditionnées à encourager nous-même ce déni. La honte a remplacé la joie et la sensualité, comme les femmes s'adaptèrent à l'idée de sexualité la plus facile à ceux qui avaient le pouvoir... les hommes. Au Moyen-Age les femmes étaient considérées comme des avocates du diable, éloignant par leurs séductions l'homme de la poursuite de Dieu et des nobles aventures intellectuelles. Avec la naissance du protestantisme et du capitalisme, les rôles changèrent, les femmes devinrent les chastes gardiennes de l'honneur de leur époux, des emblèmes de prestige et de possession. De cette tendance fondamentale qui est toujours présente aujourd'hui dans le monde occidental est née la dépréciation des organes génitaux féminins.

Les femmes commencèrent de porter des slips, de se raser, doucher, déodoriser. Elles apprirent à valoriser la petitesse et l'inaccessibilité. Leurs jus riche fut découragé de couler. Le clitoris qu'aucun effort d'imagination ne pouvait réduire à un pur et simple trou fut ignoré et oublié. Les femmes ne devaient pas plus comprendre le sexe qu'un stradivarius de Beethoven. Elles ne voulaient rien de plus qu'être manipulées par un maître, devenant l'instrument favori sur lequel il pourrait créer des œuvres maîtresses.

LE CON EST BEAU

L'allègement des tabous sexuels n'a pas même été une réforme encore moins une révolution. Des femmes révolutionnaires peuvent joindre les rangs des groupes de libération de femmes et injurier ou battre les flics, mais combien parmi nous sont prêtes à crier « le con est beau » ? CON était le jardin d'Eden, CON la mandorla des saints béatifiés, CON la rose mystique, l'arche d'or, les portes du ciel.

Le CON est le canal par quoi tout passe. Le CON est con-nnaissance. La connaissance est réceptivité, c'est-à-dire activité. Le con est le symbole de la science érotique, le correctif nécessaire aux conquêtes maniaques de la technologie. IL EST TEMPS de com-prendre le con, et les femmes doivent le comprendre les premières.

Il est absurde que les femmes ne puissent nommer leur sexe que par des termes d'une objectivité prétentieuse, les mots scientifiques qui rendent la chose irréaliste en parlant d'elle avec des mots étrangers, clitoris, labia majora et minora, glandes de Bartholin, mon con ! Les autres mots ont été déformés par des siècles d'utilisation mâle sadique : CON, motte, fente, cramouille... Les femmes n'ont pas de mots à elles pour ce qui est le plus sûrement à elles. Il devrait être possible d'inventer un vocabulaire féminin du con, fier, tendre, exact, hardi.

Pour pouvoir le nommer, les femmes doivent apprendre à le connaître. Le sentir avec les doigts aide beaucoup, mais il faut en apprendre plus sur sa joliesse, ses expressions variées, son odeur et son goût, comme ça les magazines féminins ne pourront plus nous effrayer et nous faire croire que ce qui se trouve entre nos jambes n'est que de la viande pourrie.

Il n'y a pas de substitut pour cette confrontation. Les femmes doivent devenir expertes de leurs propres complexités, et comme il n'y a pas de connaissance sans comparaison, elles doivent se comparer les unes les autres. De même qu'il est faux de dire que la nuit tous les chats sont gris, toutes les chattes ne se ressemblent pas. Bien sûr ce n'est pas vrai non plus que le con soit un pot de miel, tarte au sucre ou un jardin boisé ou aucun des autres euphémismes qui cherchent à le transformer en quelque chose d'autre. C'est plus merveilleux que le bonbon ou la nourriture de bébé, plus extraordinaire que le caviar. Il va nous falloir apprendre à le décrire non pas en termes de ce qu'il n'est pas, mais avec des comparaisons ingénues. Un anatomiste du XVIII^e siècle cherchant un moyen de décrire avec élégance le cervix disait simplement qu'il ressemblait à la bouche d'une tanche ou la tête d'un chiot nouveau-né.

Pour connaître le con, il faut savoir comment il fonctionne et ce qu'il peut faire. Alors que Masters et Johnson, directeurs des Laboratoires de Recherche Sexuelle ont fait beaucoup pour dissiper quelques absurdes présomptions à propos du con, ils ne pouvaient être meilleurs que leurs sujets et il n'y a guère de raison de croire que ce qu'ont fait des Américaines de la classe moyenne reliées à des électrodes est tout ce qui pouvait être fait.

Les filles tahitiennes peuvent ériger irrésistiblement le penis de leur amant et le tenir ferme et alerte des nuits entières. Des dames faisant des exercices pour corriger une incontinence de l'urètre ont découvert que leur nouveau pouvoir sur leurs muscles accroît leur plaisir sexuel. Des héroïnes de folklore ont pris des pièces de monnaie avec leur sexe. L'insensibilité vaginale peut être le statu quo des labs de recherche sexuelle, ceci non plus n'est pas absolu. Les femmes peuvent imaginer des exercices simples qui les aideront à isoler la musculature du vagin, du clitoris, des lèvres, masturbation sans main.

LES ARTS ET REFLEXES DU PLAISIR

Quand il arrive qu'on parle aux petites filles de leurs organes sexuels, on ne parle que de reproduction, à l'aide de sinistres diagrammes, qui ne montrent pas le clitoris et présentent le vagin comme un tube flasque, on ne mentionne ni la lubrification, ni l'érection femelle et par dessus tout rien sur le plaisir, ni comment le donner ni comment le prendre. Ce n'est pas étonnant qu'un si grand nombre de femmes ne le découvre jamais.

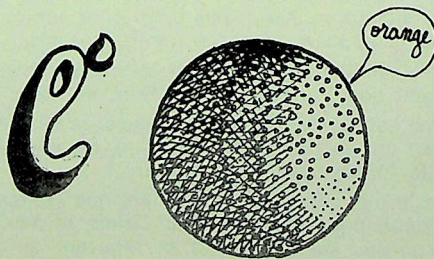
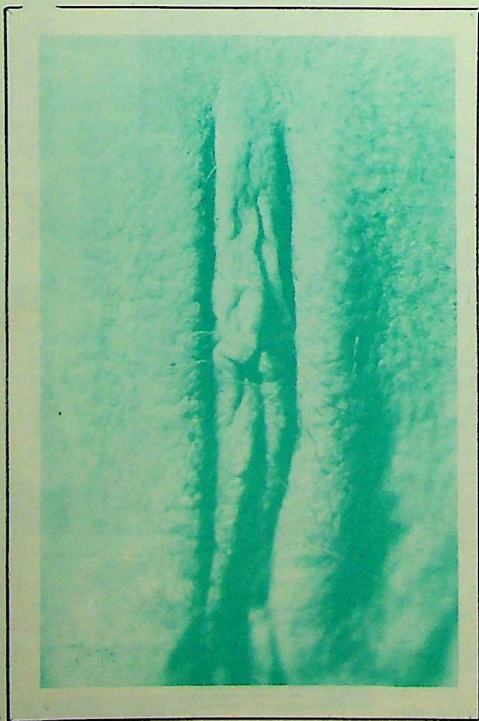
Le tremblement qui accueille la projection de films d'éducation sexuelle dans les écoles deviendrait tremblement de terre si les écoles commençaient à enseigner les arts et réflexes du plaisir. Mais comme ils ne savent pas transmettre le plaisir dans aucun de leurs domaines académiques, poésie ou musique, nous pouvons sans danger avancer que le sexe perdrait de son charme s'il était enseigné à l'école. C'est aux mères d'initier leurs petites filles à ce que peut être elles n'ont découvert que trop tard. La connaissance de la sensualité doit être VISCE-RALE PAS ACADEMIQUE.

LA MEDICINE ORIENTEE PAR DES MALES

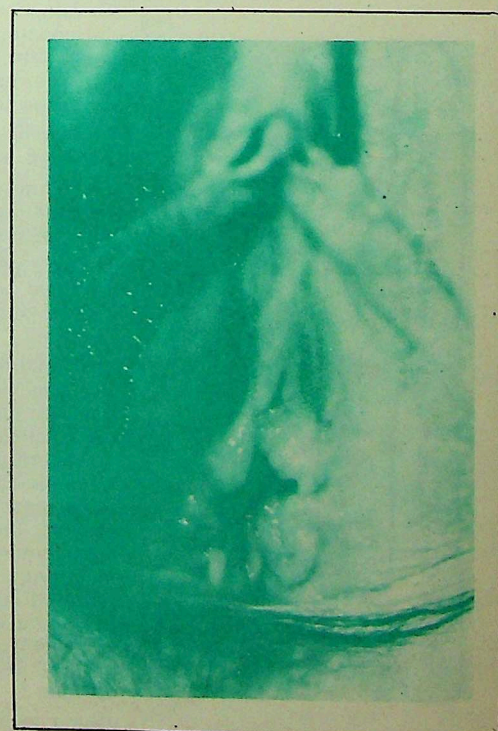
Connaître le con c'est l'aimer et l'aimer c'est en prendre soin. En prendre soin c'est non seulement éviter de le maltraiter par des pratiques grossières comme l'insertion d'aiguilles ou de bouteilles dans sa douce chair mais bannir les germicides et les déodorants qui rompent son équilibre chimique et détruisent ses caractéristiques essentielles.

Malheureusement les médecins, mâle ou femelle de la même manière puisque la médecine est encore orientée par des mâles sont au mieux inintéressés, au pire dédaigneux d'aider à supprimer les dommages subis par le con. Là où le pénis est pris au sérieux quand il est clair que l'origine de la plainte du patient est inorganique, le con, lui, est traité comme un mécanisme grossier, apte à mal fonctionner pendant de longues périodes sans conséquence d'importance.

Toute femme peut raconter sa propre horrible histoire de l'échec d'un médecin à l'examiner correctement, de son usage brutal du froid spéculum, blessant les tendres membranes du périnée, heurtant le cervix avec le tampon à badigeon.



*il faut décortiquer,
enlever la peau,
comme une écorce,
puis dégager soigneusement chaque partie,
chaque partie toute nue et fragile,
épêlucher la peau fine,
trouver le noyau ?
le décortiquer.
et finalement il n'y a plus d'orange.
oui mais on a compris comment c'est fait [une orange].
oui mais il n'y a plus d'orange.
oui mais on a compris comment c'est fait [une orange].*



Il n'y a pas cinquante ans, c'était pratique médicale admise que de réaliser des neurectomies ou clitérodectomies sur des femmes qui étaient des masturbatrices chroniques et de faire mal à celles qui devenaient érotiques pendant les examens. Il est encore accepté d'inciser le con et de traiter les tissus de cicatrisation comme un inconfort léger. Si les femmes veulent reconquérir leur orgueil sexuel elles doivent trouver le moyen de rendre le con aussi important en médecine que la verge.

L'AMOUR A LA PAPA-TRIARCAT

C'est difficile de dire de jolies choses quand on vous tient la bouche fermée. Pour beaucoup de femmes la situation est telle dans l'amour qu'elles ont à lutter pour l'expression de leur propre sexualité dans une situation essentiellement sadique. Car si les femmes de dimension gigantesque font partie des fantasmes de la terreur masculine, dans la réalité, ce sont les femmes qui sont écrasées la plupart du temps. La position missionnaire est la position adoptée par les héros de Miller, Mailer, Roger Vailland, Peyre de Mandargues, et celle qui est toujours filmée — Jeanne Moreau ou Ingrid Thulin gémissant, la tête rejetée en arrière, dans une extase simulée.

A tous les points de vue la position missionnaire est de la frime. Le degré de variation possible, même quand le mâle prend chevaleresquement une partie du poids sur ses coudes, est inférieur à celui de toutes les autres positions. Supposons que l'homme surélève le derrière de son amie avec des coussins et l'enfile soit dans le con soit dans le trou du cul à partir d'une position agenouillée, il est encore en train de la baiser en solitaire, même s'il souffle dans son oreille ou dans le creux de son cou. Le rythme est établi par lui, tout dépend de son contrôle à lui. La femme soupire et murmure en signe d'approbation polie de sa virilité.

Aussi pourquoi ne devrait-il pas perdre contrôle de temps en temps ? Souvent ? Pourquoi le con ne descendrait-il pas le vît, d'autant plus que la femme peut prendre le vît par en haut sans avoir besoin de s'appuyer sur autre chose que ses pieds ou ses cuisses ?

Dès qu'une femme a jeté sa jambe sur son bien-aimé, elle accepte la responsabilité de sa propre sexualité et la reconnaît comme une part intégrale de sa personnalité et de son intelligence, elle n'est plus un simple morceau de viande. Dès qu'elle plane sur son amant, mâle ou femelle, elle ne revendique pas seulement le droit de l'orgasme mais épouse la douce responsabilité de donner du plaisir. Elle peut voir le corps entier de son amant le toucher partout, l'étreindre et l'embrasser, s'approcher de lui, s'éloigner. Les variations sont infinies.

LE POUVOIR DU CON C'EST LE NON-POUVOIR

Bien qu'on puisse avancer que le développement du capitalisme industriel a coïncidé avec une époque de répression de la sexualité féminine, il ne s'en suit pas que les femmes vont retrouver leur sexualité quand le capitalisme aura perdu la partie. Regardez tous ces penis dressés avec ces poings levés. Par contre, la famille patriarcale, expression extérieure de la position missionnaire, ne survivrait pas à l'arrivée d'une féminité maîtresse de son propre plaisir. C'est seulement en retrouvant LA PUISSANCE NAÏVE qui est en elles que les femmes peuvent éviter de tomber dans la perversion stérile de la sexualité masculine qui est violence. La violence prend l'agression pour le pouvoir. Le pouvoir du con est la seule forme de pouvoir jamais imaginée qui puisse éviter ce syndrome aride.

Le pouvoir du con c'est la fin du couple millénaire du maître et de l'esclave.

L'amour du con c'est la fin de la peur de la nature, peur qui dans la tradition judéo-chrétienne mène au viol permanent de la terre et du ciel. Ils sont très forts, ils volent à mach 5, ils peuvent nous faire sauter mille fois avec leurs bombes, ils savent même fabriquer des monstres in vitro. Grâce à ces géniaux bricoleurs, l'air est devenu irrespirable, les villes mortelles, l'eau pestilente et l'héritage génétique de l'humanité est en danger.

On dirait qu'il est temps que les femmes se relèvent de ce qu'Engels appelait leur grande défaite historique.

(Traduction très libre d'un article paru dans le journal underground de San Francisco, Good Times).

Cette paire de nichons que tu bringueballes depuis l'âge de 14 ans sous les hoquets d'obscénités des cochons « peine à faire jouir ». Ces deux mamelles qui sont avachies le soir et que tu tritures en rêvant de mutilations sordides. Déconnes pas !

Moi j'en ai marre de voir tes épaules voûtées. Ta dégaine de fille gros pulls et sac à viande le nez plongé dans ta merde. Raz-le-bol de voir les autres se faire baiser par les copains.

Gonfle toi dans les tee-shirts de ta meilleure amie et tu verras comme c'est bon des seins qui jouissent comme des saulds des seins libres et bien à toi... Entre-nous ils ont la terrible mémoire des opprimés.

ODE, dodue à la PUTE chérie « Vieille putain », fière « flétrie » Saluée par Jésus, salie par les us de ceux que tu soulages

Ne solde pas tes mols labeurs mais tarife au poids d'or les heures de ton corps

Comme un tronc pour les pauvres tu reçois pour donner ton meilleur bien à tous les chiens...

Ecoute, écoute, un peu : Elève ton tas d'or pour te garder l'échine des coups de pied au cul réservés aux vaincus.

Car le « vulgum pecus » honore ton noble vice « écumoire d'amour » pourvu que chaque jour sur sa boue tu pisses.

La révolte féminine ça commence dans un "garçon manqué", ça commence dans une sale "gouine" aussi

Je n'ai pas voulu de nœud rose dans mes cheveux. Etais-je un « garçon manqué », une « sale gouine », une petite fille déjà révoltée ?

Je n'ai pas voulu me séparer des jeux de mes frères et jouer seule à la poupée.

Etais-je un « garçon manqué », une « sale gouine », une petite-fille déjà révoltée ?

J'ai préféré les pantalons aux jupes qui entravent.

Etais-je un « garçon manqué », une « sale gouine », une petite fille déjà révoltée ?

Je n'aimais pas que les mecs, rois des trottoirs, des bars et des cinémas, me sifflent, me pincent les fesses et me baratinent avec mépris.

Etais-je un « garçon manqué », une « sale gouine », une adolescente déjà révoltée ?

J'ai embrassé une femme, ma sœur, j'ai couché avec une femme, ma sœur et je m'en suis trouvée fort bien, cherchant l'égalité.

Suis-je toujours un « garçon manqué », une « sale gouine » ou toujours une femme, une femme révoltée ?

Je n'ignore pas que dans l'homosexualité, il existe des filles dites « jules » dont le déguisement ne me fera jamais oublier qu'elles sont des femmes, des sœurs, des victimes du pouvoir mâle, du phallogratisme comme toutes les femmes bien qu'elles s'identifient au mâle et tentent quasi magiquement (imaginativement) de s'en approprier les prérogatives, les pouvoirs. Il s'agit de la même sorte d'aliénation qui poussent certains noirs à se décréper, à ressembler le plus possible aux blancs afin (croient-ils) d'échapper à la malédiction d'être noir dans un milieu raciste et de participer au monde élu « supérieur » des blancs.

La lesbienne « jule » n'a pas plus de pouvoir que nous, sa « virilité » est imaginaire, comédie et phantasme, c'est une femme, elle est notre sœur en dépit de son complet veston et de ses rêves de pénis.

avortement

des histoires vraies

J'avais 16 ans et demi. Malade, n'ayant pas mes règles, j'étais inquiète. J'étais dans un lycée mixte, et j'ai demandé à une copine, qui m'a dit : « Tu es enceinte ». Panique. Elle me donne l'adresse d'un toubib à Pigalle. La première fois que je suis allée le voir, il m'a d'emblée tutoyée, mais pas comme une petite fille. Il me dit : « Tu es enceinte d'un mois ». J'étais paniquée et complètement désorientée. C'est lui qui m'a posé la question : « Quest-ce que tu vas faire ? ». Je n'en savais rien du tout. Il n'était pas question pour moi de me marier : je n'avais pas de mec, le type était à La Rochelle, j'avais couché avec lui à l'Alpe d'Huez, pas moyen de le rejoindre. Pas question d'en parler à mes parents (Père ancien croix de feu... catholique...). Aucun lien à ce moment avec Maman.

Donc, je décide seule de me faire avorter. Je retourne voir le médecin, rue X..., trois semaines plus tard ; il me dit : « Viens me voir dans une semaine et tu prends deux cachets d'aspirine ». Huit jours plus tard, j'arrive. Il me dit : « Allonge-toi » et me fait ce que j'ai appris être plus tard une dilatation du col de l'utérus. Il ne m'explique rien. Il me renvoie en me donnant rendez-vous pour le lendemain, m'ordonne de prendre à nouveau deux cachets et de « bien dormir ». Je comprends que « cela » va se passer le lendemain. Le jour suivant, angoissée, plus

j'approche de son cabinet, plus j'ai les jambes molles. C'est l'enfer. Pendant une heure, curetage à vif. « Pour te donner une leçon ». Deux minutes après, il me met dehors. J'ai fait deux cents mètres environ et je me suis évanouie place Pigalle. Je me suis retrouvée chez un pharmacien qui me demande : « Vous êtes enceinte ? »... Je suis rentrée chez moi en banlieue complètement vidée. A aucun moment, il ne m'a demandé de fric. Deux jours, plus tard, il vient me chercher au bureau de mon père (je tapais le courrier pour 300 F par mois!) pour déjeuner. J'ai accepté parce que je me sentais redevable envers lui, et je n'osais pas lui dire que je n'avais pas de fric. Nous nous sommes dirigés vers l'avenue de la Bourdonnais. Il me dit : « Je vais chercher des papiers, accompagne-moi... ». En fait, nous sommes arrivés dans une petite chambre dégueulasse ; il a fermé la porte, il m'a violée. En plus, il m'a demandé : « Tu la sens bien ? » Deux jours après un avortement sans anesthésie, alors que je saignais encore, c'est pas mal vraiment ! Ensuite, il a osé me téléphoner plusieurs fois. Pendant des années, j'ai pas voulu en parler. Le sordide est pour tout le monde, sans distinction de classe sociale quand on n'a pas de fric et qu'on n'est pas « mariée »... grâce aux lois plus que répressives sur l'avortement !

Mouvement
de Liberté de l'Avortement
M.L.A. B.P. 370 - Paris 13

L'action pour l'avortement libre a été « récupérée » sous diverses formes qui tendent à lui substituer l'avortement thérapeutique. Or, il y a une différence qui n'est pas DE DEGRE, MAIS DE NATURE ; l'avortement thérapeutique, aussi libéral soit-il, impose encore une réglementation du droit des femmes à disposer de leur corps et de leur vie. Il ne faut donc soutenir aucun projet posant des conditions, quelles qu'elles soient, à l'avortement. Ce qu'il faut obtenir c'est l'abrogation pure et simple de la loi.

Il faut souligner que cette loi, qui est discriminatoire puisqu'elle ne vise que les femmes, a été faite en 1920, à une époque où les femmes ne disposaient pas encore du droit de vote. Les femmes ne doivent donc pas se sentir liées par elle.

Ne reconnaissant pas la loi, il faut refuser également la pseudo-justice qui permet de l'appliquer et entraver l'action de celle-ci par tous les moyens. La liberté de l'avortement est la première étape de la libération des femmes car l'interdiction de l'avortement n'est qu'une des oppressions matérielles qui contraignent les femmes et les forcent à se vivre exclusivement comme des épouses et des mères. La plupart des femmes n'ont pas la possibilité de décider de leurs mater-

nités ni des conditions dans lesquelles les enfants seront élevés. Ces conditions s'appellent aujourd'hui la famille, c'est-à-dire, ENTRE AUTRES, 50 heures de travail ménager non rétribué par semaine.

Le combat pour la liberté de l'avortement n'est donc qu'un moment et un aspect, mais fondamental, de la lutte contre l'exploitation des femmes. Cette exploitation a lieu en particulier par le biais de la famille. Il faut donc refuser que la maternité soit obligatoire, et que la responsabilité des enfants incombe exclusivement aux seules mères.

Cette lutte n'est pas limitée à la France. Dans tous les pays capitalistes avancés se développent des mouvements révolutionnaires qui s'attaquent aux structures patriarcales qui sont celles de notre société ; cette lutte doit être la même partout.

Considérant que chaque femme quelles que soient sa classe sociale ou ses conditions de vie, a le droit de décider librement et consciemment de la procréation, l'Association se fixe comme objectif :

- 1.) L'abrogation de tous les textes législatifs ou réglementaires portant répression de l'avortement ;
— loi du 27 mars 1923 ;
— décret, loi du 29 juillet 1939 ;
— décret du 5 octobre 1953, etc.
- 2.) La généralisation, la gratuité et la totale liberté de la contraception.
- 3.) La défense de ceux ou celles qui seraient l'objet de sanction ou poursuite sur le plan administratif, social ou judiciaire en raison de leur action en faveur de la liberté de l'avortement et de l'abrogation de la législation répressive qui s'y rapporte.

« Choisir... »
171, rue de l'Université
75 - Paris-7
Tél. : 705-21-48

J'ai parcouru ce journal de la première à la dernière ligne sans que mes 54 ans aient été un moment choquées, et je suis reconnaissante à toutes ces filles qui étalent enfin les hypocrisies et les scandales de cette Société. Il faut dénoncer sans relâche l'exploitation de la femme, de la faiblesse. C'est donner des armes aux femmes, et leur apprendre à se défendre il faut leur répéter que ce combat est JUSTE.

Dénoncer l'autoritarisme criminel parfois de l'homme pourra certainement amener un jour les femmes à comprendre que la lutte est pour elles un devoir.

Je vous citerai le cas que j'ai connu en février 1946, à la maternité de Port-Royal (je cite et précise) de cette pauvre femme qui se trouvait enceinte et en même temps atteinte d'un chancre syphilitique rapporté d'Allemagne par son mari prisonnier... On lui laissait l'enfant, parce que la France devait se repeupler... inutile de vous dire que cette pauvre femme était désespérée ; en même temps on gavait de pénicilline depuis trois mois ou six mois je ne sais plus les pauvres fesses d'une fille de 21 ans à qui on voulait à tout prix garder le deuxième ovaire (l'autre avait dû être opéré) atteint de salpingite alors que les médecins savaient que la pénicilline demeurait inefficace... il fallait repeupler la France...

Je me suis trouvée, toujours dans cette même maternité (où j'ai croupi 1 mois et demi), le dernier jour précédent mon accouchement dans la même chambre qu'une jeune femme cardiaque, et enceinte dont les médecins savaient qu'aller à terme était pour elle l'échéance mortelle à 99 %... mais la France avait besoin de se repeupler...

Cette dernière nuit que j'ai passée auprès d'elle je ne l'oublierai jamais, car elle a eu des vomissements, des toux épouvantables, des étouffements, chaque fois je croyais qu'elle était en train de mourir. Elle était si résignée, qu'elle n'appelait même pas les infirmières, et m'empêchait de le faire en me disant : « c'est inutile, de toutes façons, ils ne me l'enlèveront pas ».

Dans cette même maternité j'ai re-

fusé d'allaiter mes filles, car, mise à la diète pendant un mois j'étais exsangue et du reste n'avait même pas de lait ; on m'a traitée comme un chien, et la professeur des élèves-infirmières de cette maternité est venue se permettre de m'engueuler en me disant qu'elle allait me faire « tirer le lait »... et elle a eu le culot d'envoyer une grosse maritorne avec une « tireuse ». J'ai dû faire un scandale et me faire protéger par mon accoucheur qui heureusement pour moi était celui qui est devenu le professeur... spécialiste gemellaire.

Vous pensez bien que ces procédés n'ont certainement pas rétrogradé... et que beaucoup de femmes supportent leur sort avec une résignation que je n'ai jamais possédée.

Je ne sais si l'argument selon lequel le lait de la mère est le meilleur permet des procédés arbitraires d'autorité tyrannique, de toutes façons, il y a dans les hôpitaux suffisamment de femmes qui souffrent d'un trop plein de lait pour qu'on contraigne celles que cela répugne à allaiter... ou qu'on se permette de les contraindre aussi grossièrement...

En lisant « Contraception et avortement » j'y trouve ces lignes : « ...mais l'avortement disent certains c'est la porte ouverte aux abus... » Il est certain que les hommes seront toujours contre quelque émancipation que ce soit de la femme.

Ces abus il faut les examiner avec eux en mettant à vif les motifs réels qui sont le conditionnement de la femme, marché de la viande.

Evidemment, du point de vue du développement industriel prévu au VI^e Plan, le gouvernement ne peut pas tolérer l'avortement qui risquerait de l'entraver...

Par contre aux Indes, on ne voit pas comment arrêter la surpopulation ; en Chine, il y a le contrôle des naissances, et surtout on s'effraie du surpeuplement du globe prévu en l'an 2 000 (et même avant) et qui entraînerait des famines et des épidémies... Pays arriéré on l'a été, mais on s'acharne à le rester, sous prétexte de concurrence économique avec d'autres pays d'Europe tel que l'Allemagne.

Non monsieur vous n'aurez pas ma vie en otage
vous ne choisirez pas
ma peine
vous ne parlerez plus
pour moi
non monsieur vous n'achèterez pas
mon corps
avec vos belles paroles creuses qui n'effraient plus que les oiseaux
j'avorterai si je le veux
de tous ces bruits de vous
je cracherai si je le veux votre vie dans les lavabos
ou bien le monde sera beau
ou bien le monde sera autre
ou bien le monde sera mien
ou bien le monde pourra
dans les eaux enfuies de mon ventre.



Depuis longtemps, l'idée que les pelouses, faites pour le plaisir de marcher, couvrir et jouer, ne servent à rien, si non de prêter à l'interdit, nous scandalise. Le 2 mai, dimanche, soleil, le square Saint-Lambert est plein. Le G.R. 15^e et nous, M.L.F. 15^e nous installons sur ces pelouses tabou. Tout de suite les enfants accourent, heureux. Ils se excitent, galopettes, ballons. Quelques-uns ont compris et promènent tranquillement les "primaires pas dans l'herbe". "Quelle bonne idée, merci..." nous dit l'une d'elles, "vingt ans que j'attends ça!" - "Quelle chose à changer - Bien petites choses, mais tout ça prouve que les gosses (souvent sifflés par les gardiens, il est vrai) ont joué, vaillants, sur leurs pelouses."

EXPÉRIENCE PERSONNELLE

NOVEMBRE 67 : Jackie, mon eau claire, quand je t'ai connue, tu n'avais plus de visage. Plus que deux grands yeux tristes au milieu des énormes pustules qui mangeaient des traits. C'était cela qui m'avait attirée vers toi. Tes yeux seuls vivants, bleus démesurément, immenses, enfants, qui luttèrent contre une hallucination rongeuse ; démon, sorcier qui faisait place nette autour de toi. Jackie, ma petite femme, tu me suivais partout, des bancs de la Sorbonne jusque dans le lit de quelque aventure passagère, godasse que nous changions souvent, que nous prétions à l'occasion, toujours vite lassées. Nous avons écrémé tous les cafés du quartier latin, effleurant chaque groupe et nous échappant inassouviées, dévorantes et meurtries, laissant derrière-nous désordre, incompréhension de l'homme qui n'a pas été maître et possesseur et qu'il traduit par injure et haine. Oh, Jackie, comme nous étions folles et gaies, te souviens-tu ? Nous nous promenions en sautillant, et quant un importun venait déranger notre insouciance, il suffisait que je passe le bras autour de ta taille gracile pour qu'il s'éloigne effaré. J'aimais tes seins et tes hanches enfantines, ton petit corps maigre et blanc, j'ai désiré faire vibrer ton corps souple entre mes doigts androgynes. Mais nous avions peur de cette simple tendresse, peur d'y briser notre amitié, peur de Lesbos... Jackie, peu à peu ton visage est redevenu humain. Les hommes t'ont de nouveau regardée. Tu as aimé, épousé, enfanté, et te voilà réduite au rôle de mère et d'épouse, comme moi-même. Un monde d'absence nous sépare...

OCTOBRE 67. Choisir... si c'était facile de prendre son baluchon et de dire : « voilà, je m'en vais ». Choisir... mais comment oublier mon compagnon de vie, comment t'effacer, toi, Claude, en tous les autres ? Comment oublier ce petit bout de vie à peine sorti du néant, et cet autre qui pousse en moi ? Choisir... mais n'est-il pas déjà trop tard ?

DECEMBRE 67. Mesdames, Mesdemoiselles, connaissez-vous l'amour, le bel amour ? non... Des casseroles, Mesdames, des balais, Mesdemoiselles, des casseroles reluisantes, des balais baladeurs, et la promesse de beaucoup de cris d'enfants. Ne croyez pas que je plaisante, ce pourrait être pire après tout. Maintenant avec le progrès, Ajax ammoniacé et tout est lessivé, l'amour est briqué en deux coups de chiffon. Chips florod, blonde à croquer, votre

**ELLES SE FONT FAIRE
DES GOSSES
SANS RÉFLÉCHIR**



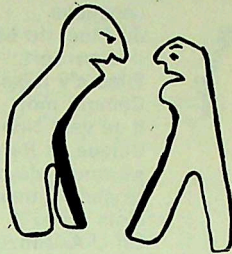
mari vous aimera mieux avec les conserves Bret. Et puis, si cela ne vous suffit pas, il vous reste la possibilité de prendre un amant. Cela fait partie du progrès, et n'est même plus un luxe maintenant. Prusic vous offre le meilleur choix au meilleur prix. Prusic, idée fixe... godasses bon marché, vendues sous cellophane avec produit d'entretien en sus, gratuit. Les petits cadeaux font les bonnes affaires. N'ayez donc plus de préjugés ridicules, soyez prusic... Mais n'allez surtout pas faire la bêtise d'échanger votre mari contre votre amant, vous ne feriez que changer de casseroles...

MAI 68. Viviane, petite femme paumée, plus forte que les hommes malgré leur ironie et tes fluctuations. Tu me dis : je suis aérienne et frise sans cesse la folie, je dois écrire. Oui, je craque de toute part et ma tête est un vaste chaos, mais rien, pas même Claude, ne suffit à y mettre bon ordre, parce que je ne le veux pas. Ma douce folie, c'est en fait ma force et mon équilibre. Je veux que vivent tous mes démons, nymphomanie et misandrie. Je veux vivre avant qu'il ne soit trop tard. Tout ce qui doit être fait sera fait : je serai bonne mère ; mais je serai aussi dans l'ombre, la vague éphémère et sans lien, le tourbillon. En ce moment même où je suis mise en dehors de tout de par ma position de mère, je ressens une haine farouche pour tout ce qui me limite : l'homme qui est responsable de ces enfants, et ce petit Vincent que j'ai pleuré d'avoir, que j'ai souhaité perdre et que je n'aime pas encore... Cette haine s'adresse aussi à notre société d'hommes où la femme est toujours étouffée. Et je n'ai pas la force pour me défendre. Mais j'ai appris, avec ces deux maternités si proches, la longue patience où les mois ne se comptent plus. Mon printemps est mort maintenant. Mon été est torride et brûlant. Je me réserve un automne éternel et violent, une mort brusque sans hiver.

26 ans, il est temps que je m'éveille.
Voilà, bonnes gens
J'avais quelques chose à faire
Sur cette terre malade
Quelque chose à crier,
Je ne sais pas quoi
Exactement.

SEPTEMBRE 68. En ce moment où nous vivons comme des étrangers, où nous ne sommes plus capables de retrouver le dialogue, en ce moment, c'est très dur, mais je ne peux plus reculer parce que je crois fermement que je t'ai perdu, Claude, et qu'il n'est qu'un seul moyen de nous retrouver... nous retrou-

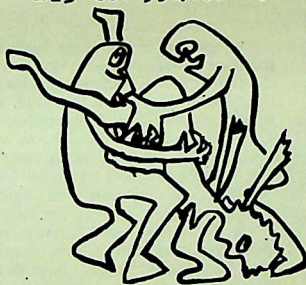
**VOUS AVEZ VU CBS 300
SALOPPES QUI SE SONT
FAIT AVORTER ?**



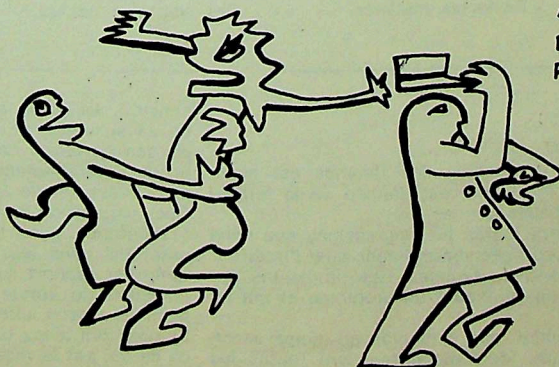
ver différents, c'est cette séparation qui nous est nécessaire maintenant. Il me faut émerger de ce monde de haine que j'ai forgé pour me protéger de l'abrutissement. Il te faut émerger toi aussi du sommeil insouciant, de ce qui était pour toi bonheur et pour toi mutilation. En ce moment nous sommes morts l'un pour l'autre et c'est séparément que nous devons renaître. Je suis de pierre pour toi en ce présent tragique, parce que je veux t'obliger à changer...

OCTOBRE 68. Après la remise en question totale de la notion de couple de maternité, problème : comment résoudre l'antagonisme entre ce qu'est la vie qu'autrefois j'ai choisie et que maintenant je récuse. Il y a schisme total entre ce que je voudrais être, qui m'obligerait à partir en abandonnant tout, et Claude, et les enfants ; et cette cellule familiale que j'ai créé. Mai 68 est responsable. Mai 68 m'a apporté la libération totale que je ne pourrais appliquer qu'en faisant beaucoup de mal à celui qui m'aime, à ceux que j'ai mis au monde. J'ai cru la duplicité possible : vivre le jour socialement intégrée et redevenir le soir la nymphomane des temps lointains. Et il y a eu le grand CRAC de Claude, qui n'est pas apte à comprendre ma liberté, ni mon insatisfaction. Alors le problème est toujours là : choisir. Choisir entre la destruction totale d'une partie de moi-même et ne

**ET ELLES REFUSENT
LES CONSÉQUENCES**



pas « tuer » la femme de Claude, ni la mère de nos enfants. Ou m'exprimer en toute liberté, avec tout ce que cela peut comporter de folie et de douleur. Voilà 3 ans que nous sommes ensemble Claude et moi, et maintenant que cela ne va pas, je remonte en arrière et fais le point. Je me souviens que la vieille de notre mariage, j'ai voulu fuir, parce que j'avais très peur. Mais nous n'étions pas assez forts pour vivre ensemble sans être passés devant la mairie. (Sans doute maintenant saurions-nous faire face aux agressions diverses...) Je me souviens aussi d'une brève tentative d'appréhender le monde à ma façon, c'est-à-dire de faire connaissance par l'amour. Echec, parce que je n'étais pas assez forte encore pour m'avouer telle que j'étais et l'exprimer sans culpabilité. Echec parce que j'ai senti à quel point c'était une remise en question totale de mon union avec Claude, et cela a entraîné à ce moment là la réaction inverse. Je me suis mise à aimer

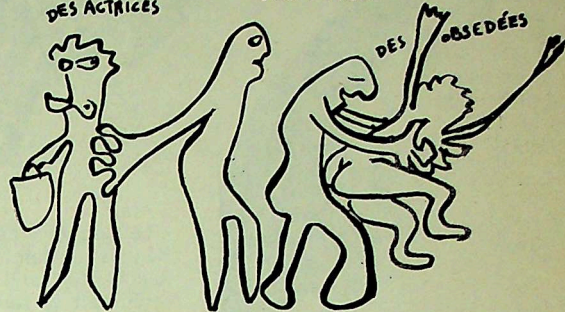


**ALLEZ HOP, C'EST PAS TOUT,
FAUT QUE J'AILLE VOIR CE QUE
FONT MA FEMME ET MES GOSSES**

Claude avec plus de force qu'avant sans plus rien pouvoir savoir, et j'ai désiré des enfants de lui. Enceinte, tellement dominée à ce moment là, parce que ne me sentant plus réellement moi-même, je me suis raccrochée à Claude parce qu'il était le père des enfants que j'ai portés et il ne m'a pas toujours été d'un grand secours. Je me suis sentie toujours terriblement seule pour porter nos enfants. J'ai compris que cette maternité que j'avais voulue au départ, j'en étais seule responsable et là encore il y a eu échec. Je porte en moi maintenant la haine de la maternité et la haine de l'homme qui réduit ainsi la femme et reste toujours aussi libre.

DES ACTRICES

DES PUTES



FEVRIER 69.. Peu à peu, le cauchemar tire à sa fin. L'été va venir et Vincent sera grand. Dans ma rage d'oublier la petite enfance de Vincent, ce temps maudit où malgré moi souvent j'ai été si dure et si brutale avec lui, j'ai tout donné ou jeté ce qui ne sert plus. Je ne voulais plus garder aucun souvenir de cette époque. Vincent le mal venu, que l'on a cru sourd à 6 mois parce qu'il était insensible à tout bruit du monde extérieur, et ne babillait même pas parce que je l'avais beaucoup trop délaissé, et qu'il avait poussé tout seul sans l'amour d'une mère. Je garderai toujours en moi cette plaie ouverte d'avoir blessé à vie un enfant. Et malgré tous les efforts que j'ai pu faire depuis que j'ai pris conscience qu'il était aussi mon fils et qu'il était très doux et exclusif comme Julien, je garde le sentiment d'avoir envers lui une dette irréparable. Drôle de chose... Moi pauvre fille déséquilibrée je suis l'absolu pour ces deux petits êtres, je suis leur chaleur, c'est là le piège... L'amour maternel n'a pas de raison d'être. L'enfant qui vient au monde est un étranger qu'il faut adopter, qu'on le désire ou non. C'est un don total et sans retour, seul amour véritable façonné par l'habitude ; le fait de voir jour après jour s'éveiller un destin. Et la mère est prise au piège de cet amour quémanté, arraché, de cette évolution d'un monde dont elle est le moteur indispensable... Je ne peux plus imaginer les petits sans moi ; il st trop tard maintenant.

MARS 68. Je croyais que j'allais m'exprimer en prenant seule en main mon propre destin. Travailler... Qu'elle catastrophe. J'ai l'impression de m'enfoncer dans un monde où vivre signifie passer les 7/8 de sa vie à être asphyxié. Pourrir d'une bonne morale rassurante et étouffer la peur par le travail. Peur de la révélation de son être ; de sa solitude ; de l'absurdité de notre monde ; peur de cette totale destruction de notre personnage social. Je ne sais plus du tout ce que je voulais. J'ai transformé mon mari en amant, ceci est une réussite mais je refuse de m'asphyxier et je ne vois pas d'autre solution avec les enfants... Cependant où est l'évidence ? Accepter de ne voir les enfants que deux jours sur sept, accepter de ne vivre que quelques heures par soir et courir, la tête prête à craquer ; respirer le métro ; je me sens traquée de toute part, mal dans ma peau. Partout j'étouffe de ne savoir où reprendre souffle, où poser mes nerfs. L'enfant qui pleure sa mère, cherche sa chaleur au coin des seins, est évident. Il a raison, comme a raison le suicidé qui fuit le monstre. Assassinat partout. Assassinat de l'évidence. Même nos yeux sont constamment agressés « Ne mettez pas les pieds, c'est moi qui les lave... » Quoi mes pieds ? Non, la chaise... Où mettre mes pieds, mes mains, ma tête et le grand démon qui bat dedans à tout rompre, bloqué dans sa respiration, figé dans un début de sourire, un baillement brusquement coincé... Pour l'instant le monstre est le plus fort et je hurle et tourne rond dans ma cage. L'évidence était de ne pas attendre ; chaque minute emprisonnée est perdue, comptée. Mais le monstre a les doigts crochus et s'agglutine, et je dois faire la morte, attendre...

La roulotte, elle, est évidente.



LA REPRESSION DU SILENCE

Je n'ai jamais connu répression plus terrible que celle du silence et de la négation. Donnez-moi des juges que je me révolte, des prisons que je m'enfuis, des familles que je les déteste ! Frappez au ventre que je vous voie tout plutôt que ce silence qui dit que je n'existe pas !

Ma vie : tout ces silences : silences de gosse, silence de femme, silence d'homosexuelle.

Ces trois ordres de se taire, imposés par un même ennemi, un ennemi diffus dans toutes les têtes, la vôtre et la mienne, un ennemi qui n'a même plus besoin de dire clairement sa loi pour qu'on plie, qu'on obéisse ! L'ordre moral du pouvoir-phallus.

Silence autour de ta folie, ma mère. Ils t'ont bien possédée, les hommes, avec leur « FAMILLE et PATRIE », « les LIENS SACRES DU MARIAGE », « l'INTIMITE DU FOYER ». Ils t'ont soigneusement élevée pour eux. Ils t'ont donné un nom. Ils t'ont protégée. Tu leur a donné un enfant. Ils te l'ont rendu, ce poids énorme que j'étais à quatre ans. Eux, ne faisaient que divorces, et toi tu crevais.

Sur tout ceci le silence de la légalité !

Silence parce qu'on avait peur pour toi des hôpitaux-prisons, des psychiatres-flics. On a étouffé tes cris dans la chambre, on t'a cherchée dans les commissariats. En silence j'ai reçu tes coups, en silence tes viols, en silence j'ai vu tes vingt suicides, silence encore lorsque tu me faisais croire qu'on m'empoisonnait, en silence j'ai souhaité ta mort, en silence on m'a montré du doigt, en silence j'ai eu tellement honte.

Aller à l'école avec tout ce froid à l'intérieur. Le plus difficile des exercices c'était ces épouvantables récréations. En silence je me suis appliquée aux jeux et aux rires comme on apprend un pensum. Je n'ai pas réussi, j'ai eu honte de ce monstre qui ne savait pas être un enfant. Heureusement qu'on apprend tôt le silence aux enfants, qu'on les plie à l'obéissance et au respect, qu'on les brise, car c'est eux qui diraient les plus grands scandales et leurs propos seraient toujours les plus subversifs. Vite des juges et des prisons pour les petites filles de 7 ans.

J'ai grandi dans l'attente de parler, de crier ! Mais on attendait des choses trop précises de moi. Sois belle, et tais-toi. Sois aimable. Sois gaie. Sois jeune en fraîche, séduis, plais, rivalise. J'en ai rien à foutre du jeu futile des amours hétérosexuels, je traîne avec moi un bon paquet de grandes vérités que j'ai reçues comme des coups de marteaux. J'en ai rien à foutre de ces rôles que vous m'accordez, les mecs. Je vous la rends cette identité que vous me donnez au prix d'excisions diverses !

Toute cette sauvagerie et cette indécence que je suis, n'arriveront pas à couler dans les moules bien propres et bien corrects de la société. Sans succès je m'étais appliquée à être un enfant, je ne devins pas non plus la femme qu'on attendait.

Et le silence a continué jusqu'à toi. Mon amante à qui je donne n'importe quel nom, que j'embrasse n'importe comment, avec qui je réinvente tout, l'enfance, les joies simples, le rire, les mots les plus difficiles à dire. Tu m'a déliée comme on rééduque un paralytique, membre à membre. Seulement de toi qui m'est tout, mon amante, ma mère, mon endroit, et n'importe quoi d'autre, de toi il ne faut pas que je parle.

Toujours la grande conspiration du silence. Coupée de l'enfance en bleu, blanc, rose qu'on se doit d'avoir par l'enfant que j'étais ; coupée des hommes par la femme que je n'ai pas voulu être ; coupée des femmes par la lesbienne que je suis, toujours marquée du saut de la différence, de l'indifférence, et de la solitude, par un ennemi omniprésent mais impalpable. Je m'étais retranchée du monde ; avec toi, dans ce petit, tout petit lieu qu'ils nous avaient laissé, malgré mon immense envie de vivre et cette peur de pourrir déjà. J'ai cru longtemps n'ap-

partenir à rien, être la différence même, ne pouvoir parler et lutter avec personne.

Aujourd'hui s'il s'agit de se libérer de ce doigt constamment sur nos bouches, s'il s'agit d'être, alors je prends ce qu'on m'a laissé de révolte, d'élan, de spontanéité, et y'en aura pas lourd pour venir.

On m'a tranchée, coupée, brisée, déjà en douce. On m'a baillonnée, on m'a fait taire, on m'a écrasée en toute légalité.

Tout est déjà fait !

Montrez moi vos vrais visages de flics, vos vrais bâtons de gendarme, vos vraies gueules de pauvres types, et plus jamais ce silence !

Dire que la femme acquiert son identité par l'homme, dire qu'elle ne vit que par procréation, dire qu'elle n'a de prise sur le monde que par l'amant ou le mari est un euphémisme, Je dis que l'homme en quittant la femme la condamne à mort !

Je dis que cette société a pris ma mère et la tienne, je dis que ce monde d'hommes les a tuées. Encore combien de crimes laissera-t-on commettre dans le silence ?

Comme ils étaient bien lâches et bien faibles nos pères, ils nous ont écrit, l'un avant de vieillir, l'autre avant de mourir. Leurs lettres nous les avons gardées rien que pour rire à la pensée que c'étaient eux les « maîtres », les « puissants ».

A les en croire ils n'ont pas voulu tout cela, ils étaient jeunes, c'était des gosses de l'occupation, on les a mariés de force, parce que la famille... parce que la guerre... Faut pas leur en vouloir.

D'ailleurs ces mémoires d'outre-tombe elles s'empressent de nous dire que nos mères c'étaient pas des bonnes affaires. La mienne était un peu tuberculeuse, un peu aussi la tienne boitait.

Quand nous sommes nées, cela n'a rien arrangé. De nous voir sitôt arriver ça les a accablés, nos pères. Ils ont changé d'avis. Si on parlait qu'ils se sont dit, ils sont partis.

Enfin, nous voilà seule ma mère, un divorce c'est pas si grave. Tu travailleras et je serai bien sage, t'auras du courage, moi j'aurai de la joie, tu es jeune, on rira ensemble, on va s'aimer n'est-ce pas, un homme de perdu et dix de retrouvés.

Mais tu ne veux rien entendre.

Le curé avait dit que le mariage était sacré, que le lien brisé tu étais damnée. 20 ans à broder, 20 ans à attendre de naître et de vivre, 20 ans à penser à « son » foyer, à « sa » maison, à « ses » enfants, 20 ans à lui préparer ton corps. 20 ans pour te dévitaliser, te dessécher, t'affaiblir. Ce divorce vous a laissées sans travail, pourquoi apprendre un métier puisque vous lui étiez destinées ?

Sans travail, avec ce poids énorme que nous

vous étions à 6 ans. Vous avez lutté avec ce monde là, ce monde d'hommes dont on vous avait préservée, ce monde que vous n'aviez vu qu'au travers de votre famille qui vous aimait tant, de votre mari qui vous protégeait si bien. Vous avez vu l'envers de l'image naïve qu'on vous peint. Une image avec un service de porcelaine, « la chaude intimité du foyer », de « jolis petits rideaux blancs », et « un bon livre de cuisine ».

Ce monde là vous a tuées, avec ses employeurs qui disent : « couche, ou j'te renvoie », avec tous les autres qui pensent qu'une divorcée ça se baise, mais ça s'épouse pas.

Avec les défaites, les désillusions, la misère et nous qui étions votre remords, c'est devenu insoutenable. Ta mère un matin s'est arrêtée. Elle a refusé le travail, refusé de t'élever, elle a dit assez. De l'hôpital psychiatrique à l'hospice, de la salle commune au jardin public, de la table au lit, puis du lit au lit, puis l'engourdissement des jambes, des doigts, des mains, et puis ses yeux pour pleurer, et puis l'agonie. ADIEU !

Toi ma mère, tu survivis à ton esprit. Violente et folle, voilà ce que tu me restes ! Et en moi l'indélébile souvenir des coups que tu me donnais, des vitres que tu brisais, des convulsions que tu recommençais, de tes faux suicides, de tes retours entre deux flics, de tes mains ensanglantées, de tes propos insensés, de tes agressions la nuit sur mon corps, de tes viols simulés, de tes chants à tue-tête, de tes baisers, de mes peurs quand tu m'interdisais de boire parce qu'on voulait m'emprisonner. Qu'est-ce que cette société ou la famille pauvre que nous étions préfère vivre dans la terreur plutôt que de confier un malade à l'hôpital-prison, aux psychiatres-flics ?

Qu'est-ce que cette société ou l'assistante « sociale » venait juste assez pour avoir bonne conscience ?

Qu'est-ce que cette société qui glorifie la mère, mais m'a obligé à souhaiter ta mort chaque soir ?

Qu'est-ce qu'une société qui parle de l'enfance sacrée mais laisse briser les enfants dans l'indifférence ?

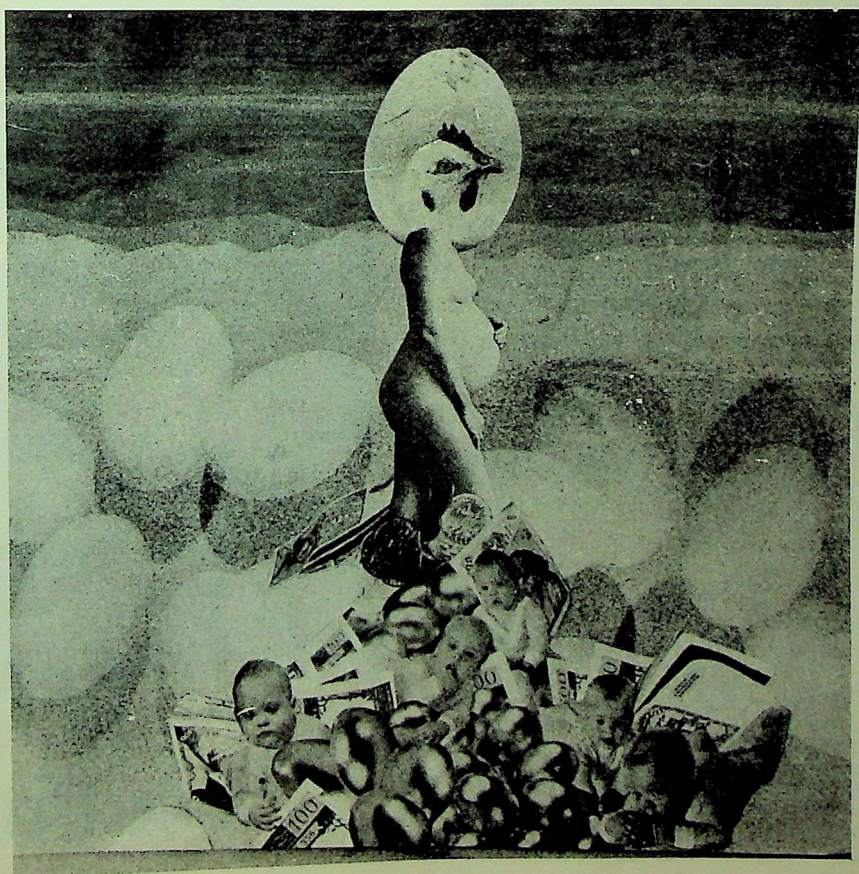
Car ma vie est une survie et mes elns sont prises.

Qu'est-ce qu'une société qui condamne à mort la femme sans homme ?

Sortons d'un désespoir si grand qu'il pourrait bien nous empêcher même de lutter !

Ne restons pas la peur au ventre, parlons d'un silence si ancien qu'il en dit long !

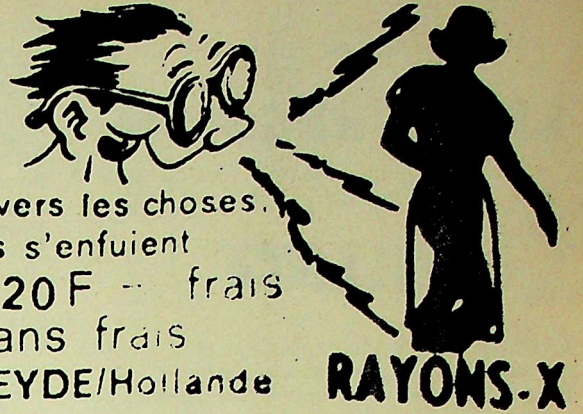
Quant à toi, mon amie et mon amante, toi qui me connais, ton enfance écochée contre la mienne, on va se refaire un printemps, un bain de jouvence, un début du monde à nos corps ! Comme avant les coups, le mépris, la honte, comme avant les hommes.



H L M

LUNETTES SUPER SEXI

Ayez l'illusion de voir à travers les choses.
les robes' les jeunes filles s'enfuient
Paiement au facteur 20 F -- frais
ou d'avance 20 F, sans frais
G CLUB, BOX 60C, LEYDE/Hollande



DANS LES H. L. M.

J'ai recueilli plusieurs témoignages de filles des banlieues qui m'ont raconté leur vie en se marrant à moitié ; et elles ne s'en rendent pas compte, mais à la source de leur désespoir, il y a le monde impitoyable et dur des hommes, qu'ils aient pour nom leurs pères, leurs frères, le mec qui les a violées, les flics, les toubibs qui leur ont ouvert le ventre, parce qu'elles avaient mal, et qui leur ont enlevés les ovaires etc... les patrons, les curés, les petits macs qui leur soutirent leur paye de fin de mois, qui leur font du chantage à l'amour pour les forcer à demander des avances et qui les roulent à coup de pieds quand ils s'aperçoivent qu'elle a fait des heures supplémentaires en cachette pour se payer des pompes, etc... Mais vous n'y pensez pas ; Une fille de banlieue aimer une autre fille ! Elle se ferait lyncher à coups de cailloux comme à la belle époque, et ses patrons s'ils venaient à l'apprendre la foutraient à la porte. Quant aux parents, alors là !...

Vous avez encore la grande chance d'avoir ne serais-ce qu'un soupçon de protection, pour la majorité. Ici c'est impossible et impensable, parce qu'on risque sa peau, si on a des mecs un peu à côté du social. C'est pas facile. Pourtant là où j'habite, c'est-à-dire dans les H.L.M. presque toutes les femmes mariées font l'amour entre elles et en cachette. Mais elles se feraient arracher la langue plutôt que de l'avouer ; et leurs filles, faut que ça se marie avec un mec, forcé. Même si elles en ont chié à cause des hommes.

J'entends des pères dire à leur fille « que j'te vois et le père ou les frères savent très bien de quoi ils rase la tête ! ». Ici c'est la java du martinet jusqu'à seize, dix-huit ans, et les pères qui traquent leurs filles continuellement pour les surprendre, s'embusquent au coin des rues à la sortie de leur travail pour les guetter, et se jeter sur elles comme un taureau furieux pour lui mettre une volée de toutes ses forces en lui criant « t'as pas honte putain ! » si jamais il la voit avec un garçon. C'est la misère qui fait ça, et le père ou les frères savent très bien de quoi ils veulent défendre leur fille. Ils veulent lui éviter les pièges des mecs ; et ça n'en finit pas. N'empêche qu'à force de recevoir toujours des trempes pour filer droit, la fille qui a besoin d'affection invente n'importe quoi pour être aimée, en confondant la baise et l'affection, elle se trouve engrossée, mariée en catastrophe, et que c'est pas joli à voir, le résultat. Car si Monsieur Godard déclare que c'est à Lausanne (ville d'Europe fasciste s'il en est, où toutes les filles font du sport de luxe, voile et safaris, skis l'hiver etc...) qu'il a vu les plus belles filles du monde, moi qui connais Lausanne, je peux bien dire sans aucun préjugés que c'est dans les H.L.M. et dans la misère que j'ai vu les plus belles filles. Filles de l'« amour », comme on dit. Mêlées de sang noir, arabe, et sans aucune barrière, parce que c'est un luxe qu'on ne peut s'offrir dans la misère. Féminité battue, tordue, baisée et méprisée ; tant par les hommes que par l'humanité entière ; (et ici, sans les en accuser vraiment, je mets aussi les femmes ; certaines au moins). Que l'on retrouve malades, sans énergie et alcooliques ; défigurées par tout. Pourquoi elles ?

A force d'entendre toujours les mecs dire qu'ils sont « mysogines » (et là, remarquez bien que j'ai remarqué qu'ils le sont surtout avec des filles sans fric ni avenir pour eux, alors qu'ils sont à renifler et à ramper derrière les belles, genre magazines, peinturlurées et tout, qui jettent de la poudre aux yeux de la belle société, ou avec les plus moches filles à pognon, relations, « pièges à cons ! »).

Bref, les mecs sont mysogines, d'accord ; mais moi, depuis que je suis née, je suis... heu... la même chose que mysogine ; l'équivalent, quoi. Trouver le mot, car il n'existe dans aucun dictionnaire. Avec des copines on s'est mises à chercher partout, dans le Littré, le grand, le petit, partout dans la littérature, rien. C'est-à-dire que dans ce monde fait et construit pour eux, les bonhommes ont le droit de ne pas aimer les femmes, malgré tout ce qu'ils leur font, mais que les femmes, elles, ça va de soit, n'ont pas le droit d'avoir de l'aversion pour eux ; ça n'est pas du tout prévu, ça. Justement, c'està nous d'inventer ce mot là, et pour une fois merci aux mecs de nous avoir laissé l'initiative, parce qu'on peut à notre tour les transformer en tartignols, si on trouve un bon mot !

Pot:

- Récipient de forme arrondie dans lequel on peut mettre n'importe quoi
- Terme familier signifiant "chance" ex:avoir le pot qu'il ne nous batte pas
- Femme cf:
 - tonneau
 - bonbonne
 - boudin
 - cageot
 - potiche etc

Moitié:

- Partie de quelque chose;ne peut faire un tout à elle seule;n'a pas de sens sans l'autre moitié
- Terme utilisé avec condescendance par les hommes pour désigner l'objet qu'ils utilisent
- Femme cf:
 - femme de untel
 - fille de untel
 - madame Jean Dupont

Souris:

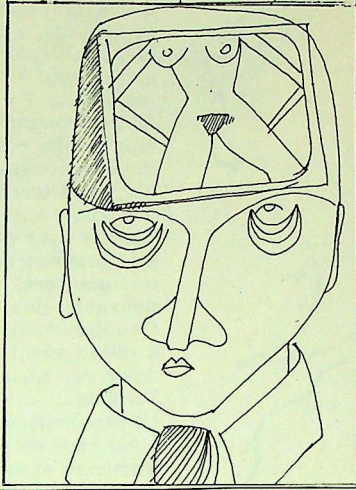
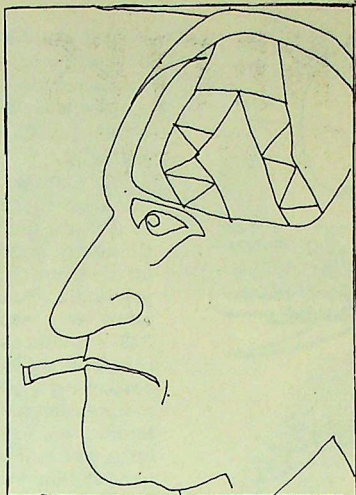
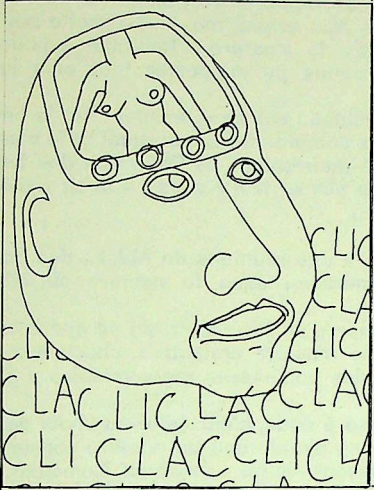
- Petit animal qui fait peur aux "nanas"
- Impératif du verbe sourire, on vous le dit surtout quand vous avez envie de pleurer
- Femme cf:
 - lapin
 - jument
 - sauterelle
 - puce, bestiole
 - grenouille (de bénitier)
 - grue,
 - biche, chatte etc

Trou:

- Orifice à combler (pardon con-bler) ex: trou sans fin, trou de serrure...
- Diminutif de trousseau:lingerie que les jeunes filles devaient confectionner en attendant le prince charmant (elles n'avaient rien de mieux à faire et on les vendait plus cher)
- Femme cf:
 - sexe
 - cui, vagin
 - tirelire
 - conne, connasse



il
souffre



JE VAIS AVOIR 30 ANS LE MOIS PROCHAIN

A Apt, j'ai trouvé votre journal. C'est chouette. J'attends le second numéro.

Moi aussi j'en ai des colères refoulées. En gros, je suis l'aînée de cinq enfants d'une famille de prolétaires très pauvres : pour de la toute puissance paternelle, soumission des femmes, ma mère fait le ménage, torche, lave son linge à la main, fait la bouffe, travaille comme femme de service dans une école, pen-

dant que mon père le soir regarde la télé avec ses fils bien-aimés.

Enfance triste et sale où les filles devaient subir leur conditions de futures femmes soumises tandis que mes frères se prélassaient et discutaient avec le père ? Pas le droit à la parole sinon gare à la trique quand le père rentrerait saoul. Ma mère criait et pleurait quand j'avais du sang plein la gueule. J'ai vite compris que le monde appartenait aux hommes et j'ai commencé de les imiter. A six ans école buissonnière. A sept, falsifications des carnets scolaires. Seulement j'étais une fille avec un



elle en est la cause

L'irritabilité, la dépression, les céphalées, la diminution de la vitalité et de la libido, l'instabilité d'ordre émotif s'ajoutant aux symptômes les plus courants de carence oestrogénique. Sans qu'il soit de sa faute, la femme en ménopause crée des problèmes pour ceux qu'elle aime.

Pour le soigner, qu'elle prenne de la

trou entre les cuisses. Expérience sexuelle avec pédophile ami de la famille, et oncle refoulé. A onze ans un type me dit que mon père : c'est lui. Il traite ma mère de boulet à traîner (elle est pas con ma mère, elle est assassinée par la société masculine. A treize ans je saute à la Seine et j'engueule le type qui m'a repêché. Je pars en fugue travestie en représentant du sexe fort. Je fait des fugues pendant chaque période de vacances scolaires. A quatorze ans, renvoyée sept fois des écoles communales je vis dans la rue. On tente de me psychanalyser, je me sauve du bureau du toubib. On me met dans un centre d'apprentissage en internat. Je suis le monstre à écraser. J'ose penser et crier ma révolte et mon dégout. J'aime une femme. On m'a enseignée que c'était anormal. Je tente des expériences hétérosexuelles désastreuses. A dix-huit ans, après une cinglante volée pour l'avoir insulté (dire une vérité) mon père me flanque à la porte du gourbi familial. Je retourne à la rue. J'ai faim. Je me prostitue. Une amie de pension me récupère et me trouve un boulot comme éducatrice en maison d'enfants. Je rencontre Nao. J'ai dix-neuf ans, elle quinze. On décide de vivre ensemble. Sept ans à se cacher, à être traquées, insultées. A la fin c'est des « tiens-toi bien, on va nous voir, fais attention à la concierge ». On déménage souvent et on vit d'expédients. On ne s'aime plus vraiment, on a oublié qu'on s'aime, à force des interdits. Nao veut voyager à l'étranger. Deux filles sont exposées à pas mal de danger, surtout quand elles sont homosexuelles. On n'a pas osé, on a eu peur alors Nao a cherché un garçon pour voyager, résignée à se soumettre à l'hétérosexualité ; quand elle l'a trouvée il lui a fait un enfant. Elle a eu peur de l'avortement illégal et sans toubib. Ils n'avaient pas de fric. Alors elle a gardé le gosse. Elle vit aujourd'hui entre ses casseroles, son gosse et son bonhomme. Elle a perdu son grand sourire et ses désirs de voyage. Elle est éteinte, bouffée. Je m'amourache d'une femme sous-fifre d'une boîte de publicité. Je travaille quinze heures par jour, pas pour elle, pour un patron dont elle admire l'aisance et la goujaterie (femmes stupides qui se tuent pour être reconnues égale de l'homme). Un soir au quartier latin, une fille m'aborde, je la suis. J'ai vingt-six ans, je pénètre dans une boîte d'homosexuelle et pour la première fois de ma vie je suis enfin chez moi, une femme parmi les femmes. Mais je comprends que la boîte de nuit est une cachette, au pire, une prison. Dehors rien n'a changé. Nouveau refus. Je pars en Provence à cause du soleil et parce que j'écris des poèmes. Je me prends pour une artiste. Vous savez bien, tout est permis aux artistes. Je vis dans un moulin en ruines avec cinquante francs par mois. Mai 68 je cueille des cerises, la lutte des étudiants ne me concerne pas, rien ne peut changer pour nous. Avec mes anciens copains, on tente la création d'une communauté. Rivalité de puissance entre les garçons. Echec total jusqu'à la haine. Je remonte à Paris, écaillée. Vagabondages. Nouveaux amours. Pour l'un je ne correspond pas aux désirs de ma nouvelle amie, pas de situation, pas de position sociale, insécurité, etc. Je ne veux pas jouer à l'homme. Pour l'autre tentative de suicide. Je me retrouve à l'hôpital psychiatrique de la Queue-en-Brie. On veut faire de moi une femme normale. Huit mois d'internement. On me laisse sortir sous conditions : travailler régulièrement et avoir un logement fixe. On me signale que si je ne rentre pas dans le chemin légal je serai de nouveau internée d'ici trois ans. Je bosse et je loge seule. Je bois tous les soirs, seule dans ma chambre. J'ai mis un an à ne plus avoir peur des gens. Une fille m'aime et me le dit. Elle est mariée et n'est pas lesbienne. Je vis. Mais aimer deux personnes dans cette société pourrie n'est pas possible. Elle ne peut pas m'aimer librement. Je suis revenue en Provence dans ce village d'où je vous écris. Village habitué au tourisme qui me regarde en souriant et ricanant. Village dit communiste où les logements sont plus chers qu'à Paris. Village réservé aux riches, aux puissants donc aux hommes et aux femmes imitant l'homme. J'ai pas de fric, pas de toit. Ici c'est pas pire qu'ailleurs et on peut s'isoler pour ne pas avoir à se composer un personnage. Je vais essayer de faire des chaussures et de les vendre dans les rues d'Aix. Ça me fera peut être tenir, jusqu'à l'hiver. Je vais avoir trente ans le mois prochain et j'en ai plutôt marre.

local : Louise Michel
13, rue des Canettes
Paris 6^{ème}

ont raison
d'avoir peur...
et de fuir dans
le monde

le vide est politique...
par !

est-ce
érotique?

wrck!

?

Nous sommes l'équipe du deuxième Torchon et nous avons envie de parler de nous... de dire qui nous sommes... et qui nous ne sommes pas.

Ce que nous ne sommes pas :

— des spécialistes du journalisme ;

— une mafia tentant d'imposer ses vues politiques par l'intermédiaire du journal ;

— une équipe dirigeante du « mouvement ».

Nous ne représentons pas « le mouvement de libération de la femme »... et d'abord quel mouvement ?

Comment peut-on représenter un « mouvement » ?... S'il est vrai qu'il existe un mouvement de libération des femmes, ce mouvement n'a pas de lieu privilégié. Pourtant il y a des femmes qui se réunissent tous les quinze jours en « assemblées générale » et qui se nomment M.L.F., il y a ces 343 signatures pour l'avortement réunies par le M.L.F. il y a toutes ces réunions du M.L.F. sur la sexualité, le patriarcat, la famille, etc., il y a les comités de quartier, il y a tous les groupes M.L.F. de province... Mais le mouvement de libération des femmes ce n'est pas seulement cela. C'est toutes les femmes qui, partant de leur oppression quotidienne, de leur lutte journalière pour être reconnues, écoutées, aimées réellement, pour gagner leur vie, prendre quelques minutes de repos par jour... en viennent à poser la question fondamentale des rapports de pouvoir entre hommes et femmes, « pourquoi a-t-il le droit de... et pas moi ? », « quelle est cette farce millénaire qui, cachée derrière la « nature » féminine a pour nom « esclavage » ? », « comment avons-nous pu supporter tout cela jusqu'à maintenant ? ».

Le mouvement ce sont toutes les femmes qui se réunissent sur la base de leur révolte commune pour en mieux comprendre le pourquoi et le comment et pour pouvoir lutter ensemble. Le mouvement de libération des femmes n'est pas une organisation ; il n'y a pas et il n'y a pas à avoir « d'équipe dirigeante »...

Ce que nous sommes :

Des femmes qui participent ou non à des réunions du M.L.F., des comités de quartiers, aux assemblées générales, dans la mesure où elles le peuvent... des femmes...

Des éphémères rassemblées le temps d'un journal et qui se connaissent à peine avant de faire ce travail de manière collective, chacune avait le désir de l'élaborer collectivement, des éphémères renouvelables à chaque Torchon.

Le problème immédiat qui s'est posé à nous, c'est celui du choix des articles. Pour ce deuxième Torchon, nous avons reçu un nombre considérable d'articles et de lettres, il était nécessaire de faire un choix. Comment... Des thèmes se sont dessinés : organisation du mouvement, expériences personnelles, articles dits « fond », etc... Nous nous sommes efforcées de faire figurer des articles portant sur chacun de ces thèmes. Ce choix a été fait de manière collective. Si quelques fois le « contenu » d'un texte a été remis en question par l'une d'entre nous, il y a toujours eu un accord général sur la nécessité de le publier intégralement. Nous avons, dans la mesure du possible essayé de contacter les « sources » des articles (une femme ou un groupe) afin d'en discuter. Nous avons tenu à ne jamais modifier un texte reçu.

si on veut!

surement qu'elles ont
bien rigolé!

à part
noter
la censure!

moi, j'vous l'dis,
il faut les suivre!

f'suis
vexable!

et la contre-section!

BOU!

prochaine assemblée générale:
1^{er} Mercredi d'Octobre
aux Beaux-Arts

secrétaires : de Torchon
Marie Dedieu
109, bd
Beaumarchais
Paris 3^{ème}

PHOTOS TOUS DROITS RESERVÉS - DIRECTRICE DE PUBLICATION: MARIE DEDIEU 109, Bd BEAUMARCHAIS PARIS

LE TORCHON BRULÉ

Des Milliers de femmes en révolte



Divorce: les femmes ne seront
plus les victimes
ou la difficulté d'être libre.

Avortement: les femmes
descendent dans
la rue.

La femme eunuque: un souffle d'air
frais a mi-chemin
entre la réforme
et la révolution

Mineures enceintes
et mères célibataires en lutte.

Menstruel 1F

N° 3

S.L.D.B. 21 271 WRT a

LE TORCHON BRULE

Des Milliers de femmes en révolte



Divorce: les femmes ne seront plus les victimes ou la difficulté d'être libre.

Avortement: les femmes descendent dans la rue.

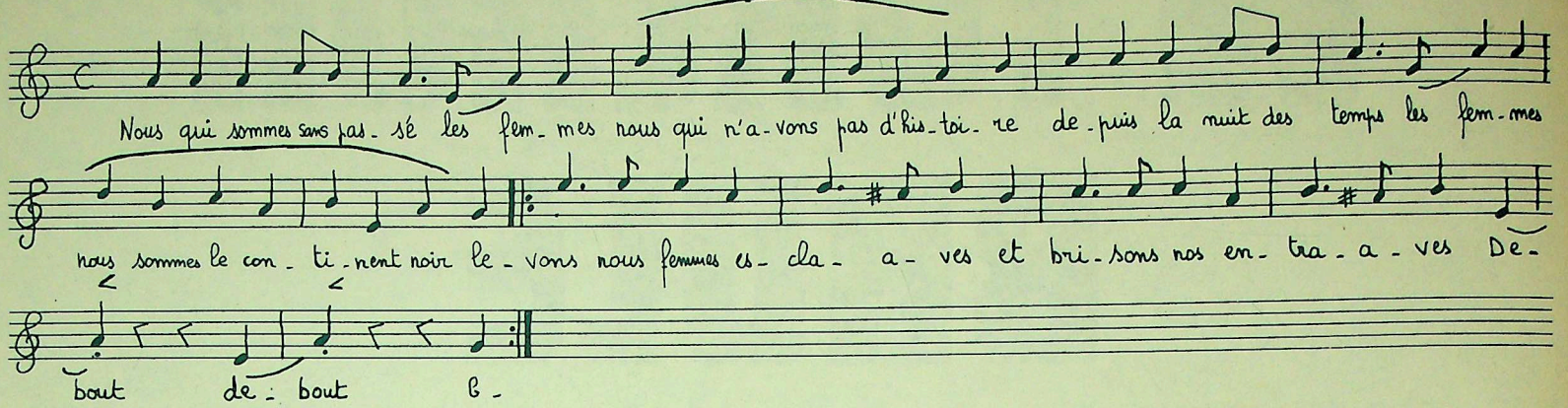
La femme eunuque: un souffle d'air frais a mi-chemin entre la réforme et la révolution

Mineures enceintes et mères célibataires en lutte.

N° 3

Menstruel 1F

hymne



LA COMPLAINTE

Approchez, gens de la ville,
écoutez un conte de fée
il était une fois une fille
pleine de bonne volonté ;
elle arriva dans la vie
sans savoir ce qui l'attendait

UNE FEMME C'EST FAIT POUR SOUFFRIR

A l'école sa maîtresse
lui disait : ne t'en fais pas
si le carré d'la vitesse,
ça te paraît du chinois
c'qu'il faut surtout qu'tu connaites
c'est l'temps d'cuisson des p'tits pois

Le premier homme qu'elle rencontre
lui demande sa vertu ;
elle lui donne ; tu n'a pas honte !
lui dit-il quand il l'a eue ;
et comme elle était enceinte ,
à la porte il l'a fichue.

Docteur j'ai la rubéole ,
et j'ai pris du stalinon,
j'ai attrapé la vérole ,
et j'ai une dépression
Mademoiselle , c'est votre rôle
de repeupler la nation.

L'enfant , ce fut une fillette
et tristement elle lui dit :
ah ma pauvre mignonette
pourquoi t'ai-je donné la vie ,
elle lui a cassé la tête
contre les barreaux du lit :

Puis sans faire sa prière
au plafond , elle s'est pendue,
ses copines la portèrent
dans sa tombe toute nue ,
et dessus elles marquèrent :
v'la l'vrai soldat inconnu

La morale de ces stances
c'est qu'c'est pas la solution,
elle a manqué de patience ,
elle a manqué d'information ;
elle aurait mieux fait d'attendre
Le Mouvement de Libération !

PERSONNE N'EST FAIT POUR SOUFFRIR

HYMNE DU MLF

Nous, qui sommes sans passé, les femmes
nous qui n'avons pas d'histoire,
depuis la nuit des temps, les femmes
nous sommes le continent noir.

LEVONS NOUS .FEMMES ESCLAVES ET BRISONS NOS ENTRAVERES DEBOUT ! DEBOUT !

Asservies , humiliées, les femmes,
achetées , vendues , violées ;
dans toutes les maisons , les femmes ,
hors du monde reléguées .

Seules dans notre malheur , les femmes ,
l'une de l'autre ignorée ;
ils nous ont divisées , les femmes ,
et de nos soeurs séparées :

Reconnaissons nous , les femmes ,
parlons nous , regardons nous ;
ensemble on nous opprime , les femmes ,
ensemble révoltons nous .

Le temps de la colère , les femmes ,
notre temps est arrivé ;
connaissons notre force , les femmes ,
découvrons nous des milliers .

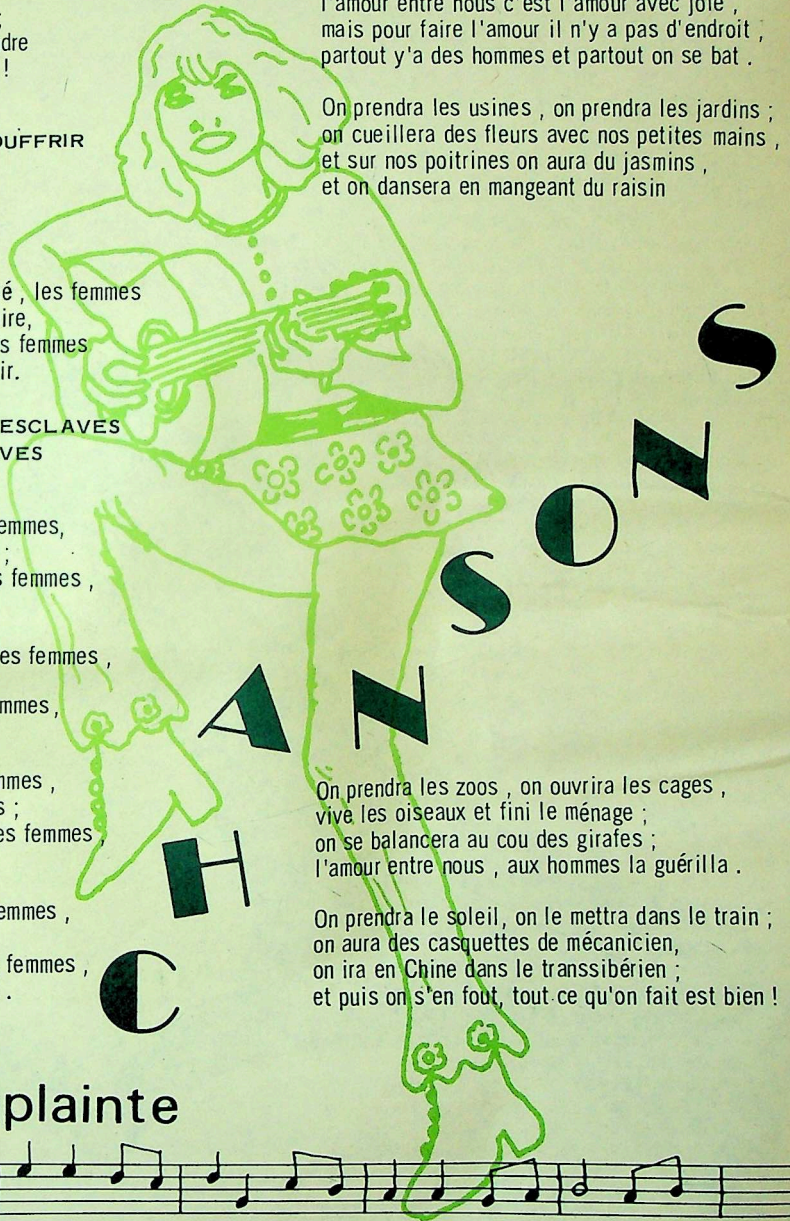
LA GUERRILLA

Nous on fait l'amour et puis la guerilla ,
l'amour entre nous c'est l'amour avec joie ,
mais pour faire l'amour il n'y a pas d'endroit ,
partout y'a des hommes et partout on se bat .

On prendra les usines , on prendra les jardins ;
on cueillera des fleurs avec nos petites mains ,
et sur nos poitrines on aura du jasmins ,
et on dansera en mangeant du raisin

On prendra les zoos , on ouvrira les cages ,
vive les oiseaux et fini le ménage ;
on se balancera au cou des girafes ;
l'amour entre nous , aux hommes la guérilla .

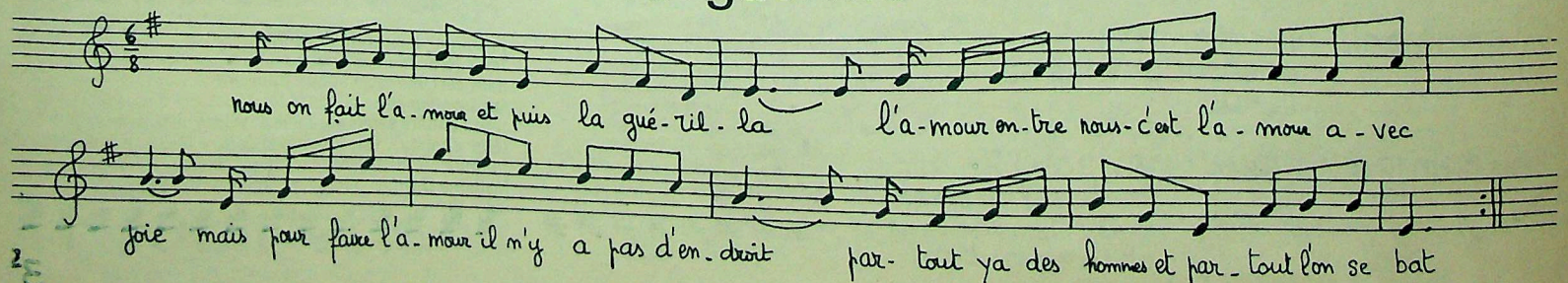
On prendra le soleil , on le mettra dans le train ;
on aura des casquettes de mécanicien ,
on ira en Chine dans le transsibérien ;
et puis on s'en fout , tout ce qu'on fait est bien !



la complainte



la guerilla



LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE...

«La destruction de la famille signifierait la fin de toute humanité supérieure... Le but final de tout développement vraiment organique et logique doit être toujours la famille».

Monsieur X.*

La peste comme chacun sait, est un mal redoutable, sournois et contagieux. Un rat crevé, deux rats crevés et bientôt toute la ville y passe. Ce mal, sous des formes déguisées, se serait déclaré dans notre société. Le couple, la famille, contaminés par la femme, véhicule du germe, présentent, paraît-il, des symptômes de cette maladie dont les pouvoirs civils et religieux s'émeuvent à juste titre, symptômes dont le plus alarmant est le divorce. Une observation clinique s'impose, en vue d'une prophylaxie et de mesures urgentes. Nous espérons recevoir les témoignages de toutes les femmes concernées afin de déterminer l'exacte origine et les manifestations réelles de ce mal. Ce qui suit n'est donc qu'un avant-propos.

Le divorce existe, en droit dans la plupart des pays, en fait dans certains autres où sa légalisation soulève des tempêtes politiques et remet en cause les rapports de l'Eglise et de l'Etat. En France, où la législation, depuis la Révolution de 1789, reconnaît le droit de divorce, supprimé sous la Restauration, et rétabli en 1884, certaine opinion conservatrice continue à faire preuve d'une malhonnêteté et d'une hypocrisie peu communes. En 1971 le droit de divorce reste limité, assujéti à une procédure indigne, objet d'une répression économique et idéologique qui atteint principalement la femme et les enfants. Certains faits divers ayant bruyamment défrayé la chronique on parle depuis un certain temps de «simplification», «d'humanisation» de la procédure du divorce. Nous devons nous attendre à quelque loi Peyret, la seule défense actuelle de cette société étant de paraître s'intéresser à un problème pour mieux barrer la route à ses solutions. Les adversaires acharnés du divorce sont aussi les adversaires acharnés du Planning, de la contraception, de l'avortement, de l'éducation des masses. Tous ces problèmes ont en commun leur caractère politique, le fait de remettre en question une forme de société patriarcale et capitaliste fondée sur la famille et l'asservissement de la femme.

Le mariage a été une des premières formes du droit de propriété. Et il l'est resté. Ce fut le passage de la chasse tribale en propriété familiale, la cellule «propriété privée» étant l'unité économique productive par excellence.

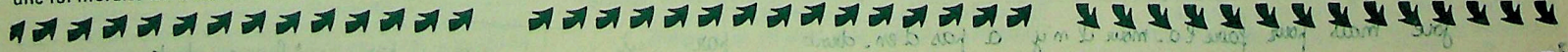
L'apparition de la famille patriarcale fut fatale pour la femme qui devint d'abord la propriété de son père ou de l'aîné de ses frères, ensuite celle de son mari. Le mariage est né du désir de l'homme d'avoir des esclaves à bon marché et de ne pas transmettre ses biens aux enfants des autres hommes. L'étymologie du mot famille est significatif à cet égard. En latin «famulus» veut dire esclave domestique et la «familia» c'est l'ensemble des esclaves qui appartiennent à un même homme. L'apparition de la famille monogamique dominée par le père, liée organiquement avec celle de la propriété privée et de la division du travail par assujettissement d'un sexe par l'autre, fait donc partie intégrante du système capitaliste qui nous gouverne. Une morale de classe est venue consacrer une réalité économique baptisant esprit de sacrifice, abnégation, devoir sacré l'esclavage domestique de la femme. Le rôle de celle-ci est de reproduire l'espèce et transmettre l'idéologie. Sexuellement réprimée, elle réprime à son tour. Et l'école — cette autre épouse docile du capitalisme — prend le relais. Le but à atteindre ? «la suppression de la vie sexuelle infantile et juvénile est le mécanisme par lequel se construisent les structures caractérielles assurant la servitude politique, idéologique et économique». (Reich). En conséquence le refus ou la rupture du lien conjugal, qui ébranlent les structures de la société patriarcale-capitaliste qui est la nôtre, représentent le plus grand danger pour cette société. Mais pour se défendre et se maintenir, le pouvoir, qui ne peut avoir recours en toutes circonstances à la contrainte et à sa police, use de la persuasion et de l'excommunication. Divorcer devient donc un crime, tout comme avorter.

Celui ou celle qui s'avise de porter atteinte à l'intégrité de la famille (même réduite à sa caricature qui n'a de famille que le nom) est mis en état d'accusation, sommé de s'expliquer, de se justifier devant un tribunal, rendu responsable de «dramas» abominables s'étalant à la une de certains journaux (les mêmes journaux qui passent sous silence de véritables crimes). On a besoin d'une mise en scène visant à convaincre les gens qu'ils ont transgressé une loi morale. On a besoin d'un ou d'une coupable.



La notion de faute est capitale. Elle constitue un frein puissant. Un sentiment de culpabilité est la forme intériorisée de la servitude, la victoire la plus totale d'un «ordre» moral. Les couples qui veulent divorcer sont jugés. Le divorce-sanction, la forme actuelle du divorce en France, implique une évaluation des torts, réels ou imaginaires. Le divorce par consentement mutuel, ou unilatéral, et en dehors de toute Inquisition morale, est impossible. Monsieur et Madame Durand décident d'un commun accord de divorcer, pour des raisons qu'ils n'estiment pas nécessaires d'exposer en public, et qui n'ôtent rien à leur estime réciproque. Monsieur Durand se voit prié d'écrire une lettre d'insultes à sa femme. Sinon leur divorce est impossible. Monsieur Durand est scandalisé. Monsieur Dupont, lui, est enchanté. Monsieur Dupont est riche et malhonnête. Il fait sa tournée électorale parmi les voisins et amis. Le divorce-sanction est un encouragement à la délation et aux faux-témoignages. Sont particulièrement redoutables le voisin de palier éconduit et qui se venge et la cousine au troisième degré. Madame Dupont, elle, accaparée par ses gosses et sans un sou, n'a pas le temps ni les moyens de préparer son élection. Elle sera battue. Pendant des mois et des mois va se dérouler la campagne, usant ses nerfs et ses ressources. L'affaire se termine devant un Tribunal, avec tout l'apparat d'usage, par un inventaire lamentable, un viol public, une sentence. Que Madame Dupont se console : «la cinquième République va changer tout cela ! A la notion de divorce-sanction on propose de substituer celle de divorce-faillite. Néanmoins la procédure conservera son caractère accusatoire». (Pleven). Pauvre Madame Dupont, qui n'a pas encore compris qu'il lui fallait marcher la tête haute, en dépit des crachats sur sa figure ! Ça lui viendra avec le temps. Les mots «échec»,

«faillite» sont les substituts de mot «péché». Les femmes, plus facilement que les hommes se laissent culpabilisées. A la culpabilisation s'ajoute la discrimination morale et économique, la femme divorcée payant plus d'impôts qu'une femme veuve, à charges égales, parce qu'elle a transgressé un «ordre moral», mis en cause des structures en place depuis des siècles. La situation de la mère divorcée qui n'est pas sans analogie avec celle de la mère célibataire, doit être pensée non seulement en termes d'oppression comme celle de toutes les femmes mais en termes de répression, à la fois morale, physique, économique. Hélas, le propre de la répression est d'être aveugle et de s'abattre également sur des «innocents». Madame Dulac, par exemple, la femme-abandonnée-dont-le-mari-avait-une-maîtresse, la malheureuse, celle qui ne nourrissait pas de noirs desseins à l'égard de la société, celle qui avait pris pour une morale les intérêts de la Banque, se trouve plus gravement désorientée, pénalisée que les autres, sans avoir pris l'initiative de son divorce. Si elle se remarie, l'Eglise lui refusera les sacrements. Si elle prend un amant, un juge lui enlèvera ses enfants. Madame Dulac est doublement prisonnière : du pouvoir religieux et du pouvoir politique, qui autrefois ne faisaient qu'un, l'Eglise dans les siècles passés, étant responsables non seulement de l'aspect religieux et personnel du mariage mais également du statut social du contrat (validité juridique, légitimité des enfants... etc...). «L'Eglise doit tenir fermement à l'indissolubilité du mariage car, si dans certains cas, l'époux innocent se trouve durement éprouvé par suite de cette loi, la société domestique toute entière serait ébranlée et ruinée sans cette loi». (Mgr Zoghby). Qui libérera la pauvre Madame Dulac, soumise au même régime que ses sœurs révoltées ? Madame Dufond, elle, a commencé par se libérer seule,



par son travail professionnel, bien que faute d'information et du droit à l'avortement libre et gratuit, Madame Dufond ait eu l'occasion de quatre maternités successives. Ce qui lui vaut, tout comme Madame Dulac, une situation que nous qualifierons pudiquement de difficile, pouvant aller jusqu'à la folie et au suicide. Va-t-on enfin dénoncer ce scandale, s'aviser de la situation réelle de milliers et de milliers de femmes qui n'ont pas voulu abandonner leurs gosses, et qui les élèvent sans qu'aucune loi ne les y oblige ? Gratifiées de pensions alimentaires qui sont de véritables primes à l'inconduite ? Veut-on inciter les mères à mettre la clef sous le paillasson et s'en aller les mains libres ? C'est ce résultat qui sera atteint sous peu, et non la limitation du nombre de divorces qui est loin de régresser alors que la moyenne d'âge des enfants abandonnés s'élève ! Or, les femmes sont plus nombreuses que les hommes, parce que plus opprimées, à demander le divorce.

La notion de culpabilité supposant des victimes Madame Dufond, ayant demandé et obtenu son divorce est déclarée responsable du «malheur» de ses enfants (malheur dûment constaté cependant dans les foyers où la haine et les souffrances se font jour, ouvertement ou non, amis où les parents continuent à coexister). Mais l'enfant est la «victime» idéale parce qu'elle est muette, qu'elle ne peut expliciter les vraies raisons de son «malheur». L'éducateur le plus hautement qualifié ne parviendrait pas — ou difficilement — à lui faire prononcer la parole libératrice. On peut donc s'en donner à cœur joie avec une victime pareille !



Si elle parle, c'est dans la plupart des cas, l'enregistrement du «discours» des autres. Seul le psychanalyste, le vrai, celui qui refuse d'être l'alibi d'un système d'une «idéologie», est à même de déceler dans le «discours» de l'enfant la part des autres de poser cet enfant en tant que sujet et non plus objet. Seul il peut dénoncer la manipulation de la «victime», l'intoxication qui le perturbe. Madame Dufond, qui ignore tout cela, est soigneusement informée par la presse, par la littérature, par le concierge, par l'instituteur, par ses parents qui la renient et par les juges, que ses enfants seront par sa faute et sa faute uniquement, des enfants malheureux, de mauvais élèves, des névrosés et des délinquants. Madame Dufond n'en croit pas ses oreilles. Elle s'était fait du divorce une très haute idée. C'était pour elle une question de dignité. Elle refusait d'être une bonne qui couche avec le patron, le dit patron déduisant de ses gages le coût de ses déplacements de patron venant coucher avec la bonne. Elle apprend qu'elle est une criminelle et que ses enfants seront un jour des voyous. Mais Madame Dufond, tête comme une mule, refuse cette interprétation. Elle va déchanter. A dix ans son fils aîné, «élève surdoué», présente de graves troubles caractériels. Une pédiatre, attachée au Tribunal, conclut après examens, à une contre-éducation exercée par le père et demande la suppression du droit de visite. On a raconté à l'enfant que sa mère a tenté, lorsqu'il était encore un bébé, de le jeter par la fenêtre... Madame Dufond ne peut plus approcher son enfant. Ne voulant pas renoncer au droit de garde et se résigner à perdre son enfant, elle est néanmoins contrainte de se séparer volontairement, de lui, le temps d'une cure, dans un milieu étranger, le contexte familial étant devenu pathogène. Au bout d'un certain temps les rapports entre Madame Dufond et son fils se normalisent. A quinze ans, à l'occasion d'une fringue de lycéen, un de ses professeurs lui déclare : «Ne récidivez pas. A cause de votre situation familiale, on aura pitié de vous jusqu'à dix-huit ans. Mais au-delà...». Rechute. Crise. Madame Dufond demande à être reçue par le Censeur et le Proviseur. La brèche colmatée, elle rentre chez elle pour y trouver sa fille en larmes. Sa petite amie, qui suit les cours du catéchisme, apprenant que Catherine est fille de divorcés, s'est écriée : «Ah! mon Dieu! elle ira donc en Enfer!». Madame Dufond découvre à la même époque qu'il existe une Déclaration des Droits de l'Enfant (O.N.U. 20 nov. 1959) dont l'article 9 stipule :

«L'enfant doit être protégé contre toute forme de négligence, de cruauté et d'exploitation».



Madame Dufond constate que pratiquement, il n'existe pas, dans le contexte social et juridique actuel, de moyen efficace de prévention et de lutte contre le lavage de cerveau et la torture morale des enfants, convaincus par leur beau-frère, leur oncle, leur tante, les voisins et amis, les concierges et les professeurs, tous «apitoiés», tous intoxiqués par la «morale» et l'idéologie bourgeoise, que leur situation est anormale, voire honteuse. Elle se demande, face à cette meute, si cela vaut la peine de tenter d'assumer une éducation perpétuellement en butte à la calomnie, ou s'il lui faut céder, toutes les fois où elle se retrouve seule face à un adolescent malheureux et déchaîné à l'invite de faire appel à une justice coûteuse, expéditive parce que mal informée, débordée, privée

de moyens financiers, dont l'intervention risque tout au plus d'être traumatisante et catastrophique. Madame Dufond a entendu parler des maisons de «rééducation». Tout, pense-t-elle plutôt que faire appel à la «justice». Elle n'en a d'ailleurs pas les moyens. Elle comprend qu'il lui faut se battre seule, se défendre seule du mari, du juge, du curé, de l'école, du sentiment de culpabilité qu'ils lui imposent, à elle et à ses enfants, le sentiment d'être des parias, des pestiférés qui risquent de contaminer les autres. Les couples se méfient d'elle — la pécheresse, la femme fatale, le mauvais exemple — et ses enfants n'avouent qu'avec réticence à leurs amis que leurs parents sont divorcés. Ces mêmes amis dont les parents fortunés non divorcés ont chacun leur appartement et prennent des vacances séparées. Ces mêmes amis qui échappent de justesse à l'échec scolaire grâce aux leçons particulières et boîtes à bachot. La sociologie du divorce reste à faire. Contrainte de choisir entre deux rôles : paria ou victime, entre deux solutions : se soumettre ou se démettre, Madame Dufond choisit de comprendre. Et bien que la «culture» et la «science» lui apparaissent en ce monde comme éminemment suspectes, elle se met au travail et ANALYSE sa situation. Cela lui demande un terrible effort, n'ayant pas l'habitude, lui prend beaucoup de temps, et lui impose momentanément une chasteté honteuse. Au terme de sa prospection dans le domaine du théorique, Madame Dufond ne retient que quelques propositions simples, élémentaires d'ordre scientifique et politique, dont le principal mérite est selon elle de trancher singulièrement avec tout ce dont on a tenté jusqu'ici de la persuader au nom même de cette science et de cette politique. Comme par hasard elles sont pour la plupart émises par des femmes, dont la compétence en la matière jointe à leur finesse et leur bon sens de femme aboutissent à des conclusions sensiblement différentes de celles des hommes, et dont elles espèrent, dit l'une d'entre elles, que les femmes en seront «rassurées», (le sentiment de culpabilité étant fondamental en chacun de nous, entraînant les inhibitions, et barrant l'accès au seul acte libérateur, l'accès à une parole vraie à qui est capable de l'entendre). Outre ce préambule, Madame Dufond attire l'attention de toutes les mères sur les observations suivantes : «Ce n'est pas le divorce, mais la situation émotionnelle au foyer, qu'un divorce s'ensuive ou non, qui est, dans l'adaptation de l'enfant, le facteur déterminant. Le divorce émotionnel précède toujours le divorce légal» (1).

«Il n'est pas certain qu'un désordre familial ait, par lui-même, une relation directe de cause à effet avec les troubles de l'enfant. Ce qui apparaît comme nuisible au sujet, c'est le refus des parents de voir le désordre familial, leur effort en parole, pour y substituer un ordre qui n'en est pas un. Ce n'est pas tant la confrontation de l'enfant avec une vérité pénible qui est traumatisante, mais bien sa confrontation avec le mensonge de l'adulte. Dans son symptôme c'est bien ce mensonge qu'il présente. Ce qui lui fait du mal, c'est non tant la situation réelle que ce qui, dans cette situation n'a pas été clairement verbalisé» (Le Mythe Familial) (2).



«Qu'il me soit permis de souhaiter que les psychanalystes praticiens n'aient à soigner que des cas relevant des désordres profonds de la vie symbolique et non de ces difficultés réactionnelles saines à la vie scolaire actuellement effectivement pathogène... Les maîtres se confondent avec les parents. Leur plaisir, ne pas leur déplaire, réussir pour eux et non pour soi, est inculqué perversement aux jeunes. C'est le conformisme psittacique efficace, moyen pervers de promotion sociale qui est proposé à tous. L'adaptation scolaire est maintenant, à part de très rares exceptions, il faut le dire, un symptôme majeur de névrose. Cela ne veut pas dire que l'inadaptation soit à elle seule un signe de santé, mais c'est parmi les enfants et les jeunes qui se rangent sous cette appellation qu'on rencontre, hélas, les citoyens actuels valables». (Ecrit en 1965 — citation qui appela l'admiration sans réserves de l'instituteur d'un des enfants de Madame Dufond) «Un immense travail de prophylaxie mentale doit s'organiser et ce n'est pas le rôle des psychanalystes... Les enfants baignent dans une société où, à part le cannibalisme, tous les comportements délinquants : vol, meurtre, viol et adultère, sont proposés à leur observation» (3). «Le discours de l'enfant n'est pas sa parole mais une parole impersonnelle qui ne lui appartient pas, celle d'un autre, de tous les autres, il donne là un enregistrement dont il n'est pas l'auteur. Nous sommes en présence d'un discours que l'on peut qualifier d'aliéné, parce qu'il n'est pas le discours du sujet, mais des autres, ou de l'opinion». (4) Après le mythe familial, pensa Madame Dufond le mythe social.

Madame Dufond avait compris. Elle savait à présent — à vrai dire elle s'en était toujours doutée — que tous : mâles rendus furieux par l'émancipation de l'esclave, juges, professeurs, littérateurs larmoyants qui se taillent de beaux succès sans dénoncer la vraie racine du mal, hommes politiques responsables des lois, tous, à quelques exceptions près, étaient complices du même système ! Elle savait qui avait fait le malheur de son fils, qui l'avait séparé d'elle, et pourquoi. C'étaient eux les animaux malades de la peste !



Et qui l'auraient bien passée à ses enfants si elle n'avait pas veillé au grain ! Et tous avaient crié haro sur les femmes, sur le baudet, qui n'avait jamais tordu du pré que la largeur de sa langue. Ils avaient dit au baudet : «c'est toi le couplable ! Avec ta peste de femme émancipée !». Et le baudet de la fable avait baissé la tête. Mais une femme n'est pas un baudet ! En tout cas ce n'est pas elle qui braie le plus fort ! Une femme est un être humain qui a un langage, un discours qui lui est propre, et qui refuse de répéter celui des autres. Elle ne retiendra du discours des hommes que ce qui lui paraîtra juste, valable, susceptible de lui servir de modèle. Madame Dufond de l'arracher à sa condition d'exploitée. Madame Dufond ne niait pas que de temps à autre des paroles sensées eussent échappé à des hommes, en particulier à l'un d'entre eux, préoccupé comme elle de la peste, de la vraie, et de prophylaxie d'un corps social en pleine décomposition. «Laissez les femmes aller vers leur liberté rétorquait cet homme à des marxistes timorés. Très vite elles découvriront que dans cette société de profits les droits qu'on leur accorde ne sont qu'un leurre».

Les camarades ont «bavardé» à propos du divorce, manifesté leur incompréhension sur ce point et éludé le fond de la question : comme tous les droits démocratiques sans exceptions, le droit au divorce, est, en régime capitaliste, difficilement réalisable, conditionnel, limité, étriqué et formel, mais néanmoins aucun social-démocrate digne de ce nom ne considérera comme des socialistes, ni même comme des démocrates, ceux qui nient ce droit. Or, c'est là le fond de la question. Toute la démocratie consiste dans la proclamation et la réalisation de «droits difficilement réalisables et d'une façon très conditionnelle en régime capitaliste. Mais sans cette proclamation, sans que la lutte pour les droits soit menée immédiatement et sans délai, sans que les masses soient éduquées dans l'esprit d'une telle lutte, le socialisme est impossible». L'exemple du divorce montre clairement qu'on ne peut être démocrate et socialiste sans revendiquer dès à présent l'entière liberté du divorce car l'absence de cette liberté constitue une super-brimade à l'égard du sexe opprimé, de la femme, bien qu'il ne soit pas vraiment difficile de comprendre qu'en reconnaissant à toutes les femmes la liberté de quitter leur mari, on ne les invite pas pour autant à le faire» (5).

Madame Dufond nous a avoué regretter vivement de ne pas avoir connu cet homme. S'entretenir avec lui sur d'autres questions — la sexualité par exemple — aurait présenté un intérêt, une dimension, généralement absents de toutes les discussions habituelles sur le sujet. Les insultes ne sont pas des arguments.

Madame Dufond que nous avons interviewée nous a précisé que les points de vue énoncés émanaient de personnalités non inscrites au Mouvement de Libération des Femmes et qu'on ne peut soupçonner de partialité entre autres, Mesdames Despert (1), Maud Mannoni (2) et (4), Françoise Dolto (3), Lénine (5)... Elle se tient à la disposition des femmes pour de plus amples informations.

De notre côté nous tenons à signaler le caractère exceptionnel du dernier Congrès du Syndicat de la Magistrature (du 26 au 28 novembre dernier) ayant pour (4)



«la justice et l'argent». Sans préjuger des positions de ce Syndicat sur des problèmes spécifiquement féminins, étant donné qu'il est composé d'hommes (bien que la justice, comme la République soient représentées sous les traits d'une femme) il est à noter que les conclusions de ce Congrès rejoignent les préoccupations de cet article dans la mesure où il dénonce vigoureusement une justice de classe, celle d'un système qui la sécrète et la conditionne sous tous ses aspects.

Et nous terminerons par la petite histoire que nous a racontée Madame Dufond et qui ouvre, selon nous, des perspectives... Un jour où elle se sentait particulièrement lasse, Madame Dufond, entrée dans la chambre de ses enfants, découvre à terre une revue. Un article, à la page ouverte, traitait du divorce. L'auteur s'adressait aux adolescents fils de divorcés, «orphelins de parents vivants». Alors Madame Dufond, qui n'avait jamais eu de nurse ni de bonne espagnole, qui n'avait JAMAIS pris de vacances, s'assit et se mit à pleurer sans un mot. Elle avait envie de désertir. Un de ses fils lut à son tour et dit : «Ne pleure pas... De pauvres types ! Ce sont de pauvres types !».

Longtemps dupes, les femmes veulent à présent une maternité libre et veulent également un divorce arrêtable par le législateur. Elles pensent qu'on n'a pas à se justifier ou à s'excuser de ce que les sentiments amoureux ne soient pas éternels et qu'on n'a pas besoin d'une autorisation pour se soustraire à une situation oppressive. Elles protestent contre l'existence d'une justice pour les riches et d'une justice pour les pauvres.

« Dans les affaires de divorce, c'est encore plus flagrant. Le plus souvent, la femme est perdante. Ses ressources sont inférieures à celles du mari. Et la simple menace du mari de prolonger la procédure, de faire appel, voire d'aller jusqu'en cour de Cassation, fait que la femme renonce faute de moyens de continuer à payer les frais de justice ». (Joint Président du Syndicat de la Magistrature). Le divorce-sanction est la conception la plus restrictive du divorce, imposée par l'Etat bourgeois. Revendiquer un divorce libre est une revendication révolutionnaire qui met en question le caractère institutionnel du mariage interdisant que sa dissolution soit laissée à l'entière liberté des époux, et qui dénonce une justice de classe.

(1) thème

Monsieur X, en chapeau à notre article, est Adolf Hitler.
Bibliographie :
Les enfants du divorce de L. Despert.
Femmes séparées et La femme devant le divorce de Céline Rolin.
Rendez-vous avec le psychanalyste de M. Mannoni.

dans les quartiers : du 18^e

avec les femmes. Nous avons eu de nombreuses discussions très enrichissantes avec elles. Outre le thème lui-même (l'avortement), il y avait aussi notre style d'approche qui a contribué à ce résultat. De nos échecs passés nous avons tiré des conclusions. Lorsque nous nous donnons des tracts, nous essayons immédiatement de discuter, de savoir ce que la femme en pense, comment elle réagit. De ce fait, nous préférons moins de tracts, mais pousser au maximum la discussion (certaines conversations duraient des demi-heures entières). Il faut surtout laisser parler les gens, ne pas sauter à pieds joints sur la moindre erreur idéologique, ne pas se poser en redresseur de conscience (le fait même de discuter est plus subversif dans un premier temps, que ce qui se dit, car cela institue une rupture par rapport aux comportements habituels dans la rue où chacun rentre chez soi sans parler à personne). Nous évitons d'emblée des slogans du genre : « A bas le capitalisme pourri », ce type de réflexion doit arriver au terme d'une prise de conscience qui se fait non pas à partir de formules d'abord vides, mais à partir



2. Le redémarrage.

Pourtant quand nous nous sommes retrouvées après les vacances, chacune semblait avoir tiré les conclusions de ce qui s'était passé, ou plutôt de ce qui ne s'était pas passé et avait vraiment envie de faire quelque chose. Il y avait un enthousiasme bien plus grand qu'avant les vacances. De plus, les réunions perdaient leur caractère officiel, nous avions plaisir à nous retrouver entre copines, les réunions sont devenues des rencontres autour d'un dîner de fortune où chacune parlait de sa semaine, de ses projets, de ses échecs. De nouvelles filles étaient arrivées qui se sont très vite mises au diapason. En gros, chacune en avait marre de toucher à tout et voulait vraiment démarrer.



a. La campagne contraception-avortement.

En évaluant nos forces, et en réfléchissant sur le travail de l'année passée, nous avons compris qu'il ne fallait pas s'éparpiller, mais au contraire se concentrer sur un point précis et obtenir un résultat avant d'aller ailleurs. Pour cela, il nous fallait un thème unificateur nous sensibilisant nous et les autres femmes. Nous avons alors choisi de faire, sur les marchés, une campagne de pétitions pour la liberté de l'avortement. Ce problème, en effet, rassemble les femmes qui travaillent à l'extérieur et celles qui restent à la maison, mais il introduit par lui-même la division sociale : entre celles qui ont les moyens de se faire avorter dans de bonnes conditions et celles qui ne les ont pas, mais le font quand même au risque de leur vie. De plus, on peut avancer que le contrôle sur leur corps au niveau des maternités est une condition sine qua non pour que les femmes entrent en lutte : Choisir le moment où on veut un enfant, c'est aussi choisir les moments où l'on veut être disponibles pour autre chose et là, nous avons un grand rôle à jouer pour que cet « autre chose » ne revienne à renforcer encore l'oppression familiale (mieux s'occuper des autres gosses, du mari, travailler pour payer des objets, etc...). En somme, une maternité contrôlée c'est non seulement le contrôle de son corps, mais aussi celui de sa tête : c'est ne pas se laisser submerger par les préoccupations relatives aux gosses et au foyer. A partir de la maternité libre, on peut arriver à poser presque tous les autres problèmes, et c'est ce que nous avons constaté dès les premières discussions que nous avons eues sur les marchés.

de problèmes directement vécus. « A bas le capitalisme pourri », c'est une conclusion et non une introduction. En plus, ce type d'agressivité est en général inutile. Voici un échantillon du genre de discussion qu'on a pu avoir sur les marchés :

Une femme environ 30 ans :

« Je suis pour la contraception et l'avortement, mais mon mari qui est espagnol ne veut pas que je prenne la pilule, il a peur que j'aïlle avec d'autres (il tolérerait l'avortement plus facilement que la contraception) ».

Une concierge, environ 30 ans.

D'un premier mariage, elle avait eu deux enfants, mais elle avait divorcé et s'était retrouvée avec un logement si petit qu'elle avait dû les mettre à l'assistance publique. Elle était remariée et avait un enfant de son second mari. Ils reprenaient petit à petit les premiers enfants. Ce qu'elle disait, c'est que pour elle, l'avortement était une question de vie ou de mort en ce sens qu'il est impossible d'élever 4 enfants dans 2 pièces. (On voit comment à partir de l'avortement, on arrive au problème du logement...).

Une militante du P.C.F. :

Elle nous interroge d'abord de façon systématique sur nos objectifs politiques :

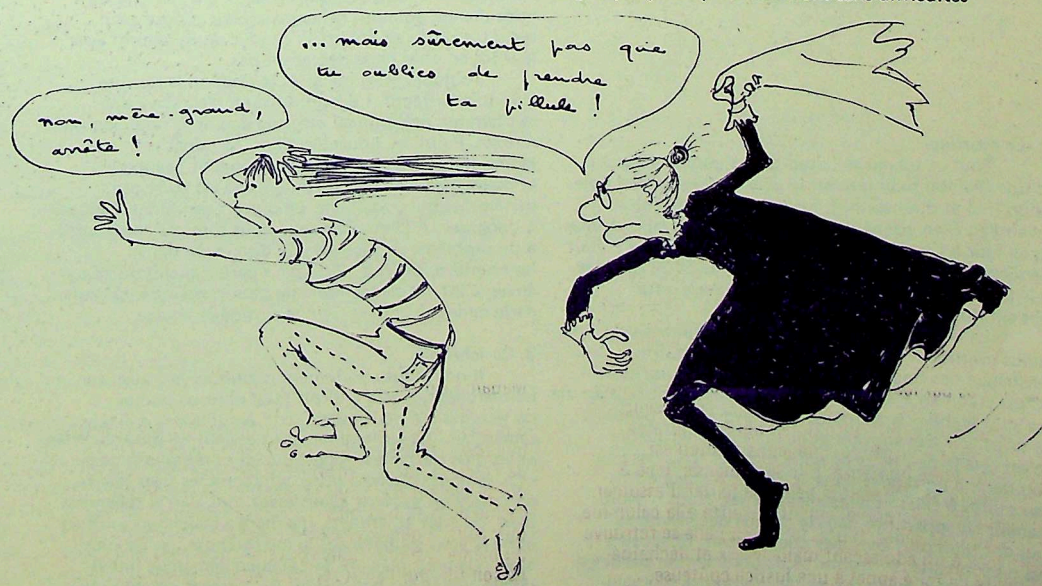
« En somme vous êtes des gauchistes, nous différons par notre stratégie pour arriver au socialisme. Elle essaie de nous sonder le plus possible sur nos positions fondamentales :

« Vous êtes contre la famille. Qu'est-ce que vous proposez à la place ? » etc...

Par contre elle manifeste un grand intérêt relatif aux rapports entre les hommes et femmes dans les groupes politiques admettant sans difficultés

b. L'expérience des marchés.

C'est véritablement là, que tout a commencé. C'est là que nous sommes vraiment entrées en contact



Voilà bientôt six mois que le Comité/M.L.F. du 18^e arrondissement existe. Avec tout ce que nous avons fait, nous pouvons aujourd'hui essayer de tirer un bilan, ou plutôt écrire plus simplement comment les choses se sont passées depuis tout ce temps.

1. Le début.

a. La délimitation des objectifs et les premières actions.

Les premières filles qui se sont réunies s'étaient connues aux assemblées générales qui se tiennent aux Beaux-Arts ou bien se connaissaient déjà, habitant toutes le 9^e/18^e arrondissements. Dès le début elles avaient envie surtout d'arriver à entrer en contact avec des femmes différentes d'elles puisque la plupart étaient étudiantes.

En premier lieu, nous avons essayé de repérer les différents centres de concentration des femmes très divers dans le 18^e : écoles, garderies, crèches, marchés, squares, entreprises (administrations, banques, magasins et grands magasins), foyers de filles-mères, etc... Il fallait à la fois toucher les salariées et les femmes au foyer en donnant priorité aux premières parce qu'elles subissaient une double exploitation. Ainsi nous avons distribué des tracts à la sortie de la B.N.P., des magasins TATI, et des grands magasins. Parallèlement, nous couvrons le quartier d'affiches qui décrivaient l'exploitation de la femme au foyer. On essayait de faire en sorte que les femmes se posent des questions, on voulait mettre le quartier dans le bain.

b. Les premiers échecs.

Enfin, globalement, nous n'avons pas obtenu de résultats concrets. Le mieux auquel nous étions arrivées était une acceptation bienveillante de la part des employées de la B.N.P. et des Grands Magasins. Leur réaction était rarement hostile mais toujours timide, furtive. Quand on va à la cantine, il y a X et Y qui vous regardent; surtout, il ne faut pas se démarquer par rapport aux autres. Parler à ces femmes ? Et si le chef n'était pas d'accord ? On a vraiment sous-estimé les rapports de rivalité existants entre les femmes dans une entreprise. Nous n'avons réussi à connaître personne. Pourquoi ? Parce que nous ne parlions pas assez avec les femmes. Nous avons un peu plaqué des mots d'ordre sans savoir quels étaient leurs sujets de préoccupation, leurs façons de vivre, leurs conditions et leur révolte. Nous demeurions extérieures à tous les problèmes que nous soulevions comme si c'était les autres qui avaient des problèmes et pas nous. Alors que la raison principale pour laquelle nous avions choisi de nous réunir avec d'autres femmes était que nous savions que en tant que femmes nous avions des points communs avec celles que nous rencontrerions. Cette extériorité vis à vis de toutes les autres allait de paire avec l'état de notre groupe lui-même. Nous nous connaissions très peu, personne (ou presque se voyait hors des réunions. Nous savions implicitement qu'il existait des divergences entre nous, mais nous avions peur d'en parler tellement le groupe était fragile.

que les femmes en général n'y avaient pas la parole (effectivement, l'U.F.F. n'aborde jamais par ce biais là la condition féminine).

Une ouvrière, environ 45 ans :
«De quoi s'agit-il ? De l'avortement ? Qu'est-ce qu'il faut faire ? Je suis totalement pour. D'ailleurs je suis contre les enfants. Vous comprenez j'en ai 9 ! je signe».

Une petite vieille, 70 ans mais qui en paraît 60 :
«C'est bien ce que vous faites, mais moi je me suis toujours débrouillée. Je ne me suis laissée faire par personne et surtout pas par mon mari. Moi, j'ai du plomb dans la cervelle, je n'ai rien demandé à personne, malgré tout ce que j'en ai bavé».

Nous :
«Mais celles qui ne sont pas intelligentes comme vous, elles peuvent mal se débrouiller seules, si elles s'unissaient ? ...»

Elle :
«Ah ouais !... Je n'y avais jamais pensé...» Elle revient une demi-heure après : «Je signe».

Suit une confidence et nous nous quittons très copines. Cette dame est un exemple de vieille femme qui serait susceptible de nous aider. Mais il y en a d'autres qui quand on leur parle d'avortement, répliquent : «Les jeunes d'aujourd'hui font n'importe quoi, elles n'ont qu'à se tenir tranquilles, elles n'auront pas besoin de se faire avorter».

Sexagénaire étrangère :
«Vous avez raison, carr ma mère, elle en est morte et moi qui ai avorté plusieurs fois dans mon pays où on a le droit et bien je me suis dit qu'il faut tout faire pour éviter d'en arriver là. Je suis trop vieille mais je suis de tout cœur avec vous».

Homme de 30 ans :
«Il faut partager les responsabilités, ma femme a pris des pilules pendant des années, maintenant c'est moi qui est pris en charge la contraception, je suis allé à l'hôpital où l'on m'a ligaturé les canaux déférents, c'est une opération qui est provisoire, quand on voudra des enfants, je retournerai à l'hôpital et ça prendra une demi-heure pour libérer les canaux déférents. Ainsi ma femme n'a pas à utiliser de pilules et pour moi ça n'a rien changé quant à ma virilité, au contraire, maintenant on peut avoir des rapports quand on veut sans restriction. Nous avons déjà 2 enfants».

Jeune femme noire, étudiante :
«J'ai un bébé qui a six mois, maintenant, mais je n'ai pas trouvé de garderie en France pour lui, juste après sa naissance, j'ai dû l'envoyer en Afrique chez mes beaux-parents, je ne sais pas quand je pourrai le voir».

Très jeune femme mariée, 2 enfants :
Nous :
«Vous travaillez à la maison ou vous restez à l'extérieur»

Elle :
«A la maison, façon de parler, avec mon mari et mes deux gosses, on habite dans une chambre de 6^e, c'est déjà très difficile à vivre et je ne pourrai évidemment avoir dans ces conditions un troisième enfant».

Une femme, la quarantaine :
Un petit garçon à la main. Aux questions elle oppose un silence obstiné. Enfin, au moment de s'en aller, elle lâche «Vous savez j'en attends un 5^e, et je ne le veux pas, alors!...».

Parmi ces femmes, nombreuses sont celles qui nous disent avoir avorté et nous racontent les circonstances. Les thèmes abordés dépassent le strict domaine de l'avortement : logement, écoles, garderies, rapports avec le mari, travail ménager, horaires,... Beaucoup nous abordaient directement en nous demandant des informations sur les nouvelles lois sur la filiation.

Groupe du 18^e M.L.F.
Tél. 255-00-45

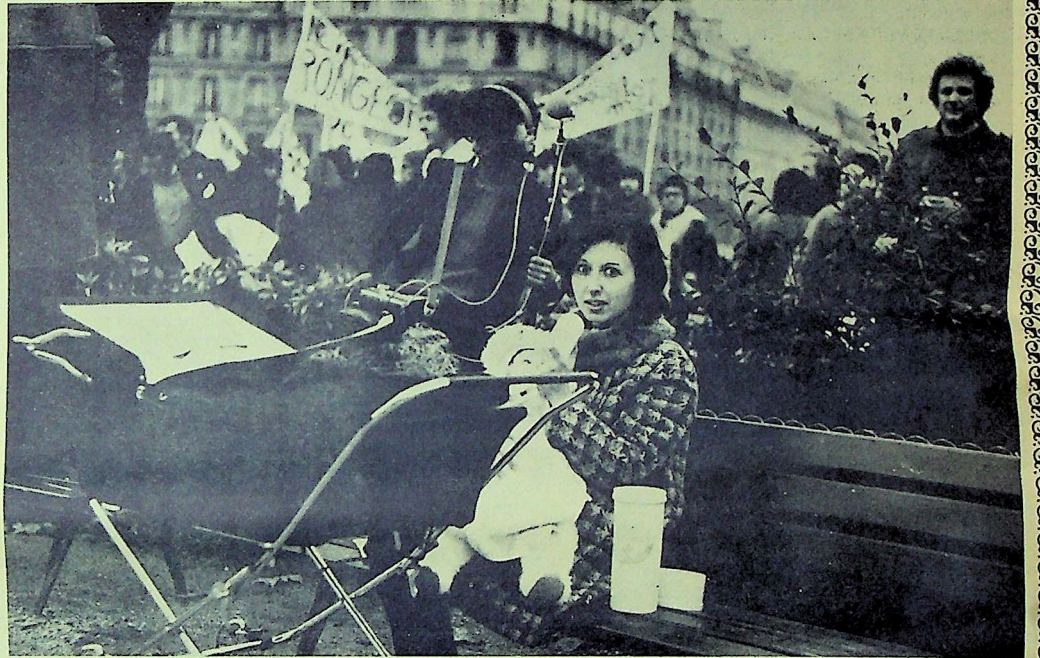
c. Le meeting.

Tout ce travail se faisait dans l'immédiat en vue d'une réunion publique sur le quartier avec projection d'un film et discussion. L'idée d'une telle réunion avait l'air bien accueillie, nous demandions aux femmes quel jour les arrangerait le mieux, il apparut que c'était le samedi après-midi. Beaucoup nous avait dit qu'elles viendraient, d'autant plus qu'une garderie pour les enfants était prévue.

La préparation du meeting a été très active, nous avons envoyé un mot aux 200 signataires, distribué des tracts, collé des affiches manuscrites. C'est vraiment à cette occasion que les relations d'amitié se sont établies entre nous. Nous avons commencé à nous voir très souvent et ce qui est remarquable c'est que jamais nous ne nous sommes trouvées une ou deux à un rendez-vous, il y avait à chaque fois au moins 6 filles et jamais les mêmes. Nous n'avons jamais vu apparaître dans le groupe des «leaders» ou des filles plus écoutées que d'autres. Chacune a sa personnalité, s'exprime assez librement et participe à la créativité. Il s'y trouve des militantes d'organisations diverses et des inorganisées. Cela a permis

entre autre aux militantes de faire une croix sur le sectarisme. Jamais aucune ne s'est réclamée de son groupe politique pour faire passer une ligne quelconque. Cela leur a permis aussi de se mettre au diapason avec Madame Tout le Monde et ses problèmes de gosses, de ménage, de fric ou de fiancé, par là elles retrouvaient une certaine simplicité de contact qui leur faisait souvent défaut. Quant à celles qui étaient inorganisées, elles pouvaient profiter de l'expérience et des pratiques diverses. Ce qui nous réunit c'est que nous étions toutes plus ou moins insatisfaites et que nous cherchions un nouveau style de contacts avec les gens. Le meeting lui-même s'est bien passé. Après la projection du film s'est engagé un débat à partir de la contraception et de l'avortement. (Simone IFF du planning familial était présente et nous a apporté de précieuses informations). Nous avons touché aux problèmes de l'éducation sexuelle, du travail des femmes, etc...

Une femme était venue là surtout pour parler des problèmes du quartier : elle était intéressée par l'idée d'une crèche et nous nous sommes demandées si c'était nous qui devions prendre en charge des crèches ou si nous devions organiser des actions pour en obtenir des pouvoirs publics. D'autre part, nous avons aussi à nous interroger sur la participation ou non des hommes à de telles initiatives car si la crèche était tenue uniquement par des femmes on ne remet pas en cause le fait que c'est à la femme qu'incombe la charge des gosses. Mais si on fait venir des hommes, ne risquent-ils pas de récupérer l'action en tuant,



sans même le vouloir, l'embryon de pouvoir décisionnaire de l'initiative des femmes. Il semble que la conclusion soit que c'était aux opprimées elles-mêmes à avoir l'initiative de telles actions, mais que, pour les raisons susdites, on accepterait la participation des hommes.

Si la salle était bien remplie, (des jeunes filles qui avaient entendu parler du M.L.F. ou qui avaient vu nos affiches, des jeunes femmes avec mari et enfants, principalement des intellectuelles, mais aussi quelques vieilles dames qui avaient signé sur le marché), dans l'ensemble, les femmes du marché, ménagères ou salariées, ne sont pas venues. C'est qu'entre le moment, où elles parlent avec nous et celui où il faudrait commencer à faire quelque chose, il y a toute la vie quotidienne qui nous échappe encore et pour peu qu'autre chose ait été prévu ce jour-là, en rapport avec leur foyer, elles ne se déplacent pas.

Toujours est-il qu'après la réunion le Comité a doublé l'effectif. Le jeudi suivant, c'est chez une des femmes présente au meeting que nous nous sommes réunies. Parmi les nouvelles filles, certaines sont très jeunes (lycéennes) et nous aiguillonnent beaucoup, et maintenant la majorité du groupe est composée de femmes qui travaillent. La plupart semblent décidées à s'engager. A l'heure actuelle nous sommes confrontées à un problème de méthode de discussion dans les réunions, car si à 12 on peut parler quand on en a envie, à 20, on arrive vite à ne plus s'entendre, chacune parle dans son coin et rien ne sort de la séance.

3. Conclusions.

Il nous faut absolument continuer le travail sur les marchés qui est l'endroit idéal pour contacter les femmes qui nous intéressent. Nous avons d'ailleurs remarqué que les femmes âgées étaient les plus révoltées et les plus caustiques. A part quelques réflexions de genre «Ca ne nous concerne plus, nous sommes trop âgées», on entendait souvent «vous savez moi, j'en ai tellement bavé, on était 10 enfants, ma mère a beaucoup souffert et ne je vous souhaite pas la même chose...». De plus, alors que nous n'avions fait aucune démarche individuelle auprès des femmes sur les marchés ou chez elles pour les convier à la marche du 20 novembre

(popularisation uniquement par tracts et affiches), plusieurs femmes du quartier non militantes et presque toutes âgées de plus de 55 ans sont venues et ont participé à la Manifestation pendant que leur permettait leur cœur fatigué. Une autre, (48 ans) nous a dit, les larmes aux yeux : «Je vous remercie de m'avoir fait connaître cela, c'est extraordinaire». Tout ceci nous laisse entrevoir le sort de femmes plus jeunes qui sont tellement paralysées par leurs tâches et par la pression idéologique d'un mari qu'elles ne veulent pas contrarier, qu'elles nous parlent moins ou pas du tout.

Nous avons constaté l'hostilité générale des femmes à la politique en tant que mot recouvre pour elle une réalité à bannir (politicien, détaché du quotidien, etc...). Mais pour nous qui considérons que la politique, c'est aussi les problèmes de tous les jours, nous nous rendons compte de la signification précisément politique et accusatrice des paroles de certaines femmes. Rappelons-nous les ouvrières de Troyes qui faisaient une grève extrêmement dure depuis 3 semaines, avec occupation d'usine et qui à la question «Mais c'est politique ce que vous faites, vous remettez en cause l'autorité du patron», répondaient toutes «Non, non, ce n'est pas politique, c'est logique». Il faudrait arriver à ce que les femmes (et les travailleurs en général) se réapproprient la politique et comprennent qu'eux, aussi peuvent la faire et qu'il n'y a pas de vraie politique en dehors de celle-là.

On peut dire pour terminer que l'on est confronté à un potentiel de révolte très important chez les femmes. Tout le problème est de faire qu'il se concrétise,

qu'elles entrent dans l'action. Mais pour cela, nous devons avoir quelque chose à proposer. Au bout d'années d'exploitation, et du fait de la vie qu'on mène, il y a loin entre la discussion sur un marché et l'engagement. Il est utopique de penser que dans ces conditions et spontanément, les femmes se mettront à faire quelque chose. C'est en cela que nous avons un rôle à jouer. Nous sommes un peu des ferments provocateurs. Ainsi sur les marchés, quand il n'y a pas de tracts ou de campagne de signatures, même si on a des panneaux, on se fond dans la grisaille des présences militantes du dimanche matin. Le but est alors non pas de recueillir des signatures (cf. l'avortement) mais de provoquer des discussions dans la foule (avec nous et entre eux). Pour cela nous avons l'intention de mettre au point des scénettes que nous jouerions dans la rue, dans les marchés, les quares. De plus, même si cela peut paraître à certaines répressif, nous devons proposer des perspectives d'action immédiate (crèches, planning, sauvage, etc...). Mais pour ne pas que les perspectives soient plaquées par des militantes «coupées des masses», nous devons toujours écouter les femmes et savoir à tout moment ce qui les préoccupe.

Dans ce but, nous pensons mettre sur pied une enquête dans le quartier. Mais nous ne devons pas non plus verser dans l'empirisme ou la démagogie et soutenir n'importe quelle doléance dans les termes où elle est formulée; nous ne sommes pas des Marcelle Ségol. Il nous faut savoir aussi quelles sont les perspectives ayant des implications révolutionnaires et donc avoir une vue d'ensemble, ce qui ne peut se faire que par un travail théorique sur ce qu'est précisément l'oppression des femmes dans la société capitaliste, côté que nous avons négligé jusqu'ici. De toutes façons si ça marche nous serons dépassées et c'est alors que les propositions viendront de la créativité des femmes dans leur ensemble. Ceci est donc le point où nous sommes dans le 18^e arrondissement, mais nous savons que d'autres filles dans d'autres quartiers... Pour ne pas rester isolées, il est absolument nécessaire que nous soyons en rapports étroits, que nous sachions à tout instant ce qu'il se passe ailleurs, c'est peut-être ainsi que le M.L.F. aura bientôt ce qu'on appelle une «base de masse».

et du 12^e

Le groupe a démarré vers Février-Mars 71; composé au départ de 4 ou 5 filles qui s'étaient connues au mouvement.

Nous n'avons guère analysé nos motivations quant à la constitution de ce groupe. Nous souhaitions connaître de nouvelles femmes, ne pas rester entre nous, intellectuelles, étudiantes, petites bourgeoises. C'était à la fois travailler à la prise de conscience d'un plus grand nombre de femmes et apprendre au contact d'une réalité différente.

Quelques filles pensaient que la meilleure base à un groupe de quartier serait une communauté, une maison ouverte aux femmes du quartier, une permanence où des gens vivent, où elles pourraient passer, discuter, s'informer, se retrouver. Ceci est encore à l'état de projet; nous sommes simplement cette année encore plus conscientes des difficultés de sa réalisation...

Le groupe originaire a éclaté peu de temps après le début de son existence. Quelques unes ont peu à peu pensé qu'il était encore trop tôt pour nous adresser à d'autres femmes; que nous n'en étions encore qu'aux balbutiements quant à l'analyse de notre propre fonctionnement.

Elles ont préféré ne plus continuer à travailler sur ces bases (1).

D'autres ont continué... Notre principale activité fut l'opération marché.

Les marchés.

Pendant 3, 4 mois, régulièrement toutes les semaines, nous allions sur un marché avec de grands panneaux très colorés, des affiches, des collages et des textes, sur des sujets différents chaque fois (oppression idéologique, éducation des enfants, contraception, avortement, partage des tâches ménagères...). Les discussions s'engageaient assez facilement à propos des panneaux; certaines de ces interventions rappelaient la rue en Mai 68 : spontanéité de la parole, gaieté...

Les femmes âgées étaient les plus virulentes, d'accord avec nous, écoutées de la population, mais disant souvent : «Moi c'est trop tard, maintenant je ne peux plus rien faire, mais vous avez raison de lutter» (2).

Les réunions.

Beaucoup de femmes contactées sur le marché sont passées à nos réunions... Mais les premiers temps chaque réunion était consacrée à préparer le marché suivant ! On s'était dit qu'il fallait faire une action prolongée, des interventions régulières; on savait bien qu'il fallait arriver à parler d'autre chose... on parlait surtout de ce qui nous apparaissait être leurs problèmes immédiats : gosses, mari; problèmes qui n'étaient pas ceux de la majorité d'entre nous. Plusieurs d'entre elles semblaient attendre qu'on les organise ou qu'on leur apporte un savoir. La plupart sans doute déçues, ne sont venues qu'une ou deux fois.

Vers la fin de l'année, certaines réunions furent plus intéressantes. Nous avons abandonné la préparation du marché suivant... Nous avons toutes davantage parlé de nous; ce n'étaient encore que la mise en commun d'expériences; mais nous expérimentions à nouveau l'effet libérateur de cette mise en commun.

Remarques et questions :

(1) Le travail important actuellement est-il celui que nous faisons entre nous ? Nous n'avons pas encore démonté tous nos mécanismes, nous ne savons pas encore jusqu'à quel point nous sommes contaminées par l'idéologie. N'est-ce pas prématuré, dangereux, irresponsable, de vouloir déjà convaincre d'autres femmes de la nécessité d'une lutte que nous posons encore en termes appris, codés, imposés, récupérables, en termes phalliques ?

Mais d'autre part, arriverons-nous réellement à poser autrement les termes de cette lutte sans l'aide d'autres femmes, sans l'aide de celles qui ont subi une oppression différente, à des niveaux différents ?

Ne faut-il pas commencer à briser, démolir le mur qui nous sépare des autres femmes ? Leur parler n'est pas abolir les oppositions de classes, c'est peut-être simplement commencer à les penser ensemble.

(2) Nous avons constaté sur les marchés, que les vieilles femmes étaient souvent les plus lucides, les plus révoltées, les plus virulentes. Qu'est-ce que cela signifie pour nous, théoriquement et pratiquement ? Une d'elles a dit sur le marché : «On fait tout pour nous séparer nous les vieilles de vous les jeunes, parce qu'on sait qu'on pourrait vous en dire des choses !»...

Perspectives.

Quels problèmes se posent à nous — groupe de quartier — après quelques mois d'existence et d'activité ? Nous sommes à la recherche d'une stratégie politique et nous devons savoir quel but nous poursuivons; notre action sera déterminée par notre choix à ce niveau-là.

Nous sommes un groupe d'intellectuelles bourgeoises et petites-bourgeoises. Notre oppression est essentiellement *idéologique*, mais nous n'ignorons pas qu'il y a d'autres niveaux d'oppression des femmes (oppression de classe, de race...). La lutte des femmes est *spécifique* mais nous devons la penser *en articulation* avec les autres contradictions du système si nous voulons abattre le capital. Nous voulons faire porter notre travail pratique et théorique sur cette articulation lutte des femmes/lutte des classes.

Nous ne pensons pas que les femmes soient une *classe* au sens marxiste du terme; nous ne pouvons pas nier qu'elles sont actuellement divisées : donc nous ne pouvons pas simplement baser notre action sur des mots d'ordre qui ne tiendraient pas compte de ces oppositions.

Voici au moins deux *questions* que nous nous posons actuellement :

Notre oppression idéologique est-elle la même ou bien est-elle ressentie très différemment par toutes les femmes ?

Peut-on actuellement faire participer des femmes non bourgeoises, non intellectuelles à notre travail d'analyse et de déconstruction ?

La réponse que nous y apporterons déterminera notre style d'action.

Au niveau du *travail de quartier*, deux choix s'offrent à nous :



Si on en croit les journaux, la télé, la publicité et même les hommes politiques, on vit l'époque de l'enfant-roi. Je ne sais pas si l'enfant est roi, je sais seulement qu'on en parle beaucoup et qu'on use et abuse de ses fesses sur toutes les affiches et photos qui nous violent en permanence.

Un des royaumes de l'enfant, en décembre, c'est paraît-il le rayon des jouets.

Cette année sur chaque porte des grands magasins on peut lire : «Les grands magasins se sont groupés pour faire baisser les prix des jouets...» Ce sont des prix «Coups d'éclat». Des prix à la hauteur de notre politique de grandeur, sans doute !

NOËL

À l'entrée du rayon jouet, un grand panneau se charge de vous orienter, au cas où vous ne sauriez pas comment on les classe :

Rayon filles : ronds roses

Rayon garçons : ronds bleus

Gros jouets : (vu le prix, pas de limitation de sexe : peluches, jeux de société, poupées...).

On a suivi les ronds roses d'abord : les arguments de vente pour les filles c'est : «mieux qu'un jouet, la réplique parfaite d'une véritable machine à coudre». «J'accroche mes casseroles», (c'est un jeu, mais oui...).

«L'idéal de Poupette, casseroles...»

«Avec maman au marché».

«Les 36 trousseaux Op, de l'élégance de la classe».

On peut admirer de tristes berceaux, des poupées (avec paraît-il un sexe; si vous en voyez un de fille vous aurez de la chance).

Des centaines de robes de poupées, des perruques. Oui, le jouet pour filles est éducatif : on fait croire aux filles que leur raison de vivre c'est le foyer, pour torcher hommes et gosses, dans le pays européen où les femmes travaillent le plus ! Bien vu, cela permet plus tard de les faire trimmer deux fois plus. En dernier recours on regarde au rayon nanoplies :

Côté filles :

la fée (aux cheveux d'or),

la princesse (czardas ou de rêve),

la marquise, la japonaise, le chaperon rouge,

l'indienné (dite fleur de prairie) l'hôtesse

de l'air, l'infirmière, la majorette.

Côté garçons :

Gardiens de la paix ! CRS, sheriff, cow boy,

zoro, indien, mousquetaire, croisé, «beltoise»,

trappeur, cosmonaute, enfin la trouvaille

la nanoplie du général, avec croix de Lorraine!

À eux d'apprendre l'obéissance, l'autorité, à eux l'aventure et la suprême récompense.

Faites le rapprochement.

Autant le rayon filles c'est le néant, l'ennui,

autant le rayon des garçons est un rêve; les jouets

les plus astucieux, les plus beaux, les plus variés :

des automates, des jeux de constructions,

des maquettes, des meccanos, des circuits,

des labos, des caméras, des pendules, des maisons,

des voitures.

Ici des trésors d'imagination.

Toute l'éducation et la morale réactionnaire

sont dans le rayon des jouets.

Triste Noël, petites filles.

la femme eunuque

Germaine Greer, malgré toutes les erreurs et les points de désaccord qu'on peut relever dans son livre (voir ✱), c'est un souffle d'air frais. Elle livre à toutes l'analyse d'une expérience personnelle que chacune a tenté avec plus ou moins de bonheur dans le mouvement. Elle aborde le problème des femmes avec d'autres yeux que ceux dont l'ex-militantisme essaie de nous doter. Mais elle nous laisse souvent sur notre faim. Cela fait travailler, tant mieux.

L'«oppression» des femmes résulte d'après elle du conditionnement social (qui pèse également sur les hommes) qui les fait se trouver laides, se trouver bêtes, accepter que certaines choses soient réservées aux hommes et d'autres à elles, etc... Or des exceptions sans doute, mais en nombre suffisant, prouvent que la possession d'un clitoris, d'un vagin et de seins et l'absence de pénis n'ont pas empêché certaines de réaliser tout ce que la plupart se croient interdit. Les luttes des femmes ont d'ailleurs déjà obtenu la levée de certains de ces interdits.

La libération des femmes viendra des femmes elles-mêmes : de leur capacité à assumer leur désir dans l'ensemble des relations sexuelles, sociales, etc... de leur capacité à ne pas se soumettre à ce que la société les oblige à fantasmer comme désirable. La libération des femmes ne sera pas faite de quelques réformes des lois de l'avortement et des conditions de travail, ni d'une révolte amère contre les oppressions subies. Elle sera le fruit d'une activité consciente et collective des femmes pour redistribuer toutes les cartes du jeu sexuel et social.

Quelle forme peut prendre cette activité ? Germaine Greer, qui travaille seule dans son coin, n'a pas grand chose à en dire. Les quelques boutades qu'elle donne en guise de recettes nous font parfois craindre qu'elle nous ne renvoie au monde actuel, hiérarchique et masculin, et ne nous propose d'y faire notre trou. Comment construire une machine qui redistribue les hommes et les femmes différemment de la distribution en deux catégories produites par la machine sociale actuelle ?

✱ Voici quelques erreurs relevées par les copines :

La seule chose qui n'appartient pas à l'univers masculin dans ce livre c'est ce que la femme ressent elle-même de son corps et de son âme. Dès qu'on aborde le problème des relations on retombe dans l'univers masculin.

G.G. analyse bien le fonctionnement des relations sociales jusqu'au moment où elle se heurte au système. Elle propose alors une solution individuelle qui revient à se glisser dans les structures existantes.

G.G. s'implique tellement qu'elle ne peut renoncer aux points qui remettent en cause sa propre vie. Elle a trouvé une solution personnelle : rentrer dans le système masculin. Seul un collectif, un mouvement féministe, peut adopter une autre démarche.

G.G. analyse bien comment les femmes sont cantonnées dans des travaux féminins. Mais pour sortir du cloisonnement elle propose par exemple la course au pouvoir.

«C'est aux femmes de faire leurs preuves, il faut non seulement qu'elles égalent l'homme dans la course aux emplois mais qu'elles le surpassent. Cet aiguillon peut tourner à leur avantage». Son univers de référence est celui des professions intellectuelles et libérales. Au niveau de la femme de ménage on ne voit pas bien ce que cela peut donner... Il y aura donc un noyau de femmes très sélectionnées qui arrivera au but. Ceci maintient la sélection masculine en favorisant une race de sujet femmes, femmes-caution du système patriarcal. Est-ce que les gagnantes de la cause seront des féministes et non pas plutôt entièrement masculinisées et peu disposées à faciliter l'accession de toutes les femmes à une vie sociale mieux distribuée ? Cela expliquerait pourquoi Françoise Giroud, par exemple, qui se dit féministe est si agressive envers le mouvement des femmes.

G.G. analyse comment la société a magnifié et mythifié le corps féminin en proposant une image idéale et irréaliste de ce corps qui engendre le dégoût des hommes et des femmes elles-mêmes pour le corps réel qui n'a rien avoir avec le mythe. Elle propose aux femmes de surmonter ce dégoût par la recette suivante :

«Si vous vous croyez émancipée, envisagez donc l'idée de goûter votre sang menstruel. Si cela vous donne la nausée c'est que vous avez encore un long chemin à parcourir». Drôle d'émancipation qui ne passe pas par le désir....

G.G. cautionne la communauté comme solution de remplacement de la famille mais elle ne parle pas du rôle de la communauté dans l'abolition des rôles et des images qui sont la base de l'oppression.

En bref on aime ou on n'aime pas ce livre. De toute façon c'est une base de réflexion et de discussion qu'on n'avait pas encore en France. Il s'adresse à tout le monde et pas seulement aux intellectuelles comme le «Kate Millett».



COORDINATION PROVINCE

Sœurs,
Nous sommes quelques-unes à répondre aux lettres de toute nature qui arrivent à Paris (à la boîte postale, au local et au Torchon). Beaucoup de ces lettres viennent de femmes isolées qui demandent où sont les groupes de leur ville ou de leur région, qu'est-ce qu'on y fait, etc... Nous répondons tant bien que mal en leur donnant les quelques adresses que nous avons.

Mais nous sommes souvent coincées : les adresses que nous envoyons sont-elles encore valables ? Y a-t-il un groupe derrière les noms que nous donnons ? la plupart du temps, nous sommes obligées pour dire «il n'y a pas de groupe dans ta ville à notre connaissance : fais-en un» ? Et ça nous désole beaucoup de laisser les sœurs se débattre toutes seules chacune dans son coin. Vu le nombre limité de réponses à notre «nous comptons sur toi pour en faire un, tiens-nous au courant...», nous doutons de l'efficacité du système.

Le mieux serait évidemment, que les groupes des autres régions se fassent connaître suffisamment dans leur ville pour que les femmes du coin n'aient pas besoin d'écrire à Paris pour les trouver. Nous espérons que cela va bientôt arriver.

En attendant, nous aimerions que les femmes des groupes de province nous envoient régulièrement de leurs nouvelles pour qu'on puisse les transmettre.

Et puis on aimerait surtout que les échanges entre la Province et Paris soient plus vivifiants et réguliers. Dans ce but, nous envoyons depuis quelques temps systématiquement tout ce qui est distribué en AG (tracts, bulletins, etc...) aux adresses que nous croyons être celles de groupes. Les groupes oubliés ou ignorés, réclamez ! Si vous le recevez et que vous n'en avez rien à faire, dites-le nous, ça nous épargnera des sous et du travail.

Ecrivez-nous : MLF/FMA : BP 370-13 PARIS. On attend de vos nouvelles avec impatience.

femmes mariées

Il existe dans le Mouvement de Libération des Femmes, qui l'a dit cru, des femmes mariées (et même à l'église!), pas encore divorcées, et même des femmes pour qui le divorce n'est pas la seule solution envisageable à priori.

Il s'agit en fait d'une situation bien banale, puisque c'est celle de la majorité des femmes, et, somme toute, il est heureux pour le «MLF» qu'elles y soient représentées, sinon il risquerait de devenir un groupe d'élite, refusant les compromis de la masse et finissant par ce couper complètement d'elle (tout en militant pour sa libération...).

Et d'ailleurs, en quoi les femmes mariées seraient-elles moins libérées que d'autres? Existerait-il des degrés de libération? Le croire, c'est s'imaginer qu'il est possible de résoudre les problèmes de façon individuelle (même si c'est dans le cadre d'un mouvement) et gommer la dimension politique du problème (de même que ce n'est sans doute pas en échappant individuellement à l'exploitation économique qu'on se donne la position la plus forte pour la faire cesser).

Nous refusons de nous considérer comme réformistes ou irréremédiablement aliénées parce que nous sommes dans une situation de compression de femme à un moment donné de son mariage (surtout si on a aujourd'hui 30 ou 40 ans!). A ce moment-là, si le mari n'est pas le tyran impitoyable qui nous viole tous les soirs et finit par nous plaquer de toutes façons, faisant de nous l'opprimée type et accueillie à bras ouverts au «MLF», on peut se trouver dans une situation complexe sur le plan économique et affectif, devant en outre tenir compte des droits de ces autres personnes qui se posent aux femmes mariées (en principe tous les problèmes spécifiques qui se posent aux femmes mariées, en particulier, une discussion sur les problèmes de sexualité, fidélité, travail à l'extérieur, travail ménager (et seuil de tolérance de propre mère...)).

Le groupe est ouvert à toutes celles mariées ou non qui sont intéressées par ces questions. Nous souhaiterions, en particulier, une discussion sur les problèmes du couple qui regrouperaient des couples hétéro (mariés et non) et des couples d'homosexuelles (s'il y en a).

Contact: Claude (Nat 58 08)

(1) La première partie de l'article sur la "Femme eunuque" a été écrit par une seule femme. A la suite de discussions et de conclusions de cette femme ne sont pas partagés par toutes les autres.

LETTRE D'UN OPPRESSEUR

(Texte paru dans "Combat" du 28.4.71
et dans "La Presse médicale")



et social... «Le mal de l'âme moderne c'est ce mensonge, à la racine de l'être moral

L'éthique de la connaissance, créatrice du monde moderne, est la seule compatible avec lui, la seule capable, une fois comprise et acceptée, de guider son évolution...

L'éthique de la connaissance est enfin à mes yeux la seule attitude à la fois rationnelle et délibérément idéaliste sur quoi pourrait être édifié un véritable socialisme.

Jacques Monod (Le hasard et la nécessité).

C'est délibérément que je mets en exergue ces phrases de Monod, car j'aimerais savoir quelle est sa position sur le problème de l'avortement.

Pour en revenir à l'appel des 343 femmes, je ne sais pas si c'est être fasciste que de préférer la connaissance scientifique au délire hystérique. Est-ce être fasciste que de ne pas prendre ses désirs pour des réalités et surtout — sous prétexte de renverser des valeurs anciennes — les transformer en valeurs nouvelles, mais n'ayant aucun rapport avec le postulat d'objectivité — «Tel est mon bon plaisir» disait déjà Louis XIV. Or c'est exactement — et sans jeu de mots — la position prise par les signataires de l'appel en faveur de l'avortement.

Je demande donc aux bureaux des partis communistes, PSU, radical et radical-socialiste de définir clairement leurs positions, face au problème de l'avortement, — et de les définir, en tenant compte des connaissances biologiques acquises et du principe d'objectivité — et non en se basant sur des considérations politiques, économiques ou sociales.

Or, affirmer, comme le font les signataires de l'appel, que le fœtus est une tumeur ou un caillot de sang, est une contre-vérité scientifique — du même ordre que d'affirmer, comme Hitler, que la race aryenne est la race supérieure, à laquelle toutes les autres doivent être sacrifiées.

Un homme est un homme quels que soient son âge et son stade de développement. L'embryon au même titre que n'importe lequel de ceux ou de celles qui cherchent à le supprimer.

Tuer cet être humain est un meurtre. Le fait que cet être humain est, à ce moment particulier de sa vie, entièrement dépendant de sa mère, ne change rien au problème. On dirait, en termes juridiques, que cet être humain a besoin pour vivre, de l'aide d'une tierce personne. Tuer cet être humain parce qu'il ne peut pas encore vivre tout seul — et prétendre que, pour cette seule raison, ce n'est pas un meurtre, c'est, du même coup affirmer le droit de tuer tous les autres êtres humains qui ont besoin d'une tierce personne pour survivre : les incurables, les grabataires, les vieillards, les fous — et tant qu'on y est — la majeure partie des peuples sous-développés, le tiers-monde qui ne pourraient pas survivre sans l'aide des pays sur-développés.

Mais la réalité biologique reste une réalité biologique : un fœtus humain est un être humain, quelles que soient les raisons idéologiques que l'on donne pour ne pas lui reconnaître ce titre. Et la suppression d'un être humain, à quelque stade que ce soit de son développement reste un meurtre. C'est ce que refusent d'admettre les partisans de l'avortement. Il faut ajouter qu'à la différence des autres individus ayant besoin d'une tierce personne pour vivre — et dont la déchéance va aller s'aggravant jusqu'à la mort — ce sera le contraire pour le fœtus, qui, au bout de 9 mois n'aura déjà plus besoin de sa mère véritable et dont la mère pourra être remplacée par une autre femme, à l'instinct maternel plus développé.

Et cette différence est d'une importance capitale, parce qu'elle revient à dire qu'au point de vue sociologique, le meurtre du fœtus, c'est-à-dire l'avortement, est une faute beaucoup plus grave que l'euthanasie. Car l'avortement engage l'avenir de l'espèce humaine alors que l'euthanasie ne fait que précipiter le passé ou soulager le présent. Que diraient les signataires de cet appel, si les conditions démographiques s'aggravant plus rapidement que prévu, on les conduisait systématiquement, à l'âge de soixante cinq ans, à la chambre à gaz ?

Il y a une véritable escroquerie morale, dans un discours qui s'adresse à une grande majorité de lecteurs, d'employer un jargon pseudo-scientifique pour donner plus de poids à des arguments sans valeur. Que signifie dans cet «Appel» la phrase «un ego qui fout le camp en petits morceaux, c'est ce qu'éprouvent toutes les femmes qui doivent pratiquer un avortement clandestin». Quel rapport à la clandestinité avec l'ego ? Et qu'est cet «ego», ce «Moi» pour parler français ? Ne serait-ce pas, par hasard, le même «Moi», le même «ego» qui lui aussi fout le camp au moment psycho-physiologique de la jouissance, et là, beaucoup plus encore, qu'au moment de l'avortement ? Ou même, sans parler d'avortement, lors de toute anesthésie générale — et faut-il condamner l'anesthésie générale sous prétexte que l'Ego fout le camp ? De toute façon, pourquoi avoir honte de cet «Ego» dans le cas de l'avortement et non dans le cas de la jouissance ? Il y a, dans ce délire infanticide, quelque chose qui, s'il ne relève pas encore de la psychiatrie, relève déjà sûrement de la psychanalyse.

«Prises au piège» écrivez-vous, Mesdames ? Ne saviez-vous donc pas ce que vous faisiez en faisant l'amour ? Et avez-vous vraiment l'impression que votre ventre vous appartient quand il y a bail d'un droit à la jouissance d'un organe à usage fonctionnel ? ou pour parler plus vulgairement qu'il y a le phallus de votre partenaire dedans ?

Quant à la production des enfants — en bon français, cela s'appelle reproduction, il y a deux choses à dire : d'abord, c'est que vous n'êtes pas toute seule dans cette production. L'homme y intervient et il a son mot à dire. (A moins que vous n'appartenez à la même espèce parthénogénétique, dont on ne connaît qu'un seul cas dans l'histoire, du globe, celui de la Vierge Marie) — ensuite, Mesdames, il faudrait que vous vous dépêchiez, car bientôt les gosses se feront en éprouvette et à la vitesse où se développe l'homosexualité masculine, les hommes n'auront plus du tout besoin de vous. Ils n'en ont déjà plus besoin pour le plaisir, alors qu'ils n'en n'aient plus besoins pour les enfants...

Il faut être deux.

Quant à votre menace de faire une grève d'enfants, l'argument me paraît assez peu probant. Il dénote en effet une méconnaissance complète des lois fondamentales de la biologie — à moins que — et cela est possible — l'espèce humaine ne soit arrivée à ce stade — comme d'autres espèces animales — où elle doit disparaître. Pour l'instant, il y a encore beaucoup d'hommes qui, si les femmes de race blanche s'amusent à ce petit jeu — trouveraient sans peine, parmi les femmes de race jaune ou noire des partenaires à qui la maternité ne ferait pas peur et dont l'ego ne foutrait pas le camp à la seule idée de l'accouchement.

De même — *bis repetita placent* — quant à l'affirmation «je ferai un enfant si j'ai en envie, etc.» j'ai le regret de le répéter — pour faire un enfant, il faut être deux... à moins de s'adresser à une seringue, ce qui, j'espère, n'a pas été le cas pour la majorité des signataires. Quant à rejeter votre responsabilité sur la Société, Mesdames, c'est trop facile. Ce n'est quand même pas la Société qui vous a fait cet enfant ? Non ? En faisant l'amour, Mesdames, vous prenez des risques — et il faut se rendre à l'évidence que ces risques sont infiniment moindres que ceux que vous prenez en vous asseyant au volant de votre voiture. On ne vit pas sans risques. Et vous prétendez que pour sauver 5 000 femmes qui meurent d'avortement clandestin, vous voulez condamner à mort 500 000 fœtus, d'une manière légale ? Les chiffres, je pense, parlent d'eux-mêmes...

Si le principe de non-contradiction a encore un sens pour vous, Mesdames : on ne peut être à la fois

pour l'avortement et contre la peine de mort ;
pour l'avortement et contre la guerre ;
pour l'avortement et contre l'euthanasie ;
pour l'avortement et contre toutes les formes de violence.

Faut-il répéter sans cesse cette évidence : toute occupation humaine, le simple fait de vivre comporte un certain nombre de risques. Il y a les risques du travail, il y a les risques du sport, il y a les risques de l'amour — ou plus exactement, pour employer une terminologie plus conforme à l'esprit de ces dames — il y a les risques de l'accouplement.

Mais là, que je sache, la vie de la mère n'est pas en péril — sauf cas rarissimes. Cette femme enceinte est aidée par l'Etat. Elle n'a qu'à attendre neuf mois pour être débarrassée de cette «tumeur» en la confiant à l'Assistance Publique et il se trouvera toujours de braves gens pour l'adopter. Pour tuer cet être humain embryonnaire, qui ne met en danger la vie de personne, quels sont les motifs que l'on invoque ? Aucun qui ne résiste à l'analyse, aucun qui se base sur une «éthique de la connaissance» telle que la conçoit Monod. Le motif véritable, le seul, l'unique, mais que l'on cache, est que cet embryon, cet enfant, cet être humain à venir, gêne ! Qu'il gêne qui, qu'il gêne quoi ? Tout simplement les «Mondanités», le confort intellectuel de ces Dames. Car pour les autres, les ouvrières les femmes de ménage, le peuple — dont Mesdames Sagan et autres se croient être les porte-parole — le problème de l'avortement ne se pose pas du tout dans les mêmes termes : il se pose en termes de salaires, en termes de logement, en termes de travail, en termes de fatigue, en termes d'éducation de masse : et ça, on peut le résoudre sans avoir recours à une légalisation de l'assassinat.

Aujourd'hui, Mesdames, vous demandez la suppression de vos fœtus, parce qu'ils vous gênent. (Quel dommage que vos mères ne l'aient pas fait avant vous, vous n'auriez pas eu ainsi, Mesdames, la peine de vivre).

Demain, pourquoi ne demanderiez-vous pas la suppression de vos maris, parce que eux aussi peuvent devenir gênants. Pourquoi divorcer — cela demande beaucoup plus de temps que d'accoucher — alors qu'il est si facile de tuer ?

Après-demain, pourquoi ne demanderiez-vous pas la suppression de vos vieux parents, qui eux aussi, sont souvent bien encombrants ?

Et, enfin, pourquoi, Mesdames ne demanderiez-vous pas la suppression de vos rivales, de toutes les filles qui sont plus jeunes et plus belles que vous ? Et il doit y en avoir pas mal.

Certes, c'est pousser jusqu'à l'absurde. Mais n'est-ce pas déjà absurde de réclamer le droit à l'avortement alors que vous avez déjà la pilule, l'homosexualité, et ces petits appareils d'origine nordique, tellement plus infatigables, plus commodes et plus sûrs que des maris ou des amants. Sauf coupure de courant électrique !

La libre disposition de votre corps — depuis la disparition des ceintures de chasteté et de l'esclavage — vous l'avez toujours eue, Mesdames. Mais ce que vous n'avez pas le droit d'avoir, c'est la libre disposition du corps et de la vie d'autrui. Que cet autrui soit, de par la nature des choses, intérieur ou extérieur à vous. Et là, il ne s'agit pas d'Eglise, ni de Pape, mais de la simple connaissance scientifique seule capable de donner une éthique au monde moderne. Et cette connaissance scientifique nous apprend que l'être humain commence à la fécondation et que tout son avenir est déjà inscrit dans la complexité de ses structures moléculaires.

A moins que vous ne croyiez, Mesdames que l'être humain ne commence véritablement qu'au baptême ou à la première communion. Dans ce cas une si noble conception des commandements de l'Eglise vous honore et je pense qu'en situant le début de la vie humaine à l'introduction de l'Esprit Saint, si vous ne faites pas œuvre scientifique, du moins vous faites œuvre d'esprit chrétien et que le Pape lui-même ne peut rien trouver à y redire.

Mais je ne crois pas que ce soit l'avis de M. Jacques Monod (vous connaissez?).

Dr Jooravleff
Vitry-aux-Loges

(réponse page
suivante)



la grande peur des hommes

On ne pouvait laisser passer cette lettre digne d'une anthologie phallogratique (1).

L'hypothèse de base repose sur une confusion entre *vie biologique* et *vie humaine* et cette confusion nous renseigne sur l'utilisation qu'on peut faire de la «science» quand elle est entachée d'idéologie.

Un arbre possède une vie biologique; chacune de nos cellules est vivante, chaque spermatozoïde, chaque ovule. Et le fœtus aussi, qui est le résultat de multiplications successives de cellules biologiques à partir d'une cellule primitive qui contient en puissance tous les caractères de toutes les cellules différenciées qui constitueront l'être humain. Cet ensemble en formation n'est pas vivant au sens humain du terme tant qu'il n'est pas constitué dans sa totalité puisqu'il n'est pas fonctionnel; il prend progressivement sa forme humaine (notamment quand il perd sa queue de têtard, puis ses branchies, puis son rein de lamproie, puis son deuxième rein de grenouille). Et il est vrai qu'au stade ultime de sa construction il est *biologiquement* un homme.

Mais qu'est-ce qu'une vie humaine? C'est la vie que je vis comme individu (c'est-à-dire un *tout*, même si j'arrive avec un bras en moins, ce qui peut résulter de gènes défectueux ou d'un accident de parcours) et la conscience que j'en ai. Mais il existe une définition scientifique de la vie et de la mort humaine (ou animale): l'arrêt du fonctionnement du cerveau; or, le système cortico-cérébral n'achève de se construire que tout à la fin de la grossesse.

Le fœtus est donc une *puissance* de vie humaine. «Tout son *avenir* est déjà inscrit dans la complexité de ses structures moléculaires», nous dit-on. Non. Toutes ses potentialités, oui, dont certaines commencent à se réaliser quelques heures après la fécondation.

A partir de ces prémisses «scientifiques», on peut nous dire qu'il est plus grave de ne pas réaliser 500 000 puissances de vie que de sacrifier 5 000 vies réelles, de femmes vivantes et souffrantes, alors que ces vies potentielles ou réelles disparaissent en même temps et de toute façon dans l'avortement clandestin. Le véritable choix se situe entre l'avortement clandestin et l'avortement légal.

A partir de là aussi, on peut faire l'amalgame avec l'infanticide, l'euthanasie, la guerre, le Tiers-Monde, n'importe quel individu vivant, y compris les femmes rivales! (A propos, qui a intérêt à cette rivalité et, par conséquent, qui la crée?)

Mieux, «l'avortement engage l'avenir de l'espèce humaine». Mais qu'est cette espèce humaine à laquelle les femmes sont sacrifiées. N'en font-elles pas partie? C'est la question: Cet avenir, nous en sommes exclues du fait même que nous devons en faire les frais. C'est toute l'idéologie patriarcale qui s'exprime ici: une femme pédiatre, ayant assimilé cette idéologie, déclarait à la radio: «le fœtus représente l'avenir, la femme le passé». Ainsi, une femme de 20 ans par exemple, n'a pas un droit intangible à l'avenir *du seul fait* qu'elle porte en elle une virtualité d'avenir pour un «autre» potentiel! Le discours idéaliste (imposé par l'opresseur pour effacer le réel), abstrait, symbolique («représente») parle d'avenir, de passé, mais pas du présent: le vécu n'a pas droit de cité, il est mis entre parenthèses.

Qu'est-ce qui se cache derrière tout ça? Qui veut la maternité? Qui en a besoin? Un «révolutionnaire», arguant de son autorité de médecin et de père de famille (7 enfants), m'a crié un jour dans une crise d'indignation: «Mais si les femmes ne veulent pas d'enfants, comment ferai-je, moi, quand j'en veux un?». En effet. Que peut-il faire, sinon les y contraindre. Et il ajoutait: «Une femme qui ne veut pas d'enfant est anormale». Du même coup, il exprimait naïvement et crôment, d'une part ses intérêts, d'autre part, l'idéologie «scientifique» chargée de faire pression sur les femmes pour qu'elles se soumettent à ces intérêts. Qui a décrété qu'il existait un instinct maternel? Pas les femmes, car pourquoi définir par autre chose que lui-même un pouvoir — la reproduction — que l'on possède naturellement et effectivement; et posséder un pouvoir, c'est l'exercer quand on veut et, aussi, bien entendu, ne pas en user si l'on veut.

Nous ne possédons donc pas notre pouvoir. Et les hommes, pour s'approprier les fruits de notre reproduction, doivent d'une part nous contraindre à procréer, d'autre part faire en sorte que nous le *voulions* (pour éviter la révolte). D'où le mythe de l'instinct maternel. Est-ce par hasard si, dans le même mouvement, ils nous interdisent la réalisation de toutes nos autres potentialités humaines réputées extérieures à notre nature? S'il faut que nous ayons tous les enfants qu'ils veulent, il faut que nous ne fassions que ça. Il faut que ce soit notre «vocation».

Il y a un instinct maternel? Alors, pourquoi des générations de femmes depuis les temps primitifs avortent-elles par millions (qui relèvent sûrement de la psychanalyse)? Pourquoi, dans toutes les classes sociales, cette complexité des femmes à la recherche des «tuyaux», à l'insu des hommes? Pourquoi cette hantise perpétuelle: la satisfaction d'un instinct doit faire plaisir, non? Pourquoi les femmes ne savent-elles pas «instinctivement» s'occuper d'un nouveau-né et doivent-elles *apprendre* («pour le deuxième, j'étais moins bête»)? Pourquoi, dans les civilisations les plus brutalement patriarcales, les femmes prient-elles les dieux de leur envoyer un enfant et pourquoi faut-il que cet enfant soit mâle? Parce que c'est pour elles le seul moyen d'avoir une existence sociale, alors même que cette existence est un esclavage, encore aggravé par la maternité; parce qu'autrement, elles sont réprouvées, répudiées, affamées; persécutées au même titre que celles qui avortent ici. Où est cet instinct quand une femme enceinte de son huitième enfant n'ose plus sortir (2 fois en 9 mois!) parce qu'elle a honte de s'être laissée flouer une fois de plus; quand les femmes acceptent les risques les plus effroyables pour ne pas avoir un enfant: sait-on que, dans les milieux les plus démunis, ces femmes (atteintes de «délire hystérique infanticide») se font couramment avorter par leur mari d'un coup de poing dans le ventre? Combien de fois avons-nous entendu des mères de famille irréprochables soupirer: «j'aurais eu une autre vie si je n'avais pas eu d'enfants». Oui, Monsieur, nos mères, nous les avons «génées».

Il existe un instinct maternel (et non un *désir* maternel)? Mais ne sait-on pas que la plupart des femmes qui ont des enfants, les «veulent» pour avoir une famille «comme tout le monde», ou pour faire plaisir à leur mari, ou «pour ne pas être seule tard»... Une secrétaire disait récemment: «je voudrais bien un enfant; ça fait quatre ans que je suis mariée, ça fait ridicule; les gens doivent se demander si ne je suis pas stérile». Telles sont les motivations actuelles de la maternité! Quelques-unes seulement ont des motivations réelles: *désir* de faire l'expérience d'une des fonctions de leur corps et de vivre avec des enfants.

Et voilà pourquoi les hommes, qui par définition n'en peuvent rien savoir, invoquent l'instinct maternel: nous les menaçons dans le pouvoir qu'ils nous ont volé. Si la vie d'une femme ne vaut pas en soi («elle représente le passé») — «bientôt... les hom-

mes n'auront plus du tout besoin de vous») mais en fonction des enfants qu'elle aura, il en est de même pour ses filles et les filles de ses filles. Nous nous trouvons devant cette situation sociale inouïe: les femmes se reproduisent de mère en filles pour donner des hommes à la société des hommes, et seulement pour ça. Et si nous arrêtons un peu, pour voir?

Nous les menaçons. «L'homme a son mot à dire» nous affirme-t-on; mais en même temps: «en faisant l'amour vous prenez des risques». Il faut être cohérent. Si, par définition, les risques sont pour nous seuls, nous seules devons parler.

«L'homme a son mot à dire». Tout le patriarcat est contenu dans cette phrase. Pourquoi a-t-il son mot à dire, sinon parce que, n'ayant pas les charges, il a les intérêts?

Nous les menaçons — et d'ailleurs, ils l'avouent: «Quant à votre menace de faire une grève d'enfants... il y a beaucoup d'hommes qui, si les femmes de race blanche s'amusaient à ce petit jeu, *trouveraient sans peine*, parmi les femmes de race jaune ou noire, des partenaires...». Voici que, sous l'effet de la peur, on envisage un nouvel impérialisme, comme si les femmes d'Outremer n'avaient pas assez de leurs exploiters locaux!

Les risques de la maternité, comment les mesurent-ils? «Moindres que ceux que nous prenons au volant d'une voiture». Mais c'est notre *existence tout entière* qui est hypothéquée par l'élevage d'un enfant; c'est, pour toute la vie, la dépendance économique de l'égard d'un homme, la claustrophobie de la mère au foyer ou 14, 16, 18 heures de travail par jour; des études, une profession manquées, une existence mutilée. Compterait-il tout cela pour rien s'il s'agissait des hommes?

C'est tout notre rapport aux hommes qui serait modifié si nous pouvions n'avoir que les enfants que nous voulons (et quelle femme en voudrait *vraiment* en système patriarcal, n'étaient le mythe de l'instinct maternel, celui de la «mère-vraie femme», les pressions de la religion, l'obligation de se marier pour être comme tout le monde? ...): continuerions-nous d'accepter le travail ménager comme unique destinée, la dépendance économique qu'implique ce travail gratuit et obligatoire pour toute épouse et mère, un statut infériorisé, etc... si nous ne traînions le boulet de la maternité obligatoire? (Une femme battue par son mari à qui celui-ci ne donnait presque pas d'argent, et à qui on suggérait le divorce, répondait: «mais où irais-je? que ferais-je? sans métier, avec trois enfants?»). Et la récupération de notre corps ne nous inciterait-elle pas à récupérer notre vie? Vous n'auriez plus de servantes à domicile. C'est tous vos intérêts qui sont menacés. C'est pourquoi vous essayez de nous convaincre que nous ne sommes pas des esclaves, alors que nous, les intéressées, disons que nous ne sommes pas libres. On entend dire: «les ouvriers ont tout ce qu'il leur faut, maintenant», «les femmes sont très heureuses dans les harems». Ce sont toujours «les autres» qui émettent des jugements catégoriques sur des situations qu'ils ne vivent pas et dont ils bénéficient.

Remarquez qu'on nous suggère quelques solutions — pas trop dangereuses:

1. La plus originale: «Ne saviez-vous pas ce que vous faisiez en faisant l'amour?» En d'autres termes, si vous ne voulez pas d'enfants, abstenez-vous. La jouissance pour elle-même est tabou. Sexualité et procréation doivent aller de pair.

2. Pour les femmes pauvres, des logements, etc... Une femme qui en aurait les moyens devrait être tout heureuse d'avoir 12 enfants, d'avoir des nausées, d'accoucher, de torcher, de faire des lessives (même en machine), la cuisine pour 12. Elle n'aurait plus le droit de ne vouloir aucun enfant.

3. A la limite, on peut porter les enfants 9 mois (une simple formalité)! et les «confier» à l'Assistance Publique. D'abord, savez-vous ce qu'est un enfant abandonné? Une mère célibataire a dû confier son fils de 3 ans au centre de Denfert-Rochereau pendant trois jours. Au retour, il était méconnaissable: ahuri, nerveux, ne sachant plus sourire, ni manger seul, n'osant plus parler. Trois jours! Ensuite, l'Assistance Publique préfère garder les enfants que les proposer à l'adoption (une masse de demandes d'adoption ne sont jamais satisfaites) car elle reçoit pour chaque enfant plus d'argent qu'elle ne dépense; puis elle les met à travailler pour des salaires symboliques, ce qui arrange certains patrons. On peut juger de leur «avenir» à ces enfants. Ce qui répond à l'objectif du patriarcat et du capitalisme qui est de produire le plus d'enfants possible pour en faire ensuite ce qu'on veut: les exploiter, les opprimer ou les tuer. On comprend que les vivants soient moins sacrés que les fœtus: les vivants, on les a sous la main, ils ne risquent plus de nous échapper; les fœtus, eux constituent la matière première indispensable. Sur un marché, il y a deux mois, une femme lit le Manifeste et le signe spontanément: «Je suis d'accord avec vous, j'ai perdu un fils à la guerre». Elle avait d'emblée compris que si elle avait eu un enfant sans qu'elle puisse légalement l'éviter, c'était pour qu'on pût le lui reprendre. Elle avait immédiatement fait la relation entre la maternité obligatoire et l'exploitation qu'on en fait. Ne vous en déplaise, nous sommes pour l'avortement et contre la guerre; contre toutes les formes de violence et d'abord contre la violence faite aux femmes.

4. Quant à la parthénogénèse (reproduction sans hommes), ce n'est peut-être pas une utopie: elle a été réalisée chez la lapine (voir Jean Rostand). Mais dans ce cas, ces «enfants de mère» ne pourraient être que des filles... Certains animaux la pratiquent, exclusivement ou alternativement avec la reproduction par copulation; comme certains autres pratiquent l'hétérosexualité et l'homosexualité au gré de leur humeur du moment. Ce qui prouve que, même au royaume de l'instinct, la liberté individuelle peut être plus étendue que dans la société humaine — pardon, masculine!

5. Enfin, il paraît que nous avons la pilule. Voulait-on nous la donner, vraiment? Certains décrets d'application de la loi de 1967 autotrisant la contraception n'ont pas encore paru. L'effort d'information et d'éducation nécessaires pour la rendre efficace n'a pas été fait, au contraire: les centres de Planning Familial ne reçoivent aucune subvention de l'Etat; une contre-propagande systématique s'est développée dans la grande presse, la presse féminine, la télévision. Résultat: 6% des femmes seulement utilisent la pilule, 2% appartiennent aux milieux populaires. Le taux d'utilisation a même diminué en 1969-70 à la suite d'une relance de la contre-propagande. En outre, la pilule n'est pas remboursée par la Sécurité Sociale; les mineures de moins de 18 ans n'y ont pas droit; celles qui n'ont pas 21 ans doivent demander une autorisation à leurs parents (que celles qui la leur demandent se fassent connaître!); suivant leurs convictions, des médecins refusent de la prescrire. Voilà comment on peut voter une loi et la rendre inopérante.

Nous n'avons donc pas la contraception. On ne veut pas nous la donner. Pourquoi? Parce que le barrage à la contraception et l'interdiction de l'avortement visent le même objectif: exercer un contrôle sur la démographie, c'est-à-dire sur la vie des femmes. Certes l'Etat poursuit actuellement une politique nataliste: le 6^e plan exige pour être réalisé, 3 enfants par famille. Mais on sait que la politique anti-contraceptive

(Suite page 15)

(1) (de phallus). Phallogratie: gouvernement des mâles.

A PROPOS DE 'LA FAMILLE ET DE L'ETAT

COMMUNISTE

par Alexandra Kollontai.
(Bulletin Communiste numéro 7 - 29 Avril 1920 - page 9).

A l'époque de la Révolution Socialiste en Russie, de nouvelles lois parurent, qui facilitaient le divorce et la liberté de l'avortement. Alexandra KOLLONTAI écrivit alors de nombreux articles destinés aux femmes et aux adolescents. Elle est apparue comme l'une des premières féministes.

Si ses conceptions sont souvent erronées, ses articles décrivent néanmoins, de façon intéressante, l'évolution de la famille dans son pays, à son époque (1920), qui se rapproche souvent de l'évolution actuelle. Elle montre comment : « La famille normale d'autrefois, où l'homme était tout et où la femme n'était rien - puisqu'elle n'y avait ni sa volonté à elle, ni son argent à elle, ni son temps à elle - cette famille se modifie d'un jour à l'autre... ». Elle décrit le passage de la famille paysanne, ou clan, composée de nombreux membres, à la famille citadine, restreinte au couple plus enfants. Elle explique ce passage par l'industrialisation progressive du pays, qui a peu à peu nécessité le travail salarié des femmes. Elle décrit aussi le travail de galérienne de la femme, à la fois mère de famille et ouvrière d'usine. Elle montre comment, dans l'ancienne famille paysanne, l'Etat (et les maris) tiraient profit du travail servile de la femme : ce travail, outre l'entretien courant de la maison et des enfants, constituait presque toute l'industrie textile et alimentaire du pays.

Au contraire, la nouvelle famille citadine consomme et ne produit plus. Des travaux faits à la maison, il ne reste que les plus épuisants et les plus bêtes, qui ne contribuent plus à la prospérité du pays. A. KOLLONTAI explique comment la collectivisation future de certains travaux pourra libérer matériellement les femmes.

En ce qui concerne les enfants, elle souligne les carences matérielles et morales d'une éducation donnée par des parents prolétaires. Elle craint « les dangers de la rue » et prédit que le futur Etat Communiste se chargera de l'entretien, de l'instruction et de l'éducation des enfants, par l'entremise de « sages éducateurs ». Elle donne des descriptions idylliques de la future Société, où hommes et femmes n'auront que la peine de faire l'amour, l'Etat Communiste se chargeant de tout le reste - ou presque - et où la prostitution aura disparu.

Les articles de A. KOLLONTAI sont intéressants sur le plan historique, car il est bien rare de connaître l'opinion des femmes de l'époque sur la réforme légale de la famille, introduite en U.R.S.S. en 1918. Peu de femmes avaient une conscience politique assez évoluée pour être capables d'analyser tous les facteurs d'oppression agissant spécifiquement sur elles. Il n'existait pas non plus de groupe de femmes réfléchissant sur ces problèmes. Ses articles sont donc le fruit de réflexions individuelles; pour cette raison,

ils présentent des défauts dont le plus évident est de raisonner sans cesse sur des schémas bourgeois, sur lesquels est simplement plaqué le décor communiste.

Par exemple, elle fait souvent référence à des valeurs réactionnaires, qu'elle considère comme bonnes, sans les discuter. Il en est ainsi de son opinion sur l'éducation des enfants pour qui elle craint les dangers de la rue et l'absence d'autorité des parents. Elle n'a pas vu du tout le rôle répressif de la famille dans ce domaine, et surtout, elle n'est pas affranchie de la peur de voir les enfants faire trop vite leur éducation sexuelle. On trouve toujours entre les lignes la même morale, sous-jacente et répressive. La liberté sexuelle qu'elle revendique pour les adultes, il lui serait inconcevable de la demander pour les enfants. Sa position est strictement la même que celle d'un éducateur bourgeois.

Par ailleurs, A. KOLLONTAI décrit avec complaisance la famille paysanne d'autrefois, qu'elle semble regretter. Elle déplore que le travail en usine « disloque » la famille, ce qui n'est pas exact. En raison des conditions de logement citadines, le clan paysan est forcé d'éclater, mais le noyau couple plus enfants se resserre et se ferme sur lui-même. Elle n'a pas vu que le passage du clan à la famille citadine représentait déjà un progrès pour la libération de la femme, si faible soit-il. En effet, dans l'ancienne famille, la femme subissait l'oppression économique ambiante, l'oppression conjugale, mais aussi l'oppression imposée par la hiérarchie familiale au milieu de laquelle elle vivait. Son passage à une vie d'ouvrière n'a pas amené un surcroît de travail, car elle a dû abandonner un grand nombre de tâches (soins des animaux, jardinage, tissage...). Dans sa nouvelle vie, la femme a pu échapper à l'autorité et à la répression exercées par tous les membres plus âgés du clan familial. En outre, son travail lui a permis de nouer des contacts personnels avec l'extérieur, et donc lui a fourni une certaine vie autonome qui a contribué à lui donner conscience d'exister en tant qu'individu.

Enfin, A. KOLLONTAI attribue la crainte qu'ont les femmes de divorcer, à des raisons purement économiques. Sans doute, malgré l'avènement du travail salarié des femmes, une femme dépendait encore financièrement de son mari, et devait craindre de se retrouver seule pour assurer sa propre subsistance. Mais des raisons au moins aussi importantes à la crainte du divorce doivent être recherchées dans la structure psychique des femmes, conditionnées depuis des siècles à dépendre d'une famille, comme W. REICH l'a bien montré (1).

Mises à part toutes ces critiques, A. KOLLONTAI a eu le mérite de souligner des notions importantes quant au lien entre l'Etat et la famille, dont on peut

encore parler aujourd'hui. Elle a montré comment, avant l'industrialisation, l'Etat avait concrètement intérêt au travail servile des femmes qui créaient non seulement des produits consommés par la famille, mais aussi des marchandises (toile, conserves...) susceptibles d'être vendus. Il est aisé de voir comment l'Etat a eu plus tard intérêt à ce que les femmes travaillent en usine, où elles constituaient une main d'œuvre disciplinée et souple, c'est-à-dire acceptant de bas salaires et licenciable sans risque en cas de récession.

De nos jours encore, la famille monogamique « figée » est un élément indispensable pour le Pouvoir, comme cela apparaît : souvent dans les discours gouvernementaux actuels qui font référence à la « morale », chantent les louanges de la « Famille » et prônent la sur-natalité (thèmes souvent évoqués aussi dans les discours hitlériens).

Pourquoi la conservation de la famille est-elle essentielle pour le Pouvoir ? On peut donner deux éléments de réponse : tout d'abord, il est évident que le Pouvoir a indirectement intérêt à régner sur des familles, car des individus mariés, chargés d'enfants et épuisés par un travail non créatif et un long temps de transport journalier, constituent une grande masse amorphe et timorée, informée uniquement par la télévision et sans force révolutionnaire.

D'autre part, la phrase de A. KOLLONTAI : « La famille consomme et ne produit plus » est encore d'actualité. C'est en tant que consommatrice que la famille figée intéresse le Pouvoir Capitaliste. Notre pays est suréquipé en biens matériels (voitures, appareils ménagers...) qui sont loin d'être utilisés à plein temps. Mais une collectivisation de ces objets ne serait possible que si les familles étaient capables de nouer de véritables relations avec l'extérieur, au lieu de les craindre. Cette collectivisation aurait surtout pour effet de réduire énormément la consommation, sur laquelle repose la prospérité du grand Capital.

(1) W. REICH - La Révolution Sexuelle - Au sujet de la désintégration de la famille en URSS en 1919 : « Dans la famille, en règle générale, les besoins sexuels normaux ont été remplacés par des attitudes infantiles et des habitudes sexuelles pathologiques. Les membres de la famille se haïssent mutuellement, consciemment ou inconsciemment, et étouffent cette haine par une affection forcée et une dépendance collante qui ne dissimule qu'imparfaitement la haine sous-jacente. L'une des principales difficultés consistait dans l'incapacité des femmes, généralement bloquée et inaptes à l'indépendance économique, à abandonner la protection quasi-servile par la famille, et cette satisfaction substitutive qu'est leur domination sur les enfants ».

Appel au fric

Notre Mouvement n'étant pas une organisation (on ne délivre pas de cartes d'adhésion, on ne perçoit pas de cotisations), nous n'avons pas de rentrées régulières d'argent. Autrement dit, nous avons de sérieux problèmes.

1. Pour financer le journal.
2. Pour financer nos différentes campagnes.

En particulier, nous voudrions louer un véritable local (celui que nous avons actuellement est très petit et nous a été prêté par une fille du Mouvement qui risque d'être expulsée) qui soit un véritable lieu de rencontres, avec bibliothèque, salle de projection, cafeteria, dispensaire, crèche et permanence régulière.

Jusqu'à présent, nous avons fonctionné avec l'argent des droits d'auteur perçus sur la publication du numéro spécial de « PARTISANS » sur la libération des femmes (n° 54-55) - source épuisée à ce jour - et des quêtes effectuées dans les assemblées générales du Mouvement, pas très fructueuses car les copines sont fauchées.

Vos contributions seront les bienvenues à : compte FMA, B.N.P., Agence Tolbiac n° 6 397.

Plutôt dur à digérer ce canard !

Des hommes qui ...

Des hommes qui n'en peuvent plus de jouer leurs rôles de mecs, ça existe. Ils sont paumés, tout seul, ils étouffent. Il y en a aussi qui cherchent ensemble comment extirper le Mâlechauvinisme de leur vie, de leur tête, de leur sexe et de leur cœur. Parce qu'ils ne veulent plus être des Mecs et qu'ils ne sont pas

des femmes, ils se décassent ensemble pour se préparer à des vrais rapports d'être humain à être humain, entre les hommes et les femmes, entre eux. C'est peut-être la seule façon pour des mecs de lutter aux côtés des femmes.

Un groupe d'hommes.

Petites annonces



Cherchons logements de toutes sortes, pas trop chers, dans Paris ou en proche banlieue.

Cherche instrumentistes pour faire musique ancienne = flûte, guitare - Annie S.

Cherche voiture allant en Italie (Venise, Rome) tous moments année. Claudine KLE 35-63.

Annie cherche bureaucrates pour répondre aux nombreux courrier arrivant à la boîte postale; envoyer coordonnées à la B.P.

Cherche eunuque bourgeois et sensible habitant Neuilly pour escorter femme seule et bien sous tous rapports après réunions M.L.F.

Cherche travaux mi-temps en tous genres bien payés et pas fatigants pour militantes M.L.F.

Cherchons mécènes pour financer campagnes M.L.F.

Des peintres ont formé un groupe de recherche d'images (dessins, peintures, etc...) orienté contre la répression sexuelle et familiale. Pour y travailler téléphoner à Michèle K. 700 7 137.

Offre actions sur industrie pharmaceutique fabriquant pillules : le Pape.

Echangerais poupée contre meccano.

Echangerais diaphragme contre pillules pour mecs.

Echangerais mec sachant cuisiner, passer l'aspirateur, faire la vaisselle, chauffer le biberon, faire le lit contre piaule tranquille.

Echangerais 10 premiers numéros du Torchon contre vibromasseur neuf ou d'occasion.

Atelier de meubles peints installé à la campagne cherche stagiaire nourrie, logée.

Dominique Valette : 17, rue des Cerisiers 37 - Tours.

MINEURES - ENCEINTES - CELIBATAIRES



vendredi

18 décembre

communiqué annonçant la grève

Les mères du CET de Plessis-Robinson sont en grève pour les motifs suivants :

● elles demandent que les filles ne soient plus renvoyées de leur collège pendant leur grossesse et après leur accouchement (puisque les directeurs et les directrices refusent qu'une fille enceinte et mère célibataire suive des cours normaux dans leur établissement, comme le veut «la coutume»).

● elles demandent également l'émancipation de la mère célibataire. Ce n'est pas normal que ce soit l'un des parents ou les parents des mères célibataires qui décident du sort de l'enfant et de son entretien jusqu'à les obliger à abandonner l'enfant ou de les forcer à ne pas l'abandonner.

● elles voudraient une nourrice, mais avec un salaire de 800 F, car c'est ce qu'elles touchent dès qu'elles commencent à travailler, où iront-elles ? Une nourrice coûte au minimum 400 F par mois.

● elles demandent donc d'urgence des crèches. Etant donné que l'avortement n'est pas libre en France. Mais qu'en plus le gouvernement veut des enfants, elles sollicitent donc le gouvernement égale au S.M.I.G. pour subsister et aussi une allocation n'est-il pas libre et à la portée financière de tout le monde ?

● dans l'immédiat, elles demandent d'urgence d'être reçues en délégation au rectorat pour discuter de ce problème scolaire très grave qui se développe de plus en plus en France.



le château de la solitude

compte rendu de la grève par les filles du Plessis

1. AVANT LA GREVE.

LA VIE DU COLLEGE :

La discipline n'est pas très stricte, mais le règlement général l'est.

LES SORTIES :

— Jeudi après-midi de 14 h à 17 h par groupe de trois et seulement dans le Plessis-Robinson, nous sommes suivies par des gens de la maison (directrice, économiste, personnel de la cuisine...).

— Samedi après-midi de 14 h à 17 h par groupes de trois ou de 14 h à 18 h 30 avec les parents ou quelqu'un figurant sur une liste signée des parents.

— Dimanche matin de 9 h 30 à 11 h toujours en groupe de trois au Plessis et surveillées et de 11 h à midi : étude !

L'après-midi de 14 h à 18 h 30 si les parents viennent nous chercher.

L'HYGIENE :

Trois douches pour 30 élèves dont deux qui marchent très mal où l'odeur des égoûts remonte et où les toiles d'araignées s'accumulent; tous les soirs on fait la queue, c'est pire que dans le métro !

LES COURS :

Les conditions de travail sont atroces : 5 profs (sténo, français, math, dessin, anglais, enseignement ménager). On n'a pas de bouquins, les salles de classes sont dégoûtantes, pas de tableaux, 6 machines à écrire pour 18 élèves !! On arrivera sûrement à avoir un examen avec des conditions pareilles !!

LES EXAMENS :

— En 3 ans : CAP (collectivité : 10-12 élèves) de couture, cuisine, enseignement ménager.

CAP employés de bureau (10-12 élèves) dactylo, sténo.

— En 2 ans : BEP sténo-dactylo (6-8 élèves) même travail que les employés de bureau mais plus poussé (32 à 34 h de cours par semaine).

VIE PAR RAPPORT A LA FAMILLE :

Tous les cas des filles sont différents :

1. On est ici parce que l'on n'a pas de fric (impossible d'avorter)

2. Les uns sont de l'assistance publique.

3. Les autres sont ici car les parents n'ont pas pu les garder à cause des voisins ! Elles sont donc cachées.

4. La plupart, nous sommes ici CAR ON NOUS A VIDÉ DE NOTRE COLLEGE OU DE NOTRE LYCEE.

Certaines s'entendent bien avec leurs parents, d'autres sont coupées de l'extérieur.

On reste dans ce collège jusqu'à l'accouchement, après on va dans un hôtel maternel (jusqu'à ce que le nôtre soit fini de construire...). On vient prendre nos cours tous les matins et

on repart tous les soirs.

Pour l'accouchement, on va à Port-Royal, on est traitée comme des véritables «salopes», si on se révolte ou si on répond, on nous dit : «Tu es bien contente de trouver cet hôpital qui peut te prendre en charge», ce qui veut tout simplement dire «ferme-là». Si on ne veut pas allaiter notre gosse, on se fait engueuler ! Car nous sommes les filles du Plessis !!... Nous sommes 28-30 en général. Ce collège existe depuis 1942, mais il n'y a que depuis septembre 1971 que des cours sont donnés, avant il n'y avait que l'école ménagère, maintenant il y a les trois sections (cf. Ci-dessus).

UNE JOURNEE AU COLLEGE.
Lever : 7 h 30.
Déjeuner : 8 h.
Appel : 8 h 30 puis cours jusqu'à 12 h 30.
Déjeuner : 12 h 30.

Après le déjeuner, repos jusqu'au nouvel appel.
14 h : appel, suivi des cours jusqu'à 17 h.
17 h : goûter.
17 h 30 à 19 h : étude.
19 h : dîner.

Après le dîner, on monte dans nos chambres, on va faire la queue aux douches !!, on lave nos affaires... jusqu'à 21 h 30 où on éteint.

Deux soirs par semaine (sans compter le dimanche), on regarde la télévision où l'on a choisit à l'unanimité notre programme !! Les jours de sortie, certaines filles restent au collège : il n'y a pratiquement pas d'activités manuelles, on s'emmerde toute la journée, on a hâte d'être au lundi pour recommencer les cours et plaisanter avec les profs.

Les chambres de 3 à 7 lits, sales, murs roses dégoûtants, plafond noir de crasse; on est obligé de cirer notre chambre si on veut qu'elle nous soit à peu près agréable !!

2. MOTIFS DE LA GREVE.

— Changement complet du règlement intérieur.

— Droits de la mère célibataire mineure :

émancipation, allocation, non-renvoi des filles enceintes de leur collège.

— Nouveau règlement de l'hôtel maternel.

— Demande d'aller à la délégation.

— Pas de sanction éventuellement contre les filles ou la surveillante d'internat.

Le nouveau règlement que nous voulons :

Sorties plus longues, sans autorisation des parents (14 h à 19 h),

4 week-ends autorisés par mois et non 1 comme avant !!,

vacances complètes (15 jours et non 6 comme il était dit par

la directrice !).

— Possibilité de recevoir un groupe de jeunes gens de l'extérieur.

— Visites autorisées pour tout le monde sans autorisation spéciale.

— Droit de monter dans les chambres et non de rester au parloir «comme avant».

— Une sortie par semaine le soir jusqu'à minuit/une heure.

— Plus d'étude le dimanche matin.

— Le coucher tous les soirs à 22 h, télévision facultative tous les soirs pour celles qui le veulent.

— Plus de vaisselle à faire le samedi soir ni le dimanche midi.

3. COMPTE RENDU DE LA GREVE.

— Vendredi matin, les élèves refusent l'appel et refusent de déjeuner. Elles vont au cours avec leurs professeurs mais ne font pas cours. Les profs vont rendre compte de la situation à la directrice.

Celle-ci reçoit les 2 déléguées des élèves à 10 h 30, leur disant d'arrêter la grève. Refus des élèves.

— 12 h 30 : Repas, ou toutes les filles refusent la nourriture du Collège (et non celle de l'extérieur).

— 14 h : nouveau refus de l'appel, nouveau refus des cours.

— 17 h : refus de goûter.

— 17 h 30 : pas d'étude.

— La directrice veut nous recevoir dans son bureau. Elle nous endort littéralement avec ses histoires, commence son chantage ce soir, j'envoie mon rapport au rectorat : «Si vous ne mangez pas La directrice va alors envoyer son rapport». Refus des élèves. à réfléchir.

— 19 h, on descend au réfectoire, mais on refuse la nourriture du collège (toujours en acceptant celle de l'extérieur).

La directrice commence à nous faire du chantage au sujet de notre bébé.

— 20 h on se retrouve dans une chambre et on mange, comme on l'a fait après chaque repas durant deux jours complets.

— 20 h 30 on rend compte de notre journée.

Samedi 19

— Les élèves refusent l'appel à 8 h 30 (le refus du déjeuner et des cours continué).

— 10 h : la directrice appelle les déléguées et leur dit «Comme cela fait deux jours que vous ne mangez pas, je vais faire tension donne quelque signe de faiblesse, j'envoie un télégramme à vos parents de venir vous chercher si vous continuez la grève de la faim».

— 11 h la tension de chacune est prise par l'infirmière du collège,

suite en haut de la page suivante

Quelques réflexions ...

- A Reims et à Moulins, deux jeunes filles cachent leur grossesse et accouchent en secret.
 - A Caen, Maryse Rault comparait le 24 janvier devant la cour d'Assise pour infanticide.
 - D'autres dont ne parle pas, qui attendent en prison d'être jugées, pour infanticide, comme celle des Mureaux.
 - Boycott de la cantine à l'hôtel maternel d'Orléans.
 - Grève et occupation du CET du Plessis-Robinson.
- Partout éclatent les contradictions d'une société qui impose et interdit la maternité.

Nous sommes 5 femmes parmi celles qui ont apporté leur soutien à l'occupation du CET du Plessis-Robinson. Nous sommes des intellectuelles, célibataires avec d'autant moins de difficultés que nous sommes indépendantes économiquement et que, luttant ensemble pour la libération des femmes, nous ne sommes pas isolées. Par la contraception et l'avortement nous avons une certaine liberté à l'égard de la maternité. Cela nous a permis de ne pas avoir d'enfant jusqu'à présent, ce qui ne veut pas dire que nous n'en désirons pas.

A cause de tous ces privilèges, nous n'étions pas directement concernées par les revendications des mères célibataires, mais en participant à leur action, nous avons pris conscience que les futures mères du Plessis-Robinson occupaient une position stratégique dans la lutte des jeunes, des femmes et des classes, et qu'il était nécessaire de réfléchir aux problèmes qu'elles posaient.

LES LUTTES DU PLESSIS ET D'ORLÉANS, COMME LES CAS DE GROSSESSES CLANDESTINES, SONT RÉVÉLATEURS A LA FOIS DU POUVOIR DE L'ORDRE MORAL, DE SON HYPOCRISIE ET DE SES FAILLES.

Dans notre société où la sexualité en tant que valeur marchande nous agresse et nous sollicite partout, l'acte sexuel en dehors du mariage est toujours considéré comme une faute. La femme, surtout si elle est jeune, est rendue coupable d'un tel acte et cela d'autant plus lorsqu'elle est enceinte car alors sa «faute» devient visible : ÇA SE VOIT !

La maternité, portée aux nues dans l'institution familiale, est objet de scandale pour les jeunes mères célibataires. Au lycée ou au CET, dès que ÇA SE VOIT, la fille enceinte est renvoyée de l'établissement scolaire selon une coutume qui n'est pas légale et qui n'a jamais été dénoncée par l'Éducation nationale. Les parents sont complices de ce renvoi s'ils ne font pas appel à la justice alors qu'ils en ont le droit. Quelles que soient les raisons (approbation du renvoi, ignorance de leurs droits, manque de fric et de temps) pour lesquelles ils ne le font pas, ils sont de toutes façons les principaux responsables avec l'école de la répression sexuelle qui s'exerce contre les jeunes.

Renvoyées du lycée ou du CET, les mineures enceintes sont cachées dans leur famille ou dans une institution créée dans ce but : la maison maternelle.

De même que la société cache dans les asiles, les hôpitaux, les prisons, les bidonvilles et les foyers, tous ceux qui n'appliquent pas les règles et les normes qu'elle a fixées, de même elle cache et recueille les mineures enceintes dans les maisons maternelles.

Le cas des mères célibataires mineures n'est que particulièrement caractéristique de la situation des femmes.

De la dépendance juridique et économique à leurs parents, elles ne peuvent passer qu'à la dépendance juridique et économique à un mari, car si le mariage émancipe également la fille mineure, la maternité ne l'émancipe pas. Et surtout les mineures n'ont aucune possibilité d'indépendance économique puisqu'elles doivent s'occuper seules de leur enfant. Il leur est à la fois nécessaire et difficile de travailler, en particulier celles qui ont 16 ans n'en ont pas le droit et sont totalement dépendantes de leurs parents.

Par quel moyen la société essaie-t-elle de réintégrer les mères mineures célibataires, faillie dans l'ordre moral ?

Dans les maisons maternelles, elles reçoivent une formation qui fait d'elles de «vraies mères», de «vraies femmes» (puéricultrice, travaux ménagers, sténo-dactylo). Dans les hôtels maternels, une solution de prise en charge des enfants est offerte à une minorité (700 places pour 60 000 mères célibataires par an). Mais les enfants ne sont gardés que pendant le temps de travail de la mère et l'institution fonctionne de façon hiérarchique et répressive. Les mères célibataires savent que cette solution ne peut être que transitoire (hôtel = passage), elles ne peuvent y rester que 2 ans et le prix de la pension leur interdit de faire des économies pour en sortir et élever seules leur enfant. La seule issue qui leur est proposée est encore le mariage, d'autant plus que la morale culpabilisante des hôtels maternels le présente comme la rédemption de leur «faute».

La réforme de la loi sur la filiation poursuit le même but; réintégrer les cas marginaux, les encadrer.

Parce qu'on ne peut plus nier la réalité (l'existence d'enfants conçus hors mariage), on fait entrer ceux-ci dans la norme, on rend celle-ci crédible. Donner aux enfants naturels le nom et le droit à l'héritage du père pour «protéger» la mère et l'enfant, c'est en fait les mettre sous la dépendance, et la loi du père, c'est renforcer le cadre de la famille, c'est, bien sûr refuser la possibilité d'une nouvelle forme de vie et d'organisation collective non hiérarchisée et non répressive.

LES MÈRES CÉLIBATAIRES SONT DANS UNE SITUATION OU CONVERGENT LES OPPRESSIONS D'ÂGE, DE SEXE ET DE CLASSE. C'EST POURQUOI, BIEN QU'ELLES SOIENT PEU NOMBREUSES, LEUR LUTTE ET LEURS REVENDICATIONS REJOignent CELLES DES JEUNES (LYCÉES, CET) ET DES FEMMES.

Dans le communiqué annonçant la grève, les filles du Plessis-Robinson demandent le droit à l'avortement et sa possibilité financière.

Elles n'en sont pas toutes à réclamer le droit à la sexualité, pour certaines d'entre elles il s'agit simplement de ne pas payer toute leur vie le prix d'être tombée enceinte. Mais si cette revendication intéresse tous les jeunes et toutes les femmes c'est qu'elle pose le problème de la répression sexuelle qui s'exerce sur eux tous. Par l'interdiction de l'avortement toutes les femmes sont soumises à la maternité forcée. Si ce sont les jeunes filles de milieu populaire qui se trouvent le plus souvent dans cette situation, c'est que d'une part la répression sexuelle a moins d'impact sur elles que sur les jeunes filles de la bourgeoisie qui détournent leur sexualité en investissant dans la culture et le romantisme, et que d'autre part elles ont moins d'informations sur la contraception (qui est totalement refusée même avec l'autorisation des parents, aux mineures de moins 18 ans) et moins de possibilités culturelles, psychologiques et financières pour avorter. Si elles ne revendiquent pas la liberté de la contraception, cela tient probablement à leur milieu social où la contraception est la moins répandue. Beaucoup plus que l'avortement, la contraception est la revendication d'une sexualité non culpabilisée.

Les mères célibataires mineures du Plessis demandent que la maternité émancipe automatiquement les mineures. Le problème de la dépendance juridique aux parents, qui concerne tous les jeunes, est ainsi posé. Cette revendication porte en elle celle d'une relation entre la mère et l'enfant hors la loi du père, elle remet en question le système patriarcal. Mais l'émancipation uniquement pour les mères mineures signifierait qu'elles n'ont le droit de disposer d'elles-mêmes qu'en étant mères. Cette mesure renforcerait l'idée que la femme n'a de valeur que comme mère.

Elles demandent qu'une allocation mensuelle au moins égale au S.M.I.G. leur soit versée pour leur permettre d'élever leur enfant.

Elles demandent aussi la possibilité de faire des études, et des études autres que la préparation à la maternité qu'on leur donne au Plessis. Elles réclament une formation permanente, qui leur permettrait d'acquiescer une indépendance économique réelle.

Mais elles ne pourront profiter de ces avantages que s'il existe une prise en charge collective des enfants.

Les réformes du CET qu'elles demandent reprennent ces revendications de façon immédiate : davantage de liberté, davantage de responsabilité, formation plus variée. La lutte ne s'arrête pas à l'obtention de leurs revendications, mais celles-ci sont nécessaires pour leur permettre de la poursuivre.

Par la position stratégique qu'elles occupent, elles posent des problèmes qui dépassent leur cas particulier (sexualité—autorité parentale—dépendance économique). C'est pourquoi la brèche qu'elles ont ouverte peut être élargie par la lutte des jeunes et des femmes.

C'est une contradiction du système qui, voulant parquer les marginaux, les regroupe et leur donne ainsi le moyen de lutter ensemble. Isolées, les mères célibataires étaient objet d'opprobre, dans la lutte elles se sont déculpabilisées. D'une certaine manière elles ont aussi brisé le tabou sur la sexualité des mineures comme on peut le voir par l'évolution du ton de la presse au sujet des infanticides. La presse ne parle plus comme l'an dernier de la «froide détermination des mères dénutrées» mais de «manque d'informations, de solitude, de peur de l'entourage, des parents, d'inconscience, d'affolement» qui provoquent «des drames dont on se gardera bien de juger les auteurs» (France-Soir 11. 1. 72).

MARILYNE RAULT QUI A COMPARU DEVANT LA COUR D'ASSISE DE CAEN LE 24 JANVIER POUR INFANTICIDE, A ÉTÉ ACQUITTÉE PAR LE JURY.

Communiqué d'Orléans : grève à l'hôtel maternel.

Le 13 Décembre 71, les mères célibataires de l'hôtel maternel d'Orléans ont démarré un boycottage de la nourriture pour elles et leur enfant. Le problème était le plus criant compte tenu de leur prix de pension : 660 F par mois (et elles gagnent le S.M.I.G.). La presse locale (République du Centre) sous couvert de passer le communiqué des Mères Célibataires a fait paraître leur texte revu et corrigé par la direction de l'Hôtel maternel. Une inspectrice de la Préfecture est venue le 14 interroger le plupart des mères sur la portée de leurs revendications et sur les gens qui les soutenaient. La directrice de l'hôtel maternel a poursuivi à un niveau individuel la répression de la Préfecture. Leur grosse menace était : nous pouvons fermer l'Hôtel quand bon nous semble. Bien sûr l'action sanitaire et sociale s'occupera de vos enfants... Les mères ont immédiatement stoppé leur action face à cette menace. Et le prix de pension passe de 660 F à 700 F par mois.

«Regroupement des mères célibataires».

Chaque année, plus de 4 300 écolières, collégiennes, lycéennes âgées de 13 à 16 ans deviennent mères.

De quel droit, au cours de leur grossesse, sont-elles renvoyées par les établissements d'enseignement public, et non réintégrées après l'accouchement ?

Le service des allocations familiales en profite pour arrêter le versement des allocations dues à leurs parents.

Motif : «Ne va plus en classe...».

Ces jeunes mères de moins de 16 ans, n'ayant pas le droit d'être salariées, se retrouvent apprenties à 200 F par mois.

Dénonçant leurs conditions de maternité et les contradictions de leur statut juridique, nous engageons une campagne afin d'exiger l'arrêt de ces renvois et la réintégration de ces collégiennes.

«Regroupement des mères célibataires»,
15 rue Notre-Dame de Lorette - Paris 9^e.

Nous avons fait cette mise en page sans les filles du Plessis pour plusieurs raisons : nous venions les voir pour soutenir leur lutte et les rencontrer et pas pour leur donner plus de travail par rapport à leur lutte et à leurs besoins de cours. Mais nous n'avons même pas pensé à leur demander ce qu'elles voulaient...

Et bien sûr elles auraient fait autre chose

Bonjour,

Jeudi

J'ai beaucoup de retard pour répondre, mais il s'est passé une chose formidable. J'ai mis mon fils au monde, il est adorable. Je suis de retour dans cette maison maternelle c'est un peu mieux qu'avant mais c'est quand même dégoûtant. Par exemple, le premier jour, je m'allonge sur le lit pour écrire. Oh là là ! Ce que je n'ai pas entendu, il ne fallait pas salir le dessus de lit, il ne fallait même pas s'asseoir dessus. Il y a des chaises. Nous sommes deux par chambre avec les bébés alors la nuit il y a pas mal de bruit si un se réveille, ça réveille tout le monde, enfin bientôt j'aurai une chambre seule car j'irai en hôtel maternel si je tiens le coup, car c'est trop dégueulasse, j'ai arrêté de vivre le jour où je suis entrée ici. J'ai pris quelques photos, mais je ne crois pas que ce soit utile pour vous, enfin je vous en envoie 2, voilà c'était la fenêtre de ma chambre, sans poignée et une aération minime, nous étions 4 par chambre en prénatal, dites-moi si vous voulez d'autres photos. Il est formidable votre journal. J'ai reçu votre lettre à l'hôpital, ma tante me l'a apportée avec du retard d'ailleurs j'attendais cette lettre avec impatience. Je suis d'accord pour publier ma lettre mais je ne sais plus trop ce qu'elle disait. J'aimerais beaucoup vous connaître, je crois que c'est Anne car ne ne comprends pas bien sur la lettre. J'attends une réponse.

maisons et hôtels maternels

COMMENT LA SOCIÉTÉ «BIEN-PENSANTE» RÉPRIME LES MÈRES CÉLIBATAIRES.

Il y a en France 124 maisons maternelles totalisant plus de 4 000 places et 30 hôtels maternels comprenant 700 places.

Selon la définition officielle, «la maison maternelle accueille la femme d'une façon générale au terme de sa grossesse, dans les délais de congé de maternité, soit 6 semaines avant et après l'accouchement». Quant à l'hôtel maternel : «c'est la formule qui fait suite à la précédente. Il a pour but essentiel de permettre à la mère de conserver son enfant auprès d'elle tout en travaillant».

QUI GÈRE LES MAISON MATERNELLES ?

C'est le service de l'Aide Sociale à l'enfance. Les femmes sont prises en charge par la Direction de l'Action Sanitaire et sociale du département. Il n'y a actuellement aucun texte qui réglemente, dans leur ensemble, les maisons maternelles. La loi d'assistance à l'enfance du 15 Avril 1 943 a rattaché les maisons maternelles au service de l'Assistance à l'enfance. En ce qui concerne les hôtels maternels, il n'y a aucun texte officiel.

POURQUOI DES MAISONS MATERNELLES ?

Le séjour y étant gratuit, la maison maternelle est la seule possibilité «offerte» aux futures mères célibataires.

Les mineures enceintes dont les parents ne veulent plus ou qui sont sous la dépendance d'un juge sont donc casées là, sans savoir où on les enverra passer l'accouchement : le plus souvent, elles seront réparties dans les hôtels maternels disponibles.

Dans les maisons maternelles, les femmes enceintes, majeures ou mineures mariées ou célibataires sont mêlées. La séparation des futures mères mineures avec les autres ne se fait que pour les très jeunes filles (13, 14 et 15 ans). Les mineures délinquantes se répartissent un peu partout, y compris dans les maisons d'éducation surveillée. Les prisons se «chargent» également d'elles. Des filles enceintes de 16 et 17 ans se retrouvent en prison, à Fresnes par exemple.

Maisons et surtout hôtels sont très souvent privés laïcs, privés religieux, dépendant de sociétés philanthropiques, voire de l'Armée du Salut. Bien que ce soit l'État qui subventionne, cela fait figure de cas sociaux gérés par la bonne œuvre locale. Depuis 1 965, on n'a pas créé de nouvelles maisons ou hôtels maternels. L'aide de l'État est donc tout à fait relative.

Des milliers de femmes passent chaque année dans les maisons maternelles, mais les hôtels maternels créés pour «continuer l'œuvre des maisons» ne contiennent que 700 places. Ainsi des mères de 14 ans habitent en hôtel maternel pour deux ans encore, préparent leur certificat d'études durant ces deux années avec les petites de la communale dont la moyenne d'âge est 10 ans. Interdiction formelle est faite aux jeunes mères de révéler leur maternité sous peine de renvoi. On se demande d'ailleurs où on pourrait les envoyer.

UNE POLITIQUE QUI MENE A L'ABANDON DES ENFANTS.

Et les mineures de plus de 16 ans et les mères majeures ? La plupart d'entre elles, même s'il y avait une possibilité, ne pourraient entrer dans un hôtel maternel qui prend jusqu'à 65% de leur salaire pour l'entretien de l'enfant. Sur ce qu'il leur reste, elles doivent se payer le repas de midi et les dépenses nécessaires à leur entretien et à celui de l'enfant.

Résultat : dans de nombreux cas, un abandon est un citoyen de plus pour l'Etat. Même de nombreuses mères célibataires qui gardent leur enfant l'abandonnent au bout de quelques années car elles ne peuvent plus l'élever.

Alors que l'on assiste au départ pour les pays étrangers des femmes enceintes pouvant se payer un avortement, on constate la présence d'un contre-courant des futures mères enceintes étrangères venant accoucher en France durant le temps de leur grossesse sans qu'on leur demande aucun papier à condition qu'elles soient logées dans une maison maternelle. La directrice d'une de ces maisons en concluait que « cela démontrait le libéralisme de la France... ».

Malheureusement, ce libéralisme disparaît lorsque la mère veut repartir avec l'enfant. La plupart du temps, elles restent donc en France avec l'enfant (celui-ci reçoit alors la nationalité française et la situation de la mère se régularise) ou repartent en l'abandonnant à l'Assistance Publique. Une jeune femme espagnole voulant rentrer chez elle a mis deux ans à obtenir l'autorisation d'emmener l'enfant en Espagne. Il n'y a pas de choix possible pour les jeunes ouvrières qui se retrouvent seules. Une fois enceintes, sans possibilité financière pour avorter, que leur reste-t-il à faire ? C'est là qu'intervient l'Etat : sa politique de natalité se ne contredit que dans les cas de maternité hors mariage. D'où la nécessité d'une prise en charge momentanée au moment où la femme ne peut plus éviter sa maternité.

Ainsi, ce qui intéresse l'Etat, c'est la naissance et c'est pour cela qu'il y a toujours de la place pour une femme avant qu'elle n'accouche. Après... à la mère de se débrouiller.

Comme nous l'avons vu, il n'y a que 700 places en hôtel maternel renouvelables tous les deux ou trois ans ; c'est peu pour les milliers de « fautes » annuelles arrivées à terme et pour continuer l'œuvre des maisons maternelles. 700 places gérées par des œuvres privées à caractère « humaniste » et subventionnées par l'Etat qui témoignent là de sa compréhension des « cas sociaux ».

LES CONDITIONS DE VIE EN HOTEL MATERNEL

Les jeunes femmes qui sont contraintes de vivre en hôtels maternels échangent leur liberté contre une prison confortable.

Cela pour deux raisons : c'est la seule possibilité de conserver l'enfant et d'autre part, le service de soins entourant le bébé est très bien équipé. Mais cela c'est la carotte. Voyons maintenant le bâton.

L'analyse des différents règlements intérieurs prouve que les jeunes mères ont entre elles des relations de prisonnière à prisonnière plutôt que de locataires ou même de pensionnaires.

L'administration considère qu'il n'y a pas atteinte à la liberté puisque les mères célibataires entrent de leur plein gré dans ces établissements qui sont régis suivant un principe qui élabore que : « la mère ne doit exister que pour son enfant et lui consacrer le moindre moment libre... ».

Ainsi, les « pensionnaires » de l'hôtel de l'Armée du Salut doivent inscrire sur un registre et quotidiennement, leur heure de départ au travail, l'itinéraire suivi, l'heure approximative du retour et l'heure effective du retour à l'hôtel. Ce système est répandu dans les autres établissements.

Mais voyons plus en détail quelques articles du règlement de l'hôtel maternel de l'Armée du Salut :

- * En aucun cas le séjour ne se prolonge au-delà du troisième anniversaire de l'enfant.
 - * La pension est payée d'avance la première semaine du mois. Son non-paiement entraîne le recours aux parents ou aux employeurs.
 - * Pendant les mois de congés payés, les mères peuvent partir avec leur enfant mais payeront la pension entière pour la première semaine d'absence et la demi-pension pour le reste des vacances.
 - * Des week-ends sont accordés pendant lesquels la mère et l'enfant peuvent quitter l'hôtel maternel à la condition de donner une adresse.
 - * Les mères sont autorisées à sortir avec leur enfant toute la journée du samedi et du dimanche, dans la mesure où l'âge et la santé de l'enfant le permettent.
 - * Les mères peuvent être autorisées par la directrice à prendre trois heures le samedi entre deux repas de l'enfant. Deux sorties par semaine sont accordées : le samedi jusqu'à une heure du matin et le jeudi jusqu'à 22 heures.
 - * Aucun groupement d'aucune sorte ne peut être admis.
 - * La directrice s'efforcera de minimiser la fâcheuse habitude de fumer mais ne l'interdira formellement que dans les locaux où résident les bébés.
 - * Toute cuisson d'aliments est interdite dans les chambres.
 - * Seules les mères et les sœurs des pensionnaires sont admises à monter dans les chambres mais doivent en demander l'autorisation à chaque fois.
 - * La directrice a le devoir de veiller à l'ordre, à la discipline et à la tranquillité de la maison. Il s'ensuit qu'elle peut signifier le renvoi de pensionnaires qui auraient enfreint gravement le règlement, manqué à leur devoir maternel, passé la nuit dans une autre chambre que la leur.
- Et ce règlement conclut : lorsque la maman se rapportera à son séjour à l'hôtel maternel elle y pensera comme à une période féconde et constructive de sa vie...

DES PRINCIPES RELEVANT DE LA MORALE RELIGIEUSE.

Une mère célibataire entrant en hôtel maternel doit être salariée. Selon les établissements, on lui retient de 45 à 60% de son salaire pour le prix de pension.

La mère célibataire se retrouve dans une situation de complète dépendance vis-à-vis de l'œuvre qui l'héberge. Elle doit lui être reconnaissante de lui permettre de vivre avec son enfant malgré ses maigres ressources et de plus, bien qu'étant fautive, on l'accepte et on l'aide.

Le but poursuivi par les animateurs d'hôtels maternels peut donc être défini comme une tentative de « rééducation » de la mère célibataire et comme le dit si bien une spécialiste en la matière, Mme Dhombre, dans son ouvrage *Les mères célibataires* : « ... Très souvent, le règlement se révèle assez strict à l'égard des visites ou des possibilités de sorties. Ce caractère contraignant a son origine dans l'attitude fréquemment rebelle et révoltée des jeunes mères. Mais il ne faut pas oublier l'état de déficience morale de bien des femmes accueillies en maison maternelle, lorsque l'on souhaite y voir régner une plus grande liberté... ».

La jeune mère célibataire est donc considérée au départ comme un adulte qui, ayant agi de son plein gré, selon des principes réprouvés (par les œuvres qui gèrent les hôtels maternels) se retrouve responsable, donc coupable. Mais dans la « rééducation » entreprise tout au long du séjour, on conservera le caractère « fautif » tout en supprimant le caractère « adulte ». Ainsi, les notes officielles emploient les termes « recueillir » pour une admission et « récidiviste » pour les mères célibataires ayant deux enfants ou plus. La mère célibataire qu'elle aie 18 ou 25 ans, est donc toujours l'éternelle mineure considérée comme une adulte aux moments où l'on parlera de sa « faute », donc de sa responsabilité. Tout ce qui concerne la maternité lui sera inculqué. La jeune femme ne sera plus libre de ses décisions, de ses loisirs.

Toute son existence durant son séjour en hôtel maternel sera contrôlée de manière très rigoureuse afin qu'elle apprenne à devenir une mère, selon les normes définies par l'œuvre charitable qui aura bien voulu la recueillir.

LE PLESSIS A-T-IL HONTE DE SES FILLES-MERES ? (TRACT)

Un collège de jeunes mères de 13 à 17 ans existe depuis 1942 et il aura fallu une grève pour que la population soit mise au courant !

Certaines d'entre nous sont là, renvoyées de leurs lycées ou collèges parce que l'Education Nationale tient à conserver la bonne réputation de ses établissements. De toutes façons, aucune aide à attendre des parents, qui n'ont pas les moyens de payer un avortement ou ont peur du qu'en dira-t-on. On nous fait bien sentir ici à notre arrivée, que notre cas n'est pas normal !

A l'extérieur, nous nous faisons traiter de voleuses, de salopes, de putains (au MULTI en particulier), notre arrivée dans les cafés est immédiatement signalée par les patrons à la directrice, nous devons supporter les remarques dédaigneuses des gens « biens », nous nous faisons suivre dans la rue par des espèces de vieux cons, nous ne pouvons pas aller à la maison des Jeunes quand notre grossesse est trop visible.

A l'intérieur, on nous fait comprendre qu'on est là pour nous cacher, on nous impose des cours (CAP d'employé de collectivité, CAP d'employé de bureau, BEP de sténodactylo), où nous partons systématiquement de la première année, quel que soit notre niveau, le tout dans des conditions matérielles dégueulasses. Il nous faut obtenir 3 prises en charge, 1 pour entrer ici, 1 pour aller en maison de repos, 1 pour aller en hôtel maternel (sans compter que nous ne pouvons pas y aller en-dessous d'une note limite).

On nous menace de ne pas ouvrir l'hôtel maternel, de fermer cet établissement, d'envoyer à Fresnes les « voleuses de pommes », tout ceci afin que nous restions bien sages ! Sans compter les pressions de la part des parents et des assistantes sociales pour abandonner notre enfant.

Vous êtes concernés par notre situation. **DES MAINTENANT NOUS EXIGEONS UN NOUVEAU REGLEMENT** plus ouvert vers l'extérieur, plus libre à l'intérieur. **NOUS NE VOULONS PLUS ETRE TRAITES DE CETTE MANIERE, NOUS NE VOULONS PLUS ETRE MONTREES DU DOIGT.**

NOUS VOULONS POUVOIR CIRCULER DANS LES LES RUES, entrer librement dans les magasins, les cafés, les cinémas, la maison des jeunes.

Les Mères célibataires du C.E.T. du Plessis soutenues par des jeunes de la région.



GROUPES DE TRAVAIL

- relations internationales
- coordination province
- Prise de conscience
- femmes mariées
- cercle Dimitriev
- musique
- écriture collective
- mères célibataires
- gouines rouges
- Situation de la femme en Chine
- la femme dans l'entreprise
- Politique et psychanalyse
- féministes révolutionnaires
- mouvement de liberté pour l'avortement
- Dans les fics :
Justieu
Vincennes
Censier
Charles V
etc...
- Dans les lycées :
Claude Monet
François Villon etc...
- Dans les quartiers :
le 12^e
le 18^e - 9^e
le 15^e
le 13^e
le 7^e
le 14^e
le 20^e
- Jury
etc...

Elles sont plus « sérieuses » que « scandaleuses ». Elles pratiquent plus les réunions de travail que les assemblées générales. Aussi les « dames » du Mouvement démocratique féminin, qui date de 1963, sont-elles moins connues que les « filles » du Mouvement de Libération de la Femme.

Nous n'avons pas encore de nouveau local. Pour le moment écrire à la B.P. 370.13 Paris pour avoir plus de renseignements sur les groupes.

Le mercredi, tous les 15 jours nous nous retrouvons à 20h30 aux Beaux-Arts, rue Bonaparte (N°16). E-tant donné notre nombre, nous y discutons difficilement mais nous pouvons nous y informer. Prochain rendez-vous : mercredi 2 Février 1972.

Que les groupes non cités se fassent connaître.

« extrait du Nouvel Observateur du 6/12/71 »

(Suite de la page 10)



n'influe guère sur la natalité étant donné la pratique généralisée de l'avortement clandestin. Ce qui fait peur, c'est la liberté des femmes et la menace qu'elle fait peser sur l'organisation de la famille et par conséquent sur le capitalisme et le patriarcat.

Nous devons donc attaquer à la source, c'est-à-dire dans le pouvoir que s'arroge l'Etat patriarcal et capitaliste de contrôler notre reproduction. Ce pouvoir est représenté par la loi de 1920 réprimant l'avortement. Or, depuis la publication du Manifeste, 55% de la population s'est prononcée en faveur de l'avortement légal. Nous avons les moyens de la lutte. Une fois l'avortement légalisé, l'Etat n'aura plus d'argument pour entraver la contraception puisqu'il aura perdu sa prétention à contrôler la démographie. Mais surtout, étant donné les investissements financiers que suppose la légalisation de l'avortement pour être effective (médecins, salles dans les hôpitaux, etc...), il aura tout intérêt à diffuser l'information pour la contraception afin d'obtenir une diminution progressive des avortements. C'est ce qui se passe d'ailleurs dans les pays qui ont abrogé leur législation répressive.

La libéralisation effective de la contraception passe donc par la lutte POUR l'avortement légal.

Nous lutterons donc pour l'avortement légal qui nous concerne seules directement. Et les hommes (y compris les partis politiques dirigés par les hommes), s'ils ne sont ni réactionnaires, ni sadiques, ni misogynes, ne seront que nos alliés. Comme l'a dit l'un d'eux à la salle Pleyel : « Les hommes n'ont pas à prendre position sur l'avortement, cela ne les concerne pas. La seule attitude qu'ils puissent adopter, c'est de soutenir inconditionnellement les femmes dans la lutte qu'elles ont choisi d'entreprendre ».

« Dès l'instant de la conception, l'être est particularisé, individualisé, il possède une personnalité potentielle... L'héritage ne comporte que des potentialités dont la réalisation dépendra dans une certaine mesure des conditions de milieu subies par l'individu. Si deux hommes diffèrent toujours plus ou moins l'un de l'autre, c'est d'abord qu'ils ont reçu de leurs parents des héritages différents ; mais c'est aussi que, depuis l'œuf, ils ont été soumis à des circonstances dissemblables : bref, ils se différencient tout à la fois par leur origine et par leur histoire ».

Jean Rostand (« L'Homme », p. 45, « L'hérédité humaine »).

« Lorsque les enfants cesseront d'être désirés, les femmes cesseront d'être nécessaires ».

Langdon Davies (« A short history of women ») cité par Virginia Woolf dans

« Une chambre à soi ».

Ce texte, écrit à la suite de réunions-discussions entre des ouvrières d'UGECO et un groupe du MLF Nantes, doit être soumis à discussion et approbation plus larges dans l'usine.
Débarasse des erreurs de détail qui peuvent encore s'y trouver, il sera diffusé par des ouvrières et des filles du MLF dans d'autres usines de la région nantaise.

A UGECO . NANTES

des femmes
des ouvrières
en ont assez

pour la première fois dans
l'usine, elles prennent leur sort en
main. Elles se révoltent collectivement

Les ouvrières d'UGECO viennent de terminer une grève de 5 semaines et, elles comme nous, sommes nombreuses à penser qu'il faut populariser cette lutte, cette grève totale dans une usine de femmes :

1. 5 semaines de grève ont permis aux ouvrières d'UGECO d'acquiescer l'expérience concrète d'une lutte, d'apprendre à s'organiser et à organiser le soutien autour de leur grève.

2. Ce soutien a démarré trop lentement : la solidarité n'a pas été aussi immédiate et directe qu'elle aurait pu l'être.

Pour ces deux raisons, il nous semble important de tirer un bilan de la lutte d'UGECO et de le distribuer sur différentes usines afin d'en discuter.

A UGECO-LEGE parce que UGECO-LEGE et UGECO-NANTES travaillent pour le même patron. Pourquoi le patron a-t-il tout fait pour qu'à Lège les ouvrières ne connaissent pas la lutte des ouvrières de Nantes ? Parce que, pour exploiter, le patron a besoin que les ouvrières d'une usine ignorent les conditions de travail, les salaires, l'expérience des luttes d'une autre usine, parce que pendant la grève d'UGECO-NANTES, il lui fallait à tout prix empêcher Lège de débrayer.

Aux BATIGNOLLES parce que leur expérience et leur aide ont manqué aux ouvrières d'UGECO. Il faut développer les contacts, les discussions, etc...

Dans différentes usines qui emploient en majorité des femmes : les conditions de travail y sont particulièrement mauvaises, les salaires particulièrement bas. Les ouvrières d'UGECO pourraient leur expliquer l'expérience de leur grève.

Ce texte a été écrit à la suite de plusieurs réunions-discussions avec des ouvrières d'UGECO. Avant de le diffuser sur les autres usines, nous demandons à toutes celles qui ont participé à la grève de donner leur avis, de critiquer ce qui ne leur semble pas juste, d'ajouter ce qui leur semble important.

Enfin, la lutte n'est pas terminée, nous devons maintenant rester unies face à la répression patronale, les licenciements; nous devons imposer que les accords soient respectés, en particulier sur les cadences. Pour cela aussi, il faut populariser la lutte; maintenant encore, bien que la grève soit terminée, il faut faire connaître ce qui se passe à UGECO et développer la solidarité.

1. LE TRAVAIL A UGECO.

Les salaires.

UGECO est une usine de confection militaire et administrative. Pour fabriquer les vêtements, il y a trois types de travail :

- la coupe,
- les chaînes (couture à la machine),
- la presse (repassage).

Première division entre nous : aucune ouvrière n'est payée de la même manière.

Ça dépend :

De leur poste. Même si une fille a deux CAP de couturière, et trois ans d'apprentissage, elle est payée 3.10 F de l'heure, si c'est le salaire de son poste. Sa qualification, son habileté, le patron sait bien s'en servir, mais sans les payer !

De leur âge. Pour le même travail, 2 ouvrières gagneront l'une 3.06 F, l'autre 4.13 F simplement parce qu'elles n'ont pas le même âge.

De toute façon, les salaires sont incroyablement bas : pour les moins de 18 ans, ça fait 400 F par mois, pour certaines ouvrières près de la retraite, 700 F.

Les cadences.

Comment fonctionne la chaîne : nous sommes 15 ouvrières dans chaque chaîne : nous devons faire un paquet de 10 pantalons toutes les 22 minutes; ça fait 210 pantalons dans la journée.

Si on n'y arrive pas, on reçoit 3 lettres d'avertissement et puis, c'est la porte. Alors, pour y arriver, certaines viennent plus tôt le matin, travaillent 9 heures au lieu de 8; c'est une heure supplémentaire de travail gratuit pour le patron. Mais comme ce travail avant l'heure de la rentrée n'est pas légal, celle qui aurait un accident ne serait même pas remboursée au titre : accident du travail.

Quand on fait un paquet de 10 pantalons en plus, on a une prime de 5 centimes (5 points). Mais si le lendemain on ne réussit pas son rendement, on vous retire la prime de la veille.

Pour prouver qu'on a fait le rendement, on colle des tickets en fin de journée; on n'a aucun moyen de contrôle sur la prime qu'on a; et avec ce système, on a toutes des salaires différents; en plus, le taux des primes change avec les postes.

Les conditions de travail.

En plus de tout ça, il faut travailler dans une usine qui tombe en morceaux.

Par tempête, les carreaux et les plâtres dégringolent. Quand il pleut, il faut déplacer les machines, mettre des poubelles sous les fentes, couvrir les vêtements avec des plastiques.

Ça prend une 1/2 heure sur le temps de travail et après, il faut quand même faire le rendement.

Souvent, on se brûle; on se pique.

D'ailleurs, les machines sont vieilles : elles font du bruit et tombent souvent en panne. Pendant que le mécanicien les répare, même si on est payé, on prend du retard sur les rendements et il faut le rattraper plus tard.

Alors, il faut toujours courir : le matin, les machines à préparer; le midi, pour pouvoir aller manger à la maison, et puis toujours les cadences à faire, les chefs sur le dos d'anciens militaires qui s'y croient encore !

On n'en peut plus, on est à bout de nerfs. L'année dernière, une verrière est tombée à côté d'une fille. Alors les nerfs ont craqué. Elle a fait 8 jours de clinique; d'autres filles on fait des crises de nerfs ou se sont évanouies.

On est divisé sur les salaires, on est pressé par les cadences : le résultat c'est qu'avant la grève, chacune était isolée face au patron, on n'avait pas le temps de se parler, on n'avait pas le temps de se connaître. Comme en plus, ça défile sans arrêt - on embauche puis on débâche quand la cadence n'est pas faite - on avait 2 ou 3 copines seulement, mais, on ne connaissait pas les autres, et jamais on ne discutait beaucoup de nos problèmes d'ouvrières.

2. LA GREVE A UGECO.

Depuis un moment déjà on en avait assez. Voyant ça, le patron nous avait même proposé de travailler en musique. Il espérait sans doute nous calmer et augmenter le rendement. Mais le 15 septembre, ça a éclaté. On a décidé de débrayer pour avoir toutes 25 centimes. Des débrayages, on en avait déjà fait. Mais le patron a refusé toute discussion et ça a été la grève.

Les premières semaines, on venait tous les jours par roulement à l'intérieur de l'usine; on parlait avec les filles qui n'avaient pas cessé le travail et on utilisait à notre propre compte les machines du patron.

Au bout de 15 jours, les délégués CFDT, seul syndicat dans l'usine, ont organisé les premières collectes et les équipes qui devaient aller aux portes des usines. A ce moment-là, personne ne connaissait UGECO : on se demandait si c'était un collège, un grand magasin... Et nous, nous n'avons pas su expliquer par prises de parole, par tracts, par affiches, ce qu'était UGECO et pourquoi on faisait grève, ni aux portes des usines, ni pendant la collecte; on n'a pas su expliquer pourquoi on faisait appel à la solidarité. Nous restions à l'usine en attendant que ce soit les autres usines qui s'intéressent à nous.

Pendant ce temps, la solidarité s'est organisée avec les paysans par l'intermédiaire des «révolutionnaires» : on va ramasser des pommes et on a du ravitaillement meilleur marché.

Le 8 octobre, 3 semaines après le début de la grève, le permanent CFDT nous convoque non loin de l'usine où nous faisons attention à ce que les jaunes ne nous suivent pas. En fait, c'est le directeur qui nous suit. Une vingtaine de filles l'entourent et parlent de l'enfermer dans le placard de ravitaillement. On en riait mais en fait, on aurait pu le faire, comme à l'OMNIUM de Rennes. Au début, le permanent CFDT nous demande si on veut voter à main levée ou à bulletin secret. Nous, on répond toutes main levée; mais le directeur intervient et demande le vote à bulletin secret. Alors le permanent reprend les arguments du directeur pour nous expliquer que c'est mieux comme ça. Qu'importe, le résultat du vote est écrasant : 165 contre la reprise, 47 pour.

Le mardi 12 octobre, on s'aperçoit que la maîtrise a reconstitué une chaîne à l'intérieur de l'usine. Dans la matinée, on décide de faire un piquet de grève à 2 heures. Et quand le chef arrive, il trouve la porte bloquée par nos mobylettes. Les motards sont venus parce que notre chef bloquait la circulation avec sa voiture; ils nous ont dit d'enlever nos mobylettes mais on s'est mis à la place et c'est comme ça que le piquet a commencé.

C'est seulement à partir de ce moment-là qu'on a commencé à prendre des initiatives et à organiser nous-mêmes notre grève. On s'est senti encore plus unies entre nous parce que les jaunes se sont regroupées dans un syndicat patronal CFT et sont venues nous narguer sur le trottoir d'en face.

On en était à la 5^e semaine de grève; pourtant, on constatait que rien n'avait été fait, qu'UGECO n'était toujours pas connu; c'était pas nous qui organisions les réunions. Par exemple, le vendredi 15 octobre, où un meeting intersyndical était prévu devant l'usine, on l'a appris par le journal (!!) ou par le permanent quelques heures avant. On a alors décidé :

- de renforcer les collectes,
- de faire un tract d'appel à la solidarité des ouvrières nantaises,
- de faire une affiche à coller sur tous les murs de Nantes.

Le texte de ce tract, cette affiche, on les a décidés toutes ensemble au piquet : toutes ensemble, on prenait en main l'organisation de notre grève.

Le mercredi 20 dans la journée, le permanent nous fait passer un tract d'appel à une «réunion importante» à 18 H 30 (??) en ville. Ce jour-là il y avait 20 filles parties faire une collecte à Angers et au Mans depuis la veille; nous aussi, nous devions faire une collecte à Malakoff; et puis, c'était tard le soir. Alors, il manquait pas mal de filles à cette réunion : on était une quarantaine (d'ailleurs on ne savait pas qu'on devait décider

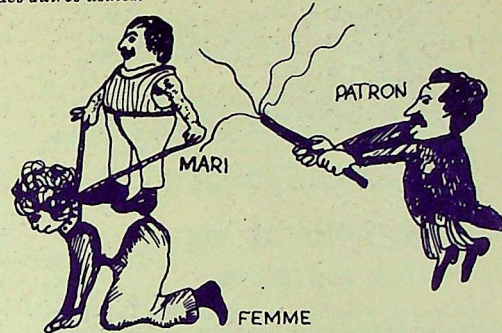
de la reprise à cette réunion). Le permanent nous a fait part des résultats des négociations :

- 0,10 F sur la prime,
- 0,05 F de rattrapage
- 0,10 F à valoir au 1^{er} novembre,
- 0,05 F à valoir au 1^{er} janvier,

promesse d'une commission d'examen mise en place pour la révision des cadences.

Sans vote, il décide la reprise pour le lendemain à 14 H et c'est par le journal que les filles qui n'étaient pas là l'ont appris le lendemain matin.

Bien sûr, on a obtenu quelque chose, mais on n'est pas rentrées dans l'enthousiasme : en fait, on pouvait difficilement continuer la grève parce qu'on avait pas su l'organiser dès le début et développer assez la solidarité des autres usines.



3. L'EXPERIENCE QU'ON A TIRE DE NOTRE GREVE.

a. Comment on aurait dû s'organiser.

Au début de la grève, on n'avait jamais fait de lutte; on n'a pas vu tout de suite ce qu'il fallait faire. Maintenant, on a l'expérience d'une grève derrière nous et on comprend qu'il est important de l'expliquer aux autres et d'en discuter avec eux.

Il aurait fallu que les ouvrières des BATIGNOLLES viennent nous aider.

Les ouvrières des BATI il n'y a pas longtemps, avaient fait eux aussi une grève de 5 semaines; ils avaient été les premiers à Nantes à avoir une telle expérience et il aurait fallu qu'ils nous expliquent le déclenchement et le déroulement de leur grève (piquets de grève, organisation de la solidarité). Ils auraient pu nous donner des idées et nous aider ainsi à nous organiser dès le départ.

Il aurait fallu occuper l'usine dès le début.

Il s'en fallait d'un rien : on était dans l'usine et il suffisait simplement d'empêcher les jaunes de travailler et de rester la nuit pour que ce soit l'occupation. Ça aurait beaucoup plus embêté le patron qu'un simple arrêt du travail; notre pression sur lui aurait été bien plus forte; il n'aurait pas pu donner du travail aux jaunes et reconstituer une chaîne. Et puis, ça aurait fait du bruit et on aurait connu notre grève au dehors.

Il aurait fallu une liaison plus active avec les ouvrières des autres usines UGECO, en particulier celle de Lège dans les environs de Nantes.

C'était important parce qu'on aurait été beaucoup plus fortes si on avait toutes été unies contre le même patron. La production d'une usine, il n'aurait pas pu la faire faire par une autre : il aurait été obligé de lâcher. D'ailleurs le patron le savait bien : à Lège, les filles ont débrayé, il leur a tout de suite donné une augmentation, pour qu'elles reprennent et qu'on soit isolées.

Il aurait fallu aller en équipe expliquer notre grève, faire connaître UGECO,

et ça dès le début, pas à la 5^e semaine comme on l'a fait. On aurait été mieux connues dans la population et les usines de Nantes, on se serait senti plus soutenues et la solidarité financière aurait été plus large.

Il aurait fallu que les ouvrières elles-mêmes accompagnent en plus grand nombre les «révolutionnaires» qui organisaient le ravitaillement avec les paysans.

Il ne suffisait pas d'accepter l'aide des paysans, il fallait aussi discuter avec eux de leurs problèmes et des nôtres. Une réunion avec les femmes de paysans avait été projetée et il faudrait qu'elle ait lieu, même maintenant que la grève est terminée.

Il aurait fallu organiser très vite une crèche.

Là encore pas dans les dernières semaines. Des femmes n'ont pas pu participer au piquet. Des mères n'ont plus voulu y amener leurs enfants. Elles s'étaient réhabituer à les garder.

b. Ce qui a changé à UGECO depuis la grève.

On a appris à se connaître, on a discuté entre filles qui ne se seraient autrement jamais parlé. C'est surtout grâce aux collectes (ça aurait été encore plus possible au piquet de grève si on avait mieux su l'organiser). On a comparé nos bulletins de salaire, on a discuté des cadences. Tant qu'on était chacune dans notre coin préoccupée de son travail et de son rendement on n'avait pas compris que les voisines sur la chaîne avaient les mêmes problèmes et que c'était ensemble que l'on pouvait lutter contre les cadences.

suite →

D'UNE

TENDANCE...

Ce texte n'est ni un manifeste politique, ni une affiche électorale, c'est une information sur le travail et la pratique d'un grand nombre d'entre nous. Ces femmes ne sont pas constituées en groupe fermé, nommé comme on a pu le prétendre : «groupe psychanalyse».

Il n'y a pas de «groupe psychanalyse», c'est une manière de réduire une tendance politique du mouvement. Cette tendance lutte pour la libération des femmes à travers des réunions et des activités diverses, par une pratique, à la fois et en même temps sociale et idéologique.

Ces différents niveaux de pratique, pour ne pas être aveugles, anarchistes, dogmatiques, fausement révolutionnaires, idéalistes (du trotskysme au féminisme) interpellent, interrogent, soumettent à la question, et pourquoi pas à la torture, — dans la lutte politique, idéologique et sociale le seul discours théorique qui existe à ce jour sur la lutte des classes, et les révolutions prolétarienne et culturelle : les textes du matérialisme historique et dialectique (Marx, Lénine, Mao), — dans la lutte idéologique et sexuelle le seul discours qui existe à ce jour sur la sexualité et l'inconscient : discours de la psychanalyse (Freud, Lacan) et sémiologie.

Il ne s'agit à aucun moment de privilégier ces textes dits «théoriques» par rapport à notre pratique, mais de se donner les instruments de penser cette pratique afin de ne pas rester prisonnières d'une idéologie bourgeoise, masculine ou de son inversion contre-idéologique (le féminisme comme envers de l'humanisme dans une même clôture).

Nous travaillons à partir d'une pratique :

- interne au MLF : prise de parole, prise de conscience, prise de corps, analyse de nos contradictions et de l'inconscient,
- externe au MLF : constitution d'une force politique révolutionnaire; lutte dans les lieux de travail et dans les institutions — à l'université

(démission de charge honorifique, dénonciation d'un état de la recherche scientifique) — dans les institutions psychanalytiques — au Plessis-Robinson...

Interne/externe, dedans/dehors, ne sont à voir ici que comme les deux versants toujours dialectisés d'une même pratique.

Les instruments de pensée qui existent déjà sont marqués par le signe bourgeois et masculin comme tout ce qui nous entoure, comme le langage le plus commun (il n'y a pas de langage neutre) : ils le seront jusqu'à ce que nous les ayons déconstruits, analysés pour les dépasser. Ce qui nécessite qu'ils soient retraversés. On n'invente pas à partir de rien, il n'y a pas de génération spontanée, on ne travaille pas dans le neuf.

A partir de nos contradictions matérielles concrètes, à ras du sol, à ras des corps, nous transformons laborieusement la réalité sociale politique idéologique qui nous censure en une réalité où les femmes ont leur place, non subordonnée à celle des hommes ou à la masculinité de certaines femmes. Cette transformation est un procès de production continue de connaissances par/sur/pour les femmes en vue de la prise du pouvoir par toutes les forces opprimées.

Pas plus que la dictature de la masse prolétarienne n'est une dictature fasciste, le pouvoir collectif des femmes ne sera le pouvoir mâle.

Le pouvoir des femmes n'est pas un pouvoir légal, patriarcal, sadique, pédérastique, de représentation, de chef, de nom, de viol, de répression, de haine, d'avarice, d'avoir, de savoir, d'ordre, d'individualisme, d'idées abstraites.

C'est un (im)pouvoir matriciel d'engendrement, de dépenses, de chaos, de différences, de libertés collectives, d'ouverture, de corps (pluriel), de re-connaissances, de levées de censures, de jouissances, d'en dehors de la loi, un pouvoir-agir-penser-faire par/pour toutes, tous.

Cette tendance n'a pas à prendre de nom, elle est un lieu permanent et ouvert où se propose, par ce que chacune y apporte, des moyens de penser et d'agir. Des réunions ont lieu tous les vendredi soir.

Projets :

- un week-end de discussion sur les différentes conceptions du Mouvement,
- une rencontre européenne au printemps pour essayer de repérer l'originalité des mouvements en Europe et renforcer notre force politique.



le Psu libère la femme!

Nous avons le grand plaisir d'apprendre qu'enfin, quelqu'un s'occupe de la libération des femmes en France : le P.S.U. par l'intermédiaire de son «organe» (Tribune Socialiste du 16.12.71) entièrement consacré à ce sujet.

Cet hebdomadaire qui nous avait habitués, depuis le manifeste des 343 et la fête des mères à certaines pratiques abusives consistant à utiliser tracts M.L.F., photos des manifestations M.L.F. sans en signaler l'origine et le contexte réel, réalise dans ce numéro l'exploit de :

1. Publier en couverture une photo de la Marche du 20.11 sans y faire allusion ni par une légende ni par un article.
2. Publier un tract distribué par nous lors de la fête des mères sans en indiquer la provenance.
3. Faire un article sur les Women's Lib aux U.S.A. et en Grande-Bretagne sans affiler mot du Mouvement de Libération des Femmes en France.

La simple lecture de l'éditorial est un régal : «Vous qui avez déjà mené des luttes de femmes, faites-nous le savoir». Cher P.S.U. qui n'attend qu'un signe de nous pour savoir que nous existons !! «Nous n'aurons que ce que nous prendrons» dit ce même éditorial; sur la lancée le P.S.U. en profite pour prendre à son compte le Mouvement de Libération des Femmes.

Tout ceci serait, en fait, bien normal entre révolutionnaires, plutôt sympa de prêter sa gueule ou ses réflexions à des copains en mal d'électeurs; ce serait normal si, lorsque le M.L.F. appelle le P.S.U. par son nom, le P.S.U. reconnaissait l'existence et le rôle du M.L.F.

C'est là que rien ne va plus et que l'on assiste à une escroquerie qu'aucune presse bourgeoise n'a encore osé commettre. Est-ce avec de tels procédés que le P.S.U. compte augmenter le nombre de ses petits bulletins ?

Contrairement aux déclarations superbes de son secrétaire général en train de devenir le plus grand parti révolutionnaire d'Europe, n'est-il pas d'Europe ?

La libération des femmes est l'affaire des femmes, pas celle du P.S.U. ni d'aucun parti politique aussi «révolutionnaire» soit-il. (Cet article a été écrit à la suite d'une discussion avec des militantes du P.S.U. qui comme nous réprouvent ces méthodes).

DANS LE X^e : LES CRÈCHES

Il y a pour toute la France, une nouvelle place de crèche créée pour 1 400 naissances.

A Paris, le problème est plus grave qu'ailleurs. La plupart des travailleurs habitent loin de leur lieu de travail, et avec une heure de transport par jour pour les habitants de Paris-centre; impossible de trouver le temps pour des parents de s'occuper de leurs enfants. De plus, la vie est chère, le travail des femmes est vital pour beaucoup de ménages.

ALORS ? Alors on confie les enfants à la grand-mère ou à des gardes d'enfants qui coûtent très cher, et dont la plupart ne traitent pas les bébés comme elles le devraient.

Qui est responsable de cette situation ? Qui ne construit pas assez de crèches pour les enfants des travailleurs ?

C'est l'état des patrons, qui se soucie comme d'une guigne des conditions de vie des travailleurs. Et dans le X^e, la situation est tragique !...

Pour toute la population du X^e, il existe 90 places dans les crèches municipales. Et cela pour autant d'habitants qu'une ville régionale moyenne. Il existe d'autre part, une crèche de la Croix Rouge très mal équipée et surchargée. Mais les parents y mettent leurs enfants, car pour avoir le droit à la crèche municipale,

il faut s'inscrire sur la liste d'attente et cette attente dure trois ans ! Mais il y a les pistonnés qui obtiennent une place avant tout le monde. Dans la crèche municipale du X^e, 70% des enfants viennent de la moyenne et grande bourgeoisie et des professions libérales. Pourquoi ? Parce qu'un avocat, un médecin, un patron, n'a qu'à téléphoner à son ami le député UDR du X^e pour obtenir une place à la crèche municipale.

Dans le X^e les enfants des travailleurs sont interdits de séjour à la crèche ! Ce sont les plus riches qui payent le moins pour faire garder leurs gosses.

Pour le jeudi, qui n'est pas un jour de congé pour les parents, il n'y a pas de centre aéré qui fonctionne. Le centre aéré devrait accueillir gratuitement, les enfants dans les écoles et y organiser des jeux. Plusieurs fonctionnent en banlieue; dans le X^e aussi nous y avons le droit. Exigeons-le !...

Parce que sinon, les enfants jouent dans la rue. Le X^e est l'arrondissement où il y a le moins d'espaces verts de Paris. Il n'y a que deux petits squares et leur aménagement remonte à six mois.

Le député UDR croit peut-être sa tâche terminée ! En face de l'école du passage des Récollets, à 200 m de celle de la rue de Marseille, on peut encore aménager un parc.

Il y a l'Hôpital Villemin...

qui tombe à moitié en ruines et dispose, derrière les grilles d'un grand jardin, d'herbe et de grands arbres. Dans cet Hôpital ne vivent plus que 9 officiers à la retraite qui s'y font soigner. Là où il y aurait enfin un peu de place pour vivre pour une centaine d'enfants, il n'y a que ces 9 vieux militaires en train de crever !

Voilà les priorités de la municipalité UDR du X^e ! Mais cet Hôpital doit être détruit, car il est insalubre. C'est prévu au VI^e plan, pour dans trois ans environ. Ils vont construire à sa place un hôpital universitaire, qui aurait aussi bien sa place en banlieue près de la Faculté de Nanterre, par exemple.

S'il s'agit de santé, celle des enfants s'abîme très vite sans un minimum d'espaces verts. Pour réagir, nous irons, s'il le faut, occuper massivement avec nos enfants, le jardin de l'Hôpital Villemin ! Et nous exigerons le triplement au moins des places de crèches dans le X^e.

Lutter contre l'état patron, c'est aussi lutter pour le droit à la vie.

A l'espace et aux jeux des enfants des travailleurs. Travailleurs, parents, luttons pour obtenir des crèches et des jardins.

Nous ne pouvons et nous ne voulons prendre des gosses en charge. Ça serait trop beau pour M. POMPIDOU si le peuple se dèmer de tout goul avec des crèches pour trois francs la journée. On va pas l'arranger comme ça. Donc les parents ou des copains doivent faire une demi journée par semaine. Si ils ne viennent pas on ne peut plus prendre le gosse. Regroupons-nous.



Nous défendons donc comme revendication essentielle des travailleurs hommes et femmes d'avoir assez de temps libre pour s'occuper de leurs enfants en prenant des responsabilités. Ce qu'on veut à la crèche c'est amener les gens à l'autonomie. Par principe toutes les responsabilités sont réparties. Il n'y a pas de division du travail à la crèche. Les gens doivent s'inscrire sur un tableau de permanences. Ce tableau est la seule organisation «bureaucratique» de la crèche, tout le reste dépend uniquement de l'initiative des permanents.

Le matin les parents amènent leurs enfants. Chaque parent paye trois francs. Le nom de l'enfant est inscrit dans un cahier. En principe il y a au minimum trois permanents pour 15 à 20 enfants. Après avoir décidé ce que les gosses mangeront, quelqu'un va faire les courses au marché Mouffetard. Si nécessaire il achète aussi les couches et les produits nécessaires. On prépare ensemble la bouffe. Vers midi les enfants mangent assis autour de deux tables basses.

On pourrait craindre qu'un tel manque d'organisation ne joue au détriment des enfants. En réalité c'est le contraire qui se passe. D'être chargé de responsabilités semble stimuler l'imagination des gens pour résoudre les problèmes concrets qui se posent. Le menu de chaque jour est inscrit sur le cahier.

La signification politique de notre système est de contredire l'éducation bourgeoise à l'irresponsabilité que nous avons tous reçue. L'effet de cette éducation se fait d'ailleurs sentir à la crèche : des gens se croient souvent incapables de prendre des initiatives. C'est là peut-être une des difficultés majeures que nous avons rencontrées. Et nous avons vu que seuls des gens bien motivés soit en ayant un enfant ou cherchant le contact avec les enfants et les adultes à la crèche, tiennent le coup.

Dans cet article il a été avant tout question du fonctionnement de la crèche. Nous espérons avoir prouvé que les problèmes matériels ne sont pas l'obstacle majeur à l'organisation et la vie d'une crèche sauvage. Notre système nous semble réalisable dans d'autres endroits que les facultés (quartier, lieu de travail) D'autres crèches sont en préparation. (XX^e, XIV^e, Jussieu).

Que ceux qui s'y intéressent nous contactent.

Cet article est le premier d'une série qui traitera des autres problèmes qui se posent dans la pratique de la crèche.

A CENSIER

La crèche de Censier est née en Mai 68 d'une occupation de locaux à la faculté de lettres. La Fac avait cédé à condition que ce soit une garderie tenue par des puéricultrices et réservée uniquement aux étudiants (ce qui existe actuellement à la Fac de Jussieu). Les étudiants ont repris les locaux aménagés entre temps, ont chassé les puéricultrices engagées visiblement pour exercer un contrôle de flic, et ont déclaré la crèche ouverte au quartier.

La crèche de Censier est autonome en fonctionnant par autogestion. Elle ne reçoit aucune subvention. Chaque jour les parents paient trois francs. Avec cet argent nous achetons la nourriture du déjeuner et du goûter, les couches, les produits de toilette et les produits d'entretien. La nourriture des enfants est riche et équilibrée. Ils mangent souvent des produits diététiques (céréales complètes), chaque jour de la viande, du poisson ou des œufs, beaucoup de légumes frais, des fruits et des laitages. Comme n'importe quelle ménagère nous faisons les courses tous les jours au marché Mouffetard. Et nous nous en sortons très bien. Et nous faisons même des économies qui nous permettent d'acheter des jouets et du matériel. Ceci prouve que les centaines d'écoles ou de crèches P.M.I. qui pour une mauvaise bouffe demandent cher, font des bénéfices fabuleux sur le dos des enfants et des parents.

L'équipement sanitaire de la crèche : six W.C. pour enfants dont on se sert d'ailleurs pas plus que des six petits lavabos (un simple évier suffit largement) a été installé par la Fac. Il nous a été aussi fourni un réchaud à deux feux et un frigo pour la cuisine. Quant au reste du matériel, lits, jouets, petites chaises, baby relax, parcs, matelas, machine à laver, literie, etc... il nous a été donné par des gens du quartier et d'autres étant en liaison avec la crèche. Nous avons aussi reçu beaucoup de vêtements d'enfant. Nous-mêmes amenons ceux qui sont devenus trop petits et utilisons ceux qui nous conviennent. Ainsi nous essayons de dénoncer et d'éviter la consommation frénétique qui existe autour des enfants.

La crèche est tenue par les parents et des gens qui s'y intéressent. Ils y assurent des permanences par roulement de demi-journée. Le principe de la crèche étant la prise en main collective des gosses on demande aux parents d'assurer la permanence d'une demi-journée par semaine. Les parents peuvent se faire remplacer par quelqu'un d'autre.

Il est vrai que ce système exclut les enfants dont les deux parents travaillent à plein temps avec des horaires réguliers et stricts. Cela pourrait apparaître comme un défaut mais nous tenons au principe de ne jamais prendre quelqu'un en charge. Une fois établi que chacun travaille le mieux dans son propre milieu, il est évident que la valeur politique de la crèche est principalement d'amener les gens à l'autogestion et non pas de «soulager la misère des prolétaires» et de résoudre les problèmes à leur place.

Si nous réussissons à faire fonctionner des crèches à trois francs par jour sans que les parents y participent nous ne nous approcherons en rien de l'autonomie : les gens continueront de se décharger de leurs gosses comme ils le font actuellement dans les crèches P.M.I.

C'est pourquoi nous pensons que l'alternative crèche d'élite — crèche au service du peuple, considérée comme révolutionnaire, est fautive.

Il faut d'ailleurs dire que ce ne sont pas seulement les privilégiés qui peuvent disposer d'une demi-journée (par exemple les gens travaillant temporairement, les instituteurs, les chômeurs, les étudiants ou les femmes qui ne travaillent pas). Toutes ces catégories sont représentées à la crèche.

Le 20 novembre

L'itinéraire pour lequel nous demandions une autorisation de parcours a été refusé par la Préfecture : de la République nous pensions terminer devant les grands magasins; mais un samedi après-midi, nous risquions de rencontrer beaucoup trop de femmes de tous les milieux sur notre passage et il aurait fallu détourner les bagnoles ! Nous avons donc dû emprunter le chemin traditionnel, beaucoup plus désert. Heureusement, les gens étaient aux fenêtres.

La presse n'a pas annoncé la manifestation malgré notre conférence de presse et les communiqués transmis.

Notre préparation, pour une fois, avait été assez bonne : 10 000 tracts; une affiche (la statue de la Liberté enceinte brandissant le poing dans le sigle génétique féminin brisé). Un groupe de quartier, le 18^e, avait même organisé un débat la semaine précédente, auquel étaient notamment invités les signataires du Manifeste du quartier; environ 50 femmes sont venues, dont une dizaine a rejoint le groupe. Enfin, nous avions contacté différentes organisa-

Le nombre des participants doublera pendant le trajet : environ 4 000 personnes dont 800 hommes. Les larges boulevards et les trottoirs sont pleins de monde. Nos drapeaux sont des foulards à fleurs; des centaines de ballons couverts de slogans seront lâchés. Des pancartes en forme de figurines représentent les institutions répressives : un médecin surmonté des mots : « au nom de la vie ? »; un prêtre « au nom de Dieu ? »; un patron « au nom du fric ? »; un juge « au nom de la loi ? »; une image de femme, porte : « Ils ne décideront plus pour nous ». Des dizaines de pancartes couvertes de dessins reprennent tous les thèmes : « Double travail/demi salaire », « Libérez les inculpés pour avortement »; « Famille-pollution : à bas le pouvoir mâle », « Enfants désirés : enfants aimés », « Nous ne sommes pas des poupées », « Mariage, piège à cons », « Nous sommes toutes des avortées. Nous sommes toutes des homosexuelles », « Nous aurons les enfants que nous voulons », « Omo, boulot, marmots, y'en a marre », « Travail-Famille-Patrie, y'en a marre », « Roulées par le patron, baisées à la maison », « La pilule pour les hommes », « Contraception, avortement, libres et gratuits ». Le F.H.A.R. a une banderole : « A bas la virilité fasciste ».

Tout ça fait un effet énorme. Une jeune pompiste à qui on demande ce qu'elle pense de la manif.,

se précipitent à l'autre fenêtre et réussissent à repousser les hommes. Applaudissements dans le cortège pendant que les femmes, transfigurées de joie nous saluent; la plus jeune danse avec son bébé dans les bras. Nous crions : « Les femmes dans la rue ! ».

Arrivés devant l'église Saint-Ambroise, nous avons la veine de tomber sur un mariage ! Des cris fusent : « Libérez la mariée ! ». Deux femmes décident de distribuer des tracts à la noce qui les accueille avec des sourires amusés. Tout à coup, des groupes de garçons déferlent dans l'église en criant : « Elle s'est fait baiser, la mariée »; une partie de la manif suit dans l'enthousiasme, pendant que des femmes ont l'impression que les hommes ont obéi à leur habituel réflexe de voyeurs. Est-ce qu'ils agresseraient des travailleurs en leur disant qu'ils se font baiser par le patron ? Certaines filles ont d'ailleurs quitté la manifestation à ce moment-là.

Quelques fausses notes :

Des mannequins professionnelle's (ainsi que nous le saurons plus tard) arrivent à s'insinuer au devant de la manif, ôtent leurs atours de femmes-objet devant les journalistes qui sont à la fête. Nous les éjectons manu militari. De même, les journalistes, quoi que nous leurs disions, sont sans cesse en avant du cortège, gênent nos mouvements, attitude qu'ils n'auraient jamais à l'égard d'une manifestation masculine : nous avons dû improviser des chaînes pour les rejeter sur les côtés, sans succès d'ailleurs.

Un peu plus loin, nous nous arrêtons pour brûler le cercueil; assises autour de ce feu de joie, nous chantons les chants du Mouvement, pendant que l'hélicoptère de la Préfecture de police qui nous a fidèlement escortés, tourne en rond. Les fleurs décoreront la voiture couverte d'enfants qui s'avance comme un char de fête. Elle porte l'inscription : « Vive les femmes » et les enfants crient : « A bas l'école », « Nous aurons les enfants que nous voulons ».

Un cortège d'objecteurs de conscience qui manifestaient en sens inverse, nous rejoint et passe à l'arrière de la manif pendant que tout le monde reprend en chœur : « Pas d'enfants pour l'armée ».

Plus loin, une camarade qui vient d'avoir un bébé et nous regardait venir de sa fenêtre, nous rejoint : « Vous n'imaginez pas comme c'est impressionnant de là-haut; je n'en voyais pas la fin ».

Arrivée à la Nation :

On brûle des torchons. Quelques-unes grimpent sur la statue tandis que d'autres font des rondes sur les pelouses. « C'est déjà fini ? ».

Le lendemain, nous devons tirer la leçon du fait que nous n'avons pas réussi à conserver la conduite de la manifestation bien qu'il ait été entendu que les hommes manifesteraient derrière nous afin que les femmes forment une masse, ce qui aurait d'autant plus d'impact sur les femmes. Les chaînes improvisées n'ont eu aucune efficacité. Cela pose deux problèmes :

Il était prévisible que les hommes ne resteraient pas derrière : ils n'ont pas l'habitude ! Mais certaines filles étaient opposées à toute forme d'organisation de la manif. On a vu le résultat de l'improvisation...

Que penser d'« alliés » qui ne respectent pas les décisions des intéressées qu'ils prétendent soutenir ? (Méfions-nous des souteneurs !).

Ainsi que l'a dit ensuite une camarade :



tions (Association des Femmes chefs de famille, Planning Familial, etc...). Victoire extraordinaire : le bureau National du Planning a décidé d'appeler ses adhérents à la manifestation. Il avait été entendu que les membres d'organisation viendraient à titre individuel; il n'y a donc eu aucune banderole, pas plus des femmes du P.S.U., ni du Mouvement pour la Liberté de l'Avortement, ni des syndicats, ni du Front homosexuel d'Action Révolutionnaire, ni du Mouvement

Dès la République, des attroupements se sont formés autour de la multitude de pancartes très colorées posées autour du métro. Succès de curiosité, discussions; tout le monde veut des tracts. Nous en avons profité pour entrer au magasin de la Toile d'Avion. C'est l'heure creuse et les vendeuses lisent les tracts avec énormément d'intérêt; elles nous indiquent les endroits où il y a d'autres vendeuses et nous demandent des papiers pour celles qui sont allées déjeuner. Une camarade reconnaît sur la place une vieille dame qui était au débat du 18^e; elle est venue avec une amie : « Nous sommes trop âgées pour vous suivre, mais nous avons voulu assister au départ ».

Vers 14 h, on s'inquiète :

Il n'y a, semble-t-il que quelques centaines de personnes. Tout à coup, deux femmes arrivent avec une magnifique gerbe de fleurs en papier et une grande pancarte en forme de faire-part : « Plusieurs milliers de femmes chaque année sont victimes de l'avortement clandestin ». Elles sont affolées car le cercueil a disparu ! Entre temps, la manifestation a démarré et en remontant le cortège à la recherche du cercueil (il est en tête), nous nous apercevons qu'il y a foule.

s'extasie : « Ah ! C'est joli ». Elle dit : « C'est pour l'égalité des sexes ? Je suis d'accord ». Une femme qui participe à la marche nous dit : « Je n'aurais pas cru ça possible; il y a cinquante ans que j'attends ça ». Dans l'ensemble, nos tracts sont bien accueillis par les femmes, les passants, les commerçants. Bien des femmes expriment leur accord : « Les jeunes sont moins cons que nous ». Dans un café, une femme de 50 ans s'indigne : « Qu'est-ce qu'ils font tous ces hommes dans la manifestation ? Ce n'est pas eux qui avortent ! ».

Mais une autre refuse catégoriquement le tract en disant que ça ne l'intéresse pas.

— Mais les autres ?

— Qu'elles se débrouillent.

Après cinq minutes de discussion où elle manifeste une hostilité croissante, une camarade lui dit :

— Mais pourtant, si ce n'est pas les femmes qui s'en occupent, ce n'est pas les hommes qui le feront pour nous.

— Ça, c'est bien vrai. (Elle a alors pris le papier).

Sur le bord du trottoir, on peut voir sur les visages d'hommes la stupéfaction, la surprise ou une profonde perplexité. L'un d'eux à qui on tend un tract :

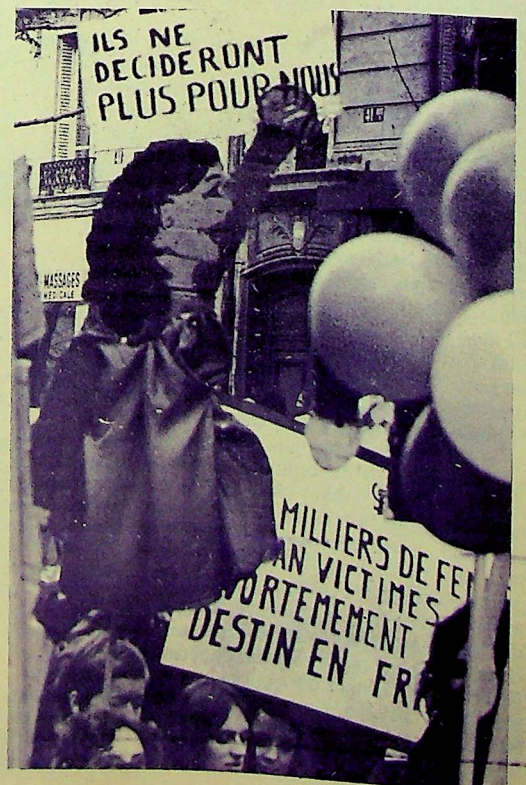
— Ce sont toutes des bonnes à rien !

— Comment, Monsieur ? J'ai élevé seule trois enfants.

Vous appelez ça des bonnes à rien.

Du coup il devient tout rouge et ne répond rien.

Un moment, nous levons la tête vers les fenêtres où se produit une petite scène instructive : trois hommes regardent tandis que, derrière eux, des femmes essaient d'approcher; ils essaient alors de refermer la fenêtre : bousculade; ils parviennent à repousser les femmes qui



Pour les hommes politisés, c'était une lutte marginale, alors que pour nous c'était vachement important. D'ailleurs, des femmes, non informées de la participation des hommes, ont refusé, dès le départ de la République, de suivre la manifestation.

Après coup, nous avons toutes été d'accord pour dire que la prochaine fois, il faudrait prévoir une manifestation autonome, quitte, pour les hommes, à faire des actions de soutien de leur côtés.

Quant à la presse, elle a rendu compte du bout des lèvres (sauf en ce qui concerne l'entrée dans l'église) et n'a pas du tout parlé des manifestations à l'étranger. Ils n'ont pas vu (ou fait semblant) le phénomène historique que représente une manifestation de masse des femmes pour la libre maternité. Ni surtout le fait que, pour la première fois dans l'histoire, les femmes se coordonnent internationalement pour lutter sur un thème commun.

Le bulletin UDR du 11^e arrondissement (quartier traversé par la manifestation) a fait une relation circonstanciée :

«...Que reste-t-il de féminin à des femmes qui ne veulent plus dormir à côté de leur mari, qui ne veulent plus faire leur (1) ménage, qui ne veulent plus élever d'enfants et qui réclament le droit à l'avortement libre et gratuit et l'obligation pour tous les hommes

pour exiger

de prendre la pilule à leur place, de travailler pour deux et de dormir tout seul ? ».

(1) Le leur ou celui du mari ?

A propos «D'une manifestation d'un goût douteux».

Si la mariée a vraiment pleuré, elle a eu tort.

Quand nous avons couru vers l'autel, entre des chaises de velours rouge, dans une demi-obscure mouvante, comme happées par un formidable torrent de joie, c'est à l'Eglise que nous pensions. Quand nous avons entouré la silhouette blanche du prêtre et que nous avons couvert de nos cris le grondement assourdissant de l'orgue, c'était encore à l'Eglise que nous pensions.

Quand tout le monde s'est retiré pour reprendre la marche interrompue, quand la lourde porte de l'Eglise, poussée trop vite, s'est stupidement refermée laissant le prêtre dehors, avec, à côté de lui — on ne sait pourquoi ? — un garçon tenant une chaise, quand nous avons ri en le regardant frapper à la porte de son propre temple, c'est toujours à l'Eglise que nous pensions.

Lorsqu'il s'est enfin tourné vers nous, désespéré, et qu'il nous a demandé :

- Qui êtes-vous ?
- C'est à l'Eglise que nous avons répondu :
- le Mouvement de Libération des Femmes.
- Qu'est-ce que c'est ?
- Les femmes !
- Il ne comprenait pas.
- Quelle tendance politique ?
- Les femmes !
- Ah, bon, les femmes, vous avez raison.
- On est pour l'avortement libre et la contraception !
- Oui, oui, vous avez raison.
- On ne voulait plus de la réconciliation :
- Vous n'avez rien à dire, vous l'Eglise, vous avez toujours rejeté et méprisé les femmes !
- C'est vrai, mais ça va changer.
- C'est trop tard !
- Il n'est jamais trop tard...
- Alors on pourra être pape ?
- Il lève les bras, sincèrement stupéfait :
- Voyons... ça... non, ce n'est pas possible...
- Alors, tant pis ! Adieu.



bon d'accord, mais il faudrait peut-être se regrouper un peu. Une des raisons, peut être, de cette désagrégation de toute volonté de faire quelque chose ensemble, c'est que l'an dernier il y a eu un grand mouvement de libération FLJ, et puis il y a eu l'éclatement de certains groupuscules. Enfin, il y a des retombées et tout le monde se retrouve devant des réalités qui n'ont pas tellement changées. (Ne serait-ce que le fric). C'est-à-dire des réalités matérielles, et de relations avec les autres. Après tout ce n'est peut-être qu'une tentative de comprendre sans l'aide des groupuscules, la complexité de cette chienne de vie.

Enfin, bref on a une réunion dans quinze jours, si il n'y a pas plus de filles, je crois qu'on va laisser tomber un petit moment, jusqu'à ce que les filles émergent de ce merdier, ou plutôt qu'elles réalisent qu'on ne règle pas ses contradictions (de tout ordre) en se retranchant du monde comme des nonnes. Après tout je n'en sais rien, on verra.

Vous pouvez toujours envoyer les torchons numéro 3. (Une quarantaine), je vous envoie le fric pour les précédents.

Aix-en-Provence : Le quotidien devient accidentel.

A Aix-en-Provence, on se décide assez tard. Disons que ce fut improvisé plutôt qu'organisé.

On n'était pas des milliers : une centaine de femmes, à peine, ont marché ce samedi-là !

On s'en souviendra !

C'était une marche pleine de gaieté et de couleurs. Mais il faut croire que cinquante femmes en marche, dans le midi de la France, c'est encore beaucoup trop. C'est de la provocation, voyons !

Il avait de l'humour ! oh là là ! plein d'humour, le monsieur au volant de sa voiture. Et il se disait sans doute qu'il allait leur faire une bonne farce. Qu'il allait leur faire peur. Peut-être même espérait-il disperser ces «nanas» qui n'étaient pas à leur place dans la rue. Alors il a accéléré, comme pour nous rentrer dedans.

On lui a répondu.

On monte sur le capot de la voiture. On joue. On prend les poses de la femme-objet que ce monsieur voudrait qu'on soit : on s'explique à notre manière.

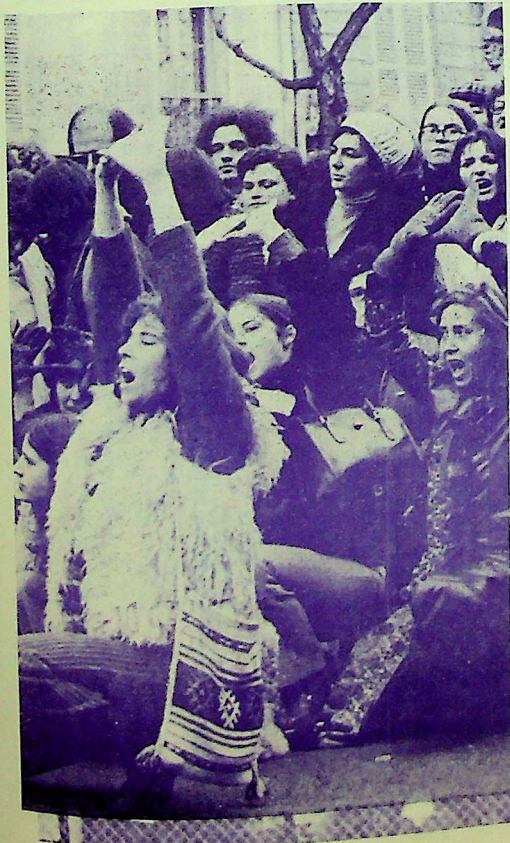
Et oui, de l'humour, elles en ont aussi !

Mais voyons si elles auront réponse à ce nouvel argument, moins subtil, mais plus efficace, peut-être : la force.

Le mec sort de la bagnole et tabasse la première fille qui se trouve à portée de sa main. Il tape avec hargne. Avant qu'on ait réagi, elle était par terre. La fille a dû être hospitalisée.

Puis on s'est unies contre la bêtise et la bassesse de cet «argument». Les mecs n'ont pas réussi à empêcher la marche des femmes à Aix.

l'avortement et la contraception



Grenoble

Finalement, cette manif n'a pas mal marché. Nous étions 50 à peu près en comptant les gosses. Il faut dire que pour la préparer nous étions 5 ou 6.

Depuis le début de l'année au cours des réunions, nous n'avons guère dépassé ce nombre, alors que l'an dernier une bonne cinquantaine de femmes gravitaient autour du MLF. Je n'y comprends pas grand chose, aussi je suis allée discuter avec les filles. Les unes me disent qu'elles ne viennent pas parce que le MLF est trop groupusculaire, les autres parce que la ligne politique n'a pas été définie, et d'autres enfin parce qu'elles ne se sentent plus concernées (elles ont bien de la veine de s'être libérées aussi vite). En tout cas, à Grenoble la tendance générale est à l'isolement, ou dans sa famille avec son petit mari militant, ou dans sa communauté bien protectrice.

Moi, j'en ai franchement marre des femmes, essayer de remuer des masses complètement inertes c'est trop fatiguant, surtout à 3 ou 4. Bon c'est peut-être vrai que l'année dernière on n'a pas fait grand-chose à part discuter de nous ce qui est déjà pas mal, mais ce n'est pas le Bon-Dieu qui va nous parachuter des idées toutes cuites.

Tout le monde dit «travail sur les quartiers»,

20 Novembre en Italie

20 novembre - défilé dans le centre de Rome. Quelques centaines.

Le plus important, c'a été le 24 novembre. Betty FRIEDAN était à Rome et a participé à la manifestation qui a regroupé quelques centaines de femmes venues de toute l'Italie. La manifestation, interdite — lois fascistes toujours en vigueur en Italie — a été peu ample, mais très importante et significative : il n'y avait que des femmes. Elle a eu un contenu très intense. Les femmes ont chanté, dansé, etc... Elles ont été attaquées par les fascistes (dont des femmes) qui ont cassé des micros et semé la merde, et elles se sont défendues. Les journaux en ont parlé, même si brièvement. Elles avaient des panneaux : médecin avec les poches pleines d'argent, curé qui déclare «la vie est sacrée» au-dessus d'un tas de cadavres de femmes enceintes, nues, mortes dans l'avortement illégal.

Autre panneau important, pour démystifier la maternité, ce qui est très difficile en Italie : le slogan «Je ne le fais pas pour mon plaisir mais pour donner un fils à Dieu» (non la faccio per piacer mio, ma per dare un figlio a Dio). Ce truc était écrit au-dessus d'un dessin représentant une «belle petite femme» avec des oreilles énormes de lapin, et une série d'enfants, tous avec des oreilles de lapin. Il paraît que c'a eu beaucoup de succès.

pour toutes sans condition

pour toutes sans condition

DEMISSION D'UNE DOYENNE

Démission d'une doyenne

Mesdames, Messieurs,
Aujourd'hui 17 Novembre 1971, je me démetts de la charge de Doyen devant le Conseil de la Faculté.

La "entrée" au lieu. Un "ordre" apparent règne ici comme ailleurs... Ma décision n'est donc ni une réaction face à une situation de crise, ni une sortie provoquée par des tensions insoutenables à l'intérieur de la Faculté.

Mais, je ne veux plus paraître cautionner la politique actuelle de l'éducation, celle de l'Université de Nantes en particulier; je ne veux plus sacrifier mon temps, l'enseignement et la recherche à une fonction administrative qui ne peut pas être exercée dans l'intérêt véritable de la Faculté; je ne veux plus vivre dans l'incohérence politique; je ne veux plus être amenée par esprit de conciliation ou par nécessité de transmission obéissante à agir contre mes opinions.

Je ne démissionne pas car je ne me suis jamais considérée comme en "mission". Je ne veux plus me charger de responsabilités qui permettent aux enseignants et aux étudiants de fuir les leurs. Je ne veux plus de responsabilités chargées du pouvoir et de l'autorité délégués par la hiérarchie ou l'élection.

Je prendrai quelques exemples pour expliquer mes refus.

L'Université non technologique, dont les «produits» ne sont pas immédiatement rentables en terme d'efficacité professionnelle, est condamnée à plus ou moins longue échéance.

Les Facultés de Droit sont petit à petit asphyxiées par la raréfaction des crédits, l'insuffisance toujours renouvelée du nombre d'enseignants, l'absence de formation de ces enseignants, l'accroissement du nombre des contractuels insécourus, la surcharge des services d'enseignement des titulaires et des contractuels en poste.

Cet état de fait provoque la réduction ou même la négation de la fonction de recherche des enseignants sur supérieur. La qualité de leur enseignement ne tardera guère à s'en ressentir; une politique dite de «l'efficacité» en profitera pour renforcer les mesures discriminatoires qui frappent les enseignements théoriques.

Il nous faudrait tous refuser systématiquement les suppléments de service, et s'engager, corrélativement, à effectuer un sérieux travail de recherche collective d'un haut niveau théorique. Notre fonction exclut la course à l'efficacité professionnelle, la spécialisation étroite.

La création de Centres Juridiques intitulés «Facultés de Droit» dans n'importe quelle Préfecture bien pensante me paraît renforcer, à long terme, l'analyse précédente, en bloquant, à court terme, le développement des Facultés existantes, en dispersant les crédits et les enseignants, en accentuant le caractère scolaire et dogmatique de l'enseignement distribué. En l'absence de personnel compétent, les notables locaux pourront y enseigner leurs enfants dans l'esprit de tradition qui fait les bons sujets sans autonomie de réflexion. Des Instituts Universitaires de Technologie, juridiques et judiciaires naissent... (Saint-Denis). L'étude du droit n'est en rien scientifique mais bien simplement technique. La faveur du Gouvernement va aux écoles spécialisées, aux I.U.T. en partie contrôlés par son bénéficiaire direct, le Patronat. Elle va aux Facultés de Médecine et de Pharmacie, avec plus de réticence vers les Facultés de Sciences. Elle ira bientôt aux Universités technologiques concurrentielles.

Au nom de la formation permanente, les crédits publics sont en fait consacrés à la formation professionnelle des adultes. N'est-ce pas avouer (hormis un recyclage nécessaire) la réduction de l'éducation permanente à la formation professionnelle, dans des circuits parallèles contrôlés non par l'Education Nationale et ses enseignants mais par le patronat, et les organisations professionnelles.

L'Université de Nantes n'a pas de ligne politique. L'Université de Nantes n'a ni politique de l'éducation, ni politique de la recherche. Elle se contente d'une bureaucratie centralisatrice, verticale et despotique. Nous en voulons pour preuve, par exemple, le fait que le Conseil Scientifique de l'Université n'ait jamais été réuni et que l'on en soit déjà à renouveler certains de ses membres. La bureaucratie provoque une rupture radicalement nuisible entre la réalité de l'enseignement et de la recherche située dans les U.E.R. et les décisions. Le Conseil d'Université censé représenter la volonté collective des unités n'est pas toujours consulté sur les problèmes importants, en particulier, en matière budgétaire. La réorganisation des services administratifs à l'échelon de l'Université n'est que la mise en place d'un rouage supplémentaire, coûteux et inutile qui rend illusoire l'autonomie des U.E.R. pourtant inscrite, tout autant que celle des universités dans la loi d'orientation.

En ce qui concerne les problèmes particuliers à la FACULTE DE DROIT et des SCIENCES POLITIQUES, ils sont actuellement si nombreux qu'il n'est pas question d'en dresser une liste. Je me contenterai de souligner la situation budgétaire. Malgré les indications ministérielles écrites accompagnant l'enveloppe des crédits globaux alloués à l'Université, notre dotation n'a subi aucune augmentation proportionnelle à l'accroissement de nos surfaces et de leur coefficient d'entretien. Nous faisons l'objet de mesures discriminatoires et parfois vexatoires telles que : délégation de signature retardée par rapport aux autres unités, assortie de réserves et de conditions. Notre déficit global, inévitable et normal, n'est jamais considéré comme tel. Nous sommes tenus de passer des conventions entre U.E.R. issues de l'ex-Faculté de Droit et des Sciences Economiques; ces conventions ne sont en fait qu'une répartition forcée de la pénurie mais en rien des actes autonomes. Enfin, il est pour le moins curieux qu'au 17 novembre de l'année civile le budget de l'Université (prévisionnel par définition) n'ait pas été voté par son Conseil et que la répartition des crédits entre les U.E.R. n'ait pas été auparavant effectuée par lui, comme les textes officiels le prévoient.

Extrait de remerciements du thème : On juge un arbre à ses fruits. Si les fruits sont bons c'est que l'arbre a quitté l'état sauvage et le mérite en revient au jardinier.

Dans ces conditions, vous comprendrez que je ne veuille plus d'une tâche administrative lourde et inutile qui m'empêche de me consacrer à mon véritable service d'enseignement et de recherche. Le personnel administratif, malheureusement, a moins de liberté que moi. Il doit accepter un travail accru dans des conditions détériorées.

Telles sont les remarques que peut faire quiconque a passé quelque temps dans la charge décanale depuis l'application de la loi d'orientation. Mon départ a d'autres causes encore ; il ne s'agit pas seulement du fonctionnement de l'Université, de sa dépendance à l'égard du système économique actuel, mais surtout du rôle que je suis amenée à jouer en tant que femme dans un monde organisé, pensé par les hommes et pour eux. Je ne veux plus être de ces femmes-alibi qui servent de justification au maintien de toutes les autres dans la dépendance.

La discrimination entre hommes et femmes existe toujours. Ce n'est que collectivement qu'elles pourront y mettre fin, mais certainement pas en entrant en masse dans les structures actuelles comme j'ai pu en avoir l'illusion. Cette entrée ne se ferait qu'au prix d'une adhésion à ce que nous refusons d'être et au risque de ne jamais connaître une existence autonome par rapport au modèle masculin proposé.

Prenons l'exemple que je connais un peu, celui du décanat.

Qu'est-ce que le décanat ?

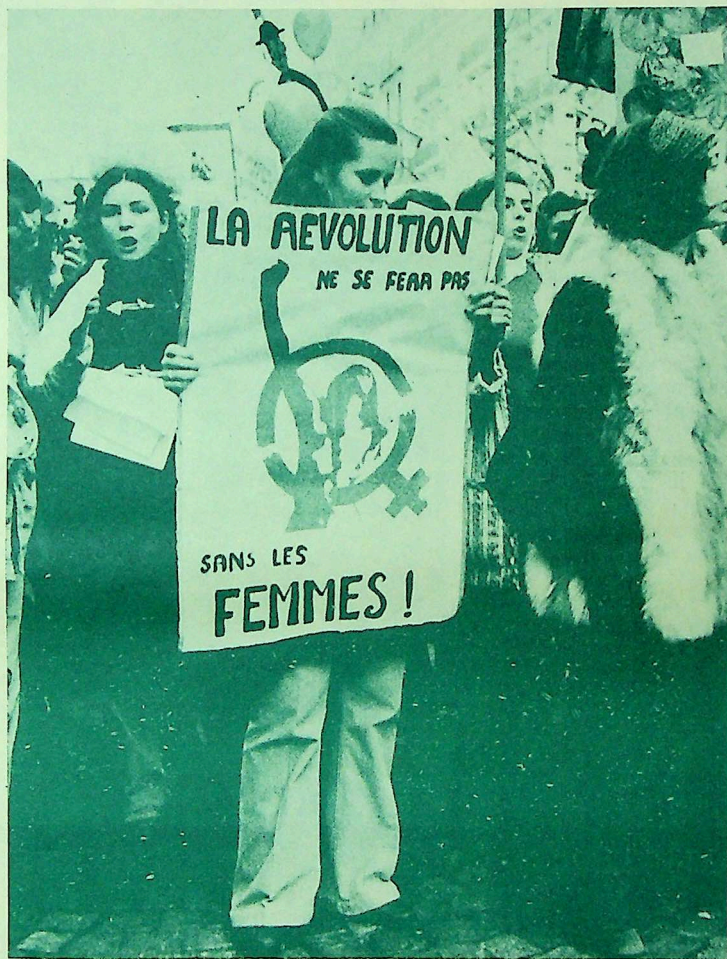
30 h de travail supplémentaire en moyenne par semaine, une tâche administrative relativement élémentaire qui pourrait être répartie entre différentes personnes, enseignants, administratifs et étudiants, les décisions et l'orientation revenant à une assemblée de travailleurs et d'intellectuels. Quelle est sa rémunération ? L'argent ? - 313,30 F par mois - presque personne dans la société actuelle ne travaille pour ce prix. La conscience d'avoir un rôle important et utile à accomplir ? Certainement pas, face à l'impossibilité d'orientations vraiment nouvelles et de mutations importantes. Alors ? Car il y a bien une rémunération quelque part ... ?

Elle se trouve dans la reconnaissance de certains par d'autres, chacun ayant accepté un Code de la représentation. Ce code longuement et savamment mis en place par les hommes légalise les signes représentatifs du pouvoir : concours, hiérarchie, avancement, titres, gratifications, décorations... Quand on les détient, on vous reconnaît le pouvoir et il peut alors s'exercer dans le réel.

Cette reconnaissance de quelques uns, peu nombreux, est fondée sur la non-reconnaissance de tous les autres, sur l'oppression de tous les autres. C'est ce que je voudrais refuser.

Michèle BORDEAUX

J'ai conscience d'avoir été, pour mon Maître un arbre difficile



Il y avait trois ans que je tentais mollement d'adhérer à une fraction politique de gauche tout en me maintenant dans les limites bourgeoises de la bienséance et de la raison.

Brutalement, la rencontre non désirée d'un groupe de FEMMES du mouvement mettait à nu, à vif, l'oppression spécifique que je tentais vainement d'écraser de l'enfance à la quarantaine. Reconnaissance de l'oppression collective des FEMMES, dimension politique de la lutte à rejoindre vite, par et dans un groupe d'action et de réflexion à trouver à Paris, à Nantes. Dans ce groupe, j'ai pu et j'ai pu articuler mon refus de certaines compromissions.

Le texte publié est un texte de circonstances. Présenté devant le conseil de la faculté, il comporte une partie dénonçant la politique de l'éducation et de l'université qui ne fait qu'enfoncer des portes ouvertes. La deuxième partie, la seule retenue par la presse concerne le refus du pouvoir de doyen. Insistant sur les titres, la carrière, le «peu banal», le personnel, les communiqués ont fait basculer le texte vers un acte spectaculaire, isolé, professoral, chargé de tout ce qu'il tente de refuser.

Refuser l'exercice du pouvoir n'est pas se séparer effectivement de lui. D'une part, il conserve les titres et la fonction professorale. D'autre part, il m'est redonné sous une autre forme dans le regard des autres, pour ou contre. Je me perçois parfois, et jusque dans le groupe d'où la dénonciation a été possible, comme plus écoutée. Ma parole (au possessif) prend le pas sur la parole des autres (indéfinis-s)

Or j'aime avoir le pouvoir, l'écoute, la décision. Je ne me serais pas si bien intégrée dans le jeu des concours universitaires si je n'avais pas désiré acquiescer le pouvoir des hommes pour être reconnue par eux comme leur pair, ne pouvant être ou me résoudre à être (je ne sais pas) FEMME telle qu'ils l'entendent.

L'abandon spectaculaire n'est pas très difficile. La déconstruction des structures profondes sera plus longue et douloureuse (dangereuse). On ne participe pas impunément au jeu du système. On est marquée pour avoir été l'instrument d'une pensée qui nous nie.

NON AUX FEMMES ALIBI !!!

à mener à maturité. Quoi qu'il en soit pour les fruits, ce dont je suis sûr est que Mr. Borda a été un jardinier a'oublier lui-même et faisant tout pour que l'arbre s'épanouisse dans le respect le plus total de sa personnalité.

On n'a pas manqué une fois de plus après la marche du 20 Novembre de présenter le Mouvement, si mouvement il y a, comme un mouvement pour l'avortement libre dont les luttes se limiteraient à cet objectif. C'est bien commode de nous enfermer là-dedans, des petites bonnes femmes pas dangereuses qui ne voyent pas plus loin que le bout de leur avortement.

Pourtant nous avons dit et redit à qui voulait bien l'entendre, que l'avortement et la contraception libres et gratuits sont des conditions minimum à toute libération. Qui ne dispose pas de son corps et ne peut décider de ce qui s'y passe est un esclave et nous sommes des esclaves qui pondons pour les besoins d'une société où la maternité est une obligation : on est embarquée dès la première poupée, bien conditionnée, et si par hasard on voulait régler ou refuser le fameux «instinct», aucun moyen vraiment populaire et diffusé pour avant et l'artisanat boucherie pour après. La maternité est bien le lieu spécifiquement de notre oppression : il s'agit de dénoncer les conditions générales dans lesquelles nous exerçons ce si «beau métier», l'avortement interdit n'est qu'une de ces conditions, particulièrement intolérable.

Il n'a jamais été question de faire de l'avortement libre un objectif en soi et une fois obtenu ce hochet pour nous calmer, retourner à nos doux foyers. Le capitalisme ambiant finira bien par nous l'accorder, cet avortement libre, comme il l'a fait d'ailleurs; avec du retard, car il est par ici particulièrement à la traîne, religion aidant. Ça ne le remet pas du tout en question, ça lui fait même une source de profit supplémentaire : avec l'avortement seulement libre et pas gratuit, au lieu d'une poignée de médecins et de cliniques privées qui profitent en douce des gros sous qui tombent dans leurs caisses, il y aura beaucoup de médecins et de cliniques qui s'engraissent sur le ventre des femmes.

Mais ce sera toujours mieux que notre million d'avortements clandestins façon aiguille-à-tricoter. Tout ce qui peut déjà améliorer la condition des femmes est bon et de mieux lutter pour la changer. Il est bien entendu que dans ce système nous n'obtiendrons que des semblants de libération et que seul un changement radical des conditions économiques et sociales qui nous sont imposées, rendraient possibles tout le reste, l'avortement gratuit entre autres et pour rester dans le sujet.

Alors en attendant la Révolution, et pour mieux la préparer, voici nos projets.

Un livre collectif : en préparation : le titre n'est pas encore défini, quelque chose comme «Maternité: comment, pourquoi ? ». Il y a trois parties :
LES REALITES : précises, matérielles de la maternité (contraception, avortement, grossesses, accouchements, crèches...). Ce n'est pas le style «mère heureuse».
LES IMAGES (sous-titre provisoire) : on s'attaque à tout ce qui se clame sur la maternité, genre «respect de la vie», «instinct maternel», «ordre moral», «survie de l'espèce» et tutti quanti.

Au milieu du bouquin, en pages de couleur, une partie d'informations pratiques sur la contraception et l'avortement, sous forme de questions que nous nous posons toutes, et de réponses. Pas question de dissocier la théorie de la pratique.

Des actions :

Les deux journées de la mutualité.

L'idée est partie d'une réunion de «Choisir» (cette association déposée après l'action des 343, qui se propose de défendre juridiquement les gens poursuivis pour avortement, mais aussi de diffuser les moyens de contraception : elle regroupe des filles du Mouvement et des signataires «célèbres», Simone de Beauvoir, Delphine Seyrig, Françoise Fabian, Gisèle Halimi).

Un comité de préparation des journées s'est créé, on va ouvrir une Boîte Postale. Il s'agit des journées de dénonciation des crimes contre les femmes. Premières journées : La Maternité.

L'essentiel des deux journées – qui auront lieu courant mai – consistera en témoignages de femmes sur leur(s) avortement(s), les conditions de leur maternité, en documents de toute sorte. Pour la première fois ce seront les femmes qui prendront la parole sur leurs affaires.

La préparation démarre : si vous êtes intéressées et voulez témoigner téléphonez à NAT 58-08 pour connaître le lieu des réunions ou en écrivant à FMA-BP 370-13 à Paris.

L'action pour les crèches.

Le groupe du 13^e a pensé à une action pour les crèches. L'idéal serait qu'elle ait lieu le même jour dans tous les quartiers et banlieues. Il s'agirait d'envahir la mairie avec les femmes et les gosses qu'on ne sait précisément pas où garder.

Si vous avez des idées écrivez à FMA BP 370-13 PARIS.



MOUVEMENT DE LIBERTE POUR L'AVORTEMENT

COMMENT LES FEMMES TORCHONNENT

ON EN A FAIT DEUX... COMMENT ?

Pour qu'un plus grand nombre de femmes se sentent motivées au sujet du journal et que les équipes puissent continuer à être tournantes, nous avons décidé de dire comment s'étaient faits les deux premiers numéros (rassemblement des articles, technique, fric, les rapports entre nous et les autres), afin de démystifier le travail sur le journal et de transmettre quelques expériences de travail en groupe.

HISTOIRE DU 1^{er} TORCHON.

Au mois de décembre 1970 quelqu'une a proposé dans le bulletin de l'AG que le Mouvement cesse de s'exprimer toujours dans les canards des autres, cautionnant ainsi ces canards et les aidant à mieux se vendre. Il fallait avoir notre propre journal.

L'idée est restée en suspens pendant un mois, puis quelques réunions ont commencé. Beaucoup de femmes ont commencé à amener des articles et le dossier s'est constitué. Pendant encore un mois, implicitement, on pensait mettre dans le journal tous les articles qui étaient envoyés. Au début février, certaines en lisant le dossier ont pensé que les articles parlaient trop d'expériences personnelles ou de problèmes internes au détriment des choses qui auraient plus concerné toutes les femmes. Il s'est formé une équipe qui se répartit le travail mais elle ne fonctionna même pas jusqu'à la prochaine réunion. On continua à préciser ce qu'on voulait voir dans le journal et ce qu'on ne voulait pas y voir jusqu'à arriver à une planification qui ne laissait pas beaucoup de possibilité d'expression à chacune ou chaque groupe. Donc prise de pouvoir. Cette vision du journal a tout à la fois culminé et éclaté au cours d'une réunion (19 avril) où brutalement quelques-unes se sont élevées contre la censure qu'impliquait cette planification rendue de toute façon impossible par le manque d'unité de vue : presque personne n'avait amené les articles de «commande».

A partir de là ont eu lieu une série de discussions sur le problème de la censure. On a décidé de soulever la question en AG le mercredi suivant. Il y avait deux objections principales à la non-censure :

1. On ne pouvait laisser passer n'importe quoi dans le journal.
2. Le manque de place finirait par obliger à sélectionner. On a donc décidé de faire le premier numéro sans censure quitte à décider ensuite devant l'afflux.

Pour la première réunion de lecture et de choix des articles aux Beaux-Arts nous étions 40. On s'est donné rendez-vous pour commencer la fabrication du journal. Le jour prévu, nous étions 4 ou 5, ensuite rapidement une douzaine mais jamais plus avant la sortie du journal. Pourquoi ? Sans connaître les raisons de toutes les filles, nous pouvions dire :

Les femmes qui travaillaient toute la journée se sont vues exclues par leur manque de disponibilité, en fait nous n'avons pas senti la nécessité de déplacer les réunions le soir car peu de femmes occupées dans la journée avaient manifesté le désir

de travailler avec nous.

Notre état de tension pendant le travail d'élaboration n'a pas facilité notre capacité d'accueil pour celles qui ont voulu se joindre à l'équipe : la peur de perdre du temps - bien qu'il n'y ait pas d'urgence directement politique à sortir le journal - était due au fait que nous nous étions fixé une date de sortie tant nous avions peur que ce journal n'existe jamais. Nous nous sommes rendues compte que nous étions tombées dans le panneau idéologique : produire à tout prix, rapidement aux dépens d'une véritable collectivisation du travail et d'une ouverture sur l'extérieur qui aurait valenti et peut-être chamboulé le travail déjà fait en nous apportant d'autres points de vue.

La douzaine de femmes qui a constitué l'équipe du journal ne se sont pas retrouvées par hasard. La plupart avaient des liens affectifs-politiques, presque toutes participaient aux réunions d'expérience personnelle sur la sexualité, cinq d'entre elles étaient issues soit de VLR, soit de la GP. Au début, on a eu tendance à se reposer sur l'une d'entre nous (problèmes administratifs, financement, imprimerie, composition du dossier), par la suite, on en est arrivé à décentraliser le travail. La mise en page a été faite dans la plus grande tension et un certain désordre. Il a fallu supprimer quelques articles, parce que durant les réunions à 40 le nombre d'articles que pouvait contenir le journal n'avait pas été calculé (caractères comptés).

A l'imprimerie, la mise en page s'est faite collectivement. Par contre, notre blocage par rapport au dessin a fait que, seules celles qui savaient (ou avaient l'habitude) de dessiner l'ont fait et n'ont guère pu s'occuper du reste. La liaison avec les typographes n'a pas été assurée par toutes comme nous le voulions parce que les typographes ont l'habitude d'avoir toujours à faire aux mêmes personnes et nous ne faisons pas le point d'ensemble pour que tout le monde sache où on en était. Une fois de plus l'angoisse de temps (énervement) passait avant une bonne collectivisation.

La position des quelques filles de l'équipe du premier numéro qui ont participé au bilan par rapport au pouvoir que peut prendre un groupe qui s'occupe, même d'un seul numéro est tel que :

- seule la mise en page proprement dite doit être assurée par l'équipe restreinte (qui, bien sûr, peut être plus large que 12) et que tout le reste du travail doit être fait durant des réunions très larges, y compris une relative composition;

- si l'équipe qui s'occupe d'un numéro donne inévitablement, et peut-être n'est-ce pas mauvais dans la mesure où cela donne au groupe la possibilité de s'exprimer, le «style» du journal (par les couleurs, la disposition et le choix des caractères qui mettent en valeur tel ou tel article, la couverture, etc...) elle ne doit en aucun cas être un comité de rédaction, encore moins un comité de censure, même tournant...

- il est excessivement important, à notre avis, que les groupes continuent à changer à chaque numéro, la part de création et de pouvoir que prend inévita-

blement l'équipe «technico-artistique» qui s'occupe d'un numéro, étant telle qu'elle implique une homogénéité affective-politique de l'équipe. Ce qui veut dire que les diverses tendances du mouvement doivent s'exprimer dans la composition des numéros. Donc, chaque numéro aura un style propre (rubrique ou articles, plutôt austères ou plutôt «pop», géométrique ou autrement, etc...). Ce qui nous paraît refléter plus exactement la réalité du mouvement à la fois dans ses tendances et ses différences individuelles.

HISTOIRE DU DEUXIEME TORCHON.

Le deuxième torchon commence par une réunion administrative à laquelle personne ne comprend rien. La deuxième fois, il y a beaucoup de monde, la réunion commence dans une cacophonie épouvantable. La lecture des articles ne peut démarrer qu'après déménagements de salle en salle durant lesquels beaucoup de filles partent. La troisième réunion est prévue pour durer toute la journée, elle débute tard et plusieurs tentatives d'éluder le problème financier qui n'intéresse personne, qui nous culpabilise en rétrécissant nos perspectives grandioses. On démarre enfin sérieusement l'après-midi par la lecture et discussion de quelques articles. Les articles sont lus souvent en très petits groupes et classés sommairement : expérience personnelle, articles de fond, poèmes, articles de groupes... On les relit ensuite toutes ensemble pour les discuter, si possible avec le ou les auteurs. Il y a de grands débats sur la question de la censure. Trois possibilités s'offrent à nous :

- couper les passages avec lesquels nous ne sommes vraiment pas d'accord;
- les chapeauter d'un paragraphe explicatif de l'auteur et de notre désaccord;
- les publier in extenso et sans commentaires.

C'est la troisième solution que nous avons choisie. On décide de s'en expliquer dans l'éditorial et l'on réussit après discussion à faire changer un passage par les auteurs d'un article. Le groupe se désagrège un tant soit peu au moment de la mise en page. Les vacances sont de plus en plus proches et le travail devient ennuyeux. On travaille non seulement le soir mais dans la journée. Nous sommes pressées par le temps et nous perdons nos qualités d'accueil. Les quelques «efficaces» ne tardent pas à être accusées de prises de pouvoir idéologique sur le contenu du journal : certaines réagissent au sentiment d'avoir été tenues à l'écart de la création du numéro en agressant alors l'équipe du numéro 2. La composition et la mise en page se passent chez une fille dont le domicile se transforme en dortoir et infirmerie. Les enfants sont pris en charge par un homme.

A l'imprimerie, il ne reste plus que 5 personnes (la mise en page étant déjà terminée). Mais le travail s'effectue en 3 jours dans une hâte quasi-fébrile.

Le jour de la fête arrive, c'est chouette, on chante notre chant, et ô surprise voilà qu'au moment du refrain quelques filles lèvent le poing, deux secondes après on avait toutes le poing levé!

Alors là je me suis dit que c'était un réflexe curieux, pourquoi faire ce geste d'homme? Et oui mes sœurs avez-vous bien regardé un poing levé? A quoi ça vous fait penser?

J'ai repris alors le texte de l'Internationale et j'ai cherché si les femmes pouvaient y trouver quelque chose les concernant «Producteurs sauvons-nous nous mêmes», mais la femme au foyer n'a pas droit au titre de producteur. Elle, c'est une reproductrice.

«Soufflons nous-même notre forge», mais pour une femme c'est quoi la forge? Serait-ce le fourneau?

«Les rois de la mine et du rail Ont-ils jamais fait autre chose

Que de dévaliser le travail», mais le travail des femmes c'est ni la mine, ni le rail.

«Appliquons la grève aux armées Crosses en l'air et rompons les rangs», mais les femmes ne manient pas les armes. Ça leur arrive d'être cantinière.

«Ouvriers, paysans, nous sommes Le grand parti des travailleurs

La Terre n'appartient qu'aux hommes», et les femmes qui ne sont en général ni ouvrier, ni paysan?

Bien sûr cette analyse de texte n'est pas d'une très grande rigueur et bien sûr que l'Internationale c'est un chant révolutionnaire.

Mais quand nous «femmes» nous descendons dans la rue pour manifester en tant que «femmes» pourquoi faire ce geste d'homme?

Écrivez-nous : le Torchon brûle BP 370-13 PARIS.
Chères lectrices,
L'équipe du n°3 s'excuse de n'avoir pas écrit d'éditorial, elle est tout dit quand même que tous les articles sont collectifs. On vous racontera tout ça dans un autre n°. Photos tous droits réservés
Directrice de Publication : Marie Dedieu, 109 bd Beaumarchais Paris 3^e * sauf quand le nous est JE

imprimeur : NPP Paris 20^e

Chanson de Gestes

Depuis mon enfance j'ai participé à des rites accompagnés de chants et de gestes auxquels je ne comprenais rien.

Quand j'étais môme on m'envoyait à la messe, là je chantais des trucs en latin, le sens de ces chants m'échappait totalement, de plus on se mettait à genoux, puis debout, puis assis et là encore toutes ces attitudes me semblaient bizarres. Je trouvais tout ça étrange mais comme on faisait tous la même chose, alors...

Pendant le même temps à l'école tous les matins il y avait «lever des couleurs», on se mettait «au garde à vous» et on chantait «Maréchal nous voilà». Je trouvais ça curieux vu qu'on était au Maroc et qu'aucun voyage n'était prévu pour aller voir le Maréchal en question, lequel était de l'autre côté de la Méditerranée!

Et puis un beau matin voilà les Américains qui débarquent, trois jours après on fait défiler les enfants des écoles, la main levée avec deux doigts qui font un V. Fini pour le Maréchal, vive le Général!

Quand j'ai quitté le Maroc pour venir à Paris la guerre d'Algérie battait son plein. A peine arrivée je suis allée à une manifestation contre cette foutue guerre. Je n'avais aucune formation politique mais ma présence au milieu d'inconnus avait un sens. Soudain autour de moi on s'est mis à chanter un truc que je n'avais jamais entendu, c'était l'Internationale. Les gens chantaient qu'un refrain, personne n'avait l'air de savoir les restes de ce chant, et puis voilà que tout le monde lève le poing, alors je fais comme eux, mais je ne savais pas trop ce que ça voulait dire.

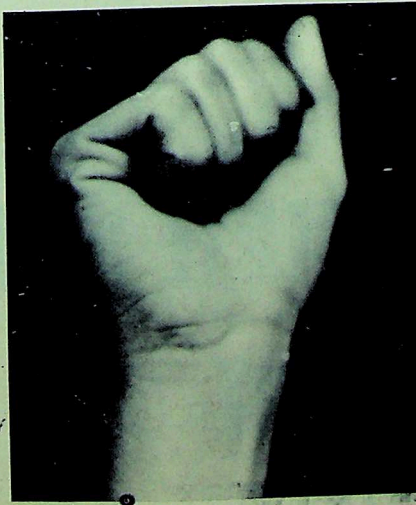
Après, dans les autres manifestations je savais ce qu'il fallait faire.

Puis c'est mai 68, j'achète «L'Enragé» et là je découvre l'Internationale avec tous les couplets. Je les ai tous appris par cœur et à chaque manifestation j'étais la première à chanter et je levais tellement le poing que j'en avais des crampes!

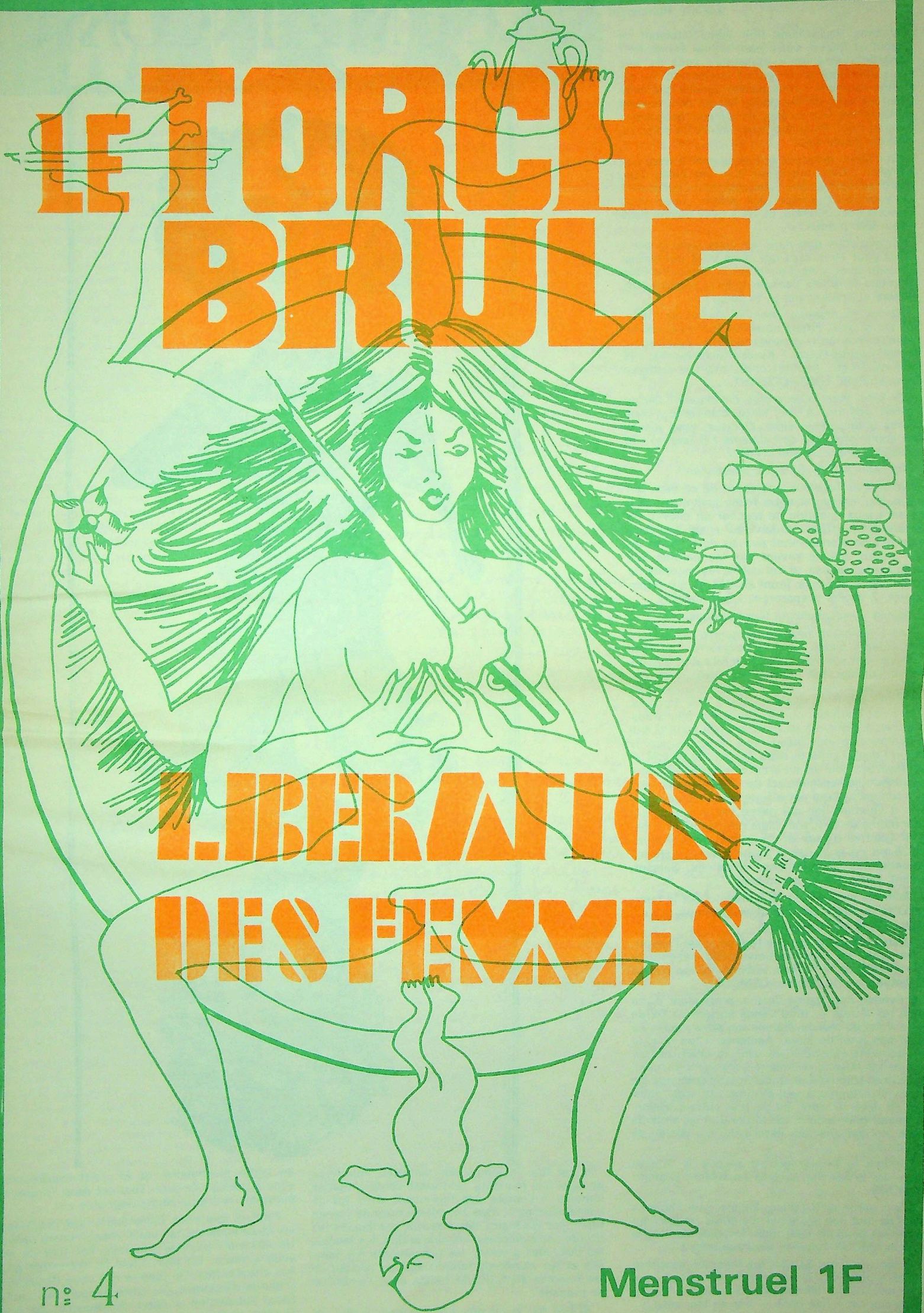
Après quelques déboires dans un parti politique me voilà dans le Mouvement de Libération des Femmes. Là, première surprise, les chants qu'on y chante c'est nous qui les écrivons. L'Hymne des Femmes (voir page 2) on l'a fait un soir à une quinzaine de filles. C'était deux jours avant la fête d'Issy (fête pour commémorer la défense du Fort d'Issy par les femmes de la Commune).



Regardez ces 2 photos. Si le besoin de faire un geste existe alors nous préférons celui-ci par dérision.



LE TORCHON BRULÉ



LIBERATION DES FEMMES

n° 4

Menstruel 1F

Mon Père,
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi
Quand vous commanderez, vous serez obéi.
RACINE (Iphigénie)

Valérie, voulez-vous finir immédiatement ce chahut et laisser votre père dormir tranquille ? Regardez votre sœur Iphigénie : voilà ce que nous attendons d'une enfant obéissante. Au sacrifice sans une larme, pauvre agneau que nous pleurons tous, pauvre douce beauté dont le sang partagea les flots du sang dans lequel nous avons lavé sa mort, Iphigénie vous montre du doigt au-delà du fleuve Styx.

Et d'abord qu'est-ce que vous avez à vous agiter ainsi ? C'est une tenue pour une petite fille, ces chaussettes sans élastiques et ce jean sale ? Et vous avez grimpé aux arbres, nous vous l'avions bien défendu. Et vous avez craché dans l'eau, fille perdue !

Croyez-vous que nous ne vous aimons pas ? C'est pour votre bien que nous vous punissons. Crois-tu que je ne t'aime pas ? C'est pour ton bien que je te fais l'amour. Valérie, regarde-moi, je suis si beau quand je te baise !

Et sur ce drapeau, premier déchet de l'homme sur la lune, jurons notre foi éternelle aux valeurs qui ont fait la grandeur de notre civilisation, Travail-Famille-Patrie, Kinder-Küche-Kirche, In God we trust... Répétez après moi : je crois en Dieu, LE PERE TOUT-PUISSANT...

Eh bien, vous n'avez plus de langue ? On ne l'aurait pas cru à lire votre manifeste : vous l'aviez bien pendue alors. Docteur, vous n'avez pas administré trop de calmants ? Il faut qu'elle puisse répondre de ses crimes.

Accusée Valérie Solanas, levez-vous !

Nous nous lèverons, ma sœur, de ce banc qui est notre berceau et notre fosse commune, et il ne sera plus question de toucher un cheveu de ta tête sans qu'ils y perdent leur scalp. Les femmes qui ne s'endorment pas au doux reflet de leur miroir, qui ne savent pas les paroles des antiques berceuses, et ont oublié les recettes de grand-mère, celles-là liront SCUM et s'y regarderont. D'autres prépareront les autodafés.

Toutes y reconnaîtront leurs fantasmes.

Les femmes ne font pas la guerre : elles font des enfants mâles qui font la guerre. Les femmes ne font pas l'amour : elles font des enfants mâles qui leur font l'amour en pensée, bien sûr.

En pensée les hommes capturent, ligotent, déchirent, blessent, violent, tuent les femmes. Dans nos sociétés, on appelle ça des fantasmes. Les chefs d'œuvres de notre culture sont le fait d'hommes qui ont gravé dans la pierre, sur le papier, dans l'espace, leurs fantasmes de viol et de meurtre. Viol et meurtre des femmes, naturellement. Le septième art est fertile en chasses à la femme : elle y est offerte à moitié dévorée, nue, à l'homme-lion qui passe sur le boulevard. Pour moins de 10 F, tout mâle normalement constitué (pourvu d'yeux et d'oreilles) peut y vivre en 35 mn ce qu'il ose à peine rêver : victimes consentantes agenouillées, dévoilées, baisant, suçant, hurlantes et soumises.

Quand la victime est un homme, c'est la guerre. Et la guerre c'est loin dans le temps et l'espace : en 40 ou au Vietnam.

Quand la victime est une femme, c'est l'amour.

De cette loi presque universelle découle le rôle naturel de la femme, victime, et son champ de bataille et de défaite, l'AMOUR.

Prévenue des règles du jeu, protégeant de ta main tes atouts — telle Vénus sortant de l'onde — te voici au monde, femme ma sœur : mais ce n'est pas à toi de jouer. Assignée à ton rôle, tu en apprends chaque ligne dans ta chair, et parfois de ton silence millénaire surgissent un, cent, mille cris. L'homme, à ce clapotis importun, jette un os et retourne à ses affaires : te voici pourvue du droit de vote, ou de tout autre dérision. Et quand bien même t'accorderait-il le droit de vivre, en quel honneur est-il celui qui décide de tes droits ?

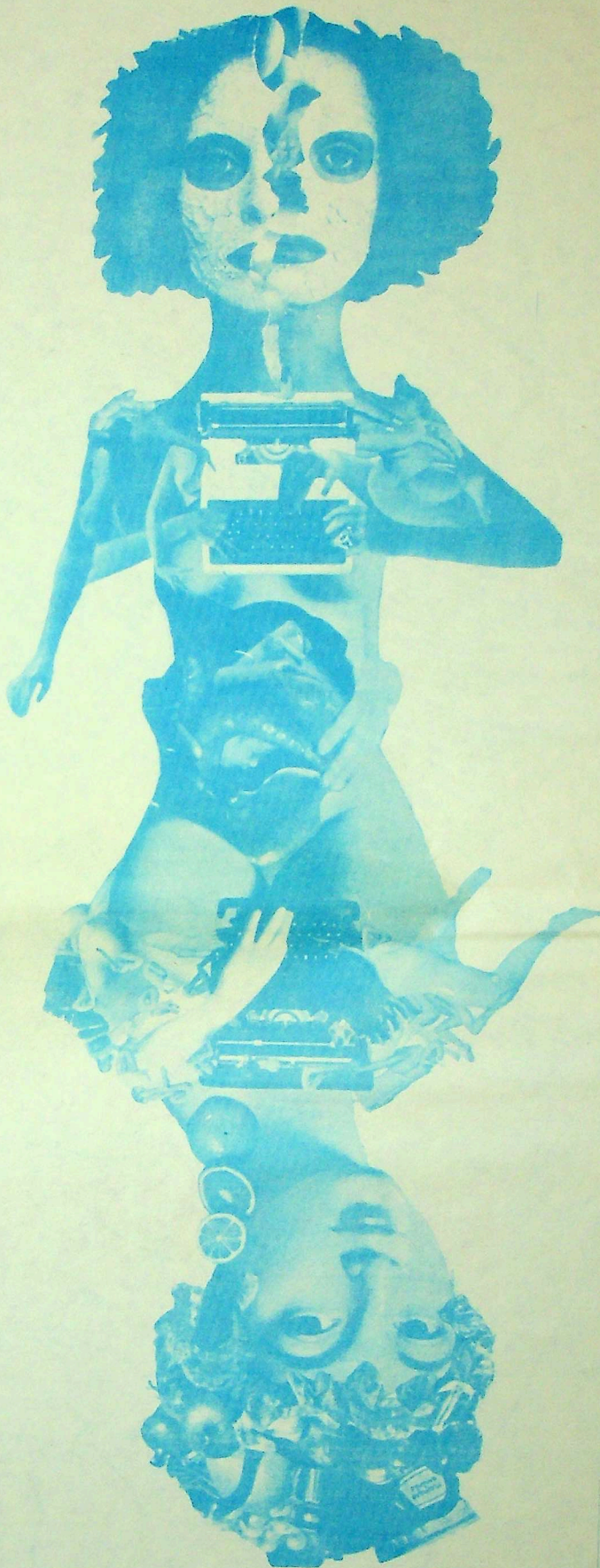
Lorsque tu l'interroges, il secoue la tête et pose sur ta bouche ouverte un baillon décisif : l'AMOUR.

C'est parce qu'il t'aime, encore, que l'homme pèse de tout son poids sur tes corps fragiles qui porteront pendant neuf mois le poids des fruits de son AMOUR. Fragiles mais robustes !

Lorsqu'ils liront SCUM, les hommes sentiront quelle vipère ils ont réchauffée dans leur sein. Horrifiés, ils se tourneront vers la douce, l'innocente qui est à leur côté — née de leur côte —, et découvriront en elle le monstre qui sommeille. Ils demanderont sans y croire : est-il vrai que vous souhaitez un monde où nous ne serions pas ?

Nous leur répondrons, femmes mes sœurs, que nous ne souhaitons pas un tel monde : nous le préparons.

L'ECUME INCONNUE



Il est fini, le temps des souhaits, des vœux pieux et des requêtes. Une vaste conspiration se fomenta à l'ombre des fourneaux, dans les alcôves odorantes, dans les pensionnats de jeunes filles, sur les bancs des squares, par-dessus les tricots, les broderies, les casseroles, les langes, les machines à écrire, les pansements des blessés et les standards téléphoniques : partout où les femmes sont, SCUM rampe dans l'ombre et se propage.

SCUM est le cri des silencieuses, le rêve de celles qui ne rêvent pas, le fantasme de celles qui n'y avaient pas droit. SCUM est l'inconscient de ces êtres à qui fut refusée la conscience. SCUM parle par les bouches closes, et aucun sens ne le perçoit. Pas une risée sur l'eau calme des jours : la soupe fume sur la table, les lits sont faits et l'enfant dort, les lettres sont tapées

en triple exemplaire, et M. l'Attaché-Détaché vous attendra à la gare. Tout est dans l'ordre, et pourtant l'ordre ne règne déjà plus.

Pendant que vous commandez aux machines, les êtres humains, les vrais, réapprennent la Vie. Un désordre paisible s'installe sur tout ce qui vous entoure. Un jour, vous ne retrouvez plus vos chaussettes. Ou bien le rôti vous donne des brûlures d'estomac. Ou votre Rapport Sur Le Tir Sans Somation a servi de dessous de plat. Quelque chose se coince, tout marche de travers, les jeux sont faits, rien ne va plus : c'est alors que SCUM apparaît.

Il est écrit bien sagement, entre les pages du livre, dans une langue que vous comprenez. Mais ce n'est pas à vous qu'il parle. Là où vous ne voyez que délire paranoïaque ou dangereuse maniaquerie, les êtres humains, les vrais, commen-

cent à entrevoir la vie. Maintenant vous pouvez vous parer de toutes vos amulettes ; rien n'arrêtera SCUM. Ni les soupers aux chandelles comme-quand-nous-venions-de-nous-mariier-chérie-tu-rappelle? Ni les Mademoiselle-vous-avez-l'air-bien-fatiguée-restez-chez-vous-demain. Ni les tables rondes que vous ferez entre vous. Ni les plans d'urgence, ni les plans Orsec, ni les top secret, ni les rapports extrêmement confidentiels, ni les projets de loi, ni les droits de veto, ni les députés, ni les CRS, ni les gangsters qui nous gouvernent, ni ceux qui ne gouvernent pas, n'arrêteront SCUM.

Car on ne tue pas les fantômes : ce sont eux qui vous tuent. Ils font partie d'un être, puis de deux, puis de trois, et un jour on parle de fantôme collectif : ce jour-là, nous femmes, nous viendrons vous voir commander vos robots pour qu'ils appuient sur le bouton qui doit tuer notre fantôme. Et nous rirons bien. Nous en rions déjà quand nous sommes entre nous, un vieux rire amer comme l'écorce des citrons, un rire enfoui sous deux mille ans de rires et de larmes. Et nous rions quand vos pantins se dressent pour nous interdire d'avorter (en France, nous le faisons un million de fois par an), quand vos marionnettes se penchent sur nos perversités, et nous enferment, et nous baillonnent. Oui, nous sommes ce que vous dites, nous sommes pires. Car nos armes sont inconnues de vous, insoupçonnées. Nos cœurs sont plus durs que le cœur de vos juges. Nos chants sont plus doux que le chant des sirènes. Et nous vivons depuis si longtemps, si longtemps...

Quand nous étions petites filles, le père qui sommeille en chacun de vous dressait la liste de ce qu'il ne faut pas faire. Nos mères, tremblantes esclaves, y ajoutaient quelques remarques purement pratiques. Elles étaient chargées de nous initier à l'esclavage millénaire. Et nous apprendre combien nous sentions mauvais, nous étions naturellement laides, bruyantes, sales, bêtes, méchantes, ainsi qu'elles l'avaient appris pour elles.

Quand nous étions adolescentes, le cochon qui sommeille en vous tirait des plans sur la comète : et comment nous ferions votre bonheur, un peu plus vieilles, quand nous baisser n'entraînerait plus la série de catastrophes en chaînes qui vous guettait alors : brigade des mœurs etc.

Quand nous étions jeunes femmes, le flic qui sommeille en vous signalait à tour de bras les contrats de baisage. Nos mères, tendres esclaves, nous initiaient à l'art d'aimer, ou comment vos charmes bienveillantes (mais douloureuses) ensemenceraient nos sillons.

Mais nous ne croyons plus ces mensonges : nous avons grimpé aux arbres, nulle foudre ne s'est abattue. Nous nous sommes aimées, et notre terre est devenue fertile et douce comme une terre de printemps, nos sillons plus profonds que vos sommeils d'après l'AMOUR (oh ! si profonds !).

Et c'est-là que vous vous perdez. C'est de là que vous ne naîtrez plus quand cela sera nécessaire.

SCUM n'est pas un rêve, c'est la triste réalité, le monstre engendré par votre précieuse semence. Oui, nous avons tous les vices : nous avons détourné le fleuve de sperme dont vous nous abreuviez.

Trop tard : les petites filles sont trop grandes, comme Alice dans l'antichambre du Pays des Merveilles.

La mer ne les érôde plus, elle les fait de pierre et de glace. La mer ne les enfouit plus dans le sable des jours : elle les jette au soleil, au vent, aux caresses de l'écume neuve. Trop tard pour ceux qui les voudraient lisses et polies : elles savent. Il n'a pas été nécessaire de leur conter l'histoire millénaire de leurs esclaves-sœurs elles n'ont pas appris les chansons d'autrefois : elles savent.

Elles ne cherchent pas le hâvre, la douceur, elles ont enterré l'AMOUR, elles naissent à chaque visage ami, sans mensonge ni pitié. Elles n'ont pas besoin d'apprendre ce que chacune garde inscrit sur ses lèvres : le goût du vent. Elles ne cherchent pas la porte de sortie, elles abattent les murs : les murs des prisons qui sont sur leur chemin, des mémoires qui les ont oubliées, des refus, des silences. Elles ne se taisent pas, ni ne geignent dans l'ombre de leurs maîtres. Les chaînes, elles savent bien que c'est d'abord dans la tête qu'elles sont le plus redoutables. Les chaînes de la tête sont forgées de terreur et de sang.

Elles les brisent de leurs mains nues, ensemble, l'une l'autre. Elles s'appellent dans une langue étrange qui vous écorche les oreilles et joignent leurs cris aux cris de celles qui se mettent en marche.. Et chaque jour des voix nouvelles parlent. SCUM est l'une d'elles, mais SCUM est le concert tout entier. Nul ne sait où s'arrêtera le vacarme : il est comme un cœur qui bat, s'entraînant lui-même.

Pardonnez-moi, Mesdames, je ne suis pas une femme libérée. Vous autres, vous êtes fortes et vous le savez. Vous avez vos fleurs et vos tambourins, et vous portez des blouses multicolores. C'est joli... Mais vous savez, moi, dans ma profession... Les clients préfèrent le bon goût... vous voyez dans les tons beiges.. Et puis mon mari n'aime pas me voir avec les cheveux longs. Et d'ailleurs, il me dit bien "le pantalon ne te va pas". Il a raison au fond. L'autre jour ma fille aînée a été prise de fou rire en voyant mon essai de maquillage. Je m'étais dit que pour les clientes ça faisait plus net. Mais c'est elle qui a raison, c'est pas fait pour moi. Je suis si maladroite et puis c'est plus mon âge. Comme on dit "On ne peut pas être et avoir été".

Des fois je me dis : "Elles n'ont pas tort. Moi, si je l'avais eue, la pilule, j'en serais pas où j'en suis maintenant. Mais vous savez comme c'est, chez moi on parlait pas de ces choses-là. Vous vous êtes fortes, vous savez les mots qu'il faut "Contraception" "Libération", "Révolution" "Merde on veut plus torcher les gosses". Vous devez avoir raison mais moi j'ose pas ces mots-là, c'est pas pour moi. Ma mère disait "On peut rien te laisser dans les mains" et la maîtresse d'école dès qu'elle me regardait je savais que j'avais encore fait des fautes et je cherchais désespérément où en me répétant les mots de la dictée pendant que ma paupière commençait à cligner, cligner. Quand

il me voyait comme ça plus tard mon chef disait "Monique s'est encore trompée dans les livraisons". Et puis, je sais pas pourquoi je vous raconte tout ça. Je vois pas pourquoi ça vous intéresserait ma petite vie. Excusez-moi, je vous lais pas vous déranger! D'ail leurs, mon mari me le dit bien "Coi, tu ne sais pas tenir ta langue. Quand on ne sait pas s'exprimer on se tait".

Tous, vous dites qu'il ne faut pas se taire. Vous êtes hardies vous avez la joie de vivre, vous avez l'air tellement gaiés... tellement sûres de vous... Vous devez avoir raison. J'ai tort.

J'aurais dû leur dire que je ne voulais pas, que je voulais.. Mais voilà ça sortait pas cette drôle de boule dans la gorge. Moi, j'ai jamais su causer. Vous avez raison, tout ça c'est ma faute. J'aurais pas dû. Alors, c'est bien fait pour moi, Pardonnez-moi.

Nous qui savons ce qu'étaient le silence et la peur ancienne, lorsque de telles voix s'élèvent — souffles de nos bouches closes —, nous les recueillons dans nos mains comme l'écume inconnue, au bord de l'océan-mère.

Nous les portons sur le lit des enfants, sur celui des amantes, afin qu'oublier ne serve à rien.

Et puis nous revenons sans cesse sur les lieux de vos crimes, afin qu'il ne vous soit pas possible de les nier plus longtemps, afin qu'oublier ne serve à rien. Vos procès, vos lois, vos interdits n'ont plus cours au bord de l'océan-mère. Vos voix se perdent, si elles ont jamais été autre chose que le grincement des arbres abattus.

SCUM annonce nos tempêtes : nous sommes là, cachées derrière chaque mot, visibles de nous seules.

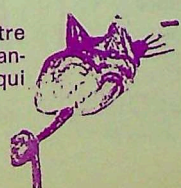
Vouloir, ne pas vouloir, ne change rien à notre présence. Le rire n'est plus un exorcisme. Chanter dans le noir ne préviendra pas le danger qui vous guette.

Moi qui manipule les mots en "tion", j'ai écrit ça le mois dernier en pensant à d'autres.

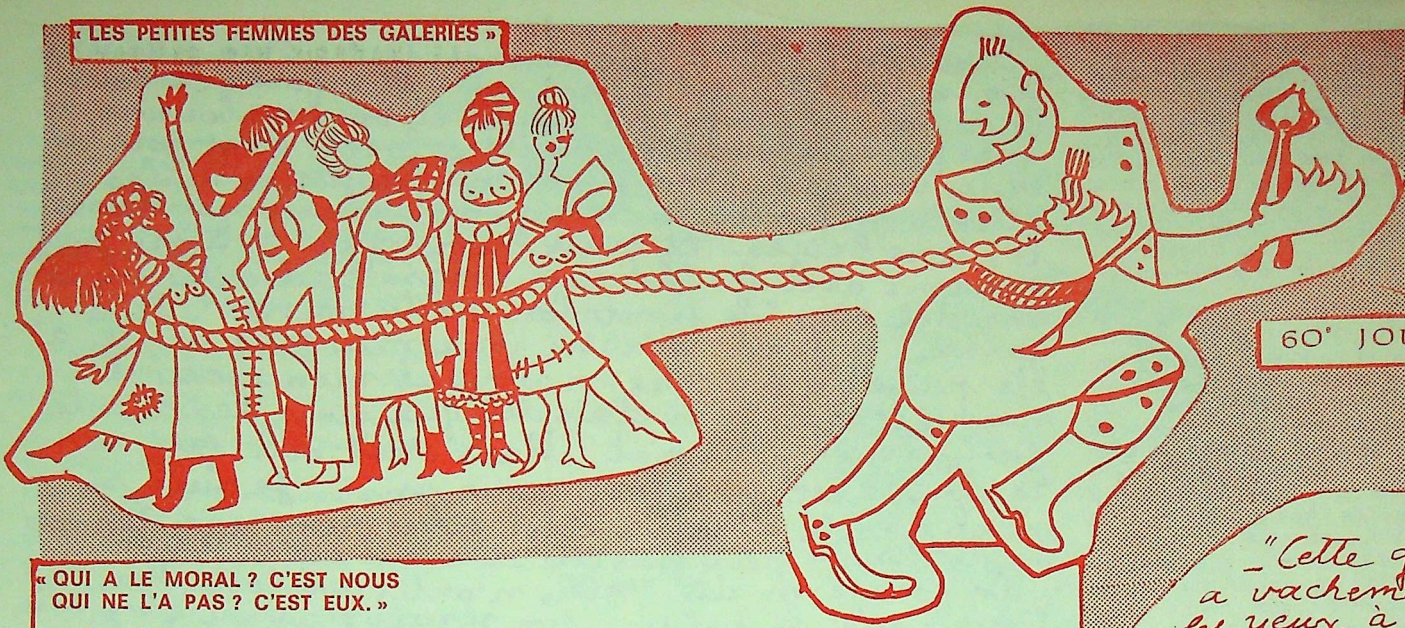
Depuis, je suis allée aux journées. Ça a été pour moi une expérience formidable. J'ai parlé et surtout écouté parler des tas de femmes qui ont raconté leur oppression avec leur langage à elles, sans contrainte, sans ostentation, sans timidité, sans phraséologie révolutionnaire ou d'autre.

Tout de même... dans mon groupe en banlieue, on est huit. Sur les huit, deux seulement sont venues à la Mutu. Comme par hasard, deux enseignantes. Les autres, elles avaient ces jours-là la famille, les amies, une sœur à soigner... bref elles sont restées parler (ou se taire) ailleurs. Peut être parce qu'en fin de compte elles n'avaient pas ressenti ces journées que c'était fait pour parler entre elles, de leur vie à elles, avec leurs mots à elles. Elles auraient sûrement changé d'avis si elles étaient venues.

Cette "lettre" avait voulu être le langage de leur absence.



— lettre d'une femme comme les autres à ses sœurs libérées.



60^e JOUR DE GREVE

« QUI A LE MORAL ? C'EST NOUS
QUI NE L'A PAS ? C'EST EUX. »

Quand on est une femme : 710 F d'argent de poche par mois c'est déjà beau. On nous dit qu'on travaille pour s'habiller et que ça nous suffit : — « Moi j'ai deux gosses, je suis seule pour les élever, 710 F par mois c'est de l'argent de poche, ça peut-être ? C'est pas se foutre du monde ». — Et si tu es mariée on ose te dire que c'est le salaire de ton mari qui compte. Mais Nous on veut un salaire pour le travail qu'on fait. Le reste ça nous regarde. — « Quand j'ai payé la garde de mes gosses qu'est-ce qui reste ? 100 F. Je travaille pour 100 F par mois. ALORS évidemment on a besoin d'un Mari pour survivre, on n'a pas le choix, on est condamnées à être malheureuses toute notre vie, si on s'entend plus. »

— En plus de ça, le peu qu'il te reste, tu le refiles au Patron. Il faut que tu sois bien habillée, bien maquillée, bien coiffée pour plaire aux clients et pour qu'ils achètent toujours plus. Le Patron t'utilise comme une marchandise. — Un Chef : « Il faut avoir de très belles jambes et être une très belle fille pour gagner 1 000 F par mois. »

Ces Chefs, parce qu'on est des femmes, nous briment comme des gosses et nous traitent en esclaves.

« — Ils sont tout le temps sur notre dos. Ils viennent nous chercher jusqu'au WC pour nous faire redescendre bosser. On nous engueule même quand on ne discute pas entre nous, seulement parce qu'on est debout l'une à côté de l'autre. Quelqu'un dit bonjour en passant, à une vendeuse, on lui dit tout de suite que les « visites » sont interdites au Magasin. Si tu t'assieds, tu te sens mal à l'aise, alors tu ne t'assieds pas. »

T'es moins que rien, on te méprise, on te le dit. On te traite de fainéante, de menteuse, de voleuse. On t'insulte devant les clients. On ne t'épargne aucune humiliation, comme cette copine déshabillée, fouillée dans le bureau du directeur. Si t'es malade ou si t'es enceinte, on peut te foutre à la porte. Une vendeuse enceinte, menacée d'être licenciée, proteste qu'elle fera valoir ses Droits. (Son mari est à l'Armée, elle est seule et « sans défense »). Le Patron en profite : « Mais ma petite pour faire valoir tes droits, il faut avoir BEAUCOUP D'ARGENT et TU N'EN AS PAS. »

En plus de ça les brimades c'est à la tête du client. Si tu plais pas, t'es la bonne à tout faire : « Fais ci, fais ça, on te parle comme à un chien. Va nettoyer là. On te fait laver n'importe quoi, même les chiottes. »

C'est la discipline militaire et pour l'assurer, on te flanque un chef du personnel qui est... un ancien militaire.

Mais les vendeuses en ONT MARRE d'être doublement ASSERVIES et EXPLOITEES parce qu'elles sont des femmes, MARRE des salaires et des brimades humiliantes pour PETITES FEMMES.

LE 17 AVRIL : GREVE

« Cette grève nous a vachement ouvert les yeux à toutes, on sent qu'on est exploitées par le patron, mais le jour où une fille se sentira exploitée par son mari, elle aura les mêmes réactions. Elle dira : "Y en a ras le bol mon Dieux, ou tu changes ou alors ça va péter." »

« On ne gagne pas assez, mais ce qu'on a acquis pendant la grève, c'est autre chose qu'une petite augmentation de salaire. Ce qu'on gagne par exemple, c'est du pouvoir prendre des responsabilités et d'être vachement unies, ça aucun salaire ne te compensera »

« Maintenant nous avons revendiqué notre droit au point de vue salaire, moi je crois que nous ne nous arrêterons pas là. Nous allons maintenant revendiquer notre droit en tant que femmes. »

Refrain


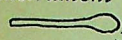

Ah les petites femmes,
[les petites femmes des Galeries]
(Bis)

De deux choses l'une
Il vous faut choisir
Toutes nous augmenter
Ou bien vous barrer
On n'en a pas l'air
Mais il faut se méfier
car on est toutes là
Prêtes à se bagarrer
Ah les petites femmes...
On a l'air fragiles
Mais rien ne nous fait peur
Même les gardes mobiles
Sont partis ailleurs
Quand à vous les filles
Qui n'y croyez pas
Ferez triste mine
Quand on gagnera
Ah les petites femmes...
Ah ce qu'ils étaient drôles
Derrière les banderolles
On ne voyait que leurs petites guibolles
Quand à leur frimousse
Mieux vaut pas la voir
Car ils ont tous des gueules de barbares
Ah les petites lopes de la gendarmeries (bis)

| | | |
|-------------------------------|--------------------------|----------------------------|
| 9 hopital Psychiatrique | 10 mère SOLITAIRE | 11 palais de JUSTICE |
| 8 avortement | 23 Vieille Fille | 24 maison paternelle |
| 7 PROSTITUTION | 22 HÉTÉRO- SEXUALI | 29 |

24-2-30
29-21
11-13
1-24-0
2-1-25-23


Le torchon à musique vous parle

Il est trrrrès regrettable qu'au  du MLF, nous soyons contraintes de quémander des musiciennes. Impossible que les femmes (enfin : mes nombreuses sœurs !) qui jouent d'un instrument quelconque (oui nous attendons les joueuses de petites cuillers à café pourquoi pas ?)  ne nous fassent pas signe, n'importe lequel, mais un cygne à musique bien sûr,  pour nous prouver que les musiciennes existent.

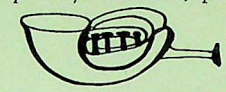
Une petite flûteuse, une grande guitarreuse et une cor anglaiseuse attestent du peu de renfort musique,


Nous envoyons donc un à  à toute joueuse (même avec le feu la musique sauvage peut s'en accommoder) dans le but, soit d'improvisations probantes, soit de créer un quatuor, un orchestre et pourquoi pas une 

Une fanfare ! Imaginez la joie pour le groupe déjà existant, pour nos théâtres et nos défilés ! Mesdames soufflantes dans des tubas :

dans des cors : 

dans des élicons :

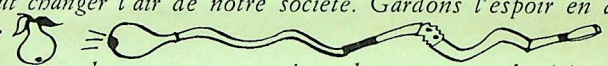
Elicon : instrument essentiellement féminin par sa désinence, qu'attendez-vous ? 

Il est évident que toutes instrumentistes sachant lire la musique (ça peut toujours servir) seraient les bien venues car nous la lisons. 

Excusez-nous, chères anti-cultureuses, chères improvisatrices cacophoniques, chères éphéméristes féminines, si, nous aimerions AUSAI pouvoir interpréter ce que l'une, ou LES AUTRES de nous un jour composeraient sur la portée (un rêve) afin que se fasse entendre un M.L.F. par monts et par vœux, vaches, cochons, couvées. De plus, nous ne sommes pas contre l'idée de jouer pourquoi pas du CLAAASSIQUE.

Les échos éméféliques résonneraient de tous leurs cuivres (c'est mieux que de les astiquer, non ?) à travers la campagne, la ville, les mers en hymnes, sur toutes les lèvres.

Ne sommes-nous pas capables de battre tambour ? de souffler dans des clairons ? (nous avons battu tant de tapis, nous avons soufflé tant de bougies depuis des générations qu'il nous reste assez de révolte pour casser les oreilles, (et quand nous disons : les oreilles...) de nos contemporains.

Musiciennes, montrez-vous, improvisatrices, écrivez-nous (à la boîte postale) FMA, BP 370 75625 Paris Cédex 13. Toute la musique est à inventer au M.L.F. On peut même envisager d'inventer aussi nos instruments pourquoi non (ce qu'on devrait pouvoir sortir de nos poires à lavement, ne suffirait-il pas d'y ajouter un élément de plomberie pour les utiliser comme organe de résonance, et de nos batteries de cuisine : une poêle à frire bien frappée pourrait, nous en répondons, monter une bonne échelle chromatique). Allons mes sœurs n'attendez plus, pour nos fêtes et nos manifestations un petit air peut changer l'air de notre société. Gardons l'espoir en attendant le « morceau en forme de poire » 

Ne dites pas que vous n'avez pas le temps, on a toujours le temps pour la zizique entre cette poire-là et le fromage.

LE PARADIS DES HUNORS

L'Espéldiou est un établissement hospitalier « pour filles Parisiennes inadaptables », situé dans l'Hérault à St-ANDRE-DE-SANGONIS. Il est dirigé par un prêtre appelé M. Fabre, ancien aumônier militaire (Corée, Indochine, Algérie). Ce centre recueille des filles de 6 à 26 ans, débiles profondes.

En fonction des témoignages recueillis par la C.F.D.T., les filles de cet établissement seraient soumises à la seule autorité « paternelle » de M. Fabre, autorité qui se manifeste par des châtiements corporels très violents : fessées et coups administrés pour différents motifs, tels que : n'avoir pas correctement dit son nom, avoir sali sa culotte, avoir refusé de chanter etc. etc.

— Certaines débiles, en opposition, sont enfermées dans « l'isoloir » (réduit d'un m2) jusqu'à ce qu'elles se soumettent à la « loi » Espéldienne ; la durée de l'isolement peut varier de quelques heures à quelques jours...

— l'absence de méthodes pédagogiques réelles, maintient les « Espéldes » dans un état de débilite ; on leur parle un langage « simplifié » (cad des mots de 3 syllabes), on les laisse se débrouiller entre elles ; ce qui ne leur laisse que peu de chances pour améliorer leur état.

— les parents n'ont pas droit de visites impromptues, et seul le Père Fabre a accès aux dossiers de chaque enfant.

— aucune réunion de synthèse ne permet de faire le point sur chaque fille et aucun contact du personnel avec les psychologues et psychiatres.

— les « Grandes » de 21 à 26 ans sont prises totalement en charge par le Père — il les habille et leur fait toilette — ; elles habitent au même étage que lui, étage inaccessible à partir de 20 h, jusqu'à 8 h du matin.

Face à ces témoignages, aucune enquête officielle n'a pu aboutir car seul le personnel en place a été interrogé ; et le père Fabre a répondu à différents articles parus dans la presse par une brochure imprimée, contenant des arguments spécieux.

M. Fabre semble protégé en haut lieu et inattaquable.

Il existe bien d'autres maisons de retraite pour ce valeureux combattant ?

Information communiquée par le groupe de Montpellier : 12 rue Trésoriers de La Bourse.

LE COGNACQ-JAY HORS CONCOURS, ON L'A EU...

LA MERE LA PLUS MERITANTE

Fête des mères, Dimanche 28 Mai 1972

Pétain avait commencé à penser à nous et Poupidon continue : il a décoré les 13 mères les plus méritantes de l'année (méritante, ça veut dire : un grand nombre d'enfants, bien propres, « bien élevés », bien polis, bien obéissants, assidus à l'école, ne manifestant aucune tendance à la délinquance ou à la contestation).

Alors nous aussi, on s'est trouvé une MAMAN dans le mouvement. On avait mis nos jupes bleues, nos soquettes blanches, nos nœuds dans les cheveux, y en avait une qui avait sa robe de première communion, et on a suivi « Maman », tellement distinguée, tellement noble, dans sa grande robe noire, avec sa mantille sur la tête, une vraie MERE, quoi... On était très fières d'elle.

Et toutes, de l'Etoile, ont est parties vers l'Elysée chercher sa décoration. Elle la méritait bien, on était environ 200 derrière elle. D'abord, on a voulu suivre la Garde Républicaine, les flics n'ont pas voulu. Alors, on a descendu les Champs-Elysées, en famille. D'ailleurs, on le criait : c'est une promenade familiale.

On était deux par deux, chacune sa sucette, quelques-unes avec des poupées, d'autres avec des vrais bébés, on sautait à la corde, on se donnait les mains, y en avait même une qui était enceinte pour de bon.

« Maman », devant, était très fière de nous.

Les gens autour s'arrêtaient, nous regardaient, lisaient les tracts, et riaient avec nous. On criait :

— fêtée une journée, exploitée toute l'année ;
— pas d'enfants à la chaîne, pas de chaînes pour les enfants ;

— Maman, libère toi, tu es d'abord une FEMME.



C'est en bas des Champ-Elysées qu'on a rencontré les-Messieurs-en-Bleu-Marine-qui-nous-aimaient-pas. Ils n'ont pas voulu qu'on continue notre promenade. On s'est assises en rond, « Maman » au milieu, toujours aussi sereine, aussi digne. On chantait beaucoup. On avait même une chanson pour « eux », qui arrivaient de plus en plus nombreux, nous entourant :

(sur l'air du Galérien) :

« Vous aussi les sergents de ville,
Vous avez un maman,
Qui vous a torché le cul
Quand vous étiez p'tits enfants ».

Notre chanson n'a pas eu l'air de leur plaire, voir la suite.

On étaient prêtes à rester longtemps : la fête des mères, c'est toute la journée. Il y avait de plus en plus de spectatrices qui s'amusaient bien.

Après une vingtaine de minutes, sans prévenir, les uniforme (isés) se sont brutalement jetés sur nous, pour nous tirer par où ils pouvaient — comme ils font d'habitude, quoi — cheveux, poignets, jambes, etc. et nous jeter dans trois papiers à salade.

On s'est retrouvées 45 au commissariat (dont 2 copains) sans trop de bobos, quelques rubans et chaussures perdues...

On a encore chanté beaucoup de chansons, dans les cars et dans la cellule vitrée, et dans la cellule sans vitres, où ils nous ont mises. Ils ont établi nos bulletins de conduite » (sic) (1) et nous ont relâchées 2 heures après, par paquets de 5, toutes les 10 minutes.

On s'est retrouvé dans un bistrot à 2,30 F le café. C'est vraiment pas un quartier pour nous.

1) C'est comme ça qu'ils appellent les papiers où ils marquent nos noms, adresse, et c'est tout ce qu'ils ont le droit de nous demander.

CAUSE TOUJOURS

ou de la nécessité des groupes de parole (groupes de prise de conscience, ou d'expériences personnelles)

On a commencé notre travail en se parlant, en prenant des notes. Puis on a groupé nos idées, pour faire un article cohérent, sans répétition, sans oubli... On n'y arrivait pas. Alors on a décidé d'écrire chacune, en roue libre, un papier, puis d'en discuter ensemble mais sans chercher à les grouper. On a quand même l'impression qu'ils forment un tout.

Je veux dire d'abord que je me définis comme appartenant au MLF. Je le critique mais j'y suis et j'y reste. J'ai écrit ce qui suit mais ça n'est pas tout ce que j'ai à dire. En particulier je ne parle pas de ce que j'aime dans le MLF. Parce qu'il me paraît plus urgent pour l'instant de dénoncer ce que je ressens comme un blocage que de m'entendre (et il faudra bien l'exprimer un jour) sur tout ce que je trouve au MLF.

Je crois que l'une des choses que nous pouvons apprendre dans les petits groupes c'est à nous débarrasser de nos sentiments d'infériorité (en tant que femmes) ou de supériorité (en tant qu'intellectuelles ou en tant que « femmes libérées » vis-à-vis des « pauvres bonnes femmes »).

Il y a des espèces de règles sur le fonctionnement des groupes de parole qu'on peut jeter comme ça mais qu'il faut expliquer :

— Petit groupe

On peut discuter vraiment à sept ou huit. Pas à vingt.

On peut se sentir suffisamment en confiance devant des femmes qu'on connaît depuis quelques mois et pas devant les trois « nouvelles » qui sont là ce soir et qui peut-être ne reviendront pas.

— Fermé

Il me semble que les groupes de conscience devraient être fermés uniquement dans le sens où c'est une condition nécessaire pour qu'une certaine expérience commune puisse se produire. Surtout pas fermé dans le sens où ce serait le seul groupe dans lequel on irait. Il faut absolument rester prête à parler avec toutes les femmes du mouvement, à aller aux réunions où plus nombreuses nous tentons de prendre des décisions collectives et où les différentes tendances du mouvement se confrontent. Surtout pas fermé dans le sens où on considérerait uniquement comme « problèmes personnels » ce qui nous avons à dire de certains domaines bien définis : vie sexuelle, problèmes ménagers, etc... Il faudrait pouvoir arriver dans le groupe et se sentir libre de dire que le problème qui nous a poursuivies toute la semaine c'est celui de l'action politique qu'on peut ou non mener pour le Vietnam, ou celui que nous pose une tactique actuelle du MLF. Le personnel est politique et le politique est personnel.

En plus, il y a les groupes du MLF ne se définissant pas comme groupes de parole. Je crois qu'il faudrait arriver à ce qu'ils soient des lieux où les femmes puissent effectivement se parler, c'est-à-dire pas seulement agiter sans fin des « idées » mais fonder dans leur expérience ce qu'elles ont à dire, et aussi tirer au clair les relations qui s'établissent entre elles.

Seulement voilà.

Bien souvent on pourrait croire que nous sommes de purs esprits, que nous n'avons aucun besoin de solidarité ou de respect, alors pourquoi « tomber dans le psychologisme » et se dire en face ce que nous critiquons les unes chez les autres ?

Alors ça pourrait.

Et on finit par ne plus rien dire de vrai.

C'est-à-dire qu'on s'écharpe « en vertu des grands Principi-i-pes » et qu'en fait ce sont toutes nos agressivités jamais résolues qui se manifestent, et tout le monde se fout du problème : on tourne en rond.

Je suis arrivée au MLF avec l'expérience d'un groupe américain où, quand une femme nous rejoignait, on pensait a priori que ça n'était ni une imbécille ni une salope. Où même quand on n'était pas d'accord on pouvait se parler, se parler beaucoup, s'engueuler, parler à nouveau, ou on essayait d'arriver au fond de nos divergences et d'apprendre quelque chose les unes des autres.

Et je me suis parfois trouvée dans des réunions du MLF où on ne peut plus parler parce que c'est le règne du :

« Ridicule ! »

« Et alors ? »

« Tiens, elle a l'air d'une institutrice... » (d'une fille qui essaie de parler).

Il y a des tas de façons de « fermer le bec » à quel qu'un. On peut lui rire au nez, on peut se poser en détracteur de la vérité (« ça n'a rien à voir... Point final »).

Bien souvent l'indifférence et la peur du ridicule TUENT : des femmes se découragent ou sont réduites au silence. Elles débarquent dans un groupe, on ne leur demande même pas leur nom, ou bien elles ouvrent la bouche pour la première fois et on les place dans une catégorie bien précise. « Quelle intellectuelle ! », « T'es pas au courant », « Petite bourgeoise », « Trotskyste ou maöiste... »

En fait nous avons de vraies critiques à exprimer les unes et les autres. Mais ce qu'on apprend très vite dans un groupe de parole, et qui est très utile dans tous les autres types de groupes ou de réunion, c'est que critiquer ne veut justement pas dire rejeter. Si on critique une femme sur un point précis, si on accepte ce genre de critique, c'est justement parce que ça vise non pas à détruire les individus mais à mieux se comprendre, à nous rendre capables de parler plus, d'aller plus loin.

Les femmes sont tenues dans l'ignorance rembarbées méprisées

elles ont besoin, nous avons toutes besoin, d'un minimum de soutien, de respect, d'amitié pour pouvoir décoller... pour prendre la parole.

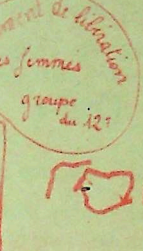
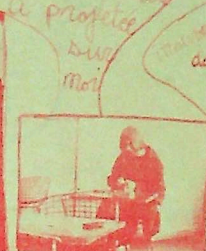


Quelle violence m'a été faite que je ne puisse même pas en parler ? De quelle violence insidieuse et sournoise suis-je la victime paralysée et muette.

Je lui ai expliqué que je suis un être humain, pas un objet sexuel à sa disposition mais un individu qui a aussi des projets en tête, qui va quelque part.

La violence elle vient de bien elle vient de la violence qui a été faite à ma mère tout au long de sa vie. De sa terreur de la perdre.

NON ENFANCE BARBOTE aller, allez, tu es une fille, tu ne feras pas ça... tu es une fille, tu balaiseras la maison... tu feras le lit de tes frères. PH/ NON ALORS



A mon arrivée en Californie, Women's Lib : groupes de femmes dont je questionne les options politiques !

D'abord j'ai rencontré des femmes ouvertes qui parlaient facilement de tous leurs problèmes (c'était nouveau pour moi) et qui me semblaient marginales par rapport à la société américaine de consommation, de réussite, de fric, sois-belle-avec-le-nouveau-blush-Truc-Muche.

J'ai entendu parler de la crèche auto-gérée qu'elles avaient créée sur le campus, où femmes et hommes se partageaient le boulot et qui marchait très bien.

Je suis allée en A.G. pour voir.

Mais je suis vraiment rentrée en mouvement avec mon « consciousness raising group » (= groupe de prise de conscience). Mon groupe (et je dis « mon groupe », pas « la reunion ») je ne l'aurais raté pour rien au monde, que je sois en forme ou déprimée, malade ou pas, silencieuse ou prête à parler. On s'y attendait toutes, toutes celles qui avaient désiré créer le groupe ensemble. On était à l'heure, on n'avait pas envie de partir. On s'y donnait un vrai bonjour. On se voyait. On se sentait proches. Il y avait toujours à bouffer et à boire : et tout ça débloque la parole. On ne laissait personne se cacher dans un coin. On était à l'aise pour parler de tout ce dont on ne parle jamais (quel soulagement). Il y a des femmes qui sont arrivées vraiment très paumées (problèmes avec leurs gosses, leur mari, leur petit ami, sentiment de solitude, boulot inintéressant...). Elles étaient très décidées aussi, d'une agressivité que j'aime. Et c'est important qu'un mouvement de femmes soit ouvert et accueillant pour celles qui sentent que ça ne va pas quelque part et n'ont jamais pu voir plus clair.

Moi j'avais plutôt mis à l'écart des tas de choses, et j'ai commencé à voir ce qui clochait dans ma vie. Ils m'avaient fait croire (mon père, ma mère, l'école, les mecs...) que j'étais indépendante, équilibrée, bla bla... la tête qui commandait, quoi... et si tu dis que tu ne vas pas, que ton corps ne va pas, que tu n'aimes pas faire l'amour comme ça, que tu n'aimes pas qu'on te traite comme ça. Alors je reconnais, c'est vrai, que j'avais jamais osé le penser et que ce vague malaise, c'était donc pour ça.

Dans notre paralysie, nos peurs, notre corps détraqué, on se reconnaît, on commence à exister.

J'ai l'impression d'avoir appris à écouter, à parler simplement, à repérer concrètement et à me sentir en lutte contre ce qui avant n'était que des MOTS « l'oppression économique, la misère sexuelle, l'aliénation dans le travail, l'intériorisation des valeurs bourgeoises... »

Le groupe de parole est un lieu de politisation exceptionnel et je tiens à le crier à celles qui séparent encore le personnel du politique, le travail sur soi et le travail sur les autres. Ce n'est pas un hasard si sur le Campus au Comité pour la Libération des Prisonniers Politiques on voyait surtout des Femmes du Women's Lib et aussi sur les piquets de grève et dans tous les mouvements de protestation. On est une Femme dans le Mouvement, le corps-et-la-tête ensemble en marche, et on a envie de prendre la parole sur tout et partout.

Après, en France, je ne sais pas ce qui se serait passé si je n'avais connu personne ! « Entrer au MLF c'est dur ! » On a commencé un groupe et ça devenait difficile. Là j'ai remarqué comment certaines d'entre nous posent et déposent et reposent des problèmes, sont « négativistes » du genre « On ne peut pas faire ça, c'est stail, on peut pas dire ça, c'est dangereux, on peut pas faire ci ou ça, c'est réformiste, on peut pas dire ça, ça va créer un précédent. » On parle, mais ça ne vient de nulle part, surtout pas de notre corps. La peur du ridicule réapparaît. Celles qui causent, celles qui causent pas, les politiques et les pas-encore-politisées...

Après, dans mon groupe de quartier du 5^e, on a discuté des mois, il y avait des activistes « action sur le quartier, parler aux femmes » ; j'étais de celles qui pensaient qu'il fallait aussi un groupe de parole, que les femmes c'était nous aussi, que tout groupe MLF devrait être en même temps un groupe de parole.

POUQUOI ?

— parce que j'étouffe et je voudrais en parler, et tu étouffes aussi, donc ce n'est pas moi qui suis malade

— parce que plus je réfléchis, plus je vois des choses autour de moi, plus je rage et plus j'ai envie de lutter partout où je me trouve

— parce que je ne veux pas tenir un discours verbeux sur l'oppression des « autres » mais vraiment sentir à partir de moi-même et avoir des relations avec les gens, une action, authentiques.

Les femmes, les mots, les hommes.

Ni intérieur, ni extérieur.

Il fait aussi froid partout.

Pas de frontière.

Judith désarmée.

Les têtes des hommes roulent dans mes orbites.

Elles s'arrêtent toujours au bord du trou plein d'ordures qui brûlent.

hurlant de rire

mourant - c'est plus dur chaque fois - de toutes les morts

Où est ma langue, mon couteau.

Pourquoi l'as tu coupé il y a si longtemps.

Les femmes jacassent — c'est bien connu — elles bavardent, elles médissent « les can cans ». C'est bien connu. Nous ne nous parlons pas vraiment. Ni entre femmes. Ni avec un homme. Nous ne sommes pas rationnelles quand nous verbalisons, nous ne savons pas analyser, nous sommes incapables de parler en groupe ou en public, nous transformons toujours les discussions intellectuelles centrées sur les vrais problèmes en petites disputes mesquines. D'où vient cette folie ? Pourquoi le Logos est-il mâle ? Pourquoi est-ce que pour les femmes il n'y a pas eu aussi LE VERBE au DEBUT ?

Si une femme fait le moindre effort pour rendre son mari ou son petit ami conscient de son comportement anti-femme, il l'interprète comme une violence. C'est une mégère qui veut dominer son homme, « elle veut porter la culotte ». En général elle fait toujours attention à ce qu'il dit. Non seulement elle écoute mais elle attend, et en fin de compte elle crée le sens des paroles de l'homme. Même si elle ne comprend pas ce qu'il dit elle « entend » à d'autres niveaux et tout ce qu'il dit est important. D'autre part, quand elle a vraiment besoin de se confier, de parler sérieusement, quand elle veut sa complicité dans la conversation, il est souvent trop occupé. Il parlera « plus tard ». Et bien sûr « plus tard » n'arrive jamais. Et même s'il finit par arriver ça n'est jamais comme « maintenant ». Si elle insiste pour qu'il lui accorde son attention — après tout elle, elle l'a toujours écouté — il la traitera peut-être de fasciste ; elle a osé violenter sa liberté individuelle (sa liberté de faire ce qu'il veut, quand il le veut). Quotidiennement c'est lui qui contrôle et définit la femme en ponctuant leur relation, mais c'est si normal pour lui qu'il peut ne même pas s'en rendre compte. C'est « bien », c'est « indiscutable », « inné », c'est même « biologiquement déterminé » : la femme accepte la domination du monde masculin. Mais toutes les tentatives qu'elle peut faire pour que la relation soit réciproque sont déniées. Il est outré. Il l'accuse d'être une terroriste. Elle a donné un sens à son discours. C'est tout ce qu'il veut. Il ne sait pas qu'elle a un discours. Si elle parle, il déforme ses paroles pour en faire des banalités ronchonnes centrées uniquement sur les événements quotidiens ou des petits problèmes tout simples. Petits problèmes personnels qu'il rangera dans la catégorie voulue. Il accomplit son devoir, il est paternaliste. Quand il l'entend parler, il ne devient pas complice du sens qu'elle veut exprimer ; il dérobie le sens de son discours, au mieux il le fera en lui disant « comment résoudre ses problèmes ». Le pire c'est que quand la femme est consciente de son activisme unilatéral (elle est la seule à faire l'effort d'écouter pour comprendre), elle n'a aucune envie d'agir comme l'homme, d'être fasciste, de nier l'importance de son partenaire comme lui l'a fait. Elle ne veut pas devenir insensible, elle ne veut pas opprimer. Elle voudrait qu'il devienne actif et sensible — qu'il devienne réceptif, lui aussi, qu'il l'entende qu'il la voie, afin qu'elle puisse vraiment exister dans le monde des hommes. Seulement tout ça, ça ne se demande pas comme un faveur. Un jour, il faudra bien qu'il se rende compte que c'est là ce qu'il doit faire, que c'est absolument nécessaire — mais elle, elle sera probablement déjà partie.

C'est ce discours des femmes, qui est étouffé quand elles sont enfant, réprimé dans le couple, déformé autour du thé et des gâteaux secs — ignoré dans les organisations gauchistes —, c'est ce discours là qui se développe dans les groupes de parole du MLF. Il ne s'agit pas d'y chanalyse (bien que ça puisse aussi se produire). Il s'agit de raconter sa vie, de discuter du sens que nos expériences personnelles peuvent avoir pour toutes les femmes, de verbaliser CE QU'IL FAUT FAIRE. Libérer ce discours, c'est la base de nos actions : pour que chaque femme change sa vie, pour qu'ensemble les femmes se transforment, pour transformer radicalement la société, pour en finir avec le patriarcat capitaliste et féodal, pour créer de nouvelles relations entre les gens.

Nous nous sommes réunies autour d'une machine à écrire à 7 ou 8. Nous avons discuté et écrit tour à tour. Nous avons exprimé ici les violences exercées contre nous plutôt que celles de notre riposte: c'est là où nous en sommes dans notre lutte spécifique de femmes.

La violence qui nous est faite est quotidienne, insinuante au point que nous ne la décelons même plus.

J'ai envie d'être violente car je le vomis cet idéal de la Sainte Vierge, de la femme martyr que nous avons sous les yeux depuis que nous existons; envie d'en finir avec cette image édulcorée de la douceur et de la patience; et puis dans violence, il y a viol, alors, je me méfie, je ne veux pas d'une violence sadique, caricature du pouvoir mâle. Seule, je suis coincée. Coincée entre le désir de possession que le mec revendique dans la vie conjugale comme un droit. Exclusivité, fermeture et le don-juanisme qui soi-disant pose sa liberté. Les heures de travail-fric, les heures de travail-maison, les gosses. Je n'arrive pas à croire que je suis la mère faite pour sécuriser, faire oublier à mes gosses que je suis un individu, là, qui doit absolument gueuler pour ne pas se laisser baillonner. Je pense qu'il faut dire tout, et que ça, c'est vécu comme une violence par l'entourage proche comme dans le boulot.

Outre les violences subies dans le couple, dans le boulot, dans la rue, celle qui m'a été la plus insupportable est celle imposée par les lois. Je n'ai pu reconnaître ma fille, elle est née de mère inconnue... Deux pères étaient « possibles » mais pas de mère. L'administration se retranchait derrière le fait qu'il n'y avait pas le délai de « viduité ». J'ai eu une réaction négative: « Puisque la société refuse de reconnaître que mon enfant est mon enfant, alors qu'ils aillent se faire foutre, elle sera de mère inconnue, je ne payerai pas pour avoir le droit de dire qu'il est sorti de mon ventre ».

Lorsque j'avais 16 ans, que j'étais en math. élém. chez mes parents, que je ne parlais jamais à personne, il n'y avait pas violence apparemment: tout était calme à la maison, personne ne criait, tout était calme. La violence, elle vient de loin, elle vient de la violence qui a été faite à sa mère tout au long de sa vie, de sa névrose qu'elle a projeté sur moi.

Je sais que face à un homme, ce qui est sous entendu, c'est que la force physique, que la force publique est pour lui avant même que j'ai pu m'exprimer. Le chantage peut s'exercer à n'importe quel niveau. L'amour est en permanence utilisé comme chantage dans la famille et ça, se répercute sur les enfants. Le père, c'est l'autorité et si vous n'en convainquez pas vos enfants, vous en ferez un inadapté.

Le père, c'est l'autorité, le père, c'est l'ordre, le père, c'est la hiérarchie, l'esprit de compétition, le père... Oui, bien sûr, les hommes sont aussi enfermés dans un rôle: fort, protecteur, slip Eminence: comme les femmes sont enfermées dans l'image de la féminité: passive, mère ou épouse, vierge ou putain... jamais femme.

On ne m'a jamais violée, en tous cas littéralement, on ne m'a jamais battue, mon père excepté. Quelle violence alors m'a été faite que je ne puisse même pas en parler? De quelle violence insidieuse et sournoise suis-je la victime paralysée et muette, quelle brimade plus criarde? Ma mère m'a persuadée que j'étais bête, con, nulle, moche. Evidemment, je n'avais pas de pénis, je n'étais pas la valeur reconnue. Mon enfance bafouée. Tu es une fille, tu ne seras pas ça, tu es une fille, tu balaieras la maison, tu feras le lit de tes frères. J'ai voulu le pouvoir depuis, parler ou plutôt récupérer ma parole perdue, exister socialement, avoir un enfant, EXISTER, être comme un mec, sortir de la passivité, de l'état larvaire. J'ai été très mec, je prenais l'initiative dans les rapports sexuels, j'ai opprimé: je ne veux plus de cela: ni être opprimée, ni opprimer. Nous ne voulons pas l'inversion de la situation, nous voulons la fin de toute oppression.

Pas l'inversion, la fin de toute oppression. Quand tout le monde aura le pouvoir, plus personne ne l'aura. La violence me nie parce que je n'ai aucun droit à la violence en réponse: un homme contre un homme... la violence de la réponse est évaluée par l'adversaire, estimée même. Si une femme répond à la violence d'un homme par la violence, l'homme pour conserver l'image de sa virilité « doit » écraser, écraser, réduire à néant.

Comment faire la différence entre toi-pouvoir et toi-personne? La violence que je ressens le plus, c'est celle de la reconnaissance. Je ne peux exister que si ton regard m'approuve, m'aime, me donne le droit d'exister. Il faut que je dise des choses assez vraies pour accrocher ton regard, pour ne pas étouffer moi, mais aussi, il ne faut pas que j'aille trop loin pour ne pas t'effrayer, pour que tu ne me juges pas au tribunal de la société, pour que tu ne me juges pas, pour que tu ne m'enlèves pas ton amour.

Si je te dis tout ce que je ressens, et peu importe le reste, tans pis pour les pots cassés, tant pis si tu ne m'aimes plus... L'amour, l'amour qu'est-ce que c'est? L'amour, la sécurité?... Qu'est-ce que j'ai à faire d'une sécurité qui m'étouffe? Je ne suis plus moi-même quand j'ai peur de ton regard. Donc, ce n'est plus moi que tu aimes, ce ne peut plus être moi: pour garder cet amour, je cache le plus important. Est-ce que j'ai peur que tu ne me comprennes pas ou est-ce que j'ai peur que tu me comprennes trop bien? Et que tu ne m'aimes plus telle que tu me découvres, trop vraie... Ce que je suis va faire que tu me retires ton amour. Cette question me fait violence, elle m'empêche de choisir. C'est une violence physique puisque je ne peux plus avancer... L'autre existe en tant que personne et en tant que pouvoir. Comment faire la différence entre la personne et le pouvoir: tu te sers de l'un pour masquer l'autre.

La violence, ce n'est pas seulement celle que je subis, celle qui m'est imposée. Ce peut être aussi celle que je fais volontairement, inconsciemment pour agir et réagir en fonction de la norme. Je choisis de vivre avec un mec parce que j'en ai envie, puis je me retrouve comme la mouche dans une toile d'araignée. Je sais pourtant ce pourquoi j'étais là mais ça ne correspond plus. Etre avec lui, ça signifie souvent refouler une autre envie, aussi « futile » soit-elle. Je découvre que j'ai très peu envie de faire l'amour avec lui. Tout d'abord, je m'en acense — c'est anormal — mais j'ai des tas de justifications pour moi et pour lui: ça me fait « mal » et surtout j'ai de plus en plus souvent envie de dormir, j'ai réellement envie de dormir. Mais lorsque je suis avec un autre mec, ailleurs, un mec qui n'est pas « mon » mec, je le désire comme avant je désirais l'autre. J'en arrive à me dire qu'il va falloir que je fasse l'amour, car il y a plusieurs jours que je me suis refusée ou que je l'ai refusé sous des prétextes divers. Ça devient une obligation vraiment angoissante. Le climat se détériore, je culpabilise avec de temps en temps des accès de révolte; plus aucune spontanéité n'est possible, nous nous observons et je m'observe pour voir si par hasard, je ne ressens pas « quelque chose ».

Arrive l'engueulade qui dégénère. On décide de mettre fin à l'idéal à deux pour vivre chacun pour soi... Et je découvre avec stupeur que tout ne s'écroule pas, que la vie sans lui ne signifie pas RIEN mais MOL... Je ne comprends pas: je le désire, je choisis (donc) je jouis. Je me sens très forte alors, mais je constate que nos rapports ne sont plus désormais qu'une course à la domination, une lutte pour le pouvoir avec ses retournements alternatifs. Je ressens la négativité de mon attitude mais je ne suis pas capable d'être autre qu'excessive, soit dans la passivité, soit dans l'agressivité. Sans doute, la contradiction se posera-t-elle toujours mais à des degrés différents.

La violence, c'est moi qui l'exerce contre toi, Sébastien, quand je te jette dans cette société sans père pour te légitimer, avec seulement une mère marginale, bancal. Mais c'est une violence que j'ai choisie contre celle de l'ordre établi — Sacro-Sainte famille — Ordre violent, Ordre VIOLANT. Assez des stéréotypes de la féminité et de la virilité, de l'obligation d'être douce et secondaire et maternelle pour les unes et fort et combattif et puissant pour les autres. Assez de ces images violentes imposées aux hommes et aux femmes tout au long de leur vie.

Nous commençons à exister collectivement. Nous entrons dans l'espace politique. Nous exerçons une violence sur l'ordre social, idéologique et politique, sur les hommes à qui nous nous soustrayons, pour qui nous détruisons l'image sécurisante de la mère.

de la violence

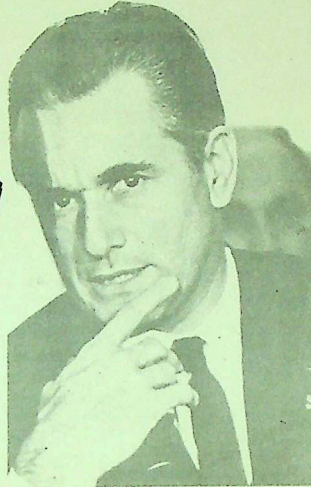
Torchon - Dimanche

La vraie mère d'ŒDIPERETROUVÉE

RETROUVÉE DANS UN VILLAGE DU PELOPONÈSE



Cette photo a été authentifiée par les experts qui disent: **AUCUN DOUTE, c'est une PHOTO!**



LE COMPLEXE D'ŒDIPE N'A PAS EU LIEU!

JOCASTE était stérile!

voir p.2

MADAME EPIDEO NOUS DECLARE :

J'AI DU ME TAIRE PENDANT 2000 ans

« Ah bon ». « Oui, de gros intérêts sont en jeu ». Il est parti, je ne l'ai plus jamais revu. Un homme bien poli, remarquez (3) ». Puis Mme EPIDEO a refermé la porte de son O.L.M. Bouleversées, nous sommes reparties comme des crabes en panier, heureuses d'avoir rencontré une vraie femme, une vraie mère, qui, dans la dignité et la misère, continue d'apporter son hydromiel au lit chaque matin à son mari.

DERNIERE HEURE :

LES AVEUX DE KLAUS TOUJOU ALIAS PAPAZIGMOU LE CELEBRE CRIMINEL DE GUERRE REVELE LES INCANTATIONS GRACE AUXQUELLES IL HYPNOTISE SES VICTIMES (1) :

« La dialectisation de la tendance d'un groupe, renvoie, en réduisant l'une à l'autre, tout en les opposant par un manichéisme subtil, à une image fortement déformée/déformante de la notion de groupe comprise de celle d'une tendance. Pour ne pas tomber dans le piège d'une abstraction séduisante, certes, mais dangereusement orientée vers un savoir/pouvoir toujours à déconstruire, dans une optique de libération de l'oppression, la dialectique de cette dernière est l'affaire des niveaux de pratique qui, dans la symbolique du signifiant réintègrent le signifié, ou symbolisent le signifié par le biais du signifiant, à moins qu'ils ne se contentent d'être signes.

Le sujet supposé, savoir aurait tendance à cesser d'être en étant nommé, il projette au dehors ses propres tendances régressives et se déclare seul dépositaire du savoir sur le pouvoir, sur le plus de jour. Mais la rationalisation par le mépris n'est-elle pas occultée par la béance de la main tendue qui pourrait, auprès de sujets supposés pas savoir, être confondue avec la main du guérisseur.

un « divan » (terme intraduisible en indoeuropéen) : les malheureuses victimes sont ainsi amenées à passer avec les plus complets. De surcroît, elles paient souvent très cher — leur tortionnaire afin d'éviter le pire : c'est à dire que franchissant un degré de plus dans l'horreur, il se met à leur parler de lui-même à eux-mêmes. Malgré les protestations d'un grand nombre de personnalités du monde scientifique, le gouvernement bolivien continue à tolérer ces scandaleuses pratiques.

(1) N.B. qu'il appelle curieusement des « vis-

était parti pour une belle carrière dans l'armée. Elle connaissait mes difficultés, et un jour que je me plaignais devant elle, elle me dit : « C'est quand même malheureux, vous qui en faites un tous les ans, et moi qui aurais tellement aimé avoir un fils. Il me semble que ça comblerait un vide ». On lui avait fait une totale (1). Elle ne pouvait plus avoir d'enfant et son mari, qui aurait voulu vieillir entouré de petits Laisus, se rongeaient les sangs. Sans réfléchir, sur un coup de tête, je lui dis comme ça : « Eh bien, je vous le donne ». « C'est pas vrai, elle me dit, vous feriez pas ça ». « Si y a qu'à pour vous faire plaisir, moi j'en aurais d'autres ». (Je savais bien qu'avec mon Onanisme y avait pas de problèmes). Eh bien voilà, c'est comme ça que ça s'est fait. Œdipe n'avait que six mois. « Ça va vous faire bien du souci », je lui ai dit. « Tout ce que je demande, m'a-t-elle répondu, c'est qu'il m'aime ». « Oh là, y a pas de problème, c'est un petit très affectueux ».

Ils sont partis peu de temps après, je n'en ai plus jamais entendu parler. J'espère qu'il a été un bon fils pour eux ».

« Plus jamais ? » demandons-nous.

Elle hésite : « Non... Remarquez il n'y a pas bien longtemps, j'en ai un nouveau entendu parler. Il paraît que sa vue a baissé. Un monsieur très bien, avec une barbe, est venu voir, Monsieur Papa... Papa... Papazigmoû. Oui c'est ça. Il m'a dit « Vous avez besoin d'argent ? » que j'ai répondu, « J'en ai toujours besoin, vous pensez, c'est pas avec la retraite à 60 ans d'Onanisme qu'on peut mettre de l'huile dans les poches et élever les dernières de nos 343 petites filles » (2).

« Eh bien, je vous donne une bonne d'huile d'olive par mois ».

« Pour quoi faire ? ».

« Si on vous questionne sur Œdipe et Jocaste, surtout ne dites pas que vous étiez sa vraie mère ».

L'AFFAIRE DE PELOPENIS : P. 2

(suite de la première page) Au terme d'une longue recherche, nos rapporteurs ont retrouvé dans un petit village du Péloponèse celle qui, il y a 2 192 ans, accouchait d'un magnifique bébé de 6,5 livres (1), de sexe masculin. Vendredi 16 juin, 6 h de l'après-midi.

Péloponèse est un de ces petits villages grecs pleins de tomates, de merde, d'huile d'olive et de charme méditerranéen, coquettement juchés sur une butte escarpée. Cette butte, et les voiles noirs des veuves qui penchent jusqu'en bas, ont valu à ce village le nom de PELOPENIS (en grec : sexe pollu). Ce village est une partie honteuse du Péloponèse, que l'on cache soigneusement au regard des touristes. On n'y accède qu'en panier, et les robes bustes paysans du coin n'hésitent pas à y mettre la main.

Débarquées sur l'agora à 8 h du matin, ce n'est qu'à 6 h du soir que nous avons trouvé Mme EPIDEO (Charlotte) dans son oïkos (2) sombre mais riant. Sous nos pieds la terre gentiment mais fermement battue reluit d'un éclat uniforme que viennent égayer ci et là quelques pissenlits. Des étagères en peau de chèvre vacillent au vent mauvais. Elle (Mme EPIDEO) nous a raconté son histoire avec ses mots à elle, des mots tout simples des mots de tous les jours :

« L'ananke (3) ne m'a jamais gâtée. Quand je suis tombée enceinte du petit Œdipe, mon mari a été incencié (ça arrivait souvent à ce moment-là, je vous parle de 192 avant J.-C., on remplaçait les esclaves par des machines). On habitait chez ses parents, et c'est là que j'ai mis bas (4) Œdipe ; c'était un beau bébé, mais vous pensez avec les douze autres, dans un deux pièces des O.L.M. (5), c'était avec ma « beidoche » (6), on n'avait pas les mêmes idées sur l'éducation. A ce moment-là, pour mettre un peu d'huile dans les feuilles de vigne, je faisais des ménages chez une femme de la haute, d'ailleurs son mari, laius il s'appelait,

(1) Mesures grecques correspondant approximativement à 3,5 kg.

(2) En grec, intérieur.

(3) Terme populaire pour désigner le destin.

(4) En grec, accoucher.

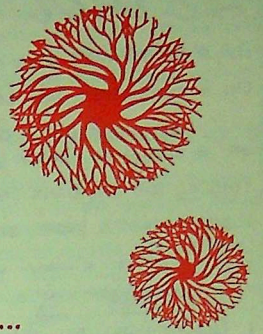
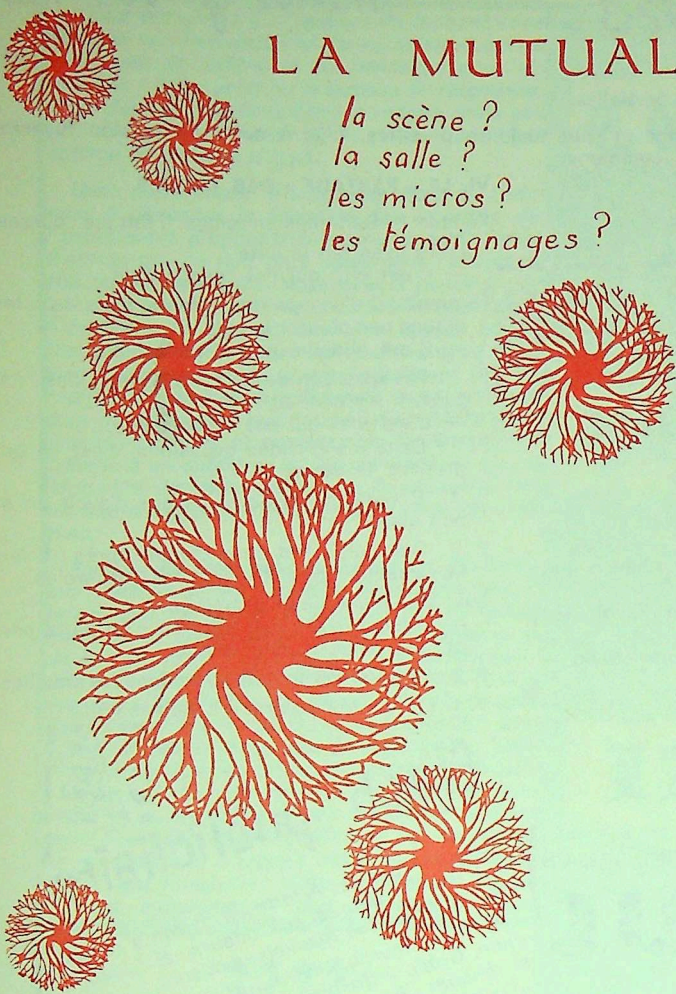
(5) Oïkos à loyer modéré : ce terme n'a pas d'équivalent en français en raison de la disparition de ce type de logement. Toutefois, il est souvent traduit aujourd'hui librement mais improprement par l'expression « cage à lapins ».

(6) En français, belle-mère.

LA MUTUALITE...

la scène ?
la salle ?
les micros ?
les témoignages ?

des femmes ? et des hommes ?
quelles femmes ?
celles dans le MLF ou dehors ?
celles qui venaient écouter ? à
voir ? contre
parler ? pour
avec....



... celles qui ont travaillé à des thèmes, des films, des panneaux, des photos, des montages publicitaires, des textes, des chansons, des sketches, pendant plusieurs mois.

Nous, des femmes du MLF qui ne nous définissons pas comme féministes, qui n'avons pas loué la mutualité, qui ne voulions pas monter sur la scène, ni parler au micro, ni faire témoignage d'autres femmes, ni parler pour ou contre des hommes, nous voulions écouter, parler avec d'autres femmes (plutôt que « pour » ou « à »).

Nous, à la mutualité, prises dans la contradiction de parler de nous, de notre travail avec d'autres femmes et de refuser de nous exhiber, de nous donner à voir comme plus libérées ou plus opprimées :

pratique, corps, texte, analyse / représentation, spectacle.

Le groupe sur le viol : un des lieux de travail de cette contradiction

- parler de nous
 - matériau anecdotique (récits de viols réels, coupures de journaux, affaires judiciaires)
- parler de notre travail
 - matériau plus analytique, résultant de notre pratique antérieure (fantasmes de viol par le père, de séduction précoce...)
- rendre possible que les autres femmes parlent d'elles, de leur travail, de leur corps.
- contrainte de la scène, des micros, de la disposition du lieu, piège du spectacle et de la représentation.

Alors nous nous sommes assises par terre dans la salle avec les autres femmes plutôt que sur la scène.

Nous avons écrit un texte collectif (inachevé, fragmentaire).

Nous avons lu ce texte à plusieurs voix pour éviter le témoignage individuel, pour distancier les récits anecdotiques de leurs effets émouvants, pour empêcher le voyeurisme et les récupérations paternalistes (manière de récupérer, réduire la révolte contenue dans certaines interventions), pour mettre en échec le vedettariat.

Malgré cela,

la discussion sur le viol a été limitée et interrompue soit disant par l'horaire. Notre isolement en cercle à proximité des inévitables micros n'a pu être totalement rompu.

Mais à la mutualité :

la « maternité-contraception-avortement » prédomine

l'articulation de la lutte des classes et de la lutte des femmes est à peine effleurée

l'homosexualité telle qu'elle apparaît est considérée presque uniquement sous l'angle de l'oppression sociale et jamais comme métaphore de la différence sexuelle.

La libération des femmes.

Se libérer - se débarrasser de ce qui nous entrave : les enfants, les fœtus, le ménage, les maris, les patrons, les pères de familles, le phallus.

**Plutôt que solutionner,
aménager, réviser, réformer,
légaliser, émanciper,
se faire légitimer.**

se mettre en rupture
analyser

articuler des niveaux social, économique, politique
lutter aux points de censure

articuler des niveaux social,
économique, politique

La lutte pour la contraception et l'avortement est une étape nécessaire de la lutte des femmes.

Mais l'avortement n'est pas la « maternité libre », il est l'envers de la maternité obligatoire, il ne change rien à l'amélioration et à l'exploitation de la matrice des femmes.

Lutte des classes : où sont les femmes ? Toujours dans les classes et rarement dans la lutte.

Lutte contre le patriarcat : où sont les antagonismes de classes entre les femmes ?

Les femmes colonisées par l'occident blanc impérialiste exploitées dans leur travail, dans leur corps par le patronat bourgeois capitaliste opprimées par le pouvoir patriarcal, paternel, bourgeois censurées dans l'histoire, ont posé dans l'histoire une contradiction ni principale ni secondaire mais vitale et luttent contre les patrons, la propriété, le pouvoir, le patrimoine, le patronyme, le père, le phallus accentuent la lutte au niveau idéologique remarquent en situation le terme dominé dans toutes les contradictions.

Pourquoi peut-on parler d'homosexualité réactionnaire et bourgeoise ?

L'homosexualité subit une répression (flicage, punition, etc...) qui contribue à l'enfermement dans les boîtes et les clubs privés de luxe, qui fait que les « lesbiennes » sont exploitées comme gadgets des sociétés d'intellectuels, d'artistes et de bourgeois en mal de nouveauté érotique, ou restent en marge.

Le mouvement est un lieu de « femmes entre elles » dont on ne peut plus nier la force révolutionnaire et subversible par rapport à la société mâle homosexuelle. Mais les homosexuelles dans le mouvement sont privilégiées par rapport à celles isolées ou parquées dans les boîtes ou les clubs, par rapport à toutes les femmes isolées dans leur travail, dans leur cuisine et dans leur chambre conjugale qui n'ont pas encore eu les moyens d'introduire une rupture à quelque niveau que ce soit (sexuel, économique, idéologique...) pour commencer à penser leur révolte.

Notre pratique amoureuse, affective, érotique entre nous doit permettre un nouveau frayage de la pratique hétérosexuelle qui ne fonctionne paradoxalement que sur un seul sexe, une seule libido, une seule économie libidinale, un seul effet : l'orgasme, sans place pour un entre femmes, une économie différente, une jouissance différente, un sexe différent.

La Mutu c'était bien

La Mutu c'était pas trop gauchiste, un peu féministe.

La Mutu c'était pas vraiment un spectacle, ni une foire, ni un meeting, ni un congrès, ni une conférence, ni une salle de bal c'était pas vraiment un lieu de discussion avec les femmes
MAIS...

ça a produit :

la reprise des discussions politiques entre les différentes tendances du mouvement (sexualité, individualisme, féminisme, lutte de classes) l'éclatement et la transformation de notre pratique par la venue ou le retour de nombreuses femmes.

Nous, qui avons écrit ce texte, nous sommes quelques femmes de la tendance dite « psychanalyse et politique », nom que nous refusons dans la mesure où ce n'est pas la psychanalyse que nous mettons en avant, mais l'analyse de nos contradictions, et le travail que nous faisons à partir de nous, de nos corps, de nos inconscients, de notre sexualité en tentant toujours d'articuler la subjectivité à l'histoire et le politique sexuel.

Pour décorer votre cuisine mettez y votre mari

On s'est réunies pour préparer LE TRAVAIL MENAGER pour la Mutu.

On a commencé par se raconter nos histoires, nos difficultés, nos « solutions » très partielles.

Et quand ont découvert, comme partout ailleurs, qu'un mec était toujours un mec et nous toujours pareilles, face à cette oppression fuyante, on a choisi le sketch plutôt que les témoignages, pour mieux faire ressortir les lieux communs.

Tout ce qui est dans ces sketches est ou a été vécu par nous.

Ce texte est à jouer, et non à lire, et bien sûr, ce n'est qu'un point de départ.

I. UN COUPLE MODERNE

Elle et lui : on se marie
— pour faire comme tout le monde.

Elle et lui : nous sommes un couple moderne, nous faisons le même boulot, dehors comme à la maison.

— Ils sont heureux, c'est la fête, ils ne voient pas la poussière qui s'accumule, ils sont heureux...

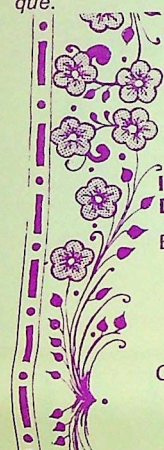
CHŒUR : MAIS LA SOCIÉTÉ VEILLE.

— Comme c'est sale chez elle ; et regardez son pauvre mari, il est bien mal tombé. Chez sa mère, il était mieux tenu.

— Et d'ailleurs, il n'y a qu'à la regarder. Elle n'est pas nette. Pour une fille tout de même, elle n'a pas de goût.

CHŒUR : POUR UNE FILLE, TOUT DE MEME.

Elle va vers le tablier. Il va vers le journal. Musique.



II. LES ILLUSIONS DE MADAME GASTON DUPONT

Elle : Moi, je préfère rester à la maison. Après tout, chez moi, je m'organise, comme je veux.
— Mais elle dépendra de lui.
Elle vivra par procuration.
Elle n'existera que comme

CHŒUR : MADAME GASTON DUPONT.

III. LES RÉALITÉS DE LA « FEMME AU FOYER »

Elle : Tu n'as rien remarqué ?

Lui : Non, quoi ?

Elle : J'ai tout encaustiqué !

Lui : Ah ! c'est ça qui sent !

Le travail ménager, quand c'est fait, ça ne se remarque pas !

Elle : J'en ai marre, tous les jours :

Lever 7 heures

Le petit déjeuner

L'école

Les courses

Le ménage

La cuisine

L'école

Le repas

La vaisselle

L'école

La lessive, le repassage, le raccommodage

L'école, le goûter, les devoirs

La toilette, la bouffe

Le coucher, tout ranger

Et après tout ça, encore baiser

Jamais fini, jamais payé, pas le temps de lire

Les amis de Gaston,

Les gosses sur le béton

Une vraie vie d'esclave

Lui (derrière son journal) : Tu m'as préparé mon costume pour demain ?

— Le travail ménager, quand c'est fait, ça ne se remarque pas. Mais quand ça n'est pas fait, ça se remarque.

Elle : J'en ai marre, je vais travailler.

CHŒUR : A L'EXTÉRIEUR.

Lui : Mais les gosses ? une mère, c'est irremplaçable !

— Bien sûr, étant donné ce que sont actuellement :

les crèches,

les écoles,

les jardins,

les logements,

les conditions de travail,

les hommes

Et COETERA ET COETERA !

IV. IL TRAVAILLE, LUI

Elle : Tu peux m'aider ?

Lui : Ecoute, je suis fatigué, j'ai bossé toute la journée.

Elle : Moi aussi, je suis fatiguée.

Lui : Quand même,

tu es à la maison toute la journée

tu t'organises comme tu veux

tu es libre — GONG

je t'ai acheté une machine à laver — GONG

tu ne te rends pas compte de la chance que

tu as de ne pas travailler — GONG

tu comprendrais ce que c'est que d'avoir des

responsabilités — GONG

ce n'est pas toujours drôle de gagner sa vie —

GONG

— Et le travail ménager c'est

non payé - indispensable

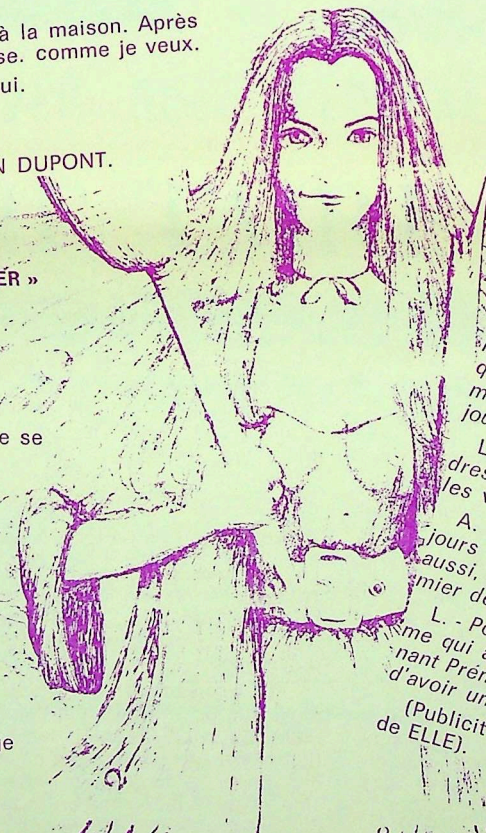
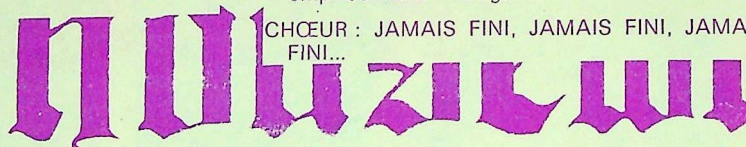
ennuyeux - monotone

nécessaire - méprisé

abêtissant - étouffant

emprisonnant - fatigant

CHŒUR : JAMAIS FINI, JAMAIS FINI, JAMAIS FINI...



V. IL L'AIDE

Elle : Tu peux changer le bébé ?

Lui : Tu as plus l'habitude que moi.

Elle : Tu peux recoudre ton bouton ?

Lui : Tu sais bien que je ne sais pas coudre.

Elle : Tu passes la soupe ?

Lui : Avec ton vieux machin ?

Je t'en achèterai un autre pour Noël.

Je vais mettre la table.

— Il choisit. Elle fait le reste.

Lui : Où est le sel ?

Elle : Dans le placard.

Lui : Et le poivre ?

Elle : A côté.

Lui : Et les verres ?

Elle : Dans le placard.

Lui : OH ! MERDE ! J'en ai cassé un ! Tu pourrais pas venir m'aider ?

(Rires)

VI. LE « PARTAGE » DES TACHES

Femme 1 : De temps en temps, il fait les courses

Lui : Tu m'as fait la liste ?

— C'est elle qui est responsable.

Femme 2 : Il s'occupe des enfants, mais il ne les entend pas pleurer la nuit.

— C'est elle qui est responsable.

F. 1 : Pas question de lui faire acheter des fringues, il n'y connaît rien.

— C'est elle qui est responsable.

F. 2 : Dans les grandes occasions, c'est lui qui prépare le repas.

F. 1 : Comme tu as de la chance d'avoir un si bon mari.

F. 2 : Oui mais l'état de la cuisine après ! Il fait la vaisselle, mais il oublie les casseroles.

Lui : Que c'est mesquin tout ça.

— Puisque c'est mesquin, on n'en parle pas, et tout reste comme avant.

F. 3 : Le mien fait tout. Il lave même les couches

F. 1 + F. 2 : Mais alors, il n'est pas viril !!!

flash publicitaire

Laure - Tu sais, Arlette, le patron a remarqué qu'il était 5 heures aux odeurs, si tu utilisais Rexona, finies les mauvaises odeurs.

Arlette - Heureusement que Laure m'avait prévenue. Grâce à Rexona, M. PHALLU mon patron, est devenu l'homme de ma vie. Lui et moi faisons des projets d'avenir.

L. - Comme des milliers de femmes au monde, tu devrais utiliser Tampax, et même ces jours-là tu te sentirais libre et moderne pour courir les magasins ou t'occuper tranquillement de ta maison.

A. - Avec Paic — en tout cas — toi tu te sortis plus vite de ta cuisine.

L. - Oui, mais c'est Paic citron qui laisse mes mains douces et blanches.

A. - Comment ! Mais Françoise, MA manucure, n'emploie que Palmolive vaisselle pour la beauté de ses mains.

L. (rêveuse) - Mon mari m'aime depuis que j'achète les Kroninbourg par 6.

A. - On voit que tu n'as pas de gazon. Mon mari, après avoir tondu le gazon, il ne veut qu'Ancre Export, car avec Ancre Export j'aide mon mari à se sentir revivre après sa longue journée de travail !

L. - Moi, le mien, il revit puisque je porte Ten-dresse de Scandale, le vrai soutien-gorge pour les vraies femmes ayant une vraie poitrine !

A. - Mais une femme doit apprendre tous les jours à être un peu plus femme. Tu serais, toi aussi, encore plus femme avec To-san notre premier déodorant intime.

L. - Pour moi une vraie femme, c'est une femme qui attend un enfant et tu sais que maintenant Prenatal fait des robes à vous donner envie d'avoir un enfant.

(Publicités trouvées dans le dernier numéro de ELLE).

VII. ELLE EST MANIAQUE

Elle 1 : Moi, je travaille.

CHŒUR : A L'EXTÉRIEUR.

Elle 1 : Mais ni ma famille, ni ma maison n'en souffrent. Je reste une parfaite maîtresse de maison.

Elle 2 : Mais tu n'es pas fatiguée ?

Elle 1 : Oh ! j'y arrive.

Elle 2 : On t'aide, au moins.

Elle 1 : Oui, ma fille, parce qu'avec les hommes, c'est toujours mal fait, il faut tout refaire.

Lui : Comme elle est maniaque !

Elle est devenue tout à fait comme sa mère. — Mais qui l'a rendue ainsi et qui rendra ainsi sa fille ?

- l'éducation à la maison

- l'éducation à l'école

- le qu'en dira-t-on

- la publicité.

CHŒUR : LA SOCIÉTÉ TOUT ENTIÈRE.

L'idée est partie d'un groupe de femmes (des femmes du Mouvement et de « Choisir ») qui se sont vues en octobre et qui pensaient que l'action des « 343 » avait eu beaucoup de retentissement dans la presse et dans le monde, mais pas suffisamment en France où le pouvoir avait fait comme si de rien n'était.

Dans notre esprit, il s'agissait alors de continuer à dénoncer le scandale des interdits sur l'avortement. Il fallait trouver une nouvelle forme d'action qui ne soit plus seulement l'action de rue ou de manifeste. Nous avons pensé à une sorte de grand procès de la société, d'où le titre: « Journées de dénonciation des crimes contre les femmes ». Mais nous ne voulions ni du meeting classique, ni du procès populaire. Les témoignages directs des femmes nous ont paru tout de suite être une forme plus satisfaisante que les exposés et conférences assésés d'une tribune à un public passif. Nous voulions que la Mutualité devienne enfin pour la première fois un lieu d'expression des femmes pour les femmes.

Pendant des mois nous avons piétiné. Réunions sur réunions où les nouvelles arrivantes contestaient tout ce qui avait été décidé précédemment. Nous étions passablement angoissées et de ce fait, nous avons reculé la première date retenue: 19-20 février, en raison de la difficulté que nous éprouvions à témoigner, des risques que nous encourions ainsi, sans compter les multiples problèmes matériels. Evidemment si nous avions eu une organisation stricte avec quelques « responsables » autoritaires, ça n'aurait pas trainé et la Mutualité aurait ressemblé à n'importe quel grand meeting. Mais le fait de remettre en question, à chaque réunion, ce qui était décidé, est finalement riche et créateur, même si c'est apparemment peu constructif. Nous

????

COMMENT

ET

POURQUOI

LA MUTU

avons été amenées ainsi à aborder tous les aspects de notre oppression et plus seulement l'avortement, travail ménager et salarié, sexualité, viol, maternité (légale et honteuse), créativité...

En attendant de savoir où nous en étions et ce que nous voulions, nous courions après le fric pour payer la salle: 1 million 500 mille à déboursier! Le fric est venu des dons de femmes «célèbres». Jusqu'au dernier moment, le lundi précédent les journées, on courait après les derniers mille balles manquants. Dieu merci ou plutôt Déesse merci! une femme téléphonait à notre permanence, elle nous cherchait depuis quinze jour pour nous remettre 100 mille balles!

Jamais nous n'aurions rêvé que la Mutualité serait aussi chouette! Nous faisons plutôt des cauchemars: Liliane avait rêvé que le jour dit on annonçait: « Faites entrer les témoins » et un huissier répondait: « Mais vous savez bien qu'il n'y a pas de témoins »; d'autant plus, qu'au sein du mouvement, cette forme d'action était contestée.

Le travail et la réflexion que nous menons à l'intérieur du mouvement nous amènent à un besoin de confrontation et d'échanges avec le plus grand nombre de femmes, sans quoi nous nous condamnerions à un repli stérile sur nous-mêmes. L'enthousiasme avec lequel des milliers de femmes ont participé à ces journées, montre que toutes nous avons un besoin commun de nous rencontrer, face à l'isolement quotidien.

Nous nous sommes retrouvées une semaine après rue de Rennes où les divers groupes de travail ont été présentés, mais les débats furent difficiles, la salle étant comble et la prise de parole, matériellement presque impossible.

Un groupe de participants.

* interview de Simone de Beauvoir vendue aux journaux et aux radios

LA CLIENTELE DES MEDECINS

Elle est surtout féminine dit-on et c'est vrai, — le plus souvent l'interprétation qui est donnée est celle de la femme fragile, la petite nature, qui se plaint tout le temps, qui a toujours mal quelque part, qui cherche l'arrêt de travail.

— or lorsqu'on cherche un peu à savoir ce qui se passe on retombe toujours à peu près sur la même histoire:

Elle est mécanographe, dactylo, secrétaire, o.s., femme de ménage, nourrice, etc.

Elle travaille 8 ou 9 heures par jour, plus 1 ou 2 heures de transport (parfois plus encore: couple de gens travaillant aux chèques postaux à qui on avait donné 1 logement à Ozoir-la-Ferrière — 2 h — qui s'échangeaient les enfants sur le quai de la Gare puisqu'ils avaient choisi des brigades alternées).

Elle a 1, 2 ou 3 enfants. Elle n'a pas d'aide ménagère, et n'a souvent qu'une solution de fortune pour conduire les enfants à l'école et les récupérer, une nourrice s'ils sont petits, parfois la crèche si on a réussi à trouver une place.

Elle rentre à la maison après sa journée et là elle en commence une autre: les courses, la vaisselle, la lessive, le repassage, le ménage, préparer les enfants, la cuisine, un point de couture par-ci par-là, etc...

On s'enquiert alors du mari. Que fait-il: il travaille 8 ou 9 heures, fait le même trajet. Et le soir, que fait votre mari? la réponse est invariable: « Oh, vous savez après sa journée, il est fatigué, alors il prend son journal et regarde la télé! »

Il existe aussi le mari plus conscient, gentil et complaisant qui propose ses services « Qu'est-ce que tu veux que je te fasse? ». Il ne prend aucune initiative. La responsabilité de ce travail, c'est-à-dire penser à tout, c'est la femme qui l'a.

Et cela est sans doute encore plus fatigant que l'exécution des différentes tâches. Que fait une femme dans le métro: elle rumine mentalement son plan de travail. En arrivant, j'irai chercher les gosses, on fera les courses en remontant, il ne faudra pas oublier le teinturier, etc... A aucun moment de son trajet elle ne peut se détendre. Et c'est le surmenage qui la rend malade, sans compter toute l'agressivité qu'elle ne peut manquer d'accumuler contre son mari et qu'elle n'ose pas exprimer: car elle sait que ce travail lui revient comme à toute autre femme, et qu'elle ne peut s'y soustraire ni s'en plaindre. Quand on

leur dit « vous êtes fatiguée, et avec les journées que vous avez, cela n'a rien d'étonnant, elles répondent et comment font celles qui ont 6 enfants? Ma mère en a élevé six et elle ne comprend pas que je n'y arrive pas. » Jamais on ne prend en considération les conditions objectives de vie et de travail. On se réfère toujours à un système de valeur: c'est le rôle de la femme. Ce travail lui revient et elle n'envisage même pas de le contester, sous peine de perdre alors tout statut.

Quant au mari, si on le met en cause un tant soit peu on entend facilement sa réponse: « Oh non, il ne voudrait pas faire ces choses-là, il dit que si je ne suis pas capable de tenir la maison, ce n'était pas la peine qu'il se marie! » ou encore: « Vous savez, il ne faut pas trop en demander, lui du moins il donne sa paye et puis il ne boit pas! »

Ce qui me frappe, c'est dans l'ensemble la résignation extraordinaire des femmes à leur sort et l'absence de prise de conscience de leurs conditions objectives de travail. Si elles se plaignent, elles se sentent coupables. J'ai souvent remarqué qu'il suffisait de leur dire qu'elles étaient tout simplement débordées et que c'était vraiment trop de travail pour qu'elles se sentent comprises et qu'elles aillent mieux. Car dans la fatigue, il y a bien sûr les causes physiques ici évidentes mais il y a plus grave, ce sont les causes psychologiques où prime le sentiment de contrainte.

Le « surmenage physique et nerveux » entraîne des affections différentes suivant les cas qui vont de la simple nervosité à la dépression grave en passant par toutes les maladies psychosomatiques imaginables. Il y a des médecins pour dire de ces femmes épuisées que ce sont des emmerdeuses, les plus polis disent des malades fonctionnelles — traduisez malades imaginaires — en fait, ce sont des malades d'un système économique et idéologique et ce n'est sans doute pas par hasard que les travailleurs immigrés présentent eux aussi ce type de symptômes qu'on catalogue dans leur cas sous le nom de syndrome méditerranéen — ce qui, dans l'esprit des médecins veut dire des symptômes imaginaires. Or, eux aussi sont dans une contrainte permanente d'isolement, d'incompréhension, d'indifférence, de surmenage et de dévalorisation.

Les femmes au foyer aussi consultent beaucoup et leur situation n'est guère plus enviable. Rester à la maison pour le mari équivaut à ne rien faire, à être en vacances permanentes. Et pourtant, on n'imagine pas ce qu'une femme qui reste

chez elle peut s'inventer comme travaux: elle ne travaille pas à l'extérieur donc elle met un point d'honneur à avoir une maison parfaitement entretenue: tout brille et reluit au prix d'une fatigue excessive. Elle ne se sent pas le droit au moindre grain de poussière. Elle fait tout par elle-même sur le plan de l'entretien, de la cuisine, de la couture, du tricot et s'ingénie aux économies, comme si elle voulait par son travail apporter une plus-value au revenu familial. De surcroît, ce travail, souvent énorme, ne se voit pas et n'est pas reconnu comme travail; et j'entends fréquemment les femmes dire que leur mari ne remarque que ce qui n'est pas fait. Il est d'autre part exigeant: c'est lui qui travaille et rapporte, elle est là pour le servir. Le travail ménager n'a pas de fin; on peut sans cesse y revenir, trouver autre chose à faire et les journées des femmes au foyer sont souvent bien longues. Il faut y ajouter l'isolement, ce qui semble la pire des choses. De la journée, elles ne parlent qu'aux enfants, un mot en passant aux commerçants, sinon elles sont seules. Et le soir il faut respecter la fatigue du mari qui se détend de sa journée en lisant le journal ou en regardant la télé. Elles ne sont pas dans la vie, elles n'ont pas la parole et le ressentent douloureusement. Que naisse un conflit dans le couple et elles sont bloquées. Sans autonomie économique, elles n'ont plus qu'à supporter, elles sont entièrement dépendante du bon vouloir de leur mari.

Ce qui est frappant, c'est l'espèce d'impossibilité à profiter d'un temps libre ou à aménager du temps libre. Se reposer, se détendre, aller voir des amis, aller au cinéma, lire, c'est tout de suite chargé de culpabilité pour elle, et c'est immédiatement repris par le mari sur un ton agressif quand il n'y a pas en plus le soupçon de l'adultère.

Et de toute façon, le temps libre est difficile à trouver. Il y a déjà, quand les enfants sont petits, quatre aller et retour à l'école, la préparation des repas, être à l'heure, etc., s'occuper de tout le secrétariat de la maison. Et puis les enfants grandissent, n'ont plus besoin d'elle, le travail de la maison s'en trouve bien diminué et après 15 ans de vie de ménagère complètement solitaire, la femme au foyer se retrouve démunie, sans objectif, sans possibilité de travail, sans goût, et c'est l'âge des dépressions. Sa vie personnelle lui paraît brusquement totalement vide et la reconversion est dure, quand elle n'est pas impossible. Celles qui s'en tirent le mieux sont celles qui ont des petits enfants qu'on leur a confiés.

Une Vie de femme à la Campagne

(Interview recueillie par sa fille)

« Mes parents ont toujours été avec moi autoritaires et ont toujours exigé de la discipline. Je n'avais le droit de ne rien dire, de me mêler à aucune conversation, de n'exprimer aucune idée, c'étaient eux qui décidaient de tout et ils ne me mettaient au courant de rien. A l'âge de 7 ans je crois que j'étais inutile à la maison, on m'a placée en pension libre et j'en suis sortie à l'âge de 15 ans.

Après on a pensé à me marier, le jeune homme qu'on m'imposait ne me donnait pas satisfaction ; mais moi de mon côté j'avais trouvé un petit ami et quand mes parents se sont aperçus de ces quelques relations, ils m'ont dit « non ».

Question - Pourquoi ?

Réponse - Parce qu'il n'avait rien et qu'il n'était pas capable de gagner la vie d'une femme. Alors ils m'ont choisi un mari et m'ont dit : j'espère que tu seras heureuse, sa situation est bien organisée, il est très riche, tout ça... Me voilà mariée à 16 ans et demi. Je suis tombée sur une belle-mère qui avait une certaine autorité et comme moi j'ai eu toujours l'autorité de chez mes parents, je me suis laissée faire. Mon mari écoutait sa mère. A mon premier enfant ma belle-mère m'a dit vous n'êtes pas capable d'élever un enfant.

— A quel âge as-tu eu ton premier enfant ?

— A 18 ans. Vis-à-vis de ma belle-mère je n'étais pas capable d'élever un enfant, c'est-à-dire que le matin elle passait, elle disait : vous allez préparer les tétés ; avez-vous fait le nécessaire pour votre enfant ? la toilette est-elle faite ?... toujours des reproches mais jamais beaucoup de compliments. Ensuite, mon mari qui n'écoutait que sa mère disait « ma mère a raison, elle a vécu, elle sait ce qu'elle a à faire ». Malgré que mes parents ont toujours été durs avec moi, je m'ennuyais, alors je disais à mon mari : on pourrait aller voir mes parents. Il me disait « on n'a pas le temps, il y a 15 km, c'est une fatigue pour un cheval ». Alors la belle-mère venait, et disait : « non de ce temps-là on ne met pas un cheval sur la route, si vraiment ta femme l'exige, tu la piques, tu la met au piquet ».

— Le piquet, ça veut dire quoi ?

— Ça veut dire : là où l'on met le cheval.

— Mais toi ou le cheval ?

— Moi... c'était au piquet, parce que c'était elle qui était venue dire ça.

C'est réel ce que je dis là. J'avais demandé à mes parents de venir me voir, mon père me dit : une fois ça passe mais on ne peut pas être tous les jours là. « Alors ça donnait beaucoup d'autorité à ma belle mère, elle disait : « elle n'a pas de défense du côté des parents ».

— Tu travaillais ?

— Oui, je travaillais : le matin je me levais à six heures, j'allais traire les vaches, 10 vaches ; ensuite je rentrais préparer le repas du matin, je faisais le nécessaire dans la maison et puis la cuisine, les bêtes à soigner, préparer le repas de midi. Puis les enfants sont arrivés : le premier à 18 ans, 18 mois après le second. Il fallait que je maintienne le travail, exactement comme si il n'y avait pas eu d'enfants et encore en plus la belle-mère pour me faire des réflexions et toujours des réflexions « hein ». Voilà ma vie pendant 12 ans.

— Oui mais il y a encore des enfants qui sont arrivés ?

— Trois ans après le second les jumaux, c'était quelque chose à élever, 18 mois après le cinquième. Alors tout ça, ça m'a découragé, si tu veux, ça m'a démoralisée, je me suis dit, « ce n'est pas une vie, personne pour me soutenir ». Ben alors là je dois dire que j'ai divorcé.

— Quel genre de travail tu faisais dans la maison ?

— Du côté de mes parents je n'ai jamais fait de gros travaux de culture, si tu veux, jamais je n'ai été « écorcher » les herbages, jamais je n'ai été conduire de l'eau aux vaches avec une barrique et tout ça, non. Mais là, arrivée à mon mariage, il fallait que je tienne à soigner les bêtes, aller porter de l'eau, « écorcher », débroussailler les champs.

— C'est ton Jules qui te disait ça ?

— Mon Jules oui, ben oui, parce que sa mère l'avait fait et moi il fallait que je reprenne ce que faisait sa mère. C'était très bien et je devais le faire.

— Comment était-il avec toi ?

— Il était très grossier, il ne respectait jamais sa femme, même devant les ouvriers. Il me disait bien : « tiens, j'ai retrouvé une Julie, elle fait autrement mon affaire que toi ou bien » tiens j'ai passé la nuit avec une fille, ah ben alors ça c'est une fille », et le matin monsieur restait couché et il me disait tu me monteras mon café au lit ; malgré qu'il avait passé la nuit, il fallait que je sois prête à lui monter son café au lit. Dans cette affaire le moral n'était pas bon, je cherchais où pouvoir me reconcilier, me conseiller, me donner des forces morales, donc j'ai trouvé un jeune homme qui était pour me remonter le moral et qui vraiment me changeait complètement de mon mari. D'abord premièrement en amitié, il me portait une amitié, une affection qui vraiment me donnait du courage ; alors j'ai changé ma vie, j'ai repris un homme qui s'intéressait à moi.

— T'as pas eu peur de partir avec tes enfants ?

— Non, je suis partie avec tous mes enfants, il y en avait cinq.

— A quelle époque ?

— C'était en 47. Mes parents n'ont pas voulu me ramasser, comme de juste, ils étaient pas d'accord. Bon, ben je suis partie avec mes enfants, la séparation a été prononcée.

— Quand tu es partie, quels étaient tes moyens financiers ?

— J'ai vendu tout le mobilier que j'avais eu, je me suis retrouvée avec presque rien, quand j'ai vécu avec mon deuxième bonhomme, là ben lui a travaillé, il m'a aidé à élever mes enfants.

— Tu t'es pas remariée tout de suite, quand même, tu as risqué gros !...

— J'ai risqué gros, oui mais ensuite j'ai eu un mari qui a toujours pris soin des enfants que j'avais.

qu'ça juste si elle ne l'a pas fait coulé en prison pour imaginer des choses qui n'avaient jamais existé, crier au voleur quand il passait en vélo pour aller à son travail hein, à l'assassin, c'était le raisonnement de mes parents et jamais il leur a fait de peine.

— Tu n'avais pas fini de faire des gosses ?

— Non, avec mon deuxième mari : cinq enfants.

Je vivais avec le travail de mon mari, puis j'avais plus de liberté.

— Comment ça plus de liberté ?

— Ben quand même dans mon ménage je faisais ce que je voulais, si je voulais acheter quelque chose pour mes enfants, jamais on me disait rien. Jamais il ne s'opposait à aucun de mes achats, tout pendant que c'était pour mes enfants, la maison, il ne s'opposait à rien. C'était le premier mari, il n'était pas question. C'était la rentrée des classes, c'était lui qui allait faire les achats. C'était une blouse par an, c'en était pas deux ; aucune liberté, pas même vingt sous, même pas l'argent pour envoyer une lettre à mes parents, hein, que c'était le facteur qui me prêtait 'cor l'argent jusqu'à que j'en ai un peu pour le rembourser, alors c'est pour te dire si j'étais heureuse. Qu'avec mon second mari, je pouvais disposer de l'argent comme je l'entendais.

— Comment tu t'est débrouillée pour ne pas avoir plus d'enfants, parce que il n'y avait pas de moyens de contraception à cette époque là ?

— Oh, je crois que c'est la destinée qui a fait le truc parce que... j'ai jamais rien fait pour ne pas en avoir.

— T'étais pas loin de la ménopause ?

— Oui, c'est certainement ça qui y a fait.

— Tu penses qu'avec Papa, tu as eu une vie plus libre ?



— Comment étaient les gens autour de toi ?

— Ah, ben beaucoup de critiques, les gens ils disaient : mais c'est pas possible, elle n'a pas réfléchi, s'en aller avec tant de gosses...

— Et avec qui ?

— Et avec qui, c'était un ouvrier, c'est de la basse classe, c'était pas une très bonne renommée, et tout ça... J'aurais parti avec un homme riche, tout se serait très bien passé ; on m'aurait tiré chapeau, hein. Comme c'était un ouvrier qui n'avait rien, le voisinage ne pouvait pas admettre, tout le monde n'était pas pour m'encourager au contraire c'était de crier derrière le dos et puis...

— Et ta mère, faudrait peut-être que tu en parles ?

Ah ! oui ma mère qui faisait beaucoup de mal, qui me écoutait en rien, que toujours pour me démoraliser, tu verras tes enfants retourneront avec leur père, et ceci et cela enfin tout un tas de trucs... déjà de mon deuxième mari, il y a

Plus libre, oui. C'est-à-dire ce que j'avais de plus c'était la liberté d'argent. J'ai toujours été prise au sérieux, qu'avec mon premier, non, pour lui j'étais comme une ouvrière, à ne prendre aucune décision.

— L'avenir de tes enfants ?

— Un garçon doit se débrouiller, c'est le travail à l'usine, si il n'a pas de métier, hein, il peut se marier... Pour mes filles, c'est qu'elles trouvent quelqu'un qui peut les aider à vivre, mais pour moi j'ai des filles qui aiment assez leur liberté...

— En fin de compte, c'est le mari qui est l'avenir de tes filles ?

— Oui, voilà, la sécurité, pour pouvoir se mettre en ménage et avoir sur qui pouvoir compter.

— Tu ne regrettes pas de ne pas avoir donné d'autres possibilités à tes enfants ? l'enseignement ?

— L'ouvrier, c'est toujours l'ouvrier, il n'y a que le riche qui peut payer vraiment des études

Extraits des renseignements de la brigade de Champigny :

- Chantal violée par son père de 9 à 15 ans.
- Agée actuellement de 20 ans, elle est en maison surveillée. C'est elle qui a porté plainte contre son père.

En dehors des faits qui sont reprochés au père
c'est un excellent mari
c'est un courageux soldat
c'est un honnête bourgeois
c'est un bon ouvrier
c'est un vrai prolétaire
c'est un homme de bonne moralité
Il est honnête, courageux, loyal, fidèle, tellement généreux et bel homme de surcroît.

La mesure de déchéance paternelle ne semble pas être envisagée. Le père ayant pris... (son pied...) conscience de ses actes.

Extraits des examens psychologiques de la jeune fille :

Elle présente des traits d'inhibition et de rétraction, des tendances dépressives, mal compensées par quelques attitudes caractérielles d'opposition.

Les petites filles de 8 à 12 ans font — disent-ils — de la provocation aux vieux messieurs qui pourraient être leur père. Pourquoi ?

Parce que les messieurs offrent des bonbons aux petites filles qui pourraient bien être leur fille.

Parce que les messieurs exhibent leur sexe aux petites filles muettes terrorisées.

Les petites filles ont besoin d'être reconnues, désirées, dans la loi. Elles seront de bonnes épouses, frigides, soumises et bonnes ménagères.

Les petites filles reproduisent activement la séduction, qu'elles subissent passivement, toujours en vue d'y échapper.

Il est bien entendu que toutes les petites filles doivent être violées réellement ou non, par un vieux monsieur comme leur papa pour être définitivement dans la loi ; sauf les schizophrènes qui souffrent d'un attachement morbide à un autre monde et qui refusent obstinément d'entrer dans celui des hommes, patriarcal et phallogocentrique, sauf les schizophrènes qui refusent l'intervention de la loi du père pour rester à la première relation à la mère.

Freud hypnotisait ses hystériques.

Eve a d'abord été séduite par le serpent.

Le regard :

ça hypnotise
ça capte
ça paralyse
ça désabille
ça évalue
ça pénètre...

— Les pères violent leur fille dans leur maison.

— Les maris violent tranquillement leur femme dans le lit conjugal.

— Les patrons violent leur secrétaire sur la moquette de leur bureau. (je faisais des piges chez un P.D.G. libéral et sportif. Il me tutoyait, je le vouvoyais... Il m'a violée).

— Les palefreniers violent les bourgeoises sur la paille des écuries.

— Les médecins violent les nymphomanes dans les hôpitaux psychiatriques, parce que — disent-ils — elles en ont besoin.

(Extraits du Monde du 9.01.71 :

Bernard BRET viole une jeune fille de 14 ans en traitement dans le service de neurologie de l'hôpital où il est interne en Oct. 69. L'enfant naît en juin 70. Il est confié à l'assistance publique. Le médecin est arrêté en janv. 71).

— Les noirs américains violent les femmes blanches.

— Les soldats américains violent les combattantes vietnamiennes.

Le viol est toujours possible pour une femme quelle que soit la classe à laquelle elle appartient.

TOUT VIOL EST UN ABUS DE POUVOIR

— Pouvoir légal, légitime et autoritaire du père et du frère aîné (Brigitte, 15 ans et demi. Tentative de suicide. Elle n'a pas supporté d'être enceinte de son frère aîné).

— Pouvoir privé du mari sur sa femme comme propriété.

— Pouvoir de classe du patron.

— Pouvoir du savoir du médecin et de l'homme de loi.

— Pouvoir protecteur des flics

(une jeune fille porte plainte pour viol dans un commissariat de police de Marseille. Au cours du 3^e interrogatoire, elle se jette par la fenêtre et se tue).

(Vérification d'identité : Un couple d'adolescent est surpris de nuit dans un parc par une ronde de police. Le garçon est mis en suite sous la menace par le flic qui viole la jeune fille avant de lui restituer ses papiers).

— Pouvoir naturel dit-on de tout homme sur toute femme

03.07.70 - Le Parisien

Nice. Patricia, Monique et Yolande, âgées respectivement de 15, 16 et 17 ans avaient rencontré à Juan-les-Pins 3 garçons. Malheureusement comme beaucoup de jeunes filles grisées par la liberté des vacances elles eurent l'imprudence d'accepter de faire une promenade en voiture. Arrêtant leur véhicule dans les bois déserts de Biot, les 3 jeunes gens firent alors subir à leurs victimes d'odieuses violences avant de les abandonner sur la route.

Une nouvelle fois, il faut mettre en garde les jeunes filles qui loin du domicile paternel oublient la réserve et la prudence qui sont les leurs habituellement. Les automobilistes complaisants qui prennent en charge les auto-stoppeuses, les jeunes gens qui proposent balades et sorties nocturnes, ne sont pas toujours animés des meilleures intentions. Les adolescentes doivent absolument refuser les offres d'inconnus. (L'autre jour en passant dans un bois, une petite fille toute habillée de rouge, rencontra compère le loup, qui eut bien envie de la manger.

Le loup : où vas-tu ?

La pauvre enfant ne savait qu'il était dangereux de s'arrêter à écouter un loup.

La petite fille : Je vais voir ma grand-mère.

toc... toc... toc...

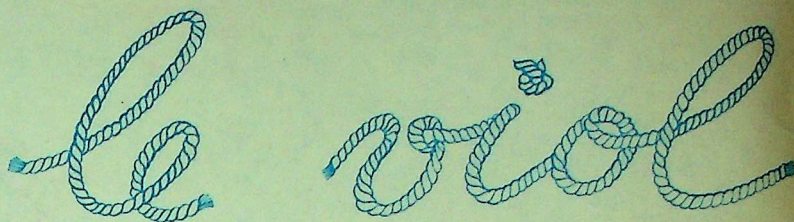
Le loup : rentre ma petite fille. Pose ta galette et ton petit pot de beurre et viens te coucher avec moi.

La petite fille : Mais grand-mère, que vous avez de grands bras.

Le loup : c'est pour mieux t'embrasser ma fille.

La petite fille : Mais grand-mère que vous avez de grandes dents.

Le loup : c'est pour mieux te manger ma fille).



TOUT VIOL EST UN ABUS DE POUVOIR

- Ils violent parce qu'ils ont la loi
- Ils violent parce qu'ils sont la loi
- Ils violent parce qu'ils font la loi
- Ils violent parce qu'ils sont les gardiens de la paix, de l'ordre, de la loi.
- Ils violent parce qu'ils ont le pouvoir, la parole, le fric, le savoir, la force, un penis, le phallus.

Ils disent que :

- dans tous les cas nous l'avons cherché,
- que nous sommes des imprudentes,
- qu'il ne faut pas suivre des inconnus,
- mais qu'on ne peut rien refuser à son père,
- que nous sommes provocantes,
- que nous sommes complices,
- que nous ne méritons que ça,
- que ça doit nous servir de leçon,
- que nous ne devons pas sortir sans protecteur,
- etc...

Nous nous disons :

- qu'est-ce qui meurt en une femme quand elle est violée ?
- le viol, ça coupe les jambes, ça coupe la voix, ça paralyse, ça rend frigide, ça traumatise,
- quelle femme ici ne vit pas dans la crainte du viol ?
- combien de petites filles violées par le seul fait que des hommes exhibent leur sexe dans les jardins publics ?
- pourquoi le viol physique n'est-il jamais puni ?
- pourquoi le viol physique est-il improuvable ?
- pourquoi renvoie-t-on toujours les femmes violées à la loi ?
- pourquoi une femme n'est-elle pas une « vraie femme » tant qu'elle n'a pas été violée ?

Le viol physique n'est qu'un passage à l'acte d'une réalité idéologique quotidienne.

Le viol est une initiation

ils disent que nous devenons femmes,
nous disons que nous entrons de force dans la loi.

Le viol n'existe pas

ils disent que c'est la nature
nous disons : c'est la loi.

Le viol ça existe dans le réel. Par le père, par le frère sur des petites filles silencieuses, par les hommes sur les femmes isolées.

ça existe en tous cas dans la tête des femmes comme peur, comme angoisse,
ça existe dans la tête des hommes comme droit.

(je n'ai pas été violée physiquement

ni par mon père, ni par mon patron
ni par un conducteur de poids lourds
ni par un ami de la famille
ni par un inconnu

j'ai été trop bien élevée

dans la crainte de mon corps et de celui des autres
dans la peur « « «
dans l'inquiétude « « «
dans la méfiance « « «
dans la prudence quant à « « «
dans le mépris « « «

j'ai été - je suis

prudente, soumise, craintive inquiète, peureuse, méfiante...
J'ai fait taire mes désirs de peur d'éveiller ceux des autres.
Pas violée, non, mais amputée, mutilée, réduite à protéger un corps qui n'est pas mon corps.

Il est dit que nous avons un hymen à perforer,

un vagin où pénétrer par effraction
que ça fait un peu mal sur le moment mais qu'après c'est le plaisir assuré
que ça doit saigner pour être pris sur le marché
quelques fois ça ne saigne pas et c'est pour nous la répression et la honte.

IL Y A TOUJOURS DANS LA VIE DES FEMMES UN MOMENT INCONTOURNABLE OU ELLES SONT PRISES PAR LA FORCE.

Ils violent

l'image de leur mère qu'ils n'ont jamais pu posséder
l'image de notre corps qui n'est que le tissu de leurs fantasmes
l'image de notre sexe qui est pour eux un sexe pénétrable vide à déchirer et à combler

l'image de leur propre féminité qu'ils refoulent soigneusement.

La femme qu'ils violent n'existe pas,

PETITE FILLE, elle vit dans la crainte du viol, elle porte le nom de son père, elle n'a pas de corps, pas de sexe, pas de désir.

ADOLESCENTE, ils la voient murir pour leur avidité dont ils se font un droit.

FEMME, ils la violent pour l'introduire à la féminité / à la loi / à l'ordre bourgeois / pour qu'elle ne leur échappe plus.

Mais nous résistons, même apparemment soumises
nos corps opposent à leur ordre une résistance dure, longue, tenace, nous avons préféré nous priver de la parole, de la marche, de la jouissance, plutôt que d'entrer complètement dans leur parole, dans leur marche, dans leur jouissance.

FRIGIDES, nous disons que le vide n'est pas fait pour être comblé,
MUETTES, nous disons que la parole n'est pas faite pour séduire et pour ordonner,
PARALYSEES, nous disons que la marche n'est pas faite pour piétiner.

Passer aujourd'hui de la résistance muette, solitaire, et douloureuse de nos corps à la

lutte solidaire, parlante et jouissante de toutes.

(Ce texte a été rédigé collectivement par le groupe de femmes qui ont travaillé ensemble sur le viol).

Importante société recherche

"geisha"

STENODACTYLO BILINGUE
ANCIEN FRANÇAIS.

LA SODIVE recherche SECRÉTAIRE
nfirmée, sté-avant, C.V. recherche

UNE SECRÉTAIRE

emplois féminins

he FEMME pour garder les enfants, faire ménage, cuisine, Logée, nourrie. 6.335, « Le Monde » Publ. SODIVE recherche

EXCEL. SECRÉTAIRE
Env. C.V. manuscrit, photo (ret.) et prétentions sous n° 3.280 à PUBLIAEL - 31, bd Beaumartin - 75008 - qui transm.

Connaissance machine à écrire automatique appréciée.
Cadre de travail agréable. Avantages bancaires.

UNE SECRÉTAIRE DE DIRECTION

DACTYLO
Libre rapid. Places st. 5 X 8. Avantages sociaux.

SECRÉTAIRE DE DIRECTION SCIENTIFIQUE
travaillant, bilingue anglais. (travaillant, bilingue anglais, dém. d'imm.)

SECRÉTAIRE STENODACTYLO
Tél. au 231-31-44

STENODACTYLOS

Je suis allée ensuite dans d'autres maisons où j'étais toujours secrétaire bilingue. J'avais affaire à des gars qui étaient ingénieurs, d'autres gars qui faisaient autre chose, mais la hiérarchie était toujours la même : d'un côté les hommes, ingénieurs, cadres, de l'autre, les secrétaires, dactylos, etc...

Mais à l'époque, personne ne semblait s'en apercevoir. Le travail pour moi était en général toujours de pure exécution, pas d'initiatives à prendre, on prétendait toujours qu'il y en avait, mais en fait elles étaient tellement restreintes... La discipline était toujours assez stricte, pour les femmes fatalement, pas le droit de faire ceci, pas le droit de faire cela... Les collègues que j'avais étaient toujours des femmes traditionnalistes qui n'auraient pas voulu travailler sous les ordres d'autres femmes, enfin des choses comme ça...

À la suite de ça, je ne sais plus exactement ce que j'ai fait, ah oui, je suis allée dans une maison américaine où là, je suis entrée sur la foi d'une annonce assez prometteuse, où on demandait une femme secrétaire au niveau direction pour être également encore la secrétaire d'un directeur de marketing et surtout superviser un petit secrétariat. On laissait entendre un salaire très intéressant et surtout une promotion. En fait, j'ai compris assez vite lors des premiers entretiens que j'ai eus, que l'annonce était assez trompeuse, mais j'espérais quand même que par la suite ça s'arrangerait et que j'aurais donc la promotion, que je serais cadre, enfin des choses comme ça... Finalement, je ne l'ai jamais eue. Là j'avais un travail qui me paraissait facile, mais on s'attendait en fait de moi à ce que je sois extrêmement sévère pour les quatre filles que je supervisais, qui étaient des secrétaires à qui je devais distribuer le travail, vérifier ce qu'elles faisaient et exiger des horaires très strictes, des choses comme ça. Moi, d'une part, c'est pas mon caractère, je n'avais pas envie d'aller plus ou moins moucherder auprès d'un patron sur ce que faisaient ces filles-là. Finalement, pour des raisons d'aménagement interne, mon patron étant nommé directeur général et reprenant comme secrétaire la fille qui était déjà au poste correspondant, on m'a tout bonnement prié de donner ma démission. J'ai refusé. Alors, à ce moment-là, une période extrêmement pénible pour moi a commencé. Tout le monde évitait de me parler. Je veux dire les responsables. Ils essayaient de m'avoir à l'usure. Et je dois dire qu'effectivement, c'est ce qui s'est produit. Ma situation est devenue intenable, les filles de mon groupe semblaient assez sympathisantes mais je ne pouvais pas compter sur elles car elles avaient peur pour elles, et ça passait avant tout... Après quelque temps de ce régime où nerveusement je m'étais bien bousillée, on a voulu me faire signer une lettre entérinant une version des faits totalement mensongère et sur mon refus, on m'a vidée séance tenante. Quand j'ai objecté ça d'ailleurs, on m'a répondu, c'est possible, mais c'est notre version.

Là-dessus, je suis allée voir un avocat, qui, comme par hasard, était plutôt misogyne, et en a profité pour me dire qu'un poste comme ça, c'était pas fait pour des femmes, qu'elles ne pouvaient pas tenir le coup... Il voulait bien me défendre mais je ne gagnais pas grand-chose, etc... J'étais tellement écoeurée que j'ai abandonné évidemment.

Par la suite, il m'a été difficile de trouver du travail, j'ai donc fait de l'intérim — autre manière d'exploiter les bonnes femmes, surtout les plus âgées.

Enfin, finalement, comme je m'étais inscrite à la Chambre de Commerce j'ai trouvé le poste que j'occupe toujours actuellement car mon patron y recrutait là ses secrétaires, ça lui paraissait une garantie. Ça peut se discuter...

Enfin, quand je suis entrée, ça m'a fait plutôt mauvaise impression : le type n'était pas du tout aimable, et moi j'ai eu le malheur de lui demander quelle était la promotion que je pouvais envisager dans le poste. Alors là, il ne comprenait littéralement pas. Il m'a dit « promotion ? promotion ? Mais comment mon petit, mais vous êtes ma secrétaire ». Evidemment, pour lui, c'était le nec plus ultra, il était évident que pour une femme, il n'y a pas de promotion au-delà, c'était carrément incompréhensible pour lui. De plus, le salaire était assez minable, mais comme ça faisait longtemps que je cherchais, bref... Les débuts ont été assez difficiles à cause du type qui avait des problèmes personnels à l'époque, mais ça s'est arrangé.

Enfin, de tout ça, de mon expérience professionnelle, je peux tirer 2 ou 3 conclusions à savoir que le métier de secrétaire et plus encore celui de secrétaire de direction consiste d'une part en travail effectif, plus ou moins intéressant suivant les maisons et les patrons, et d'autre part, en boulot de geisha, c'est-à-dire être à la disposition du patron, toujours prête, toujours souriante, maquillée, en forme, prête à écouter ce qu'il a à vous dire s'il a envie de parler, ne rien lui demander s'il n'en a pas envie, avoir du tact, savoir accueillir des clients ou autres, ne jamais faire état de ses problèmes personnels, être toujours attentive, savoir faire le thé et l'apporter sans faire la gueule — on comprendrait pas — enfin être aussi, et c'est ça qui peut plaire à certaines filles, une maîtresse de maison au bureau.

Autre chose, outre qu'il ne faut pas être trop vieille (avant la limite c'était 30 ans, on est passé à 35, mais les postes sont rares, quant à 40 ans, si les filles trouvent encore des postes intéressants, ils ne sont sûrement pas très payés car on sait que de toute façon, elles ne peuvent pas aller voir ailleurs), ni trop moche. Et les gars sont tout contents quand on leur dit que leur secrétaire, elle est chouette. On parle pas de son boulot, mais de sa gueule.

Enfin, au cours de mes différents boulots, je n'ai pratiquement jamais eu de problèmes avec les femmes mais toujours avec les hommes et ce, à partir du moment où je me comportais d'égale à égale avec eux, c'est-à-dire si je m'immisçais dans une conversation où j'étais en mesure de défendre mon point de vue ou si, pour une raison X, il se rendait compte que sur le plan personnel, social, ou intellectuel, etc., je les valais, même si par ailleurs ils avaient une formation professionnelle que je n'avais pas. Ça c'était inadmissible, ou alors il aurait fallu littéralement que je m'en excuse.

Il est évident que pour une femme qui entre comme secrétaire, c'est-à-dire qui est placée dès le départ, dans une position subalterne, on ne peut pas concevoir qu'elle ne maintienne pas cette position là, cette attitude là, de respect envers les chefs, d'admiration implicite envers les hommes, etc... quand je dis les chefs ça veut dire les hommes puisque hélas c'est pratiquement la même chose. Donc, je me suis toujours heurtée de façon franche ou larvée avec les hommes qui voulaient me soumettre, enfin, qui étaient étonnés que j'ose me rebiffer ou que j'ose tout simplement mettre mon grain de sel là où on estimait que je n'avais pas à le mettre. Je n'avais qu'à être derrière ma machine et fermer ma gueule.

En définitive, c'est l'ambiguïté du terme « secrétaire de direction » où le mot direction est là pour faire oublier le boulot subalterne symbolisé par la machine à écrire et le bloc de sténo.

Je suis secrétaire de direction. Sur mes feuilles de paye, il y a marqué Secrétaire de Direction bilingue. J'ai passé la Chambre de Commerce et puis enfin je fais de l'anglais, je prends en sténo anglaise, etc...

Je fais ce métier-là, non pas parce que ça me plaît, mais parce que comme beaucoup de filles et même de milieu quelquefois très bourgeois, de milieu riche, comme beaucoup de filles font ce métier, tout simplement parce qu'elles n'ont pu faire autre chose, soit qu'elles aient dû abandonner leurs études pour une raison X ou que, enfin bref, différentes raisons... Enfin, on dit toujours, bah pour une bonne femme, elle a qu'à se mettre secrétaire, de toutes façons il y a toujours du boulot, je crois qu'on estime que pour une bonne femme, après tout, ça suffit bien, c'est pas trop mal, etc...

Quant à mon début dans la carrière, je suis entrée dans une boîte où je devais avoir la position de secrétaire de direction. En fait je n'ai jamais été secrétaire de direction.

C'était un travail avec les bateaux de marchandises. Pour moi le boulot n'était pas très intéressant mais les horaires étaient assez décontractés car les deux types avec qui je travaillais se débrouillaient toujours pour faire des heures supplémentaires le soir et ne rien fiche dans la journée et du coup ils ne pouvaient pas m'imposer des horaires rigoureux. Mais finalement ils ont commencé à mal s'entendre avec moi parce que j'étais forcément au courant de leurs petits trafics aussi bien privés que professionnels : ils ont commencé à m'insulter. Moi, je ne voyais pas pourquoi je me serais laissée insulter par ces types-là qui me disaient que j'étais une putain, deuxièmement, qu'une bonne femme n'a qu'à fermer sa gueule, etc... Moi, naturellement, j'ai répondu sur le même ton, il n'y avait aucune raison que je supporte ça, d'autant que ces gens-là, à bien des titres, m'étaient au sens classique du terme, inférieurs. Le grand PDG s'en est mêlé et a argué d'horaires non respectés pour prétendre me vider. Je ne me suis pas laissée faire et j'ai dit que, de toutes façons, si on me foutait dehors, j'allais dire ce qui se passait là-dedans, ce qui n'était pas particulièrement « moral ». Là-dessus, il y a eu un moyen terme, on s'est entendus « oui, oui, mon petit » et j'ai eu l'indemnité à laquelle j'avais droit. Quand je suis partie, j'étais le meilleur salaire de la maison après la secrétaire de direction, salaire féminin s'entend, et je gagnais très exactement 52 500 anciens francs (en 1961).

Et alors je suis venue à Paris où mon premier poste comme secrétaire bilingue était un poste où je travaillais avec un ingénieur dans une boîte de travaux publics. Ça ne m'a pas plu, le type m'effrayait, il était très arriéré, me traitait vraiment comme une enfant, me disant où je devais mettre les points, les virgules, etc... enfin absolument grotesque. Bref, je suis partie.



POUR LES PAUVRES GOUINES QUI N'ONT PAS LE CHOIX (Politique...) et... gouine pour gouine ; autant nous définir nous-mêmes.

Depuis qu'on nous rabâche les oreilles de ce grand slogan : « devenez homosexuelle par choix politique »,

Je commence à m'énerver, m'exciter... bref je me pose une question angoissante : qu'est-ce que ça veut dire ?

D'abord qu'est-ce que c'est : « être homosexuelle ? »

Ou encore :

1°. Où commence l'homosexualité ? (et est-ce un choix ou non)

2°. A partir de quand et sur quels critères est-on cataloguée de lesbienne ?

1°. Est-on homosexuelle à partir de l'acte homosexuel ?

Je ne le crois pas. Pour moi l'homosexualité commence dès le moment où une (ou plusieurs) femmes attirent nos regards et nos désirs.

A ce stade il est évident qu'il s'agit de pulsions naturelles et non d'un choix. Je suis attirée naturellement par les femmes, elles m'intéressent et retiennent mon attention, quant aux hommes, je n'arrive pas à m'y intéresser.

Donc je ne choisis pas.

2°. Mais alors le choix commence-t-il avec l'acte homosexuel ?

Quand j'ai eu envie la première fois de faire l'amour avec une femme (et ce désir remonte aussi loin que je me souviens à ma première enfance) puis, quand j'ai eu l'occasion de satisfaire ce désir, je ne faisais encore que satisfaire aux demandes les plus profondes et les plus impératives de mon corps.

Je n'avais donc pas encore fait un choix, je venais simplement d'affirmer un acte qui était consommé en pensée depuis longtemps.

Etre bien avec une femme ne constitue pas pour moi un choix car je ne peux être bien qu'avec une femme.

Il ne peut pas y avoir de choix quand tous mes désirs les plus forts me portent vers et **uniquement** vers les femmes.

N'ayant donc pas encore fait de choix, étais-je pour autant A-Politique ?

Là je réponds non. « L'acte homosexuel entre deux femmes (je ne peux parler ici que de celui-là c'est le seul que je connaisse) constitue en lui-même un **potentiel énorme de révolte** et j'ajoute de révolte consciente et politique. Car faire l'amour avec une autre femme signifie pour la femme que je suis : se placer directement sur un terrain de lutte contre le système actuel sur lequel repose tout régime patriarcal : j'ai nommé « l'hétérosexualité ».

Oui : proner une sexualité de plaisir est révolutionnaire, car : proner une sexualité où enfin **mon** corps de femme se cherche, se découvre, se reconnaît dans **ton** corps de femme c'est : **AFFIRMER** une sexualité de femme, c'est **RECONNAITRE** enfin le sexe des femmes complètement **nié** par les hommes, **NOTRE SEXE**, et leur sexualité de reproduction. C'est **DETRUIRE** par une **Pratique féminine** toutes les **Théories masculines** sur les prétendus désirs et les prétendus besoins du corps des femmes.

Oui, en apprenant chaque jour en même temps que mes sœurs, ce qu'est une femme, ce que nous voulons nous, les femmes, je me réconcilie moi définitivement avec mon sexe, avec moi-même, moi **Lesbienne**.

Mais après tout, faire l'amour avec une femme cela se passe dans un lit, je veux dire que ce n'est pas pour cela que lorsque je serais rhabillée et dans la rue on va me traiter d'homosexuelle.

3°) **Alors à partir de quand est-on traitée d'homosexuelle ?** (Traduisez : « sale gouine ») et cette étiquette ne devient-elle pas alors à elle seule un **choix politique ?**

On est traitée de gouine dès qu'on a une attitude, qu'on tient des propos, qu'on affiche une attitude de « **femme non disponible pour les hommes** — c'est-à-dire **disponible pour les femmes** — **donc Lesbienne** ».

Sortez des normes traditionnellement réservées aux femmes (c'est-à-dire : normes de « **La femme - objet de consommation** »). et vous serez cataloguée de « **anti-femme** » c'est-à-dire **Anti-conforme aux critères masculins** — **donc gouines**.

Quelle lesbienne n'a jamais eu de problèmes avec ses voisins parce qu'elle faisait l'amour un peu bruyamment avec une femme ?...

Le poème d'A

êtres humains
vous voici dans la brume du soir
des blocs de pierre plats posés sur vos rivages
ordonnant votre monde

ce jeu de cartes perforées
dont vous dresserez la liste
exacte
tremblant de peur quand l'ordre est inversé

tremblez
l'ordre n'est pas notre langage
nous dormons sur la terre ignorés
nos corps faits en berceaux par les têtes amies
protégées
par des bras millénaires

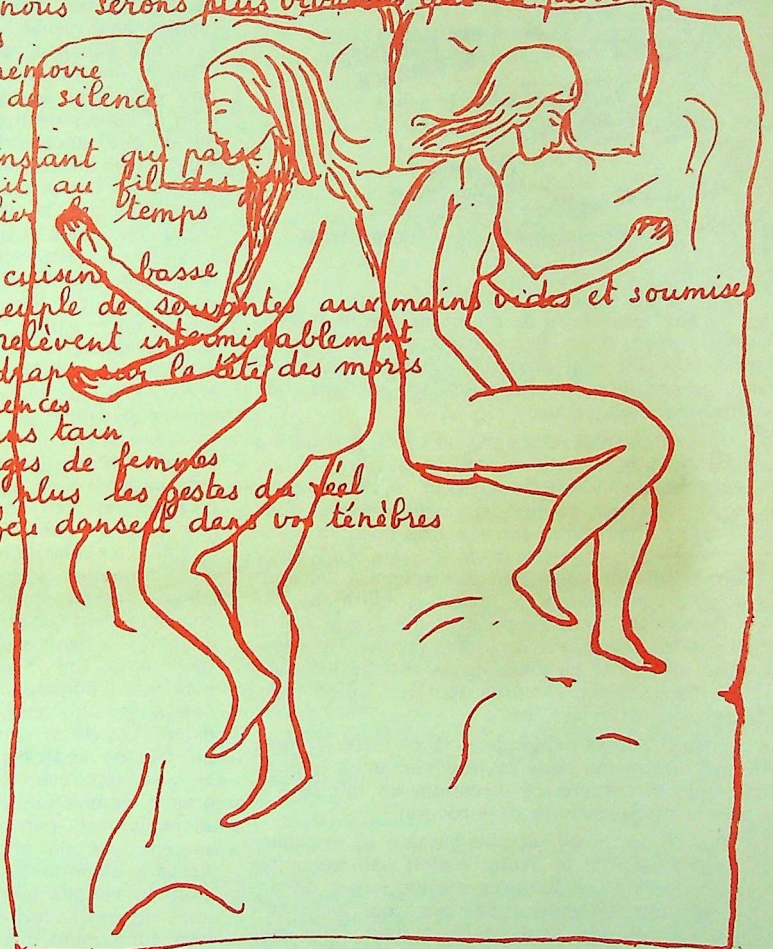
ne nous réveillez pas
car nous serons plus vivantes que la pierre

ne me réveillez pas
moi qui suis la mémoire
des voix endormies de silence

tendre chanson
tissée de chaque instant qui passe
le noeud qu'on fait au fil des jours
pour ne pas oublier le temps
et le café

fumant dans la cuisine basse
un peuple de servantes aux mains vides et soumises
qui relèvent interminablement
les draps sur la tête des morts

a pour ces apparences
et les miroirs sans tain
que sont les visages de femmes
l'image ne fait plus les gestes du réel
les voteuses de feu dansent dans vos ténèbres
impunément.



Quelle lesbienne n'a jamais reçu de plaintes et même de sermones de la part d'une concierge ne supportant pas les amours saphiques ? (ou plutôt, qui connaît une concierge protégeant à l'encontre des flics les amours féminines ?...)

Quelle lesbienne ne s'est jamais fait casser la gueule (ou manquer de se la faire casser) parce qu'elle se promenait de façon un peu trop tendre avec une amie.

Etc... la liste serait trop longue.

Mais déjà je vous entends crier à la **PROVOCATION**.

Eh bien je ne suis pas de ces homosexuelles honteuses qui sitôt sorties de leur alcôves reprennent leur uniforme de « **femmes prêtes à la consommation masculine** — pas trop gouine — et très comme il faut ».

Je suis **toujours** lesbienne, dans la rue, dans le métro, dans les cafés en sachant que je risque perpétuellement de me faire agresser.

Là encore je n'ai pas le choix.

Je suis lesbienne et vous ne pouvez pas me demander de me nier.

Quand je me fais traiter de gouine dans la rue je ne fais que m'affirmer en affirmant une homosexualité féminine qui existe et que justement toute la politique du pouvoir **hétéro-flic-masculin** ne cherche qu'à nier de la façon qu'il continue à nier les femmes.

Si c'est cela que vous appelez provocation !

Alors j'appelle à la provocation !

et je vous prévient même mes sœurs qu'en tant que femmes luttant pour notre libération, c'est-à-dire nous affirmant face à un pouvoir qui nous nie.

Nous sommes toutes et nous avons raison d'être PROVOCANTES !

J'EXISTE en tant que **LESBIENNE** à chaque moment de ma vie et j'en ai marre ! qu'on me crache dessus, qu'on m'agresse, qu'on me ridiculise, et qu'on me force à avoir honte d'aimer les femmes et qu'on essaie de me cacher !

Car voilà ce que serait faire le jeu du système patriarcal que de nous cacher, Lesbiennes mes sœurs. Car en fin de compte c'est bien tout ce qu'on nous demande. Et c'est vrai que si nous savons être bien sages, pas trop bruyantes, pas trop visibles, ne pas parler de nous trop fort, on nous octroie la permission de nous divertir **entre femmes !**

Comme cela tout le monde sera content et surtout, rien ne sera bousculé.

Or moi, le **seul choix politique** que j'ai fait c'est justement celui de m'affirmer en **provocant** (puisque d'aucuns prétendent être choqués...) face à un système qui me nie, qui me fait taire, et tend à me détruire.

PARTOUT, en **PERMANENCE**, je veux crier « Je suis Lesbienne ! Je suis gouine ! »

Signé : Je... Gouine rouge.

MECANISME DE DEGENERESCENCE

"L'INDIVIDUALISME" ET LA "MORALE REVOLUTIONNAIRE"

Le terme « individualisme » comporte présentement et à haute dose la connotation « concurrence - compétition - exclusion des autres - arrivisme - lutte au couteau - bref jungle ». C'est l'acceptation de l'idéologie dominante.

La morale bolchévique, dite aussi ou devenue morale révolutionnaire, dans un élan généreux répond : à bas l'individu.

Elan généreux et parfaitement irréflecti, ainsi que parfaitement abstrait, durant lequel s'exécute un glissement sémantique inaperçu : de la définition locale/temporelle à la définition de nature et essence, fixée — voire : de la connotation au sens total. C'est des choses qui arrivent souvent dans le présent discours politique, et sont causes d'absurdités colossales, et confusions profondes.

Le processus de cette pensée est : 1. dans le système capitalo-etc la bête de jungle est privilégiée - 2. l'individu est une bête de jungle - 3. à bas l'individu et donc vive le collectif, son contraire.

Ainsi sont acceptées docilement, et fondées en nature, les données du système : et on y répond aveuglément en les mettant la tête en bas - les mêmes données, laissées telles quelles. La morale dite révolutionnaire, dans son état actuel, est aussi fixée, statique, que la morale bourgeoise dont elle a hérité et accepté passivement, le mode de penser.

C'est comme ça qu'on arrive dans une moralité abstraite, si éloignée de la réalité des êtres que celle-ci ne rejoint pas ; reste en arrière, (croit-elle), plaintive, honteuse de soi, etc. en chaîne on est culpabilisé et dès lors on vit tendu et raidi avec un énorme malaise intérieur.

Cette tension produit une sur-affirmation de la morale abstraite, qui joue comme un nouveau sur-moi — sur-affirmation destinée à se renforcer et rassurer, et dont la forte pression rejailit sur les autres sous forme souvent de terrorisme, et les culpabilise, ect, etc. en chaîne. Plus la croyance est fragile plus on a soif de l'adhésion des autres. Ce truc-là conduit à une culpabilité mutuelle et généralisée qui entre autres effets nocifs, paralyse dès le départ toute créativité.

Cachée sous ce super-honorable masque, la vérité c'est que « l'individu » ne veut pas s'écraser. Il sent bien qu'il ne peut ni ne veut ni même ne doit, qu'il n'est pas cet épouvantail, ce criminel salaud. Pas seulement ça.

L'individu n'est bête de jungle que dans l'acceptation limitée, et dictée par ses intérêts propres, du système de pensée dominant.

Hors cette « pensée-là » (cette dictée-là plutôt), il est aussi, l'individu, la personne, l'être, quelque chose qui aime, accepte les autres, veut aller vers eux et non contre. L'individu est potentiellement plein de choses. Ce n'est pas une essence fixée, définie une fois pour toutes. (La pensée d'un système dominant est toujours fixante, parce qu'elle veut le statu quo, c'est son intérêt). L'individu lui est mouvant, il peut bouger, c'est en balance. C'est souple.

Et, si le système fondé sur la concurrence éveille, et privilégie fortement la bête de jungle, une formation de lutte d'opprimés contre ce système privilégie, dans chaque individu opprimé, les autres instances et possibilités, restées sans emploi et peut-être atrophiées dans le monde présent, et les éveille très vivement.

C'est un constat que nous avons toutes fait. Nous avons toutes ressenti cet éveil brusque de potentialités enfouies et nous avons basculé. Tous nos individus s'aimaient et se voulaient du bien, et non de la concurrence. Ils bougeaient, ils étaient devenus mobiles, et fort différents de la définition sous l'oppression de laquelle on nous avait fait vivre jusque-là. On se remettait en mouvement à l'intérieur. La bête de jungle n'était plus dominante là-dedans.

Ces individus-là, leur somme est la véritable supra-individualité.

Une supra-individualité abstraite posée a priori, écrasant niant a priori l'individu (condamné comme bête de jungle), n'en contient en fin de compte aucun, ne contient personne. Ne contient rien. Que son mot. Que son discours. C'est ce qui apparaît à l'usage, à l'expérience réelle de la vie, a posteriori. Tout au plus parvient-elle à con-

tenir, cruel retour des choses, un seul individu, incarnant dans sa personne l'idée de supra-individualité.

L'individu possible contient aussi son propre dépassement — et non pas lorsqu'il est écrasé et nié, mais lorsqu'il se déploie le plus largement possible. Pas sous le fouet d'un idéal propose-imposé jusqu'auquel il doit se hausser, et extérieur, mais sous l'impulsion intérieure de son seul désir, qui le dépasse.

Vive d'individu possible.

**RENCONTRE EUROPEENNE DES FEMMES
A LA GRIERE - LA TRANCHE-SUR-MER (85)
DU 25 JUIN AU 2 JUILLET 1972**

Thème de la Rencontre : Essayer de repérer l'originalité des mouvements en Europe en reprenant les thèmes de travail abordés dans les groupes de travail et dans notre pratique quotidienne.

Informations pratiques :

Lieu : A la Grière - La Tranche-sur-Mer, Vendée (85). Demander Colonie de vacances de la Ville de Niort. Apporter son duvet.

Enfants : Il est évident qu'on peut amener les enfants.

Le déroulement et le travail de la rencontre seront décidés par nous toutes sur place (y compris la prise en charge des enfants). La rencontre n'est pas mixte.

Adresser le courrier concernant la rencontre à : Fanny Gimborg, Poste Restante, Paris 121.

sale texte écrit par une salete sale texte écrit par une salete sale texte écrit par une salete

sale juif sale avare sale hippie sale drogué
 Sale nègre sale bon à rien sale prolo sale fréviste
 Sale arabe sale bon à tout sale chomeur sale creve la flum
 Sale indien sale fainéant sale cul terreux sale pdsilleux
 Sale jaune sale fourbe sale provincial sale paumé
 sale viet sale barbare sale fauchiste sale évotte
 sale juif oriental sale sale sale jeune sale voyou
 sale mexicain sale clohoul sale pede sale enfilé
 sale brun sale inferieur sale enfile effemine sale moride
 sale portugais sale manque On doit sale tante sale tantourze
 sale ex de savonner de baignoire sale nuier, sale
 bohémien font rares. les gens propres se caroline sale
 sale auriez-vous ou qu'il y F.H.A.R. sale
 palosti- eut tant de gens sales et enfant sale
 nien tant de gens sales de boysu sale
 sale surroit prêts à urogne sale
 enille noire qu'il y a toi putain sale
 sale 343 jours plus sales sale avortie
 sale salope sale mouvement de sale petite puaille
 sale supragette sale emmerdeuse sale féministe sale
 sale bay bleu sale intellectuelle, sale homasse, sale oiraso, sale
 sale mijeu, sale arrojante, sale pimbeche, sale reveche
 sale sexe sale trou, sale mal baissé, sale lente a
 ; air, sale powerse, sale chatte en chaleur sale frifide
 sale jone, sale boudin sale sac d'or sale Bobonne
 sale vraie femme, sale fausse femme, sale marjeuse d'homme
 Et toi la pire, la d'année, la sale sale
 ultra sale gouine, sale les bienne, sale saphiste
 sale pittoresque accidentée, sale gousse, sale goudou, sale powerse
 sale quotidienne sale suceuse sale sale

sale texte écrit par une salete sale texte écrit par une salete sale texte écrit par une salete

(communiqués)

INEDIT. EXTRAIT DU JOURNAL OFFICIEL.

La société au capital très limité « Aime Elle Elf » propose à ses actionnaires, exclusivement féminines, de travailler moins et gagner plus en supprimant le lancinant problème exploitant-exploité : On capitalisera avec ardeur les unes sur les autres, jusqu'à épuisement des ressources des différents membres.

Nous nous opposons à toute entrave à l'expression de la Pensée de M. Larteguy (Jean)*.

Nous exigeons qu'il passe aussi souvent que possible sur les chaînes officielles de l'Etat français, et que la plus grande publicité soit faite à ses interventions, bien représentatives de l'homme moyen.

Libération des femmes (Groupe pour la Défense de Jean Larteguy)

* Auteur de « lettre ouverte aux bonnes femmes », etc.



LA VIE AVEC UN ANTITRAVAILLEUR

Tous les antitraitailleurs* n'ont pas les mêmes occupations, bien sûr ; certains n'en ont pas du tout ; d'autres sont beaucoup plus affairés qu'un PDG, courent à droite, courent à gauche pour contacter tel ou tel type et assurer d'une façon quelconque leur survie ; et puis tous les autres qui... que... ; bref, ça me fait chier d'énumérer.

Quelques types, épris avant tout d'efficacité, ont choisi la confortable situation de maquereau, qui cumule le loisir et un revenu assez stable. Position discutable, mais, disons, franche. La masse des glandeurs agit avec plus de discrétion et peut-être plus de cynisme.

AH, MA FILLE

La première catégorie de glandeurs, les purs et durs, ceux qui ne font RIEN, trouve généralement leurs victimes parmi les femmes avides d'affection, privées jusqu'ici de la réconfortante tendresse du mâle. Toutefois, pour s'attacher cet oiseau de moins en moins rare, elles doivent remplir certaines conditions :

1°. Tout d'abord, travailler ou avoir des rentrées d'argent régulières, par tout autre moyen (ce qui devient assez difficile). En effet, le glandeur intégral doit lui aussi survivre, la pique, les chèques volés, les casses, les combines ne résolvant pas tout malgré ce qu'il affirme en principe. Or, la femme est là pour ça.

2°. La conséquence logique : elle possède :

- un appartement (dans les villes, la glande s'avère de plus en plus risquée)
- une salle de bains
- un frigo, plein de préférence
- un grand lit
- une télé (facultative)
- une sono et des disques chouettes (au goût du jeune homme)
- un téléphone, très utile pour les contacts avec l'extérieur
- une bagnole, parce que la route, c'est dépassé, on laissera ça aux minets du XVI°.

La femme rêvée est par conséquent la fille « moderne » (au sens de « Elle »), indépendante économiquement, et « cool » tout de même.

Si vous vous sentez une vocation pour ce genre de secourisme, il ne faut pas hésiter, il n'y a aucun risque : ce type de glandeur est en général doux, même défoncé, un peu passif (juste ce qu'il faut) inoffensif. Il ronronne au coin du feu, attend patiemment votre retour du boulot ; comme un petit chien affectueux, quand vous rentrez de vos huit heures, il vous saute dessus ; demande si vous avez pensé à rapporter quelque chose à bouffer, peut-être a-t-il un cadeau pour vous : livre sur ce délicat problème de la libération de la femme, piqué chez Maspéro ou disque de l'une de vos idoles, Mick Jagger ou Julien Clerc, etc...

AVANTAGES du glandeur intégral : assez économique (en tous cas plus que le gigolo classique, puisqu'il est censé refuser la consommation), il a pour principal intérêt de peupler votre appartement trop vide. Il remplace donc le chien d'intérieur, lui est préférable même, car il mange de tout, il est inutile de le sortir pour lui faire faire ses besoins et est, bien entendu, en principe, plus baisable.

INCONVENIENTS : sa conversation est rare et vite lassante, il ne fait jamais le ménage, aère peu les pièces, utilise beaucoup le téléphone, risque de disparaître sans laisser d'adresse et en se servant avant de partir ; enfin, on est toujours à la merci d'une « sœur » ayant un appartement plus grand, mieux situé, plus clair, etc...

OU

La deuxième catégorie d'anti-traitailleurs est nettement plus complexe ; je les qualifierai essentiellement d'anti-traitailleurs-traitailleurs avec une variante (les deux genres pouvant coexister chez le même individu), l'anti-traitailleur-commisvoyageur-de-la-révolution-à-tendance-migratrice). Il s'agit en quelque sorte de la version moderne de l'artiste, bouillant créateur de l'insurrection ; Préoccupé, plongé dans le doute puis illuminé par la brusque certitude du génie, il vit au rythme de ses idées et de ses actes, les premières l'emportant souvent sur les secondes, hélas, et malgré ce qu'il proclame. Pour lui, la Femme, divine esclave, doit remplir à peu près les mêmes conditions matérielles que pour le glandeur intégral, avec moins de rigidité toutefois. L'A.T.T. exige beaucoup de la femme elle-même. Elle doit :

- écouter ce qu'il dit
- lire ce qu'il écrit
- apprécier ce qu'il fait.

Cependant, ne peut-on, sur certains plans, rapprocher l'attitude de l'A.T.T. à l'égard de la femme, de celle du PDG, ou du commerçant ?

Pour lui, comme pour eux, elle est dans le meilleur des cas :

- une secrétaire
- une disciple
- une associée

Or les mecs sont en train de se « libérer », d'une certaine façon tout au moins car cela les emprisonne souvent autrement, par le refus du travail. D'où la multiplicité de ces couples « socialement » mixtes. L'anti-traitailleur et la travailleuse opèrent un subtil renversement dialectique (?) de l'ancienne, et encore courante, il est vrai, relation travailleur/non travailleuse. Mais toute la différence est là, aussi : non-traitailleuse ne signifiait pas anti-traitailleuse ; il n'y avait la plupart du temps ni refus conscient ni dépassement mais une simple soumission à une situation donnée.

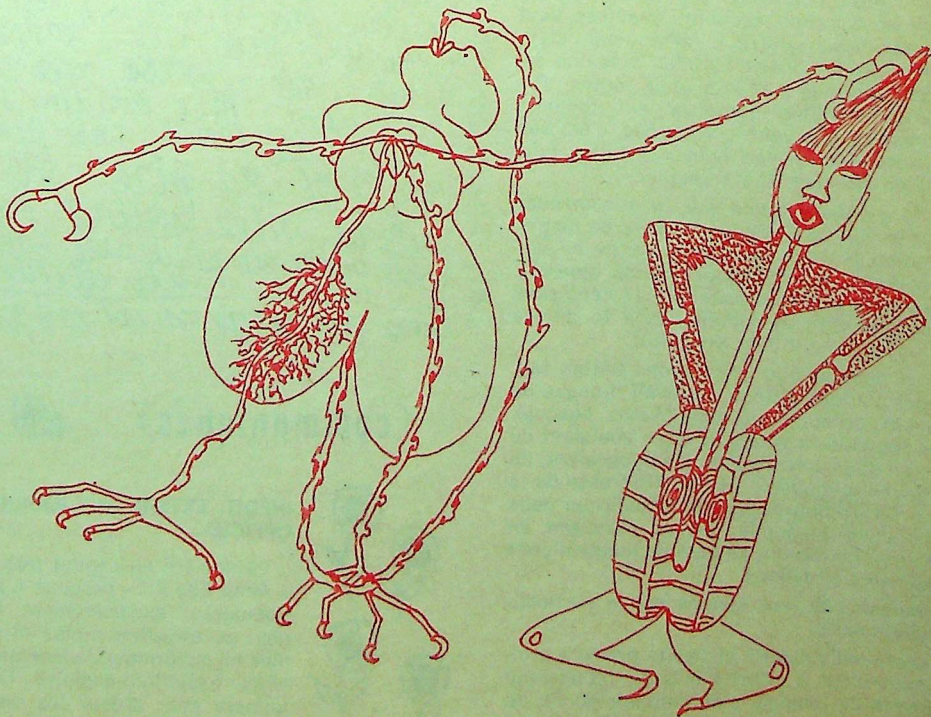
C'est dans cette mesure seulement que le travail (et encore, pas n'importe lequel, huit heures d'usine ou de bureau n'ayant jamais libéré personne), dans cette mesure donc, qu'il peut constituer une évolution pour la femme.

C'EST PAS SI FACILE

Elle doit aussi jouer le rôle d'infirmière en cas de matraquage, de couturière après une bagarre, rejoignant là le dur labeur de la femme de militant qui a tout de même le droit de tenir le pot de colle ou la banderole (si quelqu'un garde le petit...) de temps en temps. En gros, c'est le repos du guerrier : quand le révolutionnaire, harassé par une journée et parfois, une nuit, de luttes diverses rentre enfin au foyer, il faut bien le bichonner, le cher petit, pour le consoler d'être toujours minoritaire et incompris.

Mais la vraie solution elle n'est ni dans le travail unique de l'homme, ni celui de la femme, mais dans une véritable rotation des tâches, et pour la « profession » et pour les besognes ménagères. Il faut refuser l'exploitation traditionnelle de la femme, mais aussi sa forme plus « moderne », qui en lui accordant une pseudo-liberté, permet un peu trop facilement aux glandeurs en tout genre de se libérer sur son dos...

DE SE LIBERER !



LE TORCHON BRULE PAR LES DEUX BOUTS

Les problèmes des femmes s'appellent: peur d'être seules, peur de vieillir, peur de grossir, peur d'enlaidir, peur de n'être plus aimées, peur d'être trompées. Les problèmes des hommes s'appellent: défense de la civilisation, lutte contre l'injustice sociale, combat pour la liberté, croisade contre le racisme, action pour la maîtrise des mécanismes économiques. Les femmes ont mal à l'âme. Les hommes ont mal au monde...



POUR VOUS MESSIEURS

QUELQUES PETITES CHOSES QUE JE SAIS DE MOI

« DES » mecs du « MLH »

Plein le cul, on en a, de se croire obligés de bander tout le temps, comme on en a plein le cul de DEVOIR toujours « prendre » l'initiative dans le rapport sexuel.

On nous raconte que l'AMOUR est merveilleux, et notre réalité, c'est des rapports de possession, de fric, de concurrence.

A bas la dictature de l'orgasme/éjaculation/prise-de-pouvoir.

Dans ma « famille », je ne peux qu'être acculé au rôle de flic/père et de mari/mec.

Au fond, on ne jouit pas tellement, dans notre peau de mec, pas du tout, à la limite, alors, à quoi ça sert d'être un mec ?

DES femmes, dans notre propre vie, nous renvoient à une certaine image de mec qui les opprime. On commence par en prendre plein la gueule, et puis on ressent le besoin de rencontrer d'autres mecs, comme nous. On leur parle de ce qui nous arrive, ils nous parlent de ce qui leur arrive, et tout ça nous semble petit à petit de moins en moins particulier.

Le plaisir bidon du bout de mon pénis m'a fait oublier que j'avais un corps, que j'aimerais bien redécouvrir.

Mec, je crois en mon pénis-tout-puissant, je m'éloigne des femmes.

Mec, je crois en mon autorité-naturelle, je m'éloignent des enfants.

Mec, je crois en mon pouvoir, je m'éloigne des hommes.

Je suis seul.

Avant, je faisais aller. Après, les nanas m'ont désigné comme un sale mec. D'abord, j'ai cru que j'étais un salaud. Ensuite je me suis aperçu que j'étais malheureux. J'ai cru que j'étais un salaud-malheureux-tout-seul. Et puis y en a eu d'autres comme moi. On est des mecs un peu moins malheureux, plus tout à fait seuls.

Peut-être qu'enfin, un jour, on ne sera plus salauds, ni plus mecs, ni plus malheureux.

Notre problème c'est qu'on est des mecs. On est superbes, on est fantastiques, puissants et tout... On domine quoi !

L'important c'est pas de jouir non ? c'est qu'on nous dise qu'on bande comme des vrais mecs.

Mais aussi le MLF, il m'aura appris quelque chose, dans la pratique : c'est qu'on ne se bat jamais vraiment que pour sa peau. C'est quand elle m'a attaqué plus seulement théoriquement, là encore, j'étais d'accord, mais directement, dans mes privilèges de ma vie privée, que ça a démarré. Les grandes causes, ras le bol. En dernière analyse, c'est toujours de sa propre peau qu'on part, c'est bidon autrement. Depuis, j'y suis qu'un mal, dans ma peau. La révolution, faut que ça m'aide à vivre, plus, mieux.

A SUIVRE, PLUS TARD, AILLEURS, AUTREMENT...

(Y'a pas de MLH, avec ou sans guillemets. Y'a qu'un/petit/mouvement de mecs qui cherchent à moins se faire chier, qui croient plus que la révolution ça passe ailleurs qu'en eux, qui supportent plus le rôle de mec qu'on leur fait jouer et qu'ils ont accepté de jouer, comme des cons, qui évoluent ensemble, et qui...)

Ecrire: MLF FMA BP 370, 75625 Paris Cédex 13.

Bonjour mes mignons ! Mais c'est juin, tiens au fait, vous existez et il est temps de s'adresser à vous en tant qu'individus modernes, libres et responsables.

Effectivement, un grand problème se trouve maintenant au faite de l'actualité : l'ETE approche ! le soleil, la mer, les naïades superbes et bronzées ravissant vos sens variés.

Il s'agit donc d'être lucide et de regarder les choses en face. Une petite revue des derniers « trucs », créations et nouveautés conçus spécialement pour vos futurs succès vous permettra sans doute de faire le point par rapport à ce que sera, à ce que devra être l'homme de l'été 72. Vous êtes tous concernés messieurs, soyez attentifs s'il vous plaît.

Consignes générales

Oui, prenez garde messieurs, cet été la mode est à la SANTE. Il faut de l'athlète, vous n'êtes plus des bébés, au diable minets rachats, scoliosés, rabougris, ratatinés, atrophiés et half a portion. Finis les sacs à os, les tubars, le style intellectuel douteux, fini les carrures qui n'en ont plus guère que le nom, les pieds palmés et les biceps concaves. Il faut au grand soleil de l'été faire SAIN, respirer la santé, la simplicité et la joie de vivre.

Vous êtes maigre comme une bicyclette ? Qu'importe, on vous aimera pour votre personnalité. Arrangez-vous pour, à chaque fois qu'on vous regarde, croquer une belle pomme avec insolence, les yeux brillants (très important) et un air de gourmandise avide et enfantin qui les fera toutes fondre...

N.B. Pour avoir les yeux brillants, un « truc » fort simple, commode, naturel et SAIN : deux gouttes de citron frais non traité dans chaque œil, toutes les 2 h 30.

Soyez cet été l'homme qu'on a envie de mordre à belles dents. Peut-être pensez-vous manquer de dispositions naturelles pour le devenir ? C'EST FAUX ! Cet été chaque homme pourra être ce fruit (défendu hi ! hi !) **car même si vous n'êtes pas, l'essentiel c'est de paraître.**

Cet été vous aurez l'air puissant. Pour vous y aider : les nouvelles chemises à rayures en largeur. Surtout jetez, jetez, les horribles et vulgaires rayures en longueur de l'année dernière, elles maigrissent d'une façon inouïe.

Attention, la chemise de l'été se porte ouverte jusqu'au 3^e bouton, détail capital pour ne pas déclencher l'hilarité. Elles laisseront pudiquement certes, mais sans aucune équivoque, apparaître un torse sain et doucement velu. Bien sûr il vous faut absolument des poils. Vous n'êtes plus des bébés. La bonne proportion est de 4 au cm². Désaïpaïssissement à l'électricité si vous n'êtes qu'un tronc moussu (2 000 F). Ou, si vous êtes aussi lisse qu'une feuille de papier non utilisée, deux possibilités s'offrent à vous :

- implantation de poils synthétiques (17 coloris à votre disposition, 30 F par poil),
- plastrons poilus auto-collants indécélables et faits sur mesure.

Entretien : comme pour la barbe : shampoing à l'huile de ricin. Pour les mains, fermes, musclées, nerveuses, soyez Kitch. Un ongle long et enduit de cambouis ou autre substance prouvant votre savoir faire, un court et manucuré prouvant votre délicatesse et habileté à...

En ce qui concerne les odeurs, attention ! ne confondez pas le naturel, la santé, avec le laissez-aller : vous n'êtes plus des bébés, il est ex-sez-aller, jusqu'à l'été prochain du moins, que vous négligiez de prêter attention à ces disgracieuses auréoles qui « les » éloigne infailliblement de nous. N'omettez surtout pas de combattre l'inouï. Soutenez relent des saignées de coudes. Peu de femmes ont eu le courage de dire à leur mari : « c'est ça qui m'éloigne de toi ».

Les pieds, fléau national français, ont maintenant leur dentifrice, brossez-les matin et soir. Pour les grosses chaleurs ou espadrilles sur le retour, utilisez la bombe super-active au poireau vert. Revivez alors, délivrés de cette angoisse.

Et puis... et puis... il y a ces deux endroits dont on ne parle jamais. N'en parlons pas, c'est entendu, mais ATTENTION ! si vous avez scrupuleusement suivi mes conseils et qu'« elle » ne vous grignote pas au troisième slow, vous êtes alors sûr que c'est de là que ça vient. Il est indispensable que vous y pensez tous les matins, mais que vous portiez en permanence sur vous un atomiseur petit modèle qui vous permettra de faire les raccords indispensables au cours de la journée.

Nous avons demandé à 100 hommes de tester pour nous un certain nombre de déodorants. 86 nous ont dit que depuis qu'ils utilisaient « Sprayme-out » aux essences de mangues des tropiques, eh bien ! ça allait nettement mieux. Prix du grand modèle (avantageux et que vous pourriez partager entre amis) : 150 F dans toutes les bonnes pharmacies.



D'autre part, les pantalons se porteront amples pour laisser toute liberté à vos jambes et fessiers sains. Petits inconvénients : votre virilité ne sera plus aussi évidente que dans un jean bien collant. N'ayez crainte, vous y remédieriez bien en portant soit pour une somme modeste les slips petits bateaux car ils vous feront de grands mâts, soit la merveilleuse et ingénieuse invention de la saison : le « soutien-gone » pratique, invisible et qui ne se repasse pas. Le « soutien-gone » relève et étoffe divinement les organes affaissés et met en valeur tous les autres ; et si sa coupe est galbée c'est parce qu'un testicule c'est ovale ! voilà !

Votre femme sera peut-être surprise et vaguement réticente au début, mais ne l'écoutez pas et faites-lui subtilement remarquer que si elle réproouve votre changement, en revanche elle se retourne, elle, sur les mâles SAINS. N'oubliez pas ce mot clé, qu'il soit désormais présent tous les jours à votre esprit et nous vous retrouverons bientôt pour de nouvelles aventures.

Et puis nous ne pouvons terminer cet article sans faire mention de celles à qui vous devez plaire. Attention, du tact, de la délicatesse, pas de brusquerie. Il paraît que beaucoup sont frigidés. Mais, c'est bien connu, il n'existe pas de frigidés, il n'y a que des maladroités. Vous, Monsieur, soyez celui qui leur fera enfin comprendre, progressivement et en douceur, que cette fameuse jouissance suprême, c'est tout simplement vous faire jouir, vous Monsieur, le héros de cet été.

Je voudrais profiter de la position privilégiée qui m'est offerte aujourd'hui pour vous faire penser à la signification de ma présence au banc du jury de votre thèse.

Je me suis évertuée à constituer pour vous ce jury de choix et je devrais maintenant être fière de siéger parmi les membres les plus éminents de la Faculté. Mais voilà, l'analyse de la situation m'incite, au contraire, à en percevoir le caractère insolite, je devrais dire : l'aspect lamentable.

VOUS : candidate-élève-prévenue-jugée,
MOI : membre du jury invitée-patronne.



Intervention entendue récemment au cours d'une soutenance de thèse à la Faculté des Sciences.

Vous y reconnaîtrez certainement des lambeaux de phrases piqués dans une interview accordée par notre Mouvement à Minnie Grégoire. Comme quoi

- 1) les universitaires et les femmes de la recherche scientifique écoutent les émissions qui les intéressent,
- 2) la révolte des femmes s'exprime partout de la même façon.

Est-ce un malentendu? Non, bien entendu, mais une simple acceptation de votre part, comme de la mienne, d'entrer dans le jeu de ce que la plupart d'entre nous réprovent et qui est la société archaïque dans laquelle nous sommes un engrenage.

Comment avons-nous pu nous mettre dans de tels draps? En effet, tout le monde sait depuis longtemps qu'on pourrait très bien se passer de thèse pour arriver à vivre, même et surtout en faisant des « découvertes » intéressantes. Cependant, bien que tous soient d'accord sur ce sujet et qu'on sache de façon unanime que le temps passé à accomplir cet exploit (et à tenter de le faire apprécier par un jury qui n'en peut mais et cherche le plus souvent à minimiser l'ampleur des résultats) soit à jamais perdu pour tout le monde, la mode des thèses se perpétue au fil des ans.

Si je parle de temps perdu — c'est un euphémisme —. Votre thèse comme celle de tous les chercheurs (je devrais dire comme celle de tous les travailleurs scientifiques) vous a considérablement aliénée puisque vous avez dû rester vigilante et vous tenir au fait des derniers cris de la spécialité pendant de longues années, c'est-à-dire y consacrer tout votre temps, du matin au soir et même au-delà puisque vous en avez parfois rêvé.

Pendant ce temps, évidemment, impossible de penser à quoi que ce soit d'autre et, notamment, aux problèmes essentiels de notre société décadente. Plus de temps pour lire et se documenter sur ce qui permettrait de comprendre la portée politique de son propre travail. C'est vraisemblablement la raison majeure qui pousse l'institution dont nous dépendons à refuser opiniâtrement la suppression de ce diplôme pour décider de notre aptitude à la recherche, c'est-à-dire pour nous juger digne d'un salaire décent. Une fois acquise, la terrible habitude du travail forcené permet enfin d'accéder au rôle enviable de pièce rodée de la machinerie scientifique dénuée de toute pensée.

Imaginez ce qui pourrait se passer si tout le temps passé à recopier, corriger, enlever, remettre, brosser, polir, etc... était occupé à faire de la « politique » c'est-à-dire à regarder simplement ce qui se passe en soi et autour de soi, à en saisir le sens et les raisons.

Au lieu de cela, vous vous êtes laissée happer au piège de cette société dans laquelle je me suis compromise moi-même. Il y a 20 ans, cette erreur de jugeotte était admissible tout au moins pour nous, les femmes, afin de prouver au monde et à nous-mêmes que nous existions en tant qu'être humain. Dans notre soif de dignité nous avons été amenées à nous comporter comme les hommes et, de ce fait, nous avons contribué inexorablement à renforcer le système en place.

Or, qu'avons-nous fait nous, femmes-chercheurs, pour œuvrer comme nous en avons l'intention à l'abolition de tout ce que nous cherchions à voir disparaître? Rien, si ce n'est nous compromettre de jour en jour dans ce que vous conviendrez comme moi de nommer (selon une terminologie à la mode très imagée) : dans cette société homosexuelle mâle pensée, mise en place et régie par les hommes, incapable d'empêcher les guerres, incapable de s'opposer à l'utilisation des trouvailles scientifiques pour des fins belliqueuses. Témoins en sont les faits et gestes des femmes, responsables de gouvernements, qui se laissent aller à des actes de la pire violence et exacerbent les caractéristiques spécifiquement mâles sans songer seulement à transgresser les règles que ces derniers leur ont transmises. J'ai moi-même été prise au piège lorsque j'ai eu l'espoir de « faire mieux » en acceptant de diriger un laboratoire, c'est-à-dire en espérant donner une autre signification au travail en commun que nous devions entreprendre.

Or, si j'ai la chance de « penser » maintenant et j'en suis parfaitement consciente, c'est uniquement parce que j'ai pris des galons et que je fais de la recherche par personne interposée. Ne croyez-vous pas qu'il serait grand temps de donner à notre travail un sens politique direct, ne serait-ce qu'en dénonçant continuellement certaines manœuvres telles que l'utilisation des défoliants au Viet-Nam, les conditions sanitaires des ouvriers, la vie dans les prisons, l'existence des asiles psychiatriques, la prescription démentée de chocs insuliques ou tout autre complexité scandaleuse.

Je me tourne vers les femmes qui nous ont fait l'honneur de venir assister à cette soutenance et qui, de près ou de loin, ont trempé dans ce bain de hiérarchie au cours ou au terme d'une longue carrière. Où en sont-elles maintenant et qu'en ont-elles tiré? Pour ma part, j'ai été tentée de me substituer moi-même à l'homme-patron pour humaniser (j'aimerais mieux dire : féminiser) les rapports entre les travailleurs scientifiques et l'Administration; quel leurre puisque je suis transformée en machine à rédiger, utilisée suivant la loi bien connue de l'incompétence maximum.

J'arrête ici ce réquisitoire en espérant que ces quelques réflexions pourront servir aux jeunes et moins jeunes personnalités ici présentes. Femmes de la Recherche Scientifique prenons enfin conscience et cherchons en priorité ce qui fait notre propre originalité. Donnons un sens à chacun de nos gestes sans nous laisser appâter ni piéger par les multiples tentations professionnelles qui ne font que cautionner l'abberration et l'inanité du système en place. Exigeons une transformation radicale de la conception même de la Recherche Scientifique dans le monde.

L'expérience que l'on a de soi colle rarement aux définitions du dictionnaire, mais il se trouve que les dictionnaires reflètent très exactement ce que les gens ont dans la tête quand ils emploient tel mot. C'est leur métier, aux dictionnaires. Quand les gens me perçoivent comme femme, ils me classent implicitement dans une de ces trois catégories de la définition du mot **Femme**.

3. Je ne suis pas **Domestique** dans la mesure où « la vie en famille, à la maison » (re-Robert) ne me concerne pas, et où je ne suis pas « employée pour le service, l'entretien de la maison ou le service matériel intérieur d'un établissement » (re-Robert).

2. Je ne suis pas **Epouse** parce que je n'ai pas besoin du dictionnaire pour savoir que je ne suis pas mariée.

1. Je suis peut-être un « être humain du sexe qui conçoit et met au monde les enfants », mais :

— je n'ai jamais conçu etc...

— je n'ai pas l'intention de concevoir etc... parce que je trouve qu'il y a déjà trop d'enfants sur terre (trop d'êtres humains) malgré la bonne volonté évidente qu'ils mettent à se débarrasser les uns des autres, et surtout trop d'enfants blancs occidentaux bourgeois, futurs oppresseurs des autres et d'eux-mêmes. Et aussi parce que je n'ai pas l'intention de fournir des victimes-bourreaux à la société-vampire dans laquelle je suis née.

— enfin, je ne me suis jamais définie par cette propriété physique que j'avais de concevoir etc... simplement parce que la question a été réglée quand elle s'est posée et je suis passée à des choses pour moi plus passionnantes.

Toutes ces précisions apportées, et puisque la gardienne des Toilettes-Dame me somme de choisir le bon camp, il va bien me falloir reconnaître que je suis une « femelle de l'espèce humaine »! Charmante perspective, parce qu'à **Femelle**, le dictionnaire me renvoie à **Mère** ou à **Féminin**, et **Féminin** signifie « Qui est propre à la femme », et après avoir tourné en rond comme ça un bout de temps entre **Féminité**, **Efféminé**, **Féminisme** (2. « aspects d'un individu mâle qui présente certains caractères du sexe féminin », le 1. on connaît!) j'ai pu attraper quelques conclusions qui passaient par là.

a) que je suis **Innommable** : 1. qui ne peut être nommée, ou 2. trop vile, trop ignoble pour être désignée (voir **Dégoûtant**).

b) qu'un seul mot ne suffira jamais à me résumer, surtout pas le mot **Femme**.

c) que le moins qu'on puisse dire, c'est que cette séparation des êtres humains en femme/homme, femelle/mâle etc... nous jette dans une drôle de confusion linguistique, donc de pensée!

J'ai l'air d'y revenir, mais quand on me demande d'aller aux Toilettes-Dame, de quel sexe s'agit-il, sinon du mien? Et qui vient, de quel droit, programmer mon comportement quotidien en fonction de caractéristiques physiques, dont certaines sont d'ailleurs assez floues en ce qui me concerne, et les autres pas immédiatement visibles? Exiger de quelqu'un qu'il se comporte en fonction de certaines de ses caractéristiques physiques, j'appelle ça du racisme. Du sexisme dans ce cas particulier.

Un mouvement de libération des femmes, ce n'est pas fait pour libérer les femmes, mais pour nous libérer des femmes — domestiques, épouses, êtres humains du sexe qui conçoit, etc...

Résumer les gens à leur sexe, c'est d'autant hypocrite de la part de notre société qu'elle fait tout pour nous éloigner de notre sexe, que l'on soit femme ou homme, et non seulement de notre sexe mais de notre corps tout entier.

LEUR LANGAGE NOUS TRAHIT

Je me dirige vers les toilettes-Dame, quand j'entends la voix angoissée de la gardienne des lieux :

— Monsieur! Monsieur!

Emue d'un tel bouleversement, je me retourne pour la rassurer sur mon sexe, et lui permettre de m'autoriser à rejoindre mon camp. Mon camp, c'est-à-dire le camp des femmes.

FEMME : 1. Etre humain du sexe qui conçoit et met au monde les enfants (sexe féminin); femelle de l'espèce humaine.

2. Epouse.

3. Domestique.

Dictionnaire Robert

(vérifiez si vous ne me croyez pas!)

— Si vous avez le sens du sacrifice.

— Si vous avez le sens de la famille.

— Si vous n'êtes pas homosexuelle. alors vous savez ce que c'est que l'**AMOUR**.

1. Disposition à vouloir le bien d'un autre que soi (Dieu, le prochain, l'humanité, la patrie) et se dévouer à lui.

2. Affection entre les membres d'une famille.

3. Inclination envers une personne d'un autre sexe, le plus souvent à caractère passionnel, fondée sur l'instinct sexuel mais entraînant des comportements variés.

(Dictionnaire Robert)

sexe desincarné

1. SEXE SOCIAL

La chair est triste, hélas,
 et j'ai lu tous les livres (...)
 Stéphane Mallarmé, poète.
 Je crois à la réalité de mes désirs. Mai 68.

J'ai vécu mon enfance enfermée dans des relations où les autres avaient des rôles précis, et agissaient sur moi en fonction de ces rôles. Mon père était un père : c'était lui qui possédait l'argent et le nom. Ma mère possédait ses domestiques, sa fille et son mari à des degrés divers. J'avais des amis avec lesquelles je m'isolais dans l'univers débilisant de la classe. En face, les professeurs. Une amie n'était pas un professeur, ma mère n'était pas mon amie : c'était l'ordre des choses. Une amie n'avait pas de corps, et je n'en avais pas non plus pour elle. Si bien qu'à 16 ans, je n'avais plus avec mon corps que des rapports de santé et d'entretien : toilette, visite médicale, exercices physiques...

Dans la pièce déjà écrite que semblait alors ma vie, il y avait une place vide, un rôle pas encore distribué : celui de l'utilisateur de mon sexe. Il était quelque part dans la tête des gens qui me voyaient grandir, et me formaient à « la vie » !

Tout cela, soigneusement programmé, mis en carte perforée, me menait droit au mariage avec un être de sexe masculin, qui aurait probablement mon âge et serait issu de ma classe sociale. Je présume que je me serais posé moins de questions si tout c'était déroulé dans l'ordre prévu : mais je me suis mise à ne pas jouer le jeu, pour des raisons diverses et souvent mystérieuses.

La première personne avec laquelle mon corps est entré en relation était une femme (ce qu'ils appelaient une jeune fille) qui avait mon âge et était issue de ma classe sociale. Des situations d'injustice comme : devoir se cacher, ne pas danser ensemble quand nous sortions ensemble et surtout, prétendre que nous étions « amies » (une amie n'avait pas de corps et je n'en avais pas non plus pour elle), c'est-à-dire désincornées, distantes et froides, tout cela était en telle contradiction avec ce que nous vivions qu'il ne m'a pas été difficile de me révolter, peut-être à partir de là, contre tout. La programmation de mon corps, de mon esprit, de mon cœur par un ordre social quelconque m'est devenue chaque année plus insupportable. J'ai commencé à mesurer l'étendue des dégâts, déjouer les plans qu'on faisait pour moi. J'ai refusé le modèle proposé sans me rendre compte que j'acceptais un autre modèle tout prêt pour moi, le revers de la médaille qui est encore la médaille, l'envers du décor qui fait encore partie de la pièce : je suis devenue homosexuelle, une femme dont on voulait bien qu'elle aime les femmes, mais pas n'importe quelle femme.

2. SEXE SAVOIR

Je ne savais pas décrire mon sexe ni celui de ma partenaire, mais j'essayais de savoir quel plaisir on obtient par quelles caresses : ce savoir, cette technique, me paraissaient indispensables. C'est un mécanisme difficile à démontrer : il repose sur la croyance que pour que les femmes s'intéressent à moi, il fallait au moins qu'elles présupposent, à me voir, le plaisir que je leur donnerais. Un plaisir plus attentif et véritable (pensais-je) que celui des hommes pour lesquels elles étaient naturellement faites. Même quand la relation était profonde, il y avait en moi cette arrière-pensée que les hommes ont des droits sur celles que j'aime. Je « savais » donc, mais refusais qu'elles me caressent. L'amour, à ce moment-là, c'était quelque chose qui engageait mon corps tout entier, et non un point précis (le sexe, le clitoris) et m'engageait corps et âme plutôt que ce point précis. Il y avait l'amour des hommes qui vous appréhendent comme sexe (vagin), et que j'avais essayé sans plaisir pour me prouver que je n'étais pas anormale. Il y avait l'amour des femmes fait de tout ce qui m'avait manqué : la relation de tendresse, de bien-être auprès de quelqu'un... Là, quand mon sexe intervenait, ce n'était plus en tant qu'objet sollicité, mais comme une sensation diffuse et trouble. Tel était l'amour que je m'autorisais. Le spectacle avait changé mais le théâtre était le même : seulement, c'était moi qui distribuais les rôles.

négligeant totalement le fait qu'aucun sexe de femme... je dis de femme parce que je connais mieux — n'est semblable à un autre, que pas un acte sexuel n'est semblable à un autre, même quand les personnes n'ont pas changé. Lorsque je parlais de sexualité, j'isolais deux (!) personnes dans un lit (!) oubliant leur histoire personnelle, l'esprit qui agit directement sur le corps. Une fois encore, je séparais le corps du reste de moi : il y avait des moments « avant » et des moments « après », et la vie était une sorte d'attente entre ces moments... un temps mort.

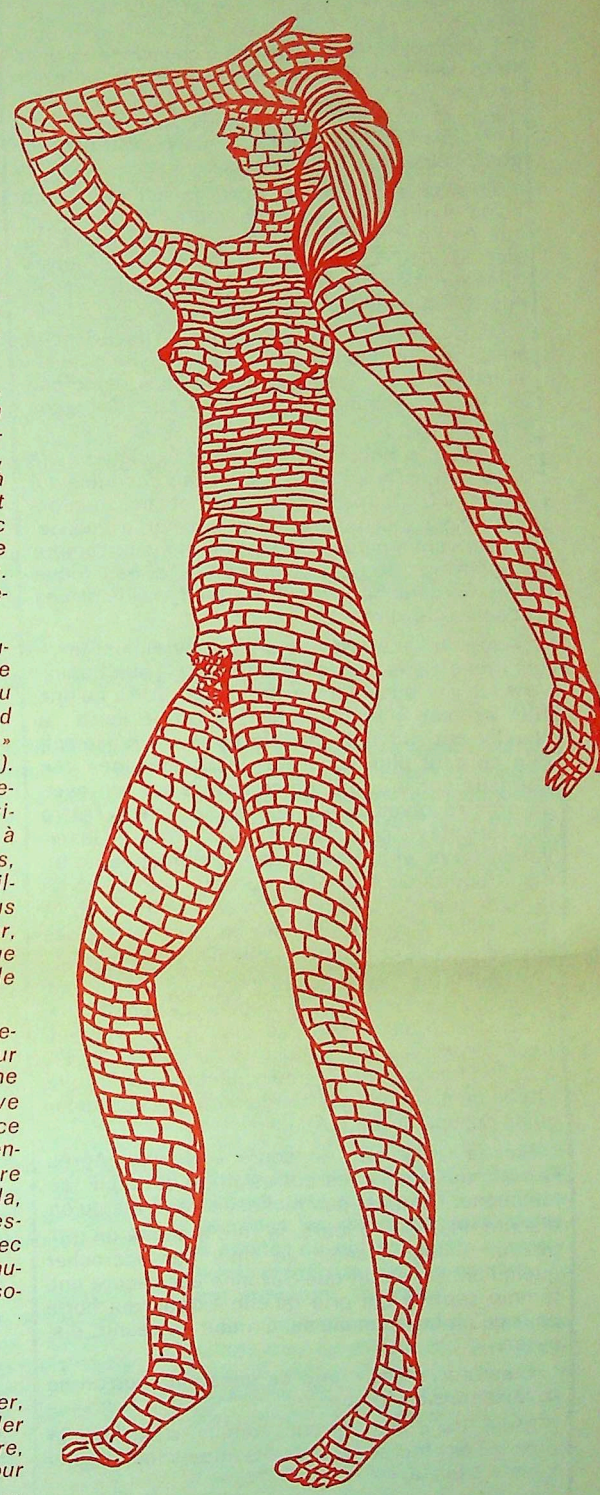
J'ai reconnu l'aliénation sous ses 3 formes, sociale, de savoir et physique, mais je ne m'en suis pas pour autant débarrassée : je l'ai transformée. Et d'abord, je l'ai mise en mouvement, située, pour qu'elle ne soit plus une montagne à soulever. Aujourd'hui, il n'y a plus d'avant et d'après, mais il y a encore les personnes avec qui cela peut avoir lieu et celles avec qui je me l'interdis : il y a encore des femmes et hommes. Il y a encore des lieux de mon corps que je refuse de connaître, d'éprouver.

Dans les bistrot, dans le travail, dans les réunions du Mouvement, on parle de sexe pour ne pas en parler : que la parole soit précise ou qu'elle procède par allusions, elle sous-entend toujours qu'il y a un « ailleurs » où « des choses » se passent entre les gens (entre les jambes ?). Un autre lieu, un autre temps. Outre les vêtements, qui cachent le corps tout entier, nous vivons avec une feuille de vigne permanente à l'endroit du sexe. Etre désincarnés, être robots, nous ne touchons pas ceux avec qui nous travaillons, travaillons rarement avec ceux que nous touchons. Si nous mangeons c'est pour manger, si nous marchons c'est pour marcher. Chaque chose à sa place, à chaque personne son rôle dans notre vie.

Mais lorsque nous faisons l'amour, si nous reconnaissons que ce n'est pas seulement pour apaiser un désir localisé, pas pour l'orgasme mais pour ce qui l'entoure : pour la parole vive de l'autre qui nous atteint enfin, et son silence qui ne nous fait plus peur, pour les corps entiers et proches, et pour chaque parcelle de notre peau et de la sienne. Si nous reconnaissons cela, nous ne pourrions plus laisser notre sexe au vestiaire, ni accepter qu'il y ait tant d'autres avec qui cela n'est pas : nous ne pourrions plus appauvrir les rapports sous prétexte qu'ils sont sociaux, c'est-à-dire collectifs.

3. SEXE PHYSIQUE

A partir d'un certain moment, j'ai su nommer, désigner, décrire le sexe féminin. J'ai pu parler des orgasmes que je commençais à connaître, avec une femme précise, lui dire quand l'amour m'avait plu, et distinguer le plaisir sec et froid... physique... d'un plaisir que je nommais « affectif » parce qu'il m'avait engagée entièrement... corps et cœur, sexe et tête. Cette parole nouvelle, bientôt partagée dans le mouvement des femmes, était sensée m'aider à trouver la recette du plaisir « affectif ». Je me suis prise au piège du rapport clinique sous prétexte de libération,



Petites annonces

Y disent
 Quand on est bien logée
 jeune
 Quand on a un bel enfant
 un beau mari intelligent
 et tout
 Yapadeproblème
 Moi je dis que le problème
 doit être ailleurs
 Puisque problèmes il y a

Après avoir vécu l'état (étonnant) de femme enceinte, on a envie de faire un bouquin là-dessus qui ne soit pas dans cette idéologie de merde.
 ALE.06-13.

Sommes vidées de notre maison. Cherchons pavillon avec jardin. Banlieue Sud.
 ALE.05-13.

Femme du MLF, 3 enfants, cherche d'urgence 3 p. loyer modéré, de préférence dans le 13^e.
 Ecrire Angélique LIXCEZ, 162, av. de Choisy, 13.

Consciousness raising group for English Speaking women starting. Information call DAN.33-07, Chambre 50.

Gens ayant été mariés, restant très bons amis et désireux d'élever ensemble un enfant, souhaitent démarrer très vite dans la banlieue « verdoyante » une communauté MLF-MLH. Ecrire Claude, 3 rue Rottembourg, PARIS 12^e.

Groupe MLF de LYON.
 Local : 33, rue Leynaud, LYON 1^{er}.

alors ? on réprime...

Et pourquoi on n'aurait pas le droit de faire, de temps en temps sa petite apothéose de soi ?

Moi je croyais qu'au M.L.F. on aimait les femmes, qu'on était toutes des sœurs. Mais ce que je trouvais le plus chouette, c'est qu'on répétait qu'on ne se connaissait pas et qu'il fallait apprendre. Et puis on avait compris plein de trucs, par exemple que des siècles d'esclavage ça peut faire de drôles d'effets. Et puis surtout, on avait le droit de faire tout ce qu'on voulait au M.L.F., parce qu'on était des femmes. Comme on ne nous avait jamais appris à nous exprimer, on pouvait inventer n'importe quoi.

Et si on se trompait, ça ne faisait rien parce qu'on était toutes ensemble, toutes des sœurs et que ça peut arriver de se tromper quand on ne sait pas, quand on n'a jamais su... Les autres filles qui s'en étaient mieux tirées, qui savaient mieux, vous aidaient à comprendre.

On disait que le M.L.F. ça devait favoriser la prise de conscience, la prise de parole aussi même s'il y en avait qui pouvaient à peine balbutier. Il ne semblait pas qu'il y ait des langages défendus.

Et puis j'ai fini par m'approcher. Quelquefois je ne comprenais rien du tout. Il y avait des filles qui geulaient vraiment trop fort et qui confondaient tout... Et puis enfin il y a eu Le Plessis. Je suis venue parce que j'avais un vieux compte à régler avec ce genre d'endroits. J'ai pensé que les filles de là-bas et moi, on avait vraiment des choses à se dire.

Après, il y a eu Issy et là c'était vraiment terrible : du coup je suis allée à une A.G., aux Beaux-Arts. Il y a eu plein de brouhaha. Voilà qu'une fille se met à raconter qu'il y a une instit., à Neuilly qui fait une terrible crise de ras-le-bol. Elle ne peut plus supporter les mensonges des journaux sur un petit garçon qui s'est tué avec un gros revolver. Elle a écrit un article, « Lettre aux Tartuffes » ça s'appelle, qu'au Nouvel Observateur on ne veut pas passer, et personne ne lui disait pourquoi. Alors elle va faire une grève de la faim, à partir du mardi d'après, voilà. Elle dit qu'elle aurait pu être la mère du petit... il y a des choses qu'elle a compris celle-là.

« Quelle ne fasse pas la grève de la faim, demain on va occuper le Nouvel Observateur », crient les filles. Il y a pas mal de mouvement, mais c'est « léger » et puis on se calme. On dit que l'on fera ce que l'on aura décidé avec la fille et que ce n'est pas sûr qu'elle soit d'accord pour qu'on occupe la rue d'Aboukir.

Moi le lendemain, je cours à Neuilly. Après j'essaie de joindre les autres filles du M.L.F. au téléphone. Ce n'est pas facile. Je voudrais qu'on discute. Plus que 3 jours, la fille a donné un ultimatum à Jean Daniel. Je finis par accrocher quelqu'un. On se dit que Suzanne est encore une femme captive qui crie qu'elle existe, qui hurle pour qu'on la reconnaisse. On doit se réunir, discuter.

C'est sûr, c'est « hors de question », qu'on ne la laissera pas tomber.

Mais il y a Issy, et puis Neuilly, c'est loin, et puis « c'est fou ce que nous sommes mal organisées »...la...la.

Sans doute, dans le fond, on n'était pas tellement d'accord pour la grève de la faim. Pour ce genre de truc, il faut être tous ensemble, sinon ça agace les pulsions de mort de tout un chacun, on répugne...

Mais un désaccord, ça se formule, ça s'arguement, ça se précise, ça se signifie par d'autres moyens que l'attermoiement et la dérobade.

Maintenant Suzanne est seule, à Neuilly, nuit et jour. Ça fait 3 jours qu'elle ne bouffe que quelques petits morceaux de sucre.

Pas une seule fille avec elle, personne pour l'aider à taper son courrier parce qu'elle se bat presque heure par heure avec Jean Daniel qui commence à céder. Une femme en colère, vous ne connaissez peut-être pas ? et c'est très important ce qu'elle veut publier. Pas une fille pour l'écouter, lui parler. Seulement des coups de téléphone incroyables. On lui parle, maintenant, de « désaccord politique », tautologie, langage de mec... moi je croyais que les filles, des fois, c'était plus malin.

Je croyais qu'au M.L.F. on cherchait, sur les femmes, une vérité perdue, ou peut-être jamais sue, depuis le temps... que c'est par ce que dirait chaque femme, n'importe quelle femme de sa vérité que l'on avait des chances d'y parvenir, parce que c'était la première fois qu'on faisait comme ça.

SŒURS ?

SUR LA GREVE DE LA FAIM D'UNE FEMME DIVORCEE

« Seize jours de grève de la taim valent-ils trois lignes dans votre canard ? » « Non ! » m'avait répondu le journal « Le Figaro ». Et dans Le Torchon Brûlé ? Je pose la question...

Il y a, au sein du M.L.F., des femmes conscientes des problèmes de fond de la condition féminine, solidaires des autres, capables de se représenter une autre expérience que la leur, de soutenir une révolte (pas conformément à une parole effectivement donnée ni à titre de « solidarité féminine - pourquoi pas de charité chrétienne ? — mais au nom du M.L.F.). Mais ce ne sont pas ces femmes qui détiennent le pouvoir de décision, du fric, du baratin ou du sexe. Aux chéfaillons qui ont déguisé des motivations personnelles ou leur incapacité totale à saisir le véritable sens d'une « action sauvage » sous de grands arguments, qui ont manqué d'honnêteté en ne transmettant pas fidèlement le message dont je les avais chargées pour l'A.G., je n'ai rien à apprendre sur la façon dont on défigure ou sabote, consciemment ou objectivement, la révolte d'une femme, qui en appelait à d'autres pour la soutenir. A ces chéfaillons qui ont usé à mon égard des pires arguments réactionnaires (j'étais dingue — mais on m'avait dit qu'au M.L.F. elles l'étaient aussi, alors j'avais pensé que ça me changerait des gens « normaux »), qui ont récité le MEME crédo que les mecs (« Camarade, nous sommes en désaccord avec toi »), clamé la MEME indignation de fausse pucelle que Jean Daniel (mais c'est du chantage !) parce que je demandais un tract pour les femmes divorcées, je ne dois pas d'explications. Il ne s'agit pas ici, entendons-nous bien, de polémique, de règlement de comptes (et tant mieux pour celles qui en ont la force et le temps) mais d'une dernière et sans doute illusoire contribution à une solidarité en laquelle j'ai cru. Mais je dénonce une image de marque dans laquelle, faute de pouvoir récupérer un Mouvement important de la Libération des femmes, on enferme et enlise ce Mouvement, à moins que les femmes préfèrent à l'action sauvage comme à l'analyse politique de leur situation, des communiqués pirates dont on ignore les auteurs ou des airs de guitare et de psychanalyse, sur les voies de garage où on les conduit. Il est apparu évident à quelques-unes d'entre nous que le système qui nous opprime (voire certains partis politiques) ne pouvant récupérer un Mouvement qui les menacent tentent — procédé classique — de le liquider de l'intérieur. Je déplore que cette « conviction intime », à l'occasion de ma grève, n'ait pas été suffisamment vérifiée. Je ne crie pas au complot, je dis que le M.L.F., pour toutes ces raisons, risque d'être en danger. Que les femmes doivent se tenir sur leurs gardes, et au lieu d'écouter le chant des sirènes aller voir sur place les femmes qui crèvent... où qu'elles soient et quelles qu'elles soient. Personnellement, je renonce à importuner le M.L.F. avec mon « obsession du divorce », avec des « problèmes mineurs ou d'élite », ne voulant pas « gommer la dimension politique » de la libération des femmes (je pensais naïvement que le problème du divorce et de la famille n'était pas sans quelque rapport pour le moins troublant avec le système qui nous exploite) et parce que « l'opprimée type accueillie à bras ouvert au M.L.F. », après tout, c'est assez rare ! Nous n'avons pas entrepris la grande croisade du divorce (même si la rébellion contre le mariage en tant que lien économique et restriction sexuelle peut être un levier puissant du mouvement révolutionnaire, et ce n'est pas moi que le dis, c'est le premier Etat Socialiste dans le « Code de la famille soviétique de 1918 »). Nous voulions aider les femmes qui sont dans la merde, et empêcher qu'on « suicide » leurs enfants ! Et nous ne pensons pas que « les droits de ces autres personnes que sont les enfants, et qui ne permettent pas de solution pure (cf. Femmes Mariées, n° 3, du T.B.) soient mieux préservés dans un ménage désuni que dans un ménage séparé (lire Despert pour changer du catéchisme bourgeois). Ce cantique-là c'est du resucé, et ça couvre d'autres motivations. Nous refusons de nous limiter et de nous laisser enfermer en des puritanismes de bon aloi, fussent-ils M.L.F. Et d'en subir l'ostracisme qui, jusqu'ici, a joué à plein (au point de ne pouvoir aller exposer mon problème dans le groupe

des femmes mariées — et à part ça je n'ai rien contre elles — leurs oignons ne sont pas les miens mais ils risquent de se retrouver dans la même casserole) parce que, si j'en crois la réponse qui me fut donnée : « les femmes de notre groupe ne sont pas sensibilisées à ce problème » (et ça, malgré toute mon imagination

je n'aurais pas pu l'inventer). J'espère que les mecs ne les sensibiliseront pas brusquement et que... la nana qui m'a répondu ça au téléphone est revenue de son erreur, dans l'intérêt des autres si elle est convaincue que ce n'est pas le sien. Ce refus de voir, d'entendre, sous les prétextes les plus variés, est une vertu ou un symptôme (du boulot pour Antoinette). Serait-ce que nous posons quelque problème de conscience à nos sœurs, confortablement assises entre deux chaises ?

Mais il y a pire que l'ostracisme : c'est l'opportunisme. On ne renvoie pas les gens à leur solitude pour leur demander ensuite un témoignage, en différé, sur une tribune, après qu'ils aient failli ne plus jamais du tout parler, et au jour et à l'heure H fixés par les autorités. Si on est contre le ras-le-bol, moi je ne suis pas au service d'un parti. Dommage, j'avais des choses marrantes à raconter. Mais dans le tas... un peu plus, un peu moins... Sans compter que tout ça n'est pas perdu. Je regrette en outre sincèrement de ne pouvoir assumer la chronique M.L.F. des femmes divorcées : courrier, secrétariat et conseils utiles... Ce n'était pas là uniquement ce que j'envisageais mais le reste ça ne peut pas se faire avec des rigolottes (et il ne s'agit pas d'une nouvelle grève de la taim) qui vous laisseraient tomber au premier tournant. La confiance perdue... Je ne me suis jamais crue irremplaçable. D'abord. Et ensuite, je n'ai nulle envie de fonctionnariat dans les succursales du P.C. ou mandarins en tous genres de la capitale qui font la cour à leurs vedettes et ignorent les autres. On n'est pas des « suiveuses » quoi ! Faut pas compter sur nous comme sur des boys même si c'est plus facile. Et tant pis si on commet des erreurs. Entre deux sortes d'erreurs : les miennes et celles des autres, je choisis les miennes. Pas celles des petits chefs, qu'ils soient mâles ou femelles. On nous a trop appris à obéir soignant pour ne pas déconner. Laisse-moi rigoler ! Y a qu'à regarder autour de soi.

Je livre en conclusion à vos méditations ce passage d'une lettre reçue pendant ma grève de la faim et écrite par un homme (oui, d'un homme ! car il y a des hommes chouettes comme il y a des femmes cons), ancien ouvrier O.S., ancien résistant (pas de discrimination dans les luttes, je vous prie, n'imites pas ces hommes qui ont une tête à gifles) et vieux militant politique : « J'appartiens à cette minorité ridicule d'hommes de vie passait d'abord et avant tout par la libération de la femme et son émancipation vraie, en dehors du cadre de la famille traditionnelle. Les organisations féminines de lutte m'intéressent et plus particulièrement le M.L.F. Mais les tas de raisons toutes plus mauvaises les unes que les autres qu'elles invoquent pour justifier leur « non-intervention » et manque de soutien à ton action les ramènent à mes yeux au niveau de l'intellect des plus obtus politicars de l'espèce mâle ».

Je dois au M.L.F. le plus grand sentiment de solitude que j'aie jamais connu (parce que quand ça vous vient des mecs, d'abord on a l'entraînement, ensuite on sait bien qu'ils ont encore à faire leur éducation sur certains points) mais je remercie les femmes du M.L.F. allergiques à la parole du « chef » et les hommes qui m'ont apporté leur soutien. Et celles-là et ceux-là ne sont pas des boys-scouts de la « Révolution » des hommes ou de la « Libération » des femmes. On ne fait avancer aucune vérité avec ceux ou celles qui disent « Révolution » ou « Libération », et qui continuent à ne voir que leur nombril, qui disent « nous » et pensent « je », inconscients de leurs privilèges ou de leur chance. Je dis aux femmes que même isolées on ne doit jamais abandonner la lutte. Poursuivons-là. Sous quelque forme que ce soit, pourvu que ce soit la nôtre. Et par tous les moyens.

Une névrosée

PAS SŒURS?

ELLES POSENT BIEN LE PROBLEME...

Nous sommes un petit groupe de mères célibataires au sein du Mouvement, qui avons assisté (d'autres diraient participé...) aux récentes actions de soutien du Plessis et d'Issy-les-Moulineaux.

Nous pensons que du fait de notre situation notre point de vue devrait intéresser nos camarades.

Nous ne contestons pas la nécessité du soutien aux grévistes, nous contestons l'esprit dans lequel ce soutien a été donné.

En effet, le MLF a fonctionné à cette occasion comme un groupe gauchiste ou un parti politique, c'est-à-dire qu'il a fait de cette révolte son cheval de bataille, qu'il l'a utilisé sans se soucier de sa portée profonde.

Il semble que le MLF, au-delà d'une sympathie superficielle et ambiguë, n'ait vu dans cette révolte qu'un moyen d'attaquer la D.A.S.S. et autres organismes gouvernementaux, et qu'un moyen de relancer la campagne pour la liberté de la contraception.

Nous, mères célibataires, avons l'impression d'être les déshéritées du MLF, de même que nous sommes les brebis égarées de l'église et de l'Etat :

— Ainsi il va de soi pour le MLF que nous ne saurions être des victimes de notre ignorance (contraception) et victime de la législation (avortement illégal).

— Il va de soi que pour le MLF une grossesse accidentelle ne peut signifier qu'une maternité subie à contre-cœur.

— Enfin il va de soi pour le MLF qu'une mère célibataire ne peut être qu'une femme séduite et abandonnée.

Nous estimons que cette attitude facile tend à masquer des problèmes fondamentaux, et d'autre part qu'elle constitue, en dépit de louables intentions, un manque de respect à l'égard des mères célibataires et de leurs enfants.

Il nous paraît regrettable que le MLF fasse le jeu de la Société Masculine en considérant que la situation de mère célibataire est une ERREUR, voire un MALHEUR, la divergence se situant seulement à propos de la manière d'éviter cette erreur (chasteté pour l'une, contraception pour l'autre).

Nous sommes sans réserve pour la liberté totale de la contraception et de l'avortement.

• PAR LES FEMMES ET POUR LES FEMMES

Un Centre des femmes est projeté par un groupe issu du Mouvement pour la liberté de l'Avortement. Dans ce Centre, des groupes de réflexion et de discussion nous amèneront à une prise en charge de nous-mêmes.

Ce Centre sera le premier lieu en France où nous prendrons les moyens de rompre notre isolement.

• NOUS FEMMES PRENRONS EN CHARGE NOTRE PROPRE CORPS

A partir d'une réflexion commune sur la sexualité et la maternité et par l'acquisition des pratiques médicales nécessaires.

• NOUS FEMMES PRENRONS EN CHARGE NOS PROBLEMES JURIDIQUES

Nous lutterons ensemble contre les institutions qui nous maintiennent sous la totale dépendance des hommes.

• NOUS (HOMMES ET FEMMES) PRENRONS EN CHARGE COLLECTIVEMENT LES ENFANTS dans des crèches et des écoles parallèles auto-gérées.

• DE TELS CENTRES fonctionnent déjà aux Etats-Unis.

• POUR CREER LE NOTRE, il faut : la collaboration de toutes et l'argent nécessaire pour qu'il fonctionne immédiatement.

DES FEMMES

Compte bancaire :

B.P.C. Catherine GLASMAN n° 313 3742
26, bd Voltaire, PARIS (11°).

DE LA SIGNATURE ET DE L'ANONYMAT

La signature individuelle peut être ambiguë, dans le sens qu'elle peut traduire soit l'envie de quelqu'un de se mettre en avant, soit l'intention d'assumer la responsabilité de ses propres actes ou idées.

L'anonymat peut être aussi ambigu, car il peut traduire soit le dépassement de l'individualisme, soit aussi bien, l'envie de ne pas assumer la responsabilité de ses propres actes ou idées.

Le travail collectif représente le travail de tout un groupe et est traduit par l'existence même de ce groupe et/ou par une pensée ou une orientation communes. Le groupe, face à l'extérieur, doit assumer la responsabilité de son travail collectif et le signer, car c'est le seul moyen par lequel il peut être défini comme un groupe.

L'anonymat ne traduit en aucune façon un travail collectif, il ne traduit rien, mais parfois il peut traduire la pensée d'une SEULE PERSONNE, laquelle, grâce à l'anonymat même, arrive à faire passer sa pensée à elle, comme étant la pensée commune à un groupe ou mieux encore comme appartenant à toute une majorité, à tout un Mouvement.

Ça se passe quand, par ex., dans un journal reconnu par l'extérieur (et aussi par les femmes en général), comme représentatif d'un Mouvement, un groupe ou une tendance quelconque présente ses idées, ses analyses et ses solutions et qu'elles ne sont pas signées, ça fait croire aux lectrices que telles idées et conclusions représentent une pensée homogène, commune et unique à tout le Mouvement.

C'est dans ce sens là, que nous (encore un autre groupe, encore une autre tendance), ne sommes pas d'accord avec l'anonymat, que nous sommes pour la signature qui traduise la responsabilité, soit individuelle, soit collective, dans le Mouvement, dans les différents groupes du Mouvement et, ailleurs.

Signé : X.

SUR LES MECANISMES DE DEGENERESCENCE

. L' ARGENT .

Une trésorerie centrale d'un mouvement (ou toute formation de lutte) pré-suppose que les personnes qui la tiennent ont reçu un mandat du mouvement.

Un mandat pré-suppose un vote.

Un vote pré-suppose que le fonctionnement par vote, et à la majorité, a été adopté. En assemblée générale d'adhérents inscrits. Tout ça suppose une structure de parti.

Ce type de fonctionnement n'a jamais été adopté par les femmes.

En l'absence de mandat, le fonctionnement d'une trésorerie centrale constitue, quelles que soient les plus pures, et même sacrificielles, intentions de ses tenants, une usurpation. C'est un passage de facto au fonctionnement par représentativité, avec un bandeau sur les yeux en plus.

La mise en place de la trésorerie centrale repose sur un arbitraire : entre les « pour » et les « contre » qui s'expriment, des personnes se constituent en arbitres par dévouement), et optent pour les « pour ». Une fois là, il faut prendre sur soi les décisions de l'usage de l'argent.

Qui peut prendre sur soi, sans mandat, et sans stratégie unitaire (pré-établie et adoptée par l'ensemble) de telles décisions ? L'emploi de l'argent à ceci ou cela repose sur la stratégie...

Sinon, ces décisions vont déterminer la stratégie de tout le mouvement. Sans qu'il y ait eu réflexion là-dessus. Le moins qu'on puisse dire c'est que c'est un absolu manque de sérieux, contrairement à l'apparence que donnent les personnes clouées à cette tâche ingrate et s'y ennuyant à mort, dans la peu consolante illusion d'un devoir accompli.

Sans stratégie de base, personne ne peut, et ne sait, prendre sur soi de telles décisions. Et c'est bien ce qui se passe : on ne peut pas. On vit dans la contradiction et la totale incommodité. C'est d'autant plus incommode qu'on veut être honnête : on ne peut pas. On ne repose sur rien. On est accablé de reproches, tandis qu'on se casse le cul dans le but innocent de rendre service à tous, et ça rend amer. C'est un enfer.

Sans stratégie de base il ne doit pas exister de trésorerie centrale. Quelles que soient les incommodités d'une non-trésorerie — ou supposée telles. Puisque c'est l'argument de l'incommodité qui est avancé.

Les incommodités d'une non-trésorerie — présentées comme un obstacle énorme — n'ont pas encore été démontrés puisqu'on n'a pas essayé.

En revanche, la méthode de la trésorerie centrale a été largement expérimentée au cours des âges politiques. Commode peut-être, mais faut aussi voir à quoi. **Même mandatée, elle abouti à la fin à donner la priorité à une stratégie de routine, non dérangeante, à retomber dans les structures existantes, à arrêter ce qui est neuf, à paralyser la créativité.** Sa dite commodité est purement abstraite.

Le centralisme, sous quelque forme que ce soit, a fait ses preuves ; il est un échec. Il est temps peut-être de s'en apercevoir, et d'en sortir une pratique nouvelle.

Et justement il n'est pas impossible que les femmes aient un don spécifique — ou un moindre pourrissement spécifique — pour un exercice de la réalité en prise directe. Leur refus d'un fonctionnement en vieux-parti en est un signe, peut-être.

Autres formes possibles de fonctionnement trésorier (non limitatif)

- une trésorerie par action (déjà plusieurs fois mise en pratique, et ayant marché)
- une trésorerie par groupe (sans comptes ni contrôle)
- pour les rentrées : une gestion par chacune, des sommes qu'elle peut recevoir au titre du mouvement des femmes. Car enfin, chacune de nous est majeure. Et c'est là une base de fonctionnement.

Cela suppose une certaine confiance de base.

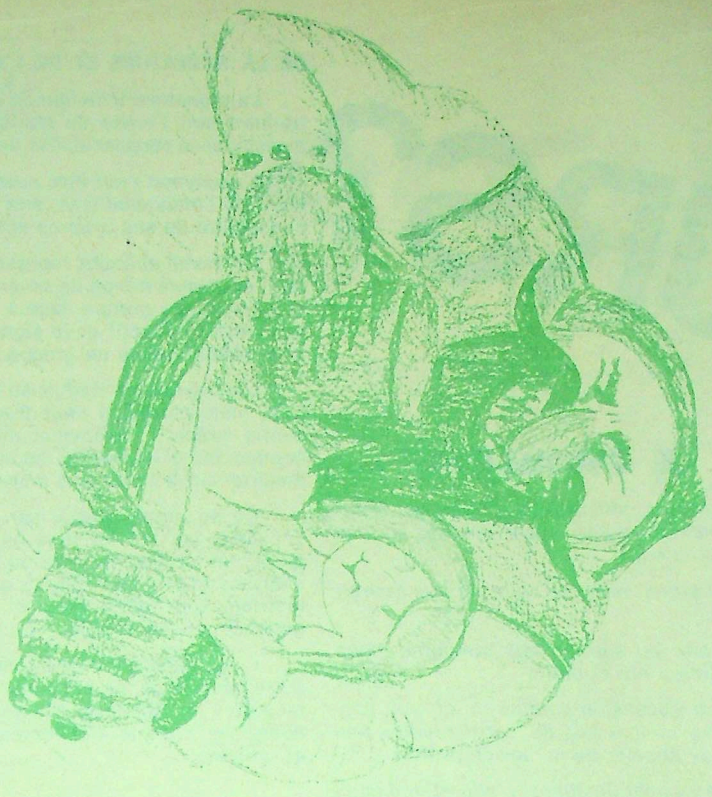
La confiance est un mode de fonctionnement qui n'a pas été tenté, on peut peut-être voir ce qu'il vaut, une fois.

De toutes façons, s'il n'y a pas de confiance suffisante, à quoi bon prétendre qu'on prépare un autre monde ? Ce ne serait que du discours.

AH! LES SALOPES ...

Il y a quelques mois le ministère public lance une plainte contre X pour outrage aux bonnes mœurs dans le torchon.

- Deux X sont identifiées et inculpées. Comment ?
- Une femme parce qu'elle est directrice de publication et qu'il faut une directrice de publication pour sortir un journal dans la légalité.
- Une autre femme parce qu'elle a signé un chèque pour avancer de l'argent au torchon.



Pourquoi une inculpation pour outrage aux bonnes mœurs ?

Quand la loi veut poursuivre un journal elle attend qu'il y ait une des transgressions suivantes :

- provocation au vol, au pillage, au meurtre, à l'incendie, à la désobéissance des militaires.
- diffamation.
- injures.
- outrage aux bonnes mœurs.

Notre lutte pour lever la censure sur nos corps est effectivement une atteinte portée aux bonnes mœurs. Les bonnes mœurs, c'est le viol quotidien des femmes, la mise à mort de leur corps, l'étouffement de leur parole.

Mais une inculpation pour outrage aux bonnes mœurs nous réduit à comparaître avec ceux qui sont en fait les complices de ces bonnes mœurs : les proxénètes, les pornographes, etc...

C'est une réduction de la lutte des femmes, menée à tous les niveaux, économique, politique, idéologique, symbolique. C'est un détournement de la parole des femmes.

Nous refusons l'inculpation individuelle.
165 femmes ont signé et envoyé la lettre suivante :

Newton de Juse,

Des poursuites étant engagées contre Marie Dedieu et Françoise Martin, je vous fais savoir que j'ai moi-même participé à l'élaboration du torchon Brûle N° 2 (choix des articles et des illustrations, mise en page, financement). En particulier, j'ai contribué au choix de l'article « Le pouvoir du Con » et des photos qui l'accompagnaient.

Ce journal a été fait collectivement et, pendant toute son élaboration, nous étions très nombreuses.

J'assume la responsabilité de l'article et des photos qui font l'objet des poursuites engagées. Je demande à être inculpée au même titre que celles qui le sont déjà.

Fait à Paris, le

Les contradictions dans lesquelles ce procès nous met :

- Nous manifester en tant que corps collectif, masse indivisible.
- Comparaître devant la loi comme une somme d'individus qui se nomment en signant.
- Ne pas demander, réclamer, revendiquer la légitimation. Répondre à la loi en nous défendant dans le cadre de la loi.
- Refuser le viol de nos corps par la loi du père. Être antenées par ce refus à subir dans nos corps le viol par la justice.
- Nous ne voulons pas utiliser ce procès comme tribune pour nous faire reconnaître par la loi comme « politiques », puisque nous voulons faire sauter toute reconnaissance dans la loi.

Un édito... disent elles
Et l'édito? disent elles

AL! l'édito ...

Faire l'édito

Quoi dire dans l'édito ?
qui on est
pourquoi on fait le torchon
comment

un édito sérieux, un édito délinquant
un édito qui met les choses au point
un édito qui met les désirs en place
Torcheron, ah oui! mais, l'édito?
torcheron ... lire les articles
le choix des articles, la hiérarchie
le droit des caractères, parler de
nous au milieu de tout ça, l'ence
maire ou rouge, on mange

Comment que ça doit
être un torchon ?
on boit, les tendances, les
n'importe, j'aime ce thème

parfois on rigole
parfois on rigole par du tout

Elles sont chouettes
les femmes du mouvement !

Tout n'est pas chouette,
on ne sait pas trop ce que ça va
donner, on s'installe par
dans le bonheur, main sa bouge
dans les corps et dans les têtes!

Al! ce qui on a bien torchonné
quant à l'édito ...



LE

TORCHON

5

BRULE

1f

mezelis mediana odette amelie manuelle jeanne simone et sa cameline

L'école des Femmes

« Mon Dieu, mesdames, si je réclame l'égalité d'éducation, c'est bien moins pour vous que pour nous, hommes » (Jules Ferry).

Le monde scolaire, comme chacun sait, est un monde de privilégiés : quinze jours de vacances pour Noël, ou presque ! Mais plus je considère ce que sont ces jours « bénis » où le travail est censé s'interrompre, plus je leur trouve la saveur d'un congé de maladie : on passe son temps à reprendre des forces pour se retrouver à l'école, pour faire face à une nouvelle rentrée. Bref, après un sursis, la machine se remet en route avec des femmes dans tous les engrenages. Réussie ou non, la rentrée est toujours « bonne », puisqu'on rentre. Il y a :

● **Les mères** qui se lèvent le matin pour préparer et conduire les gosses. Que l'école rouvre ses portes, ça leur ferait presque plaisir, car c'est elles que le grand mythe des vacances et des fêtes a le moins dupées, puisque les congés payés de la ménagère n'ont pas été inventés. Cependant, pour être débarrassées des enfants dans la journée, il faut se plier à un horaire, se discipliner et surtout faire accepter aux enfants la discipline de l'école. Ça ne va pas sans mal. Mais une « mère » n'est-elle pas responsable de la scolarité de ses enfants ?

● **Les élèves** qui ont fini par accepter l'idée que, s'ils s'ennuient pendant les vacances, s'ils sont solitaires ou incapables de trouver des activités, c'est que leur travail leur manque, et le cadre social de l'école. Ils y retournent pleins d'espoir. Mais de quelque manière que se partage l'emploi du temps, ça fait toujours tant d'heures de travail par semaine, à l'école ou chez soi : on s'en aperçoit à la longue. Heureusement, la perspective des vacances (suivantes) est là pour tenir le coup.

● **Les institutrices, pionnes et profs**, bref le corps enseignant au grand complet qui, dit-on, s'est « féminisé » ces derniers temps. Ce qui signifie qu'à l'école nous serons de plus en plus entre femmes, parce que les hommes ont déjà goûté les prétendus avantages de la profession et ont pu, eux, se caser mieux ailleurs. Il est vrai que c'est le poste idéal pour une mère de famille, puisque le nombre d'heures réduit permet de mener de front ses activités de ménagère et de femme au foyer et celles de prof. On nous fera bientôt croire que c'est là un travail à temps partiel. Bref, c'est effrayant combien la rentrée mobilise de femmes. Rentrée solennelle, qui n'est que la célébration discrète de celle qui aura lieu tous les matins pendant des années. C'est vraiment l'école qui programme une bonne part de la vie des femmes : il suffirait que je sois mère, enseignante, et que je doive moi-même parachever une formation quelconque, pour que je me trouve prise dans un triple rapport avec l'école ! Heureusement je ne suis que prof — ce qui me laisse un peu de loisir encore pour me poser des questions sur mon rapport à cette institution.

Depuis 1968, il a coulé assez de salive et d'encre sur la question, dans et hors de l'école, pour que je sache à quoi m'en tenir. L'École : lieu de formation de la force de travail nécessaire au capital, lieu d'inculcation idéologique, de reproduction des rapports sociaux de la société de classes, etc. Ça sera bientôt dans le dictionnaire. Ce qui chiffonne ma conscience « féministe », face à une classe mixte, c'est de comprendre en quoi la machine scolaire, par mon intermédiaire, ne broie pas de la même façon les élèves filles et les garçons : pourquoi l'école ne commande pas de la même façon les activités de la mère et celles du père de tel(le) de mes élèves ?

Que font les femmes à l'École ? Un retour aux sources historiques s'impose. Pour savoir pour quoi est faite une institution, le mieux est d'examiner à quelle menace de la part des femmes elle devait faire échec, lorsqu'elle fut créée. Consultons donc la grande figure de l'École laïque, « gratuite » et obligatoire, le saint patron vénéré de l'école primaire aux grandes écoles, le génial instigateur de l'égalité-devant-l'école : Jules Ferry. Peut-être saurons-nous pourquoi il a jugé urgent d'enfermer les femmes dans l'école.

En avril 1870, Jules Ferry a justement prononcé un magnifique discours sur l'égalité d'éducation : égalité des classes d'abord, puis — par un glissement tout naturel — (comme si l'on tournait autour d'un même problème épineux présent au cœur de l'institution scolaire), égalité des sexes. Un petit chef-d'œuvre...

« Réclamer l'égalité d'éducation pour toutes les classes, ce n'est faire que la moitié de l'œuvre, que la moitié du nécessaire, que la moitié de ce qui est dû ; cette égalité, je la réclame, je la revendique pour les deux sexes... »

Et d'abord un constat lucide : « La difficulté, l'obstacle ici n'est pas dans la dépense, il est dans les mœurs ; il est, avant toute chose, dans un mauvais sentiment masculin... Oui, messieurs, faisons notre confession : dans le cœur des meilleurs d'entre nous, il y a un sultan (rires nombreux)... Tranchons le mot, c'est l'orgueil du mâle. Voilà un premier obstacle à l'égalisation des conditions d'enseignement pour les deux sexes... »

La lucidité masculine, dans son suprême effort, aboutit à reprocher aux femmes leur « complexe d'infériorité » : « Il existe un second obstacle, qui n'est pas moins grave, et celui-là, il vient de vous, mesdames, car cette opinion que les hommes ont de leur supériorité intellectuelle, c'est vous qui l'encouragez tous les jours, c'est vous qui la ratifiez, vous êtes sur ce point-là en plébiscite perpétuel... »

Un contre tous : la grande opération de récupération. Car la femme peut tout, tout en restant femme !

« Les femmes, dites-vous, sont ceci et cela. Mais, mon cher monsieur, qu'en savez-vous ? Pour juger ainsi toutes les femmes, est-ce que vous les connaissez ? Vous en connaissez une, peut-être, et encore ! (rires). »

Apprenez qu'il est impossible de dire des femmes, êtres complexes, multiples, délicats, pleins de transformations et d'imprévus, de dire : elles sont ceci ou cela ; il est impossible de dire, dans l'état actuel de leur éducation, qu'elles ne seront pas autre chose quand on les élèvera différemment. Par conséquent, dans l'ignorance où nous sommes des véritables aptitudes de la femme, nous n'avons pas le droit de la mutiler. »

A l'horizon, ce n'est pas la libération qui se profile, mais la compétition : « C'est, à mon avis, dans cette limite que le problème posé aujourd'hui de l'égalité de la femme avec l'homme devrait être restreint. Procédons par ordre, commençons la réforme par le commencement, on nous dit qu'il faut donner aux femmes les mêmes droits, les mêmes fonctions ; je n'en sais rien, je n'en veux rien savoir ; je me contente de revendiquer pour elles ce qui est leur droit, ce qu'on veut leur donner aujourd'hui, et le libre concours fera le reste. »

Le cri du cœur (ou : le réveil du sultan — voir plus haut) : « Mon Dieu, mesdames, si je réclame cette égalité, c'est bien moins pour vous que pour nous, hommes. Je sais que plus d'une femme me répond, à part elle : mais à quoi bon toutes ces connaissances, tout ce savoir, toutes ces études ? Je pourrais répondre : à élever vos enfants, et ce serait une bonne réponse ; mais comme elle est banale, j'aime mieux dire : à élever vos maris. L'égalité d'éducation, c'est l'unité reconstituée dans la famille. »

Voilà qui a le mérite d'être clair, pour celles qui croyaient naïvement qu'on va

à l'école apprendre un métier. On y apprend le travail et, quelle que soit notre fonction future, notre premier travail de femme est d'être femme (épouse-mère-ménagère), éduquée à reproduire des individus éduqués. C'est ainsi que Ferry définit, dans un autre texte, le rôle social de la femme : « L'égalité industrielle appliquée aux femmes, c'est la mort de la famille dans les classes prolétaires. Et où la femme est sans influence, là règne la force brutale. Modérer l'énergie, tempérer l'égoïsme, voilà sa fonction au point de vue social le plus élevé. Mais ne voyez-vous pas que, pour l'exercer, il faut qu'elle reste elle-même, c'est-à-dire qu'elle se tienne à l'écart de la vie active qui gâte le cœur, qui exalte la personnalité, qu'elle n'ait part, en un mot, ni aux fonctions de production, ni aux fonctions de direction, pour rester en quelque sorte le pouvoir éducateur et le pouvoir modérateur de la société... Mais pour qu'elle accomplisse ce rôle, il faut qu'elle soit respectée, il faut qu'elle ait un foyer, il faut qu'elle puisse être mère... »

Travaillez à l'école pour restaurer la famille, et restaurez la famille pour maintenir le travail : le cercle n'est pas si vicieux puisqu'il produit du capital. Mais l'idéal familial de Ferry mérite d'être connu :

« Il y a aujourd'hui une barrière entre la femme et l'homme, entre l'épouse et le mari, ce qui fait que beaucoup de mariages, harmonieux en apparence, recouvrent les plus profondes différences d'opinions, de goûts, de sentiments. Mais alors ce n'est plus un vrai mariage, car le vrai mariage, messieurs, c'est le mariage des âmes... Voilà pour les ménages aisés. Mais dans les ménages pauvres, quelles ressources si quelque savoir reliait la femme à son mari ! Au lieu du foyer déserté, ce serait le foyer éclairé, animé par la causerie, embelli par la lecture, le rayon de soleil qui colore la triste et douloureuse réalité. Condorcet l'avait bien compris, et il disait que l'égalité d'éducation ferait de la femme de l'ouvrier, en même temps que la gardienne du foyer, la gardienne du commun savoir. »

De l'utilisation politique de la femme : son rôle fondamental dans la résolution des conflits sociaux :

« Dans tous les cas, il faut bien s'entendre, et bien comprendre que ce problème de l'éducation de la femme se rattache au problème même de l'existence de la société actuelle... Celui qui tient la femme, celui-là tient tout, d'abord parce qu'il tient l'enfant, ensuite parce qu'il tient le mari ; non point peut-être le mari jeune, emporté par l'orage des passions, mais le mari fatigué ou déçu par la vie. C'est pour cela que l'Eglise veut retenir la femme, et c'est aussi pour cela qu'il faut que la démocratie la lui enlève ; il faut que la démocratie choisisse, sous peine de mort ; il faut choisir, citoyens : il faut que la femme appartienne à la science ou qu'elle appartienne à l'Eglise » (applaudissements répétés).

Ni l'un, ni l'autre. Et si la femme appartenait à elle-même ? Quel danger... — elle ferait probablement l'école buissonnière,

— elle ne préparerait plus les gosses le matin pour la classe, — elle n'assurera plus les cours, plus de leçons, plus de copies...

En un mot, si les femmes la laissent tomber, ce serait la fin de l'école (et du reste avec, peut-être).

Un an plus tard, les femmes ont répondu à la proposition du grand « homme ». Pas sur le papier. Mais avec la Commune. Et l'Histoire n'a pas enregistré cette réponse.

La révolution, c'est parfois bien abstrait. Mais une rentrée ratée... ?

Dans l'infini mouvement des mal-baisées-hystériques-en-voie-de libération, vous pouvez discerner un courant d'autosatisfaction qui engendre de façon plus ou moins subtile une atmosphère normative qui est à la fois passablement ennuyeuse et joliment répressive. Apparemment, il y a une manière révolutionnaire de faire l'amour, il y a des phantasmes comme-il-faut et des phantasmes-pas-comme-il-faut. Enfin, la perle des perles, il y a la frigidité et la frigidité révolutionnaire. Et tous ces jugements sont portés au nom de grands principes idéologico-politiques qui reviennent assez cycliquement. Une fille raconte une de ses expériences, elle est analysée, jugée, étiquetée par d'autres filles qui tantôt sont des pures — les irréprochables goudou — tantôt sont des universelles — moi vous savez j'aime la planète tout entière, sauf les chiens et les rhinocéros — mais qui le plus souvent se gardent bien de livrer leurs propres expériences — n'est-ce pas, ici ce n'est pas un groupe de conscience et puis de toute façon y-a-ma-sacro-sainte-image-qu'il-faut-bien-préserver — hé ! les filles, si on s'offrait un peu le luxe d'être anarchiste quand il s'agit de jouer.

AMERIQUE LATINE : Un groupe s'est constitué à Paris afin d'étudier et participer au Mouvement de Libération des Femmes en tenant compte des problèmes spécifiques de nos pays d'origine.
Les langues parlées aux réunions sont le portugais et l'espagnol.
Si tu veux nous rejoindre, écris à :
Me Silva
Boîte Postale 64.06
75261 PARIS CEDEX 06.

UNE EXPERIENCE PERSONNELLE DANS LE MOUVEMENT
On est la décadence et la révolte. On est seules, on est la solitude même et on a peur de nous, de notre haine et de notre force.
Notre révolte on ne l'adresse que contre nous-mêmes — on s'entre-dévore, et on n'ose pas voir et reconnaître ce phénomène. On se détruit et les autres n'auront même plus besoin de nous craindre.
On porte à l'intérieur de nous le poison, avec lequel la famille et la société nous ont nourris et on le crache et on le vomit sur nous-même.
Notre combat est devenu non plus notre cohésion et notre force mais notre propre destruction.
On ne peut pas se reconnaître, car sur le visage et la parole, sur le corps de notre amie, on reconnaît le poison et l'ennemi.
Et ainsi, la panique nous empêche de voir et d'aller plus loin et on reste à combattre l'ennemi chez notre amie, chez toute celle qui porte notre propre image, car elle est notre miroir et il nous est insupportable de s'y voir (retrouver ? reconnaître ?), cette vision d'horreur devant soi-même, de soi-même.
On s'est rencontrées au début parce qu'on s'est reconnues comme les porteuses conscientes de la même décadence et l'avant-garde de la même révolte ; maintenant on se détruit parce qu'on ne peut plus supporter de se voir comme des monstres.
On a peur et avec cela notre combat ne pourra pas aller plus loin, car ces monstres sont chez nous depuis toujours.
Elle est là déjà, la panique. On disparaîtra dans le chaos et dans le vide, dans la mesure où on ne voudra pas admettre, reconnaître et ensuite saisir et isoler, pour le détruire, l'ennemi à nous toutes, chez-nous mêmes d'abord.
Une femme du Mouvement

Un moie est apparu

devant les yeux du sujet j/e, très peu déterminé comme sujet, c'est le moie de Marie, c'est le moie le plus beau, il faut quelque chose de plus, une explication, donne-moie ton moie que j/e m//y noie, il n'y a rien de plus bête, Elisabeth, j/e suis interloquée et muette, oui, autant ne pas parler comme l'ont toujours fait les ômes d'un beau cul ou d'une belle soupière ou d'une guitare (tes flancs ont la courbe harmonieuse d'une guitare), pour chacun de leur chiché, j//ai envie de dégueuler si raffiné soit-il, pour chacun un grince ment de dents sinistre, c'est ce que j/e dis, moie, sujet très peu déterminé, terriblement divisé et pour cause, j/e suis née dans la lacune sans fin, le no woman's land, céleste, terrestre, solestre lande où poussent les jeannettes, les violettes, les marguerites et même les ellébores.

Tendre est la nuit, violette est la nuit où tu m//apparais, m/a Sappho, m/a très radieuse, des étoiles entourant la lune / aussitôt l'éclat s'amoindrit quand en son plein elle respire sur la terre sombre, alors m/on incomparable, tu remplis le ciel. Quelque pauvre mortelle dans son sommeil gémit, touchée par ton haleine violette. Tu te mets à chanter, un instrument de musique à la main. J/e ne peux pas voir ton visage avec m/es yeux éblouis, mais j//aperçois tes cheveux, de chaque côté de tes joues, quelquefois ils font une ombre intense quand ils tombent devant ta figure. Tu te tiens proche de m/oi et tout à la fois tu n'es pas accessible. C'est du temps que j/e suis une enfant. Les mots étrangers de ta langue étrange touchent les tympans de m/on oreille, j//écoute, j//écoute, et j//obéis, m/a très haute, nuque courbée, j//ouvre m/on entendement, j/e comprends tout à coup quel désir m//a été tenu caché, j/e pleure des larmes de joie, j/e connais les sens des mots les plus obscurs, j/e m/e modifie à toute vitesse, j/e désire à la folie entrer par cette brèche dans le monde que tu m/e désignes, j/e veux poser m/a tête sur tes seins, mais que j//approche, j/e le sais, tout éclat évanoui, je n/e touche que la terre sombre, m/a soif ardente exacerbée par l'odeur entêtante la nuit des roses. J//écris donc, m/a Sappho, m/a très puissante m/a très forte, m/a très douce, j/e te prie, tu connais m/es besoins et m/a soif insatiable, fais que m/a recherche ne soit pas celle de la mort irrévocable et sans grâce.

l'encre violette, marqués par l'amour infaillible, j//écris ce livre à la couleur de la lavender menace, le corps immense de m/a Sappho, tout couché entre les lignes, ses ongles tenus entre les mots, ses cheveux dans les fragments de texte, son sexe, vulve, clitoris, lèvres, membranes souples, se développant au cours des pages, j//écris ce livre à la couleur de l'amour secret, infâme, glorieux, éclatant, rire, larmes pressées de même que les signes du livre, sur les joues multiples, genoux brillants, poings dressés pour toutes les sales gouines, les petites goudous, viens que je te suce pisque t'aimes ça, j' f'rai pas aut' chose j' te jure, les jules à qui l'on casse la gueule le soir dans les rues des villes, les belles lesbiennes qu'on voit nues sur les écrans des cinémas, poings dressés, j//écris rideau sur toutes, oui il est véritablement INTERDIT l'amour lesbien mais par nous aujourd'hui.

Violette est la lumière qui tombe sur leurs poitrines blanches. Violets sont leurs longs cheveux secoués. Une vulve violette éclaire le ciel et par intermittence plonge les pôvres humaines dans la nuit. Mais que la lumière revienne, déesse m/a mère, et le tournoiement infini de leurs yeux violets m/e glace. J/e ne les siffle pas dans la rue. J/e ne fais pas derrière elles le bruit que font les ômes, lèvres serrées, mfuit, bruit d'ordinaire réservé aux chiens. Déesse, toi, la Bienveillante, pourvoyeuse de cyprine, j/e ne t'implore pas, genoux à terre et lèvres souriant. Ayez pitié d'une pauvre lesbienne. M/a sébile entre m/es dents, j/e m/e déplace avec une certaine allégresse, à votre bon cœur et désir, m/es belles. Aaah chiennes, rampantes, puantes, pas une de vous [VOUS] ne m/e regarde. (Elle a quatorze ans et demi, elle m/e regarde de ses yeux violets, en m/e montrant ses seins aaah.) Elles m/e marchent à travers tandis qu'immobile, j//ai les bras ouverts. Elles m/e prennent à l'arête, saisie, réduite à une impuissance que j/e qualifierai d'ignoble, un long bras nu m/e traverse le thorax, plonge dans m/es poumons, la tête suit, les cheveux m/e parcourent et ainsi font le ventre le sexe les cuisses les jambes, elle n'est pas la seule, par centaines elles m/e passent à travers le corps, j//ai peur, déesses, help, quelque fumée violette sort de m/oi derrière elles. J/e les vois, corps féminin qui tant es soif, bouches ouvertes, seins en obus, tailles serrées, hanches bombyx, j/e les vois, bouches fermées, larges, couvertes de rouge débor dant, yeux grand ouverts, toutentourés de violet, elles trépident, leurs épaules secouées, la grande vulve violette frappe leurs faces, j/e les appelle, des grands cris rampant dans m/es intestins, j/e leur dis de m/a voix la plus aimable, miss Helen versez-moi le thé / dans la belle tasse chinoise / où le poisson d'or cherche noise / au monstre rose épouventé, j/e leur dis, miss Helen versez-moi le thé, j/e glapis du plus loin que j/e les vois, miss Helen versez-m/oi le thé, un désir m/e frappe de m/on cou, de m/es reins, de l'envers de m/es bras à m/es paumes, écraser avec violence les nuesques SI fragiles, tordre les beaux bras roses SI exquis, faire craquer les côtes en les broyant des bustes SI galbés, une sueur m/e coule aux poignets et derrière m/es oreilles et la soif malsaine obscurcit m/es veines, un long hullulement m/e parcourt, ooh vautours, ooh belles vautours, mangesues de m/on foie vert, c'est alors que m/es lèvres découvrent m/es gencives et que j/e leur dis avec m/on sourire le plus poli, celle que j//aime à présent est en Chine / elle demeure avec ses vieux parents / dans une tour de porcelaine fine / au fleuve jaune où sont les caïmans, caïmans, caïmans, caïmans,

caïmans, caïmans, etc., des mouches vertes m/e sortent de la bouche et j//en vois de toutes les couleurs issues de m/es oreilles, ooh blondeurs divines, ooh rondeurs sacrées, ooh sacrées cuisses, ooh sacrés genoux [PUTAINS, SALES PUTAINS, FEMMES A HOMMES] c'est du temps que j/e suis par elles une eunuque, à votre bon cœur et de sir, m/es belles, m/a sébile est pleine à craquer, la salive de la plus belle eau [MA SALIVE] la rempli, quand seule la cyprine [VOTRE CYPRINE] devrait, mais silence, j/e bave, c'est un fait et que nulle n'y trouve à redire ou bien j//écrase sur-le-champ m/es poings contre ses joues. SI bellement roses, help m/a Sappho, m/on adorable, nuit violette sur la mer, j/e vois ton grand cadavre le plus seul de tous ceux qu'il m//a été donné de voir flotter.

LETTRE des arrières de province

PARIS PARIS PARIS PADAME

nous aussi on existe

A BAS LE CENTRALISME ! PARIS! EN I N E I S I V E ! les femmes sont partout!

Ça a commencé par des filles de province (Nice) tombant dans le panneau de Paris,

parce que c'est une vieille habitude, parce que les filles de Paris étaient sympa., et auréolées de... Paris.

CAR

- à Paris, elles ont commencé le mouvement,
- à Paris, il y a plein de groupes,
- à Paris, il y a le groupe PSYK,
- à Paris, il y a les FEMINISTES,
- le groupe PSYK, c'est quelque chose.
- À Paris, il y a un groupe coordination province,
- il y a deux groupes coordination province,
- à Noël, Paris descend à Aix pour des Journées,
- faudrait écrire à Paris pour savoir ce que c'est.
- Comment ? vous n'avez pas encore contacté tous les toubibs, tous les avocats du coin, à Paris...
- À Paris, elles font le Torchon,
- elles prennent, découpent, ou abandonnent nos articles,
- À Paris, A... fait des fêtes,
- ... A... et A... ne sont pas d'accord.
- À Paris, il y a le droit chemin M.L.F., le seul, l'unique.
- Tu vis encore avec un mec ? Tu parles avec des mecs ?
- À Paris, on fait des maisons de femmes.
- Paris se réjouit que notre groupe fonctionne. Et si vous faisiez aussi un groupe sur...
- À Paris, elles ont demandé un article sur... si on est d'accord, évidemment.
- À Paris, j'ai un groupe plus avancé que vous, il me soutient, me dit ce qu'il faut faire.
- À Paris, elles préparent des stages...
- À Paris, à Paris,
- Elles ont des mecs à sexe féminin qui dirigent, qui font la loi, qui ont des diplômes, mais oui une femme peut acquérir des peaux d'âne, et lorsqu'une

minable qui n'est pas universitaire vient à un stage, mon Dieu, ma chère, on veut atteindre les femmes, mais enfin, quelqu'un qui ne lit pas, qui n'a pas de culture, qui n'a pas étudié Freud, X. ou Y... on lui fait comprendre que sa place n'est pas parmi les intellectuellement distinguées présentes.

Nous, les minables, les provinciales, les arrières (dans le groupe, il y a des hétérosexuelles pas honteuses de l'être), qui pendant des mois se sont réunies, en silence, en déconnant, et rien. Le silence, l'angoisse, les crampes, des mots... le vide, l'agressivité, mais nous recherchions quelque chose, et nous savions que si nous ne pouvions parler là, nulle part ailleurs, ce ne serait possible. Les « leaders » parisiens sont passés, nous avons développé une force d'inertie de plus en plus grande, et la conférence d'Halimi, notre incapacité, le choc : nous n'existons pas, ... et si on se séparait... la discussion, l'espoir, on se réunit encore : le corps, la sexualité, l'année dernière, ça avait l'air de pouvoir marcher. Le silence, la fille qui se lance, le soulagement des autres, le voyeurisme honteux, les silences se font moins angoissants, et un soir, une dizaine de filles qui parlent du corps, de leur corps, de la sexualité, de leur sexualité, de leurs problèmes, qui confrontent, qui s'interrogent... TOUTES.

Des Filles de Nice.

pourquoi ce texte ?

Le 25 novembre dernier, nous nous sommes retrouvées une centaine de femmes à Jussieu pour essayer d'analyser ensemble nos réactions après une manifestation avortée.

Il y avait parmi nous :

- des filles qui avaient préparé cette manifestation ;
- d'autres qui s'étaient trouvées malgré elles engagées par une initiative prise par quelques-unes au nom de tout le mouvement ;
- d'autres qui, bien qu'opposées à cette manifestation pour des raisons diverses (manque de temps pour la préparer, refus d'une manifestation qui se limiterait qu'aux mots d'ordre de « contraception et avortement libres et gratuits », refus d'encadrement et de récupération politiques par les groupes gauchistes, refus d'une manifestation tout court, nécessité d'une analyse plus profonde de la contraception et de l'avortement) mais qui étaient venues tout de même voir comment cela se passerait pour finalement quitter une manifestation dans laquelle elles ne se reconnaissaient pas ;
- d'autres enfin, qui n'étaient jamais venues au mouvement et qui voulaient se joindre à nous mais qui ne comprenaient pas pourquoi certaines d'entre nous avaient quitté la manifestation en appelant à la dispersion ;
- et on pourrait dire aussi qu'il y avait parmi nous toutes celles qui n'étaient ni à la manifestation, ni à Jussieu...

A partir de là, nous avons ressenti la nécessité de préciser un certain nombre de points sur la manière :

- dont nous avons posé le problème de la contraception et de l'avortement dans le mouvement et mené la lutte ;
- dont on entend se démarquer de l'association Choisir et de toute récupération réformiste, en faisant apparaître des points de vue de femmes que la presse a toujours ignorés, censurés, en particulier au moment du procès de Bobigny.

Nous avons rédigé cet article à une vingtaine environ : mères, non-mères, femmes mariées, célibataires, homosexuelles, les unes ayant avorté, d'autres non, et toutes, sauf une, ayant utilisé ou utilisant des contraceptifs.

Dans cet article, nous voulions :

- parler de la contraception et de l'avortement, de leurs avantages et/ou de leurs inconvénients, chacune à partir de nos corps, de ce que l'on en vit, en essayant de dire là où nous en sommes ;
- confronter cette démarche à celle qui consiste à faire de la contraception et de l'avortement un objectif prioritaire de la libération des femmes ;
- repenser la lutte à partir des contradictions que posent à la fois la nécessité de la contraception et de l'avortement pour les femmes qui les désirent, et la nécessité de rendre compte d'une pratique qui tente d'articuler l'histoire et l'inconscient et qui fait qu'aujourd'hui nous sommes de plus en plus nombreuses à interroger la fonction, dite libératrice, de la contraception et de l'avortement.



contraception

Les 8 % de femmes qui en France prennent la pilule et celles qui utilisent le diaphragme ou le stérilet font figure de privilégiées et parfois se considèrent comme telles. Elles ont l'impression d'être libérées, modernes (?)

Quels sont ou quels ont été les avantages de la contraception pour nous ?

Pour les mineures :

- ne plus se faire traiter de pucelle, refoulée, en étant comme les autres, c'est-à-dire en ayant des relations hétérosexuelles ;
- l'impression d'avoir transgressé des interdits (morales, familiaux, religieux et autres...) en se procurant des pilules par tous les moyens ;
- éviter le risque de grossesse qui entraîne le renvoi du lycée, la répression familiale, le mariage forcé...

Pour certaines femmes célibataires ou mariées :

- l'impression d'être sur un plan d'égalité avec l'homme en faisant l'amour quand nous voulons, comme nous voulons, avec qui nous voulons ;
- la possibilité d'avoir ou non un enfant quand on le désire ;
- la possibilité d'avoir des amants sans risque d'enfants illégitimes.

Pour des femmes plus âgées :

- la possibilité de masquer les signes de la ménopause.

Pour toutes :

- la possibilité de faire l'amour avec un homme sans le risque réel et la hantise de la grossesse, et d'améliorer nos relations sexuelles sur le plan du plaisir en éliminant l'une des causes de nos « frigidités ».

Toutes, nous avons eu l'impression que la contraception nous libérait, nous permettait d'échapper à des contraintes (grossesse, avortement), à des normes (fidélité conjugale...), à des institutions (mariage, famille...), à des lois (réglementation de la vente et de l'usage des contraceptifs, interdiction de l'avortement).

En parlant de notre vie sexuelle, de nos corps, nous nous sommes aperçues que jusque-là on n'avait envisagé la contraception par rapport à la maternité (peur de la grossesse) et à la loi (contournée mais non supprimée) et que ce n'est que sur ce plan là qu'elle signifiait pour nous une libération.

Mais en même temps, nous nous sommes rendu compte que nous vivions aussi la contraception comme atteinte à notre corps.

- La contraception peut perturber soit le fonctionnement biologique du corps (pilule), soit l'image du corps (stérilet : certaines le fantasment comme énorme dans l'utérus), soit les deux en même temps.

La pilule introduit un cycle complètement artificiel dans le corps : les règles naturelles sont supprimées et remplacées par des règles artificielles ne répondant plus à une nécessité biologique mais à une nécessité psychologique : l'arrêt de la pilule pendant cinq jours entraîne un écoulement de sang (dit « hémorragie de privation »), signe et symbole de féminité destiné à rassurer les femmes.

Le stérilet est ressenti par certaines femmes comme un corps étranger, il est souvent « perdu » (en fait expulsé) ou mal toléré (infections, hémorragies...).



avortement

Bien que beaucoup d'entre nous ne soient plus aujourd'hui confrontées directement à l'avortement (soit qu'elles utilisent la contraception, soit qu'elles n'aient plus de rapports sexuels avec des hommes, soit qu'elles n'aient de relations qu'avec d'autres femmes), la lutte politique pour l'avortement libre et gratuit est pour toutes une nécessité. Nous ne voulons pas reprendre ici tous les arguments en faveur de l'avortement, dont la plupart ont déjà été évoqués à propos de la contraception, et dans de nombreux tracts du mouvement. D'ailleurs, ce qui nous intéresse ici c'est de voir, au-delà du soulagement que ressentent les femmes qui ont réussi à interrompre une grossesse non désirée et qui cherchent à effacer le souvenir de l'avortement, comment il continue de subsister dans nos peurs, comment il nous angoisse même si nous n'en avons pas fait nous-mêmes l'expérience.

— L'avortement implique souvent, pour une mineure notamment, une prise en charge par la famille. Pas de possibilité réelle de décider de sa maternité dans ce contexte.

— Il implique aussi une solitude très grande. On est seule face à l'avortement. C'est au moment où on aurait besoin d'un soutien que l'autre apparaît comme l'ennemi, le responsable. On voudrait qu'il ne le soit pas, mais il l'est de fait : ce n'est pas lui qui paie les conséquences, qui doit affronter le risque de mort.

— Certaines n'arrivent pas à déterminer si elles veulent vraiment l'enfant ou non. Peut-être préfèrent-elles le garder uniquement pour échapper à l'avortement ?

— Même si tout se passe bien pendant l'intervention, même si on en ressort soulagée, on en garde une impression de mutilation, de marque définitive, de « cicatrice sur l'utérus ». Quelque chose s'est passé qui nous laisse marquées et sur quoi nous n'avons nul contrôle. Cela n'affecte peut-être que l'image que nous avons de notre corps mais, à ce niveau-là, il est clair qu'il s'agit d'une expérience de mort.

— Il y a aussi la peur de la stérilité, pour certaines c'est la crainte de ne pas ou de ne plus pouvoir avoir d'enfants, la peur aussi d'y laisser sa peau.

Pour nous l'avortement est lié au viol. Il est agression et prise de pouvoir sur nos corps. Il nous renvoie à toute une sexualité organisée sur l'agression et l'exploitation du corps des femmes. Quelques-unes continuent de prendre

la pilule « pour rien » (au grand étonnement des gynécologues quand ils s'en aperçoivent) alors qu'elles ont cessé d'avoir des rapports sexuels avec les hommes. Elles restent prises entre le désir de relations hétérosexuelles et le constat de leurs limites, de leur échec, ou de leur impossibilité.

Nous avons toutes la crainte permanente du viol. L'avortement et la contraception nous protègent de ses conséquences mais ni l'un ni l'autre ne nous mettent à l'abri de viol lui-même.



sexualité

Donc, pour nous, parler de la contraception et de l'avortement, c'est aussi parler de la sexualité à laquelle ils renvoient.

D'abord, on a justifié la contraception à partir du droit pour le couple d'avoir des enfants quand il le désire. Autrement dit, on continue à penser le droit de la femme à disposer de son corps en fonction de la maternité.

Fécondité ou stérilité, conception ou contraception, c'est l'interdiction de nous situer dans une autre sexualité qui ne serait pas tout entière orientée par la fécondation.

Maintenant, on revendique la contraception et l'avortement au nom de la « libération sexuelle ».

Mais de quelle libération s'agit-il ?
De quelle sexualité ?

Pour qui ?
Pour quoi ?

— La contraception nous libère effectivement de la peur des grossesses non désirées, de la peur de l'avortement, mais elle ne nous libère pas en tant que femmes, elle ne libère pas notre corps.

— On voudrait faire passer pour une libération ce qui n'est qu'une « amélioration » des rapports hétérosexuels ; c'est vrai que pour certaines d'entre nous la contraception a amélioré nos relations sexuelles en nous débarrassant de la crainte de la grossesse.

Mais c'est aussi à partir de cette amélioration que nous interrogeons aujourd'hui la fonction du désir, du plaisir, de l'orgasme dans nos relations.

Dans une sexualité où l'orgasme est posé comme symbole des rapports sexuels réussis, cette finalité peut se retourner doublement contre nous :

— Notre corps réduit à ses zones érogènes (définies comme telles), soumis à un rituel de gestes précis, ne serait plus qu'une machine à produire des orgasmes.

Tous les moyens, toutes les recettes, toutes les techniques sont bons pour accéder au point Oméga (tract de Carpentier : code de la route de l'orgasme).

— Quand on ne parvient pas à l'orgasme dans ces conditions, on nous taxe de frigides au point qu'on se demande si on l'est vraiment, alors que notre « frigidity » peut être le signe d'un refus plus ou moins conscient d'une sexualité dont on ne choisit, la plupart du temps, ni les moments, ni les formes.

Et quand on y parvient, on n'échappe pas pour autant au terrorisme de l'orgasme à tout prix.

Il ne s'agit pas pour nous « d'éliminer » l'orgasme de nos relations sexuelles ; on peut le désirer, et souhaiter aussi ne plus en faire la « référence » qui à elle seule justifie le rapport sexuel, et sert à masquer la réalité du viol dans nos relations (voir le film : *Le Dernier tango à Paris*).

Qu'elle s'accompagne ou non d'orgasme, la jouissance ne nous libère ni des rapports de force, ni de la dépendance affective, et d'autant plus lorsque nous reconnaissons à l'autre le pouvoir de nous faire jouir.

Pour l'instant on ne peut pas dissocier nos désirs, notre jouissance des rapports de force dans lesquels ils sont pris et qu'ils entretiennent : ils en sont le produit (je ne peux pas avoir de désir hors du rapport de force, et dans mon désir il y a toujours désir du rapport de force, de viol).

Cette jouissance est prisonnière d'une sexualité où la différence des sexes ne peut exister que comme rapport de pouvoir, où le corps se voit réduit au sexe, où le sexe fonctionne à la place du corps ; une sexualité bourgeoise et capitaliste qui nie et détruit le rapport de la femme à son corps pour mieux l'exploiter.

Le corps de la femme n'existe que dans la fonction qu'il a pour le capital (capitalisme des pays occidentaux et capitalisme d'Etat des pays « socialistes ») : reproduction de la force de travail, soit en faisant des enfants, soit en étant l'objet sexuel nécessaire à la reconstitution physique et morale du travailleur (et ils sont tous des travailleurs). La « valorisation » de la maternité ou de la féminité ne sert qu'à masquer cette destruction du corps de la femme.

L'exploitation du corps de la femme est le fait aussi bien du bourgeois réactionnaire ou libéral que des révolutionnaires et progressistes qui prétendent nous soutenir, tous partisans et technocrates d'une sexualité modernisée et normalisée où l'on aménage notre utérus comme on aménage le territoire (l'une de nous disait : ma matrice est la maison de mon mari, pas la mienne).

Dans cette sexualité là, prescrire la contraception ne supprime pas l'aliénation de la femme pas plus que les somnifères, prescrits pour calmer les crises d'angoisse, n'en suppriment la cause. Dans les deux cas on ne pose pas la question du rapport du corps à l'inconscient, et par là on masque le problème du rapport de la femme à un corps dont elle ne dispose pas, à un corps nié par le système, à un corps censuré.

La contraception que nous voulons ce n'est pas une égalité de la femme avec l'homme face au danger de fécondité. Ce serait pour nous se vouloir identiques aux hommes ; ce serait refuser l'ovulation, le fonctionnement de la matrice, c'est-à-dire refuser la seule chose qui, pour l'instant, nous permet de nous repérer, de nous identifier en tant que femme (à la limite ce serait être d'accord avec l'idéal vers lequel tend la fécondation artificielle, le bébé-éprouvette). Cette tendance « égalitariste » menace purement et simplement d'éliminer les femmes en tant que femmes de l'histoire avant même qu'elles aient pu y faire leur apparition. Elle esquive la différence des sexes et, en éliminant un des termes de la contradiction, elle supprime le moment de la lutte.

C'est notre intérêt de femme de maintenir la contradiction de façon que les réformes dont le système est capable — contraception libre, droit à l'avortement — ne bloquent pas le potentiel de lutte que laisse apparaître la mobilisation sur ces mots d'ordre.

Si ces mots d'ordre sont isolés de la pratique politique du mouvement, ils peuvent très bien être intégrés à la stratégie du capital en reconduisant l'oppression des femmes et la censure de leur corps dans la sexualité dominante. Si nous ne posons pas dès maintenant ce qu'est la censure de ce corps et ce que nous entendons par « libre disposition de notre corps », l'obtention des réformes servira à étouffer notre lutte au lieu de servir à la développer.

Nous avons bien conscience que certains éléments de ce texte peuvent apparaître comme apportant de l'eau aux moulins des réactionnaires de toutes sortes en renforçant leurs arguments (par exemple, quand ils soulignent les dangers réels et imaginaires de la pilule et de l'avortement). Mais nous croyons que le « progrès », pensé par les hommes à la place des femmes, est un piège pour nous, une illusion de liberté, un enfermement dans les rapports et les valeurs bourgeoises « rafraîchies » selon les nouvelles exigences du système capitaliste.

Quand certaines d'entre nous préfèrent, par exemple, la grossesse à l'avortement, l'avortement à la contraception, elles n'ont l'air rétrogrades que du point de vue du progrès bourgeois. Ce qui dans une société moderne est taxé d'archaïsme est peut-être une forme de refus : nous refusons de laisser détruire notre rapport à notre corps. Ces archaïsmes, nous voulons non plus les subir mais les penser et les faire jouer comme des points de résistance et de lutte.

POUR POURSUIVRE CE TRAVAIL
retrouvons-nous aux réunions « politique et psychanalyse »

LE MARDI SOIR A 21 HEURES

à la maison des femmes (331-70-58)
63 avenue des Gobelins - studio Guy dans l'impasse.

LE VENDREDI SOIR A 21 HEURES

à la faculté de Jussieu (R.C. entre les tours 34-44). Métro Jussieu.



réformisme

Ce n'est pas parce que nous posons les problèmes de la contraception et de l'avortement à partir de nous, à partir d'une pratique où nous essayons de faire apparaître notre corps, que nous nous désintéressons de mots d'ordre et de revendications qui, dans la situation actuelle, doivent être arrachées pour que puisse se développer l'autonomie des femmes.

Mais cela veut dire qu'il est pour nous impossible de détacher les mots d'ordre « avortement et contraception libres et gratuits » du contexte de la lutte pour la libération de notre corps.

Le réformisme ici consiste d'abord dans l'isolement d'un objectif au sein d'un mouvement qui opère une remise en cause globale du système et des rôles féminins. D'ailleurs cet isolement a immédiatement signifié : tomber dans l'abstraction. On a lutté sur l'avortement « en général » (qui concernait peu d'entre nous au mouvement), sans partir de notre propre rapport à la contraception, à la maternité, à la sexualité.

Une fois détaché, l'objectif est devenu « urgence prioritaire ». Et il est vrai qu'à un moment donné, le manifeste des 343 pouvait par exemple représenter une urgence : urgence d'obtenir le droit d'avorter et avant tout de déculpabiliser les femmes qui vivaient l'avortement avec tout le poids de la réprobation sociale. Faire sauter cette culpabilité était le prétexte indispensable à toute lutte sur ce terrain. Que des femmes se soient ensuite spécialisées sur l'objectif du droit à l'avortement comme secteur séparé et « prioritaire » permettait dès le départ la récupération réformiste vérifiée aujourd'hui : accélérer des réformes que le capital finit toujours par opérer lui-même pour satisfaire ses propres nécessités (le contrôle des naissances par exemple) en lui indiquant aimablement les points sur lesquels il peut par ses réformes anticiper sur la lutte. Il est clair qu'une fois satisfaite cette revendication, on trouvera un autre objectif prioritaire, bref un autre moyen de ne pas poser la lutte en ses termes réels.

La spécialisation sur un objectif a entraîné une pratique réformiste et la gestion de cet objectif par d'autres que les femmes.

Le projet initial du M.L.A. (Mouvement pour la liberté de l'avortement), au moment de sa création par quelques femmes du mouvement, était de former un front uni de gens (hommes ou femmes) qui, sans être forcément d'accord sur la nécessité et les objectifs du mouvement de libération des femmes, acceptaient de lutter pour la liberté et la gratuité de l'avortement et de la contraception.

L'association Choisir a été créée à l'initiative d'avocatesses et de personnalités, avec le soutien de quelques filles du M.L.F. et/ou du M.L.A., pour :

— défendre gratuitement et assister toute personne accusée d'avortement ou de complicité ;

— obtenir la suppression de tous les textes de loi répressifs concernant l'avortement ;

— rendre la contraception libre, totale et gratuite.

Certains pensaient sans doute que l'association Choisir mobiliserait des couches plus larges de la population que celles que touchait le M.L.F.

Or à partir de là, on peut voir comment le choix d'une structure séparée, « plus ouverte », mixte (Choisir est mixte comme l'était le M.L.A.), s'est finalement retournée contre nous :

— La lutte sur l'avortement a toujours été le terrain par où s'est réintroduite la mixité dans la lutte des femmes et qui remet en cause la base politique du mouvement : l'autonomie. C'est vrai pour Choisir, c'est vrai pour les actions récentes (manif de l'Opéra, manif après le verdict de Bobigny), c'est vrai encore pour le projet du Centre des femmes (quelques hommes participent aux A.G. du Centre). La participation des hommes aux dernières manifestations a donné lieu à des slogans cocasses : à Bobigny, les femmes criaient « nous avons avorté, jugez-nous », les hommes reprenaient « elles ont avorté, jugez-les » ; à la manifestation du 25 novembre, les militants de la Ligue communiste brandissaient une pancarte « nous ne penserons plus pour elles ».

— Choisir se veut une organisation respectable et rassurante, elle est une raison sociale, une institution, tout ce que nous ne voulons pas être, nous les « extrémistes », les « excitées », les « hystériques » que stigmatise grâce à Choisir la presse bourgeoise (l'une de nous qui voulait intervenir lors du dernier meeting de Choisir en a violemment été empêchée).

— Dans le procès de Bobigny, il y a eu une véritable exploitation de Marie-Claire et de sa mère, comme faire-valoir du P.S.U. et de Choisir, de Milliez ou de Gisèle Halimi. Marie-Claire et sa mère étaient les fausses vedettes à qui l'exhibitionnisme était imposé pour que puissent se révéler les vraies vedettes. Il est plus facile d'avoir du succès en empoignant la lutte des autres, en défendant l'opprimé(e), qu'en luttant soi-même en tant qu'opprimée. La publicité faite autour du procès de Bobigny masque la répression qui ailleurs continue de s'exercer lourdement (Tours - Angers).

Nous critiquons la délégation de la lutte sur l'avortement à des personnalités en vue, à des hommes. Là encore, la gestion de nos corps reste l'affaire des hommes, des spécialistes. On reste dans le système du vedettariat capitaliste, où pour avoir droit à la parole il faut un certain poids, c'est-à-dire un certain pouvoir que confère telle place dans la hiérarchie. On pouvait défendre Marie-Claire sans tomber dans le patronage et le maternalisme.

— Dans l'affaire qui s'est jugée à Bobigny, nous ne voulions pas ignorer les contradictions entre les inculpées (la question du coût de l'avortement en particulier), mais il nous semblait essentiel de ne pas les laisser se diviser dans le procès. L'important pour nous était la solidarité effective des inculpées pour lutter contre la maternité et la sexualité imposées par le système. Or ce n'est pas sur cette base que ce sont appuyées la défense et l'intervention de Choisir.

— En alignant les femmes derrière les mots d'ordre « contraception-avortement », on les met toutes sur le même plan et on considère que ces objectifs sont valables pour toutes. Ce nivellement nous empêche de lire les multiples façons dont les femmes refusent l'agression qui est faite à leur corps et nie l'histoire de l'autonomie de chacune.

C'est pourquoi nous prenons position contre le réformisme de Choisir et de sa pratique et contre le réformisme en général que nous essayons de repérer à chaque moment de la lutte et de dépasser en analysant en chacune de nous les contradictions qui l'engendrent.

Ce texte a été écrit individuellement au début du travail du groupe sur la contraception et l'avortement, qui a produit le texte collectif qui précède. Il est clair que ce texte-ci est à lire à partir de ce que nous avons formulé ensemble; il cherche d'ailleurs à dégager le rapport économique sur lequel repose le contrôle de notre corps, contrôle que nous avons analysé auparavant.

Tandis que nous échangeons nos expériences sur la contraception et l'avortement, nous cernons de mieux en mieux les rapports de pouvoir, mais sans qu'apparaissent les rapports économiques qui en sont solidaires. Et c'était sans doute suffisant pour identifier le réformisme de certaines pratiques et s'en démarquer.

Pour ma part, j'ai ressenti que nous n'étions pas allés au bout de l'analyse (nous n'en avions peut-être ni le temps ni le désir immédiat). J'ai écrit ce texte d'abord pour mettre au clair mes propres idées, tout en ayant conscience que la signification politique d'un texte individuel était très différente de la pratique d'écriture collective que nous essayions d'avoir au même moment dans le groupe de travail.

Quand j'ai communiqué ce texte au groupe, une discussion de fond a commencé: chacune a senti que la question soulevée nécessitait, pour que nous puissions y répondre collectivement, un long travail.

● Pour dire dans le mouvement où nous en sommes: notre situation économique, notre rapport au travail, les luttes que nous menons sur ce plan.

● Pour examiner si les concepts du marxisme restent pour nous un moyen de théoriser notre lutte de femmes.

● Enfin pour dire comment actuellement nous articulons notre pratique de lutte idéologique dans le mouvement et notre lutte sur le travail, pour un revenu qui nous permette de vivre et d'être dans le mouvement.

C'est parce qu'il entraînait toutes ces questions que nous avons décidé de publier ce texte tel quel au plus tôt, tout en envisageant un travail collectif sur tous les problèmes que nous avons abordés, en vue d'une brochure. Pour s'associer à ce travail, contacter quelqu'une du groupe, aux réunions de « Politique et Psychanalyse ».



comme ... GRATUITE

A première vue, ce mot d'ordre ne pose pas clairement nos exigences sur la maternité que nous voulons: il ne fait pas état des enfants que nous voulons avoir, mais que nous ne pouvons assumer parce que nous ne disposons pas d'un revenu suffisant ou de temps à leur consacrer. On décourage aux Etats-Unis les mères célibataires de garder leurs enfants (même si elles en ont le désir) en leur faisant apparaître qu'elles seront incapables de les élever avec leur faible revenu, avec la nécessité d'assumer à la fois un travail hors de chez elles et les soins d'éducation. Ces femmes voient leurs enfants adoptés par d'autres familles plus aisées, au lieu de recevoir de l'Etat un revenu suffisant pour les élever. Notre lutte doit aussi faire reconnaître que la maternité est une fonction productive dans la société capitaliste, et donc en faire payer le coût au capital: non seulement la prise en charge des frais médicaux de la maternité, mais aussi des coûts d'éducation et des soins qui retombent sur les femmes (du prix des livres de classe au paiement des heures de son travail d-mère). Cela, le mot d'ordre ne l'exprime pas. Cet aspect montre une limite.

Mais peut-être faut-il situer ce mot d'ordre, pour en dégager la signification politique, non dans le contexte de la maternité, mais dans celui de son refus. La gratuité de l'avortement et de la contraception prend alors cette signification: nous, femmes, affirmons nos désirs et nos besoins sexuels et refusons de payer pour pouvoir les satisfaire. Si nous refusons d'être mères, nous ne voulons pas avoir à payer pour cela.

Les femmes, pour pouvoir disposer de leur corps selon leur désir, doivent en passer par la loi qui régit l'appropriation de tout autre objet susceptible de satisfaire les besoins de l'individu: la consommation. Pour avoir accès au plaisir, la femme doit racheter son propre corps. C'est le revers exact du coût de la prostitution pour l'homme qui veut satisfaire ses besoins sexuels sans passer par la loi du mariage, c'est-à-dire sans avoir à assumer la prise en charge économique d'une famille. Il ne s'agit pas ici de ramener l'oppression de la femme à celle de l'homme (précisément, la prostitution fait apparaître toute la différence entre être obligé d'acheter un objet sexuel, devoir se vendre soi-même comme objet sexuel); mais de remarquer que lorsqu'on veut réaliser ses désirs tout en échappant au travail qui représente pour la femme, la maternité, et pour l'homme la charge d'une famille à entretenir, on se trouve devant la nécessité de payer, autrement dit devant la nécessité de travailler pour pouvoir le faire.

Pour avoir son corps, la femme ne paie pas tel homme en particulier — celui avec qui elle aura des rapports — comme dans le cas de la prostitution. C'est au capital que la femme paie la somme qui va l'affranchir de la maternité, lui permettre d'avoir un corps pour le plaisir et plus pour le travail. Et il ne s'agit pas, en disant capital de penser au capitaliste individuel qui tient une clinique privée et possède un trust de produits pharmaceutiques: peu importe le bénéficiaire individuel, ce peut être d'ailleurs une femme, une avorteuse qui n'a pas le revenu d'un Président Directeur Général, évidemment.

C'est tout le système en effet qui bénéficie de cette situation; car il n'est pas pour la femme d'autre solution, pour avoir son corps, que d'avoir de l'argent — en travaillant elle-même, ou en se mariant et en prélevant le coût des contraceptifs sur le revenu du ménage qu'elle aide à subsister par son travail de ménagère et de mère. La femme est contrainte de rentrer:

— Dans l'institution (le mariage: prostitution légale).

— Dans le salariat (autre prostitution: se vendre comme force de travail).

Tout le système bénéficie de cette situation, et chaque homme en particulier: si la femme est dans la situation de l'esclave qui doit payer pour s'affranchir, avoir son propre corps chaque fois qu'elle désire une relation avec un homme, il est clair que le rapport de pouvoir dans cette relation même, ne sera pas en sa faveur.

Le mot d'ordre: contraception - avortement libres et gratuits exprime au contraire notre refus de rentrer dans l'institution et dans le salariat. Nous affirmons notre droit d'avoir un corps et des désirs sans en passer par la nécessité de payer, donc sans en passer par la loi du travail forcé.

Ce mot d'ordre surgit d'une lutte globale contre tous ceux qui bénéficient de notre oppression: elle comprend aussi bien la lutte contre les profits que sont les trusts pharmaceutiques en nous obligeant à consommer des contraceptifs qui ne sont même pas au point, ou contre les gynécologues qui nous font payer des consultations, que la lutte d'une femme individuellement pour que son ami l'aide à payer le coût d'un avortement, que la lutte contre le coût même de l'avortement. Si je parle de lutte quand une femme demande à un homme qu'il l'aide à payer le coût d'un avortement, c'est qu'il est déjà important qu'une femme cesse de se considérer comme seule responsable des grossesses non désirées, seule responsable des techniques anticonceptionnelles. Mais il est clair que cette prise en charge financière par l'homme peut être un moyen de renforcer la dépendance de la femme à son égard, au moment où l'expérience de l'avortement fait justement apparaître l'oppression que subit son corps de femme dans la sexualité, et peut la conduire à vouloir rompre une relation.

Tant que l'on considère l'avortement comme une fin en soi, peu importe qui en assume le coût — pourvu que ce ne soit pas la femme. Mais si on l'envisage à partir de la nécessité de notre autonomie, sur le plan économique aussi bien qu'affectif, la revendication de la gratuité et la lutte contre l'Etat sont pour nous la seule possibilité.

Ce sont toutes ces luttes qui sont menées dès aujourd'hui par les femmes, qu'exprime la revendication de la gratuité des techniques anticonceptionnelles. La lutte sur les coûts qu'on nous fait payer, en tant que femmes, pour pouvoir disposer de nos corps, ne se dissocie pas de la lutte contre le pouvoir qui s'exerce sur nos corps.

Or, jusqu'à maintenant, quand nous sommes intervenues sur ce point, la gratuité a été plutôt revendiquée comme une mesure qui devrait mettre fin à la pénalisation des femmes des basses classes et instaurer, face à l'avortement et au risque médical qu'il comporte, une sorte de « justice » entre riches et pauvres. Et il est en effet certain que le coût des techniques contraceptives et de l'avortement joue actuellement dans le sens d'un plus grand contrôle sur le corps des femmes de la classe ouvrière: chacune sait qu'elles avortent dans des conditions désastreuses, qu'elles ne peuvent envisager, à cause du prix, des interventions fréquentes — donc que leur sexualité se trouve davantage réprimée, ou condamnée, à la procréation: il leur faut faire face au fardeau de la maternité. Mais là n'est pas le scandale. Ce n'est pas parce que certaines femmes peuvent, dans les milieux bourgeois, s'offrir des consultations chez un gynécologue ou des avortements dans des super-cliniques que le système est plus « juste » à leur égard:

— Le risque de procréation et de grossesse non-souhaitées est toujours assumé par la femme seule. En tant que mère possible, elle sera également seule responsable de son enfant.

— La justice que l'on invoque est, une fois plus, la justice du système, la logique capitaliste au plan sexuel: il faut payer (donc pour cela travailler) pour satisfaire ses besoins et avoir le droit de survivre. Dans l'affaire de Bobigny, la « punition » que constitue l'amende indique très clairement qu'il faut payer non seulement pour avoir accès au plaisir, mais encore pour avoir

ainsi transgressé la morale, l'éthique du travail et de la consommation. Reste à savoir si nous allons continuer à invoquer cette justice dont le premier principe est de nous obliger, nous, toutes les femmes (et pas seulement les femmes du prolétariat), à racheter la possibilité de disposer de notre corps quand notre désir a d'autres orientations que la productivité... ici ce n'est pas à partir de leur situation (ou de celle de leur mari) dans la hiérarchie sociale que les femmes s'opposent ou non au système capitaliste: elles se trouvent toutes, en tant que femmes, sur des positions de classe, sur des objectifs qui remettent en cause les rapports capitalistes. Nous affirmons nos désirs et nos besoins face à un système qui les nie, et nous refusons, pour les satisfaire, de devoir passer par la loi du travail salarié: c'est là un objectif communiste (1).

Les femmes les plus réactionnaires ont parfaitement perçu ce caractère communiste de la revendication de gratuité, alors qu'il nous a parfois échappé. Ainsi ce professeur de droit pénal à la Faculté de droit de Rouen, qui écrivait dans Le Monde du 22 novembre dernier. Après avoir déclaré que « lui paraissait indigne du nom de femme la personne qui entretient volontairement des rapports sexuels avec un homme dont il lui serait inconcevable de conserver l'enfant », elle poursuivait:

« Nous avons déjà dit que nous considérons les rapports sexuels comme un acte normal de la vie quotidienne, mais, on voudra bien nous accorder que la satisfaction sexuelle n'est tout de même pas plus vitale que le besoin de manger ou de se protéger du froid. Or, personne n'a jamais soutenu que, à l'exception des situations particulières qui justifient le jeu de la solidarité sociale, tout citoyen avait un droit acquis à l'égard de la collectivité à être nourri, logé et vêtu gratuitement. Si on voulait même passer sur la question du principe, la mise en œuvre de la gratuité serait impossible à organiser dans un domaine où les besoins varient éminemment selon les individus et où il est bien difficile de faire la distinction entre le normal et le pathologique. Il serait de toute évidence contraire à l'égalité des citoyens que telle femme avorte dix fois alors que telle autre ne fera pratiquer qu'une seule intervention... »

Bref la sexualité est un luxe; la conception de l'égalité interdit de penser les différences des individus dans leurs désirs et leurs besoins: définition toute bourgeoise de l'égalité qui opère par nivellement de toutes sur une norme, au-delà de laquelle on tombe nécessairement dans le pathologique. Rien d'étonnant à ce que, quelques lignes plus loin, M.-L. Rassat (puisque c'est le nom de cette femme à qui le droit pénal et la conception de l'égalité qu'il véhicule ont visiblement contribué à faire perdre de son point de vue et son intérêt de femme) réclame pour le père un droit de décision sur la naissance de l'enfant, la possibilité de s'opposer à l'avortement. Nous retirer le pouvoir de décider de notre corps est étroitement lié à la contrainte de payer pour avoir un autre corps qu'un corps de mère, de productrice. Et au fait de ne pas se poser de question sur la sexualité qu'on nous autorise, avec ou sans d'oppression.

Le fond du problème, c'est que la gratuité de l'avortement et de la contraception impose la logique ouvrière face à celle du capital: « Tout citoyen a un droit acquis à l'égard de la collectivité à être nourri, logé et vêtu gratuitement qu'auparavant, à cause de l'inflation par exemple, on n'affirme rien d'autre que ce droit à la survie. La lutte des femmes pose comme faisant partie de la survie le droit à une vie sexuelle qui ne débouche pas sur le travail de mère, du salaire, nous ne pouvons pas formuler ce droit en augmentation de salaire; donc nous revendiquons la gratuité. Et cela se retourne contre le capital lui-même, car une telle revendication cesse de lier la satisfaction de nos besoins à l'acceptation du travail. Nous ne demandons pas par là d'être « prises en charge » par l'Etat comme nous le serions par un homme.

Nous ne nous considérons pas comme des « défavorisées » qui demanderaient que s'exerce en leur faveur la « solidarité sociale », sans remettre en cause son autre face: la négation de nos besoins et de nos désirs par le système capitaliste. Bien que cela prenne la forme d'une revendication économique, ce n'est pas un aménagement de la situation que nous demandons, mais un refus que nous exprimons de la situation que nous demandons, mais une structure de pouvoir qui nous opprime jusque dans nos rapports avec les autres et notre vie sexuelle; refus de lier la satisfaction de nos besoins et la réalisation de nos désirs aux nécessités productives du capital. Quand nous réclamons la gratuité de l'avortement et de la contraception, nous ne « sollicitons » rien d'une instance que nous reconnaissons de ce fait: l'Etat. Nous disons plutôt notre révolte politique contre le système.

(1) Rien à voir avec ceux du P.C. Ce n'est pas parce qu'un terme a été détourné au point de devenir le symbole du réformisme qu'on doit se priver de l'utiliser. Nous pouvons, à partir de notre lutte concrète de femmes, lui redonner un contenu révolutionnaire et offensif.

contre CHOISIR

A la suite du procès de Bobigny et de la dernière assemblée de « Choisir », une mise au point nous paraît indispensable.

D'abord sur l'origine exacte de l'Association : « Choisir » a été créé en automne 1971 après le manifeste des 343 par des femmes du Mouvement de Libération des Femmes, ce qui n'est jamais rappelé, aussi bien que par des personnalités. Il s'agissait de constituer une association à structure légale qui puisse défendre les signataires dans l'immédiat et qui lutterait en général sur le plan juridique pour l'Avortement et la Contraception libres et pour la défense des inculpées pour avortement.

Mais la lutte sur le plan juridique n'est qu'un aspect de la lutte des femmes qui se déroule aussi ailleurs et autrement. C'est grâce à cette lutte, marquée par la MARCHÉ INTERNATIONALE DU 20 NOVEMBRE, les GREVES DE MERES CELIBATAIRES AU PLESSIS-ROBINSON et ISSY-LES-MOULINEAUX, les JOURNEES DE DENONCIATION DES CRIMES CONTRE LES FEMMES A LA MUTUALITE, qu'un procès politique sur l'Avortement a été possible.

Et si le procès a eu ce retentissement, c'est aussi parce que des femmes sont descendues une fois de plus dans la rue pour attirer l'attention sur le cas de Marie-Claire (MANIFESTATION A L'OPERA LE 9 OCTOBRE). Or, lors de la rédaction du tract d'appel au procès du 11, Gisèle Halimi a refusé qu'on appelle également à la Manifestation du 9 qui avait pourtant été décidée en Assemblée Générale de « Choisir » le 7 octobre.

Cet incident, parmi tant d'autres, nous amène à poser clairement cette question : QUI PREND LES DECISIONS A « CHOISIR » ? Pourquoi la défense a-t-elle été organisée sans consultation des Membres de l'Association ? Le 4 novembre nous avons été toutes et tous informés des décisions que Gisèle Halimi avait prise SEULE pour mener la défense des inculpées. Nous n'avons jamais été consultées pour savoir si nous étions d'accord avec le type de défense choisie. Et quand certaines d'entre nous, le 4, ont essayé de discuter et de proposer que des femmes anonymes témoignent aussi, aux côtés des célébrités, on en a profité pour détourner le problème de fond que nous voulions poser.

La question n'est en effet pas du tout de se demander s'il faut lutter en priorité pour l'avor-

tement des femmes prolétaires, sous prétexte qu'elles sont acculées à avorter dans des conditions particulièrement pénibles, faute d'argent. Il est très dangereux de réintroduire encore ces divisions entre Nous. L'avortement est interdit en fait à toutes les femmes, PARCE QUE LES FEMMES DANS LEUR ENSEMBLE, EN TANT QUE SEXE N'ONT PAS LA LIBRE DISPOSITION DE LEUR CORPS. Voilà le problème de fond. Si partout dans le monde des Mouvements de Femmes sont apparus, c'est qu'enfin nous avons pris conscience qu'aucune analyse ne rendait compte totalement de notre Oppression spécifique, que BOURGEOISES et PROLETAIRES, nous avons en commun avant tout la condition de femme : ET C'EST PARCE QU'ON NOUS DIVISE QUE NOUS AVONS DU MAL A LE RECONNAITRE.

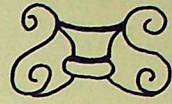
Gisèle Halimi elle-même le reconnaît, au niveau de la plaidoirie qu'elle a faite au procès de Bobigny, elle l'a commencée en déclarant que pour la première fois de sa carrière, elle allait pouvoir parler en tant que femme et avocate. Au-delà de sa classe et de son métier, ce qu'elle avait de commun avec Mme Chevalier, être femme, est apparu alors clairement. Alors pourquoi le reconnaître à certaines occasions et le nier à d'autres ?

Tout cela nous paraît grave. Parce qu'une fois de plus on détourne le combat des femmes à des fins personnelles, on dénature volontairement les propos et intentions de certaines d'entre nous (ne serait-ce que dans le dernier compte-rendu de l'Assemblée générale). On réintroduit entre nous des divisions qui ne peuvent que freiner la longue lutte pour notre libération : la lutte pour l'avortement libre n'en est qu'un jalori.

Certaines femmes de « Choisir » et du M.L.F.

P.C. — Après le compte-rendu qui a suivi l'A.G. où nous avons distribué ce tract bien gentil et conciliant, compte-rendu où, contrairement à ce qui avait été promis (donner au moins des extraits du tract) on a encore tronqué nos propos de FAÇON DEGUEULASSE, plus de doute possible. La seule attitude vis-à-vis de « Choisir », ou plutôt ce que G. Halimi est en train d'en faire, c'est de s'en barrer. Nous n'avons plus rien à faire dans ce mini-P.C. pour femmes. Evidemment le plus triste est que le Marchais en est une femme...

du premier jour où tu es née en moi
je n'ai cessé de t'enseigner la mort
la résignation
le silence
la douce mort blanche de nos pays
et j'ai ragné tes ailes avec tendresse
et je t'ai dévorée des yeux
pour que tu n'aies plus peur.



LA COUR ET L'AVORTEMENT

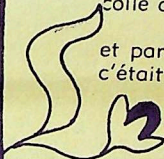
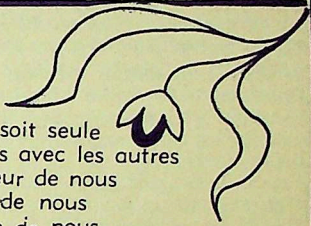
Par 7 voix contre 2, la Cour Suprême des Etats-Unis se prononce (le 22), en faveur de la libéralisation de l'avortement. La femme américaine aura le droit absolu de se faire avorter dans les trois premiers mois de la grossesse, à condition que l'opération soit effectuée par un médecin. La Cour dénie aux Etats le droit de promulguer des lois interdisant l'avortement jusqu'au sixième mois de la grossesse, mais leur reconnaît le droit d'exiger que l'intervention ait lieu dans un hôpital. Ce n'est, dorénavant, que durant les trois derniers mois de la grossesse que les Etats pourront interdire l'avortement, à moins que la vie ou la santé de la mère ne soit en danger. Les archevêques de New York et de Philadelphie et les milieux catholiques romains s'élèvent contre la décision de la Cour, qui est, en revanche, bien accueillie par les mouvements féministes.

ce n'est pas qu'on soit seule
c'est qu'on n'est pas avec les autres
c'est qu'elles ont peur de nous
mal de nous
honte de nous

c'est que nous avons usé plus d'un rêve
déchiré trop de nuits

collé au mur de notre peau tant de chairs
fragiles

et parfois nous étions innocentes :
c'était pire.



Je voudrais un enfant avec un bonnet rouge et vert
qui naîtrait comme ça
avec un bonnet rouge et vert
un balai et la peau noire pour balayer
avec le fruit des citrons dans les oreilles
avec la peau qui va avec
et la peau
de quarante
de quarante
de quarante

VIET-NAM

samedi 20 janvier

VIET-NAM : Avons-nous trouvé d'autres formes d'action ?

En quoi les femmes sont-elles concernées par la guerre ?

Les femmes et la guerre...

Nous étions toutes en noir...

Visages à peine visibles sous les bandes ou la gaze, pancartes au cou... des mortes.

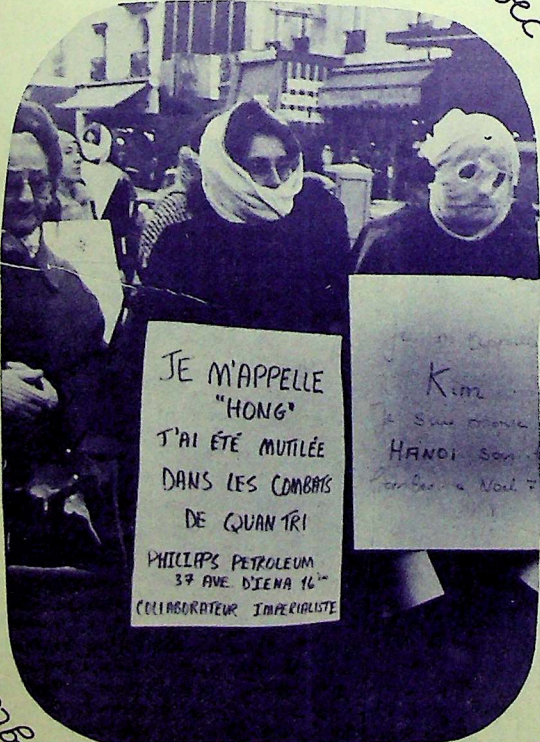
Air de catastrophe, l'air du malheur, l'air de l'horreur.

Mise en scène de la guerre-boucherie, instinctivement nous avons émigré dans des corps de victimes, mutilées, brûlées au napalm, violées par les GI's — ça aussi c'est un crime de guerre — et nous vivions cette contradiction intense d'être ces mortes bien vivantes, protestant par révolte et désir de se battre, des femmes qui comme femmes avions notre mot à dire sur la guerre, l'impérialisme, et les luttes de libération. Luttes de libération des peuples, luttes de libération des femmes ; où se fait l'articulation ? Et si nous avons donné nos corps à voir dans un spectacle de rue, n'est-ce pas parce que c'est sur le corps des femmes qu'en premier s'acharnent les vautours de la guerre et de toutes les agressions ? La question demeure : Pourquoi n'avons-nous pas témoigné, grimmées en guérillères ? Bien sûr, il y avait le repoussoir de la manifestation à l'ambassade U.S. des groupes gauchistes ; une fois de plus, dans ses préparatifs mystérieux et paranoïaques, elle nous apparaissait comme l'éternel affrontement de virilité à virilité, gauchistes-flics.

Encore une fois reste l'interrogation : Pourquoi avoir donné dans l'appel aux sentiments ?

Marche rue du Commerce, lentement... Le parcours est mal dessiné ; d'autres propositions surgissent, descendre dans le métro, lieu clos où toute rupture avec le « normal » semble impressionnante ; d'autres ont la nostalgie des quartiers dits populaires et veulent aller à Barbès... Rue de Vaugirard, nous nous plaçons, femmes mortes, devant les portes béantes du Prisunic ; nous sommes peut-être quarante, et de 4 à 7 heures nous ne bougerons plus de là. Chacune porte sa pancarte : « Je m'appelle Thy, morte sous les bombardements de Hanoi, à Noël 1972 ; la firme Honeywell a fabriqué la bombe à ailettes qui m'a déchirée » ; suit l'adresse de la firme, en France. Ainsi nous essayons d'échapper au catastrophisme, l'ennemi est désignable, nommé. Femmes qui passiez et refusiez de voir, Femmes atterrées par nos bandages, devions-nous vous faire cette violence politique ?

Femmes de quarante-soixante ans qui saviez de quoi nous parlions parce que vous aviez connu la guerre et disiez votre tristesse de ne pouvoir rien faire, Femmes qui ce jour-là nous avez rejointes, Avons-nous donc toutes les mêmes cauchemars, qui minent en secret notre quotidien ?



les chairs qui me regarderont
les yeux qui après m'être pas nés
longtemps

pour de terre
comme un trou de bombe
de quarante
de quarante
de quarante



Les bruits qui courent: "les Féministes sont bottées et casquées"

émministes

Voici une Féministe Casquée →



Voici une Féministe bottée ←



évolutionnaires

On parle beaucoup dans le Mouvement des Féministes Révolutionnaires. Outre que celles qui reçoivent cette étiquette ne la revendiquent pas toutes, il y a parmi lesdites « F.R. » tellement d'options, qu'il est difficile de parler de « ligne générale ».

Néanmoins, on essaye d'exposer ici l'histoire de ce groupe et ce que les femmes qui y ont participé en ont dégagé.

Nous pensons que cette mise au point permettra de mieux comprendre où nous en sommes et de ne pas nous figer dans des images plaquées de l'extérieur, souvent très fantaisistes.

LES FEMINISTES REVOLUTIONNAIRES (première partie)

C'était au début de ce qui devait plus tard — de ce qui était déjà connu sous le nom de Mouvement de libération des femmes.

Un soir d'octobre 1970 à une assemblée générale, des filles se déclarèrent Féministes Révolutionnaires. Pourquoi Féministes, pourquoi Révolutionnaires, pourquoi le dire ?

— Pour nous, féministes, ça voulait dire :

D'ABORD POUR LES FEMMES. Cela semblerait évident dans un mouvement de femmes mais ça ne l'était pas pour tout le monde. La mauvaise conscience des femmes sortant sous la forme d'une compulsion à se culpabiliser sur la lutte des classes, à l'opposer à la lutte des femmes comme si celle-ci allait à l'encontre de la lutte des classes, et contrairement, à vouloir faire rentrer de gré ou de force la lutte des femmes dans les schémas de la lutte des classes.

— Féministes ça voulait dire :

POUR LES FEMMES ET AVEC TOUTES LES FEMMES. Ce n'était pas évident pour tout le monde non plus. Certaines disaient qu'il n'y avait pas de « NOUS » des femmes, et pourtant c'est bien en tant que femmes qu'elles étaient réunies. Elles excluaient les bourgeoises des femmes opprimées, et pourtant elles se disaient bourgeoises.

« Nous », on sentait bien qu'il y avait un NOUS des femmes, que « femme » était notre première identité, avant prolétaire ou bourgeoise. Mieux, nous sentions que jusque dans leurs identités de classe différentes les femmes avaient un point commun : c'était de les avoir à travers un homme (le père ou le mari).

Parmi nous, certaines pensaient que cela faisait des femmes une classe, d'autres une caste, et beaucoup s'en fichaient : pensaient simplement que toutes les femmes ont quelque chose en commun, et que c'était de ce commun qu'il fallait partir.

Féministes donc d'abord parce que ça veut dire : « D'abord pour les femmes. » C'est ce que ça a toujours voulu dire depuis un siècle environ que le terme existe.

Nous nous sentions en liaison avec les « femmes pour elles » qui ont existé avant nous, lutté avant nous. Cette solidarité non plus n'allait pas de soi. Les autres la refusaient parce que féministes c'est péjoratif, parce que ces ancêtres étaient réformistes. Mais ce n'est pas pour ça que le terme est devenu péjoratif. Qui l'a rendu péjoratif et pourquoi ? Le refuser pour nous c'était concourir avec ceux qui ont passé sous silence ou déformé la lutte des femmes, avec ceux qui ont ridiculisé les femmes qui osaient lutter pour elles-mêmes, avec ceux qui ont fait de la suffragette l'image-épouvantail qu'on brandissait devant les velléités de révolte.

Nous n'allions pas leur abandonner ces femmes, leur révolte, la nôtre. Nous n'allions pas continuer à courir en courbant la tête sous les huées, à la recherche d'un terme qui conviendrait à ces messieurs. Quelque mot que nous trouvions ils nous le renverront sali. C'est notre révolte elle-même qui est sale pour eux, qui est ridicule, qui est réactionnaire, réformiste et petite bourgeoise, comme les « bonnes femmes » et leurs histoires, cachées, couchées !

Si nous revendiquions toute cette honte, pourquoi pas le terme ? Et si nous commençons à reculer devant l'injure jusqu'où irions-nous ? Pour nous c'était important, c'était le début du renversement de leur ordre et de leur loi que de nous dénommer du terme de leur dérision et de leur opprobre : féministes. Ce n'est pas grâce aux pelées et aux tondues du groupe « Féministes Révolutionnaires », non, que le terme a commencé à changer de sens. Mais comme le mouvement existe, qu'il est vivant, qu'il commence à être grand, qu'il est partout, et qu'il est pour les femmes, on l'appelle féministe et on rit de moins en moins.

— Pourquoi révolutionnaire ?

Révolutionnaires ça voulait dire pour nous « radicales ». Pas d'amélioration des conditions de détention, mais tout chambarder.

Ça voulait dire aussi que la lutte des femmes si elle est menée jusqu'au bout, jusqu'à la destruction totale de l'ordre patriarcal, remet en question les fondements même de la société, donc en fiche un coup à pas mal d'autres choses. Par exemple on n'avait pas d'inquiétude de « s'intégrer » dans le capitalisme et de risquer d'opprimer les ouvriers à notre tour (c'était, c'est toujours la vision d'horreur qui se présente en premier à pas mal de filles quand elles entendaient parler du Mouvement, et à tous les mecs ; comme on sait par le nombre de femmes qui oppriment des ouvriers, c'est en effet un danger très menaçant et très immédiat !).

Parce que : vous imaginez une société capitaliste sans famille ? (Même Hector Malot ne pourrait pas.)

— Révolutionnaire ; c'était pas — surtout pas — une façon de se raccrocher aux « révolutionnaires » — vous savez ces fils de famille qui ont reçu en héritage le bien suprême, la Révolution avec un grand R, et l'octroient parcimonieusement aux masses méritantes — mais, disent-ils, il n'y a plus beaucoup de masses méritantes, « ils ont la télé ces salauds, l'ouvrier n'a plus de respect, il s'embourgeoise, une voiture c'est foutu pour la conscience de classe », tandis que les fils de famille, eux, ont une conscience qui est d'une autre classe, elle, qui résiste au confort, ce n'est pas eux que leurs frigidaires empêchent de penser juste, et pour tout le monde qui plus est, il faut dire qu'ils ont de l'entraînement le confort c'est une question d'habitude (penser pour les autres aussi).

Donc on ne voulait pas faire partie des privilégiés, des actionnaires de la Révolution, on ne voulait pas de part au porteur de leurs « programmes de transition », ni de leurs querelles : l'U.R.S.S. est-elle un Etat ouvrier dégénéré ou un Etat capitaliste d'Etat ? Si c'est ça l'essentiel eh bien on préfère donner (comme dit Simone) dans l'essentiel.

Révolutionnaires : on prenait en charge notre révolution — on ne pensait pas que c'était une pierre qu'on apportait à l'édifice commun, ni qu'on confiait nos « revendications » au grand livre blanc pour que les « révolutionnaires » l'ouvrent au matin du grand soir et se disent : « Tiens voyons ce que

veulent les bonnes femmes. » On ne voulait pas faire partie de la Grande Révolution Socialiste parce qu'on n'y croit pas. On ne croit pas qu'il existe un schéma valable pour tout le monde pensé par quelques-uns et appliqué par quelques autres. On ne croit pas aux fronts principaux et secondaires, ni aux contradictions principales et secondaires... Mais il y a l'oppression — non —, les oppressions, multiples, combinées, tout le monde à la fois oppresseur et opprimé.

On croit que la meilleure façon de comprendre les autres opprimés, c'est de lutter contre notre oppression, et la même chose pour eux.

Révolutionnaires ça voulait dire justement que des femmes luttant pour elles-mêmes ça risque de donner des idées aux autres opprimés, comme les Noirs luttant pour eux-mêmes ont donné des idées aux femmes. Tous les opprimés luttant en même temps — et pas sagement à tour de rôle — eux-mêmes, à partir d'eux et pour eux — et pas à partir d'un schéma universel pour l'homme universel — ça risque de foutre un coup à la grande révolution, ça risque d'attaquer sérieusement l'oppression de tous les côtés et là où elle est, ça risque de faire la révolution.

— Pourquoi le dire ?

On aurait préféré pas. On aurait préféré que ça aille de soi, en fait, ça nous semblait invraisemblable d'avoir à préciser à l'intérieur d'un mouvement de femmes qu'on était d'abord pour les femmes. Mais c'était ainsi. A l'époque ça n'allait pas de soi. Cette question coïncitait tout. On ne pouvait plus travailler, on avait passé l'été en engueulades stériles.

Alors à la rentrée les filles qui étaient d'accord là-dessus ont décidé de se réunir ensemble pour pouvoir reprendre le travail et la discussion.

Les féministes étaient plus et moins que cet accord minimal.

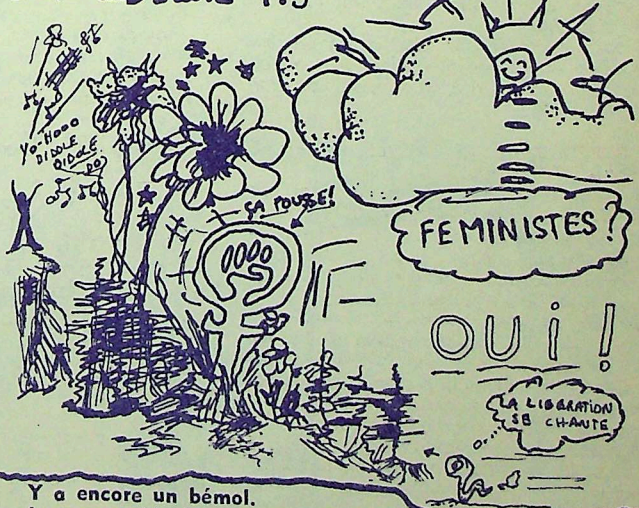
Plus parce que ce n'était qu'une base de départ, à partir de laquelle en travaillant ensemble, on développait des façons communes d'aborder des questions précises de la lutte. Moins parce que d'autres facteurs jouaient dans la composition du groupe : le hasard de la visite des groupes par les filles qui arrivaient, les affinités.

Vers janvier 1971, si le groupe Féministes Révolutionnaires s'est dissous, il y a bien entendu autant d'interprétations de cette fin qu'il y a de filles à l'avoir vécue.

Il y avait des tensions comme dans tous les groupes, à tous les niveaux : on n'avait pas toutes la même façon de concevoir les priorités, les centres d'intérêts, les façons de travailler, les modes d'action. On n'avait pas toutes la même conception du groupe, de sa fonction. Il ne servait pas les mêmes buts, n'occupait pas la même place pour toutes, on n'avait pas toutes le même rapport affectif au groupe et aux autres filles du groupe. Et c'est en fonction de tout ça aussi que les explications de sa fin divergent.

Mais ce qui a permis à ces tensions et à ces divergences de mener à l'éclatement, c'est la raison d'être fondamentale du groupe.

Il s'était créé surtout en réaction à l'opposition extérieure et à l'impossibilité de discuter avec les gauchistes. Or à la fin de l'hiver il est apparu que le Mouvement tout entier était dans la pratique, sinon dans son discours, centré sur les femmes. Il est devenu possible pour nous de travailler partout. L'accord général qui nous avait réunies, réunissait maintenant tout le Mouvement. La pression extérieure qui nous avait réunies avait disparu, et c'est non pas ce qui a motivé, mais c'est la condition objective qui a permis la dissolution du groupe. → Suite p.9



Y a encore un bémol.

Le groupe Musique n'a pas de local pour faire du bruit, beaucoup de bruit même, car on sort notre batterie des grands jours. Même que la fanfare ne fanfaronne plus tellement faute de moyens : instruments à vent et local. Alors, on en a ras-le-bol de faire de la zizique dans notre coin, on sent nos talents diminuer de jour en jour, on se lève la nuit pour pleurer et on se console comme on peut...

Les musiciennes latentes et battantes peuvent rencontrer d'autres musiciennes vacantes qui les accueilleront avec tambours et trompettes 11 rue Blomet, 5^e étage à gauche.

Une femme de Gien (Loiret) désire rencontrer d'autres femmes. Contacter Judith, 5 rue Bernard-Palissy.

ce que vous cachez le crâne d'une féministe

pour de mieux pour prendre son pied qu'une botte de féministe



LES FEMINISTES REVOLUTIONNAIRES (deuxième partie)

Deux tracts parus en octobre 1971 (dont nous donnerons l'intégralité dans un fascicule à paraître) se démarquant par rapport au gauchisme et à l'analyse marxiste traditionnelle servirent de catalyseurs au redémarrage des F.R. L'un d'eux appelait à la constitution d'un Groupe féministe révolutionnaire, n'ayant rien à voir avec une visée totalitaire mais s'opposant à la notion d'organisation politique.

Dès les premières réunions, l'accent est mis sur la volonté d'empêcher l'apparition de toutes tentatives de leadership d'une ou de plusieurs femmes, de **dénoncer et d'analyser le pouvoir** en nous, autour de nous, parmi nous; de **briser le rapport au « savoir »** et aux spécialistes; de s'opposer au centralisme qui nous semble menacer la mlr dans son ensemble — d'où des éclats en A.G. contre certaines utilisations du sigle M.L.F. D'autre part, nous sommes pour toutes tentatives de groupes réclamant autonomie idéologique, d'action et de financement et nous refusons de considérer que des projets ou initiatives différents sont exclusifs les uns des autres. Les inconvénients des grandes réunions qui ne permettent pas à toutes les femmes de s'exprimer et qui favorisent donc les prises de pouvoir devaient être contrebalancés par la formation de petits groupes que l'on a appelés groupes d'expérience personnelle, de prise de conscience, de prise parole, etc. Ces petits groupes se sont multipliés, mais nous avons gardé des réunions générales hebdomadaires (dites de coordination).

A ce moment de mise au point où nous discutons du pouvoir, de sa destruction, des spécialistes, etc., le grand groupe cherche et semble trouver une façon de s'exprimer simple, concrète et satisfaisante: chaque femme parle, les autres sont attentives, il n'y a en général pas de monopolisation de la parole.

Vient l'épisode du 14 janvier 72: l'affrontement à la Villa Montsouris. Une image très fautive du mouvement en sort, le réduisant à deux tendances: psychanalyse et politique — et féministes révolutionnaires, et les positions mêmes de ces deux tendances ne sont guère claires. Enfin, un phénomène grave apparaît: l'identification rigide au groupe qui écrase, paralyse les individus qui ne s'expriment plus du tout en leur nom et que la pression et l'appartenance à un groupe amènent à s'exprimer dans la peur.

Puis c'est l'arrivée dans quelques-unes de nos réunions de quelques femmes du groupe Psych. et Po. Malaise. Impression de manipulation. Retour en force de la tendance à tenir un discours abstrait, intellectuel, qui forme un clivage net et immédiat entre celles qui peuvent manier un tel langage et les autres, réduites à l'écoute, qui ne peuvent plus intervenir. Nous remarquons cette rupture et constatons qu'elle ne nous convient pas, mais nous restons impuissants devant ce problème. Cependant, le retrait des filles de Psych. et Po. aux réunions suivantes ne changera rien: le grand groupe ne retrouve plus sa cohésion première et devient parfaitement inefficace au niveau de la discussion. C'est alors que nous nous perdons en sarcasmes et délires paranosystématiques contre le groupe Psych. et Po., faute de pouvoir nous expliquer avec les femmes de ce groupe sur les critiques réelles que nous formulions.

Nous nous sommes toutes lassées de devoir nous définir en opposition à Psych. et Po., et le grand groupe a fini par se disséminer. Par ailleurs, des petits groupes fonctionnaient sur l'origine du patriarcat, le travail ménager,

Jabots, bottes, robes à fleurs, casques, dentelles, dentelles, cheveux longs,

G
I
L
E
T
S
,
C
A
N
O
N
S

d
e
d
e
n
t
e
l
l
e
s
,
b
o
t
t
e
s
,
b
o
t
t
e
s

l'homosexualité, le désir, le plaisir, etc. L'autonomie et la créativité des petits groupes s'est manifestée par des actions extérieures comme: — Le Plessis-Robinson (soutien aux mères célibataires d'un hôtel maternel par une occupation des locaux, etc.) — Initiative des journées de dénonciation des crimes contre les femmes. — Bombage de l'ordre des médecins — Intervention à la Chambre des députés lors de la discussion sur la loi Neuwirth — des actions sur l'avortement et la contraception. L'expérience grand groupe l'année dernière s'est soldée par un demi-échec. Il ne s'agit pas de la rejeter complètement, mais de la repenser.

Les petits groupes nous apparaissent comme une structure permettant d'arriver à la formation d'un mouvement de masse des femmes, en limitant au maximum les risques de prise de pouvoir et de prise en charge. Ils permettent aux femmes de confronter leur expérience **personnelle**, et donc de prendre clairement conscience de ce que **leur oppression, subie individuellement, est une oppression collective**. Dans ces groupes, les femmes brisent leur isolement, elles apprennent à se parler, à s'écouter, à s'accepter, à s'aimer, changeant ainsi les rapports que les opprimées ont entre elles dans cette société, et envers elles-mêmes.

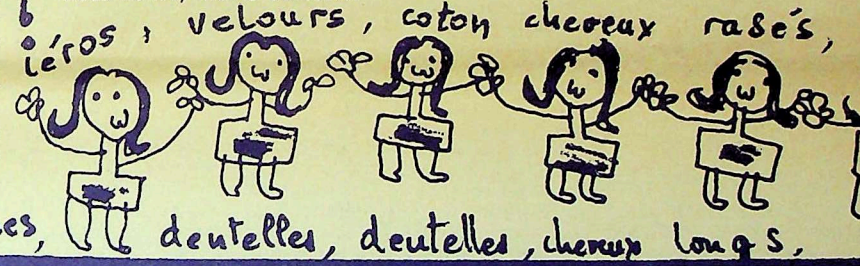
Mais il ne s'agit pas d'une thérapie de groupe: aucune technique particulière n'est utilisée. Le fait de parler, d'être écoutée, d'écouter les autres nous aide à nous déculpabiliser, à ne plus nous voir comme des victimes à perpétuité, et à nous révolter contre la société patriarcale.

Les petits groupes, c'est aussi tout groupe qui se constitue autour d'une activité: un groupe qui fait de la musique, un groupe qui écrit, un groupe qui peint, un groupe de couture, un groupe qui pratique les avortements, un groupe qui s'occupe d'enfants, un groupe qui fait le journal, etc. Pour entreprendre réellement toutes ces activités, la transformation de nos relations, de nos valeurs, de nos principes d'analyse dans tous les domaines est indispensable. C'est la civilisation qu'il faut changer, une nouvelle perspective historique que nous voulons produire. L'oppression des groupes humains les uns par les autres, les rapports de force sont le fondement des situations sociales, et même individuelles. Il n'y a pas de nature humaine, pas de fondement biologique ou psychologique à notre situation actuelle. L'inconscient lui-même est le produit de l'histoire, de l'oppression des groupes les uns par les autres. C'est donc l'ensemble des disciplines « scientifiques », y compris la psychanalyse, que nous voulons reconsidérer du point de vue unique de l'oppression. Point de vue que nous essayons de dégager à partir de notre propre expérience, dans ces petits groupes.

Actuellement les F.R. s'efforcent d'étendre et de faciliter la formation de petits groupes. Notre objectif c'est de toute façon, moins de promouvoir « une ligne politique » que de favoriser les capacités de chaque femme de se prendre en charge, de penser par elle-même, de prendre des initiatives, d'être créatrice, tout en refusant de s'intégrer dans cette société. Dans le mouvement les F.R. seront amenées à lutter contre l'identification au groupe, les tentatives de pouvoir d'individus ou de groupes, les totalitarismes, les totalitarismes où qu'ils émergent y compris en leur sein.

N.B.: voir dans ce même numéro deux articles sur les « groupes de prise de conscience ».

Permanence tous les lundis pour les groupes de prise de conscience: 73, rue Buffon, Paris-5^e, de 18 heures à 20 heures (coordination province: nous écrire, même adresse).



Depuis le début du Mouvement (été 70), nous étions tentées par les groupes de prise de conscience, inspirées de l'expérience des Américaines, comme par une façon radicalement nouvelle de travailler à partir de nous et sur nous. Il y eut des tentatives durant l'hiver 70, mais les résistances nombreuses à cette forme de travail et de rapport entre nous, ne furent vraiment surmontées qu'au cours de l'hiver suivant, grâce aussi à l'arrivée de certaines femmes qui revenaient des U.S.A.

Le texte qui suit est la transcription d'une discussion qui a eu lieu entre une vingtaine de femmes participant à différents groupes depuis environ un an.

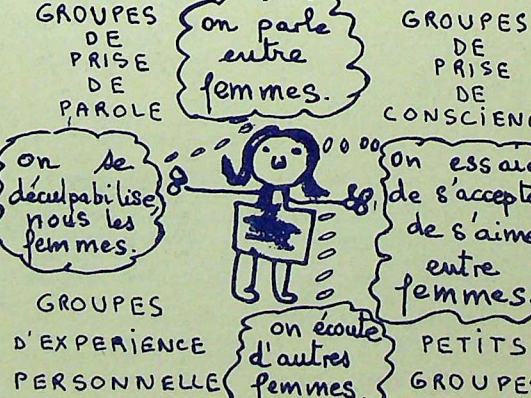
GROUPES D'EXPERIENCE, DE PAROLE, DE PRISE DE CONSCIENCE, ETC.

Les groupes de prise de conscience ne sont pas de la psychanalyse sauvage ou de groupe. Nous ne sommes pas malades et aucune n'a le droit d'influer quelque chose aux autres. Il s'agit d'un processus de déculpabilisation. « Ce n'est tout de même pas une maladie d'être femme ». Ils ont pour but de développer les liens entre femmes, de voir que les problèmes de toutes les femmes sont nos problèmes; les problèmes des femmes mariées par exemple pour les homosexuelles. On apprend à écouter les femmes, à leur parler, à formuler mieux ce qu'on n'arrivait pas à formuler. On s'aperçoit ainsi qu'on arrive mieux à écouter les femmes qui n'ont pas la même expérience que nous.

COMMENT SE FORME LE GROUPE ?

Certains se sont formés par hasard, au cours d'une réunion des Féministes révolutionnaires par exemple, d'autres par affinités. Dans les premiers groupes, on s'aperçoit qu'il s'agit de s'accepter toutes avec nos différences: — On a parlé des préjugés qu'on avait les uns envers les autres. C'est important de se dire pourquoi on ne s'était jamais remarqué auparavant, pourquoi on n'a pas d'affinités. — Les affinités et la séduction, c'est culturel. Les groupes doivent-ils être constitués d'homosexuelles, d'hétérosexuelles, de bisexuelles, mélangées ou séparées, hétérogènes ou non du point de vue social; mais il y a si peu de prolétaires au M.L.F. qu'elles sont forcément mélangées aux

autres. On a plutôt envie d'un certain éventail au sein du groupe, quitte à faire un deuxième groupe sur des problèmes spécifiques; par exemple, certaines ont envie d'être dans un groupe de femmes toutes homosexuelles, car c'est leur vie actuellement. On a envie de parler du présent et c'est plus facile quand ça correspond à une pratique commune, autrement il y a beaucoup de réticence à parler, car le clivage homo-hétéro est important. Un groupe s'est constitué pour écrire un livre sur l'homosexualité. Mais en fait, qu'ils se soient constitués par hasard ou par affinités, les groupes ont à peu près le même pourcentage de réussite ou d'échec. Il faut dire



aussi que certains groupes ont démarré sur les bases de l'article des Américaines (cf. Perspectives des groupes de prise de conscience) qu'ils ont modifiées par la suite, d'autres ont improvisé. **MAIS POURQUOI ON FAIT DES GROUPES ?** Pour former un mouvement de masse: des femmes partant de la base, sans leaders, où l'on se prend en charge soi-même, pour devenir autonome et indépendante. Quoique cela, on se le dit après coup. Au début on y rentre individuellement, parce qu'on en a envie.

QUELQUES GROUPES PARLENT
Ce qui nous a d'abord frappé, c'est que c'était très

difficile de s'écouter les unes les autres et que plusieurs groupes n'ont pas marché à cause de cela; on reproduisait les schémas de la société au début sans s'en rendre compte.

- On ne s'écoutait pas les unes les autres, chacune parlait pour elle.
- Une fille s'est constituée en leader et ne pouvait pas recevoir la parole des autres. Cette différence n'a fait que s'accroître pour devenir intolérable pour certaines.
- On s'est polarisées sur les problèmes d'une fille qui à un moment ne pouvait plus le supporter. Cela fonctionnait comme quatre ou cinq personnes braguées sur une autre. On parlait de tout, de pourquoi un Mouvement de libération des femmes, mais ce n'était pas un vrai groupe de prise de conscience, et les divergences sont apparues très nettes.
- Le soutien manquait envers la femme qui parlait, quelquefois cela tombait à plat.
- On s'est rendu compte aussi qu'il y avait une coupure entre ce que l'on disait et la façon dont on vivait.
- On découvre combien on se baratine, comment on vit avec une fausse image de soi.
- On n'aime pas tout le monde, on n'aime pas toutes les femmes. A partir de là, il a fallu recommencer à parler.
- Et puis même avec des femmes qui sont comme nous au Mouvement, on a peur de parler de soi.
- On a peur de dire tout, d'être jugée, bien qu'on ait décidé de ne pas se critiquer. Certaines femmes préfèrent ne pas commencer parce que cela prendrait trop de temps, emmerderait les autres d'expliquer les problèmes auxquelles elle se heurte.
- Pour nous c'est important de parler de ce côté négatif, car la pression de la société est telle que c'est dur de s'en sortir et de changer nos rapports entre femmes.
- On n'arrête pas de se dire qu'on s'aimait bien, mais c'était fusionnel. En fait on n'arrivait pas à se parler, et on ne s'aimait pas.
- On a vécu ensemble à Pâques, c'était bien, mais dès que cela a paru quelque chose de durable, certaines ont eu peur: ce n'est pas parce qu'un groupe marche qu'on est prêtes à vivre ensemble. Cependant, il y a des groupes qui ont réussi à dépasser cela.
- Quand ça va pas entre nous, on se fait des scènes, ainsi on peut se dire des trucs sans que ça

S
U
I
T
E

10

devienne catastrophique. L'agressivité est désamorcée.

Pour d'autres, le groupe a permis de changer les rapports entre elles et avec les autres.

— On a pu vivre à trois dans un appartement de deux pièces grâce à l'existence du groupe qui nous avait appris à parler de nos problèmes.

— J'ai divorcé.

— Quand une femme a un pépin dans sa vie professionnelle, c'est le problème de tout le groupe. On a réussi à se faire des amies, on voudrait faire un bouquin, une histoire du groupe.

Enfin « le groupe qui marche depuis le plus long-temps ».

— On s'est constituées par affinité à partir d'une réunion Féministes révolutionnaires. On s'est promis de ne pas s'agresser, de laisser quelques secondes de silence après que chaque fille ait parlé. Une fille avait tendance à analyser en utilisant la psychanalyse et à demander une prise en charge. Cette fille, étant bisexuelle, ne se sentait pas conforme à l'image de l'homosexuelle. De plus, elle n'était pas d'accord avec la règle du secret. Un couple s'est créé et a pu parler de ses problèmes, ce qui l'a beaucoup aidé. Cela développe plus une relation de groupe que d'ordinaire. On a fait des rêves collectifs, des psychodrames : la jalousie, les libertines ; on a fumé, on a fait de la musique. Une fille présente pendant neuf mois a quitté le groupe ; elle travaille maintenant comme une folle et on n'arrive pas à la voir.

Pour régler un moment le problème des relations privilégiées, on a fait l'amour ensemble. On a décidé de retravailler autrement, d'ouvrir le groupe parce qu'on n'est plus que cinq et que dès qu'une a la grippe cela ne fait plus que quatre. Il n'y a pas eu d'élément moteur du groupe, c'était une fille différente selon le cas.

SUR QUOI DEBOUCHENT CES GROUPES ?

— Ils peuvent déboucher sur n'importe quoi : de l'écriture, des activités manuelles, de la musique, une vie collective, rien, etc.

— Les groupes d'homosexuelles voulaient déboucher sur la constitution d'un front d'homosexuelles. Actuellement donc, dix groupes fonctionnent régulièrement, certains depuis le début, d'autres sont constitués de femmes qui ont déjà participé à des groupes, qui même s'ils se sont dissous ont été des expériences positives. L'important, c'est de savoir que ce n'est pas facile de rompre avec tous nos réflexes d'opprimées et que quelque chose se développe en nous : notre solidarité de femmes, ce que nous appelons notre conscience féministe, avec tout ce que cela suppose de rejet de la société mâle, et notre immense révolte, cette conscience politique qui ne se range dans aucun tiroir et qui risque de changer pas mal de choses.

Permanence des groupes d'expérience : 73 rue Buffon, Paris-5^e, le lundi de 18 à 20 heures. Si vous habitez la province ou la grande banlieue, bref si vous ne pouvez pas vous déplacer, écrivez-nous, nous essaierons d'assurer la coordination.

Traduction d'un texte américain de 1970, que certains groupes ont utilisé pour « démarrer ». Il nous semble maintenant beaucoup trop formaliste, mais nous choisissons de le publier, car il peut avoir la même fonction pour de futurs groupes, que pour nous.

PERSPECTIVES DES GROUPES DE PRISE DE CONSCIENCE

Pour former un groupe de prise de conscience, 6 à 10 femmes se réunissent régulièrement. Un sujet de réflexion est choisi et chaque femme apporte le témoignage de ses expériences personnelles. Elle parle sans limite de temps, à moins que le groupe en ait décidé autrement. Aucune femme ne doit être critiquée, ni recevoir un jugement de valeur à propos de son témoignage, par les membres du groupe. On peut lui poser des questions pour clarifier ce qu'elle vient de dire. Il est préférable de ne pas relater ou résumer un témoignage à quelqu'une absente du groupe un certain jour. Le témoignage est personnel et confidentiel, en principe il ne doit pas sortir du groupe, surtout ne pas être utilisé contre une des femmes.

Quand chaque femme a apporté son témoignage, le groupe en tire les généralisations. Bien que chacune de nos expériences ait été individuelle, l'oppression a pris des formes similaires. La généralisation aide à découvrir ces constantes dans l'expérience des femmes. Assez rapidement dans un groupe les femmes commencent à avoir une idée claire des mécanismes d'oppression.

Le fonctionnement d'un groupe de prise de conscience est très simple : en principe les femmes parlent entre elles de leur expérience vécue. Cependant, dans la réalité ce n'est pas si facile. En raison de notre oppression, il est difficile pour les femmes de se parler ouvertement, de se faire confiance. Il faut au moins 4 à 6 semaines à un groupe pour démarrer réellement, à cause de cette réserve initiale. Une fois que les femmes commencent à s'ouvrir les unes aux autres, des problèmes peuvent surgir. Les femmes ont des idées différentes sur les solutions à un même problème. Ces différences, souvent politiques, deviennent cruciales quand le groupe a fonctionné depuis à peu près quatre mois. A ce terme, ou bien le groupe éclate ou bien il dépasse ses contradictions, dans ce cas il peut alors être considéré comme solide. Il faut environ de huit mois à un an, pour

que les membres d'un groupe se fassent réellement confiance, se respectent, s'aiment. Cela semble long, en fait non, lorsque nous considérons le nombre d'années pendant lesquelles on nous a appris à mépriser nos sœurs.

Le groupe de prise de conscience est un des moyens que s'est donné le Mouvement de Libération des Femmes, qui nous permet de prendre politiquement conscience de notre oppression, de briser les barrières culturelles qui nous séparent. Cela nous aide à nous comprendre et à nous aimer nous-mêmes et les autres femmes. La clef de voûte du Mouvement de Libération des femmes est la prise de conscience de notre oppression.

QUELQUES THEMES SUGGERES

POUR LES GROUPES DE PRISE DE CONSCIENCE

- 1) Pourquoi, comment avons-nous été intéressées par le Mouvement ?
- 2) Comment la féminité nous a-t-elle été présentée lorsque nous étions enfant ? Quelle est sa fonction ? Que pensons-nous de la féminité maintenant ?
- 3) Que furent nos premières expériences sexuelles d'enfant ? (avec des parents ? des enfants ? des personnes plus âgées ? seules ?). Quelles conséquences ont-elles sur notre sexualité ?
- 4) Quelles expériences sexuelles avons-nous eu, adultes ? Quelles sont nos expériences et nos attitudes vis-à-vis de la contraception et de l'avortement ? Que pensons-nous de la séduction ? Du dragage ?
- 5) Comment notre éducation fut-elle influencée par notre appartenance au sexe féminin ?
- 6) Notre rapport au travail. Quel rôle le sexisme y joue-t-il ? Serions-nous mises à la porte si nous cessions de jouer notre rôle de femme-mec ou de femme-femme.
- 7) Avons-nous vécu en couple (avec un homme ou avec une femme) ? Nos sentiments vis-à-vis de cette expérience qui continue peut-être. Les rôles dans cette relation.
- 8) Notre expérience de la maternité. Quelle image avons-nous de nous mêmes alors, quelle était l'atti-

tude des gens autour de nous ? Pourquoi voulons-nous des enfants, en voulons-nous ? Dans quelles circonstances ?

9) Notre expérience de mère de famille. Avons-nous l'impression de vivre pour les autres, de perdre notre individualité ? Comment avoir des enfants sans être opprimées, sans les opprimer ?

10) Comment ressentons-nous la ménopause, la vieillesse ? Voulons-nous cacher notre âge ? Comment notre mère vit-elle cette expérience ? Comment voyons-nous la réaction des autres envers-nous lorsque nous vieillirons, alors que nous vieillissons ?

11) Notre attitude vis-à-vis de la violence. Plusieurs sujets peuvent être abordés :

- violence et hétérosexualité ;
- violence comme expression de soi-même et purge de l'oppression ;
- violence comme réalité politique ;
- auto-défense, défense d'un groupe.

12) Comment concevons-nous notre mort ? Notre expérience avec la mort, Pourquoi la politique mâle repose-t-elle tant sur la mort ? (guerres, extermination des juifs, des indiens, des noirs). Les hommes tuent les femmes, les femmes tuent rarement d'autres femmes. Pourquoi est-ce ainsi ?

13) L'amour et nous. Nos expériences. Pouvons-nous aimer d'autres femmes, nous aimons-nous nous-mêmes ? Quelle place l'amour tient-il dans notre vie ?

14) Comment la religion, notre classe sociale ont-elles influencé notre développement ? Comment affectent-elles notre attitude vis-à-vis des autres femmes ?

15) Comment le racisme nous a-t-il affecté ? Comment voyons-nous la relation racisme-sexisme ?

16) Quelle était notre relation avec nos parents ? Comment nos parents s'entendaient-ils ensemble ? Quels sont nos rapports avec eux maintenant ?

la chair est triste

« La graisse, c'est laid. » Mais la graisse ça n'existe pas tout seul comme ça dans l'air, c'est enveloppé de peau, de mouvement, ça a des formes, une consistance, ça cache des ombres et parfois des regards. Le mien, par exemple. Les moins pires des médecins, quand j'étais gosse et que je passais la visite médicale, me tapotaient les fesses, les seins ou le ventre selon l'humeur et disaient :

— Il ne faut pas rester comme ça.
Moi, je comprenais qu'il ne fallait pas rester avec moi, ce que je savais déjà car mon problème c'était justement ça : c'était l'âge où je commençais à me rendre compte que je n'allais guère changer de peau (ma vie, mon apparence), et qu'il faudrait bien que je me fasse à celle-là.

Quand du dis : « La graisse, c'est laid », tu parles comme eux ces médecins-là ou celui qui, après m'avoir pesée, m'a dit :

— Vous êtes juive ?
Il avait toute une théorie sur la graisse héréditaire chez les races inférieures, et moi, j'avais 15 ans. J'ai failli le croire. Quand tu dis : « La graisse, c'est laid », tu parles comme celui qui disait :

(Suite page 12.....)

Desir
es. tu
la

Desir
es. tu
la

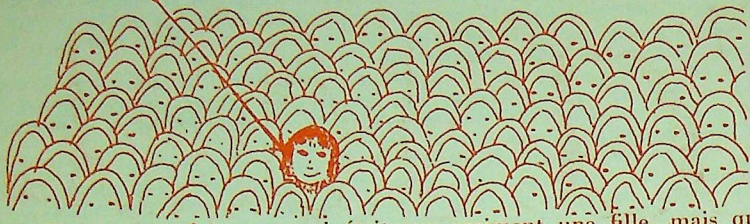
(Une féministe K)

PATH-AGONIE

Pt être que la. bras on
nt pas desir... sans
s poser la question.

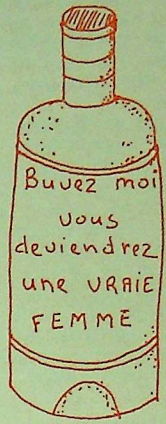
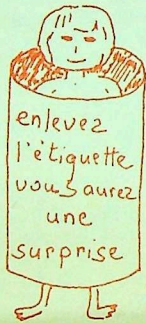
car la
Patagonie est
l'ailleurs
des Magiciennes tristes
des Chinoises du Sud
des Senteurs d'Orangers
des Petites Chancelles

help je me sens toute seule



Il était une fois une, qui était pas vraiment une fille, mais qui était pas vraiment un garçon. Elle avait tout essayé. d'abord d'être une fille après d'être vraiment un garçon, on lui disait même, mon petit, quand elle achetait du pain. Mais après réflexion elle reprit un semblant d'apparence de fille, car elle n'aimait pas tellement les garçons. On lui disait, tu ne seras jamais une adulte ni une femme, tu as une drôle de façon de t'habiller, on ne met pas des bas rouges à ton âge. Enfin elle essaya de faire aller tout cela tant bien que mal, elle prenait son plaisir comme elle pouvait, plutôt toute seule, même si elle était avec quelqu'un d'autre. Elle ne quittait plus guère le pantalon, elle en avait un peu marre que les types regardent ses cuisses, car elle ne faisait jamais attention de bien serrer les jambes quand elle s'asseyait. Elle adorait toujours se déguiser, mettre des chapeaux ou bien des casquettes, suivant les moments se faire remarquer en faisant le clown. Il y avait des jours où c'était plutôt dur, mais on lui disait : « Si tu étais une vraie femme sérieuse, ce serait autrement. »

Un jour, cela elle s'en souviendra toute sa vie, elle rencontra des filles, beaucoup de filles. Elle en rencontra des comme elle, des différentes, des autres. Alors elle s'aperçut qu'elle « vivait » (pas comme une « femme », une « enfant femme », une « adulte ») et qu'elle aimait faire plein de choses (mais pas travailler).



L'euphorie passée, elle s'aperçut qu'on la pressait de toute part « enfin tu sais bien ce que tu es ». Il lui fallait se coller une étiquette choisie dans une liste : hétéro, homo fille jules, dike, ancienne hétéro, nouvelle homo, politique, bi-sexuelle, féministe, femme femme, révolutionnaire et, etc..

Par un beau jour d'automne, il y avait de belles feuilles jaunes et rousses sur le marronnier en face de sa fenêtre, elle se dit merde, merde, j'arrive pas à me décider pour une étiquette, je me sens, ni homo, ni hétéro, ni bi, ni jules, ni femme féminine, mais qui suis-je ? O sœurs, mes sœurs ?

Alors dans un éclair blanc de vérité, elle sut qui elle était : je suis moi qui essaie de savoir qui je suis.

Eh, les copines, eh, les filles, peut-être qu'il y en a d'autres qui aimeraient savoir qui elles sont sans avoir à donner un curriculum vitae sexuel complet (sans mensonge ni omission).

« Pouah, tu es hétéro ».

« Vraiment on m'a dit que tu étais bi-sexuelle, cela ne se fait plus aujourd'hui. »

les hétéros m'aiment pas
les homos m'aiment pas
les bi ne disent rien.

Eh, les filles, moi je ne me sens pas dans une bouteille ou une boîte de petits pois, j'ai enlevé mes étiquettes.

QUELQUES REMARQUES SUR L'HOMOSEXUALITE, qui finiront bien un jour par former un tout cohérent !

L'homosexualité, faut pas en parler, ça effraie les gens, c'est pas tactique.

— Non, hein, quand nous parlons révolution, nous refusons de nous taire sur l'oppression spécifique des femmes, sous prétexte que tout sera résolu après le grand soir. Il en va de même pour l'homosexualité. Nous refusons de nous taire sur l'oppression des homosexuelles sous prétexte que nous pourrions sortir au grand jour après le grand soir : **il y a plus opprimé qu'une femme, c'est une femme homosexuelle.**

L'homosexualité n'est pas un thème prioritaire de la lutte des femmes, mais il traverse tous les problèmes de la lutte des femmes. Il faudra en parler comme d'une alternative réelle et possible à la contraception, à l'avortement, à la sexualité-reproductrice-génitocentrée-dirigée-par l'homme, à la famille, etc.

Le M.L.F., ça nous permet d'être mieux avec nos hommes.

— Non, le M.L.F., c'est pas fait pour les hommes, c'est fait d'abord pour les femmes. On n'est pas un atelier de réparation de moteurs hétéros. Le M.L.F., c'est pour la libération des femmes, c'est pas un mouvement de transformation des hommes. Les femmes ont trop longtemps vécu uniquement pour soutenir, aider, sauver leurs hommes. On a assez joué les Vierge Marie. Qu'ils se démerdent.

D'autre part, nous ne voyons pas pourquoi ces messieurs seraient une catégorie d'êtres humains privilégiée. Ce que nous voulons au M.L.F., c'est changer radicalement tous les rapports humains sans distinction ni de sexe, ni d'âge. (Femme/femme, homme/homme, ... et à la rigueur, ... si vraiment... femme/homme.)

Connaitre les femmes, leur parler, être bien entre nous sans devenir homosexuelles.

— Pourquoi dès l'abord châtrer des rapports humains d'une de leurs possibilités de développement, que ce développement se réalise en fait ou non (on ne peut pas toujours faire l'amour avec les personnes qu'on désire, de quelque sexe qu'elles soient ?)

— Moi lesbienne, quand je parle à une femme, je parle à une personne complète pour qui je vais peut-être éprouver de l'amour, du désir. Je refuse, quand je parle à une femme, de penser qu'elle n'a pas de sexe ni moi non plus.

— Quand une femme hétéro me parle, elle se châtré elle-même, et par la même occasion, me châtré moi aussi. Ou bien, ce qui est encore pire, elle ne se voit que comme un objet sexuel obligatoire pour moi. Je suis lesbienne, j'ai envie de violer toutes les femmes : lesbienne signifiait obliga-

toirement Jules.

— Ou encore, quand les femmes parlent entre elles de sexe, c'est tous les jours comme de la partie d'elles-mêmes dont elles ne disposent pas librement, mais qui est la « chasse gardée » de ces messieurs.

L'homosexualité, c'est ton problème, c'est à toi de te débrouiller.

— Pourquoi au M.L.F. où l'on clame que tout notre vécu est politique, renvoie-t-on certaines bergères à leurs brebis ?

L'avortement, c'est ton problème, à toi de le faire passer. Les lesbiennes aussi luttent pour l'avortement. Rien de ce qui concerne les femmes ne m'est étranger. Renier des possibilités de rapport à tous les niveaux, c'est prôner un désir à sens unique. Nous acceptons bien le slogan : « Nous sommes toutes des avortées », qu'en est-il de : « Nous sommes toutes des lesbiennes » ?

Nous voulons pouvoir être bien entre nous sans pour autant risquer d'être traitées de gouines ou de putains.

— Lesbiennes, première injure d'un mec à une fille qui semble devenir autonome, qu'elle le soit ou non. C'est le test du mâle qui veut s'entendre confirmer qu'il est indispensable. Il faut comprendre à la femme qu'elle est en train de perdre sa féminité-soumission, seul moyen pour elle d'exister dans le monde des hommes. C'est pourquoi cette injure fait tellement peur aux femmes habituées à ne recevoir leur identité que par le regard des hommes.

Nous on en a marre d'être définies par les hommes. Il faut que les femmes apprennent à se découvrir elles-mêmes, sans l'aide de ces messieurs qui n'en peuvent plus de jouer les Pygmalions.

Sans visa du man's land, nous voulons le no man's land.

Si être lesbienne signifie :

— Vouloir être autonome

— Oser transgresser les limites qu'on nous impose

Si être lesbienne signifie :

— Ne pas attendre qu'un homme avec son nom nous donne le droit d'exister

— Ne pas attendre d'avoir fait ses enfants-preuves pour se sentir une femme complète

Si être lesbienne signifie :

— Ne pas vouloir, quand on parle à une femme, se châtrer soi de son sexe, et elle du sien

— Mais vouloir être libre de développer ses rapports avec les femmes dans tous les sens, amour et désir compris,

ALORS, JE SUIS LESBIENNE.

Sappho l'faire
Genève, décembre 1972.

— J'ai reçu un très beau zona, ce matin, à mon cabinet.

Comme ceux qui résumement les gens aux apparences, aux symptômes, à des fragments d'eux-mêmes, qui les dissèquent. La médecine occidentale s'est construite sur la dissection, le déchirement, le viol : ce qu'ils appellent l'autopsie. La médecine chinoise, qui connaissait l'emplacement de tous les organes du corps et pratiquait l'acupuncture avant qu'on sache la forme exacte de la terre, la médecine chinoise, elle, ne pratique pas l'autopsie.

Le voilà bien notre occident qui asservit les peuples, se nourrit de cadavres vivants et de morts précoces, prolonge la vie de ses complices et abrège celle des « autres » en leur réfilant ses microbes (cf Jaulin : La paix blanche). Le voilà bien notre occident, dans une toute petite phrase : « La graisse, c'est laid ».

Quand on est dedans, la graisse, c'est pas forcément laid, mais il faut une sacrée dose d'obstination pour ne pas croire le contraire. Parce que ce sont les mêmes qui nous engraisent, nous protègent, nous couvent et, le moment de nous caser venu, commencent à se lamenter ! Refrain connu : aucun homme ne voudra de toi. Refrain connu : je ne peux rien te mettre sur le dos. Refrain connu : c'est mauvais pour ta santé, tous ces kilos.

Alors, on s'encombre de soi, on prend trois fois plus de place qu'il ne nous en faudrait, on se désintéresse de son corps tout entier, on déborde, et quand les gens vous aiment — corps y compris — on se dit que c'est pour notre grande intelligence, ou bien qu'ils sont vraiment trop cons !

Toute la répression est faite de cette haine de soi que l'on retourne contre les autres, victime et bourreau, et c'est ainsi qu'elle fonctionne à merveille, notre société occidentale.

Après avoir quitté ma famille, j'ai commencé par reconquérir le droit de décider si je me sentais bien en moi ou non, si j'allais ou non faire un régime. Des régimes, j'en avais fait : tous imposés. Quand je n'avais plus de résistance et que je commençais à intérioriser l'image de l'éléphant au magasin de porcelaine, quand j'en arrivais (à force de bons conseils et de « je te dis ça pour ton bien ») à rêver de me retourner comme un gant pour « racler tout ça », vomir cet intérieur qui faisait pression sur ma peau.

Alors, je me suis dit : le régime, je le ferai quand je l'aurai décidé, quand je le désirerai. Je connaissais trop ces 15 kilos perdus patiemment que l'on reprend à la moindre angoisse. Mais j'étais bien sûre qu'un jour, je le déciderais. J'étais en attente de moi, de ce vrai moi svelte et léger.

Et puis doucement, doucement, je me suis mise à m'aimer, sans le savoir ni le vouloir, simplement. Mon corps trop lourd, j'ai appris à le glisser, l'utiliser au mieux, me rendre la vie facile avec. J'aimais y prendre des enfants qui se perdaient en moi comme sur un grand lit à duvet, et posaient leur tête sur mes seins comme sur des coussins. J'aimais y prendre des chats qui se creusaient des places douces et chaudes. J'ai senti qu'il me protégeait, ainsi, tel qu'il était, et que c'était pour ça que je tenais tellement à mon poids. Et puis les enfants et les chats m'aimaient, et le monde était froid et dur : alors je voulais apprendre à être bien en moi.

J'ai appris. Et une nuit, je me suis couchée pour la première fois près d'une femme que j'aimais depuis très longtemps, j'ai posé ma peau contre la sienne, j'ai refermé mes bras et la première pensée que j'ai eue, c'est que j'étais heureuse d'être si large et douce pour la prendre ainsi en moi. Après, je n'ai plus su où elle s'arrêtait ni où je commençais.

Novembre 1972.

MA



VIE

A 16 ans, j'ai eu un accident de mobylette « grave » : un camion m'a renversée, et je suis restée trois semaines dans le coma, à Sainte-Anne.

Toutes les suites épouvantables que les médecins avaient prédites (paralysie, idiotie, etc.) n'arrivèrent pas, mais une autre, imprévue, m'accabla d'une infirmité non moins terrible à notre époque : je devins grosse, très grosse, énorme...

Avant cet accident, je pesais 68 kg pour 1,68 m. Ayant une charpente solide, j'étais donc bien carrée, mais pas vraiment grosse.

Au réveil du coma, je pesais 60 kg environ. J'ai donc été mince pendant trois mois de ma vie... Mais le choc psychique dû à l'accident fut probablement la cause d'une montée catastrophique, et, je pourrais dire : « en escalier ».

La lutte devint alors effrayante.

Le bourrage de crâne de la publicité, du cinéma, photos, etc., n'est inconnu de personne. Mais tout le monde ne le ressent pas de la même façon.

Ce cauchemar a duré de l'âge de 16 ans à 20 ans. Mais déjà, avant mon accident, mes bienveillantes sœurs, ne comprenant pas le rapport entre une crise d'adolescence très dure, le déséquilibre affectif dans lequel j'étais enfoncée, et ma taille qui s'arrondissait, avaient largement pris soin de me culpabiliser et de m'indiquer quelques petits régimes « si faciles à suivre ».

J'ai donc été hantée par les mots « régime », « kilos », « calories », « légèreté », pendant 7 ans de ma vie. Les années entre 13 et 20 ans sont peut-être les plus longues de la vie, je ne sais pas encore.

J'ai fait tous les régimes. Ceux des méthodes volontaristes, des méthodes médicales, ceux de « Elle » et « Jours de France ». Un poulet le lundi, 5 pamplemousses le mardi, 10 œufs le mercredi... et à chaque fois, la frustration me jetait dans les pâtisseries...

Au fur et à mesure, je ne pouvais plus mettre mes affaires, plus de pantalons, plus de maillots de bain, et puis un jour, plus de jupe, plus de robes, des robes chasubles.

Un jour, un an après mon accident, je pesais 75 kg, je crois. Je suis allé voir un médecin, encore un, et lui ai demandé de me faire maigrir. Il m'a très intelligemment donné des extraits thyroïdiens, bien que je sois encore sous gardénal.

Chacun sait que le gardénal est un calmant. Mais les extraits thyroïdiens agissant aussi sur le système nerveux, ça a fait une belle salade, et ça a donné un petit coup de pouce à mon désespoir.

J'ai toujours aimé les boucles d'oreilles...

J'ai toujours aimé les boucles d'oreilles. J'en avais acheté plusieurs paires juste après mon accident. Et bien, quand j'ai commencé à grossir, je les avais accrochées au mur de ma chambre, et je les regardais, d'un œil attendri, en me disant : « Ah ! quand je redeviendrai mince, je les remettrai... »

J'avais décidé que c'était ridicule de porter des boucles d'oreilles quand on était grosse.

Lorsque j'allais au cinéma, Julie Christie, Nathalie Wood, Sylvie Vartan étaient toutes ces filles que j'enviais d'être si minces et qui me faisaient dire : « Quand j'aurai bien vu comme elles sont belles, elles qui ont le « courage » de faire un régime, peut-être que j'arriverai à m'y mettre moi, au lieu de nager dans ma graisse. Je ne voyais plus que ça, et je sortais du film très abattue.

« Je n'ai pas le courage de vivre... »

Moi qui adore le sport, j'avais intégré l'idée qu'une grosse qui court est ridicule, et j'avais arrêté tout sport, alors que je mourrais d'envie d'en refaire.

Les vacances. Je ne voulais plus jamais me mettre en maillot sous le prétexte que « je ne pouvais pas imposer aux autres un spectacle aussi repoussant ». Je me dégoûtais tellement que j'avais réussi à me faire croire que c'était les autres que je dégoûtais... ce qui me dispensait de m'accepter moi-même. Alors je passais les vacances chez mes parents, au bord de la mer, en robe bleu marine, sur une chaise longue, à lire alors que je crevais d'envie de courir, de nager, d'avoir des copains. Je restais seule, dans le jardin, à faire bronzer mes bras et mes jambes... à 17 ans.

Et chaque été je prenais au moins 5 kg.

J'avais accepté l'idée d'une de mes sœurs, encore plus refoulée (à l'époque) que j'étais beaucoup mieux en robe bleu marine, parce que j'avais l'air plus mince. Moi qui adore les couleurs, vives, et qui maintenant ne passe pas un jour sans en porter, j'ai porté des robes droites bleu marine et grenat pendant toutes ces années.

La culpabilisation était très grande : « Je suis une lâche, une pauvre fille, je n'ai même pas le courage de m'empêcher de manger un petit gâteau. » Mais toutes les filles connaissent ce refrain.

« Je n'ai pas le courage de vivre, je n'ai même pas le courage de me tuer... » Ce slogan revenait de plus en plus souvent.

Et puis un jour, j'y suis quand même arrivée. A bout de honte de moi, à bout de désespoir, le cocktail des médicaments aidant, je me suis ouvert les veines et j'ai pris 4 tubes de gardénal.

3 jours de coma. J'avais 16 ans et demi...

Je croyais être au bout de la honte... Ce n'était encore qu'un an après mon accident. J'avais encore 4 ans de cauchemar à vivre.

Repos, cure de nouveaux calmants, un peu de mieux. Récupération par le milieu familial ; je m'y sentais bien.

Et puis, rien n'était changé, le fond, toujours aussi craqué, et puis bientôt, les kilos ont recommencé à monter, le moral à s'effondrer.

à la fac, un jour, ...

A la fac, un jour, un loulou se lève pour me laisser sa place. Je le remercie, un peu étonnée. « Allez, on n'est pas aussi méchants qu'on le dit... » ; il croyait que j'étais enceinte. J'avais le même âge que lui.

J'avais porté des robes du 50, et même du 52. Et il y a 5 ans, aucune des formes mignonnes n'existait au-delà du 46. Donc que des robes mère, des décolletés plats ou rond, des pattes... et toujours du bleu marine. Et je défendais sauvagement à quiconque de toucher à mes petits Lewis, taille 42, que je gardais en haut de mon armoire, avec vénération.

A 19 ans, une de mes sœurs, qui avait 30 ans me dit, sur la plage :

— Viens, on court avec les autres.

— Mais je ne peux pas courir !

— Je t'en pris, attends pour dire ça d'être enceinte de 9 mois !

Et elle est partie courir avec les autres, et moi je suis restée là.

Impossible de courir, la graisse me faisait mal, semblait se déchirer, je ne pouvais plus me soulever.

A cette époque, commença la mode des collants. Toutes les filles en portaient. Pour moi, impossible. Je les faisais éclater au fond au 1^{er} essayage. J'ai porté des collants « future maman », puis des collants de sports d'hiver pour homme, noirs épais.

Un jour, mon père, à table, devant tout le monde s'exclama : « Mais ma fille, il faudrait tout de même que tu portes un corset, quelque chose pour te soutenir le ventre, tu ne vois pas dans quel état tu es ! »

J'ai cru que j'allais lui arracher les yeux.

Après m'être fait traiter de « bouddin », on m'a quelquefois appelée « matonne ».

J'avais 19 ans. Manger est tellement culpabilisant, dans notre société, qu'une fille qui a des complexes se cache pour manger. Même quand il n'y a personne, on se cache.

De qui ? de quoi ? surtout de soi.

Je me cache, j'entre furtivement dans les pâtisseries, j'épie le regard des autres.

Je me suis complètement enfermée, je ne voulais plus voir personne.

Aucun de ceux que j'avais connus avant ne devaient contempler ma dégradation. Et d'ailleurs, je n'ai jamais eu beaucoup d'amis, habitant dans une banlieue très isolée et fréquentant les boîtes religieuses. Or, des copains donc, ceux qui vous laissent vite tomber, on ne va plus les voir.

Je passais donc mon temps chez mes parents, dans une chambre que j'avais aménagée selon mes goûts, à écouter Chopin et Beethoven, à me faire croire musées, quand je n'étais pas trop crevée, à errer dans les 19 ans, je pesais 95 kg.

Je me faisais donc croire que j'étais une espiègle. Mais en même temps, je rêvais d'un mec. J'ai mis longtemps à m'en rendre compte.

Avant mon accident, et juste après, j'étais une petite yéyé, je sortais beaucoup, et flirtais tout le temps. Je dormais avec des mecs. Mais après... désert... la rupture fut du être très grave.

Je n'avais jamais fait l'amour. Mais ce n'est qu'en philo, à 19 ans, que j'ai compris que j'en avais tellement envie. L'éducation catho que j'ai reçue mettait cette envie hors de question.

Mais alors quand j'ai admis ce désir, ça a été affreux. J'étais alors tellement grosse que je ne connaissais plus aucun garçon. Jamais aucun ne m'avait regardé dans la rue. On ne se rend pas compte de la sécheresse que ça donne à la vie.

Quand je voyais un beau garçon, j'avais envie de lui sauter au cou, ou de le supplier : « regarde-moi, seulement... une fois ».

Impossible. Alors je bouffais une tablette de chocolat... Cercle vicieux. En philo, presque chaque nuit, je rêvais d'un grand lit, de draps blancs, d'un corps chaud... affreux. Je me réveillais en sueur...

Encore aujourd'hui, je ne peux jamais parler de draps blancs sans penser à ces cauchemars.

J'ai supplié un médecin de me faire entrer dans une clinique diététique. Il refusait en me disant que ce serait pareil à la sortie. Je l'ai tant supplié qu'il a cédé. Je suis donc allée un mois à la clinique de Villecresnes. J'avais 19 ans. On me donnait chaque jour 800 calories à absorber, alors que dans la vie normale on en prend environ 2 000 par jour. On se pesait 2 fois par semaine. J'étais là-bas avec des femmes de 40 ans, mères popottes, qui pesaient 100 à 150 kg. J'étais dans les minces.

J'étais donc toujours dans ma chambre... Inimaginable.

J'étais donc toujours dans ma chambre, à lire, écouter des disques, à écrire à mes copains « tu verras, bientôt je serai mince ! », à m'encreur cette idée dans la tête. L'obsession !

La nuit, je rêvais que je bouffais des gâteaux. C'était dingue. L'oisiveté et l'obsession !

En plus, il y avait un joli docteur, play-boy et con à souhait, qui me faisait encore mesurer l'étendue du refoulement qui m'était imposé. J'ai perdu... 8 kg, je crois.

À la sortie, mon beau-frère, médecin, a eu peur que je retourne dans cette famille de gros mangeurs (la mienne) et m'a proposé d'entrer à l'hôpital de Fontainebleau où il travaillait. Un mois encore. Même chose, rien à foutre qu'à penser, qu'à cultiver mon obsession. Et attendre la pesée...

Sortie de là, je retourne à la fac et je continue le régime basse-calories. J'avais un petit livre avec la liste des valeurs caloriques de tous les aliments, et un carnet sur lequel j'inscrivais tout ce que j'absorbais, et je faisais l'addition le soir, pour voir si je pouvais encore manger une orange ou une demi pomme... c'était vachement épanouissant !

Ça a marché 3 mois, j'ai perdu 7 kg toute seule.

Et puis je suis allée aux sports d'hiver avec la famille. Là aussi, j'ai mesuré mon état en voyant les autres faire du ski, et moi qui ne savais pas en faire, et trop lourde pour apprendre. Après ces 2 mois de lit, j'étais sans muscle. Quand je tombais de ski, mon cul était si lourd, et moi si faible que je ne pouvais pas me relever.

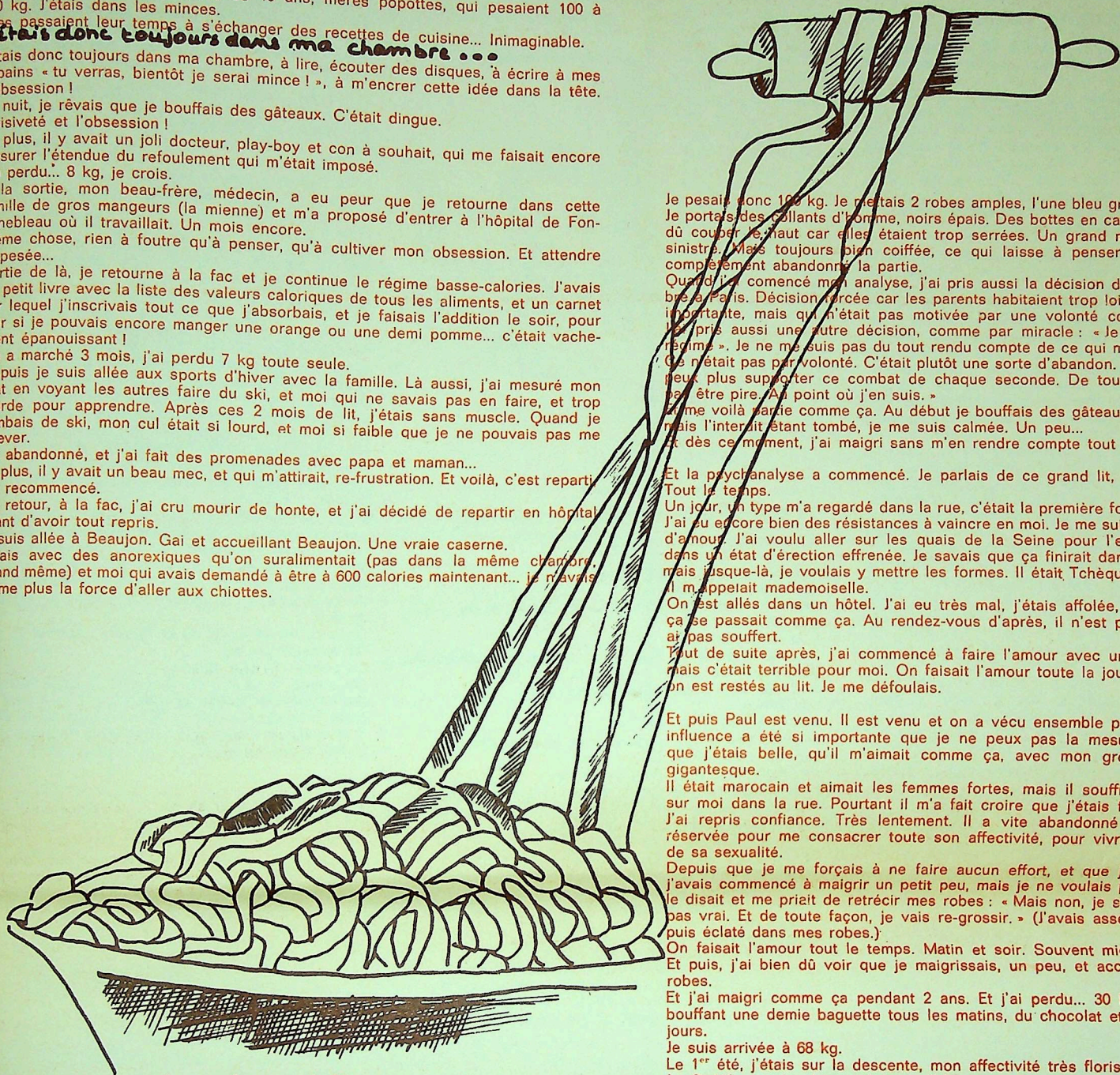
J'ai abandonné, et j'ai fait des promenades avec papa et maman...

En plus, il y avait un beau mec, et qui m'attirait, re-frustration. Et voilà, c'est reparti j'ai recommencé.

De retour, à la fac, j'ai cru mourir de honte, et j'ai décidé de repartir en hôpital avant d'avoir tout repris.

Je suis allée à Beaujon. Gai et accueillant Beaujon. Une vraie caserne.

J'étais avec des anorexiques qu'on suralimentait (pas dans la même chambre, quand même) et moi qui avais demandé à être à 600 calories maintenant... je n'avais même plus la force d'aller aux chiottes.



Donc, à la sortie de ces 3 cures, j'avais perdu 25 kg. Je suis allée à Madrid, en vacances chez ma sœur. Une sœur con encore (j'ai 6 sœurs en tout) complètement dépendante de son mari, malheureuse partout. Elle ne pouvait donc m'être d'aucun secours, puisque mon déséquilibre ne s'était pas arrangé dans ces 3 mois de claustration.

Elle m'a fait visiter Madrid, surtout les musées et les expositions. Passionnant. Moi, j'en crevais. J'aurais payé un mec pour coucher avec lui... J'ai repris une dizaine de kilos en un mois. Et puis après, je suis allée en Angleterre, toute seule. Là je crois que ça a été le paroxysme de l'horrible. J'avais emporté seulement un livre, en anglais, une histoire de fantômes, je crois, assez affreux. Et un livre d'histoire, très très bien fait, une synthèse des 2 guerres mondiales, car, j'étais encore persuadée que j'étais une intellectuelle...

Alors je ne connaissais personne. J'étais dans la banlieue de Southampton, des petits cottages, des vieux et des petits enfants. Les gens chez qui j'étais étaient charmants, mais cons comme des balais. C'était passionnant, je pouvais discuter avec eux de la vie en Angleterre, du temps qu'il faisait, de la belle famille que mes parents avaient élevée...

Et puis l'après-midi, je me promenais dans le square avec la petite fille, qui avait 10 ans, qui était très grosse, et que sa maman essayait de faire maigrir. Ça me changeait **c'était affreux...**

C'était affreux. J'étais dans un désespoir et une solitude complètes. Je passais des heures dans ma chambre, ayant abandonné le roman policier qui m'angoissait complètement, et ayant enfin compris que j'étais incapable de lire une seule ligne de ce livre d'histoire.

Alors je restais assise, ou allongée, pendant des heures, à regarder le plafond, jusqu'à ce qu'on m'appelle pour dîner.

Je n'ai pas tenu très longtemps d'ailleurs, je suis rentrée à Paris, ayant repris 25 kg en 2 mois.

C'était l'été 69. J'avais 20 ans.

Après ces vacances en Angleterre, je savais que ce n'était plus possible. J'avais 20 ans, je pesais 100 kg, et la conscience d'être un monstre.

J'étais tombée de plus en plus bas, croyant chaque fois avoir touché le fond. Mais je retombais encore plus bas. C'est à croire que le désespoir n'a pas de fond...

Après mon accident, j'avais revu longtemps le neuro-chirurgien qui m'avait soignée quand j'étais dans le coma. Il m'avait beaucoup aidée après ma « tentative de suicide ». J'avais donc gardé contact avec le milieu psycho-neuro-machin. Il m'avait envoyée chez un psycho-truc de ses amis. Ça n'avait pas duré longtemps.

Là, à la rentrée 69, je ne sais vraiment pas où j'en ai trouvé la force, mais j'ai décidé de ne plus descendre plus bas. Après une longue recherche, après avoir été d'analyste en analyste, je suis entrée en psychanalyse. Je ne savais rien de la femme qui me prenait. Je m'en foutais. Je ne croyais pas en elle, je croyais en l'analyse. J'ai toujours gardé cet état d'esprit d'ailleurs.

Je pesais donc 100 kg. Je portais 2 robes amples, l'une bleu gris, l'autre vert foncé. Je portais des collants d'homme, noirs épais. Des bottes en caoutchouc dont j'avais dû couper le haut car elles étaient trop serrées. Un grand manteau noir... J'étais sinistre. Mais toujours bien coiffée, ce qui laisse à penser que je n'avais pas complètement abandonné la partie.

Quand j'ai commencé mon analyse, j'ai pris aussi la décision de prendre une chambre à Paris. Décision forcée car les parents habitaient trop loin de la fac. Décision importante, mais qui n'était pas motivée par une volonté consciente d'en sortir. J'ai pris aussi une autre décision, comme par miracle : « Je ne ferai plus aucun régime ». Je ne me suis pas du tout rendu compte de ce qui m'a poussé à faire ça. Ce n'était pas par volonté. C'était plutôt une sorte d'abandon. « Y'en a marre, je ne peux plus supporter ce combat de chaque seconde. De toute façon, ça ne peut pas être pire. Au point où j'en suis. »

Et me voilà partie comme ça. Au début je bouffais des gâteaux comme une dingue mais l'intérêt étant tombé, je me suis calmée. Un peu...

Et dès ce moment, j'ai maigri sans m'en rendre compte tout d'abord.

Et la psychanalyse a commencé. Je parlais de ce grand lit, de ces draps blancs. Tout le temps.

Un jour, un type m'a regardé dans la rue, c'était la première fois depuis des années. J'ai eu encore bien des résistances à vaincre en moi. Je me suis joué le grand roman d'amour. J'ai voulu aller sur les quais de la Seine pour l'embrasser. Lui il était dans un état d'érection effrénée. Je savais que ça finirait dans un lit, je le voulais mais jusque-là, je voulais y mettre les formes. Il était Tchèque, il s'appelait Blaise. Il m'appelait mademoiselle.

On est allés dans un hôtel. J'ai eu très mal, j'étais affolée, je ne savais pas que ça se passait comme ça. Au rendez-vous d'après, il n'est pas venu. Mais je n'en ai pas souffert.

Tout de suite après, j'ai commencé à faire l'amour avec un mec de la fac. Comme ça c'était terrible pour moi. On faisait l'amour toute la journée, pendant 8 jours on est restés au lit. Je me défoulais.

Et puis Paul est venu. Il est venu et on a vécu ensemble pendant 2 ans 1/2. Son influence a été si importante que je ne peux pas la mesurer. Il m'a fait croire que j'étais belle, qu'il m'aimait comme ça, avec mon gros ventre et mon cul gigantesque.

Il était marocain et aimait les femmes fortes, mais il souffrait qu'on se retourne sur moi dans la rue. Pourtant il m'a fait croire que j'étais formidable. Je l'ai cru. J'ai repris confiance. Très lentement. Il a vite abandonné une attitude un peu réservée pour me consacrer toute son affectivité, pour vivre avec toute la force de sa sexualité.

Depuis que je me forçais à ne faire aucun effort, et que je vivais intensément, j'avais commencé à maigrir un petit peu, mais je ne voulais pas y croire. Paul m'en disait et me priait de rétrécir mes robes : « Mais non, je sais bien que ce n'est pas vrai. Et de toute façon, je vais re-grossir. » (J'avais assez souvent rétréci, et puis éclaté dans mes robes.)

On faisait l'amour tout le temps. Matin et soir. Souvent midi aussi.

Et puis, j'ai bien dû voir que je maigrissais, un peu, et accepter de rétrécir mes robes.

Et j'ai maigri comme ça pendant 2 ans. Et j'ai perdu... 30 kg en 2 ans. Ceci en bouffant une demie baguette tous les matins, du chocolat et des gâteaux tous les jours.

Je suis arrivée à 68 kg.

Le 1^{er} été, j'étais sur la descente, mon affectivité très florissante, j'ai perdu 5 kg.

Le 2^e été, ennuis sérieux, j'ai pris 5 kg.

Le 3^e été, ennuis aussi, j'ai pris 7 kg. Et chaque fois, j'ai mis l'hiver entier à le reprendre. Tout ça en ne changeant pas mon mode d'alimentation.

Il y a donc beaucoup de conclusions...

Il y a donc beaucoup de conclusions.

1^o Quitter la famille, se prendre par la main.

2^o « Equilibre » ou du moins non-refoulement affectif et sexuel.

3^o Ne pas chercher la solution dans les régimes, la volonté, ou même la médecine quand 90 % des cas d'obésité, ou même 99 % ont des causes psychiques. Prendre le problème où il se trouve, et le traiter.

4^o Enfin, une conclusion, et qui n'est pas des moindres :

— BOUFFE = KILOS : Idéologie bourgeoise. Bourrage de crâne.

Bourrage de crâne :

Il y a trop de gens qui ont intérêt à ce que chaque fille se trouve un peu (ou beaucoup) trop grosse. Il y a trop de gens qui vivent sur nos complexes.

Sablés Millical - Stéphanie Bowman - marchands de faux sel, faux sucre, yaourt maigres, lait écrémé, petites gaines archi-souples, charmants petits carcans.

Toute une industrie fondée sur notre désespoir. Des vampires !

Heureusement que les gardes-fous sociaux et moraux sont là pour nous empêcher d'aller jusqu'au bout de leur raisonnement. Sinon cette haine de nous-même que tout le monde cultive nous conduirait au suicide.

Pauvre société de « consommation de femmes », elle serait prise à son propre piège !

Bouffe = Kilos, c'est faux. C'est le mensonge que tout le monde a à la bouche pour nous culpabiliser et nous rendre encore plus dépendantes.

Ce qui est vrai, c'est que emmerdements = kilos ; et que emmerdements entraînent bouffe. Alors forcément : emmerdes - entraîne - bouffe - entraîne - kilos.

Mais bouffer quand on est épanouie sexuellement et affectivement, ça ne fait pas grossir. Et ça, il faut le crier sur tous les toits.

J'ai perdu 30 kg en bouffant comme une dingue, parce que je jouissais sexuellement et affectivement. J'avais redécouvert la joie de vivre ma gourmandise.

J'ai pris 7 kg cet été, en bouffant plutôt moins, mais en ayant une crispation affective très chiante.

Voilà.



LE CINEMA ET QUELQUES FEMMES...

Quand ils vont au cinéma ils retrouvent la Femme, quand elles vont au cinéma elles ne se retrouvent pas...

On ne veut pas jouer aux néo-critiques féminins, mais simplement dire pourquoi un film nous fait chier ou pourquoi aussi on l'aime bien quand on est une femme. Pour les rubriques cinéma-point de vue mec, se reporter à son journal favori, Le Nouveau Snob, Charlie Phallo, etc. On nous dira : si ça vous emmerde n'y allez pas, on répond : il y a bien des mecs qui nous emmerdent et avec qui l'on baise encore. Les contradictions ça existe !

Tout le monde il est beau tout le monde il est gentil ou tout le monde il est mec... C'est en principe l'histoire d'une prise de parole — on ajoute de parole masculine — et de son échec : un journaliste qui refuse de s'autocensurer obtient la possibilité d'exprimer une parole libre (pendant quelque temps). On voit fonctionner une radio et l'on voit comment s'exerce la répression sur ceux qui travaillent — femmes et hommes. Une femme, ça se réprime comment ? Une femme ça se réprime sur son paraître : on lui impose un vêtement, les femmes ça doit être la concrétisation, la réalisation de l'image publicitaire et idéologique de la radio — quand la radio lance une campagne religieuse, on les sape en bonnes sœurs sexy —, ou bien on leur impose certains gestes : on leur apprend à marcher d'une certaine manière pour devenir hôtesse, un maximum de frétillement du cul pour un minimum de pas. Pour les mecs la répression ça a tout de suite une résonance plus noble : ça les empêche de penser, ça brime leur parole profonde, c'est-à-dire que s'ils veulent parler on les fout à la porte (personnage interprété par anne), et les autres s'autocensurent. Mais voilà que la situation se retourne. Dites, la liberté c'est quoi ? La liberté c'est la parole retrouvée. Mais pour la retrouver il faut l'avoir perdue. Et pour l'avoir perdue il fallait en avoir (une parole, mais ça se confond avec en avoir ou pas). Alors la liberté, pour les femmes, ce n'est pas la parole retrouvée, puisqu'elles n'en avaient pas. La liberté pour les femmes c'est qu'elles s'habillent comme elles veulent dit le nouveau chef (Yanne).



LE COUPLE C'EST LA MORT...

Couple figé, caduc, mortel

- lieu où meurt le vouloir-vivre
- cimetière des pulsions
- lieu de l'envahissement et de la désertion par l'autre
- lieu dortoir
- lieu confessionnal
- lieu de tous les surmois et de toutes les culpabilités
- lieu des rôles pater - mater, homo - mulier
- lieu des perversités sado-masochistes
- lieu prison
- lieu sécurité-santé-sobriété
- lieu des laisser-aller garantis de la normalité
- espace privé rongé par le ver du social
- aménagement d'un pseudo-territoire
- base navale des relations amoureuses en dérade
- nid-panier des enfants, homoncles voués à toutes les compromissions familiales
- joie faisandée des ébats amoureux
- lieu triste des corps invisibles
- capitale des dictatures outrancières ou surnoises
- bobine des redites
- fermentation des délires pauvres
- charnier de deux existences
- cellule cancérogène
- fléau social

Au couple majeur de mes parents
Aux deux couples où je m'enfermais
Aux deux couples qui m'accueillirent dans une triangulation
empoisonnée et me rejetèrent

Grâce à ce nouveau chef, les hommes vont pouvoir parler. Les femmes pourront continuer à se taire. Vous avez deviné : pour la penser et pour la diriger, la radio, eh bien il n'y aura que des mecs avec un chef.

La vallée : c'est l'histoire de la recherche de la vallée, quand on la trouve c'est le bonheur et quand on l'atteint on n'en repart pas — du symbolisme à gogo : le paradis, le bonheur, l'inaccessible, la mort, les bons sauvages et même la vallée « Chanaan féminin dans les moiteurs enclos » (Rimbaud). Participent à l'expédition trois femmes, deux hommes et un enfant. Avec le générique on a l'ambiance : bagages de Dior, coiffures d'Alexandre, maquillage... c'est du make up qui tient très bien, absolument pas altéré après les passages dans la forêt (en Nouvelle-Guinée).

L'expédition : on marche, on s'arrête, on baise, on a des problèmes, on consulte la carte de la région, on pense, on atteint la vallée, on va crever.

On marche, on s'arrête : les mecs, les femmes, l'enfant. C'est moderniste, les femmes participent pour pousser la voiture quand elle est dans la merde. On baise : les hommes désirent, les hommes baisent les femmes, les femmes se laissent baiser. Premier coit de l'héroïne renversée par le mec, il s'agit, elle garde les mains immobiles. Deuxième coit, changement de partenaire et changement de position, assis cette fois, on est chez les marginaux ne l'oublions pas...

On a des problèmes : la jalousie c'est pour les femmes comme le désir c'est pour les mecs ; l'héroïne, trouvant son petit ami avec une autre, boude. Mais c'est moderniste, alors une des femmes va venir en discuter (« C'est con d'être jalouse ») et de lui prêcher la résignation déguisée en idéologie du don.

On consulte la carte de la région : surtout le chef, les femmes jamais.

On pense : le chef pense.

On atteint la vallée, on va crever : cette fois c'est tous ensemble grâce au chef, c'est le « pied » et c'est la fin du film. Ça se termine comme un week-end tragique : six morts dont trois femmes et un enfant grâce au génie du conducteur mâle.



Révolte - Garçon Manquée - Subversion

« ... lorsque vous fondrez en un seul être le masculin et le féminin, en sorte que le masculin ne soit plus masculin et que le féminin ne soit plus féminin... », alors vous entrerez au royaume. » Jésus-Christ. Evangile (apocryphe) selon St Thomas.

CONTRE UNE TENDANCE A DIVISER LES FEMMES.

Et qui me semble masquer et projeter une culpabilité homosexuelle en culpabilisant d'autres homosexuelles qui leur ressemblent, en les catégorisant « phallogratiques » et d'un même élan « réactionnaires ». Alors que comme toutes les femmes, les homosexuelles « jules » ou non, n'ont ni pouvoir économique ni pouvoir phallique (n'en déplaisent à celles qui nous phantasment l'ayant).

Si certaines d'entre nous ont des problèmes d'identification au mâle et des phantasmes d'opresseur (comme d'autres ont des phantasmes d'opprimées justifiant l'opresseur) qu'est-ce, sinon l'expression de la haine de soi, phénomène bien connu d'aliénation des opprimés de tout poil (nègre se blanchissant, juif se refaisant un nom, un nez, prolo aspirant à la participation, etc.). Elle s'opprime avant tout, celle qui a des phantasmes d'opresseur, et de ce fait la contradiction entre ses phantasmes et son statut d'opprimée se marque par les troubles d'une personnalité divisée. Elle se dérobe au rôle de soumission féminine par un refus pour soi qui n'arrive pas à s'étendre à l'ensemble des femmes, dans une généralité politique que met en place le M.L.F., lui permettant ainsi de comprendre et de vivre autrement son refus (et son homosexualité), de le décoincer des contradictions où il était pris.

Que certaines homosexuelles soient réacs, nulle n'en doute, puisqu'il existe aussi bien des hétéros, des ouvrières-iers, des noirs-oirs, etc. réactionnaires dont pourtant personne ne nie le statut bien réel d'opprimés. Mais c'est autre chose de déclarer toute une catégorie d'homosexuelles comme représentantes d'une homosexualité réactionnaire, et d'entrer ainsi dans le jeu d'un racisme subtil divisant une fois de plus les femmes.

Cette catégorie malheureusement traitée, ce sont les « gouines jules », les « garçons manquéees » eheheh !

Or, où va se nicher le racisme antihomosexuelle : précisément sur nous, pauvres gouines jules. Je refuse donc cette culpabilisation, cette intimidation d'un subtil racisme diviseur qui, jusque dans le Mvt, et porté même par des homosexuelles jules culpabilisées, commet ses ravages.

Il y a une différence de taille entre attaquer seulement certaines homosexuelles, au nom des rôles, et attaquer les rôles où qu'ils soient, mais dès lors, non plus en se cristallisant sur un seul de ces rôles tête de Turc des racismes et des culpabilités, MAIS EN LES ATTAQUANT TOUS.

Pourquoi en effet reprocher aux seules homosexuelles Jules Le Rôle, alors qu'on fait moins d'histoire au premier mec venu ?

Ne serait-ce pas qu'inconsciemment reste très profondément enraciné ce vieux réflexe : qu'une femme Jules « n'est MEME PAS UN MEC pouah. ». Et que c'est aussi le dernier recours des hétéros flics qui jouent avec notre culpabilité la plus vive ?

Pourquoi par contre l'homosexualité féminine jusqu'au bout des ongles est-elle moins malmenée jusques et y compris dans le Mvt ?

Homosexuelle invisible, pas affichée, par sa présentation elle rassure et ne sort pas du champ de la consommation par les mecs : voilà sa protection, que certaines sœurs du M.L.F. prolongent (elle représente une majorité opprimée acceptée, nous une minorité rejetée).

Afin d'échapper à cette consommation et à la soumission, nous les dites « Jules », nous n'avons eu d'autre choix qu'une certaine masculinité : il n'y avait que cela pour accéder à un peu plus de « liberté », croyons-nous (une liberté dure de solitude et d'insécurité). Petite enfant, être traitée de « garçon manquée » contenait valorisation et inquiétude ; cela voulait dire : « Elle est capable comme un homme », mais aussi : « Elle manque de féminité » (certaines d'entre nous ont bel et bien eu peur qu'il leur pousse un beau jour la barbe ou une paire de couilles). Cette valorisation est truquée, illusoire, ironique : la preuve en est que nous ne pouvons qu'être « manquées » : manquées comme Homme, manquées comme Femme (nous étions donc exclues des deux mondes, et les deux mondes nous le firent bien savoir).

On ne CESSE JAMAIS D'ETRE UNE FEMME ET DE SUBIR LE MEPRIS DANS LEQUEL EST TENU NOTRE SEXE, MEME JULES. (« Notre « intégration » au système mâle ne se fait jamais intégralement, un malaise constant persiste). Mais la valeur pour nous du « garçon manqué » c'est avant tout son refus du rôle qu'on attendait d'elle comme femme et de la soumission qui en découlait (ce n'est pas un hasard si au M.L.F. les « garçons manquées » pullulent).

« Garçon manquée » c'est aussi le terme terroriste par lequel les hommes s'assurent la soumission des femmes. Toute femme qui a refusé, refuse, refusera la définition de sa féminité par et pour les hommes a été, est, sera traitée de « garçon manquée » voire de « sale gouine » (car c'est presque toujours intentionnellement confondu et rend le même service aux hommes).

AUSI ETRE UN GARÇON MANQUEE NOUS CONCERNE TOUTES, VA DANS LE SENS REVOLTE ET SUBVERSION.

Dois-je ajouter : Etant bien entendu que pour devenir révolutionnaire il nous faudra dépasser le rôle et combattre l'inversion dans ce qu'elle peut avoir d'oppressif à l'égard de nous-mêmes et des autres ?



LA TRANCHE

SUR MER

LA TRANCHE-SUR-MER, qu'est-ce que c'était ? Qui ? Où ? Pourquoi ? Comment ?

● L'an dernier, des filles du groupe « Politique et Psychanalyse » ont proposé une rencontre internationale de femmes, pour essayer de dégager la spécificité des mouvements européens.

● Cette rencontre a eu lieu du 25 juin au 2 juillet 1972 dans une colonie de vacances où nous étions nourries et logées pour 15 francs par jour et par personne, à La Tranche-sur-Mer en Vendée.

● Environ trois cents femmes et quelques enfants sont venus d'Angleterre, Belgique, Hollande, Suède, Allemagne, Suisse, Italie, Amérique et France.

Nous publions ici des « comptes rendus » et témoignages individuels et collectifs, divers et contradictoires, sur les questions que nous avons abordées ensemble et la manière dont certaines d'entre nous ont vécu cette rencontre...

quelques unes en parlent

(Extraits d'une réunion où il y avait des filles du groupe Politique et Psychanalyse, et quelques autres...)

— Il y a des femmes du groupe Politique et Psychanalyse qui avaient préparé le projet de La Tranche : une semaine de rencontre avec des femmes venues d'un peu partout, de Paris, de province, de l'étranger. Son but : essayer de repérer l'originalité du Mouvement européen, à travers ses différentes pratiques.

— (...) Ce serait bien que les femmes qui sont à l'origine de ce projet, celles qui l'ont préparé, en parlent et disent ce qu'elles avaient envisagé. Personnellement, je n'étais pas au courant du tout et j'aimerais savoir en quoi l'expérience que j'ai eue de cette semaine recoupait ce projet.

— A la fin de cette rencontre, nous étions assez misérables, chacune dans notre coin parce que nous n'avions pas réussi à parler vraiment de nous. Nous pensions que nous avions une position de groupe qui allait plus loin.

— Ça dépend dans quel état d'esprit on était arrivé à La Tranche. Pour moi, j'ai trouvé ça très bien.

— Celles qui sont venues y chercher quelque chose l'ont trouvé, mais les problèmes ont commencé lorsque certaines se sont mis dans la tête qu'il fallait assumer une position de groupe face à quelqu'un. Nous nous sommes vite aperçues que nous étions quinze fois en dessous de ce que nous croyions pouvoir faire.

— Pour moi, l'organisation c'était très bien. J'étais un peu affolée que rien ne soit vraiment organisé, planifié mais finalement, alors qu'a priori j'ai toujours besoin que les choses soient préparées d'avance, j'ai eu l'impression que j'ai eu la place de parler de ce qui me préoccupait et qu'il y a eu un écho. Des groupes de travail se sont formés et on a pu parler.

— Bien sûr, mais, par exemple, nous avons été incapables de parler de la pratique analytique ; nous n'avons pratiquement rien dit sur le désir non plus.

— Nous étions dans la même réunion mais nous n'étions pas ensemble pour le travail. Notre isolement tenait au fait que nous ne nous tenions pas suffisamment les coudes. Et à partir de cette impossibilité, nous ne pouvions pas parler de ce que nous avions fait ensemble, de notre pratique.

— Nous pensions en être plus loin au niveau du travail collectif.

— Vous pensez ça par rapport à votre groupe, mais moi qui suis arrivée toute seule, j'ai quand même senti une certaine spécificité de position qui s'exprimait quelque part.

— J'étais d'accord avec certaines positions mais je n'ai jamais senti une présence collective à ces positions-là. C'est bien cela que vous avez ressenti comme une faillite, et c'en est une. Il y avait la position d'individus qui ne reflétait pas la pratique collective.

— S'il y avait eu une position de groupe, je me demande si elle n'aurait pas été ressentie par les autres comme quelque chose de figé, de plaqué.

— C'aurait pu être au contraire l'accès à une expérience de groupe.

— Par exemple, les femmes qui arrivent au Mouvement cette année, demandent : « Dites-nous quelle est votre pratique de groupe, ce que vous avez compris toutes ensemble l'an dernier. » C'est à ça que l'on ne parvient pas à répondre ; on essaye individuellement mais ça nous gêne.

— Ce que j'ai ressenti, c'était la démission des filles ; j'avais l'impression de ne pas avoir de soutien.

— Avec une certaine culpabilité, je me souviens d'une réunion où X. parlait, parlait. Vous étiez autour, vous disiez qu'elle parlait trop, vous n'étiez même

pas capables d'aller le lui dire.

— Au départ, nous ne nous sommes même pas dit que nous avions là quelque chose de politique à assumer. Il devait y avoir une peur de prendre trop de place.

— Notre attitude entre nous est assez mûrie, nous arrivons chacune individuellement aux réunions, nous nous disons chacune qu'on s'y ennue, ça ne va pas.

— (...) Cela dit, je crois qu'une pratique collective est passée au niveau du corps.

— Il y a eu le type de récupération individualiste du discours, le cas de X. ; et la parole individuelle, coupée du collectif où ça s'était travaillé. Je me sentais dans la répétition, incapable de tenir un discours subjectif qui parte de là où j'en étais... Là où je me suis sentie le mieux, c'était aux tables de bistrot ou sur la plage ; je parvenais à parler d'autre chose que de là où je n'en étais pas (et que j'avais quand même envie de dire).

— Reste à savoir ce que cela veut dire que l'on se soit sentie mieux dans les petits groupes.

— On avait l'impression qu'il fallait défendre une image de marque du groupe, mais lorsqu'on était seule avec d'autres femmes, cela n'intervenait plus.

— Vous avez l'air bien pessimistes, et si on voit ce que l'on est en train de faire, qui découle bien de La Tranche... alors c'est encore l'image de marque que l'on défend ?...

— Ce qui était paralysant à La Tranche, c'était l'idée que si nous nous trompions, nous compromettons le groupe.

— Nous avions surtout peur, nous-mêmes, de ne pas être à la hauteur.

— Si tu dis pas à la hauteur, c'est qu'il y a une mesure, qu'est-ce la mesure ? c'est bien qu'il y a un groupe.

— C'est la peur par rapport à soi.

— Si la peur tombe quand nous nous retrouvons en petits groupes...

— C'est deux choses bien différentes que d'avoir peur de parler par rapport à un surmoi qui serait le groupe, et d'avoir peur de compromettre politiquement ce groupe.

— Ça veut bien dire que de toute façon le groupe fonctionne toujours comme surmoi.

— Du fait que nous sommes dispersées dans les réunions, nous avons plus peur de soutenir des positions tout court, que des positions de groupe.

— C'est surtout par rapport aux femmes du groupe ; il est plus facile de parler quand on est quatre ou cinq ; sinon, on se dit les autres sont là, je me la coule douce.

— Et comme tout le monde dit je me la coule douce...

— Les filles qui se sentaient des responsabilités politiques, que ce soit votre groupe ou des femmes comme moi qui venaient avec des idées à débattre, il y avait en tout cas, sur tel point théorique, une demande de formalisation politique, de théorie.

— Un certain nombre de femmes, dont moi, ou d'autres, avaient tendance à reprendre la fonction de porte-parole, de théoriciennes politiques en reprenant des projets de discussion...

— J'ai lancé trois ou quatre discussions sur le tapis : elles ont été immédiatement reprises en charge.

— (...)

TOULOUSE TRANCHE

Ce que ça a été de manière objective : impossible de le savoir car notre point de vue est nécessairement subjectif et peut être intéressant en cela, mais il est limité pour trois raisons :

- notre nombre à La Tranche (trois filles du groupe de Toulouse);
- notre temps de séjour (les trois premiers jours),
- l'espace dans lequel nous avons évolué (limitant les rencontres).

Les aspects positifs pour nous

1° La rencontre avec des « groupes de femmes » existant un peu partout en France. C'est vers elles que nous sommes allées, cherchant à dégager des thèmes de travail ensemble.

Remarque générale : les filles étaient le plus souvent des intellectuelles.

Question : est-ce qu'elles représentent le recrutement le plus fréquent des groupes M.L.F. dans ces villes ?

Il n'a pas été facile de trouver une réponse à cette question.

— parce qu'on n'a pas su mettre systématiquement l'accent sur ce point au cours d'une réunion générale et poser le problème important du M.L.F. comme mouvement de masse. Nous ne nous sommes pas interrogées ensemble sur les moyens d'élargir le mouvement aux autres catégories de femmes (femmes qui travaillent, usines, grands magasins, campagne, femmes au foyer);

— parce que le contact avec toutes les filles s'est effectué complètement au hasard des rencontres.

Question : est-ce dans les villes et dans les villes universitaires que le M.L.F. a le plus de chances actuellement d'être impulsé en France ?

Si c'est exact (comme cela le paraît), il faut s'interroger sur la signification sociologique et politique du phénomène : prise de conscience plus rapide, groupes en rupture... Mais alors quels aspects de l'oppression des femmes sont mis en évidence, par la pratique d'abord, plus théoriquement ensuite ?

Quels autres aspects ont été simplement effleurés parce que ne concernant pas directement les militantes (danger de limitation, de polarisation sur certains problèmes qui apparaît dans les derniers numéros du Torchon) ?

La rencontre de La Tranche a donc eu pour effet de soulever certains problèmes que nous ne sentions encore que de manière confuse.

2° La rencontre avec des groupes étrangers (italiens, hollandais et suédois) a été pour nous très instructive.

Nous avons provoqué une réunion dès le lundi matin. Participation active d'une trentaine de filles, difficultés de traduction, mais nous avons pu retenir différents points de similitude entre tous les groupes européens présents :

— autonomie par rapport aux partis politiques, par rapport aux groupes masculins, par rapport aux institutions.

Exemple de la Suède qui se démarque du Women Council, organisation du gouvernement où les hommes dirigent et qui reste réformiste au niveau de certaines lois, s'en tenant à la contraception et à l'éducation sexuelle. Les Suédoises ont fait la critique d'une certaine publicité pour une « fausse » liberté sexuelle, fausse dans le sens d'une non-remise en question du pouvoir masculin dans la sexualité.

— refus et vigilance à l'égard des valeurs masculines. Impression que partout l'idéologie, comme instance relativement autonome et entretenant au moyen de divers appareils (famille, école, religion, etc.) les conditions de reproduction des rapports de domination hommes/femmes, tient une place importante, mais que cette place et cette fonction de l'idéologie ne sont pas encore claires pour beaucoup de groupes et que la nécessité d'un travail là-dessus n'est pas évidente pour toutes les filles qui en parlent.

Dans la pratique, c'est pourtant bien sur ce terrain que se dessine la spécificité des mouvements de femmes par rapport aux organisations politiques, davantage centrées jusqu'à présent sur les aspects de l'infrastructure (exploitation économique des femmes).

Mais c'est bien aussi sur ce terrain que le travail théorique est le plus nécessaire. Notre vide théorique ne laisse jamais le terrain inoccupé, l'idéologie dominante se charge toujours de l'occuper.

La pratique des mouvements européens que nous avons rencontrés à La Tranche semble prendre trois orientations comme en France :

a) Partout des groupes de prise de conscience. Une réunion le mardi matin sur les problèmes posés par l'intégration des nouvelles a permis de cerner certains problèmes concernant le fonctionnement de ces groupes de parole. Ils permettent en effet dans beaucoup de groupes d'intégrer les filles qui viennent pour la première fois, mais les anciennes sont souvent perçues comme « modèle » (expérience italienne), ou alors la dynamique du groupe de prise de conscience est perturbée par le blocage de certaines.

Question posée à La Tranche : comment dépasser le blocage qui, dans certaines villes (petites), est dû parfois au fait que tout le monde se connaît et que les « confessions » entraînent des conséquences graves (Italie, France...)?

Autre question : comment dépasser le stade des « confessions », comment éviter les psychanalyses sauvages et toujours un peu terroristes ?

Exemple de Toulouse où deux filles, les plus anciennes du groupe et se connaissant bien, ont un peu paralysé le travail par le jugement que l'une et l'autre portaient sur la manière de vivre de chacune ; conflit latent jamais éclaté, qui est resté à un niveau peu intéressant parce que personne n'a pu ou voulu analyser et dégager les contradictions de chacune et par là nous amener à nous interroger sur nos propres contradictions. (La question est maintenant réglée). A La Tranche on a parlé de ces difficultés, mais on n'a pas assez souligné la nécessité de trouver des moyens pour éviter deux pièges qui menacent les groupes de parole :

— le danger de la « conseillite » (attention au Centre des femmes) qui placerait le mouvement des femmes directement dans l'idéologie humaniste, hégémonique et occidentale, donc en plein dans ce que, en principe, on refuse et dénonce. Il est clair d'ailleurs que cette « conseillite » animait pas mal de bonnes intentions à La Tranche (on s'est un peu accroché avec les filles de Saint-Etienne sur ce point, entre autres);

— le danger de l'enlèvement dans l'individualisme, raconter, vedettariat (prouesse sexuelle...).

Il faudrait parvenir à placer le discours aussi au niveau de l'analyse de ce qui a déterminé telle ou telle situation, et dégager les facteurs qui produisent ces situations, car c'est par ces analyses que les différentes actions pourront s'articuler et prendre véritablement une dimension politique, faute de quoi on est amené à ne faire que des actions ponctuelles, spontanées et dont le sens est donné à notre insu par les mass-média (car si l'idéologie dominante parvient à dénaturer le sens des actions qui en ont un défini, elle est vraiment à l'aise pour donner son interprétation des actions qui n'en ont pas clairement).

b) Partout, en effet, des groupes d'action se développent dans les quartiers, dans les lieux publics. En Suède : manifestations dans les musées (collage d'affiches, films sur l'avortement...) pour provoquer des discussions libres avec les femmes. Les Suédoises veulent faire connaître leur mouvement et « donner une image par rapport à l'extérieur ». En Italie, elles tentent d'intervenir en milieu ouvrier (avortement, contraception, domination de l'homme, fonction de la famille...).

c) Des groupes de travail semblent partout difficiles à mettre sur pied et à maintenir, mais partout on en sent la nécessité. Les thèmes abordés en Italie comme en Suède et en France sont : la sexualité, les relations avec les hommes, des comptes rendus de lecture, un peu de travail théorique.

La similitude des actions et des difficultés de tous ces groupes en Europe, les positions pratiques par rapport aux partis, l'interrogation latente ou manifeste sur la nécessité d'une base politique nouvelle, entièrement à définir, indiquent un niveau de prise de conscience et un potentiel de combativité plus politisé qu'aux U.S.A. Mais c'est aussi sur ce terrain que les divergences commencent à apparaître (et pas suffisamment, elles restent murmurées). Les Italiennes disent que la lutte des femmes dépasse la lutte des classes, mais on ne sait pas comment elles voient cela. Les Suédoises, par contre, n'ont pratiquement rien dit sur l'articulation des deux luttes.

C'est d'ailleurs parce que la plupart de ces problèmes ont été à peine posés que nous avons fait des critiques sur l'organisation de la rencontre de La Tranche.

Cette rencontre était effectivement organisée et on a eu tort de nous laisser croire qu'elle ne l'était pas. Dans quelle mesure une certaine forme donnée aux conditions matérielles de vie peut-elle rester sans influence sur le travail produit et sur la rencontre elle-même ?

Il a fallu donc très vite prendre conscience qu'il n'y aurait aucun moyen immédiat de se rencontrer dans du « faire-ensemble » et que pour le « dire-ensemble » il fallait à la fois trouver les filles et proposer des thèmes de réflexion. Mais, même sur cette base, les résistances de certaines filles, qui semblaient avoir un certain impact sur une grande partie du groupe français, ressemblaient à une organisation de l'inorganisation.

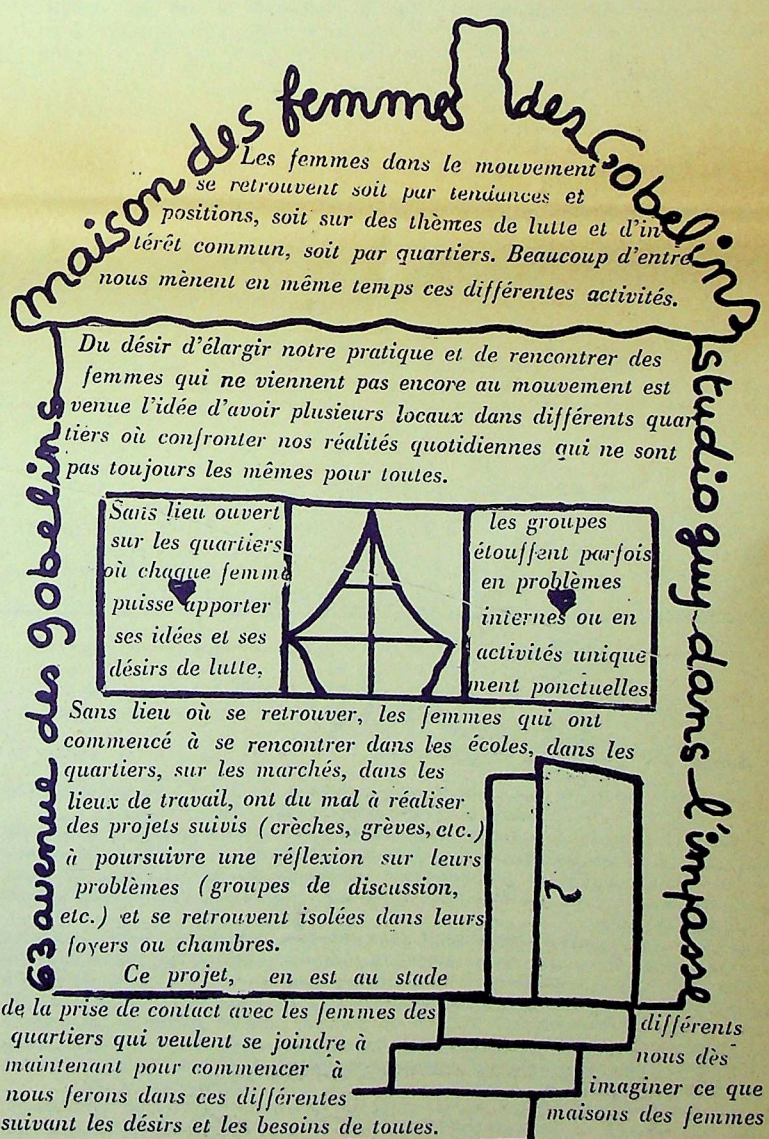
Il ne s'agissait pas d'attendre que tout soit prévu, programmé, non absolument pas, et on a mal interprété nos critiques. Pour pas mal d'entre nous, venir à La Tranche n'était pas prendre des vacances : nous avions peu de temps, et nous avions beaucoup de problèmes à voir ensemble, c'était en cela très différent de la Mutualité. Résultat, on a perdu du temps à essayer de faire passer la nécessité de travailler sur des points définis ensemble ; des réponses fréquentes de Françaises du style « créez donc un club de couture pendant que vous y êtes » révélaient que pour certaines : être entre femmes, se baigner ensemble pouvaient être une réponse à l'oppression des femmes dans le monde.

C'est tout l'aspect marginalité qui se trouve ainsi posé. Pour beaucoup d'entre nous, se mettre en rupture, d'une part, n'est pas équivalent à s'isoler ensemble et, d'autre part, signifie au contraire l'entrée dans une forme de lutte.

Nous avons fait aussi une critique sur l'absence de prise en charge collective des gosses. Solution proposée : que les mères se débrouillent. Résultat : des filles ont dû quitter des groupes de travail parce que leur gosse gênait le travail. Un débat a été proposé sur ce point précis, qui a été plus ou moins saboté alors qu'il y avait tant de choses à dire concernant l'aliénation des femmes par les enfants, etc.

Nous souhaitons vivement d'autres rencontres avec d'autres mouvements étrangers, mais sur des bases un peu mieux définies.

Un groupe de filles de Toulouse.



Deux groupes sont déjà constitués et se réunissent le mardi à 20 h 30 :

- Les 5^e, 6^e, 13^e et 14^e : Maison des Femmes des Gobelins, 63 avenue des Gobelins. Tél. : 331-70-58.
- Les 4^e, 11^e, 12^e : 115 avenue de Reully, porte 2, premier étage gauche. Tél. : 628-44-22. Et bientôt dans une partie du local de la maison d'édition, 2 rue de la Roquette, impasse du Cheval-Blanc. Cour Février. Tél. : 805-17-45.

DES FEMMES DE FAIT REPONDENT A UNE

FEMME DE DROIT

Je vous envoie ci-joint une réponse collective que nous avons écrite à la suite de l'article « Législation et Infanticide » pour le 22 novembre dans « le Monde ».

Cette réponse, envoyée au « Monde » le 3 décembre, n'a pas été publiée, car disent-ils, arrivée trop tard. J'ai insisté et réclamé le droit de réponse (la loi donne 3 mois pour l'exercer) mais il m'a été répondu — très poliment — que nous n'avions pas droit de réponse dans ce cas, parce que la lettre émanait d'un groupe de femmes du M.L.F. et non du M.L.F. en tant qu'organisation...

Ça pose un problème, car si personne n'a le droit de répondre au nom du M.L.F., ça signifie que nous n'aurons jamais droit de réponse dans aucun journal. Voyez si vous pouvez insérer cette lettre dans le prochain « Torchon ».

Elle est signée uniquement par des femmes qui ont des gosses, non pas parce que les mères de famille s'estiment plus représentatives que d'autres filles du Mouvement, mais parce que c'était le plus sûr moyen de river son clou à cette sale bonne femme qui dit dans son article qu'elle est « plus normale, plus mère de famille, plus engagée dans la vie active, etc. », que les militantes du M.L.F.

De toute façon, si vous décidez de l'insérer c'est pas forcément utile de rappeler le nom des signataires, on peut simplement signer : un groupe de mères et de grand-mères. C'est à vous de voir.



En réponse à la lettre « Législation et infanticide » de M^e Michèle-Laure RASSAT, professeur de droit pénal à la Faculté de Droit de Rouen, un groupe de femmes normales, mères de famille et engagées dans la vie active, manifestent leur désaccord total avec l'auteur de cette lettre et désirent faire plusieurs mises au point :

I. — Il est vraiment scandaleux qu'une professeuse de droit pénal soit aussi nulle en calcul, qu'elle confonde majorité et minorité. Apprenez Madame que notre pays compte 26 millions de femmes, soit environ 7 millions en âge d'avoir des enfants. Vous savez comme nous qu'il y a près d'un million d'avortements par an. Le seul résultat qu'on puisse déduire de ces chiffres est que **toutes** les femmes de France n'avortent pas **chaque** année. Il est absolument impossible de dire que les femmes qui n'avortent jamais sont majoritaires. Sur une seule période de 10 ans, le nombre d'avortements est plus élevé que le nombre des femmes en âge de procréer. Qui avorte ? Ce ne sont certainement pas toujours les mêmes.

II. — Tout aussi curieusement, cette dame qui patauge en mathématiques, n'hésite pas à les employer abusivement. Elle s'estime beaucoup plus « normale », beaucoup plus « mère de famille » que la plupart des militantes du M.L.F. Avec quel étalon effectuez-vous votre mesure, Madame ? Possédez-vous une norme de la normalité ? Pour vous les femmes « NORMALES » sont celles « qui ont suffisamment conscience de leur dignité pour accueillir et élever tous leurs enfants, voulus ou non ». Pour nous de telles femmes ne sont pas « normales » mais conformes au modèle que l'idéologie leur impose.

Les femmes du M.L.F., anormales à vos yeux, refusent les maternités non désirées et dénoncent publiquement le rôle qu'on fait jouer aux femmes. Elles demandent que le travail ménager et la prise en charge des enfants soit reconnu et payé, car il constitue les forces de reproduction du pays, aussi importantes, au moins, que les forces de production. Qui est plus « normal » ? l'esclave qui se soumet et fournit tout le travail qu'on lui demande, ou l'ouvrier qui revendique pour sa force de production une juste rémunération ?

III. — Quant au procès d'intention odieux que vous faites aux militantes du M.L.F. qui préconiseraient « le recours à l'assassinat d'un enfant... » il est d'une telle mauvaise foi qu'il pourrait se passer de réponse, car personne ne le prend au sérieux. Nous y répondons tout de même. Ce merveilleux argument part d'une citation tronquée : « Les militantes du M.L.F. affirment qu'il est traumatisant d'élever un enfant ». Vous oubliez la moitié de la phrase. Oui, nous affirmons qu'il est traumatisant d'élever un enfant non désiré, dans la société actuelle où la femme est obligée d'en assumer pratiquement seule la prise en charge.

Il n'y a aucune structure collective pour décharger la mère, peu de crèches et peu de garderies. Et la plupart des pères ne voient leurs enfants qu'une demi-heure par jour.

Où il est traumatisant d'élever des enfants dans ces conditions. Les nombreuses dépressions nerveuses des mères de familles sont malheureusement là pour en témoigner, ainsi que les trop nombreux suicides de mères qui entraînent avec elles leurs enfants dans la mort.

Un autre détail que vous semblez ignorer, est que les partisans de l'avortement libre et gratuit sont aussi souvent militant de mouvements pacifistes et militant contre la peine de mort. Ils ont au plus haut point le respect de la vie. Il est vain, car cela ne trompe personne, de les accuser de « préconiser l'assassinat... »

IV. — Beaucoup plus grave que votre mauvaise information et que vos arguments chancelants, la haine qui apparaît tout au long de votre lettre est certainement digne d'une analyse. Elle apparaît face au M.L.F. (qui y est habitué et s'en moque), mais aussi face à toutes les femmes que vous jugez, du haut de votre piédestal universitaire et que vous condamnez : « Nous paraît indigne du nom de femme la personne qui... ». Cette haine vous amène à prendre une position qui approuve implicitement le jeune héros qui a dénoncé Marie-Claire, puisque vous demandez pour chaque père le droit de s'opposer à l'avortement.

Vous trouveriez équitable qu'à la suite d'une relation sexuelle avec ce garçon, Marie-Claire ait gardé son enfant, ce qui l'aurait obligé à interrompre ses études, et aurait entraîné pour elle et sa mère (qui a déjà élevé 3 enfants) une trop lourde charge. Vous voulez donc que les femmes paient très cher leurs satisfactions sexuelles ?

Et la mère de 5 enfants qui élevait aussi 5 neveux et nièces, morte la semaine dernière, des suites d'un avortement clandestin (« Le Monde », 21 novembre), vous la trouvez aussi « indigne » du nom de femme, d'après votre dérisoire anathème ?

Votre haine des femmes est bien fâcheuse pour vous. La haine que l'on projette est toujours la haine de soi.

V. — Ajoutons que nous avons toutes pleuré d'émotion en lisant les conseils charitables que vous donnez aux deux collègues de Mme Chevalier. Comme il est généreux de la part d'une dame qui perçoit un traitement de Professeur de Faculté de demander à deux employées de la R.A.T.P., chargées d'enfants, et aux ressources modestes, d'aider Marie-Claire à élever son enfant ! Pour donner un tel conseil, il faut sans doute, Madame, que vous-même, ayez coutume de faire ce geste. Sans doute la moitié de votre traitement passe-t-elle à aider les enfants abandonnés, de l'Assistance Publique ou du Biafra, et les mères célibataires de Rouen ?

VI. — Enfin, votre qualité de professeuse de Droit ne vous empêche pas de vous contredire vous-même dans votre lettre. Vous déclarez que « l'Humanité est constituée de deux groupes d'individus différents mais complémentaires au moins dans la conception et par conséquent égaux en droit ».

Les droits, vous ne les attribuez pas équitablement aux hommes et aux femmes. Vous condamnez « celle qui entretient des rapports sexuels avec un homme dont il lui serait inconcevable de conserver l'enfant si elle venait à être enceinte », et vous oubliez totalement de déclarer indigne du nom d'homme, celui qui entretient des relations sexuelles avec une femme dont il lui serait inconcevable d'avoir un enfant et de partager avec elle l'éducation de cet enfant. Il est vrai que vous auriez alors beaucoup d'hommes à condamner !

Non, pour les militantes du M.L.F., la libération de la femme ne passe pas par l'esclavage de l'homme, comme vous le dites, mais par des chemins parallèles, que les hommes et les femmes ont à parcourir avant d'être capables de nouer de vraies relations, c'est-à-dire des relations d'amour, exemptes de rapports de force, de sadisme et de chantage. Une des conditions pour cette double libération est l'indépendance économique de la femme par rapport à l'homme. Une autre est que chaque individu soit libre et équilibré, c'est-à-dire se soit affranchi de son masochisme, c'est-à-dire de sa haine de soi.

Cette condition, que vous ne semblez pas remplir Madame, devrait vous inciter de façon urgente à vous préoccuper de votre propre libération.

NE SOUTENONS PLUS LES SOUTENEURS MES SŒURS !

Plus de mecs dans nos manifs car ils n'y sont qu'en voyeurs, souteneurs, maquereaux politiques, récupérateurs.

Et cela parce qu'ils s'obstinent dans le crétinisme qui consiste à militer sur les problèmes des autres au lieu des leurs : autogestion et se prendre en mains soi-même sont pour eux lettres mortes.

Mais diront nos sœurs pro-mecs « Les mecs aussi sont concernés par l'avortement » ! J'en suis bien d'accord, mais alors qu'ils manifestent en tant qu'hommes dans leur rapport d'hommes à l'avortement et non plus en se contentant de nous voler nos slogans à nous les femmes dont le rapport à l'avortement est différent du leur, ô combien !

Assez du grotesque blessant d'hommes criant « Nous sommes toutes des avortées » ou comme à Bobigny, faisant une monumentale gaffe du genre « Elles ont avorté, jugez-les » en réponse « soutien » à notre « Nous avons avorté, jugez-nous ».

Tant qu'ils seront des « souteneurs », les hommes seront des récupérateurs (conscients ou inconscients, peu importe) et de gros gaffeurs déprimants.

Le beau résultat illustré par la lamentable manif du Père Lachaise en sera notre division, de tomber dans le piège qu'on nous tend de faire de la politique comme les mecs et d'en mourir.

On s'est servi pour cette manif du sigle M.L.F. comme un parti en en faisant un moyen de pression et de publicité démagogues.

Derrière cette manœuvre des mecs qui manipulent des sœurs qui n'ont pas encore compris l'inconciliabilité entre la notion de « mouvement » et celle « d'organisation-parti politique » et de ce fait gardent des réflexes et une manière de penser rattachés à la notion d'organisation politique.

Une F.R.

histoire d'une femme à thèse

Mon histoire commence à l'agrégation des femmes. Mêmes épreuves, même notation que les hommes (pas classée avec eux) Mais cinq des leurs au jury. Pour faire de la recherche au C.N.R.S., je dus demander la permission. Les hommes — les vrais agrégés — l'avaient de droit. Je échai mon premier cul, masculin, évidemment.

Entrée dans un labo, curieusement je constatai que l'appareillage cher allait dans les mains des hommes. Un jour, j'assis mon derrière sur le siège de leur bien le plus précieux : or-di-na-teur, ça s'appelait. Ils m'en délogèrent. Ne me restait plus que la Théorie leur schtastique. J'entraî. Ivre de fureur, égaré de jalousie, mon mec-patron me mit à la porte. Pris de pitié, son second me viola un soir qu'il était saoul.

Je cherchai de par le monde. L'humain, le bon, le vrai chef. Enfin ! J'ouvris sa thèse : « A ma chère femme ». Celle qui change les chaussettes, lave les slips, nettoie les couches de l'héritier...

Le jury se constitua. Firent la fine bouche. Oui, cette femme qui fit tant de mal à nos collègues chéris ! Pécheresse, teratatrice, vulvaire concupiscente, impotente sans être !

M'écrivirent « Peut-être bien que votre thèse est de vous, mais c'est nous le père. D'ai leus, vous êtes stérile. »

Je me présentai. quatre mecs, pas un de moins, pas un de plus.

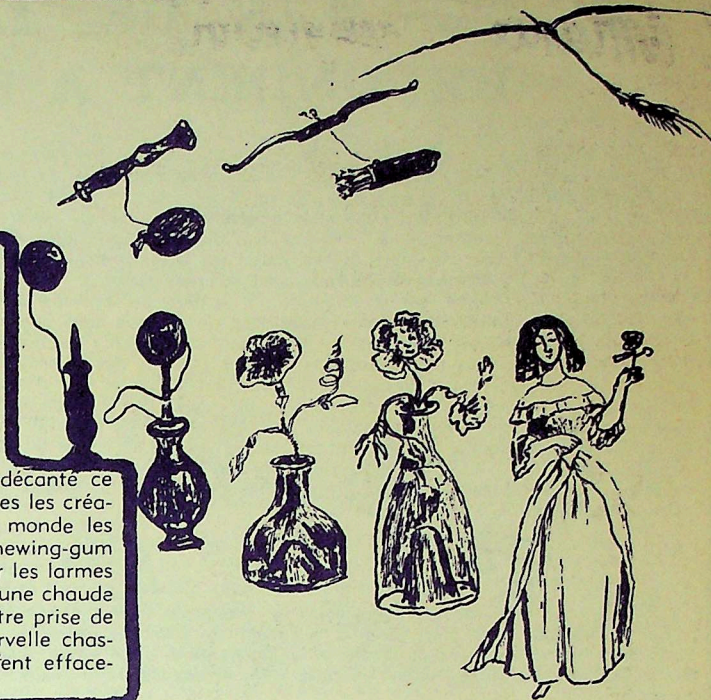
La dignité n'est que beaux, et le con percé, je dus être objective : De-ci, de-là, je courrai dans les champs de la mâle Science, Présentai mon cul aux usurpateurs, Fus sacrée putain d'honneur.

Militante M.L.F.

Aux dernières nouvelles, le patron est devenu fou, son second s'est marié, le chef a eu de l'avancement. Je n'ai été ni folle, ni mariée, ni augmentée. Nous, femmes, n'avons pas la plus mauvaise part...

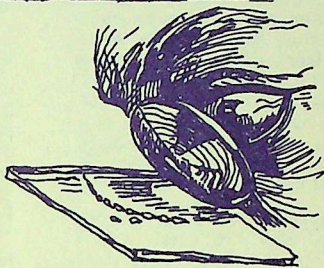
Déeses je vous aime prenez des positions obscènes vous écarterez vos cuisses vous posez vos pieds au-dessus de votre tête votre sexe vulve est impérieuse si les femmes se débloquent si les femmes se débloquent si les femmes se débloquent si les femmes se débloquent leur sexe envahira l'espace une marée irrésistible vous battez des tibias je vous aime déesses

Vos tibias sur les épaules blanches et moelleuses d'une folle qui vous aime après vous posez votre front sur la terre vos épaules les jambes ramenées pliées comme à la mosquée vous vous regardez dans l'ailleurs reflecteur ce n'est pas votre face habituelle mais un vous tout à fait extraordinaire vos yeux sont troubles brumeux infinis votre visage est étonnamment paumé... Lâchement sottement vous vous dites dans votre for intérieur toujours logiques ô ce n'est qu'un moment ce n'est qu'un moment mon enfant calme toi tu es exaltée dans un état second tu crois découvrir ton corps prendre conscience de son existence de sa force ce n'est qu'un moment ce n'est qu'un moment mon enfant vous oubliez que nous femmes nous n'avons aucune opportunité de nous trouver si ce n'est dans ces moments absolument privilégiés état-second-retrouvailles-avec notre-corps-avec notre-moi-authentique-et-youpie... ce nous écrabouillé ce nous décanté ce nous aseptisé ce nous piétiné par les mecs ce nous source de toutes les créativités mâles les mâles un jour n'existeront plus vous serez le monde les femmes bien mal aimées. Vous mettez une bonne dizaine de chewing-gum dans votre bouche et vous les broyez ça brûle ça vous fait monter les larmes aux yeux juste avant ça vous montait tout droit au nez pris c'est une chaude fraîcheur vous sentez votre puissance la broyance qui achève votre prise de conscience traquez l'opresseur le mec qui veille dans votre cervelle chassez tous vos bons sentiments dévouement abnégation renoncement effacement tendresse émotion sensibilité ouverture.



L'avortement louah une d'ome.

Encore



Cet article avait été écrit après la relaxe de Marie-Claire en octobre 1972 pour *Le Monde*. Une fois de plus, ce journal a refusé de passer notre article, préférant celui d'une « personnalité » : Claude Servan-Schreiber. Le même journal n'a pourtant pas hésité à ouvrir ses colonnes aux papiers les plus rétrogrades, sans donner le droit de réponse à celles d'entre nous qui avaient protesté (cf. l'article de Mariette).

Si Marie-Claire, la vendeuse de dix-sept ans jugée à huis clos par le tribunal de Bobigny, est allée la tête haute devant le juge, et si l'opinion publique a été si ouvertement favorable à sa relaxation, c'est le résultat de la lutte que les femmes mènent. Individuellement, nous avons toujours refusé l'interdiction d'avorter, puisque nous sommes des milliers en France à avorter chaque jour. Depuis deux ans, nous nous sommes regroupées pour lutter collectivement contre notre oppression, dont les interdits sur l'avortement ne sont qu'un aspect. Le manifeste des 343 (en avril 1971 : « J'ai avorté »), la marche internationale du 20 novembre et les journées de dénonciation des crimes contre les femmes en mai 1972 ont contribué à faire éclater le scandale de l'avortement.

Même la télévision française, cette fois-ci, n'a pu continuer à faire le silence. Dans le débat qu'elle a improvisé, elle a poussé en avant son pion libéral, Neuwirth, député de l'U.D.R., et oublié Lejeune, héraut habituel de la croisade pour la maternité à tout prix. Le pouvoir nous laisse en effet dans cette période préélectorale la laisse plus longue : nous tirons de plus en plus dessus, car le décalage entre « l'égalité des sexes » si haut proclamée et notre réalité d'exploitées (à la chaîne, au bureau, dans la cuisine et au lit) est d'un cynisme intolérable.

Ce décalage entre la réalité des femmes et l'idéologie mâle se reflète même dans la loi. Face à un million de femmes qui avortent par an en France, deux cents à trois cents sont inculpées et renvoyées à la maison avec des peines de sursis. Par contre, la répression n'épargne guère les complices et avorteuses, comme le montre le cas de l'infirmière de Belfort condamnée en juillet à deux ans de prison ferme, une amende élevée et l'interdiction d'exercer. Quant à la mère et à l'avorteuse de Marie-Claire, elles passaient en jugement à Bobigny le 8 novembre. Mais les juges eux-mêmes ne veulent plus de la loi de 1920, créée alors dans des buts démographiques.

POURQUOI DONC CETTE LOI BIDON ?

Parce qu'il faut que même quand les femmes sont acculées à avorter, elles tremblent de peur, de honte, de culpabilité. L'argent n'y change rien : avec 2000 francs on avorte plus confortablement, mais il faut se livrer toujours à la même recherche humiliante d'adresses, il faut faire face à l'angoisse et au sentiment de faute qu'on nous a mis dans la tête. Si les femmes se mettaient à avorter sans problèmes, cela voudrait dire qu'elles sont libres de choisir leur maternité et donc leur vie, que ce ne sont plus les hommes qui contrôlent la reproduction, assurée par nous seules, les femmes dans l'intérêt de la société des hommes, pour

mieux remplir leurs usines et leurs supermarchés.

C'est pourquoi la réforme qu'ils nous préparent (le projet initial se réécrit au fil des jours et n'admet plus comme « raisons » d'avorter que viol et l'inceste) ne changera rien. Elle nous obligera à continuer à inventer des excuses pour avorter. Dans cette société, l'avortement ne sera jamais libre, il ne sera que *libéralisé*. On le voit bien aux U.S.A. où même à l'échelle d'un seul Etat sur cinquante, New York, la liberté de l'avortement conquise par les féministes est d'ores et déjà condamnée à retourner à une libéralisation. Parce qu'on y est convaincu et on nous a convaincues que le droit d'être femme passait par le *devoir* d'être mère, ce qu'on appelle couramment « l'instinct maternel ». Alors que nous pensons que c'est pour avoir des enfants qu'il faudrait avoir de bonnes raisons. Qui a jamais pensé à instituer une commission de « spécialistes » habilitée à autoriser les gens à avoir des enfants, dans cette société où les enfants sont livrés à leurs parents biologiques ?

Dans cette optique, c'est le minimum que puisse faire une société que de donner les moyens de choisir et d'assumer la responsabilité d'un enfant. Un de ces moyens reste le recours à l'avortement même dans le cas idéal d'une recherche poussée et d'une réelle information sur la contraception, ce qui est loin d'être le cas en France !

Tous les changements qu'on nous proposera ne sont que des leurres destinés à camoufler notre oppression, qui commence avec cette impossibilité à disposer de notre corps. Les lois peuvent changer, les crèches se multiplier, ce sera toujours la même moitié de l'humanité qui sera condamnée à cause de son sexe à assumer la responsabilité de l'élevage des enfants et des charges domestiques.

C'est pourquoi c'est à nous, les femmes, de trouver maintenant des solutions réelles à nos problèmes immédiats, tout en analysant notre oppression spécifique. Le Centre des Femmes (B.P. F.M.A. 370 75625 Paris Cédex 13) est une de ces multiples initiatives et sera un lieu où les femmes se prendront en charge, qu'elles soient dites du Mouvement de libération des femmes ou pas encore.

Nous sommes vingt-sept millions de femmes qui allons apprendre à dire NOUS.



LE ROUTIER-FEMINISTE : modèle « Lejeune » de tourisme féminin. Poids : 11 kg. Cadre special en tube d'acier. Monovitesse uniquement. Pneus demiballon. Prix : 306 F (disponible immédiatement).

POUR UN CENTRE DES FEMMES

Les problèmes que les femmes affrontent quotidiennement dans la solitude les amènent de plus en plus souvent à faire appel à nous. Nous ne pouvons plus continuer pour des raisons matérielles à les résoudre de façon artisanale, pour des raisons idéologiques à les aborder sur le mode d'une œuvre sociale. Cela nous a convaincues de la nécessité de nous regrouper dans un CENTRE DES FEMMES où nous proposerons des solutions radicales.

Dans ce Centre nous réglerons enfin nos problèmes toutes ensemble.

Des groupes ont commencé à travailler : ils se sont constitués sur les thèmes suivants :

- PRISE EN CHARGE DE NOTRE PROPRE CORPS : c'est-à-dire information réelle sur la sexualité et la maternité, moyens de les choisir et de les vivre bien.

- REFUS DE RESTER LES VICTIMES D'INSTITUTIONS qui nous lèsent systématiquement (dans le mariage, dans le divorce, dans le travail).

- RECHERCHE DE STRUCTURES où les enfants pourront vivre 24 heures sur 24 entre eux et avec des hommes et des femmes convaincus que la famille ne permet pas l'épanouissement de l'individu.

Le but commun de tous ces groupes est de diffuser les informations et les techniques qui nous sont nécessaires afin de mettre un terme à notre passivité devant le spécialiste.

La création de ce centre dépend de nous toutes, du temps que nous voudrions bien lui consacrer mais avant tout de la rapidité avec laquelle nous réunirons la somme nécessaire.

Nous avons trouvé un local où nous pourrions démarrer dans les meilleures conditions mais nous sommes bien loin encore d'avoir réuni l'argent :

COMPTE BANCAIRE F.M.A. : B.N.P. TOLBIAC N° 6397, ou écrire à : F.M.A. (CENTRE DES FEMMES) B.P. 370 - 75625 PARIS - CEDEX 13.

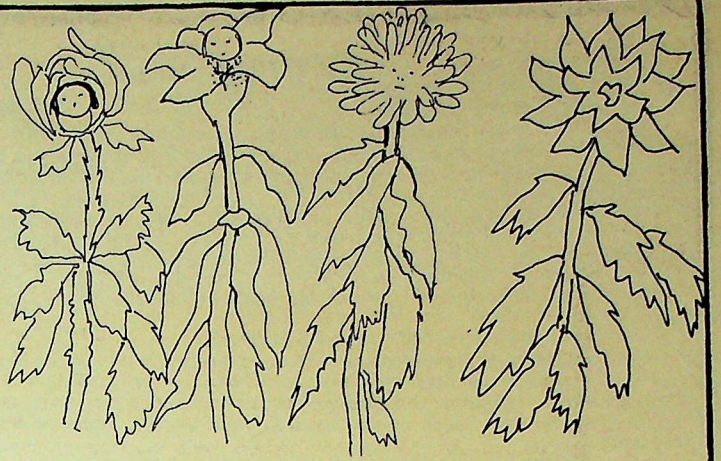
ASSEMBLEE GENERALE TOUS LES 15 JOURS - LA PROCHAINE JEUDI 1^{er} MARS - 20 h 30 - FOYER PROTESTANT - 8 VILLA DU PARC MONSOURIS - 14^e - Métro : CITE UNIVERSITAIRE OU PORTE D'ORLEANS.

Il nous semble que cela coupe court à l'interrogation souvent formulée : « Quand est-ce qu'on en aura fini avec l'avortement ? », dans la mesure où nous avons établi que, dans ce système, nous n'en aurons jamais fini avec lui. Il permettra donc toujours une lutte radicale qui ne fait que commencer avec Bobigny et qui a l'avantage d'être en prise directe avec la réalité que nous ne croyons pas pouvoir changer sans la reconnaître. C'est pourquoi le groupe avortement a par exemple toujours utilisé les media : tous les intermédiaires sont bons parce que notre finalité est assez précise pour continuer à transparaître même à la sauce *France-Soir*.

Quant à l'association Choisir créée en 1971 à la suite du manifeste des 343, elle est limitée par sa définition même (défense des inculpées pour avortement, abrogation des lois de 1920). Elle a en partie sa fonction puisqu'elle nous a donné l'information qui nous a permis de mettre sur pied les manifestations des 9 et 11 octobre, mais vu ses objectifs limités et ponctuels, elle n'aura plus raison d'être lorsqu'ils seront atteints.

L'Amante religieuse

je ne sais pas
te dire
je ne sais pas te dire ma douleur
passée et présente
mon bonheur passé et présent et tout ces grands mots meurtriers .
j'ai de toi tant d'images
aucune ne peut être saisie mais quand je me retourne
sur ce passé/présent
je me change en statue
de larmes et de sel et de sel et de larmes
ma femme ma semblable ma sœur
tu n'es rien de cela mais quand je me retourne
tu te changes en statue
et nous nous dévorons.



je végète tu végètes

Une femme ça se doit d'être végétale !
Une femme c'est vernie, polie, glacée,
Femme en herbe, femme en gerbe, femme liée ;
Il y a celles qu'on magazine
celles qu'on amasse
celles qu'on en-terre.
Une femme ça se doit d'être végétale !
Les rupins la mettent en serre, les fauchés s'en servent d'urne.
Ça se cueille jeune, ça s'étiole peu à peu,
On la garde séchée : la couleur est discrète...
Il y en a pour le silence : une femme ça se tait.
Il y en a pour la peine : femme en ruine légitime.
Il y en a pour le repos : femme en prime sans défaut.
Une femme ça se doit d'être végétale !
Femme talisman offerte pour guérir,
Femme voilée, femme volée, femme violée, femme absence.
Femme miraculée extraite des noires terres de l'alliance,
Femme lagune, femme marais, femme fange,
Femme végétale, femme ployée de saison, femme usée d'ornement :
FEMME NOYEE.

L'union fait

La force



S
ministres

et R
Députés

Début décembre, nous apprenons que le 7, se discutera devant l'Assemblée Nationale la nouvelle loi Neuwirth. Bien réformatrice, bien châtrée, bien pensante, elle nous semble pourtant moins dangereuse (c'est aussi l'avis des copines du planing) que le contre projet FOYER qui vise à mettre entre les seules mains du gouvernement, éducation sexuelle et contraception.

Nous décidons d'aller donner notre avis aux députés dans leur sacro-saint parlement. Nous sommes neuf, comme les muses en moins suaves. A 14 heures, trois filles du Mouvement viennent nous demander de surseoir à l'intervention. « Il faudrait, nous disent-elles, qu'un grand rassemblement ait lieu en même temps devant l'Assemblée Nationale. » On s'incline, on ne dira rien aujourd'hui, mais on y va. Aurons-nous une autre occasion. Faut espérer...

De 15 heures à 24 heures, déferle un torrent de sottises prétentieuses et accablantes. De quoi dégoûter à jamais de voter ! Rendez-vous pour le jeudi 14. On polit le truc, on écrit la Carmagnole de la Contraception, on commencera par ça, c'est plus drôle :

« Monsieur Debré aurait voulu (bis)
Qu'on fasse des enfants tant et plus (bis)
Mais nous n'avons que faire
De pondre pour les guerres
La planète déborde
Nous disons Non ! (bis)
La planète déborde
Vive la Contraception !
Ah, ça ira, ça ira, ça ira !
La société mâle à la lanterne
Ah, ça ira, ça ira, ça ira !
Tous les phalocrates on les pendra. »

Le jeudi 14, c'est rôdé. Pour pimenter, nous avons toutes des invitations de députés U.D.R. Une fois rentrées, on s'assied, bien sages, disséminées, on ne se connaît pas. On laissera palabrer les premiers, c'est le Foyer qu'on arrêtera. Il s'approche du micro, prend son souffle et... La première fille se lève et chante. Le premier couplet et le refrain y passent, dans la stupeur. Un huissier l'éconduit, brouhaha. Les autres filles n'ont pas bronché. Foyer se remet, empoigne son micro et... La deuxième fille clame : « Assemblée d'hommes, vous décidez pour toutes les femmes, c'est un scandale ! etc... » Derrière elle, un huissier chuchote : « Madame, taisez-vous, Madame, je vous en prie. » Il la sort enfin, et... la laisse seule dans le couloir car une troisième fille vocifère : « Députés, vos femmes avortent, elles ne sont pas jugées ! » Toutes, avant

de sortir, prennent le temps de balancer des paquets de tracts sur les têtes des parlementaires. Les huissiers affolés galopent en tous sens. Les députés sont interdits et jacassent. Toutes les phrases passent plusieurs fois, nous nous renvoyons la balle. Les spectateurs rigolent. Enfin, le président, outré, lève la séance. On relève les identités de quelques filles, mais ça se borne là. Elles sortent bientôt. Le rassemblement extérieur était maigre, mais décidé, et réclamait à grands cris celles du dedans. Tous les quotidiens le lendemain, tant écrits que radiophoniques ou télévisés, racontent l'histoire avec plus ou moins d'honnêteté, cela va de soi. Quelques radios qui transmettaient en direct la séance, ont bénéficié de nos voix.

MINISTRES ET DEPUTES qui prétendez faire les lois qui nous régissent, Assemblée d'HOMMES, vous décidez et tranchez du mode de vie et de la maternité de toutes les FEMMES. POURQUOI ?

Parce que nous, femmes, sommes la moitié asservie de l'humanité. Le « continent noir ».

Vous nous refusez la libre disposition de notre corps et notre droit absolu d'être mère ou non. POURQUOI ?

Parce que, sous prétexte de nous « protéger », vous nous manipulez selon vos besoins ; reproductrices, main-d'œuvre sous-payée, domestiques gratuites, prostituées.

Vous entravez par tous les moyens la contraception mais vous guillotez. POURQUOI ?

Parce que votre soi-disant « respect de la vie » s'évanouit devant la peur du bulletin de vote des 63 % prétendus coupeurs de têtes.

Vous faites pratiquer dans les D.O.M. la stérilité forcée, la publicité pour la contraception, libre à l'âge de 15 ans. Ici, vous la refusez avant 21 ans. POURQUOI ?

Parce que bons administrateurs de cheptel, vous avez, pour l'instant, plus d'intérêts à la reproduction des Blancs qu'à celle des Noirs.

L'un de vous, M. Foyer, a dit, parlant d'avortement : « les abus des riches ne doivent pas devenir ceux des pauvres ». POURQUOI ?

Parce que prolétaire, du latin « proles » (descendance) signifie : citoyen trop pauvre pour servir à autre chose qu'à la reproduction.

Vous envisagez qu'un office national sous la tutelle du Premier ministre élabore, entre autres, un programme d'éducation sexuelle alors qu'on juge Marie-Claire, le docteur Carpentier, Nicole Mercier, les homosexuels de Nice. Ce serait bouffon, si ce n'était sinistre, POURQUOI ?

Parce qu'en fait de sexualité, vous ne connaissez que la répression.

Vous savez que la planète déborde (6 milliards d'êtres humains en l'an 2000), qu'elle devient une poubelle et vous êtes natalistes. POURQUOI ?

Parce qu'économie de profit d'abord ! Après vous le déluge.

Exploitation ! Oppression ! Racisme ! Sexisme ! Hypocrisie ! Duperie ! Nous n'en voulons plus.

Notre corps est à nous. Nous en userons comme bon nous semble.

Nous ne voulons plus de « curateur au ventre » !

Etre mère est un droit, ce n'est pas un devoir.

La maternité forcée nous rend serves, nous exigerons la contraception et l'avortement libre et gratuit qui contribueront à nous rendre libres.

Décembre 1972 - DES FEMMES.

il y a comme ça...

Il y a comme ça, dans le mouvement, des réunions historiques, vraiment. De celles qui changent les rapports de force, bousculent les idées que nous nous étions construites. Une des plus importantes pour moi fut la troisième des toutes premières réunions, en 1970 ou 1971, sur l'homosexualité. Celle où nous avons décrété la séparation, dans laquelle nous sommes empêtrées depuis, oscillant du « nous sommes toutes sœurs » au « sale hétéro », du « mouvement de libération » au « ghetto ». Cette oscillation a atteint son point culminant le soir de la réunion intitulée « la difficile frontière, etc. » où nous ne cessions d'être, hétéro ou homo (sic), comme les aiguilles affolées d'une boussole qui aurait perdu le nord.

Entre les deux, un ou deux ans se sont passés.

Cela veut dire que cela fait plus d'un an que nous essayons de localiser le « mal » dont nous souffrons, nous femmes homosexuelles, et cela, bien que nous étions réunies en Gouines Rouges, chacune dans son coin. C'est pour réduire cet isolement que je vais essayer aujourd'hui de dire ce qui s'est passé pour moi.

1. — Ça devait bien faire 3 mois que j'allais régulièrement à des réunions du mouvement quand j'y ai pour la première fois entendu le mot « homosexualité ». Nous avions fait une réunion d'information pour une dizaine de femmes fraîchement débarquées, et reçu une lettre d'une de ces femmes quelques jours plus tard. Cette lettre disait dans des mots que j'ai oubliés des choses familières et qui jusqu'à présent avait été tuées. C'est grâce à elle que j'ai pu cesser de me sentir un peu étrangère, autre, et du moins porteur d'un secret. Jusqu'alors, je n'avais pas envisagé que d'autres femmes, parmi celles que je côtoyais, pouvaient être aussi lesbiennes que moi. L'oppression dont on parlait dans les réunions était celle que les hommes nous faisaient subir, ou la société à travers ses institutions : mariage, maternité, etc. Je m'adaptais tant bien que mal à cela, et même plutôt bien, car lorsque la lettre arriva, je ne ressentais plus consciemment le malaise que j'avais éprouvé au début à ne pouvoir parler en matière de sexualité que de ce qui représentait la plus infime part de mes expériences : mes rapports aux hommes. La lettre arriva donc, elle disait : je suis homosexuelle et je me demande si j'ai ma place auprès de vous qui ne semblez pas l'être, et si je ne vais pas discréditer le mouvement des femmes. Cette lettre nous fit littéralement exploser. Chacune d'entre nous femmes homosexuelles fit tomber son masque. Je découvris, d'une part, que nous étions beaucoup en proportion, et d'autre part que j'avais moi-même mis en place un raisonnement inconscient assez semblable à celui de la lettre. C'était : « A Vincennes on les a traitées de lesbiennes, si elles savaient qu'en plus j'en suis une, si ça se savait, nos insulteurs auraient la partie belle. » Comme si lutter avec des femmes parce qu'on les aime avait été pour moi la pire insulte que je puisse leur faire. Je ne sais plus ce que nous avons répondu à cette lettre, mais je sais que la femme qui l'avait écrite est parmi nous aujourd'hui, et que si le mot « sœur » a un quelconque sens, c'est à elle que je le donne le plus sincèrement et profondément.

2. — Il y eut ensuite quelques réunions de quelques femmes — dont elle — que nous n'appelions pas ainsi, et où l'on se contentait de dire ce qui n'avait pas été dit : que nous aimions faire l'amour avec une femme, que « l'amour entre femmes, c'est l'amour avec joie » (c'est à ce moment-là que nous avons fait la chanson).

3. — Puis l'une d'entre nous, qui initiait par ailleurs un autre groupe, appela chez elle à des réunions sur l'homosexualité. A la première réunion, il y avait une quarantaine de femmes dont je ne connaissais pas la plupart. L'initiatrice s'est mise à parler de l'amour qu'elle faisait avec les femmes, quelque chose qui n'a pas de fin ni de commencement : elle avait, pour le dire, des mots que j'aimais. Ensuite les femmes ont posé des questions et nous, homosexuelles, avons essayé d'y répondre sincèrement. Sincèrement, j'ai cru que si nous parlions de ce que nous vivions, cela ne pouvait que nous rapprocher d'elles. Mais le temps passait, les questions se faisaient plus précises, et je vivais les jours qui séparaient une réunion de l'autre dans un malaise constant que je n'arrivais pas à définir. Le soir de la troisième réunion, il flottait des questions du genre « je voudrais savoir comment c'est, le plaisir homosexuel », et nous étions toujours en position de réponse. Je me sentais de plus en plus mal. C'est alors que quelqu'une a dit que maintenant ça suffisait, qu'on était complètement opprimées dans cette réunion et que nous n'avions pas à répondre à des questions, ni à nous donner en spectacle comme des bêtes curieuses et que salut, le problème des homosexuelles ne serait résolu que par les homosexuelles. La discussion se passionna. Il y avait celles qui disaient : « On ne va pas reformer un ghetto, je sors du ghetto, je n'y retournerai pas. ». Il y avait celles qui disaient : « Mais enfin si vous ne nous expliquez pas, on ne comprendra jamais. » Celles qui disaient : « Je ne suis pas homosexuelle et puisque les homosexuelles se sentent opprimées je suis d'accord pour m'en aller et les laisser parler seules de leur problème, mais je vous préviens, je suis triste, triste. » Et nous qui disions : « On ne dira pas un mot de plus dans le cadre d'une discussion sur l'homosexualité, ce que nous voulons, c'est parler de notre vie entre nous. »

Finalement, nous sommes parties à une dizaine et nous avons poursuivi la discussion au café avec les non-homosexuelles qui nous avaient accompagnées. Nous avons décidé de nous réunir pour parler de tout ça. Nous ne l'avons jamais fait : pas dans ce cadre.

J'ai alors passé un mois de frustration totale, un mois complètement à vif, en agitant des pensées dans tous les sens, réclamant à grands cris : alors, on la fait cette réunion ? et tuant dès qu'il y avait un semblant de rendez-vous.

Après, il y a dû y avoir quelque chose comme l'avortement ou les Etats-Généraux de la Femme et j'ai plongé dedans.

4. — J'ai aussi été aux toutes premières réunions du F.H.A.R. parce qu'ils demandaient des femmes du M.L.F., et j'en suis partie à la troisième ou quatrième séance en proclamant que ce qu'ils cherchaient en fait, c'était des mamans qui veulent bien initier leur « Front de Libération », et que moi j'étais en train de me libérer ailleurs, j'espérais que ça allait marcher pour eux et salut ! C'est à peu près vers cette époque qu'ont dû avoir lieu les premières réunions intitulées Gouines Rouges. J'étais féroce contre le mot « rouge » parce que je trouvais qu'on avait déjà assez de Rouge, « Humanité Rouge », Secours Rouge, etc., comme ça. Très vite, nous n'avons plus eu — me semble-t-il — grand chose à nous dire et je n'y suis pas retournée. J'ai seulement participé aux quelques interventions que les Gouines Rouges ont faites dans les A.G. du mouvement sur les thèmes : les lesbiennes sont-elles des femmes ? Notre problème est aussi le vôtre ou sa variante : en récupérant notre amour (publicité « lesbienne » etc.) c'est aussi vous qu'ils récupèrent. Vous, les femmes. Je crois que la Folle Fête des Femmes essayait de dire cela, mais je n'y suis pas allée.

5. — Ensuite, je ne me souviens pas de grand chose jusqu'à la Mutualité, que, lassée de militantisme, je n'avais pas préparée. Je n'ai été à aucune réunion sur la Mutualité, même pas celles des Gouines Toujours-Rouges. Quand elles sont montées sur la scène en demandant que les lesbiennes y viennent, j'ai d'abord pensé que je n'irais pas, parce que pour moi, toutes les femmes étaient des lesbiennes en puissance et je trouvais que se séparer d'elles c'était faux. Puis j'ai vu que ce qui se disait c'était : nous voici, hein, nous sommes aussi opprimées que vous (sinon plus car nous sommes opprimées par vous les femmes), qu'est-ce que vous allez faire de nous ? Et je suis montée prendre la parole pour dire que moi, je n'avais pas de problème homosexuel, et que c'était les hétéros qui en avaient un.

La foire : pourquoi ?

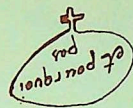
— Parce qu'on veut danser ensemble, chanter, boire, jouer, aimer !
— Parce que la foire, c'est nous ! Le bétail qu'on montre, qu'on promène, qu'on pèse, soupèse, tâte, prête, exhibe, achète.

— Parce que la foire, c'est le devenir collectif de femmes multiples qui découvrent leur créativité, leur instinct de jeu enfouis, mutilés, colonisés par leurs maîtres phalocrates.

— Parce que la foire, c'est foutre en l'air les produits finis, bien léchés, cloisonnés, consommables de l'art bourgeois.

Ce sera une prise de parole collective où l'art n'est plus coupé de notre réalité de femmes en lutte !

La foire, c'est créer ensemble à partir de matériaux foireux, sans noms.



C'est la fête permanente et on s'en fou si ça folles FOIRE.

Qu'est-ce qui existe déjà ? cf. liste des groupes.
Comment on travaille ? En collectif, à partir de quelques idées de copines, avec des magnétophones, des caméras, etc. (Nos voix, nos mains, toutes nos facultés.)

On a besoin de toutes vos énergies, vos ressources tissus, peinture, rafia, plâtre, papier, perles, appareils de photo, magnétos, caméras, etc. PLEIN DE SOUS !



Parce que la foire, parce que, parce que...

On a envie de la faire aux environs du carnaval... On a pensé à une caricature de kermesse, utilisant le folklore habituel :



— Jeux de massacre (de phalocrates ? : Royer, Foyer, Clavel, Debré, Simon...)

LA FOIRE DES FEMMES

- Jeux d'adresse (tir au pigeons) ;
- Le guignol des femmes : l'avortée, l'avorteuse, le juge, le père, la ménagère, la fille-mère, la lesbienne, la « femme libérée », etc.) ;
- Le sex-shop M.L.F. ;
- Stands de pub tapissés d'affiches récupératrices ;
- Fanfare M.L.F. avec parade prévue dans Paris et annonce au tambour ;
- Sketches, films, music-hall, radio-crochet ;
- Vente de masques ;
- Cars M.L.F. pour transporter les femmes de province ;
- Vente de « chair à canon » (notre production la plus appréciée), pour compléter les panoplies guerrières vendus dans les grands magasins.

GROUPE GUIGNOL DES FEMMES, SKETCHES, THEATRE

Madeleine 325-43-86

GROUPE FANFARE, MUSIQUE, CHANTS, DISQUÉS

Catherine 544-14-35

GROUPE MARIONNETTES, MASQUES, POUPEES MOUSSE

Tina 633-32-25

GROUPE CINE, PUBLICITE, BANDES DESSINEES

Christine 672-47-35

GROUPE ORGANISATION, MATERIEL (BOUFFE, DIFFUSION, LOCAUX, CONTACTS, CRECHE)

Martine 672-47-35

Tous ces groupes ne sont pas définitifs. Donnez-nous des idées, constituez vos groupes.

Réunion générale prévue tous les mardis à 19 heures, 5 rue Campagne-Première, escalier B, 4^e étage, porte du fond à gauche, métro Raspail, chez Madeleine, 325-43-86.

GROUPE CINÉMA recueille tous les films super 8, 16 ou 35 faits par des femmes
tél à Geneviève : 567 72 65

6. — D'autres mois ont passé pendant lesquels j'ai essayé dans mon coin, avec les femmes que j'aimais, d'y voir un peu plus clair dans tout ça. Pendant ce temps, dans le mouvement, le clivage des tendances s'accroissait et on me sentait plus Féministe Révolutionnaire que Gouine Rouge, plus femme que lesbienne.

On a pris le problème dans tous les sens. On a essayé de dire que le problème c'était pas l'homosexualité mais l'hétéro. Que de toute façon ça n'avait aucun sens tout ça, qu'on pouvait pas définir les gens par leur pratique sexuelle, que nous étions toutes femmes et que toutes les femmes pouvaient devenir lesbiennes. On n'en sortait plus. Le grand coinçage eut lieu enfin, il s'appela « réunion sur la difficile frontière entre l'homosexualité et l'hétérosexualité ».

Je ne donnerai pas de conclusion à cette histoire, d'abord parce que nous n'en sommes pas à la fin. Ensuite parce que la réunion qui a transformé cet état de faits a eu lieu hier soir, et je ne saurais pas encore expliquer ce qu'il y fut dit. La seule chose que je sais, c'est qu'il m'a semblé que nous reprisions en main ensemble la lutte contre l'oppression si peu cernable que nous subissons, nous, femmes homosexuelles. Seul un texte collectif saurait dire comment nous le faisons et le ferons.

Je regrette aussi de ne pas savoir dire à toutes celles qui étaient là hier à quel point, du plus profond de mon histoire, je les aime.

Je, Gouine Rouge, femme homosexuelle.

ELECTIONS

Plus les femmes luttent, plus elles subissent de manœuvres de séduction de la part des politiciens de tout bord. Cette fois-ci, les partis ont pris conscience de la force politique qu'est l'électorat féminin ; et nous nous heurtons à l'agression d'une publicité permanente qui ne fait que redoubler et légitimer l'exploitation habituelle des femmes par les mass-media.

A cette situation, nous n'avons pas de consigne de vote à opposer. Quand nous nous sommes réunies pour parler des élections, des contradictions se sont manifestées : certaines pensent que l'alternative électorale entraînerait dans leur vie des changements réels (augmentation des allocations familiales, égalité de salaire et d'emploi, etc.). D'autres trouvent dur de ne pas utiliser un des rares pouvoirs que nous reconnait la loi, pouvoir que les femmes ont conquis par leur lutte. D'autres, qui refusent l'échéance électorale et le jeu institutionnel, éprouvent quand même le besoin de signifier quelque part leur refus (faisant faire leur carte d'électrice pour que leur abstention soit au moins enregistrée). Et celles à qui l'abstention paraît la seule politique cohérente avec leur pratique dans le mouvement cherchent cependant à se démarquer de la « tradition » gauchiste du refus de vote, en exprimant par texte et affiches notre rapport spécifique de femmes à la politique institutionnelle.

Mais toutes nous disons que les élections ne sont pas le terrain de notre lutte, que le vote est dans tous les cas une exploitation de notre parole, une récupération du mouvement.

Il ne s'agit donc pas de l'affrontement dans le mouvement de positions antagonistes sur le vote : toutes ces contradictions sont en chacune de nous, et jouent différemment selon notre situation à chacune (travail, enfants, situation affective). Nous avons découvert en parlant que telle position que nous justifions à force d'arguments et de pronostics exprime souvent notre dépendance vis-à-vis d'une autorité masculine. C'est pourquoi, si nous refusons de nous livrer au jeu des paris électoraux, nous ne voulons pas non plus donner de mot d'ordre : nous ne pouvons pas immédiatement résoudre nos contradictions pour adopter une position monolithique. Ce serait une façon de nous diviser (les femmes qui suivent la consigne, celles qui ne la suivent pas), et c'est précisément là l'objectif du vote. L'important pour nous est que chacune se formule quel est, dans son « comportement électoral », l'intérêt de femme qu'elle met en jeu. Ainsi le prochain vote devient l'occasion de faire apparaître les luttes réelles que nous menons, que nous avons à mener collectivement, et non la mystification électorale. C'est peut-être parce que nous en avons assez de ces luttes « souterraines » que nous avons tellement envie parfois de participer à une opération où l'on « s'exprime » au niveau national.

Nous avons aussi ressenti l'urgence, à un moment où l'on veut « programmer » notre destin de femme-au-foyer, de rejeter la culpabilité que partout l'on fait peser sur nous quand nous ne nous intéressons pas à la politique institutionnelle. Seule la lutte — notre lutte — nous intéresse.

Quand nous votons, comment nous déterminons-nous ?

1. Nous votons comme lui (nous suivons le journal, le mari, le gouvernement, le syndicat, le parti, le père). Nous abandonnons aux hommes la « responsabilité » du choix parce que nous nous sentons coupables de ne pas nous intéresser à une politique dont nous sommes en fait exclues (exclusion physique, et exclusion de nos intérêts de femmes). Dans sa conférence de presse, le 11 janvier, Pompidou se refuse à mêler les « problèmes spécifiques féminins » (maternité, contrôle des naissances) aux « querelles électorales ». Les hommes nous disent que la politique est une chose « sale », que nous ne devons pas y risquer notre pureté... Ils ne nous disent jamais que de toute façon cette politique n'intéresse pas les femmes parce que ce n'est pas la leur. Et de l'autorité qu'ils gardent ainsi sur notre vote ils retirent un supplément de pouvoir, dans la cellule familiale comme à tous les niveaux des institutions et de la société.

2. Nous votons contre lui (nous nous opposons au journal, au mari, au gouvernement... à notre père). C'est une façon de nous révolter contre notre oppression politique, mais qui permet une nouvelle utilisation de notre vote. Car dans ce second cas, nous agissons toujours en fonction de..., pas à partir de notre intérêt de femme. Si nous repérons cette oppression politique, cela veut dire que le vote — noir ou blanc — nous exploite toujours d'une certaine façon. En votant, en étant candidates, en travaillant à la campagne électorale d'un parti, nous renonçons à notre capacité de lutte pour reconnaître à des députés (hommes ou femmes, le mot est toujours masculin) un pouvoir sur notre vie, sur nos corps. Nous reconnaissons la loi, nous déléguons notre pouvoir à l'Etat, nous devenons complices de l'institution, de l'oppression et de l'exploitation des femmes. En donnant leurs voix, les femmes se donnent.

Et quand nous ne votons pas ?

On nous fait croire que notre abstention a la même signification que celle des hommes. Ou bien, si l'on

maison d'édition "DES FEMMES.."

EDITER... LIRE... ECRIRE... DESSINER... TRADUIRE PHOTOGRAPHIER... PENSER... FAIRE...

Nous sommes un certain nombre à vouloir tenter d'éditer nous-mêmes les textes que nous écrivons. C'est sur cette base que s'est faite pour nous l'expérience du Torchon, et elle a réussi.

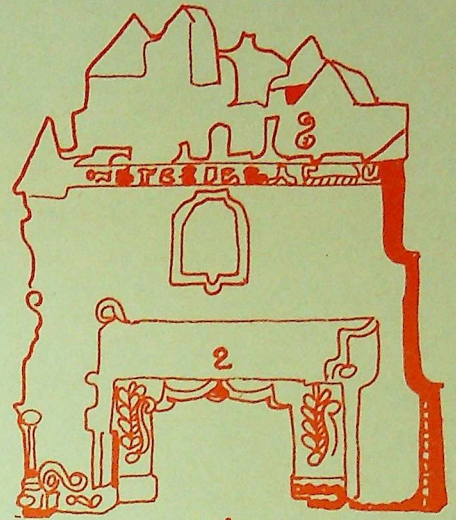
Editer nous-mêmes, pourquoi ? ... parce que jusqu'à maintenant, les idées que les femmes ont, les textes qu'elles écrivent quand elles se révoltent, quand elles luttent, quand elles se mettent en mouvement, ces idées, les éditeurs capitalistes, paternalistes, opportunistes, les exploitent, les contrôlent, les censurent, les légitiment. En ayant encore l'air de nous flatter ou de nous faire des cadeaux (... « je ferai de vous un écrivain »...), ils s'enrichissent sur notre corps et sur nos textes. En plus, il y a ceux qui, militants, avant-gardistes, féministes et bienveillants, offrent d'inscrire notre lutte dans leur révolution. Les grou(cré)pusculaires avertis, angoissés et essoufflés veulent oxygéner leur théorie asphyxiée et asphyxiante avec nos cris. Nous commençons par crier, par prendre la parole. Beaucoup maintenant se mettent à prendre la plume. Nous la prendrons d'autant mieux qu'il n'y aura pas à demander la permission, à avoir des idées séduisantes et commerciales, qu'il n'y aura pas à passer d'examen d'écriture.

Comment réaliser aujourd'hui ce projet déjà ancien ?

... en nous donnant les moyens matériels et politiques, non seulement de nous attaquer à un système traditionnel d'édition, mais encore d'en mettre un autre à la place.

Nous sommes conscientes d'être particulièrement opprimées dans notre rapport à la lecture, à l'écriture, à l'objet-livre et à tout ce qui touche à une culture et un savoir monopolisés de tous temps par les hommes.

Il nous faudra aussi nous affronter à des contradictions administratives, juridiques, financières, techniques et commerciales : Comment arriver à diffuser



rue de la roquette

le plus largement possible, au plus bas prix, des témoignages, des études, des poèmes, des dessins, des romans, des textes théoriques, des photos ? Et comment le faire de telle manière que les femmes, qui n'ont pas encore les moyens de lire, d'écrire, de dessiner, de penser, de faire (leur histoire), y parviennent ?

Nous pouvons déjà décider de n'exercer aucune censure d'opinion pour sélectionner les textes, de travailler collectivement et massivement à la réalisation de ce projet en écrivant et en rassemblant des textes et des idées, d'organiser des réseaux d'information, de coordination et de distribution dans toute la France et dans les pays où existe le Mouvement, de recueillir des fonds auprès de toutes les femmes qui se sentent concernées.

Vous pouvez venir travailler avec nous ou nous écrire à la

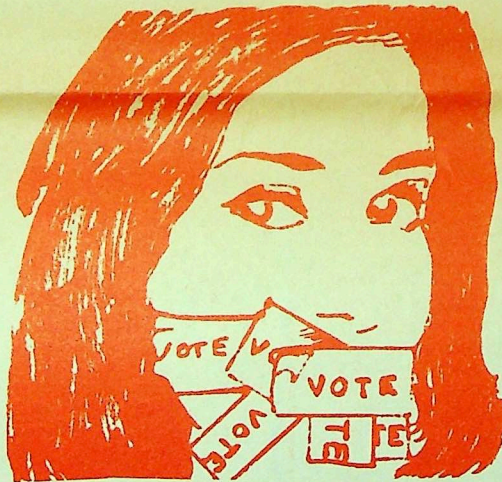
maison d'édition « des femmes... »
2, rue de la Roquette, Paris-11^e
Passage du Cheval blanc
Cours Février - Tél. 805-17-45.

Quatre projets de livres sont en chantier : le viol - le corps - l'homosexualité - contraception, avortement, sexualité.

Quatre traductions sont également en cours :

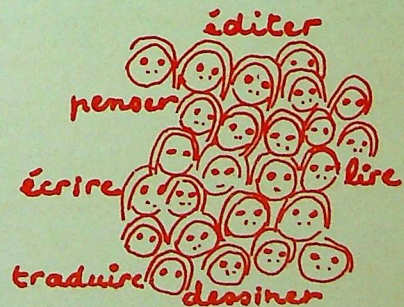
- Body Politic (écrit collectivement par le mouvement anglais),
- Women's estate (Juliet Mitchell),
- Du mouvement italien : La conscience de l'exploitée (Elena Medi), et Cahiers de lutte féministe (du groupe Lotta Feminista).

Les réunions des groupes de travail sont ouvertes. Une réunion de coordination a lieu le jeudi, tous les quinze jours, à 20 h 30. Pour l'instant, en raison des travaux à la maison d'édition, elle a lieu à la maison des Femmes des Gobelins, 63 avenue des Gobelins. Tél. 331-70-58. Pour celles qui ne peuvent y venir et veulent participer aux groupes de travail, téléphoner le soir au 331-70-58 ou dans l'après-midi au 331-16-75. La prochaine réunion aura lieu le 1^{er} mars



admet que le refus de vote des femmes signifie autre chose (parce qu'il est plus massif), on en déduit notre défaut de « conscience politique », de « sens des responsabilités sociales ». Les media multiplient les enquêtes auprès de nous pour vérifier que « les femmes ne sont pas politisées ». On nous renvoie par là à notre impuissance ; on nous fait croire que le vote est un pouvoir (alors que parler et agir ensemble n'en est pas un), que notre lutte réelle n'est pas politique. On nous empêche de critiquer la définition que le système a donné de la politique, et que les hommes ont largement reprise. On nous fait croire à de fausses alternatives, alors qu'à droite comme à gauche on nous propose le réformisme, l'oppression maintenue par d'autres moyens. Des femmes disent : « La politique, c'est l'affaire des hommes », « C'est un sport entre eux. » C'est parfois notre soumission que nous exprimons ainsi, mais cela veut dire en même temps : laissons-les jouer, l'enjeu n'existe pas, et menons notre lutte de tous les jours ; ne nous laissons pas diviser dans cette compétition truquée. Car le vote est une tentative pour nous diviser, pour nous opposer selon les opinions et les intérêts de nos maris, de leurs partis, en nous empêchant de nous réunir sur notre lutte de femmes. De plus, le jeu électoral sépare celles d'entre nous qui ont le « privilège » du vote de celles qui n'y ont pas droit (les mineures, les femmes immigrées). Ce sont elles que nous rejetons hors de la lutte dès qu'elle se déroule au plan institutionnel.

C'est pourquoi aujourd'hui nous remettons en question la conquête des suffragettes. Leur mouvement nous paraît avoir exprimé une lutte des femmes beaucoup plus radicale ; le vote qu'on leur a accordé n'a été qu'une façon de désamorcer une lutte dangereuse en la récupérant et la cantonnant



au plan institutionnel, en utilisant pour consacrer une nouvelle fois la légitimité de l'Etat. L'électoratisme, solidaire du féminisme bourgeois et de la lutte réformiste pour l'émancipation, propose aux femmes une égalité sur le modèle masculin — mêmes droits, mêmes devoirs — au lieu de remettre en cause les rapports sociaux à partir de nos désirs de femmes et de la nécessité d'en finir avec toute oppression.

C'est pourquoi nous dénonçons l'électoratisme sous sa forme organisée dans le mouvement des femmes : la pratique du N.O.W. aux U.S.A., qui présente des candidates féministes aux élections, représente la forme la plus tentante de réformisme pour les femmes, et donc une menace directe pour nous et notre lutte.

Aux filles du Torchon,

Toulouse le 25.9.72

Puisque l'on peut parler, nous parlons et nous disons que le canard et sa vente nous posent un certain nombre de problèmes :

- A quoi sert-il ?
- A qui s'adresse-t-il ?
- Comment est-il reçu par les femmes et aussi par les groupes qui le vendent ?

Tout cela revient à interroger le contenu et l'orientation du journal et aussi du mouvement. Ce sera un sujet de débat pour nous. Ces questions ont-elles été déjà soulevées ?

La vente des torchons a toujours posé des problèmes à certaines mais nous n'avions pas essayé de les mettre au clair. Voilà formulées certaines critiques à travers le numéro 4 : quelles femmes peuvent-elles se reconnaître dans le journal ? On a relevé la redondance de certains thèmes : l'homosexualité, les mères célibataires, la négation de l'homme, alors que d'autres qui font partie tout autant de la réalité de l'oppression des femmes sont soit absents, soit à peine effleurés : la femme dans ses rapports quotidiens avec le Jules, le mari, les enfants, le père, le patron, les collègues, les autres femmes, et aussi dans ses rapports face aux institutions : la famille, l'école, la justice, les syndicats... Doit-on y voir un mouvement de fuite par rapport à la réalité sociale et économique, l'abandon du terrain où l'on rencontre l'homme pour se retrouver entre femmes, entre « sœurs ». D'où valorisation de la marginalité ; exemple frappant : l'homosexualité. Elle est affirmée comme forcément révolutionnaire par les gouines rouges (article p. 16). Comment pourrait-il s'agir d'un choix politique alors qu'il traduit tel qu'il est présenté (provocation individuelle étayée sur aucune réalité économique) une contre-dépendance totale par rapport aux instances répressives ? On peut aussi prendre l'article sur SCUM où le lyrisme de pacotille permet d'évacuer la présence de l'homme — le mauvais — alors que

— le bon — celui du M.L.H. peut ici s'exprimer. Et si, par hasard, il y avait une intention cachée, on la saisis mal, faute de la moindre explication et de la moindre analyse.

Deuxième point : d'une façon générale, nous constatons l'absence d'une analyse qui permettrait d'articuler tous les niveaux de la réalité sociale : l'économique, le moral, le religieux, l'affectif... Exemple : « Une vie de femme à la campagne », témoignage individuel intéressant mais uniquement descriptif. Il reste strictement personnel, style « Elle » et débats T.V. Ton toujours larmoyant, et ne permettant pas aux femmes qui se trouveraient dans la même situation d'analyser les causes et les conditions d'apparition et de développement de cette situation. Nous dénonçons aussi le langage faussement présupposant une unité fusionnelle des femmes, « sœurs », et masquant les antagonismes de classe à l'œuvre dans la société parmi les femmes et au sein du M.L.F.

Toutes ces critiques font que nous n'avons jamais pu vendre le Torchon en milieu ouvrier et paysan. Volonté délibérée de ne toucher que certaines femmes ? Limitation du mouvement au profit de quelle tendance ? Emergence d'une norme de la femme libérée devenant en tant que modèle aussi répressive que le modèle traditionnel.

Un souhait : que le journal reflète l'existence des groupes de province et les contacts avec les groupes étrangers.

Cette lettre écrite à quatre sera envoyée à d'autres groupes : peut-être l'amorce d'une réflexion commune...

Lors de la prochaine réunion, nous déciderons d'une « vente critique » du Torchon.

On attend une réponse de vous. Salut.

P.S. Point important : qui finance le journal ? On aimerait que face à ce sujet tabou le M.L.F. ait une autre position que la presse traditionnelle.

nous me répondons pas à tous les problèmes posés par votre lettre ici. Une réponse a été envoyée que nous ne publions pas faute de place. Cette place nous l'avons gardée pour parler de la réalisation du Torchon 5.

Mes aventures

L'équipe s'était constituée dès septembre. Assez nombreuse aux premières réunions mais il y avait encore très peu de textes, on discutait autant de la préparation du journal que des textes qu'on pourrait écrire. A Noël, il y avait davantage d'articles, mais, malgré l'annonce régulière en A.G., il ne restait que deux filles pour s'occuper de façon permanente du « Torchon ».

A ce moment, nous venions de terminer le texte collectif sur Contraception-Avortement-Sexualité. Nous l'avons porté au journal pour en suivre la réalisation matérielle. Pour que le journal (et le texte !) sorte au plus vite, et parce que nous avions envie de continuer à travailler ensemble, nous avons décidé de renforcer l'équipe existante (nous étions 6 à 8). Des filles de l'équipe initiale sont revenues s'associer au travail de lecture et de discussion des textes ; nous étions souvent trente et plus.

Très vite des divergences sont apparues dans cette équipe. Des filles nous ont reproché d'avoir éliminé un peu rapidement quelques textes dont le texte des lesbiennes suisses, qui ne nous semblait rien apporter de nouveau par rapport à ce qui avait été publié dans les précédents « Torchons », et de plus entretenir une conception de l'homosexualité avec laquelle beaucoup de filles du mouvement (hétérosexuelles et hétérosexuelles) ne sont pas d'accord. Nous savions bien, en même temps, que plutôt que d'éliminer ce texte, il aurait mieux valu faire apparaître notre conception dans un autre texte (à faire...).

Le clivage avec les féministes révolutionnaires s'est reproduit et accentué à propos du texte sur les groupes de conscience. Nous ne voulions pas accepter un texte américain, vieux de deux ans, qui nous paraissait très normatif, qui ne disait rien de la pratique d'une soixantaine de filles qui étaient parties de là. C'est l'affrontement de projets politiques différents concernant le journal, qui apparaissait dans ces accrochages.

● Quel était notre projet politique ?
— Nous ne voulions pas être une équipe technique : recueillir les articles et les mettre en page.

— Nous voulions que les réunions soient un lieu de travail et de parole à partir des problèmes posés par les articles, et que ceux-ci puissent éventuellement être transformés avec les filles qui les avaient écrits. Cela posait un problème dans le cas des textes venant de province : il était impossible, du moins dans ce temps limité, d'engager la discussion nécessaire pour améliorer, clarifier et éventuellement réduire les textes (comme celui du groupe de Toulouse sur La Tranche). Nous avons choisi de passer le maximum d'articles de province, déjà trop peu nombreux, en attendant qu'un groupe prenne en main la réalisation d'un numéro.

— Nous voulions que dans le journal apparaissent les contradictions entre nous et en nous, clairement et non juxtaposées au hasard des pages ou d'une polémique comme c'était le cas dans les précédents « Torchon ». Nous ne pensons pas que le repérage des contradictions doive se faire par l'étiquetage des tendances ou la signature (qui n'ont pas de sens pour les non-initiales), mais en disant à partir de quelle pratique est fait chaque texte (son pourquoi, son comment, notre rapport au sujet traité ; écriture individuelle ou collective ; continuité d'une démarche d'un sujet à l'autre...).

— Nous voulions aussi qu'apparaisse dans ce journal notre point de vue de femmes (et nous en avons pris l'initiative) sur des sujets qui ne sont pas considérés comme spécifiquement féminins (les élections, le Viet-nam) mais qui pour nous s'articulent avec notre lutte.

Les autres filles du journal n'étaient pas d'accord avec ce projet politique. Les heurts étaient si violents que nous avons pensé nous retirer du « Torchon », ce qui impliquait pour nous la fin du journal comme lieu d'expression commun du mouvement.

Comment sortir de cette impasse ? Après plusieurs réunions houleuses nous nous sommes finalement mises d'accord sur des critères de sélection : clarté, non-redondance, « intérêt » d'un texte concernant la libération des femmes. Nous avions parfaitement conscience que ces critères étaient bidons, parce que chacune y mettait ce qu'elle voulait. Des textes retirés ont été repris (texte des lesbiennes suisses notamment), d'autres ont été modifiés (les filles des groupes de conscience ont ajouté au texte américain une réflexion sur leur pratique actuelle).

Le travail de mise en page avait commencé lorsqu'après un après-midi particulièrement difficile (où nous avions travaillé à des tables séparées), les féministes révolutionnaires nous ont demandé d'avoir une discussion. Chacune essaierait de dire comment elle voyait l'opposition des groupes, comment elle se situait par rapport à ces opposants et comment elle percevait chaque fille de l'autre groupe. Cette discussion n'a pas modifié les problèmes que nous avions avant ; mais elle a débloqué certaines d'entre nous, au niveau du travail en commun au journal, en changeant le climat des réunions et en réduisant l'agressivité entre nous.

● Ce journal correspond-il à ce que nous avons voulu en faire ? Avons-nous réussi à ce qu'il reflète l'état actuel du mouvement, de ses contradictions qui se sont reproduites dans l'équipe du « Torchon » ?

Il va de soi que tous les points de vue n'apparaissent pas. En particulier, nous aurions aimé avoir davantage d'articles des groupes de province et de quartier. D'ailleurs, certaines filles de ces groupes ont posé le problème de la diffusion d'un journal qui ne rend compte ni de leur existence ni de leur pratique. L'objectif pour nous n'est pas d'arriver à trouver ensemble les critères d'un journal diffusable mais de confronter nos pratiques entre nous et vers d'autres femmes. Il n'est pas de constituer un comité de rédaction mais de travailler avec toutes celles qui écrivent ou envoient des textes au journal.

P.S. — « Le Torchon » est devenu trimestriel.

Le circuit de diffusion est maintenant suffisant pour que chaque numéro soit financé par la vente du numéro précédent. Les fonds du « Torchon » ne sont aux mains d'aucune tendance, mais à celles de quelqu'une qui est assez obsessionnelle pour s'occuper des envois et du compte en banque.

du torchon 5

hé! dites... oh!!! nous on voulait pas d'édito...

De septembre à Noël, nous avons tellement refusé de que nous n'avions plus rien à lire ni à critiquer. Les filles, écoeurées, partaient l'une après l'autre. Nous nous trouvâmes deux. A ce moment-là, une équipe de bonne famille, possédant pratique, parole et contradictions articulées sur un beau C.A.S. (1) survint pour nous encourager. Affolées devant leur P.P., nous rassemblâmes nos derrières et les unimes autour d'une conception « technique » « ouverte » « démocratique » du journal qui consistait essentiellement à :

— Appuyer inconditionnellement les articles des petites copines ; refuser systématiquement tous les autres.

Devant la cohérence de notre praxis, nos derrières furent mis à rude épreuve (3). Manquant d'articles, nous fumes obligées de nous faire des amies à toute allure.

Par souci de coopération, nous nous essayâmes à la technique de la « censure sans douleur » dite transformationnelle. Hélas, dans notre hâte de nez aux figures, nous intervertîmes la théorie et la pratique : c'est ainsi que nous avons transformé une fille mais pas son article (par ailleurs sucré, ça lui apprendra). Nous commençâmes à trier nos contradictions ; mais fatiguées par notre usage immodéré du principe de plaisir, nous ne parvenions pas à les soulever et nous dûmes nous contenter de les pousser du pied sous la table où elles sont encore (4), ce qui explique qu'elles ne sont pas dans le journal.

Parties de rien, nous arrivâmes à pas grand chose et surtout pas à rattraper les filles parties du texte américain depuis un bon quart d'heure.

Nous avions gardé de la place pour exprimer un point de vue de femmes sur la culture du crotin de Chavignol mais une question reste : le journal correspond-il à ce qu'ELLES ont voulu en faire ?

- (1) Contraception avortement sexualité.
- (2) Projet politique.
- (3) En tchèque Rude Pravo.
- (4) Pour l'équipe du 6, elles peuvent encore servir.

privée d'édito.
Si vous plait, rien qu'une petite tranche : qu'on ne me parle pas de pratique, ne me parlez pas de conscience, surtout prise, comme la crente, des mots que... Mais alors toi. Ce sont des mots qui ? y en a pas. Taisez-vous, que! Qui manan. Les filles faut toujours que ça réponde.

directrice de publication :
Marie Dedieu. 109 Bd Beaumarchais
Paris 3ème

Imp : N.P.P. 56 rue Des Haies 75020.

Mon histoire du « Torchon » a été découverte, après un certain dégel du climat, que nous étions un groupe de femmes, certaines pour lesquelles j'avais plus de respect, de sympathie que pour d'autres, et ceci au-delà des tendances.
à venir
maladie : si vous voulez faire passer un article, vous avez intérêt à venir le déposer au bureau des filles amies dans la place